00106637

GOD
355.0944
Roc/Int
106637

00106637

GOD
355.0944
ROC/INA
106637

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019

INTRODUCTION

À L'ÉTUDE

DE

106637

L'ART DE LA GUERRE

par le Capitaine

Cte. DE LA ROCHEAYMON,

Aide de Camp de S. A. R. Mgnr. le Prince Henri de Prusse,
Frère du Roi Frédéric II.

Non casu, sed arte.

LIBRARY
OF THE
BOMBAY
BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC
SOCIETY

TOME QUATRIÈME.

Avec Plans et Cartes.

À WEIMAR,

AU BUREAU D'INDUSTRIE 1804.

INTRODUCTION.

Dans les parties précédentes de cet ouvrage j'ai essayé de poser les principes, sur lesquels doivent être constitués les différens corps destinés à composer une armée. Ici la carrière s'ouvre et s'étend; il s'agit de rassembler ces corps, de les amalgamer, de les faire concourir à l'exécution des grandes manoeuvres de la guerre. C'est l'art d'enseigner cette exécution, que l'on appelle *grande Tactique*.

La grande tactique est proprement la science des Généraux, puisqu'elle est le résultat et la combinaison de toutes les connoissances militaires. Car par Général, on doit entendre un homme, qui, possédant toutes ces connoissances, est de toutes les armes, et sait les conduire toutes, soit separées, soit réunies. Mais il faut bien se garder de croire,

que la connoissance la plus perfectionnée de la grande tactique suffise, pour être un grand homme de guerre; la grande tactique n'est absolument que le matériel de l'art sublime du Général; l'habitude, une longue routine, beaucoup d'étude et d'exercice, peuvent donner à un Général le talent, de savoir bien diriger une marche d'un camp à l'autre, déployer des colonnes, en un mot faire mouvoir les troupes sur la place, où elles se trouvent; mais la grande tactique, en réglant les mouvemens, que l'on fait devant ou à portée de l'ennemi, ne suffit pas pour former le plan d'une campagne, l'ensemble d'une guerre; c'est la stratégique ou la science des plans de campagne, qui seule peut et doit y présider.

La stratégique ordonne, et la grande tactique exécute. La stratégique prépare d'avance l'ensemble de toutes les opérations, voit le but possible, où l'on peut tendre; approfondissant les ressources de l'ennemi, le fort et le faible de ses positions, elle prépare pour tel point une bataille ou un engagement; pour tel autre une diversion; en un mot fixe d'avance les camps et positions, où l'armée se portera successivement, pour arriver à tel point, qui est le but de la campagne. La grande tactique donne les moyens, de faire concourir l'armée à l'exécution successive du plan de campagne, dont la stratégique a donné les bases et indiqué les principales directions.

Il y a beaucoup de bons tacticiens, mais il y a peu

de

de grands Généraux. Que l'on ne croie pas, que ceci implique contradiction, l'on peut très-bien connoître la marche particulière et d'ensemble des diverses armes, qui composent l'armée, et en adopter les mouvemens avec le terrain, sur lequel elles se trouvent, sans pour cela être en état de former l'ensemble d'un plan de campagne. Je vais même plus loin, c'est que la stratégique seule suffiroit, pour conduire les armées à la victoire, sans qu'il soit besoin de tactique. L'exemple des premières campagnes de la guerre de la révolution françoise en est une preuve frappante. Je ne veux pas diminuer la gloire de quelques Généraux françois, mais dans les commencemens de cette guerre ils n'ont dû la possibilité de se soutenir, sans armées bien dressées, contre des armées aguerries et des Généraux tacticiens, qu'aux grandes vues stratégiques de celui qui dirigeoit les plans de campagne des armées républicaines *).

*) Dans le temps on a donné à Mr. Carnot toute la gloire des plans de campagnes executés par les armées françoises en 1793, 1794, 1795, etc. depuis confondant ses talens militaires avec les rôles révolutionnaires, qu'il a joués, on lui a ôté cette gloire. Il ne m'appartient pas de décider, je ne puis que rendre hommage au génie de l'homme, ou des hommes, qui ont conduit les François à des résultats aussi glorieux.

Mihi, Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuria cogniti. Tacit. hist. lib. I. Sectio. I.

Les François ont été battus, défaits, repoussés, cela devoit être, ils n'avoient ni tactique ni expérience; mais ces revers ne faisoient que retarder le resultat de leurs entreprises. Plusieurs défaites ne donnoient que peu de terrain aux ennemis; quelque fut même l'étendue de ce terrain, un seul succès des François devoit le leur enlever de nouveau; tant étoient bien calculées stratégiquement les places, sur lesquelles les François se battoient, ou se replioient.

Les Généraux alliés au contraire simples tacticiens n'ont presque pas livré de combats, qui ayent eu du rapport avec un ensemble stratégique. On ne peut les excuser, qu'en disant que leurs cabinets respectifs les entravoient; que les Ministres comptant toujours sur ces réactions intérieures, dont on les amusoit, ne vouloient que des succès d'éclat; qu'attendant une contre-révolution, ils empêchoient de faire une guerre solide, qui eut marché plus lentement et plus régulièrement.

Ce léger apperçu suffit, pour rendre raison de la division que j'ai suivi dans ce volume. La première partie contiendra toutes les règles et mouvemens de la grande tactique. La seconde partie sera absolument consacrée à la stratégique ou science des plans de campagne; je tâcherai d'y réunir tous les principes de cet art sublime, sans lequel il n'est point de grand homme de guerre, ni d'armée bien conduite.

Quels mots que ceux de Général et d'armée! Quelle immensité d'idées ils présentent à l'imagination!

J'avois eu d'abord l'intention, de finir cette introduction par le portrait du Général tel qu'il doit être; mais je fus bientôt convaincu, qu'il n'appartenoit qu'au génie de peindre le génie, et je suis resté confondu d'étonnement et de respect devant cet assemblage plus qu'humain de qualités physiques et morales nécessaires aux véritables grands hommes de guerre. Il semble, que la nature ne les produise ça et là, au milieu des siècles, que pour servir d'époques à la grandeur de l'esprit humain.

Qu'il m'eut été doux de pouvoir esquisser le portrait du Général, auquel j'ai eu l'honneur d'être attaché pendant 10 ans *), mais mes foibles ta-

*) Si la gloire militaire du Prince Henri est trop connue, pour qu'il soit besoin de la rappeller; ses vertus civiles ne méritent pas moins une attention particulière. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louoit jusques dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyoit à la cour, il vantoit les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avoit son rang dans ses discours; et parmi ce qu'il donnoit à tout le monde, on ne savoit où placer ce qu'il avoit fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Rheinsberg

talens ne répondent point à mon admiration. Je sollicitois en vain ses secours, pour guider mes crayons, sa modestie se refusa constamment à tous mes efforts. Turenne fut toujours le modèle qu'il m'offrit, Turenne devoit, selon lui, toujours servir de guide à quiconque voudroit reunir les vertus et les talens militaires.

LIVRE

berg comme à la tête des troupes. Qu'il embellit cette retraite, ou bien qu'il munit un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisit ses amis dans ces superbes allées: c'etoit toujours le même homme, et sa gloire le suivoit par tout. Qu'il est beau après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et cette gloire tranquille, qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune; où tout charme, et rien n'éblouit; qu'on regarde sans être ébloui ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés; où l'homme paroit tout seul aussi grand, aussi respecté, que lorsqu'il donne des ordres; et que tout marche à sa parole!

Ce passage est tiré de Bossuet, oraison funèbre du grand Condé, pag. 468. il n'y a de changé que le mot de Rheinsberg substitué à celui de Chantilly. Rien de plus simple que ce rapprochement entre deux grands hommes. J'en appelle à ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, si l'on peut m'accuser de flatterie dans l'application de cette citation.

Livre Premier.

Castramétation. Ou de l'art de prendre les camps selon les terrains et les circonstances.

Règles générales.

La castramétation est un art, qui apprend à mesurer et à tracer les camps, à connoître les avantages de leur situation, et à remédier à leurs défauts.

Un camp est une étendue de terrain qu'occupe une armée, et sur lequel elle est établie avec ses équipages, son artillerie, pour y séjourner.

Anciennement les armées etoient distribuées dans les villages, et habitations voisines de leur position: mais comme il falloit les diviser en trop

de

de petites troupes, on en a reconnu les inconvéniens, dans le courant d'une campagne, et à portée de l'ennemi. Aujourd'hui tout le monde campe sous la tente.

Il est naturel, que ces tentes soient placées d'une manière déterminée, qui convienne à la commodité et à la sureté du camp; c'est-à-dire, que les soldats puissent se rassembler promptement et se former en ordre de bataille, pour combattre l'ennemi, en cas qu'il ait tenté une surprise. C'est pour cela que l'on doit camper selon l'ordre de bataille, afin que les troupes puissent plus aisement et sans désordre se former.

La bonne règle exige, dit le Marquis de Santa-Cruz, de camper selon l'ordre, dans lequel l'on marche, et de marcher selon l'ordre, dans lequel l'on doit combattre; c'est-à-dire de marcher, et camper selon l'ordre de bataille.

Si l'ordre de bataille doit être conservé, à plus forte raison encore l'ensemble et l'union des corps, qui composent les diverses lignes de l'armée; ils ne doivent point être separés par des obstacles, qui rendroient leurs communications difficiles et embarrassées.

Ainsi il ne faut prendre aucun camp, qui soit coupé ou séparé par une grande riviere. La raison en est facile à concevoir. La portion de l'armée, qui

qui seroit séparée par la rivière, seroit en quelque sorte à considérer comme un corps détaché, abandonné à ses propres forces. L'ennemi ne manquera jamais de profiter d'une pareille situation, qui le met à même de tomber avec toutes ses forces sur ce corps. Il est probable, qu'il réussira à le battre, avant qu'il puisse être soutenu du reste de l'armée; car quel que soit le nombre des ponts, qui établissent les communications intérieures, on doit sentir, que les renforts d'artillerie et de troupes, qui accoureroient, ne pourroient le faire que lentement, étant obligés de défiler sur les ponts; d'ailleurs la rupture d'un pont pourroit suspendre tout à fait l'arrivée des secours.

De petites rivières ou ruisseaux, que l'on peut passer par tout, sans avoir besoin de ponts, ne sont point sujets à ces inconvéniens; mais il faut être bien sûr, qu'ils n'enflent pas après les orages, car outre le dégât qu'ils causeroient, une partie de l'armée seroit encore à la discrétion de l'ennemi.

Un camp ne doit jamais être coupé par un défilé, chemin creux, ou ravin avec des bords escarpés. Dans de pareils cas, outre que la communication des quartiers seroit très-difficile, l'ennemi pourroit trouver mille moyens, à la faveur du défilé, de se glisser et de s'établir entre les deux parties de l'armée, et d'en prendre une à dos.

Ces mêmes règles s'étendent aux marais et prai-

ries

ries inondées, qui ne peuvent être traversées; ainsi qu'aux bois, parcequ'ils empêchent de voir et de découvrir ce qui se passe. On doit encore éviter, autant que possible, que les armées ne soient point coupées obliquement, ou dans leur largeur par des villages et des bourgs, surtout s'ils sont fort prolongés; car l'ennemi venant à bout d'incendier un pareil endroit, si la communication n'en est pas entièrement interrompue, elle sera rendue difficile et incommode. Au reste le Général, qui conduit l'armée, doit toujours déterminer la position de son camp, d'après le motif, qui le décide à s'y porter. Si ces motifs sont assez impérieux, pour obliger de prendre un camp dans une position, où les communications n'auroient point les facilités nécessaires, c'est à l'art d'y remédier et à en applanir les obstacles.

Par exemple, si une rivière séparoit le camp, il faut à force de ponts rétablir la communication; si l'on n'a pas assez de pontons, il faut avoir recours à d'autres bateaux et à des trains de bois flottés; ces passages doivent avoir toute la largeur et la solidité nécessaires, pour que les troupes y puissent passer sur un grand front.

Les ravins, les fondrières peuvent devenir moins dangereuses en jetant dessus de grands ponts pour l'infanterie, et en en rabattant les bords en talus faciles pour la cavalerie. Les prairies et marais doivent être desséchées par des saignées; et y établis-

blissant de larges digues de fascines et de pierres mêlées avec du sable, on y fera des chemins sûrs.

Quant aux bois, qui se rencontreroient dans l'alignement du camp, il faudroit les percer de grandes avenues, aussi larges que possible, pour accélérer la marche des colonnes; et en jeter les arbres vers le front de cette partie du camp, ce qui le rendroit inattaquable.

Des positions avec ces inconveniens pour les communications se rencontrent frequemment dans les sièges.

Si l'armée de siege n' étoit pas couverte par une armée d' observation, et qu'elle pût craindre une attaque de l'ennemi, outre les précautions (dont nous venons de parler), pour obvier aux difficultés des communications intérieures des divers quartiers, il faudroit tellement fortifier le camp de la partie de l'armée, qui se trouveroit le moins en sûreté, que l'ennemi ne put l'attaquer, avant qu'on fut en mesure de la soutenir avec des détachemens du reste de l'armée. Mais si le manque de temps avoit empêché de suivre ces règles dans toute leur rigeur; sur la nouvelle de la marche de l'ennemi il faudroit retirer à soi cette partie de l'armée, et ne laissant dans les tranchées et devant la ville que le stricte nécessaire, marcher au devant de l'ennemi avec toutes ses forces reunies.

Un

Un bon camp doit être assez spacieux, pour que les différentes divisions, qui composent l'armée, puissent y rester non simplement selon leur ordre de bataille *), mais exécuter sans embarras ni confusion les mouvemens et manoeuvres, que l'attaque de l'ennemi pourroit nécessiter.

Dans les pays de montagnes ces règles souffrent souvent des exceptions. Les emplacemens dans ces contrées sont souvent ou trop resserrés ou trop étendus; mais la force des localités, qui diminue et réduit à un ou deux la possibilité des points d'attaque de l'ennemi, rend ces positions assez im-

po-

*) Ceci s'entend surtout pour l'infanterie, car la cavalerie ne peut pas toujours être campée selon le tableau de l'ordre de bataille. Il faut chercher dans le camp le terrain, où la cavalerie peut agir avec le plus de facilité. Si l'on est dans un pays de plaine, on peut placer la cavalerie sur les deux ailes ou sur une seule, si l'autre étoit suffisamment appuyée. Enfin en seconde ou 3ème ligne, si les deux ailes étoient protégées par les localités, et que le terrain ne lui fut pas favorable. Si dans le centre il y avoit un terrain, où la cavalerie pût servir utilement, il ne faudroit pas balancer à l'y placer; mais toujours cependant derrière de l'infanterie, car jamais, sans y être absolument forcé, il ne faut mettre de cavalerie en 1ère ligne. Si le terrain du camp est très-coupé, il faut diviser la cavalerie en différens corps, que l'on place derrière l'infanterie, vers les endroits où les localités peuvent lui permettre, de la soutenir convenablement.

posantes, pour que l'on ait peu à craindre de la déviation des regles prescrites.

La principale propriété d'un bon camp étant que l'armée y soit en sureté et à l'abri de tout échec, en cas que l'ennemi tente de l'y attaquer, on doit assigner à chaque arme un terrain, où elle puisse jouir du maximum de ses avantages. Mais comme l'ennemi, qui voudroit attaquer l'armée campée, est libre dans ses mouvemens, et qu'il est certain, qu'il choisira pour le point d'attaque le côté le plus foible, il faut chercher à établir sur tout le front de la position un juste équilibre de force, et y faire concourir l'art et la nature. Les parties les plus foibles d'une armée ou d'une position sont les flancs; rien ne doit donc être épargné, pour les mettre à l'abri de toute tentative de l'ennemi. C'est pour cela qu'il faut tâcher, de les appuyer à la mer, à des fleuves, des lacs, des étangs, des marais, des hauteurs garnies de batteries, des villages et bourgs fortifiés; les bois, malgré les abattis, sont les moindres de tous les appuis. Si sur le front de l'armée il y avoit quelques portions du terrain trop foibles ou trop favorables à l'ennemi, il faudroit tout employer, pour les fortifier et lui en ôter l'avantage. Au camp de Buntzelwitz pris en 1761 par sa Majesté le Roi Frédéric II. la partie située entre Lauernick et Teichenau, qui étoit la plus foible, fut renforcée par beaucoup de batteries *). On avoit encore fortifié

et

*) C'étoit une plaine, qui facilitoit les approches de l'ennemi.

et augmenté la force des flancs, dans les endroits, où l'ennemi eut pu trouver facilité à les attaquer, en y pratiquant de forts retranchemens. On avoit palissadé et fraisé celui de l'aile droite, et on y avoit même disposé des fougasses. Le bois, qui se trouvoit en arrière de l'aile droite, étoit rempli d'abattis, on en avoit tiré un fort retranchement, jusqu'au Würbenerberg, sur lequel étoit postée l'aile gauche couverte et défendue par le ruisseau de Schweidnitz, des fossés, et des marais.

Un bon camp doit avoir, de plus, la propriété, de ne pouvoir être tourné; c'est-à-dire que l'ennemi ne puisse avoir la facilité, de l'attaquer en même temps par le front, et sur les flancs, ou sur les derrières.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un poste constitué de manière que l'ennemi

nemi, et par laquelle il eut exécuté l'attaque de la position du Roi, s'il eut tenté de l'y forcer.

Le Roi n'ayant point assez d'infanterie, pour garnir suffisamment toute cette tronée, il falloit donc y remédier par un surcroit d'artillerie. L'artillerie étoit placée sur une montagne rentrante. Si l'ennemi eut attaqué, il eut d'abord été exposé aux feux directs de la hauteur et aux feux croisés des batteries disposées sur les côtés de l'angle rentrant; pour surcroit de force, la plus grande partie de la cavalerie étoit campée en arrière.

nemi ne puisse, s'il le veut, l'attaquer sur le derrière ou sur les flancs: aussi quand on dit, qu'un camp ne doit pas pouvoir être tourné, c'est comme si l'on disoit, que sa situation doit être telle, que si l'ennemi vouloit essayer, de se porter sur ses derrières ou sur son flanc, il courût le danger:

1°. d'être coupé de ses magasins; ou d'exposer telle ou telle de ses forteresses à être investie.

2°. Qu'il abandonnât, par cette marche, à vos courses et à vos contributions, une portion considérable de son pays.

3°. Qu'il fût obligé, de faire un mouvement hasardeux, ou de vous prêter le flanc, pour venir à l'exécution de son projet.

4°. Enfin qu'il donnât, par là, occasion, d'enlever ou de battre un de ses corps détachés.

Quand l'ennemi est obligé, de s'exposer à de semblables dangers, pour tourner votre camp, la position est bonne.

Mais au reste ceci ne doit proprement s'entendre que pour ces camps importans, où l'on doit séjourner quelque temps, et d'où l'on sait que l'ennemi ne peut point vous déloger à force ouverte, mais simplement par des manoeuvres. Si l'on savoit certainement, que l'ennemi, forcé par des circonstances impérieuses, voulût et dût attaquer

quer l'armée, il faudroit suivre les mêmes règles. Le Général, qui commande l'armée, doit appuyer ses flancs de manière à ce que l'ennemi ne puisse les aborder. Il doit de plus être sûr, qu'en cas que l'ennemi voulut l'alarmer sur son front, pour détacher un gros corps sur ses derrières, celui-ci ne puisse arriver assez à temps, pour favoriser l'attaque du front; ou mieux encore, que ce détachement fut exposé par la marche qu'il devroit faire, à pouvoir être coupé.

Les Russes furent battus auprès de Zorndorf, parcequ'ils y furent tournés par sa Majesté le Roi Frédéric II. Le front de leur camp étoit couvert par la Mielzel, petite rivière, dont les deux bords sont entourés de marais impraticables; leur gauche étoit aussi couverte par un bois marécageux, mais leur flanc droit n'étoit pas aussi sûr. Le Roi, qui avoit passé l'Oder à Giestebüse, longea le front de l'armée Russe, et s'avança de manière à tourner son flanc droit et à l'attaquer à dos. Quelqu'avantageuse que pouvoit être la position des Russes, en supposant que S. M. eut été reduit à les attaquer par leur front, elle perdit bientôt tous ses avantages par la manoeuvre du Roi, qui ayant dépassé leur droite, trouva une plaine avantageuse aux mouvemens de son armée *).

L'ar-

*) Le Général Russe ne voulut point croire le rapport d'un Bas-officier prussien (pris à la pointe du jour le 24 Août)

L'armée Autrichienne sous le Général Daun fut également tournée (le 3 Novembre 1760) dans son camp de Torgau.

Enfin un bon camp doit être pris de manière, que l'armée ait la liberté de pouvoir y manoeuvrer avec commodité et s'avancer avec célérité sur tous les rayons du pays, dont cette position est le

Mais si ces mouvemens ne pouvoient se faire facilement en avant ou sur les flancs, il faut au moins avoir ses derrières libres et ses communications très-assurées. On a des exemples dans l'histoire, d'armées entières *obligées de* mettre bas les armes, pour avoir négligé une précaution aussi indispensable. Les Saxons en ont donné un exemple célèbre dans la guerre de sept ans, en 1756.

Le camp de Pirna avoit tout ce qui peut constituer un bon camp, si l'on entend par bon camp, simplement un camp inattaquable. Son flanc droit étoit couvert par des défilés impraticables et défendu par la ville de Pirna et la forteresse de Sonnen-

Août) qui lui en dit assez sur le mouvement de l'armée Prussienne, pour lui découvrir le projet d'attaque du Roi. Un léger changement dans la disposition de l'armée Russe, eut si non déjoué le plan du Roi, au moins rendu son exécution fort douteuse.

nenstein. Le flanc gauche s'appuyoit à la forteresse de Königstein et a de nouveaux défilés. Des défilés impossibles à passer en couvroient tout le front et enfin l'Elbe en assuroit les derrières. Ce camp, bon en tant que les Saxons supposoient devoir y être attaqués, n'étoit plus la même chose, s'il falloit se retirer devant un ennemi, qui se contenta de les y cerner.

Sa Majesté le Roi Frédéric II. les trouvant dans cette position, les entoura avec son armée. Il se campa en personne auprès de Gross-Zedlitz, et détacha un corps de l'autre côté de l'Elbe, pour occuper les passages, par où les Autrichiens auroient pu tenter de marcher au secours des Saxons. Il avoit poussé en même temps un corps d'observation sous les ordres du Feld-Maréchal Keith à Tirnitz en Bohême. Sa Majesté joignit ce corps vers la fin de Septembre, s'avança plus loin en Bohême, vint au devant du Général Braun, qu'il rencontra à Lowositz, et qu'il battit.

Malgré cette défaite, le Général Braun, dont l'armée étoit encore plus forte que celle du Roi, tenta de venir au secours des Saxons par l'autre côté de l'Elbe. Il s'avança par Romburg, Harsbach jusqu'à Lichtenhayn, mais ayant trouvé le passage garni de troupes Prussiennes, il ne put pénétrer plus loin.

Dans le temps qu'il marchoit sur Lichtenhayn, les

les Saxons passèrent l'Elbe, dans l'intention de forcer le passage. Mais les troupes Prussiennes étant postées par tout avec avantage, cette tentative ne put réussir, et faute de vivres l'armée entière fut contrainte de mettre bas les armes.

Dans une des dernières guerres des Russes contre les Turcs, l'armée de ces derniers fut tellement cernée dans une position qu'elle avoit prise, qu'elle fut obligée de faire la paix. L'affaire de Maxen est une nouvelle preuve du danger, de se poster dans des endroits, dont les communications en arrière ne sont ni libres ni praticables. Je ne veux point fatiguer le lecteur d'une foule d'autres exemples, qui ne serviroient qu'à confirmer les principes précédens.

A ces observations relatives à l'emplacement et position du camp, s'en joignent encore quelques autres relatives à la commodité des troupes, et à la facilité des subsistances.

On ne doit pas dans un camp être éloigné des choses nécessaires, comme de la paille, de l'eau, du bois; surtout si l'armée doit y séjourner quelque temps. S'il y a des bourgs et villages dans le voisinage, les puits, citernes, fontaines, qui y sont, suffisent bien pour l'infanterie; mais pour la cavalerie c'est tout différent, comme elle ne doit pas être obligée d'aller trop loin à l'abreuvoir, il faut qu'il y ait à la proximité du camp des

étangs, des ruisseaux, de petites rivières assez voisines, pour que les chevaux puissent y aller, sans crainte d'être inquiétés par l'ennemi, et pouvoir en cas d'attaque, être promptement revenus.

Ceci est plus nécessaire que jamais, quand on est à portée de l'ennemi et qu'il peut sans grands détours et assez subitement vous attaquer à toutes les heures du jour *). Dans de pareilles situations, si la cavalerie et autres chevaux de l'armée obligés d'aller à un demi mille, et même au pour trouver de l'eau, l'ennemi peut en profiter, pour attaquer l'armée ou, au moins l'allarmer par de fausses attaques, pour pouvoir pendant ce temps faire tomber un corps sur les chevaux et les enlever à leur retour.

Le camp doit être pris de manière à ce que l'armée y ait suffisamment de fourage pendant son séjour, et ne soit pas obligée d'en sortir faute de subsistances. C'est pourquoi, quand un Général a déterminé dans son plan d'opération, combien il veut rester (ou sera forcé par l'ennemi de rester) dans le camp, qu'il prend, il doit faire faire un relevé de la quantité de fourrages, dont il aura besoin pour sa consommation pendant son séjour; et re-

*) Comme cela est souvent arrivé dans la guerre de 1756, par exemple au camp de Dittmansdorff près Hochkirch.

rechercher, si cette quantité est à trouver dans un arrondissement, qui ne soit pas assez grand, pour rendre les fourragemens hasardeux, incommodes et fatiguer l'armée par de fréquens détachemens, pour les couvrir. — Par exemple:

Je suppose une armée de 40 bataillons d'infanterie, 90 escadrons de cavalerie, et d'une quantité d'artillerie proportionnée. Comptant 150 chevaux par bataillon y compris ceux des pièces de ces bataillons,

j'aurai pour mes 40 bataillons	6000	chevaux.
par chaque escadron de cavalerie y compris les chevaux d'officiers et de bagages 180 - - - - - - - -	16200	—
pour l'Etat Major, le commissariat, le quartier général, le trésor -	1000	—
pour l'artillerie de parc et les pontons - - - - - - - - - - - - -	3000	—
et pour 10 batteries de gros calibre de position - - - - - - - - - - - - -	2000	—
Total - - -	28200	

Il faut compter par cheval 3 gerbes d'avoine ou autres grains. Dans ces sortes de calculs il vaut mieux mettre plus que moins. Ce qui fait pour le total de l'armée 82800 gerbes par jour. Ainsi, autant de jours, autant de fois cette quantité *).

Cette

*) Une trousse ordinaire peut, l'une portant l'autre, contenir 12 gerbes; car si les chevaux, qui ont des bâts, peu-

Cette quantité de fourrage, nécessaire à la consommation de l'armée pendant son séjour, doit être trouvée dans un arrondissement de 2 lieues ½ à 3 lieues au plus autour du camp; et voulut-on se faire livrer ces fourrages par les villages, il faudroit, que dans le même arrondissement on en trouvât le nombre requis.

Supposons, que cette armée voulut rester un mois (30 jours) dans ce camp; elle auroit besoin de 2484000 gerbes ou 207000 trousses; et en admettant que chaque village put fournir 6000 gerbes; il faudroit avoir dans les environs 51 villages. Ce nombre outrepasse, il est vrai, la quantité de trousses nécessaires, mais ce surplus est pour le gaspillage des fourrageurs et les déchêts, qui s'en suivent.

Ce calcul des fourrages est plus essentiel qu'on ne le pense, car souvent le mécompte force à quitter de très-bons postes, pour aller en prendre d'autres moins avantageux. L'on court alors risque, que l'ennemi ne harcèle l'armée, qui décampe, et ne la force d'accepter le combat dans un endroit, qui lui seroit désavantageux; car un Général un peu entendu prévoyant facilement, quel mouvement fera son adversaire, se préparera d'avance à le suivre et à l'attaquer pendant sa marche sur le terrain, qu'il aura déterminé.

Telles

peuvent en porter 16, il en est d'autres auxquels, leurs selles n'en permettent que dix.

Telles sont les règles générales, qui doivent décider de l'emplacement des camps; mais la guerre défensive et la guerre offensive devant nécessairement apporter quelques différences dans leur application, nous allons les envisager sous ces différens aspects.

Des qualités que doit avoir un camp dans une guerre défensive.

Les camps pour la défensive sont ceux que l'on choisit, quand on est inférieur en nombre, que l'on veut rassembler des forces dispersées, ou attendre des renforts, enfin lorsque l'on veut couvrir un pays.

Par couvrir un pays, on entend prendre une position telle, que l'ennemi ne puisse (ou au moins que très-difficilement) entreprendre quelque chose contre les provinces situées sur les derrières ou les côtés de l'armée défensive, sans se mettre lui-même en danger.

Un Général, qui conduit une guerre défensive, doit attentivement rechercher les positions, qui offrent le plus de difficultés à l'ennemi, s'il veut pénétrer dans le pays.

Les dangers que l'ennemi peut avoir à craindre, sont:

1°. Lorsque par un mouvement facile il peut être coupé de ses magasins.

2°. Quand ses communications peuvent être inquiétées et même entièrement interceptées.

3°. De pouvoir être facilement coupé d'un de ses corps détachés.

4°. Quand, par son invasion, l'ennemi découvre tellement son propre pays, qu'il donne occasion d'y pénétrer; d'y faire une diversion avantageuse, et de pouvoir s'y établir.

5°. Quand le pays, où il veut pénétrer, n'offre aucune position avantageuse à l'offensive, donne au contraire occasion de l'attaquer avec toutes les probabilités de succès.

6°. Qu'en cas de défaite il coure risque d'être entièrement (ou au moins en partie) coupé de son pays, de ses magasins ou de telles ou telles de ses forteresses.

7°. Enfin quand, pour exécuter son invasion, il sera obligé d'attaquer l'armée défensive dans un camp très-fort et très avantageux pour elle, et où il aura de grandes pertes à éprouver, de grands risques à courir.

Une armée, par exemple, qui voudroit couvrir la Saxe contre la Bohême, pourroit prendre sa position dans les montagnes aux environs de Gieszhübel,

hübel, Maxen, ou Frankenstein. Par cette position une armée, qui voudroit pénétrer de la Bohème en Saxe, seroit exposée dans tous ses mouvemens aux dangers dont nous venons de parler.

Cette armée n'a que trois débouchés, pour entrer en Saxe.

Le premier est la grande route de poste de Prague à Dresde par Nöllendorff et Gieszhübel; mais l'ennemi ne s'y avancera pas, les défilés de Gieszhübel et Gottleübe une fois occupés, cette route est impraticable.

Le second chemin passe par Pasberg et Marienberg. Supposé que l'ennemi voulut exécuter son invasion de ces côtés, outre les difficultés naturelles à ces contrées, un petit corps d'observation, qui y seroit probablement posté, pourroit lui en disputer avec avantage le terrain pied à pied.

En outre l'armée défensive n'auroit qu'à marcher droit en avant, pour couper l'ennemi de ses magasins de Leutmeritz et Buddin, se rendre maîtresse de l'Elbe, sans courir risque d'être coupée ou inquiétée sur ses derrières.

Si le Général ennemi prévoyant ce mouvement vouloit y mettre obstacle, il faudroit qu'il laissât un corps détaché à Aussig ou dans les environs. Mais ce corps pourroit-il résister à toute l'ar-

l'armée, qui viendroit de la Saxe? Selon toutes les probabilités il seroit battu et dispersé, à moins que le Général, renonçant pour le moment à ses projets offensifs, ne revint sur ses pas, pour chercher l'armée de Saxe à son entrée en Bohême, et lui livre bataille. Mais cette armée pourroit avoir pris une telle position, qu'un engagement ne fût ni facile, ni prudent.

Enfin le 3ème débouché, par où une armée ennemie pourroit vouloir entrer de Bohême en Saxe, seroit du côté d'Eger (Egra) par Reichenbach et Zwickau. Cette route qui traverse une chaine de hautes montagnes, offre des défilés très-difficiles. Si malgré ces inconveniens l'ennemi vouloit entreprendre de ce côté une invasion, elle ne pourroit être tentée que de ces deux manières. Ou demeurant avec le gros de l'armée dans les environs d'Aussig et de Leutmeritz, (pour couvrir la Bohême) il détacheroit un gros corps vers le Voigtland; ou bien laissant un corps dans les montagnes, il s'avanceroit avec le gros de l'armée vers le Voigtland.

Dans le premier cas l'armée chargée de couvrir et de défendre la Saxe, peut détacher facilement un corps vers le Voigtland, pour s'y opposer à l'entrée de l'ennemi. Outre qu'il peut toujours y prévenir l'ennemi, il trouve dans les environs de Reichenbach ou de Plauen de très-bonnes positions, qui déjoueront le projet de l'invasion.

D'ail-

D'ailleurs l'ennemi affoibli par le détachement, qu'il a fait, peut donner occasion à l'armée, qui couvre la Saxe, de passer de la défensive à l'offensive. Supposons, que l'armée défensive apperçoive un moment avantageux, qu'elle attaque l'ennemi et ait le bonheur de le battre, il faut que celui-ci se replie au de-là de l'Eger, abandonnant toute la partie de la Bohême en avant de ce fleuve.

Avant la construction de Theresienstadt, les Autrichiens, une fois battus sur leurs frontières, ne pouvoient se maintenir avant d'avoir gagné Prague, surtout devant un ennemi actif et sachant profiter de sa victoire. Mais cette nouvelle forteresse rend la défensive de l'Eger facile et avantageuse à l'armée Autrichienne, et lui permet de disputer le terrain jusqu'à Prague, qui se trouve couvert en quelque sorte par cette place. Car il faudroit se rendre maître de Theresienstadt, pour pouvoir d'une manière solide s'avancer de ce côté dans l'intérieur de la Bohême.

Il est impossible de présumer, que l'ennemi, laissant un petit corps, pour couvrir la Bohême, s'avance avec toute l'armée par le Voigtland. Ce mouvement seroit trop hasardeux; car l'armée de Saxe pourroit facilement battre ce corps, le forcer à repasser l'Eger, s'emparer des magasins en avant de cette rivière, et de tout ce pays, très-favorable pour cantonner l'armée. De ces quartiers on se pré-

prépareroit à l'ouverture de la campagne suivante, dont les premières opérations seroient le passage de l'Eger et l'investissement de Theresienstadt; ou bien l'armée chargée de couvrir la Saxe, laissant simplement un corps dans les défilés de Gieszhübel, s'avanceroit vers le Voigtland, où elle pourra toujours prévenir l'ennemi, n'ayant à parcourir que la corde de l'arc, que celui-ci doit décrire.

L'exemple d'un second camp défensif, remplissant tous les objets que nous avons indiqué, est celui de Neustadt en Haute-Silésie. Ce camp couvre toute la Haute-Silésie contre une armée, qui voudroit de la Moravie y faire une invasion.

La seule route, qui soit praticable pour une armée venant de la Moravie, va d'Olmütz sur la ville de Sternberg, où elle se partage en deux parties, dont l'une conduit par Hof, à Troppau, Jägerndorff, dans la Silésie Autrichienne; et l'autre par Friedland, Wurbenthal, Zuckmantel, Ziegenhals, à Neiss. Ces deux routes et principalement la dernière, pouvant être regardée comme une suite continuelle de défilés très-obstaculeux, peuvent être facilement défendues par un petit nombre de troupes, qui sauront s'y poster.

Si les Autrichiens marchent sur Neiss, l'armée de Neustadt peut se porter sur Ziegenhals et Zuckmantel y prendre un bon camp; alors l'armée Autrichienne aura ses communications entièrement

coupées d'avec Olmütz et ses magasins de Moravie; ou bien l'armée Prussienne restant dans le camp de Neustadt, peut du comté de Glatz par Habelschwerdt faire avancer un corps sur Alstadt, Schömberg qui, opérant sur les communications des Autrichiens, les forceroit à se replier; l'armée de Neustadt pourroit en profiter, pour attaquer pendant la retraite.

Si l'ennemi vouloit marcher sur Cosel, l'armée de Neustadt n'a besoin que de se porter entre Troppau et Jägerndorff et l'ennemi est de nouveau coupé d'avec la Moravie *). Il ne reste donc aux enne-

*) Les Autrichiens au contraire ne peuvent prendre aucune position centrale, qui puisse empêcher les Prussiens d'entrer en Moravie par les 3 chemins de Zuckmantel, de Troppau, du comté de Glatz par Habelschwerdt et de réunir avec facilité leurs 3 colonnes en Moravie. Car Olmutz trop retiré dans l'intérieur du pays, pour pouvoir couvrir et défendre les avenues et chemins, qui conduisent de la Silésie en Moravie, laisse cette province ouverte jusques sous ses murs. Les Autrichiens, comme le remarque L'loyd, ne pourroient sans imprudence envoyer un corps se poster dans les montagnes, qui séparent les deux provinces, il y seroit très-exposé, sans remplir son but. Le seul moyen de couvrir cette partie de la Moravie, entre les frontières et Olmütz, seroit de bâtir une forteresse, soit dans le voisinage d'Alstadt, soit entre Freudenthal et Zuckmantel, soit enfin entre Jägerndorff et Johannisthal, placée dans le premier endroit, cette place serviroit à donner de la jalousie à Glatz, et

ennemis que d'attaquer l'armée dans son camp. Mais comme il est à présumer, que l'art et la nature auront été mis à contribution, pour le rendre très fort, l'ennemi se désistera probablement de son entreprise, ou bien s'il y persiste, et qu'il soit battu, il donne par là occasion à l'armée, d'entrer en Moravie en le poursuivant.

Si l'armée campée à Neustadt est battue, elle peut dans tous les cas se replier sur Neiss ou Cosel, ou bien prendre un nouveau camp entre ces deux places et s'opposer à toute invasion ultérieure de l'ennemi; sur lequel, par le comté de Glatz, on peut toujours tenter quelques diversions. Si elles sont heureuses, les conséquences peuvent lui en être très-funestes, au moins l'empêcher de profiter de ses succès.

Un

et à Neiss, à faciliter aux Autrichiens l'envoi, de partir en Silésie, et rendre invraisemblable toutes tentatives d'invasion de la part des Prussiens, car elles ne meneroient à aucun résultat, avant d'avoir pris la nouvelle place. la 2ème et 3ème position indiquée empêcheroit bien les Prussiens de s'établir en Moravie, avant d'avoir pris la place, qui y seroit construite, mais le siège en seroit d'autant plus facile, qu'avec un corps de troupes detaché de la Haute-Silésie et du comté de Glatz on pourroit aisément s'emparer des défilés, qui se trouvent entre ces emplacemens et le reste de la Moravie, et rendre conséquemment l'arrivée des secours impossible.

Un camp, pris dans les montagnes de la Silésie entre Schomberg et Liebau, (en avant de Landshut) couvre cette province contre une armée, qui voudroit de la Bohême y faire une invasion. Du cercle de Königingratz il y a deux routes, qui conduisent en Silésie. La première par Trautenau sur Landshut, Schweidnitz, Jauer. Cette route est une suite de défilés perpétuels. D'ailleurs du camp près de Landshut, les Prussiens, par un très-petit mouvement vers Friedland (sur leur gauche) en rendront l'usage impraticable. Sur leur droite ils peuvent placer des corps à Schmiedberg, Hirschberg, ou environs, alors les Autrichiens ne peuvent pénétrer d'aucuns côtés, sans courir risque d'être coupés de leurs magazins. Sur quelques points qu'ils veuillent se porter, l'armée défensive peut y être avant eux.

Mais si renonçant à l'invasion de ce côté, ils font un mouvement par leur gauche, pour gagner la Haute Lusace et de là entrer en Silésie; les corps détachés à Schmiedberg et Hirschberg se portent à l'instant à Löwenberg, y prennent un bon camp, et on les renforce avec une bonne partie de l'armée défensive, dont le reste peut tenter une expédition sur les magasins ennemis en Bohême.

De justes craintes pour leurs communications arrêteront sûrement de pareils projets de la part des Autrichiens.

La

La proximité de Schweidnitz rend cette place, la place d'armes et d'entrepôt de l'armée, qui doit couvrir cette partie de la frontière. Comme ces montagnes sont pleines de villages, on peut y mettre, avec sûreté l'armée en cantonnement, pourvû que l'on ait soin de garnir et garder les défilés, qui les séparent de la Bohême; ce qui est d'autant plus aisé qu'ils se trouvent sur le territoire Prussien.

Il y a encore une autre route, qui du cercle de Königingrätz conduit par Neustadt, Nachod dans le comté de Glatz. Cette route aussi difficile que les autres, est un enchaînement de défilés, (surtout vers les frontières Prussiennes). Ce qui l'interdit presqu'absolument à une armée Autrichienne, surtout si à ces obstacles naturels on ajoute la moindre disposition défensive.

Tant que les passages seront bien gardés, les Autrichiens ne peuvent penser à pénetrer dans le comté de Glatz; supposant même qu'ils les forcent, ils trouveront des pays difficiles ou même impossibles pour les subsistances, et le siège de Glatz doit être leur première opération; opération d'autant plus serieuse, que la nature a concouru avec l'art, pour fortifier cette place, qui peut être abandonnée à ses propres forces et ne pourra guères être prise tant qu'il restera un corps de troupes dans la province.

Les Prussiens au contraire ont tous les avantages,

tages, pour pénétrer en Bohême *). Les Autrichiens n'ont aucune position, pour arrêter les Prussiens à la sortie des débouchés et des défilés, ils doivent se replier, soit sous Königingrätz, soit derrière l'Elbe entre Königingrätz et Königshoff. Cette très-forte position empêche, il est vrai, l'armée Prussienne, d'aller plus loin **); mais toute cette partie de la Bohême, (pays aussi riche qu'abondant), qui se trouve en avant de ce camp, est abandonnée à la merci des Prussiens, qui peuvent y subsister assez longtems.

Les exemples précédens suffiront, pour faire connoître les propriétés d'un bon camp défensif, et en

*) Comme les montagnes s'élèvent en amphithéâtre depuis la Bohême jusques dans le comté de Glatz, il est aisé de remarquer, qu'elles donnent aux Prussiens plus de facilités, pour descendre en Bohême, qu'aux Autrichiens, pour monter en Silésie. Outre cet avantage du terrain, la proximité de Glatz assure aux Prussiens la facilité et la promtitude des convois, et leur offre une retraite en cas d'échecs ou de mouvemens rétrogrades vis-à-vis des forces supérieures.

**) La construction des deux forteresses, qui couvrent la Bohême de ce côté, semble interdire aux Prussiens tout mouvement en avant, sans préalablement avoir pris une de ces places, bloqué ou investi l'autre. Il est aisé de s'appercevoir, combien les combinaisons d'un plan offensif de la part des Prussiens sont changées depuis l'établissement de ces forteresses.

en établir la juste définition. Une position, pour couvrir une province, défendre un pays, sera bonne, quand sa situation sera telle que l'armée, qui y est campée, pourra par des mouvemens faciles et des marches courtes prevenir l'ennemi sur tous les points, sur lesquels il pourroit se porter; conséquemment quand l'ennemi sera obligé de décrire l'arc, dont l'armée défensive n'a besoin que de suivre la corde.

Camp dans la guerre offensive.

Dans une guerre offensive, le but, où doit tendre le Général, est de faire quitter, (soit par force, soit par adresse) la position défensive, qu'a prise l'armée qui lui est opposée, pour en recevoir la facilité d'entrer dans le pays de l'ennemi, de s'emparer de ses magasins, de ses places fortes, de ses provinces, et de s'y maintenir. Les camps qu'il doit prendre doivent donc être relatifs à cet objet.

Voici les principales propriétés, qu'ils doivent avoir.

1°. On doit pouvoir en sortir, pour marcher sur toutes les directions, sans prêter le flanc à l'ennemi, et lui laisser cet immense avantage, soit pour vous

vous attaquer, soit pour vous harceler pendant la marche.

2°. Ils doivent être situés de manière à forcer l'ennemi d'abandonner ses positions les plus avantageuses. On obtient communément cet avantage en cherchant à se camper sur un des flancs de l'ennemi *). Par là l'ennemi court ordinairement le danger d'être coupé de ses magasins, de ses places, ou de ses corps détachés, sans qu'on ait rien à craindre pour ses propres communications.

3°. Ils doivent être tels, qu'on en puisse faire partir plusieurs détachemens, qui inquiètent les communications de l'ennemi, rendent l'arrivée de ses convois incertaine, empêchent ses fourrages, menacent une forteresse d'investissement, mettent le pays à contribution, sans qu'ils courent le risque d'être attaqués avec désavantage; et si cela arrivoit, la position du camp doit être telle, que ces détachemens puissent bientôt être soutenus du corps d'armée, ou puissent se replier sur lui sans pertes ni dangers. Voici un exemple tiré de l'histoire de la guerre de sept ans.

Dans l'année 1762, lorsque les Autrichiens étoient maîtres de Schweidnitz, le Général Daun

 étoit

*) Sur celui, qui est le plus favorable à l'exécution des projets ultérieurs d'offensive.

étoit campé avec son armée sur les hauteurs de Kunzendorff, d'où il couvroit cette forteresse, et empêchoit les Prussiens, d'en entreprendre le siége. Frédéric second devoit donc ouvrir la campagne par contraindre les Autrichiens, à quitter cette position.

Sa Majesté étant alors alliée des Russes, se fit joindre par leurs troupes commandées par le Cte Czernicheff, et vint se camper à Bunzelwitz *).

Pour forcer le Général Daun à quitter sa position et à abandonner Schweidnitz, il falloit lui faire craindre d'être coupé de la Bohème et surtout du comté de Glatz, dont il tiroit ses subsistances. Dans ce dessein le Roi détacha le Général Neuwied, pour se porter par Freybourg sur le flanc gauche du Général Daun et s'emparer des routes, qui par Landshut et Liebau conduisent en Bohème. Pour être à portée de soutenir ce détachement, S. M. avec son aile droite (composée de Russes) s'avança par Freybourg dans les montagnes jusques dans les environs de Reichenau et Baumgarten.

Le Général Daun, pour couvrir son flanc gauche, avoit posté le Général Brentano à Adelsbach.

Le

*) Dans le même camp, où il s'étoit maintenu l'année d'auparavant contre les deux armées Russes et Autrichiennes.

Le Roi le fit attaquer par le Général Neuwied et quoique les Autrichiens se maintinrent dans leur poste, le camp ennemi n'en fut pas moins tourné, le Général Neuwied put entrer en Boheme, et en couper les communications avec l'armée de Daun.

Le Général Daun fut donc contraint, de changer sa position; il plaça son aile droite sur les hauteurs de Burckersdorff et sa gauche dans les environs de Tannhausen. Le Général Brentano se retira, et le Roi prit un camp la droite au village de Seitendorff et la gauche sur le terrain entre Bogendorff et Kunzendorff; mais le Général Daun conservoit toujours ses communications avec Schweidnitz, qui restoit sur son flanc droit. Pour les lui couper, sa Majesté fit revenir le Général Neuwied, pour se poster entre Schweidnitz et Reichenbach.

Aussitôt qu'il y fut arrivé, le Roi avec deux brigades d'infanterie vint se camper entre Schweidnitz et Burckersdorff dans les environs de Pohlnische Weistritz. Le lendemain il fit auprès Burckersdorff une attaque combinée avec le Général Neuwied, qui dans le même temps attaqua l'ennemi sur ses derrières auprès de Leutmansdorff. Ces deux attaques réussirent, et le Général Daun fut obligé, de se replier sur les Eulengebirge, pour n'être point coupé de Glatz.

Dès-

Dès lors le Roi fut le maître d'investir Schweidnitz et d'en commencer le siège. Mais la proximité de l'ennemi forçant de redoubler de soins, pour couvrir et assurer cette entreprise, S. M. prit son quartier général à Peterswald, et étendit son armée dans les montagnes jusqu'à Hohengiersdorff. La plus grande partie de la cavalerie campa dans la plaine auprès de Reichenbach. Le Duc de Bevern fut posté avec un corps sur le Fischerberg (de l'autre côté de Reichenbach), tant pour couvrir le flanc gauche de l'armée du Roi, que pour couper à l'ennemi toutes communications avec Schweidnitz.

Mais au reste comme chaque ennemi peut passer de la défensive à l'offensive, quand il y trouve son avantage, il ne faut pas dans une guerre offensive perdre de vue les regles indiquées, pour déterminer le choix de bons camps défensifs. On a souvent vu des Généraux battus, pour n'y avoir pas assez fait d'attention.

Ces règles sont d'autant plus nécessaires à suivre, qu'on est plus à portée de l'ennemi et qu'on ne peut pas avancer plus loin, sans l'avoir prealablement battu *), ou forcé par des mouvemens

*) Que de malheurs eussent été évités, si Frédéric II. eut pris son camp de Hochkirch avec plus de précaution. Ce camp étoit tel, que le Maréchal Keith disoit: „que même en peinture il n'en avoit pas vu de pareil."

mens habiles à quitter sa position. C'est là où le Général doit redoubler de soins; il ne faut rien hasarder, ne point faire de détachement, qui ne soit suffisamment soutenu et appuyé, en un mot tous les mouvemens doivent être combinés de manière à former une chaîne, dont chaque chaînon s'appuie, se soutienne et concoure au grand but.

Tracé du camp.

Pour tracer un camp, il faut d'abord connoître exactement le nombre des bataillons et des escadrons, qui composent l'armée, qui doit y entrer. Alors ceux, qui sont chargés de tracer le camp dans l'endroit déterminé par le Général, doivent d'abord reconnoître, si le terrain est suffisant, pour contenir ce nombre de bataillons et d'escadrons.

Si le Général n'a rien prescrit, ni déterminé de particulier, mais que s'étant contenté d'indiquer l'endroit, où il veut avoir son camp, il ait laissé aux chefs de l'état-major le choix de l'emplacement, il faut prendre ses mesures de manière, que l'infanterie de la première ligne puisse camper sur une ligne non interrompue; que la seconde ligne ne soit pas trop éloignée, ni separée par des obstacles, qui en rendroient les mouvemens et lents et difficiles. La cavalerie trouve alors commu-

né-

nément sa place, soit sur les ailes de la seconde ligne, soit même en troisième ligne; on doit simplement faire attention, à lui assigner un terrain sec et uni, le moins éloigné possible des endroits, où elle doit mener ses chevaux à l'abreuvoir.

Quelqu'avantageuse que puisse être une position en elle-même, il faut savoir avant de l'occuper, si son développement est proportionné au nombre de troupes, que l'on veut y placer. Rien de plus simple que les calculs à faire.

L'infanterie, ou pour mieux dire la première ligne, doit toujours pouvoir camper commodément entre les points, auxquels seront appuyés les flancs du camp. Multipliant l'espace nécessaire au campement d'un bataillon par le nombre des bataillons, qui composent la première ligne de l'armée, on saura l'étendue nécessaire au front de tout le camp. Si de la cavalerie devoit venir sur les ailes de la première ligne, multipliant l'espace de terrain, qu'occupe un escadron par le nombre des escadrons destinés à cette première ligne, et l'ajoutant à la quantité déjà trouvée pour l'infanterie, on sera à même de juger, si le terrain peut contenir l'armée.

Le front d'un bataillon est proportionné à sa force, qui n'est pas egale chez toutes les nations. Cependant le calcul de sa mesure est facile à généraliser, en déterminant l'étendue qu'une file oc-

occupe. Cette étendue, qui est par tout la même, est d'un pas, qui, multiplié par le nombre de files composant le bataillon, donne l'étendue de son front.

Quant au front d'un escadron, calculant un pas et demi par files, on le trouvera par le même calcul; et y ajoutant 20 pas pour la largeur des rues de chaque bataillon ou escadron, on aura facilement le total du front.

Supposons un bataillon de 255 files, il a besoin de 255 pas de front dans le camp, plus 20 pour l'intervalle, total 275 pas.

Un escadron de 144 hommes, sur 3 hommes de hauteur, à un pas et demi par file donne 72 pas pour son front. Si la cavalerie étoit sur 2 de hauteur, (comme cela arrive presque toujours) son front augmenteroit de tout le 3ème rang divisé par deux. Ainsi un escadron de 144 hommes auroit alors besoin de 108 pas.

Supposant la première ligne de 20 bataillons d'infanterie et de 40 escadrons; elle a besoin de 5500 pas pour l'infanterie. Les 40 escadrons s'ils sont sur 3 de hauteur, prennent 2880 pas, (ou 4320 s'ils ne le sont que sur 2,) ce qui ajouté aux 5500 pas de l'infanterie, donnera le front de bandière du camp.

A la rigueur une armée pourroit ne pas tenir plus

plus de place au camp que sous les armes. Il peut même se trouver telle circonstance, où cette réduction soit utile ou nécessaire. Alors on ne compte que deux pas par trois files. Dans ce cas un bataillon de 255 files n'a besoin que 170 pas, y ajoutant 16 pas d'intervalle pour 2 canons de bataillon, on aura pour total du front 186 pas. Ainsi l'emplacement du camp de 20 bataillons ne comporteroit plus que 3720 pas.

La cavalerie ne prend guères moins de place en bataille qu'au camp, cependant on pourroit se restreindre à 5 pas par 4 files. À ce compte chaque escadron de 48 files tiendroit 60 pas, et 40 escadrons 2400 pas. Si les escadrons étoient sur deux de hauteur, 40 escadrons prendroient alors moitié en sus, ou 3600 pas.

Quelqu'avantageuse que puisse être une réduction de front, pour pouvoir occuper un camp important dans une position resserrée, il ne seroit pas prudent, de passer les bornes que nous venons d'indiquer, les troupes n'auroient plus alors assez de place, pour se mettre commodément en bataille, et seroient gênées dans les mouvemens nécessités par les circonstances.

Pour savoir, combien de bataillons peuvent camper sur une place donnée, il suffit de connoître l'étendue, qui se trouve entre les deux appuis des ailes, et de la diviser ou par 255 ou par 186.

Sup-

Supposons par exemple, qu'une armée dût camper entre le village A et la montagne B (Fig. 1. Pl. 1.). D'après l'ordre de bataille il y a 30 bataillons et 70 escadrons en première ligne; 25 bataillons et 30 escadrons en seconde; 10 bataillons et 15 escadrons au corps de reserve.

On parcourt, ou l'on mesure sur l'échelle de sa carte l'espace, qui se trouve entre A et B, et le divisant par celui du front d'un bataillon on voit tout de suite, s'il y a de la place, pour que la première ligne campe selon le tableau de l'ordre de bataille. L'éloignement de A, à B, est de 8000 pas, qui divisés par 186 (le plus petit espace possible qu'un bataillon peut prendre dans le camp) donne la place pour 43 bataillons. Ainsi la première ligne ne peut pas y camper selon l'ordre de bataille, car il n'y a de place que pour l'infanterie et environ 36 escadrons.

Mais si par des raisons déterminantes (qui appartiennent à l'exécution du plan de la campagne) le Général devoit garder ce camp, dont les flancs sont bien appuyés et le front bien couvert, il y a diverses manières d'y remédier. On peut ôter toute la cavalerie de la première ligne et la camper en seconde ou 3ème ligne; ou bien ne laissant sur les ailes de la première ligne, que la cavalerie qui y a place, l'on transporte le reste en seconde ou 3ème ligne.

Si l'infanterie de la première ligne n'avoit pas suf-

suffisamment d'espace, on la fait camper en lignes redoublées; ou mieux encore on établit en potence, sur une des ailes, ce qui n'a pu entrer en ligne. Cette méthode est très-avantageuse, on l'emploie fréquemment dans les pays de montagnes, et sur des emplacemens, qui quoique trop resserrés, n'en sont pas moins importans à occuper.

Les cartes des pays et des provinces, où l'on fait la guerre, suffisent, lors de la formation du plan de campagne, pour marquer d'avance les camps, que l'on veut et doit prendre d'après ses desseins. Mais cependant il ne faut pas s'y fier absolument et s'en rapporter à elles; car les meilleures cartes, les plus soignées, ont très-souvent des erreurs, qui donnent à toute la contrée un tout autre aspect. C'est pourquoi avant qu'une armée quitte son camp, les officiers chargés du tracé du nouveau camp, vont (souvent la veille) reconnoître le terrain, où l'armée doit venir camper, pour en faire rapport aux Généraux. C'est ordinairement le Quartier-maître-général avec ses Adjudants, ou le Maréchal-général-des-logis avec ses adjoints, qui a cette commission. Il détermine les endroits, où doivent s'appuyer les ailes, et n'oublie pas de profiter de tout ce que les localités offrent d'avantageux, pour en augmenter la sûreté: il partage tout le front selon l'emplacement, que les brigades doivent y avoir; les officiers et bas-officiers du campement ont soin de tout ce qui regarde le campement de chaque bataillon ou régiment.

Quant

Quant aux détails intérieurs du campement il est réglé dans chaque service par les ordonnances, qui y sont particulières. Mais en général, il n'y a que deux manières de camper: avec des rues et intervalles de compagnies, ou en ordre de bataille. Dans ce dernier cas, les intervalles par compagnies disparoissent, les tentes sont placées sur deux ou trois rangs, et on laisse simplement entre chaque bataillon un petit intervalle.

Cette manière de camper date de la guerre de 1756, les marches longues et rapides, que l'on y fit, en furent l'origine. Souvent, dans le courant de cette guerre, on levoit le camp, sans avoir pu prévoir d'avance, où l'on iroit établir le nouveau, cela dépendant des mouvemens de l'armée ennemie, qui a de très-petites distances cotoyoit l'armée en marche. Quand il falloit dresser le camp, on n'avoit pas le temps, de le tracer dans les règles; chaque regiment ayant avec lui ses chevaux de bât chargés de ses tentes, la manière la plus simple et la plus prompte de camper étoit de faire tendre les tentes à chaque régiment sur l'emplacement, où il se trouvoit, les alignant autant que le terrain pouvoit le permettre *).

Cette manière est bonne, quand on est assez à por-

*) Quand les tentes d'un bataillon sont tendues sur 3 rangs, elles occupent la longueur du front du bataillon sous les armes.

portée de l'ennemi, pour craindre une attaque de nuit. Le soldat ayant ses armes avec lui dans les tentes, n'a qu' à sortir, pour se trouver en ordre. Dans un instant le bataillon est formé et ainsi de suite la ligne.

Les armées traînent actuellement à leur suite une si grande quantité d'artillerie, qu'elle nécessite un nombre immense de voitures et chariots pour le transport de ses munitions. On en forme des batteries de 10 pièces, (plus ou moins selon le réglement et l'ordonnance de chaque nation) que l'on attache avec les chariots nécessaires à leur service à chaque brigade d'infanterie. Les batteries d'obusiers se placent ordinairement sur les deux ailes, soit comme à l'endroit le plus foible, soit aussi parceque c'est par un de ces endroits que commencent toujours les attaques dans les batailles.

Les voitures, de toutes espèces, nécessaires à l'artillerie et munitions forment ensemble ce que l'on appelle le parc d'artillerie, que l'on place ordinairement vers le centre de l'armée, (soit dans la seconde ligne, soit derrière) dans un endroit uni et découvert. S'il y a du canon à ce parc, ce qui arrive, quand l'armée est suivie d'un attirail de siège, il est placé en première ligne, et les voitures sont rangées derrière sur plus ou moins de rangs suivant la largeur du front du parc. Pour savoir l'espace nécessaire au parc, il faut connoître d'abord le nombre des chariots, qui le composent, et sur com-

combien de lignes on veut les placer. Pour chaque voiture, de milieu à milieu, on compte 6 pas, et en profondeur (le canon excepté) de 16 à 20 pas. Il faut encore ajouter le terrain nécessaire, pour camper à droite et à gauche sur les deux ailes les artilleurs et travailleurs, qui y appartiennent. Les chevaux sont placés au piquet derrière ces camps. On assigne l'emplacement des forges sur les deux ailes à une distance suffisante, pour n'avoir rien à craindre du feu.

Quoiqu'il soit bien, de mettre le parc d'artillerie ensemble, il semble cependant qu'à cause du danger général qu'entraîneroit le moindre accident, il seroit plus convenable, de le diviser en trois parties, d'en placer une au centre et les deux autres sur chaque aile en arrière de l'armée.

Quand on doit prendre un camp dans un pays de montagnes, il ne faut pas compter le nombre de pas, dont on a besoin entre les deux appuis des ailes, en descendant les vallées et montant les hauteurs. Car quoique (Fig. 2. pl. 1.) la ligne A C B, qui suit l'élévation de la montagne, soit beaucoup plus grande que la ligne A B tirée à l'horison, il ne peut cependant pas y avoir plus de troupes ni plus de tentes sur l'une que sur l'autre. Aussi dans un pays de montagnes, quand on connoît la distance d'un lieu à un autre, il faut toujours en soustraire un quart et même quelquefois un tiers du nombre de pas connus, avant de calculer l'espace dont

on

on a besoin pour son camp. Le plus ou le moins d'escarpement de la contrée indique, lequel des deux nombres l'on doit retrancher.

Manière d'appuyer les flancs.

Règles et précautions à prendre.

Un flanc est couvert ou bien appuyé, quand il est impossible à l'ennemi, de pouvoir l'attaquer, ou que cela est si difficile, que même en y sacrifiant beaucoup de troupes, il ne peut avoir un certain espoir de réussite. Si les localités n'offroient point cet appui, il resteroit toujours la ressource de l'art, pour venir au secours des parties foibles.

Des rivières, que l'ennemi ne sauroit passer, des lacs, des étangs, des marais d'une certaine étendue; des montagnes entremêlées de vallées ou vallons, surtout lorsqu'elles sont fort escarpées, de longs villages ou bourgs, (mais surtout ceux traversés par de petites rivières ou gros ruisseaux, entourés de lacs, de prairies marécageuses ou situés au pied d'une hauteur, d'où ils sont dominés et peuvent être balayés avec de l'artillerie,) des villes, des forteresses, des bois même, (quand ils sont épais) voilà toutes les localités que l'on peut employer utilement à couvrir et appuyer les flancs. Examinons chacun de ces appuis en lui-même.

Les

Les rivières dont on peut se servir, pour couvrir les flancs d'un camp, doivent être assez profondes, pour que l'ennemi ne puisse les passer à gué, ou à la nage. Si elles avoient des gués, il faudroit les gâter. S'il se trouvoit un pont dans l'endroit, où l'on doit appuyer son aile, il faut le détruire sans balancer; surtout si l'ennemi est maître du pays situé au de là de la rivière *). Mais comme il peut être utile de conserver le pont, pour se garder des débouchés ou des communications avec la rive opposée, il faut alors fortifier l'extrémité du pont, qui aboutit du côté de l'ennemi, de manière à ce que quelques bataillons puissent facilement s'y soutenir contre des forces très - supérieures.

Lorsqu'en 1778 S. A. R. le Prince Henri campoit auprès de Tschiskowitz, son flanc gauche étoit couvert par l'Elbe, son front par l'Eger. A Leutmeritz il y avoit un pont sur l'Elbe, dont l'extrémité vers le camp étoit défendue par une tête de pont fortifiée avec soin **). Si les Autrichiens se fussent rendu maîtres du pont, alors ils pouvoient fa-

*) On doit au moins avoir tout préparé, soit pour brûler, soit pour faire sauter le pont, à la moindre tentative que voudroit faire l'ennemi, pour s'en approcher.

**) Dans le Volume précédent j'ai donné le plan de cet ouvrage.

facilement traverser l'Elbe, et se former sur le flanc gauche de l'armée Prussienne. Le pont ne pouvoit se défendre étant plongé de la ville de Leutmeritz, dominée elle même des hauteurs environnantes de maniere à ne pouvoir jamais être un poste tenable. La prudence exigeant de détruire tout passage de ce côté, on brula le pont.

Quand on appuie son flanc à une rivière, il faut en rester assez éloigné, pour n'être pas exposé au feu des batteries, que l'ennemi pourroit dresser sur l'autre bord; si l'on n'avoit pas cette attention, il n'y a pas de doute, que l'ennemi n'en profitât, pour vous alarmer sans relache, ce qui auroit les deux grands inconveniens suivans. D'abord l'armée seroit fatiguée inutilement et perdroit de braves gens. En second lieu à force d'être alarmée l'armée s'habitueroit à tout regarder comme de fausses attaques. Comme on ne lui feroit point prendre les armes pour une simple canonnade, les troupes deviendroient négligentes et seroient moins alertes. Un ennemi actif s'en appercevroit bientôt, et attaquant vigoureusement à la premiere occasion, il pourroit surprendre l'armée. L'histoire offre plus d'un exemple de pareils événemens.

Au reste il est impossible, de rien déterminer précisément sur le plus ou le moins d'éloignement, où l'on doit se tenir, les localités peuvent et doivent seules servir de règles. Si la rive en de-çà étoit plus élevée que la rive au de-là, à proportion qu'elle

qu'elle la domineroit davantage, on pourroit s'approcher de la rivière; mais si c'étoit le contraire, il faudroit s'en éloigner dans la même proportion.

Il y a quelquefois de petits ruisseaux, qui quoique peu larges, n'en sont pas moins propres que de grands fleuves, à couvrir les flancs et à bien les appuyer; pour cet effet ils doivent avoir des bords escarpés garnis d'arbres ou broussailles épaisses, ou bien couler à travers des marais. Car quand bien même l'ennemi parviendroit, à les passer en quelques endroits avec son infanterie, il ne peut penser à se faire appuyer ni par son artillerie ni par sa cavalerie. Si, quand il voudra commencer à former ses lignes, on l'attaque vigoureusement, on le repoussera indubitablement. Le flanc droit du camp de Bunzelwitz n'étoit couvert que par un gros ruisseau, qui avoit les propriétés dont nous avons parlé.

De grands lacs ou étangs, de larges marais, qui se prolongent, sont de très bons appuis pour couvrir ses flancs; mais ils doivent être tels, que dans la chaleur ils ne dessèchent ou ne diminuent pas, au point de pouvoir y passer avec de l'infanterie.

Il faut aussi rechercher scrupuleusement, si les marais ne sont pas praticables, car si à une petite profondeur il se trouvoit un fond solide, l'ennemi ne manqueroit sûrement pas d'en profiter, pour les traverser. Si l'on avoit mis une trop grande confi-

ance dans de pareils marais, et que trompés par la croyance qu'ils sont impraticables, on oublioit de couvrir suffisamment ou de renforcer ses flancs par d'autres moyens, cette négligence pourroit souvent entraîner la perte de toute la position. Telle fut la cause de la perte de la bataille de Malplaquet pour les François en 1709. Leur droite étoit appuyée à un marais qu'ils croyoient impraticable; après bien des attaques infructueuses, les alliés reconnurent, que ce marais étoit praticable, le Prince de Dessau le traversa à la tête de l'infanterie Brandebourgeoise, se porta rapidement sur le flanc de l'armée Françoise, et lui arracha ainsi la victoire.

Des villes, des bourgs et des villages sont ce que l'on emploie le plus ordinairement, pour appuyer les flancs des positions et des camps. Ce soutien est d'autant meilleur, que la situation du lieu et sa maniere d'être bâti, offrent plus de facilités, soit pour le défendre, soit pour le retrancher.

On peut alors les garnir et les faire occuper par les troupes légères, qui peuvent s'y maintenir. On peut même les fortifier, pour en rendre l'attaque plus difficile; mais on doit alors avoir la précaution, de ne point en placer le camp trop près, car communément l'ennemi finissant par trouver moyen d'y mettre le feu, la flamme, et surtout la fumée seroient des inconvéniens dangereux pour les troupes, qui en seroient trop à portée. De pareils postes sont toujours

des

des moyens très-avantageux de couvrir ses flancs, car quand même l'ennemi finiroit par s'en rendre maître, son attaque lui a pris du temps et l'a suffisamment arrêté, pour donner la possibilité de l'attaquer avec quelqu'espoir de succès.

Les hauteurs et les montagnes, soit saillantes, soit rentrantes, qui dominent les contrées environnantes, peuvent être employées très-avantageusement, pour appuyer ses flancs; les coteaux à vignes sont également favorables.

Les bois, quand ils sont épais (et surtout quand ils sont remplis de parties marécageuses) sont aussi de très-bons appuis. Mais il ne faut pas s'en poster trop près, ce seroit s'exposer à quelque surprise ou attaque imprévue, l'ennemi pouvant trouver des facilités d'en approcher, sans être découvert. Ceci ne peut manquer d'arriver, quand les bois ont une si grande largeur, qu'elle empêche de porter ses avant-postes sur l'extrême lisière opposée. Cependant si l'on étoit forcé par les circonstances, d'appuyer son flanc tout près d'un bois, (ce qui est souvent le cas dans les montagnes, où le pays est ordinairement très-boisé) et que l'on voulut séjourner dans ce camp, il faudroit y faire de forts abattis et en éclairer les approches par des navettes continuelles de patrouilles.

Si plusieurs des moyens, que nous venons de détailler, se trouvoient réunis, les flancs en deviendroient

droient plus forts à proportion de leur nombre. Mais l'art reste toujours, pour assurer les flancs sur les portions de terrain dénuées de secours naturels ou au moins de secours suffisans. Un petit ruisseau, qui n'offriroit par lui-même aucunes difficultés à l'ennemi, peut avec très-peu de peines et de soins fournir une inondation. En général dans les pays de plaine la sûreté des flancs est abandonnée entièrement a l'art; la fortification passagere offre toutes les ressources que l'on peut désirer, il ne faut que savoir en faire un bon choix et une judicieuse application.

La figure 3ème de la planche 1ère représente un camp en pays de plaine, l'art a servi, pour en appuyer les flancs. L'aile droite est couverte par une inondation formée par le petit ruisseau encaissé, que l'on a fait refluer avec des digues.

Le corps A détaché au de-là de l'inondation observe l'ennemi, qui pour s'approcher du camp, doit d'abord replier ce corps, tous les autres postes avancés, et chasser l'infanterie legère postée dans les 3 villages B, C et D. En se retirant, ces troupes légères doivent allumer ces villages. Le feu croisé des trois villages, qui sont en avant du camp, gênera beaucoup les projets offensifs de l'ennemi.

Le point d'attaque de cette position est l'aile gauche E. Quelques ouvrages en terre au villa-

ge

ge D, quelques abattis dans le bois F, plusieurs redoutes sur la lisière du bois dans l'intervalle avec le village D, et cette aile sera suffisamment appuyée. En cas d'attaque la réserve devroit se porter partout, où il en seroit besoin *). Cette réserve, postée auprès du village I, empêche l'ennemi, de pouvoir tourner aucunes des ailes, par de très-petits mouvemens elle peut le prévenir par tout.

Manière de couvrir le front du camp.

La plûpart des moyens, que nous avons détaillés dans le chapitre précédent, sont convenables et utiles, pour fortifier le front ou les abords d'un camp.

Les grandes et petites rivières, les ruisseaux, marais, lacs et étangs ou défilés, qui seroient sur le front du camp, en rendront l'approche bien difficile à l'ennemi. Des villages ou bourgs, situés parallèlement au front du camp, sont aussi d'un très-grand secours.

On les fortifie plus ou moins, on les remplit de troupes légères, et ils servent alors comme de ligne

*) Ce camp est tiré des instructions stratégiques de Sa Majesté Frédéric II. pag. 9. pl. 3ème.

ligne avancée à la position. Derrière leur abri l'armée peut manœuvrer, se porter sur l'ennemi par les trouées, qui sont entre les villages; en un mot changer selon les circonstances sa défensive en offensive, avec d'autant moins de danger que l'on est sûr, de trouver des points de retraite sous le feu de ces villages.

Derrière le Plauensche Grund auprès de Dresde, il y a un camp dont le front entier est couvert par le vallon de Plauen. Si ce camp étoit pris contre un ennemi venant de Meissen, il faudroit poster un corps à Possendorff, pour couvrir son flanc gauche. Il y a aussi auprès de Meissen un camp, dont le front est couvert par un défilé, qui s'étend de Meissen à Rothschönberg; mais comme le flanc droit de cette position ne seroit pas en sûreté contre un ennemi, qui viendroit de Dresde ou de Freyberg, il faut le couvrir par un corps posté aux Katzenhäuser.

Auprès de Frauenstein dans les montagnes on peut prendre un camp, dont tout le front est couvert par un défilé; l'emplacement est sur des hauteurs, qui dominent les débouchés et contrées environnantes. Auprès de Torgau il y a un camp dont le front, du côté de Dresde, est couvert par des étangs et des marecages; mais comme l'ennemi, à la faveur des immenses forêts qui se trouvent sur sa droite, pourroit tourner cette droite et se glisser sur les derrières de l'armée, qui y seroit cam-

campée, il faudroit avoir un corps posté à Neuden, pour les assurer. Auprès de Neuschloss non loin de Böhmische Leipe il y a un camp, dont tout le front est couvert par un lac et des marais. Mais il ne convient pas en toutes circonstances à une grande armée, car si l'ennemi marche à Nimes, il en tourne le flanc gauche, et peut de-là facilement se porter sur ses derrières.

Le camp de Nimes est meilleur, mais il faut aussi, si l'on s'y campe, poster un corps à Neuschloss, pour en assurer le flanc droit.

Auprès de Lowositz il y a encore un camp fort avantageux, situé sur de hautes montagnes. Sur le front est une plaine dominée de l'emplacement du camp, à travers laquelle coule un ruisseau marecageux, qui se jette dans l'Elbe auprès de Lowositz.

Si l'on doit camper sur une chaine de hauteurs à portée de l'ennemi, il faut placer ses troupes sur leur sommet, pour les moins exposer au feu de l'ennemi, que je suppose vis-à-vis (comme Fig. 4. pl. 1.). Les ravins et intervalles A des hauteurs doivent être attentivement gardés. Il faut y poster quelques troupes, qui les observent sur toute leur longueur, pour empêcher l'ennemi de pouvoir s'y jeter, et de couper ainsi la position. Les postes et batteries BB montrent la maniere de les soutenir. L'infanterie légère doit être par-

partagée en petits postes CC le long de la rivière ou ravin, qui est devant le front; l'on doit poster au pied des hauteurs DD des détachemens plus forts, pour pouvoir soutenir ces avant-postes *).

On peut encore, si l'ennemi n'est pas assez près, pour pouvoir incommoder de son canon, poster sa première ligne sur le penchant des hauteurs, et la seconde sur le sommet (Fig. 3. pl. 1.). Cette manière est on ne peut pas plus avantageuse, mais tous les terrains ne la permettent point. Dans une pareille position on pousse ses avant-postes aussi loin que possible aux environs du pied des hauteurs profitant de tous les avantages que peut offrir le terrain, pour assurer leur position.

Autant les moyens, que nous avons indiqués jusqu'ici, sont utiles, pour fortifier et assurer le front et les flancs d'un camp, aussi peu conviennent-ils, pour couvrir le dos de l'armée. Rien de plus dangereux que d'avoir une rivière, des marais, ou terrains coupés d'étangs, de ruisseaux sur ses derrières. Mais si l'on étoit forcé à prendre un camp, une rivière à dos, il faudroit avoir l'attention d'y avoir des ponts nombreux et solidement faits pour, en cas de retraite, pouvoir se retirer avec facilité, sans confusion, retard, ni embarras.

Un

*) Instruction stratégique de Frédéric II. pag. 8. pl. 2.

Un bois sur ses derrières peut être utile dans quelques circonstances. Si l'on avoit le malheur d'être battu, l'armée est presque hors de tout danger du moment, qu'elle en a atteint la lisière.

Après avoir donné tous les détails nécessaires sur la manière de tracer, et d'établir un camp selon les règles de l'art militaire et conformément aux desseins et intentions du Général, il ne sera pas hors de propos de finir ce chapitre en rendant compte de l'exécution d'un campement pendant le cours de la campagne.

Lorsque le Général a déterminé le camp qu'il veut prendre, il donne ses ordres à l'Officier Général de jour, ou à celui qu'il a choisi. Ce Général fait assembler ceux qui doivent l'accompagner, qui sont le Maréchal des logis de l'armée, les Adjudants des différens régimens de cavalerie et d'infanterie avec leurs fourriers et une escorte de troupes, qui doit ensuite composer la garde du camp. Toute cette troupe, qui se nomme le campement, marche ensemble vers le nouveau camp, arrivé sur le terrain, on dispose les gardes aux endroits nécessaires pour la sûreté du camp. L'Officier-Général fixe le front de bandière; le Maréchal des logis distribue le terrain que doivent occuper les divers régimens, en alignant les intervalles entre eux. Les fourriers ont de petits drapeaux de couleur, qu'ils enfoncent en terre, pour marquer l'espace, qui leur est donné. A l'arrivée de leurs régimens ils leur indiquent l'em-

l'emplacement marqué, la répartition s'en fait aux diverses compagnies par des officiers de l'état-major, ou autres nommés à cet effet.

On commence à marquer le camp par la droite ou par la gauche de la première ligne suivant le côté, par lequel on arrive. Supposons, que ce soit par la droite qu'on marque le camp; le front de bandière une fois déterminé, le Général donne d'abord le terrain qu'il faut pour l'aile droite de la cavalerie de la première ligne; le Maréchal des logis de la cavalerie a le soin, de le distribuer aux Majors de brigade, qui le partagent aux fourriers des régimens. Le Général laisse ensuite un intervalle d'environ 30 pas entre la cavalerie de la droite et l'infanterie, dont il marque le camp sur le même alignement. Le Maréchal des logis le partage aux Majors de brigades d'infanterie, qui en font la répartition aux Majors des régimens, desquels tous les fourriers reçoivent l'emplacement des compagnies. Après l'étendue du front de l'infanterie de la première ligne, on laisse encore trente pas d'intervalle, et l'on donne le terrain pour l'aile gauche de la cavalerie de cette première ligne.

Le Général chargé du tracé du camp, va ensuite sur le terrain, qu'il destine à la seconde ligne, qu'il marque à 3 à 400 pas de distance de la première, selon que le terrain le permet; et observe, en marquant cette ligne, le même ordre qu'il a suivi dans le tracé de la première. Si le terrain

n'est

n'est pas suffisant pour contenir toutes les troupes d'une ligne, on fait un crochet ou sur la droite, ou sur la gauche, ou l'on place quelques brigades en 3ème ligne. La réserve, quand le Général juge à propos d'en avoir une, est placée à la droite ou à la gauche ou derrière l'armée; le plus souvent cependant vers les endroits, que l'on juge être les plus exposés aux attaques de l'ennemi, et conséquemment avoir le plus besoin de soutien.

Le Général, après avoir désigné le quartier général, et indiqué la droite et la gauche du camp, doit s'avancer avec les gardes et les piquets assez en avant, pour qu'il y ait, entre le camp et les lieux, où il juge devoir placer les dites gardes, la distance suffisante, pour que l'armée y trouve au moins pour la première nuit, le fourrage, le bois, l'eau, la paille qui lui sont necessaires.

Avant que de placer les gardes et postes de l'armée, on fait fouiller les environs pour voir, s'il n'y a point quelques partis ennemis embusqués.

Les gardes de cavalerie se placent sur les grands chemins dans des lieux ouverts et élevés, afin qu'elles découvrent de plus loin. Autant que faire se peut, elles doivent être à portée de l'armée; leur éloignement dépend de la nature du pays.

Les gardes d'infanterie se postent de différentes

tes manières suivant les différens usages, auxquels elles peuvent être destinées. Il y en a de deux espèces, extérieures et intérieures. Les gardes extérieures, qui forment une chaîne en avant de l'armée, doivent recevoir les partis de cavalerie, s'ils étoient poussés, et protéger les gens, qui vont au bois, à la paille et à l'eau. Pour cet effet on en met dans les églises et clochers de villages, dans les châteaux et maisons à portée de ces endroits, dans les avenues et passages, qui se trouvent dans les bois; on en place sur le bord des ruisseaux, enfin dans tous les endroits, où elles sont jugées nécessaires pour la sûreté et tranquillité du camp. Ces gardes ont la même vigilance et les mêmes soins à observer, que dans les détachemens, pour le placement de leurs sentinelles, et la disposition de leurs postes avancés. Les gardes de cavalerie quittent leurs postes à l'entrée de la nuit, et se replient sur des endroits indiqués par le Général, plus à portée du camp. Les officiers, qui les commandent, doivent envoyer de fréquentes patrouilles; à la pointe du jour les gardes de cavalerie remarchent à leur poste, et dès qu'elles l'ont repris, envoient à la découverte aussi loin que la prudence le permet.

Lorsque l'on vient les relever, l'officier descendant la garde, après avoir reçu la nouvelle garde, donne au nouvel officier sa consigne, et lui explique tous les ordres qu'il a reçu relativement à la sûreté du camp.

Les

Les Majors de piquet tant de cavalerie que d'infanterie accompagnent le Général de jour, lorsqu'il place les gardes, et les postes, pour prendre note des lieux, où il les met.

Les gardes intérieures sont pour la police du camp, et sont disposées d'après les réglemens et ordonnances des divers armées. La planche 2ème represente un camp de 22 bataillons d'infanterie, 2 bataillons de grenadiers, 5 escadrons de cuirassiers, 10 escadrons de dragons, 10 de hussards, 1 bataillon d'infanterie légère, et un train d'artillerie de deux compagnies.

Il est nécessaire de remarquer, que le campement ne va devant l'armée que quand on n'a pas lieu de craindre qu'il soit attaqué. Car si l'ennemi est à portée, de pouvoir le faire avec avantage, ou qu'on ait lieu de penser, qu'il pourroit vouloir vous prevenir dans la position du camp, le campement demeure joint à l'armée jusqu'à ce qu'elle soit à portée du lieu, où elle doit camper.

Alors l'armée s'arrêtant reste en colonne en attendant, que le camp soit marqué par les fourriers, que l'on fait sortir de leurs brigades respectives. S'il étoit très important de prevenir l'ennemi sur une position, on feroit escorter le campement par une forte avant-garde, qui en arrivant sur le terrain de la position, devroit se saisir des avantages qu'of-

qu'offriroient les localités, pour couvrir le tracé du camp.

La planche 3ème offre la manière de couvrir le tracé du camp. J'en ai tiré le plan des instructions stratégiques de Sa Majesté le Roi de Prusse.

La figure première de la planche 3 représente la situation, que l'avant-garde doit prendre dans un pays de plaine. Le camp devant être pris entre la rivière et le bois, il faut pousser la cavalerie, partagée en trois corps, aussi en avant dans la plaine que la prudence le permet. Le village sur le centre sera garni d'infanterie ainsi que le bois de l'aile droite, ces deux points serviront de soutien à la cavalerie et d'appui aux troupes occupées à tracer le camp.

Si l'on devoit prendre le camp sur des hauteurs, (Fig. 2. pl. 3.) et que l'on fut très à portée de l'ennemi, il est à présumer, que l'avant-garde n'aura pas été détachée trop de temps avant l'armée, pour que celle-ci ne soit à même, de la soutenir en cas d'attaque. Alors on doit poster son infanterie sur le sommet des hauteurs, partager sa cavalerie dans un nombre de corps proportionné à l'étendue du front, que l'on doit couvrir, et la placer au pied des hauteurs, sans la pousser trop loin. L'armée en arrivant se range dans les intervalles laissés entre les bataillons de l'avant-garde.

Le

Le plus ou moins de force de l'ennemi, son éloignement ou sa proximité déterminent le temps, dont l'avant-garde doit précéder l'armée. S'il étoit très-près et très en force, il seroit imprudent, de faire trop précéder son armée par l'avant-garde, et de l'exposer ainsi à soutenir l'effort de toutes les forces de l'ennemi, sans pouvoir être à même de la soutenir.

Il est inutile de répéter ici, que c'est dans le choix des camps, que réside généralement le succès d'une campagne. Leur bon choix assure la communication avec les places, d'où l'on doit tirer sa subsistance. La jalousie, qu'ils donnent à l'ennemi, le pays ennemi qu'ils ouvrent, le pays ami qu'ils couvrent, les facilités, qu'ils donnent, soit pour forcer l'ennemi à combattre avec désavantage, soit pour mettre à même de l'attaquer avec le maximum de ses avantages, feront suffisamment sentir l'importance, que l'on doit attacher au choix de ses positions.

Des Cantonnemens.

Quand une armée, au lieu d'être réunie dans un camp, vient à être distribuée dans des villes, bourgs et villages, cela s'appelle cantonner; et les endroits, où logent les troupes, se nomment quartiers de cantonnement.

Une armée cantonne pour différentes causes. 1°. Au commencement d'une guerre. Quand les régimens sórtent de leurs garnisons, pour venir former l'armée, on leur indique sur la frontière un lieu de rassemblement; ces régimens sont repartis dans les endroits habités de cette contrée, jusqu'à ce que le commencement des opérations de la campagne force, à les faire avancer.

2°. Quand vers le printems la saison ne permet pas encore d'ouvrir la campagne, et de tirer les troupes de leurs quartiers d'hiver, pour les faire camper, et qu'on a envie cependant de commencer ses opérations de bonne heure, on rassemble l'armée dans des cantonnemens.

La campagne de 1758 fut ouverte par le siège de Schweidnitz. Sa Majesté le Roi Frédéric II. à la tête de l'armée d'observation cantonna, pour couvrir le siège, dans les montagnes auprès de Landshut. Après la prise de Schweidnitz le Roi entra en Moravie et entreprit le siège d'Olmütz; jusqu'à l'entier investissement de la place l'armée Prussienne cantonna.

3°. Lorsque l'ennemi, ayant été prévenu par des opérations commencées de bonne heure, est mis hors d'état de pouvoir rien entreprendre de quelque temps, soit contre l'armée, soit contre les provinces qu'elle couvre, on met volontiers, après l'expédition terminée, l'armée en quartiers de can-

tonnement, pour reposer et rafraichir les troupes des fatigues, qui accompagnent toujours une campagne ouverte de très-bonne heure.

Au printems de 1759 S. A. R. le Prince Henri fit une expédition en Bohème. Il surprit les Autrichiens dans leurs quartiers d'hiver, dans les cercles de Leutmeritz et de Saatz, enleva leurs magasins dans toute cette contrée, fit beaucoup de prisonniers et se replia.

Les Autrichiens ayant fait quelques mouvemens dans les environs d'Eger, S. A. R. resolut de les y surprendre et de les repousser de ces contrées. Il se mit en mouvement, détacha en avant de petits *corps* sous les ordres des Généraux de *Finck*, *Itzenplitz*, de *Lindstädt*, et suivit avec le gros de l'armée, pour les soutenir. Le Général Finck battit un corps d'Autrichiens à Asch en Bohème; l'armée de l'empire fut surprise et chassée de ses *quartiers* d'hiver dans les pays de Bayreuth et de Bamberg. On fit plusieurs milliers de prisonniers, on enleva les magasins, entre autre le grand magasin de Bamberg; et l'on tira de fortes contributions de ces pays. L'expédition terminée, l'armée de l'empire étant tellement dispersée, qu'elle étoit hors d'état de rien entreprendre de longtems, S. A. R. retourna en Saxe et mit son armée en quartier de cantonnement dans le Erzgebirge, partie pour couvrir la Saxe de toute entreprise hostile du côté de

la Bohème, partie pour être à portée d'agir contre les Russes, si les circonstances l'exigeoient.

Enfin une armée est mise en quartiers de cantonnement à la fin d'une campagne, quand la rigueur de la saison ne lui permet plus d'être campée, et que l'ennemi tenant encore la campagne, oblige de ne pas songer à prendre des quartiers d'hiver.

La première chose, à laquelle on doit faire attention, en mettant l'armée en quartiers de cantonnement, c'est de l'y couvrir contre toutes les entreprises de l'ennemi. Il faut donc par une reconnoissance exacte de la contrée, où l'on veut séparer l'armée, s'assurer, que les divers cantonnemens ne peuvent être attaqués ni enlevés, avant de pouvoir être secourus. Les chemins, les sentiers, bois, en un mot tout ce qui peut favoriser les approches de l'ennemi, doivent être occupés ou embarrassé de manière à ce qu'il ne puisse plus en tirer avantage. C'est d'après ces observations, que l'on est à même de fixer, aux divers corps de l'armée, une place de rassemblement ou champ de bataille, sur lequel ils doivent tous se diriger, pour s'opposer aux desseins de l'ennemi, qui attaqueroit les quartiers. Ce champ de bataille doit être situé de manière à ce que les troupes puissent s'y trouver réunies, avant que l'ennemi ait pu parvenir à percer la première ligne des cantonnemens.

Les quartiers de cantonnement pouvant être re-

gar-

gardés en quelque sorte comme un camp fort étendu, il faut employer à la sûreté de leurs flancs et de leur front toutes les précautions, dont il a été déjà question. Mais le front des quartiers doit encore être plus fortement couvert que celui d'un camp, car si cela n'étoit pas, et que les approches en fussent aussi faciles, l'ennemi pourroit aisément percer avec ses forces réunies la chaîne des quartiers, y battre successivement les troupes, qui y sont isolées, et en enlever une grande partie.

Un fleuve ou grande rivière est un excellent moyen, de couvrir les flancs des cantonnemens; mais il faut s'emparer de tous les ponts qui les traversent. Ceux, dont on n'a pas besoin, doivent être détruits, ceux que l'on conserve, soit pour envoyer des patrouilles du côté de l'ennemi, soit pour pousser des détachemens et faire des courses dans son pays, doivent être bien occupés, même soigneusement fortifiés. Si la rivière a des gués, il faut les reconnoître avec grand soin à une très-grande distance en haut et en bas de son cours, les rendre impraticables, et si cela n'étoit pas possible, y placer des postes d'avertissement. Ces précautions ne sont pas suffisantes, il faut encore entretenir le long des flancs des cantonnemens des navettes de patrouilles, pour être averti à temps des moindres mouvemens de l'ennemi. La contrée auprès de Lowositz (depuis cette ville jusqu'à Budin) est très-favorable, pour mettre une armée en quartier de cantonnemens. Tout le front des can-

ton-

tonnemens est couvert par l'Eger; et entre cette rivière et les montagnes appellées moyennes, (Mittelgebirge) il y a une quantité de petites villes, de bourgs et villages (dont quelquesuns très-considérables), qui permettent de tenir l'armée assez ensemble.

Supposé qu'une armée campée à Tchiskowitz voulut prendre des quartiers de cantonnement; voici à peu près la disposition, qu'il y auroit à faire.

L'infanterie légère seroit répartie le long de l'Eger: par exemple, 1 bataillon à Broschan, vis-à-vis l'abbaye de Doxan; 1 à Schillokowitz; 1 en face de Buddin dans le village de Saboschess; leurs avant-postes sur les bords de l'Eger, pour en observer tous les gués et passages. Une chaîne de cavalerie légère seroit aussi postée le long de la rivière, pour avoir des avis plus prompts des tentatives ou démonstrations, que l'ennemi pourroit faire pour passer la rivière.

La première ligne de l'armée, dans l'ordre suivant, seroit répartie dans tous les villages et bourgs situés depuis Lowositz jusqu'au Haasenberg; 10 bataillons à Lowositz, 1 bataillon à Luchowitz, 2 bataillons à Schierskowitz, 1 bataillon à Worwitschan, 2 bataillons à Tschernian, 2 bataillons à Cholischan, 2 bataillons à Slatiena, 6 bataillons à Liebokowitz. L'infanterie de la seconde ligne seroit répartie dans

les

les villages de Kenitz, Suhlowitz, Tschiskowitz, Oppolan, Sedlitz, à proportion de leur capacité.

La cavalerie seroit placée à l'aile droite dans les villages et bourgs de Trebnitz, Kolantitz, Welckam, Dlaskowitz, Schlan et autres, qui sont à proximité. Pour assurer d'avantage le flanc droit de ces cantonnemens, on pourroit, si l'armée étoit assez forte, faire cantonner un petit corps dans les montagnes aux environs de Lipshausen. Derrière les villages de la première ligne on peut cantonner les hussards, pour être plus à portée de relever les postes de cavalerie légère situés sur les bords de l'Eger.

La place de rassemblement général de tous les cantonnemens seroit celle que S. A. R. le Prince Henri avoit fixé à son armée en 1778. Les régimens pourroient y être tous rendus, avant que l'ennemi eut effectué son passage de l'Eger, et aucun quartier ne courroit risque d'être enlevé et surpris. Il n'est pas besoin d'observer, que les ponts sur l'Eger auprès de Liebokowitz et Buddin ont dû être détruits, avant de prendre ses cantonnemens, afin que l'ennemi maître de Buddin ne puisse traverser la rivière, sans qu'on en fut prévenu à temps.

Des ruisseaux, qui ont des bords escarpés et difficiles, ou qui se prolongent dans une certaine longueur à travers des marais, donnent également

une

une bonne défense aux quartiers. Dans les endroits, où l'ennemi pourroit pénétrer avec plus de facilité, il faut placer de petits postes, ou des détachemens retranchés selon le plus ou moins d'importance du passage; et observant ses mouvemens par des patrouilles perpétuelles l'armée sera toujours rassemblée à temps. Lorsque le Roi Frédéric II cantonna son armée en Octobre et Novembre 1761 dans les environs de Strehlen en Silésie, le front des cantonnemens étoit simplement couvert par de petites rivières, (la grande et petite Loh) *). L'aile droite s'étendoit jusqu'à Bohra, le centre étoit dans Strehlen et l'aile gauche des cantonnemens s'appuyoit aux montagnes. La cavalerie cantonnoit en arrière dans les villages situés à main droite de Bohra.

Si sur le front de la contrée, où l'on veut cantonner l'armée, il ne se trouvoit que des défilés, avec quelques précautions les cantonnemens n'y seront pas moins en sûreté? Après avoir reconnu tous les endroits, par où l'ennemi pourroit déboucher, les avoir occupés par des détachemens proportionnés à l'importance du passage et au plus ou moins de facilités du terrain, l'on séparera l'armée dans les villages en arrière; et l'on indiquera un champ de bataille ou de rassemblement, le plus

*) Plusieurs étangs et défilés augmentoient encore la force du front de ces cantonnemens.

plus à portée possible des défilés, pour être à même de les soutenir, ou de charger les têtes des colonnes ennemies au moment qu'elles en sortiroient. Les corps chargés de la garde des défilés tiendront en avant d'eux des postes d'avertissement; et des patrouilles perpétuelles doivent battre continuellement le pays en avant, pour être avertis de tous les mouvemens de l'ennemi.

Les pays de montagnes offrent le plus de difficultés pour la sûreté des cantonnemens. D'abord le petit nombre de villages force à y disséminer l'armée sur une plus longue étendue; ensuite il est bien difficile d'empêcher l'ennemi, (pour peu qu'il soit actif) de cacher ses mouvemens; et de se glisser à travers votre ligne de quartiers, à la faveur des *gorges et vallées*, des sentiers même, qui lui permettent d'*enlever* de vos patrouilles. Sans la plus grande vigilance, la plus grande attention, l'armée pourroit bien n'être avertie de l'arrivée de l'ennemi que quand il seroit au milieu des cantonnemens.

Répartition des troupes dans les cantonnemens.

La contrée où l'on veut cantonner étant déterminée, la répartition des troupes se fait très-facilement. Il ne faut pas perdre de vue qu'un quartier

de

de cantonnement n'est qu'un camp d'une plus grande étendue que ceux, où l'on rassemble ordinairement les armées sous la tente.

Chaque armée campant d'après son ordre de bataille déterminé à l'ouverture de la campagne, il s'en suit, que l'on placera l'infanterie de la première ligne dans les villages les plus voisins de l'ennemi. Pour soutien de cette première ligne on fait bien, de mettre dans les villages les plus à portée, en arrière d'elle, quelques régimens de dragons et hussards. Ces corps de cavalerie légère serviront encore à relever les détachemens, qu'ils ont toujours en avant du front des cantonnemens. S'ils étoient en dernière ligne, le chemin, qu'ils auroient à faire tous les jours pour ce service, seroit un surcroît de fatigue inutile.

L'infanterie de la seconde ligne occupera naturellement les villages qui suivent; et le reste de la cavalerie sera réparti dans les villages de la seconde ligne des cantonnemens, ou en arrière en troisième ligne.

A ces dispositions générales se joignent encore quelques dispositions intérieures ou particulières, relatives au nombre de troupes, que l'on doit distribuer dans les villages de chaque ligne. L'importance de leur situation, l'influence qu'ils peuvent avoir sur toute la position, et le plus ou moins de probabilités d'entreprises de l'ennemi, sont les raisons,

sons, qui règlent la force à donner à chaque cantonnement. Les flancs et le centre des cantonnemens sont les points, que l'on doit le mieux garnir. Les bourgs-villes ou villages, qui s'y trouvent placés, doivent être remplis d'autant de troupes, qu'il est possible de le faire en alliant la sûreté avec la commodité de ces corps.

L'artillerie suit l'infanterie, à laquelle elle est attachée, et cantonne dans les quartiers de ses brigades respectives. L'infanterie légère étant destinée à éclairer et couvrir le front et les flancs de l'armée, ses postes se trouvent marqués dans les villages saillans en avant de la première ligne, et dans les endroits, où il y a des passages à garder et à défendre. Il faut avoir soin, de ne pas porter ces postes trop en avant, car l'ennemi pourroit les attaquer et les enlever, avant qu'ils puissent recevoir du secours des cantonnemens de la première ligne. Dans les villages, qui peuvent se trouver entre cette chaîne d'infanterie légère et la première ligne de l'armée, on fait bien, de poster de la cavalerie légère.

Pour donner à ces règles le dernier degré de clarté, je vais en donner l'application au terrain *).

Pour

*) Je le dois à la vérité, de dire, que beaucoup des articles qui se rencontreront dans le courant de ce volume, sont tirés d'un manuscrit Allemand que j'ai été assez heureux de pouvoir me procurer. J'en ignore l'auteur; mais il n'en mérite pas moins les remercimens de tous ceux qui veulent se livrer à l'étude de l'art de la guerre.

Pour éviter les plans, qui renchérissent trop les ouvrages militaires, je me contenterai de détailler toutes les opérations de la guerre sur une carte des environs de Berlin et Potsdam *). Cette contrée offre toutes les espèces de terrains convenables aux diverses opérations d'une campagne.

Supposons, les ennemis maîtres de Potsdam, Spandau et Berlin (on ne doit considérer ces endroits que comme des petites villes) et que l'armée défensive campée entre Nauen et Ketzin voulut prendre ses quartiers de cantonnemens, voici à peu près, comme il faudroit la repartir. Cette armée est de 40 bataillons de ligne, 4 bataillons d'infanterie légère, 20 escadrons d'hussards, 25 de dragons, et 15 de cuirassiers, répartis sur deux lignes.

Comme l'aile droite est couverte par la Havel et la Wublitz, il n'est pas besoin, de garnir ce flanc autant que l'autre, surtout vers le confluent de la Wublitz dans la Havel. On détruit le pont de la Wublitz auprès de l'endroit appellé Vierhäuser, 1 bataillon d'infanterie légère est posté dans les deux villages de Leist et Alt-Töplitz. Ce bataillon observe et patrouille toutes les contrées au de-là de la Wublitz. La hauteur à main gauche de Leist étant très-avantageusement située, on y pourroit placer quelques canons, pour

*) Contrée entre Berlin et Potsdam levée par C. L. Oefeld. 1778.

pour tirer sur les partis ennemis, qui viendroient reconnoître de trop très. Ce bataillon tient continuellement une garde avancée au pont détruit.

Les autres bataillons légers sont placés à Priort, Wolfsberg, Rohrbeck.

La première ligne d'infanterie pourroit être ainsi répartie. 1 Bataillon de grenadiers dans Göthin et Neu-Töplitz, pour soutenir l'infanterie légère. La première brigade de l'aile droite dans Ketzin; 1 bataillon dans Falckenrede; 2 bataillons dans Buckow; 2 dans Capzow; 2 dans Hoppenrade; 2 dans Wustermarck; 2 dans Durolz; 2 dans Ceestow; enfin 2 dans Bredow. On placera pour soutien de la première ligne 5 escadrons de hussards dans Knoblech; 10 escadrons de dragons dans Elzin et 2 escadrons de hussards dans Wernitz. Pour les 20 bataillons de la seconde ligne, voici leur répartition: 4 bataillons dans Tremmen; dans Niebehde, Golitz, et Wachow, 6 bataillons; dans Marckee et Markau 4 bataillons. Enfin l'aile gauche forte de 6 bataillons dans Nauen. Le reste de la cavalerie vient dans les villages de Lietzow, Berge, Bibbeck, Gross-Behnitz, Schwanebeck.

Dans cette position de cantonnemens les ailes et le front de la position sont également bien couverts *). De petits détachemens doivent de Buckow et

*) Le flanc gauche entre Wustermark et Nauen n'est pas aussi bien-couvert que le flanc droit; la plus grande par-

et Capzow s'avancer jusqu'à Marquard et Fahrland, pour reconnoître; il en sortira de même alternativement de Priort et Wolfsberg, qui passant par Döbritz, Ferbitz, Seeburg, s'avanceront jusqu'à Gross-Glinicke. De Rohrbeck, Duroltz, on en enverra d'autres, qui par la route de Dalgow s'avanceront jusques dans les environs de Spandau. Les troupes cantonnées dans Wustermarck, Custrow, Bredow, Nauen entretiendront des navettes de patrouilles, pour observer au delà des marais, qui se trouvent de ce côté.

Après la dislocation de l'armée il faudra déterminer le lieu, où elle doit se rassembler, en cas que l'ennemi voulut attaquer ses quartiers. Le champ de bataille, outre les propriétés nécessaires à former une bonne position et un camp avantageux, doit encore être choisi de manière, à ce que, par sa situation à peu près au centre des quartiers, toutes les troupes puissent s'y rassembler en très-peu de temps. Dans la position des cantonnemens précédens, l'ennemi peut difficilement diriger ses colonnes d'attaque

partie des prairies marécageuses, auxquelles il s'appuye, sont peu difficiles à traverser. Pour y remédier, il faut détruire tous les ponts, toutes les communications établies sur les saignées, fossés, et sur le canal. Il ne faut garder que le pont de Bredow que l'on occupera par un fort détachement, et pour plus de sûreté on postera un gros détachement à Briselang sur le grand canal, pour observer l'ennemi, et être averti à temps des rassemblemens qu'il pourroit faire de ce côté.

que sur d'autres contrées, que les environs de Wustermarck, qui est à peu près au milieu des quartiers. Supposant que l'ennemi voulût le tenter, le lieu de rassemblement ou champ de bataille sera sur les hauteurs, qui depuis Falckenrede s'étendent par Buckow, Hoppenrade, jusqu'à Wustermarck. Aussitôt qu'on aura avis de l'approche de l'ennemi, toutes les troupes cantonnées dans Bredow, Ceestow, Wustermarck, Ketzin et autres villages, doivent se porter promptement, mais en bon ordre, sur ces hauteurs. La cavalerie se placera entre Nauen et Wustermarck. Le terrain y étant ouvert, lui sera favorable. Quelques escadrons resteront auprès de Hoppenrade, pour couvrir le flanc gauche de la position. Quand l'ennemi sera sur les avant-postes, les bataillons d'infanterie légère, abandonnant leurs cantonnemens de Priort, Wolfsberg, se replieront sur Wustermarck, où ils prendront poste. Tel est l'ordre, dans lequel on attendroit l'ennemi.

Outre ce champ de bataille, qui convient à cette supposition, il faut encore s'en déterminer d'autres, selon les différentes directions, que l'ennemi pourroit prendre, pour vous attaquer; de cette manière on ne sera jamais pris au dépourvu. Supposons maintenant, que l'ennemi put de Spandau se porter par les bois de Falckenhagen à travers les derrichemens marécageux et coupés de fossés, qui se trouvent sur la gauche des cantonnemens, pour les prendre en flanc. Le champ de bataille devroit alors

alors être pris entre Wustermarck et Bredow, ou entre Ceestow et Nauen.

Mais si l'ennemi vouloit faire deux attaques et pénétrer avec un corps entre Wustermarck et Falckenredé, pendant qu'un second corps marchant par Falckenhagen essayeroit de déboucher par Bredow, et de se jeter sur le flanc gauche de la position, on pourroit ainsi déjouer ses projets; les bataillons de la droite depuis Ketzin et les environs se porteroient sur les hauteurs entre Buckow et Wustermarck, et tout le reste de l'infanterie soutenu de toute la cavalerie se posteroit entre Wustermarck et Nauen. Comme la conservation des cantonnemens et le salut de l'armée dépend de la promptitude, avec laquelle les troupes se rassemblent, pour faire tête à l'ennemi, on ne peut trop récommander aux chefs des cantonnemens, en cas de plusieurs attaques sur tout le front de la ligne, de se porter avec célérité sur le champ de bataille, qui est le plus à sa portée.

Dans les cantonnemens dont nous venons de parler, on peut avoir facilement et long-temps d'avance des nouvelles des mouvemens de l'ennemi. Car toujours dans cette supposition des deux armées en présence, l'ennemi cantonneroit sûrement lui-même entre Spandau et Potsdam, ayant la Havel devant lui. Les patrouilles de l'armée placée entre Nauen et Ketzin peuvent sur la droite s'avancer jusqu' auprès de Potsdam, Spandau; sur la gau-

gauche *) se porter par Falckenhagen, Schönwalde jusqu'à Hennigsdorf, d'où elles peuvent rapporter des avis certains de tout ce qui se passe chez l'ennemi. Mais supposons maintenant, que l'ennemi soit maître de tout le pays entre Berlin et Beelitz, même plus loin vers la Saxe, en un mot de toute la contrée au delà de la Havel; une armée pourroit, malgré cela, prendre très-sûrement et très-tranquillement ses quartiers de cantonnement entre Potzdam et Spandau, il ne faudroit simplement qu'occuper avec un fort détachement le pont de Baumgarten, qui seroit la clef de cette position.

Cantonnemens dans un pays de montagnes.

Dans les pays de montagnes il est souvent plus difficile de se précautionner contre les surprises, que dans un pays de plaine. Les villages sont ordinairement situés dans des fonds, enclavés entre des montagnes, bâtis sur la pente des hauteurs **), ce qui offre de mauvais postes. D'ailleurs on ne peut découvrir bien loin autour de soi, et l'ennemi trouve une quantité de sentiers et chemins détournés, par

*) Voilà pourquoi on a gardé le pont de Bredow.

**) Ils sont bien rarement sur le sommet des hauteurs, à cause de la difficulté de s'y procurer l'eau nécessaire à l'usage journalier de la vie.

par lesquels il peut se glisser jusqu'auprès des postes, sans être apperçu. Il est rare, que l'on puisse se défendre dans les villages, qui sont dominés la plûpart du temps par les montagnes, ou dont les maisons trop désunies n'offrent point d'ensemble. En outre les villages et endroits habités sont dispersés sur un trop grand espace de terrain, ce qui retarde beaucoup les rassemblemens. Dans de pareilles contrées il est presqu'impossible, de ne pas être obligé d'assurer sa ligne de cantonnemens par des batteries ou autres ouvrages placés de distance en distance, pour se procurer des points d'appui et de défense. S'il se trouve une ville dans la ligne des cantonnemens il faut y placer le plus de troupes, que l'on peut, pour avoir sous la main un corps capable de résister aux premiers efforts de l'ennemi. Si ce poste étoit une clef de position, il faudroit le fortifier.

Supposons maintenant, qu'un corps de 15 bataillons d'infanterie de ligne, 2 bataillons d'infanterie légère et un nombre de cavalerie proportionné dut cantonner dans les environs de Freyberg; 2 bataillons à Brandt, 8 dans Freyberg, le reste dans les villages de Losvitz et Klein-Waltersdorf, 1 bataillon d'infanterie légère à Tittendorff, l'autre à Berielsdorff. Voici les précautions que l'on pourroit prendre.

Sur la hauteur auprès de Tittendorff, on placeroit une tenaille avec 4 à 6 pièces de canon, pour défendre le passage de la Mulde, tirer sur le défilé

de

de Conradsdorff et le passage auprès de l'endroit, où l'on creuse la mine *). À main gauche auprès de la mine on placera un autre retranchement, pour tirer sur le même défilé de Conradsdorf, quoiqu'à un plus grand éloignement. Sur les hauteurs en de-çà de Hilbersdorf on doit de même placer quelques flèches, et établir un poste dans Hilbersdorf, qui, à l'approche de l'ennemi, se retireroit dans ces retranchemens. Les autres hauteurs seront également garnies de retranchemens. Sur les hauteurs en de-çà du pont de Berstelsdorf on élevera une tenaille garnie de quelques canons de bataillons, pour balayer le pont. En cas d'alarme les troupes sortiront de leurs cantonnemens, mais ne garniront pas tout de suite tous les postes et retranchemens; elles se rassembleront dans la contrée entre Hilbersdorf et Conradsdorf en de-çà de la Mulde, jusqu'à ce qu'elles reçoivent des avis certains de la marche de l'ennemi et du côté, sur lequel il se dirige.

Si l'ennemi vouloit pénétrer auprès de Conradsdorf, les bataillons marchant à Tittendorff en garniront les retranchemens, et commenceront à tirer du moment qu'on pourra atteindre l'ennemi. On peut même s'avancer d'avantage, (si on le trou-

F 2

*) Selon la quantité d'artillerie dont on pourroit disposer, on feroit prudemment d'augmenter le nombre des canons de cette tenaille.

trouvoit convenable) pour être plus à portée de recevoir l'ennemi, qui voudroit forcer le pont de Conradsdorf.

Si l'ennemi vouloit s'avancer par Hilbersdorff, on viendroit se poster sur les rivages de la Mulde auprès de ce village, et on en garniroit les retranchemens. On feroit la même chose auprès de Brandt, si l'ennemi essayoit de pénétrer de ce côté.

Supposant l'ennemi dans les environs de Dippoldiswalde, et que l'on voulut garder les mêmes cantonnemens, il faudroit placer de petits postes tout le long de la Mulde, et pousser au delà de cette rivière des détachemens de cavalerie jusqu'auprès de Pretschendorf et Frauenstein. On feroit la même chose sur la gauche vers Ober- et Nieder-Schöne, et faisant patrouiller continuellement dans le bois de Tarant, on seroit à l'abri de toute surprise. Le plus ou le moins d'activité de l'ennemi régleroit le service que les troupes devroient faire dans l'intérieur des cantonnemens. Si l'ennemi étoit entreprenant et à portée, les troupes devroient tous les matins se tenir prêtes à prendre les armes, tout le gros canon, qui se trouveroit auprès de ces corps, devroit être rassemblé dans un endroit entre Hilbersdorf et Freyberg, pour pouvoir être conduit plus promptement vers les points à défendre.

De

De chaque cantonnement en particulier.

Il est rare que l'ennemi attaque toute une ligne de cantonnemens, à moins qu'ils n'ayent été pris avec trop de négligence. Tout ce qu'il tente est, d'essayer quelques coups de main sur l'un ou l'autre des cantonnemens, pour les enlever et les surprendre. C'est à prévenir de pareils événemens que doit se porter l'attention de chaque Commandant de village. Ainsi en arrivant dans son cantonnement, il doit reconnoître avec attention la contrée environnante, les chemins qui conduisent à l'ennemi et ceux qui mènent à la place de rassemblement indiquée en cas d'attaque. D'après cela on règle le service des cantonnemens; les gardes, les vedettes, les patrouilles sont augmentées en proportion de la proximité, où l'on se trouve de l'ennemi; et du plus ou moins d'obstacles que la nature des lieux présente à son approche. On loge les troupes le plus ensemble qu'il est possible, on leur indique un lieu de rassemblement. On s'y porte en cas d'attaque, et on agit selon les circonstances, soit pour défendre le poste (s'il est tenable) jusqu'à l'arrivée du secours; soit pour se replier sur le cantonnement le plus voisin, si l'ennemi est trop fort. Si le poste étoit de nature à pouvoir être soutenu, et que l'armée cantonnée dut maintenir cette position, d'où elle couvre soit un siège, soit une autre opération importante, nul doute que l'on

l'on dût fortifier tous les postes qui en sont susceptibles *).

Marches d'armées.

Par marche d'armée il faut entendre tous les mouvemens quelconques que font faire une armée; et, la chose envisagée sous ce vaste point de vue, elle devient une des plus grandes et des plus importantes parties de la science militaire; c'est par les marches qu'une armée agit, se transportant d'une position à une autre, envahit, ou couvre de grandes étendues de pays; c'est par les marches qu'elle surprend l'ennemi, qu'elle le prévient dans un point intéressant; ce sont les marches qui la conduisent à la formation de tous les ordres de bataille et de toutes les dispositions offensives.

A mesure que la science de la guerre se perfectionne, en proportion de ce que les armées sont commandées par des Généraux plus habiles, les marches deviennent plus importantes, à bien combiner

*) Je ne puis trop engager de lire et de méditer la surprise des cantonnemens de Mr. le Maréchal de Turenne auprès de Marienthal. Rien de plus instructif que les fautes des grands hommes. Mr. de Puysegur dans son Art de la guerre, a accompagné cette relation de réflexions judicieuses, qui rendent ce morceau aussi intéressant que classique.

ner et à bien exécuter, plus fréquentes, plus décisives. Elles deviennent plus décisives en ce qu'elles ont toujours alors un objet prochain, ou éloigné: comme de faire une diversion, et de porter la guerre sur un point inattendu, ou de conduire à une action offensive, ou d'engager l'ennemi à un contre-mouvement, qui le mette en prise, soit en tout, soit en partie. Elles deviennent plus fréquentes, en ce que l'homme de génie peut rarement rester dans l'inaction; son esprit apperçoit plus d'objets, embrasse plus de combinaisons; et là, par conséquent, où le Général médiocre ne voit que la position à garder, ou l'impossibilité d'agir; il se présente, à l'imagination de ce premier, un mouvement avantageux qu'il exécute. *Elles* deviennent plus *importantes*, à bien combiner et à bien *exécuter*, *parceque* leur succès dépend de leur *combinaison* et de leur *exécution*, tant dans l'ensemble que *dans* les détails; parceque des fautes dans leur combinaison ou dans leur exécution, soit générale, soit intérieure, peuvent être adroitement saisies par l'ennemi, faire manquer ce succès, et mettre l'armée en prise.

Chez les Romains (car, parmi les peuples de l'antiquité, il faut chercher celui dont l'histoire militaire est la moins douteuse) jusqu'au milieu de la seconde guerre Punique, la science des marches n'étoit pas connue. J'entends particulièrement la science des marches-manoeuvres (terme que je fais, dit Mr. de Guibert, parcequ'il exprime mon idée).

idée). Une armée sortoit de Rome, alloit au devant de l'ennemi, marchant sur une seule colonne, et suivant le chemin qui conduisoit vers lui; l'ennemi en faisoit autant de son côté; les deux armées se rencontroient, s'attaquoient, ou bien se campoient l'une vis à-vis de l'autre; là, pendant quelques jours, on se harceloit, on cherchoit mutuellement à s'attirer dans un champ de bataille désavantageux entre les deux camps; enfin le combat s'engageoit; vainqueur, on assiégeoit la capitale, ou une des principales villes; si on ne pouvoit s'en emparer, on ravageoit le pays, et on se retiroit. L'année suivante les armées se rassembloient de nouveau, pour recommencer des hostilités dans le même genre. Telles furent les guerres de Rome avec les Samnites, les Fidénates, les Volsques et tous les peuples du Latium. Telles furent celles de tous ces petits états de la Grèce, sur les événemens militaires desquels l'histoire a jeté trop de merveilleux et peut-être de célébrité.

Ce ne fut que dans les guerres Puniques que les armées Romaines commencèrent à faire la guerre avec plus de méthode et de combinaison. Amilcar, le père du fameux Annibal, fut particulièrement celui, qui imagina le premier, de mettre un certain ordre dans les marches, de diviser son armée, de la mouvoir sur plusieurs colonnes, afin que la marche fut plus prompte, et que l'ordre de bataille fut plus rapidement formé. Annibal ajouta à ce qu'avoit imaginé son père, et ce furent ces ennemis re-

redoutables qui, à force de vaincre les Romains, leurs apprirent la science des marches; comme Pirrhus en les battant, leur enseigna à camper, à se retrancher, à perfectionner leur ordonnance. Pourquoi appella-t-on si justement Fabius le bouclier des Romains? Ce fut à cause de cette campagne de marches et de mouvemens qu'il fit vis-à-vis d'Annibal; genre de guerre qui leur parut si nouveau, que, croyant sauver la patrie, ils blâmoient cette défensive dont ils ne connoissoient pas la sublimité.

Rapprochons-nous de nos siècles, nous y verrons de même, que ce n'est que quand l'art de la guerre s'est perfectionné, que les armées ont commencé à marcher avec quelque combinaison. Nous y verrons, ce que j'ai avancé ci-dessus, que les Généraux ont toujours fait plus d'usage de la guerre de marches et de mouvemens, en raison de ce qu'ils ont été plus habiles, et qu'ils ont eu devant eux des ennemis plus éclairés. Jusqu'à l'époque de Gustave et de Nassau, qui furent les restaurateurs de l'art militaire en Europe, il n'y avoit dans les armées, ni mouvemens, ni marches combinées: on se joignoit, on se battoit, il se faisoit peut-être plus d'actions personnelles, plus d'actions d'héroïsme; mais il n'y avoit ni plans de campagne, ni vues, ni projets à plusieurs branches. Qu'on lise toutes les guerres entre l'Angleterre et la France, celles de Charles V et de François I, les deux Princes de l'Europe qui étoient les plus puis-

puissans alors, et qui avoient les meilleures troupes; qu'on lise le récit des batailles de Bovines, de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt, celui des croisades, on verra, comment se remuoient les armées de ces temps; comment elles combattoient; quels étoient leurs ordres de marche. Ils se faisoient sur une seule colonne, les armées étant partagées en trois corps, dont la tête s'appelloit l'avant-garde, le centre, le corps de bataille, la queue, arrière-garde. Falloit-il se mettre en ordre de bataille? un jour ne suffisoit pas, pour débrouiller cette masse, et pour former la disposition du combat. Le plus souvent l'avant-garde, composée de gens de trait et des enfans-perdus, engageoit l'action, tandis que le corps de bataille, composé de la gendarmerie et de la noblesse, s'avançoit, pour le soutenir; la méprisable infanterie des communes arrivoit ensuite, ou plutôt n'arrivoit qu'après le combat, ou pour fuir ou pour piller. Telle est, à-peu-près, encore aujourd'hui la disposition des armées Ottomanes.

Sous Gustave et sous Nassau, on commença à s'éclairer sur les ordres de marche, on en sentit la conséquence; Gustave en exécuta quelques-unes sur plusieurs colonnes; et il faut lire, dans son histoire, quel ordre et quelles précautions il y recommandoit à ses troupes. Le Duc de Rohan, dans son parfait capitaine, conseille aussi, de les exécuter sur plusieurs colonnes, pour rendre, dit-il, les mouvemens moins fatigans et plus prompts.

Il

Il s'en falloit bien cependant que cette multiplication de colonnes fût nécessaire alors, comme aujourd'hui, que les armées sont plus nombreuses, et que l'ordonnance étant plus mince, leur front est plus étendu. Mais ce n'est pas sur les détails intérieurs, sur le mécanisme des marches, que se firent les plus grands progrès; ce qu'il faut remarquer et méditer dans la conduite de Gustave et des grands Généraux de son siècle, c'est la conduite de leurs campagnes, la hardiesse de leurs expéditions, le parti qu'ils savoient tirer de leurs petites armées, la grandeur de leurs projets, la rapidité, avec laquelle ils portoient la guerre d'une province à l'autre; c'est ce nouveau genre de guerre, plus en mouvemens et en science qu'en combats, dont ils furent les créateurs. Gustave, et après lui ses Généraux, se soutenant en Allemagne avec une *poignée de Suédois*, rappellent Annibal au milieu de l'Italie.

Mais rapprochons-nous encore plus de nôtre temps. Voyons Turenne, voyons Montecuculi! Quel fut leur genre de guerre? Celui dont je viens de parler. Comment se passa cette fameuse campagne, qui termina la vie de l'un, et la carrière militaire de l'autre? En marches et en contre-marches, les deux armées étant sans cesse en mouvement, se côtoyant, se tenant sans cesse en mesure de s'attaquer, et cela dans un espace de pays de 10 ou 12 lieues de long, sur 4 ou 5 de large; dans un pays couvert et coupé, où des Généraux médiocres

•eres ne manqueroient pas de faire une guerre de positions.

Après la mort de Mr. le Turenne, il n'y eut plus de petites armées, chargées de grandes opérations. L'ambition de Louis XIV voulant envahir à la fois plusieurs pays, il avoit déjà commencé quelque temps auparavant, (dans la guerre de Hollande) à former plusieurs corps d'armée; cela ne fit dès-lors qu'augmenter, et toute l'Europe à l'envi leva des armées plus nombreuses. Avec le nombre des troupes on accrut celui de l'artillerie. Il fallut des équipages de vivres proportionnés. Il auroit été nécessaire, qu'en raison de ces accroissemens énormes d'hommes et d'embarras, la tactique fit des progrès; qu'elle en fit particulièrement sur la partie des marches. Elle n'en fit pas. Des Généraux médiocres se trouvèrent chargés de plus grandes masses, et alors le genre de guerre changea; ne pouvant et ne sachant pas les remuer, étant la plupart du temps embarrassés de les nourrir, ils firent moins de marches, ils renoncèrent à la guerre de mouvemens; ils introduisirent celle de positions. Se trouvèrent-ils inférieurs, ils s'enfermèrent dans des lignes, dans des camps retranchés: en un mot, il ne se fit plus rien de hardi, rien de décisif; on ne fit plus la grande guerre.

Au milieu de cette quantité de Généraux qui ont commandé les armées Françoises depuis cette époque, s'il en a paru quelques-uns de plus heureux, c'est parcequ'ils se sont rapprochés des anciens

ciens principes. Ce fut par des marches hardies et rapides que Vendôme conserva la couronne d'Espagne à Philippe V. Ce fut une marche offensive qui sauva la France à Denain; ce fut par une campagne de marches et de mouvemens, que Créqui s'immortalisa sur la Sarre et sur la Moselle. Mais pour parler du Général de Louis XIV, qui commandant de grandes armées sût le mieux les remuer, le Maréchal de Luxembourg, il faut voir dans ses campagnes, il faut lire dans ses dépêches, combien il croyoit les marches importantes, combien il leur a dû de succès. Ce fut sous lui, ce fut étant Maréchal-Général des logis de son armée, que le Maréchal de Puiségur jeta le plan d'une partie de ces combinaisons de marche qu'il développa depuis dans son traité sur l'art de la guerre. C'est une théorie bien imparfaite, bien compliquée, que celle du Maréchal; mais alors elle n'étoit pas sans mérite: elle apportoit quelques lumières au milieu des ténèbres. Il eût même été heureux, qu'elle eût paru plutôt, et qu'elle eût été méditée: c'étoit enfin le premier ouvrage dogmatique sur la grande tactique des armées. Les ignorans le regardèrent comme un chef-d'oeuvre, les gens instruits, les gens de guerre, y virent beaucoup d'erreurs à côté d'un petit nombre de vérités: ils sentirent, que le Maréchal n'avoit pas touché le but; que la tactique des François étoit vicieuse; qu'elle avoit besoin d'être changée, d'être refondue par un homme de génie. Le Maréchal de Saxe, qui auroit pu faire cette révolution, qui l'auroit peut-être faite, s'il

avoit

avoit vécu, s'il avoit joint plus d'amour du travail à ses grandes qualités pour la guerre, sentoit ce besoin. Il le disoit souvent: il écrivoit en 1750 à Mr. d'Argenson, que „toutes les troupes de l'Europe, „aux Prussiennes près, étoient mal constituées, et „incapables d'exécuter de grandes manoeuvres." Il le répète dans ses rêveries: on y voit, combien il est indigné de la lenteur des François, de leur ignorance, de leur mal-adresse à prendre un ordre de bataille. C'est à ce sujet qu'il dit: „tout le „secret de l'exercice, tout celui de la „guerre est dans les jambes."

Ce vice, que le Maréchal de Saxe sentoit être dans la constitution des troupes Françoises dans la théorie de leurs marches et de leurs ordres de bataille, Mr. le Maréchal de Broglie le sentit de même, quand il parvint au commandement de l'armée. Il y établit en conséquence un ordre nouveau; il la partagea en plusieurs divisions. De cette organisation, dont la plupart des gens n'apperçurent pas l'objet, on vit résulter plus de célérité dans les marches, moins de fatigue pour les troupes, plus de discipline dans les camps; mais le Maréchal n'eut pas le temps d'achever son ouvrage, ce n'est pas d'ailleurs en deux campagnes et au milieu du tumulte des opérations de la guerre, qu'on peut changer la tactique d'une armée et former des Officiers-Généraux; et ce n'étoit pas surtout en France, qu'une pareille révolution pouvoit se faire.

La

La Prusse fit cette révolution, exécuta ce qu'on avoit à peine apperçu, et c'est-là ce qui la fit lutter avec avantage contre la ligue, qui la menaçoit. Les vérités qu'on entrevoyoit ailleurs, sans faire de pas décisifs vers elles, le Roi de Prusse les avoit vues à son arrivée au trône, et il avoit en conséquence profité de la paix, pour instruire ses troupes; elles étoient les mieux ordonnées et les plus manoeuvrières de l'Europe; elles avoient une tactique particulière de marches et de déployemens. Dans son armée seule étoient des Officiers-Généraux, qui sussent conduire une colonne, manier des troupes, et concourir à l'exécution d'un ordre de bataille; on en a vu le résultat. Par son armée seule ont été faits de grands et hardis mouvemens.. On l'a vu, à la tête de cette armée, voler de l'Elbe en Silésie, de la Silésie vers les Russes. Enfin, partout où il a fallu manoeuvrer, partout où le succès a dépendu de l'intelligence et de la rapidité des marches, le succès a été pour lui. Sans doute il n'auroit pas tant osé, il ne l'auroit pu, s'il avoit eu des troupes moins manoeuvrières, des Officiers-Généraux moins en état de le seconder; car quelle action tirer d'une machine, dont les ressorts ne seroient susceptibles, ni de jeu, ni de combinaison?

Il y a plusieurs espèces de marches qu'une armée est dans le cas d'exécuter.

Ce peuvent être des marches simples et faites hors

hors de la portée de l'ennemi, avec l'objet de se porter commodément vers un point. Dans cette espèce de marches, qu'on peut appeller marches de route, et que les armées sont quelquefois dans le cas de faire, soit au commencement des campagnes, en se rapprochant de l'ennemi; soit à la fin des campagnes, en se séparant mutuellement; soit dans ces momens, où les opérations ont éloigné les armées les unes des autres, et les ont mises respectivement hors de mesure, il n'entre que des combinaisons simples, et qui doivent être uniquement relatives à la moindre fatigue et à la plus grande commodité des troupes.

Ce peuvent être des marches hors de la portée de l'ennemi, mais dont le but soit de le prévenir sur un point, ou de s'emparer rapidement d'un poste, ou de porter du secours à un objet menacé, ou de changer, sans qu'il s'y attende, le théâtre de la guerre; dans ce cas il faut que les marches soient combinées de manière à se procurer toute la célérité possible, à faire forcer des journées, s'il est nécessaire, à la totalité de l'armée, ou du moins à un corps de troupes, à l'appui duquel on puisse arriver à temps avec le reste de ses forces. Il faut savoir s'écarter des principes ordinaires; et pour cet effet, si cela peut rendre la marche plus rapide et plus commode, séparer l'armée en plusieurs corps, qui se réunissent sur le point, ou à portée du point médité; il faut enfin calculer, qu'étant hors de la portée de l'ennemi, et ayant pour objet d'ar-

d'arriver, il faut gagner en vîtesse ce dont on se relâche en méthode, et faire de la célérité l'objet principal et unique de ses combinaisons.

Ce peuvent être des marches manoeuvrières, c'est-à-dire, des marches faites à portée de l'ennemi, et par conséquent, dans l'objet de prendre, s'il est besoin, un ordre de bataille. Cette dernière espèce de marche, sur laquelle je vais entrer dans des détails étendus, est la plus importante, et celle qui exige le plus de combinaisons; puisqu'il s'agit à la fois d'y calculer la nature du pays qu'on traverse, celle du pays où l'on doit aboutir, l'espèce d'arme dans laquelle on est supérieur; la qualité des troupes de l'armée; la disposition qu'on veut prendre, soit qu'on doive attaquer, soit qu'on doive se défendre; le plus ou le moins d'habileté de l'ennemi; sa position; des vues; la distance à laquelle il est; la dextérité plus ou moins grande de ses troupes à prendre un ordre de bataille. Cette espèce de marche est la préparation à la plus grande opération militaire qu'il y ait, à la formation des ordres de bataille et aux batailles, qui en sont la suite; car les mouvemens par lesquels l'armée passe de l'ordre de marche à l'ordre de bataille, sont tellement liés aux combinaisons de l'ordre de marche, qu'on doit les regarder comme une seule et même opération.

Ouverture des marches.

Une armée rangée dans l'ordonnance actuelle, et surtout une armée composée, comme le sont aujourd'hui les nôtres, de beaucoup d'hommes, de chevaux, d'attirails et d'embarras, ne peut se mouvoir, et à plus forte raison exécuter une marche en ligne, trouvât-elle même des plaines assez vastes et assez continues pour la recevoir; car l'étendue de son front rendroit les mouvemens si lourds et si lents, qu'ils seroient impraticables.

Elle ne peut se mouvoir sur une seule colonne, parceque l'immense alongement de cette colonne ralentiroit la marche, augmenteroit la fatigue des troupes, et mettroit l'armée en danger d'être battue et renversée, avant qu'elle pût se former.

Il faut donc que, pour exécuter une marche, l'armée se partage en plusieurs corps ou colonnes, qui, suivant chacun des chemins différens, arrivent sur la même direction, et soient en mesure de pouvoir, par des mouvemens combinés entre eux, prendre une disposition générale de combat. Quand je dis sur la même direction, cela veut dire vers le même objet; car la disposition de la marche peut être telle qu'on veuille porter une partie de l'armée sur le flanc de l'ennemi, tandis qu'on en portera le reste sur son front; et alors, quoique la direction de toutes les colonnes ne soit pas préci-

cisément la même, toutes cependant concourent au même objet, qui est de prendre un ordre de bataille et d'attaquer l'ennemi.

Les marches d'armée devant s'exécuter sur plusieurs colonnes, il faut qu'en conséquence chacune de ces colonnes ait un chemin ouvert ou reconnu, ou du moins une direction, sur laquelle elle puisse s'avancer à l'aide des travailleurs qui sont à sa tête. Ces différences sont nécessaires à établir, parcequ'il est possible, que le défaut de temps ou l'ennemi n'ayent pas permis d'ouvrir le chemin à l'avance, ou qu'ils ayent permis de le reconnoître seulement et non de l'ouvrir; ou qu'enfin, le chemin n'ayant pu être ni reconnu ni ouvert, il faille s'avancer sur une direction projetée, en reconnoissant et préparant, chemin faisant, son débouché. Ce dernier cas arrive communément, lorsqu'on marche pour donner bataille à l'ennemi, et que cet ennemi a en avant de lui des corps et postes détachés, qu'il faut attaquer et replier successivement.

Le nombre de colonnes, sur lequel une armée doit marcher, et par conséquent celui des débouchés qu'il faut ouvrir, doit être en proportion de la force de cette armée et du nombre de divisions *), dans lequel le Général l'aura partagée.

*) Pourquoi partage-t-on une armée en plusieurs divisions? C'est par la même raison qu'on divise un régiment

Pour qu'une armée ne soit que le moins qu'il est possible dans le cas de faire des marches, sans que ses débouchés soient préparés, il faut, quand cette armée arrive dans une position, que le Maréchal-Général des logis s'occupe d'abord, de faire ouvrir des marches sur toutes les directions, que les circonstances ultérieures pourroient l'obliger à suivre. Cette méthode remplit à la fois l'objet de parer à l'avenir, et celui de cacher à l'ennemi le mouvement qu'on projette. Si au lieu de cela on ne fait ouvrir de marches que sur la direction indiquée par la circonstance momentanée ou prévue, on découvre les vues qu'on peut avoir, et ces vues n'ayant qu'à changer, on se trouve obligé de faire une

ment en plusieurs bataillons. Les divisions composées toutes également d'un certain nombre de régimens de première et de seconde ligne, font partie de l'armée, comme le bataillon fait partie d'un régiment; les divisions sont chacune aux ordres d'un Officier-Général qui les commande, qui est chargé de leur police, discipline, et en rend compte au Général de l'armée. On voit de-là, combien cette formation élague et simplifie les détails. L'armée se met-elle en marche? chaque division forme sa colonne. Arrive-t-on au camp? chaque division y prend sa place. L'ordre de marche a-t-il pour but de conduire à un ordre de bataille? Comme toutes les parties de cet ordre de marche sont égales entr'elles, le Général peut, suivant les circonstances, combiner son déployement et les manoeuvres intérieures qui le préparent, de manière à dégarnir et à renforcer telle ou telle partie de sa disposition qu'il juge à propos.

une marche incommode et pénible. Ce principe au reste est soumis aux événemens; car quelquefois on ne séjourne pas dans une position, et à peine a-t-on le temps d'ouvrir la marche du lendemain.

Quelquefois l'ennemi occupe, par des postes considérables, ou par des corps détachés, le pays où la marche doit s'exécuter, et alors elle ne peut se faire qu'en s'avançant à lui, et en combattant, s'il résiste. Quelquefois il est avantageux de donner le change à l'ennemi, en faisant ouvrir une marche sur un point, vers lequel on ne veut pas se porter, tandis que l'on en fait reconnoître secrétement une autre vers celui, sur lequel on veut lui dérober un mouvement. D'autres fois les circonstances et les positions respectives des armées sont telles que, si elles remuent, ce ne peut être que pour se porter vers un objet indiqué; alors il est inutile de se fatiguer, à ouvrir des marches vers les autres points. D'autres fois on est en défensive absolue et déterminée, de manière à ne pouvoir ou à ne vouloir faire de mouvemens qu'en arrière de soi; alors il est certainement inutile d'ouvrir des marches en avant, puisque ce ne seroit que fournir à l'ennemi des débouchés offensifs. Pour l'éclaircissement du principe, que j'ai exposé au commencement de cet article, il faut enfin conclure qu'il peut y avoir des occasions, où il est inutile, et même impossible d'ouvrir des marches sur toutes les directions; mais que du moins il est im-

106637 por-

portant, que toutes les directions soient reconnues par les officiers de l'état-major, ou si cela ne se peut, par des renseignemens pris avec les gens du pays; il faut conclure, que le Maréchal-Général des logis doit se faire un tableau exact de ces itinéraires et reconnoissances, de façon à ne jamais quitter une position, sans avoir poussé des rayons, par ses reconnoissances ou par les renseignemens qu'il prendra, sur toutes les directions environnantes, et à parvenir, par ce moyen, à la plus parfaite connoissance possible du théâtre de la guerre.

Disons maintenant, comment les marches d'armée doivent être ouvertes, et remontons pour cela aux premiers principes de la marche des troupes. Un bataillon ne peut se mouvoir que perpendiculairement, ou parallèlement au terrain qu'il occupe. Il en est ainsi d'une armée. Les ordres de marches se réduisent donc conséquemment à deux espèces, marches de front, et marches de flanc; ces deux espèces exigent des précautions et des combinaisons absolument différentes.

Toutes les fois que l'armée doit exécuter une marche de front, (soit en avant ou en arrière) le front de cette marche doit être égal à l'étendue du terrain qu'occupe l'armée en bataille; c'est-à-dire, qu'il doit y avoir de la colonne de droite à celle de gauche, le terrain nécessaire, pour que l'armée puisse s'y déployer. Toutes les fois au contraire que l'armée doit marcher par son flanc, alors cha-

que

que ligne ou chaque moitié de ligne formant une colonne, les débouchés doivent être ouverts très-rapprochés l'un de l'autre, de manière que les colonnes du dedans de la marche soient le plus près possible de la colonne extérieure, et par conséquent de la parallèle, sur laquelle l'armée seroit obligée de se former.

Dans les marches de front il n'est pas nécessaire, et il est même impossible, à moins que l'armée ne marche dans une plaine totalement dégagée d'obstacles, que les débouchés soient toujours ouverts à une distance exactement combinée sur la force des colonnes, qui doivent y marcher. Il suffit, qu'en arrivant sur les points, où l'armée peut ou doit se former, les colonnes se rapprochent le plus qu'il est possible de cette distance. J'éclaircirai ci-après ce principe.

Toutes les fois qu'il est question d'ouvrir une marche, le Maréchal-Général des logis doit voir par la position de l'armée, par celle de l'ennemi, par la situation du point, vers lequel on veut se porter, si cette marche est de front ou de flanc, afin de pouvoir en conséquence diriger l'instruction et l'opération des Aides-Maréchaux des logis chargés de préparer les débouchés. Si c'est une marche de front, et qui se fasse à portée d'un ennemi entreprenant et manoeuvrier, le Maréchal-Général des logis doit reconnoître l'ensemble et le front du pays que les colonnes traversent, et pour cet effet

le

le parcourir transversalement de la droite à la gauche, afin de reconnoître sur le front de la marche une ou plusieurs positions successives, où l'armée puisse se former, dans la supposition que l'ennemi arrive inopinément sur elle; et de diriger en conséquence de ces reconnoissances, les opérations des Aides-Maréchaux généraux des logis, qui font ouvrir ou tracer les débouchés derrière lui.

Les mêmes précautions doivent être prises en longeant le flanc extérieur de la marche, quand l'armée doit faire une marche par ses ailes.

Après avoir donné ces apperçus, je vais passer aux règles générales, qui sont la base de toutes les marches.

Les différentes manières, dont une armée peut marcher, dépendent en grande partie de la conformation du pays, et surtout du plus ou moins d'éloignement de l'ennemi. On marche autrement dans un pays ouvert et de plaine, que dans un pays coupé ou de montagnes. La proximité de l'ennemi, la crainte, que l'on peut avoir d'être inquiété ou même attaqué, pendant la marche, obligent à prendre de nouvelles précautions.

Dans un pays de plaine, où l'on peut découvrir au loin devant soi et sur toutes les directions, on peut envoyer fort en avant, sur la tête et les flancs de la marche, des détachemens et petites pa-

patrouilles, sans avoir à craindre, qu'ils puissent être enlevés ou coupés et recevoir par-là promptement des nouvelles de l'ennemi et de ses mouvemens. Mais dans un pays coupé c'est tout autre chose, les détachemens qui couvrent la marche et fouillent la contrée sur la tête et les flancs des colonnes, doivent être extrêmement sur leurs gardes, marcher lentement et avec toutes les précautions réquises, car l'ennemi ayant mille occasions de tendre des piéges et de s'embusquer, ces patrouilles courent à tout moment le danger d'être enlevées; elles doivent donc peu s'écarter.

Outre cela dans un pays rempli de bois, ruisseaux, rivières, défilés, hauteurs, et autres chicanes, les diverses colonnes de l'armée ne peuvent pas également bien se soutenir et s'entre-aider comme dans un pays ouvert: ce qui fournit à un ennemi manoeuvrier mille occasions d'attaquer la portion de l'armée, qui est la plus éloignée du soutien.

Quelques multipliées que puissent être les dispositions de marches. Il y a cependant des règles fondamentales, qui sont communes à tous les cas dont seulement la différence du pays détermine les nuances.

Règles générales des marches d'armées.

La première et la principale de toutes, est, que l'armée doit toujours marcher dans l'ordre, d'où elle puisse le plus aisément se reformer dans l'ordre de bataille déterminé par les vues et les plans du Général. C'est une règle que les colonnes en marche ne doivent jamais se croiser ni se rencontrer, ce qui pourroit facilement arriver, si les chemins n'étoient pas bien reconnus d'avance. Auprès de chaque colonne il doit y avoir un guide ou directeur; on prend ordinairement soit un Officier de l'état-major, soit un Officier de génie; mais dans un pays, où l'on n'auroit pu d'avance reconnoître les chemins, il faudroit se procurer de villages en villages (sur la route que l'on doit suivre) des chasseurs, des voituriers, des paysans, qui marcheroient à la tête des colonnes.

Les flancs de chaque marche doivent être couverts. Quand les colonnes des ailes sont de cavalerie, on n'a pas besoin de donner des détachemens particuliers, pour patrouiller et fouiller le pays le long des flancs de la marche. Mais si la marche devoit se faire à travers un pays, où il fallut nécessairement, pour la sûreté du mouvement, mettre de l'infanterie à une colonne ou aux colonnes des ailes, et s'écarter ainsi de l'ordre habituel, il faudroit alors détacher du côté, où l'on peut craindre d'être inquiété de l'ennemi, des détachemens de ca-

cavalerie légere, qui formeroient une chaine à une assez grande distance de ce flanc. Ces petits détachemens envoyant encore des patrouilles plus en avant, l'armée est à même d'être instruite à temps des mouvemens de l'ennemi, et ne court point risque d'être prise au dépourvu.

Quand on marche par le flanc très à portée de l'ennemi, on détache un corps de cavalerie légère accompagné d'infanterie et d'artillerie dans une proportion déterminée par les localités et le plus ou moins de probabilités des tentatives de l'ennemi, pour couvrir le flanc de ses colonnes. (Fig. 1. pl. 4.)

Lorsque Sa Majesté le Roi Frédéric II marcha de Meissen à Radeberg, toute l'armée marchoit par ligne à gauche, et le Général Möhring couvroit la marche avec quelques régimens de cavalerie légere.

Les principes exposés ci-dessus sont trop importans, pour que je ne cherche à répandre sur eux toute la clarté possible.

Supposons donc, que (Fig. 2. pl. 4.) je sois chargé de diriger l'ouverture d'une marche, pour porter l'armée vers l'ennemi, campé en B; je jette les yeux sur les circonstances de cette marche, je vois, que c'est une marche de front dont il s'agit, je vois, que cette marche est délicate, en ce que l'en-

l'ennemi est en mesure de pouvoir venir au-devant de l'armée, et l'attaquer dans son mouvement; je l'ouvre en conséquence avec toutes les précautions indiquées par les maximes précédentes, et pour cet effet voici comment je procède.

L'armée est formée en cinq divisions, c'est pour cinq colonnes que je veus préparer les débouchés. À la tête des travailleurs, qui tracent et ouvrent chacun de ces débouchés, je place un Officier intelligent et habitué à cette espèce de travail, et de ma personne je me porte en avant du front de la marche. Celui du camp de l'armée se trouve d'abord être une plaine unie et sans obstacles; mes débouchés s'avancent donc rapidement, partant tous cinq de la droite ou de la gauche des divisions; tous cinq proportionnés, pour leur distance entre eux, à la force des divisions; tous cinq enfin embrassant, depuis celui de la droite jusqu'à celui de la gauche, le terrain qui seroit nécessaire, pour former l'armée. À une lieue du camp le pays change, la plaine se rétrécit, des obstacles l'embarrassent; alors la direction de chaque colonne devient subordonnée à ces obstacles, les colonnes s'éloignent ou se rapprochent l'une de l'autre, suivant la situation des débouchés qu'offre le pays, ou de ceux qu'il permet le plus facilement d'ouvrir. Là deux colonnes se touchent presque; ici deux autres s'éloignent beaucoup au de-là de leurs distances naturelles, et cela ne fait rien à l'ensemble et à la sûreté de la marche; car où le pays devient couvert

vert et se réduit à des débouchés, on ne doit pas craindre d'être obligé de prendre rapidement un ordre de bataille; puisque la difficulté des débouchés empêcheroit également l'ennemi, qui voudroit venir attaquer, d'y combiner facilement une disposition. Cependant chargé de la direction générale de l'ouverture de la marche, je suis, comme je l'ai dit ci-dessus, en avant des travailleurs, pour en reconnoître le front, pour empêcher, qu'aucune colonne ne s'écarte de la direction générale, pour raccorder ces colonnes entr' elles aussitôt que le pays le permet, pour examiner, quelles seroient les différentes positions intermédiaires que l'armée pourroit prendre, et les dispositions qu'elle pourroit faire, si l'ennemi se présentoit, pour l'attaquer et pour l'arrêter dans sa marche.

A l'effet de remplir tous ces objets, je ne suis pas un seul chemin, une seule direction, je vais à vol d'oiseau et à travers champs. Du centre de la direction générale, qui est le point, où je suis le plus à portée de reconnoître le front de la marche, j'observe à ma droite et à ma gauche. Si quelque obstacle gêne ma vûe, si quelque hauteur peut la seconder et me donner une idée plus rassemblée, plus nette du pays, je m'y porte; enfin j'avance par zigzags et de manière à embrasser toujours l'ensemble de la marche. Reprenons l'exemple et le plan, sur lequel je démontre. Mes colonnes sont arrivées dans le pays difficile et couvert; là, chacun de mes Officiers cherche son débouché; chacun d'eux

d'eux connoît le but de la direction générale; chacun d'eux est muni de guides sûrs et intelligens; chacun d'eux est convenu, à l'avance avec moi, d'un signal différent, lorsqu'il se trouve dans un pays couvert, et où il cesse de voir, ou en avant, ou autour de lui. Moi-même j'ai un signal que je fais, quand je le juge nécessaire, et qui leur indique toujours le centre de la direction générale; par-là ils peuvent se raccorder et entr' eux et sur moi; je puis les raccorder à mon tour, je puis les diriger ainsi que mes reconnoissances me le font juger utile. Le pays s'ouvre et se dégage, mes colonnes se redressent et reprennent, en avançant, leurs distances primitives. Que l'ennemi se présente, pour venir m'attaquer, le ruisseau qui est à ma gauche, et le grand bois qui est à ma droite, me fournissent une position. Ce même ruisseau coule pendant une lieue dans la même direction que mon mouvement. J'y appuye ma colonne de gauche, afin d'en couvrir le flanc de la marche.

Je vois au bout de cette lieue, que le ruisseau retourne et s'éloigne; j'apperçois sur la droite de ma marche le terrain qui commence à s'élever, et qui va former une lisière de hauteurs, qui reversent sur la plaine, où l'armée doit marcher; je dirige le débouché de ma colonne de droite sur ces hauteurs, et je les lui fais toujours suivre à mi-penchant; je dis à mi-penchant, parceque là je suis maître des hauteurs, comme si j'en tenois le sommet, et que la marche en sera moins pénible pour

les

les troupes. Au moyen de cette lisière de hauteurs, le reste de ma marche doit s'achever avec sûreté. L'ennemi ne viendra certainement pas m'attaquer par la plaine, tandis que je tiens les hauteurs, qui la dominent; s'il vient m'attaquer par les hauteurs, je les occupe et nous sommes à deux de jeu; s'il veut m'empêcher de prendre la position DE, j'arrive à la fois sur cette position par tous les débouchés de la plaine, et principalement par mes hauteurs de la droite, qui la prennent à revers. S'il reste dans son camp F, ces mêmes hauteurs me portent sur son flanc, et le jour même je combine un mouvement offensif sur lui. En voilà assez, pour donner une idée de la manière dont doit se diriger l'ouverture d'une marche de front. Donnons, sur un autre plan, une idée de la manière dont il faut ouvrir celle de flanc.

L'armée est campée en G, et l'ennemi l'est en H, (Fig. 3. pl. 4.): rien ne les sépare, et il est question pour cette première, de faire une marche par son flanc droit. En conséquence du principe que j'ai établi, je fais ouvrir deux ou 4 débouchés, de manière que l'armée fasse son mouvement, chaque ligne ou chaque moitié de ligne formant une colonne. Je fais ouvrir ces débouchés très-rapprochés l'un de l'autre, de sorte que les colonnes intérieures de la marche n'ayent que le moins de terrain possible à parcourir, pour se rapprocher de la parallèle, sur laquelle doit se former la colonne extérieure, composée de la moitié ou de la totalité

de

de la première ligne; je veille à ce que les Officiers, qui conduisent le tracé et l'ouverture de ces débouchés, évitent de les éloigner ou de les séparer par des obstacles, qui puissent empêcher les colonnes de se mettre en ordre de bataille. Si, comme en C, la nature du pays, ou le peu de temps qu'on a, pour préparer les débouchés, oblige à les éloigner, j'ai soin que, l'obstacle passé, ils se rapprochent peu à peu à la distance indiquée par les principes. S'il se présente en avant de mes débouchés un grand bois, comme en D, au lieu de le traverser ou de le laisser sur le flanc extérieur de ma marche, comme les chemins du pays sembleroient me l'indiquer, je fais passer mes colonnes en dehors de ce bois; je les dirige ainsi, parcequ'alors la lisière de ce bois m'offre une position, si l'ennemi vient à moi; parceque, mes colonnes la longeant, l'ennemi ne peut distinguer ni leur force, ni les dispositions que je lui opposerai, parcequ'enfin n'ayant pas ce masque entre lui et moi, il ne peut ni me dérober ses mouvemens, ni faire sur moi une disposition offensive, ni m'empêcher, s'il se met en prise, de me former et de faire moi-même une disposition offensive sur lui. Si, deux lieues plus loin, il se présente sur mon flanc droit une lisière de hauteurs, je dirige mes colonnes à droite et je continue ma marche sur elles, etc. Enfin, par une conséquence du principe que j'ai suivi dans l'ouverture de la marche de front, je conduis l'ensemble de l'ouverture de la marche de flanc, en reconnoissant le pays qui est sur le flanc

de

de la marche, et en m'occupant, d'y chercher successivement une ou plusieurs positions intermédiaires, où l'armée puisse se former, si l'ennemi se présente à elle.

Il me reste à parler de l'ouverture des débouchés des colonnes, considérée en elle-même et relativement à la largeur, qu'on doit donner à ces débouchés. À la guerre, il faut sur cet objet comme sur tant d'autres, souvent recevoir la loi de la nature du pays, du temps et des moyens qu'on a. Mais selon la règle générale, et à laquelle il est important de s'assujettir toutes les fois que cela est possible, leur largeur doit être relative aux principes de tactique, d'après lesquels les troupes doivent marcher. Or, comme dans l'exposition de ces principes il a été fixé et démontré, que les colonnes de marche doivent être habituellement formées par pelotons, c'est-à-dire, pour parler un langage plus précis et qui puisse s'appliquer à toutes les constitutions, par fractions de douze ou seize hommes de front; il faut que les débouchés ayent 20 ou 25 pas de largeur, de manière que non seulement les soldats puissent y marcher avec liberté, mais que les Officiers puissent cheminer à cheval à droite et à gauche de la colonne, ou tout au moins sur un des flancs. Dans de pareils chemins la cavalerie pourra marcher par 2 ou par 4, les Officiers marchant de-même sur les flancs de la colonne, et jamais dans les intervalles des compagnies. L'artillerie et les voitures auront assez d'espace, pour marcher sur

deux voitures de front, ou tout au moins pour que, marchant sur une seule, la colonne ne soit pas arrêtée par un accident. Les chevaux ou mulets d'équipage pourront enfin marcher sur deux ou sur quatre de front. Je reviendrai avec détail sur cet objet, en traitant de la disposition des ordres de marche.

Mais, comme je l'ai dit ci-dessus, souvent le défaut de temps et de moyens, la nature du pays, empêchent d'ouvrir des marches à l'avance et avec tant de soins; quelquefois les colonnes sont obligées d'ouvrir leurs débouchés, chemin faisant, et par le moyen des travailleurs qui sont à leur tête; alors la nécessité fait loi, alors c'est à l'intelligence et à l'activité de celui qui dirige la marche de la colonne, à prévoir les directions les plus courtes, à percer dans les endroits les moins difficiles, à faire hâter le travail. La conduite de ce travail exige des Officiers, qui en ayent l'habitude et l'intelligence; car rien n'est minutieux à la guerre, rien ne s'y fait bien sans intelligence et habitude.

De la disposition des marches d'armées.

Je viens de dire, comment les débouchés des marches d'armée devoient être reconnus et ouverts; il s'agit maintenant d'exposer les différentes manières, dont une armée peut être disposée en ordre de marche.

Pour

Pour qu'une grande masse puisse être mue avec plus de facilité, il faut la partager, s'il est possible, en plusieurs parties; alors chacune de ces parties est susceptible de recevoir plus de mouvement et d'action, alors on peut, par des forces combinées et multipliées, agir sur toutes ces parties à la fois; il en est ainsi d'une armée. Qu'on veuille la mouvoir en masse, elle sera mal-adroite, lente, incapable de grandes manœuvres; qu'on la partage en plusieurs corps, chacun d'eux agira séparément avec plus d'ordre et de célérité; tous pourront agir à la fois et concourir à l'exécution d'un mouvement général.

À l'égard de la proportion sur laquelle le partage d'une armée en divisions doit être fondé, la *mécanique* va encore me fournir une démonstration *sensible*. Si, voulant organiser une machine, on en fait les mobiles trop nombreux et trop foibles, on complique les détails de cette machine et on diminue sa force. Si on les fait trop peu nombreux et trop solides, ils deviennent susceptibles de trop peu d'action, soit en force, soit en vîtesse. Il en est de-même d'une armée: si en composant ses divisions d'un trop petit nombre de troupes, on la forme d'un trop grand nombre de divisions, on tombe dans la complication, on manque d'hommes capables de conduire ces divisions, et on a de la peine à combiner tant de mouvemens séparés. Si en composant les divisions d'un trop grand nombre de troupes, on forme l'armée d'un trop pe-

tit nombre de divisions, chacune d'elles restant trop massive et trop pesante, l'opération ne remplit pas son objet, qui est d'alléger et de mettre en état d'agir.

La véritable proportion du partage d'une armée, combinée sur les manoeuvres de déployement et sur les vûes de la grande tactique, est de trois et au plus quatre divisions pour l'infanterie, indépendamment des ailes de cavalerie, dont chacune en formera une. Quant à la force des divisions, elle doit être au plus de vingt-quatre bataillons, dont moitié de première et moitié de seconde ligne, et rarement au dessous de douze. Chaque aile de cavalerie devant former une division, il n'y a pas de bornes précises à lui assigner.

Il me reste à examiner, quelle doit être la disposition intérieure des ordres de marche, relativement à la nature de la marche qu'on exécute, et aux différens mobiles, qui composent les colonnes; ces mobiles sont les troupes, l'artillerie, les équipages. Je dirai donc successivement, quelles doivent être les dispositions des troupes, de l'artillerie et des équipages dans les colonnes de marche.

Je renverrai, pour tout ce qui concerne la formation des troupes en colonne de marche, et les mouvemens, par lesquels elles doivent passer de l'ordre de marche à l'ordre de bataille, à ce que j'ai dit à ce sujet dans la tactique élémentaire de l'infanterie et de la cavalerie.

Tout

Tout étant dit et entendu sur ces objets, on voit facilement, comment il faut que les troupes, qui composent une armée, forment les colonnes de marche. Elles se mettent en bataille devant leur camp, et se forment sur le champ en colonnes vers les directions qu'elles doivent suivre, observant de se mettre au pas libre et naturel, dès l'instant qu'elles sont formées. Si la colonne n'est pas toute formée de troupes, qui soient à côté l'une de l'autre, et à portée de se suivre sans interruption, il faut que la colonne attende, allongée sur sa direction, qu'elle ait été jointe par toutes les troupes, qui doivent la composer, afin de s'ébranler toutes à la fois au pas de route. De-là dépend la commodité de la marche, la moindre fatigue des troupes, et la sûreté d'avoir la colonne rassemblée sur l'espace, qu'elle doit occuper dans sa marche.

Quant à la manière dont les colonnes doivent être ordonnées entr' elles, c'est une chose simple, le principe habituel devant être de marcher comme on campe, chaque division formant sa colonne.

Soit l'armée (Fig. 4. pl. 4.) campée sur deux lignes, la réserve en 3ème ligne et la cavalerie sur les deux ailes, qui doit faire un mouvement en avant, ou exécuter une marche de front. Voici les mouvemens particuliers des divisions. La cavalerie de la première ligne marche par la droite, et se met en colonne de route d'après le rang que les régimens occupent dans l'ordre de bataille. Les régi-

mens

mens de la seconde ligne suivent dans leur ordre les hussards de la réserve marchant de même par la droite, viennent gagner la tête de cette colonne.

La première colonne d'infanterie est composée des bataillons D, E, F, G, H de l'aile droite de la première ligne, que suivent immédiatement les bataillons d, e, f, g, h de la seconde, et ceux R, S, T de la réserve. Tous ces bataillons marchant par la droite, doivent garder exactement leur distance, et marcher, quoique commodément, dans un ordre qui ne cause pas d'allongement dans les colonnes.

La 3ème colonne consiste dans le train d'artillerie et bagages de l'armée. L'artillerie à la tête; les deux bataillons i et h de la seconde ligne sont donnés pour escorte à cette colonne.

La 4ème colonne est composée des bataillons I, K, L, M, N de la première ligne, suivis de ceux i, k, l, m, n, de la seconde ligne, et de ceux U, V, W de la réserve, le tout marchant par la droite. Enfin la 5ème colonne est formée par la cavalerie de l'aile gauche. Les hussards du corps de réserve en prennent également la tête. Dans cet ordre, l'armée s'avance par 5 chemins différens vers la nouvelle position, qu'elle doit occuper.

Si au lieu de marcher en avant, l'armée devoit

se porter en arrière et faire un mouvement rétrograde; la cavalerie de l'aile droite formeroit la première colonne et marcheroit par la gauche. Les régimens de la seconde ligne auroient la tête de la colonne; suivroient les régimens de la première ligne. Les hussards garderoient la queue de la colonne. La destination des troupes légères étant toujours de rester le plus à portée de l'ennemi, dans un mouvement rétrograde la queue des colonnes est l'endroit le plus exposé et qui demande le plus de précaution.

La seconde colonne seroit composée de l'aile droite de l'infanterie, tous les bataillons marchant la gauche en tête; les 3 bataillons de l'aile droite de la réserve auroient la tête de la colonne, suivroient les 4 bataillons de droite de la seconde ligne; ceux de la première ligne marcheroient après. La 3ème colonne consistant toujours dans l'artillerie et les équipages auroit deux bataillons i et n de la seconde ligne pour escorte. La 4ème colonne composée de l'infanterie de l'aile gauche, également la gauche en tête, marcheroit de même, l'aile gauche de la réserve la première, suivie de la seconde ligne et enfin de la première.

Enfin la 5ème colonne formée de la cavalerie de l'aile gauche marchera de même, la seconde ligne en tête, suivie de la première, rompue par la gauche, et la colonne sera fermée, par les hussards du corps de réserve.

Si cette même armée devoit exécuter une marche de flanc par sa droite ou par sa gauche, il est trop facile de se faire une idée du mouvement qu'auroient à faire les divisions de l'armée, pour qu'il soit nécessaire d'en donner le dessin. Je renvoie à la figure première de la planche 4.

Avant que l'armée se mette en colonne de marche, il part un corps composé d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie de diverses espèces, pour reconnoître le terrain, les débouchés des colonnes. Ce corps dont la force est proportionnée à celle de l'armée et au plus ou moins de proximité de l'ennemi, s'appelle avant-garde. Cette avant-garde toujours commandée par un Général, marche par le chemin le plus court sur la nouvelle position ou le nouveau camp à prendre; et occupe sur le champ toutes les avenues, qui doivent en faire la force et en assurer la tranquillité. Les circonstances décident le temps, où cette avant-garde doit partir et de combien d'heures elle précédera le départ de l'armée. Il paroîtroit convenable, de la faire partir la veille au soir et de la faire marcher toute la nuit; elle pourroit peut-être encore partir plutôt, si l'ennemi étoit éloigné, et le pays obstaculeux, mais il ne seroit pas prudent, de mettre une marche entière entre l'avant-garde et le corps d'armée, si l'on étoit trop près de l'ennemi. Si l'ennemi est à portée, il est assez temps de détacher l'avant-garde 2 à 3 heures avant le départ de l'armée, alors en cas d'engagement elle est à même d'être sou-

soutenue de l'armée, et si l'ennemi s'opposoit trop fortement à son débouché elle peut se replier lentement sur l'armée même. Les campemens de chaque régiment tant infanterie que cavalerie suivent cette avant-garde, pour, préparer sur le plan qui leur sera indiqué le campement de leurs troupes respectives.

Soit que l'on marche loin de l'ennemi, soit que l'on marche à sa portée, c'est l'avant-garde qui reconnoît le terrain et les débouchés; mais chaque colonne doit encore prendre pour elle en particulier les précautions indiquées à l'article de la marche des détachemens. Si l'on débouchoit pour livrer bataille à l'ennemi, on sent, combien l'avant-garde devroit être attentive à se saisir de tous les avantages du terrain.

Disposition de l'artillerie dans les ordres de marche.

On a vu dans le second volume de cet ouvrage, au chapitre de l'artillerie, comment cet accessoire devoit manœuvrer, pour se mettre en colonne de marche, et se former en batterie. J'ai démontré, que ces mouvemens pouvoient être absolument analogues à ceux des troupes. Il me reste à dire ici, comment la quantité d'artillerie, que les armées traîne aujourd'hui à leur suite, doit être disposée,

sée, pour ne pas embarrasser les marches, et pour concourir à la formation d'un ordre de bataille.

Les mêmes raisons, qui ont fait admettre le système du partage de l'armée en plusieurs divisions, exigent, que l'artillerie soit divisée dans la même proportion. Si l'infanterie de l'armée forme trois ou quatre divisions, l'artillerie formera de même trois ou quatre divisions d'égale force, dont chacune sera attachée à une division d'infanterie, pour camper, marcher et combattre avec elle. Indépendamment de cela il y aura une autre division appellée division de réserve, composée de gros calibres et d'obusiers. De celle-là, qui marchera à la tête du parc, seront tirés les renforts, qu'on voudra porter sur un point, les détachemens qui seront nécessaires, l'artillerie que, suivant mon opinion, on devra quelquefois employer à l'appui de la cavalerie, et pour cela faire marcher avec elle. Enfin il y aura une autre petite division composée de deux, quatre, ou au plus six pièces de gros calibre; cette division sera appellée division d'avant-garde, campera en avant de l'armée, et marchera avec l'avant-garde. Je la forme de pièces de gros calibre, parceque c'est de l'avant-garde que doivent être faits les signaux, qui régleront les mouvemens de l'armée, et parceque, si cette avant-garde trouve sur son chemin quelque poste retranché, il lui faut du gros calibre, pour le battre et l'emporter. Je ne parle ici que de l'artillerie de parc; car, pour celle des régimens,

elle

elle campe et marche avec eux, ainsi elle est tout naturellement divisée *).

Cette grande division de l'artillerie est indépendante des subdivisions intérieures qu'on doit y former, de manière, par exemple, que chaque subdivision soit composée de pièces du même calibre, et que chaque division le soit d'un nombre égal de subdivisions composées de calibres différens.

C'est la nature et l'objet de la marche, qui doivent déterminer l'ordre, dans lequel l'artillerie doit marcher. Ainsi il faut se rappeller à ce sujet les distinctions, que j'ai posées entre marches de route et marches-manoeuvres, marches de front et marches de flanc, puisque relativement à chacune de ces sortes de marches, l'artillerie doit observer un ordre différent.

S'il s'agit d'une marche de route, comme son but unique est la plus grande commodité des troupes,

*) Dans la plupart des marches de la guerre de 7 ans, et surtout dans celles exécutées pendant l'année 1760, l'armée Prussienne avoit ainsi distribué son artillerie. Le parc n'étoit composé que des canons à cartouches, des voitures de rechange, d'outils etc. etc. Il est aisé à sentir, combien cette répartition de l'artillerie étoit avantageuse pour la formation de l'ordre de bataille, dans ces marches toutes parallèles ou de flanc, faites à portée de l'ennemi, et d'un ennemi supérieur.

pes, ou la plus grande célérité possible, comme il n'y est point question d'arriver à un ordre de bataille, et conséquemment d'avoir de l'artillerie à portée de le protéger, l'artillerie marchera tout simplement à la queue des troupes, afin de ne pas les retarder dans leur marche et de ne pas gâter les chemins; c'est-à-dire, que si l'espèce des débouchés le permet, chaque division marchera à la suite de la division d'infanterie, à laquelle elle est attachée; et que, si elle ne le permet pas, on mettra l'artillerie à telle colonne que l'on jugera à propos. Dans les deux cas, la division de réserve et le gros parc marcheront à la colonne dont le débouché sera le meilleur et le plus facile.

S'il s'agit d'une marche-manoeuvre, et par conséquent d'une marche faite à portée de l'ennemi, et avec le but de prendre un ordre de bataille, il faut que l'artillerie soit disposée de manière à ne gêner les troupes et à ne ralentir la marche, que le moins qu'il sera possible, et en même temps à pouvoir entrer dans la combinaison de l'ordre de bataille, et à protéger son exécution. D'après cela on doit voir, si la marche est de front ou de flanc, et faire ses dispositions en conséquence.

Si la marche est de front, voici comment marcheront les divisions d'artillerie. A la tête de chaque colonne, et précédées seulement d'un bataillon de grenadiers, seront placées une ou deux

sub-

subdivisions de gros calibre, débarrassés de toutes leurs voitures d'attirails, et ayant une vingtaine de coups par pièce, pour commencer le combat. Le reste de chaque division d'artillerie suivra la division d'infanterie, à laquelle elle est attachée, de manière que le canon soit immédiatement à la queue des troupes, et que toutes les voitures d'attirails et de munitions soient derrière lui. Par le moyen de cette disposition, on aura à la tête des colonnes l'artillerie nécessaire, pour protéger le déploiement; les troupes n'étant point embarrassées, se mettront rapidement en bataille, et l'on disposera ensuite, ainsi que l'on voudra, du reste de l'artillerie; soit en la faisant arriver à l'appui de celle, qui sera déjà postée, soit en lui faisant prendre des emplacemens collatéraux à la disposition des troupes, soit enfin en la laissant derrière les lignes, si l'on veut entrer sur le champ en action décidée, et pour cela ne pas embarrasser le front. L'artillerie de réserve marchera derrière les colonnes du centre; elle sera toujours renforcée d'attelages, afin de pouvoir, à toutes jambes, se porter aux points de l'ordre de bataille, où elle sera jugée nécessaire.

Voilà dans les marches-manoeuvres de front, quelle sera la disposition habituelle, mais les circonstances pourront y occasionner différens changemens. Quelquefois, par exemple, les points d'attaque étant connus à l'avance, on saura, que telle colonne doit s'emparer d'un village ou d'un re-

retranchement, qu'il sera nécessaire de battre auparavant par un grand feu d'artillerie; alors on mettra à la tête de cette colonne un plus grand nombre de subdivisions et toutes de gros calibre. Quelquefois on voudra appuyer et soutenir une aile de cavalerie; l'on joindra en conséquence à la colonne, qui doit la former, une ou plusieurs subdivisions de bouches à feu et particulièrement d'obusiers; cette artillerie, pourvue de 20 coups et plus par pièce, marchera à la tête de la colonne couverte par quelques escadrons, et ses voitures de munitions marcheront à la queue.

Il reste ensuite toutes les dispositions intérieures, qu'il sera à propos de faire dans les divisions d'artillerie, lorsque, marchant pour attaquer l'ennemi, l'on aura connoissance des parties de l'ordre de bataille, avec lesquelles on veut faire effort, et de celles qu'on veut lui refuser. Ces dispositions auront pour but, de renforcer d'attelages l'artillerie des colonnes destinées à agir, de mettre dans les divisions d'artillerie de ces colonnes plus de pièces de petit calibre, et d'attacher les calibres les plus forts aux colonnes, qui doivent former les parties de la disposition les plus éloignées de l'ennemi, et où par conséquent les plus longues portées seront le plus nécessaires, etc.

Quant aux pièces de canon de régiment, elles marcheront avec leurs bataillons, et en suivront les mouvemens; mais je ne puis m'empêcher de ré-

pé-

pétent que telles qu'elles sont par leur espèce, et multipliées au point où elles le sont, elles donnent plus d'embarras qu'elles ne rendent de service.

Je dois maintenant parler des marches de flanc. Si elles ne sont pas faites dans des circonstances, qui fassent craindre que l'ennemi, longeant une parallèle à la direction du mouvement de l'armée, ne cherche à l'attaquer pendant sa marche, l'artillerie pourra marcher à la queue des troupes de chaque colonne, ou dans une colonne séparée sur le flanc intérieur de l'ordre de marche. Si l'on peut craindre d'être attaqué par l'ennemi, chaque division d'artillerie marchera à la tête et à la queue des troupes de chaque division, n'ayant toutefois les dites divisions d'artillerie avec elles, que les caissons de munitions nécessaires pour le premier moment, et tout le reste marchant, ainsi qu'il est dit ci-dessus, dans une colonne séparée en dedans de l'ordre de marche.

Je laisse à juger aux gens de guerre, si cette théorie des dispositions de l'artillerie dans les marches n'est pas supérieure à la routine, qu'on a suivie jusqu'à présent. Je laisse à juger, si ayant de l'artillerie divisée et manoeuvrée ainsi, on ne pourroit pas en avoir une bien moins grande quantité qu'on n'en a aujourd'hui, une bien moins nombreuse que celle de l'armée que l'on auroit vis-à-vis de soi, et avec cela ne jamais manquer d'artillerie, et se pro-

procurer sur les points nécessaires, un feu supérieur à celui de l'ennemi.

De la disposition des équipages, dans les marches.

Il y a peu de chose à dire sur cet objet. On ne doit jamais mêler les équipages avec les troupes; on les fait marcher à la suite des colonnes dans le même rang que les troupes y tiennent, les mulets ou chariots de campemens des soldats ayant toujours la tête. Si l'on a à craindre pour les flancs de la marche, on n'en place point aux colonnes extérieures de marche, et on prend des précautions, pour les couvrir.

Comme la conservation des bagages et des chariots de munitions, qui appartiennent au parc et au train d'artillerie, est une chose des plus importantes, il faut autant que faire se peut, assigner à cette colonne le meilleur chemin, et la route où elle a le moins à craindre de l'ennemi. C'est pour cela que, si sur un des côtés de la marche il se trouve une grande rivière, ou ruisseau, dont les bords encaissés ne permettent aucunes tentatives à l'ennemi, on y fait filer cette colonne. Si des marais, des étangs, ou ruisseaux couvrent sur une grande longueur un des flancs de la marche, c'est de même le côté destiné aux équipages. À la tête de cette co-

colonne doit toujours marcher un détachement de travailleurs avec les instrumens nécessaires pour applanir les difficultés, qui pourroient se rencontrer sur le chemin; comme fossés, marais, haies, bois trop fourrés. Il seroit bon d'y joindre quelques chariots de planches et de poutres, pour jeter sur les fossés, ravins, et ainsi en faciliter le passage; de même que quelques ponts de chevalets pour les petits ruisseaux *).

S'il est question d'une **marche-manoeuvre** ou d'une marche forcée, on prend le parti de laisser les équipages en arrière, choisissant, pour cet effet, un lieu sûr et qui, à tout événement, puisse être couvert par l'armée. Toutes ces règles sont connues. Mais ce sur quoi on est dans la routine

*) Dans les marches de flanc exécutées par S. M. le Roi de Prusse pendant l'année 1760, chaque colonne avoit à sa tête un équipage de ponts. Quand des rivières ou petits ruisseaux forçoient à l'employer, l'arrière-garde de chaque colonne étoit chargée de faire replier ces ponts et de les garder avec soi jusqu'au camp; alors les pontons regagnoient la tête de leurs colonnes pour la marche du lendemain. — On ne peut trop recommander de pareilles précautions, ajoutant à la tête de chaque colonne un certain nombre de travailleurs, avec quelques voitures d'outils, de cables, de madriers, etc., on ne sera jamais pris au dépourvu; aucuns obstacles ne sauroient s'opposer à la marche de l'armée; que de temps perdu, que d'accidens arrivés, pour avoir négligé des précautions aussi simples!

tine la plus mal-entendue, c'est l'ordre individuel de ces équipages. Je vois, que dans les chaussées, dans les pays les plus ouverts, sur les mêmes débouchès où les troupes ont marché par pelotons, les mulets ou chevaux d'équipages y marchent sur une seule file, comme si on étoit dans les défilés des Alpes; il seroit certainement possible, qu'au lieu de cela ils marchassent sur deux ou trois files. J'en dirai autant pour les voitures, qui souvent pourroient marcher sur deux de front. Enfin il devroit y avoir une règle de proportion établie, d'après laquelle on diroit: les troupes de telle colonne peuvent marcher sur tel front, par conséquent les equipages de cette colonne marcheront de telle manière.

Mais à quoi servira toute l'intelligence possible dans la disposition des marches, si on ne cherche à diminuer cette quantité énorme d'attirails, d'équipages, de valets, si justement nommée par les anciens impedimenta; si pour cela nous ne devenons plus sobres, moins amoureux de nos aises, plus endurcis aux travaux? Je ne m'étendrai pas là-dessus: car une pareille révolution ne peut s'opérer qu'en changeant l'esprit et les moeurs actuelles.

Après ces détails préliminaires, qui étoient indispensables pour faire connoître la disposition générale et le mécanisme particulier des marches, je vais donner l'application de ces principes aux diverses localités, et faire exécuter sur le pays entre

Ber-

Berlin et Potzdam *) différens mouvemens de marche, adaptés aux différentes espèces de terrains; ce qui achevera de donner le dernier degré d'évidence à tout ce que nous avons dit.

Marche de front en pays de plaine.

Je suppose, par exemple, une armée campée l'aile droite à Teltow et la gauche à Marienfeld, qui doit se porter sur 5 colonnes dans un autre camp auprès de Trebbin, la gauche appuyée à Salow. Voici les chemins que devroient suivre les colonnes.

La première formée de la cavalerie de la droite marchera (laissant à sa gauche les villages de Ruhlsdorf, Neu-Beeren) par Spulendorf, Siethen et Tyrow, débouchera sur la route de Trebbin, et laissant Trebbin à droite, entrera au camp marqué.

La seconde colonne composée de l'aile droite de l'infanterie marche par Ruhlsdorf, Neu-Beeren, ou bien laissant ces villages sur la droite, traver-

*) Un manuscrit Allemand dont je ne connois point l'auteur, m'a guidé dans la plupart des dispositions adaptées au terrain que je vais offrir au lecteur.

sera le bois au plus près, pour gagner Kertzendorf et par Wilmersdorf, Christinendorf entrer au camp.

La troisième colonne d'artillerie et équipages se dirige par Gross Beeren, Genshagen, Löwenbruch, (laissant Wittstock à gauche) sur le Helleberg, où elle se parque.

La quatrième colonne ou l'aile gauche de l'infanterie, débouché par Lichtenrade, Glasow, Dalewitz, Rangsdorf, Pramsdorf, et par Schunow arrive au camp.

Enfin la 5ème colonne, que forme la cavalerie de la gauche, s'avance par Gross-Ziethen, Klein-Ziethen, Selchow, Brusendorf, Gross-Machenow, (laissant Dabendorf à gauche) par Salow au camp.

Cette disposition de marche est bonne, si l'on n'a rien à craindre de l'ennemi, mais si l'on en étoit à portée, elle ne vaudroit plus rien. La 4ème colonne composée de l'infanterie de la gauche marche trop loin de celle, que forme l'aile droite de l'infanterie; ces colonnes ne peuvent s'entr'aider, s'entre-soutenir. Il en est de même de la 5ème colonne, qui est trop isolée. Pour y remédier, voici le nouvel ordre de marche que l'on pourroit suivre, et où les colonnes seroient d'autant plus en sureté, que leurs débouchés seroient plus rapprochés, et la marche couverte par les marécages entre Wittstock et Diedersdorff.

La

La première colonne s'avanceroit toujours jusqu'à Siethen et de-là se dirigeroit sur Trebbin par Klein- et Gross-Beuten. La seconde colonne conserveroit son ancienne direction jusqu'à Tirow, d'où elle se renderoit au camp par Willmersdorff, Christinendorf.

La 3ème, colonne cheminerait par la grande route de Trebbin jusqu'à Tirow, y attendroit que la colonne d'infanterie fut défilée et s'avanceroit jusqu'à Trebbin, d'où elle entreroit au camp, laissant la ville à droite.

La 4ème colonne se dirigeant par Gross-Beeren et le bois, sur Kertzendorff, marcheroit par les prairies (laissant Wittstock à gauche) sur le Helleberg, d'où elle entreroit au camp.

La 5ème colonne laissant Gross-Beeren à gauche, se rendroit au camp par Genshagen, Löwenbruch, Schulzendorf, Schunow.

Marche en pays de bois.

Dans un pays boisé il y a quelques précautions à prendre, qui sortent des règles ordinaires. La cavalerie dans de tels pays ne doit jamais avoir les colonnes extérieures de la marche, et si sur un des flancs de la marche quelques colonnes avoient à passer à travers des bois, la colonne extérieure doit

être d'infanterie, et la cavalerie en une ou plusieurs colonnes reçoit alors l'un des débouchés du centre.

Dans ces passages de bois les colonnes d'infanterie couvrent elles-mêmes leur marche. De chaque bataillon on détache un officier avec un peloton à 2 ou 300 pas en avant des flancs du côté de l'ennemi; cet Officier détache un bas-officier avec 4 ou 6 hommes, pour patrouiller à pareille distance. Entre ces détachemens on pourroit placer des navettes de patrouilles de houssards, ce qui permettroit de pousser plus au loin les patrouilles extérieures. Après ces détails préliminaires passons à un exemple de marche d'armée en pays de bois.

Se suppose une armée campée en arrière de Wensickendorff la droite au bois près Schmachtenhagen, la gauche appuyée au lac près Stolzenhagen. Cette armée veut marcher sur Berlin et prendre un camp à Blanckenfelde entre Rosenthal et Schönelinde; l'ennemi est maître de Spandau et de Berlin. Voici à peu près la disposition de marche, que l'on doit suivre.

La première colonne, composée de la droite de l'infanterie des deux lignes et de la réserve, soutenue des houssards, s'avance le long du bois appellé der Brisen, se dirigeant sur le four à goudron marqué sur la carte T, O, ou elle traversera le petit ruisseau, qui se jette dans le lac près Birken-

wer-

werder et s'avançant par Zorensdorf, Glinicke (laissant Lubars à gauche) entrera au camp.

La deuxième colonne, consistant dans la cavalerie de l'aile droite, marchera sur le four à goudron (Theerofen) entre le bois et Zuhlsdorf, traversera le grand bois, se dirigeant par Schönefliess, Schilde, au camp près Blanckenfelde.

La 3ème colonne, composée de la cavalerie de la gauche, s'avancera par Zuhlsdorf, gagnera à travers le bois Sumpt, Muhlbeck, et laissant à gauche le Münchmühle, arrivera au camp de Blanckenfelde.

La 4ème colonne ou l'infanterie de la gauche, rompue de même par la droite, laissant Zuhlsdorff à droite, s'avançera sur Basdorff, Damms Mühle et de-là à travers les bois et les champs par la direction la plus courte au camp près Schönelinde.

Les bagages et trains pourroient, étant partagés en deux colonnes, être attachés à la queue de chaque colonne de cavalerie ou du centre, et filer avec elles vers le camp: ce qui semble être le chemin le plus convenable, et le plus sûr.

Voici un autre exemple de marche dans un pays coupé.

Supposé, qu'une armée fut campée la droite à Predickaw, la gauche à Ruhlsdorf, et que s'avançant sur Berlin, elle vouhut prendre un camp auprès de Al-

Alten-Landsberg, de manière à ce que la droite fut vers Krummensee et la gauche restât appuyée à la ville de Landsberg. Voici apeuprès les dispositions à suivre.

Toute l'armée marche par la droite. La première colonne composée de l'infanterie de la droite de l'armée, et de la réserve, se dirige sur Wilckendorf, Gielsdorf, Wesenthal, et laissant Bucholtz, Wedigendorff à gauche, elle entrera au camp.

La seconde colonne formée de toute la cavalerie, laissant les villages de Wilckendorf et Gielsdorf à droite, s'avancera, par la trouée entre les deux lacs auprès de Bucholtz et les terrains à gauche de Wedigendorf, droit au camp.

La 3ème colonne composée du train et des bagages suivra la grande route de poste de Berlin par Strausberg jusqu'à Alten-Landsberg.

La 4ème colonne ou l'infanterie de la gauche se dirigeant entre Klosterdorff et Hohenstein sur le Untermühle, laissant Eggersdorf à droite, et longeant toujours le flanc gauche de la 3ème colonne, entrera par Landsberg au camp.

Si l'on pouvoit craindre de rencontrer l'ennemi, qui s'avanceroit de Berlin, avec sa gauche par Friedrichsfelde, Biesdorf, Mahlsdorf, et avec sa droite par Köpenick, il seroit convenable, de changer la direction de la colonne du parc et des équipages. Pour leur plus grande sureté, on les feroit fi-

filer par Prötzel, le bois de Blumenthal sur Hirschfelde, et Wernaeuchen, d'où ils arriveroient au camp. Les autres colonnes suivroient toutes leurs mêmes directions, excepté la 4ème, qui prendroit celle qu'avoient auparavant les équipages; et s'avanceroit par la grande route de Strausberg sur Alten Landsberg. Si l'ennemi débouchant entre Tasdorf et Eggersdorf, se portoit sur le flanc de la marche, pour attaquer l'armée, il faudroit choisir la position la plus avantageuse, que l'on trouveroit entre Eggersdorf et Gielsdorf, pour s'y camper ou bien rétrograder sur l'ancien camp.

Outre les précautions ordinaires et générales à la marche d'une armée, quel qu'en soit le terrain, il faut avoir l'attention dans un pays coupé, (et où les diverses colonnes ne peuvent s'appercevoir), que les têtes des colonnes restent toujours à hauteur. Il y auroit un véritable danger à portée de l'ennemi, si une tête de colonne dépassoit beaucoup les autres, elle seroit exposée à ne pouvoir être soutenue. C'est pourquoi si la tête d'une colonne se trouvoit arrêtée et embarrassée dans sa marche, il faudroit aussitôt en faire avertir les autres colonnes, pour qu'elles puissent s'arrêter jusqu'à ce que ces difficultés fussent franchies, ou mieux encore, afin qu'elles ayent le temps, de s'en rapprocher et de se mettre en mesure, de soutenir cette colonne, si l'ennemi vouloit entreprendre quelque chose contr'elle.

Mar-

Marche de front en pays de montagnes.

Les marches en pays de montagnes demandent beaucoup plus de précautions que toutes celles que l'on peut faire dans les autres pays. Dans les pays ouverts, même coupés, on peut éclairer sa marche par des détachemens de cavalerie légère, qui patrouillant fort en avant des flancs et des têtes des colonnes, apportent des nouvelles sûres des mouvemens de l'ennemi. On est rarement exposé à être inopinement inquiété dans sa marche.

Mais dans un pays montueux il en est tout autrement. On a rarement la facilité, de pouvoir faire marcher l'armée sur plusieurs colonnes, et d'en ouvrir les débouchés selon les directions les plus courtes. On est contraint de s'astreindre aux seuls chemins, qui les traversent et d'y proportionner le nombre des colonnes. Ces chemins étant peu fréquens, ou trop distans les uns des autres, on est souvent forcé à diminuer le nombre des colonnes, conséquemment à augmenter leur profondeur, ce qui rend les mouvemens plus lents. D'ailleurs l'ennemi a de fréquentes occasions de s'embusquer, d'inquiéter tant les flancs que les têtes des colonnes. Si ces efforts ne rendent pas la marche impossible, ils la retardent et arrêtent l'armée à chaque pas. Il est fort difficile de pouvoir reconnoître le pays assez loin en avant des colonnes, pour débusquer l'ennemi, et fouiller tous les lieux propres à l'embusquer. Les pa-

patrouilles ne peuvent guères s'avanturer hors de la vue des colonnes, d'ailleurs obligées de s'astreindre à suivre les sentiers, qui conduisent d'un village à l'autre, elles peuvent rarement pénétrer dans l'entre-deux, sans courir risque d'être coupées. Les hauteurs, sur lesquelles elles peuvent monter, leur servent peu à découvrir au loin dans un pays aussi inégal, et assez généralement boisé.

Tout projet de marche par les montagnes ne peut être conçu et exécuté que, quand on est sûr de n'avoir rien à craindre de l'ennemi. Cette certitude s'obtient, partie par les connoissances provisoires qu'on a du loçal, et partie surtout par les reconnoissances exactes que l'on a fait faire des débouchés de cette marche. Si d'après ces rapports l'on peut exécuter la marche, on distribue l'armée en autant de colonnes, qu'il y a de chemins praticables suivant la direction déterminée. Avant de quitter son camp, on doit détacher une forte avant-garde composée d'infanterie et d'artillerie légère, pour occuper les débouchés, qui pourroient faciliter à l'ennemi quelque entreprise contre l'armée. Si l'ennemi vous avoit prévenu, il faudroit faire forcer les postes, qu'il auroit établi dans les défilés, l'armée ne devant entrer dans les montagnes que quand elles sont bien nettoyées.

La nature du terrain ordonne la disposition de cette avant garde. Elle doit être composée presque toute d'infanterie, et le peu de cavalerie qu'elle doit

doit avoir, ne doit être que de houssards. Cette avant-garde quoique forte, ne doit pas se séparer trop de l'armée, elle doit toujours rester en mesure de pouvoir être soutenue et renforcée par elle. D'ailleurs si cette avant-garde marchoit à une trop grande distance de l'armée, et qu'elle laissoit, par exemple, les montagnes entre deux, comme dans ces sortes de contrées, la chaine des hauteurs se prolonge plus ou moins sur la droite et sur la gauche (mais toujours dans une étendue trop longue, pour pouvoir être toute exactement reconnue) l'ennemi se tiendroit embusqué dans des endroits assez écartés, pour échapper aux recherches de l'avant-garde, et après son passage se posteroit entre elle et l'armée. On sent le danger, qui en résulteroit.

Ordinairement l'avant-garde part la veille au soir, et si elle ne trouve point d'obstacles, ou d'inconvéniens, elle s'avance jusqu'à la nouvelle position que doit venir occuper l'armée, et s'y établit de la manière la plus convenable aux localités. Le lendemain le corps d'armée se met en marche sur autant de colonnes, qu'il y a de chemins pour déboucher; mais la répartition des troupes dans la formation des colonnes dévie des règles ordinaires. Comme la cavalerie ne peut pas être employée sur un terrain, qui lui est aussi peu favorable, on ne peut la laisser marcher en colonne séparée, elle seroit trop exposée; elle doit suivre l'infanterie. Si l'on vouloit faire marcher la cavalerie à la tête des colonnes, cela ne seroit pas prudent. Dans de pareils

pays

pays où les affaires de postes peuvent être aussi inopinées que fréquentes, on sent bien, que la tête des colonnes doit être composée des troupes les plus propres à frayer la route et à en assurer la sûreté. Il en est de même du train et des bagages. Comme il y a trop peu de chemins, pour pouvoir leur en consacrer un particulier, ils doivent suivre immédiatement la queue des colonnes *).

Outre ces précautions relatives à l'ensemble de la marche, chaque colonne doit encore faire des dispositions particulières, pour assurer sa marche. Chaque colonne forme une petite avant-garde, qui la précède d'environ quelques cent pas. Auprès de cette avant-garde se trouvent un petit détachement de cavalerie légère, pour patrouiller, quand le pays s'ouvre, et des travailleurs avec tout ce qui peut être nécessaire, pour surmonter et applanir les difficultés et les obstacles, qui pourroient arrêter la marche des colonnes. Tous les bataillons de chaque colonne détachent un peloton sur leur flanc extérieur. Partout où le terrain le permet, ces pelotons doivent marcher sur le sommet des hauteurs, occuper tous les débouchés, par où l'ennemi pourroit s'approcher, et détacher encore des patrouilles au de-là. Si le pays,

ce

*) Toutes ces précautions ne regardent que les marches-manœuvres, ou à portée de l'ennemi; car dans son propre pays, ou éloigné de son adversaire on s'arrange avec plus de commodité.

ce qui cependant est fort rare, on enverroit encore extérieurement aux patrouilles d'infanterie de petits détachemens de cavalerie légère. Les bagages quoiqu'à la queue des colonnes reçoivent aussi une escorte, qui marche sur leur flanc extérieur. Comme il pourroit se faire, que malgrés toutes ces précautions l'ennemi se tint embusqué et attendit, que toute la colonne d'infanterie fût passée, pour paroître sur le flanc de la cavalerie ou des bagages, il faut que les pelotons des flancs attendent dans les positions les plus élevées, que la colonne ait entièrement défilé et qu'ils soient relevés par les derniers pelotons de l'escorte *).

Il est encore quelques détails à observer, avant de donner un exemple. Les têtes des colonnes doivent marcher à hauteur, et ne former ni saillant ni rentrant. Aucune colonne ne doit entrer dans un défilé, sans l'avoir fait soigneusement reconnoître, et sans avoir garni de troupes les hauteurs, qui le dominent sur les flancs. Comme les colonnes sont plus difficiles à mouvoir à cause de leur profondeur forcement augmentée par le petit nombre des débou-

*) S'il ne se trouvoit pas à la queue des colonnes quelques troupes, pour renforcer l'escorte des flancs en cas d'attaque, il est fort douteux, que l'etroit des chemins et des défilés permit aux troupes de la tête, de pouvoir revenir à temps. C'est pour obvier à cet inconvénient que je trouve que l'on devroit laisser quelques bataillons avec des pièces légères à la queue des colonnes.

bouchés, on ne peut trop apporter de soins à empêcher leur allongement. Pour y obvier autant que possible, on augmentera leur front toutes les fois que le terrain pourra le permettre.

Comme c'est une mode devenue généralement une loi que les armées ne marchent plus sans une très-nombreuse artillerie, il faut que la vîtesse de la marche des colonnes soit calculée sur celle que peut avoir l'artillerie, pour ne pas être exposé à s'en éloigner de manière à ne pouvoir en être soutenu. Lorsque la colonne arrête, toute l'artillerie ne doit pas s'arrêter dans le chemin, il faut la faire former sur un front aussi étendu que les localités pourront le permettre en doublant les lignes, ce qui raccourcit prodigieusement la colonne. Cette manoeuvre a les avantages suivans. 1°. On ne perd pas de temps: 2°. on tient sa colonne mieux en main: 3°. on est à même d'arriver plus promptement au secours des parties de la colonne, qui pourroient en avoir besoin: 4° on peut laisser prendre du repos aux hommes, et donner du fourrage aux chevaux, pour peu que l'obstacle arrête quelque temps. Ce qui cause le plus d'embarras dans les marches en pays de montagnes, sont les équipages et le parc; ceux, qui conduisent les colonnes, et les chefs des troupes, qui les escortent, ne peuvent faire trop d'attention à ce que rien n'arrête inutilement. Les valets, et les soldats détachés des régimens pour la conduite des équipages, prennent d'autant plus volontiers des prétextes pour arrêter, qu'ils espèrent y trouver une oc-

occasion plus facile de marauder dans les environs. Pour obvier à ces inconvéniens, dès qu' une voiture arrête, il faut tout le long de la colonne, partout où il y a place, (ne fût-elle même suffisante que pour y ranger 3 ou 4 voitures de front) faire doubler successivement les voitures les unes derrière les autres, sur le plus grand front que l'on peut. On ne doit jamais souffrir, qu'une voiture arrête dans le chemin, pour peu qu'il y ait de la place sur les côtés. Les Officiers commandans les pelotons de l'escorte doivent y avoir l'oeil, et faire sortir de la file la voiture, qui doit arrêter *). Après ces observations je vais donner sur la carte l'exemple d'une marche en pays de montagnes.

Supposons, que la contrée entre Prötzel, Alten-Landsberg en descendant jusqu' Erckner, soit une chaîne de montagnes, et qu'une armée de 40 bataillons, 30 escadrons de cuirassiers, 25 escadrons de dragons, 30 escadrons de houssards campée auprès de Prädickau dut venir prendre un camp entre Alten-Landsberg et Dahlewitz, pour de là s'avancer sur Berlin, voici les dispositions que l'on pourroit sui-

*) Cette même précaution est également à observer dans un convoi que l'on conduit à l'armée. Le Général, qui en est chargé, doit la faire observer avec d'autant plus d'exactitude, que de la promptitude de sa marche dépend la sûreté de son transport; et que le succès de toute une campagne dépend souvent de son heureuse arrivée.

suivre. Je suppose, qu'il n'y ait que deux chemins, qui conduisent à travers les montagnes, et qui débouchent sur la position que l'on doit occuper: le premier par Strausberg, Eggersdorf, Alten-Landsberg; le second par Hohenstein, Rehfeld, Lichtenow, Tasdorf, Vogelsdorf, Bollensdorf.

L'avant-garde composée de 8 bataillons d'infanterie, 10 escadrons de dragons, 10 de houssards, 2 bataillons d'infanterie légère, 200 chasseurs et une ou deux batteries d'artillerie à cheval s'avancera la veille au soir par le chemin de Strausberg sur Eggersdorff. Le Général, qui la commande, fait occuper à la moitié du détachement les défilés et hauteurs près d'Eggersdorf; avec l'autre moitié il descend sur Petershagen, s'avance à Tasdorf et en occupe les hauteurs environnantes. La cavalerie s'avance avec toutes les précautions requises à droite sur Landsberg et à gauche sur Dahlewitz, suivant le chemin en dehors Tasdorf. L'on envoie de petites patrouilles fouiller le pays entre Erckner et Köpenick. Si l'on ne rencontre point l'ennemi, l'avant-garde descendant des hauteurs qu'elle avoit garni jusqu'alors, s'avance en deux colonnes (par les deux seuls débouchés supposés) sur l'emplacement du camp, s'y établit, et occupe les postes les plus avantageux, pour pouvoir en cas d'attaque se maintenir jusqu'à l'arrivée de l'armée. Cependant pour à tout événement assurer sa retraite, on laisse un bataillon au défilé d'Eggersdorf et un autre à celui de Tasdorf.

Le lendemain matin à la pointe du jour, l'armée se met en marche sur deux colonnes (la droite en tête). La première colonne composée de toute l'infanterie de la droite, de la cavalerie de cette aile, des bagages et artillerie qui y appartiennent, s'avance par Strausberg, Eggersdorf, Alten-Landsberg sur la droite du camp. La seconde colonne composée du reste de l'armée ou de toute la gauche, s'avance par Hohenstein, Rehfeld, Lichtenow, Tasdorff, Vogelsdorff, Bollensdorff sur la gauche du camp. La colonne de droite détache sur son flanc droit des patrouilles, qui doivent garnir et longer la crête des hauteurs; la colonne de gauche en fait autant pour la chaine de montagnes supposée sur cette gauche vers Rudersdorff.

La marche de S. A. R. le Prince Henri en 1778 (pour entrer en Bohême) ne peut trop être étudiée. C'est un des exemples le plus mémorable d'une marche en pays de montagnes. Rien de plus brillant et de mieux combiné que la disposition des colonnes.

La marche, que fit le Maréchal de Villars en 1703, pour forcer le passage des montagnes noires, n'eut été que hardie, s'il eut tâché préliminairement d'avoir quelque connoissance du local et des mauvaises dispositions de l'ennemi. Mais dépourvu de ces connoissances, s'étant avanturé dans six lieues de défilés continuels, où 200 hommes pouvoient arrêter son armée et la faire périr, on peut bien l'appeller téméraire, malgrés son succes. Mr. de Villars

en

en convient lui-même. Les grands hommes n'ont point de peine à avouer leurs fautes. Turenne, qui est certainement un de ceux qui en ait le moins fait, ne cessoit de parler de Marienthal et de Rethel. Interrogé par un jeune homme, comment il avoit pu perdre ces deux batailles, il repondit simplement: par ma faute.

Je ne parlerai point du passage du Simplon, ni de la marche de l'armée françoise à travers les Alpes, quand conduit par la victoire, Bonaparte vint délivrer l'Italie. Ces phénomènes de l'enthousiasme et de l'énergie des légions françoises ne peuvent être cités comme des exemples, ils appartiennent trop au caractère de cette guerre nationale pour pouvoir en parler avec détail dans un ouvrage, qui ne doit contenir que les vérités fondamentales de l'art militaire.

Des marches parallèles ou de flanc.

Nous avons vu, que l'on nommoit marches parallèles, les mouvemens que fait une armée, pour passer d'une position à une autre en se prolongeant sur sa droite ou sur sa gauche. Cette espèce de marches est la plus fréquente dans le courant des campagnes; elle permet à l'armée de réformer son ordre de bataille avec plus de promptitude que les marches de front, où il faut toujours déployer. Une

armée chargée de couvrir une province, s'en sert d'autant plus souvent, que c'est la manière la plus prompte de prévenir l'ennemi sur tous les points, où il pourroit tenter de pénétrer. Si l'on veut se représenter les frontières limitrophes de deux états, il s'y rencontre toujours quelque débouché principal dont la possession permettroit à l'ennemi de pénétrer facilement dans le pays et de s'y maintenir, il en est d'autres, qui loin d'avoir la même importance offrent à l'ennemi, qui voudroit en profiter, des difficultés nullement proportionnées aux avantages, qu'il pourroit retirer de leur possession. L'armée, qui doit défendre l'entrée du pays, prend ordinairement un poste avantageux vis-à-vis le principal débouché. C'est de cette position, que d'après les mouvemens de l'ennemi elle se porte sur la droite ou sur la gauche, et longe toujours parallèlement les mouvemens de son adversaire.

La Silésie a quatre débouchés sur la Bohème. Le premier par Landshut sur Schatzlar, Trautenau; le second plus à gauche par Friedland, Braunau, Böhmische-Neustadt; mais il n'est pas à beaucoup près aussi bon que le premier. Le troisième vient du comté de Glatz par Reinertz, Nachod; enfin le quatrième à droite de Landshut conduit en Bohème par Greiffenberg sur Böhmische-Friedland, Reichenberg. Si l'on prend la carte et qu'on l'examine avec attention, on reconnoîtra sans peine, que le débouché de Landshut est le plus important. L'armée chargée de couvrir la Silésie prenant un camp avan-

avantageux aux environs de cette ville, peut se porter facilement par sa gauche sur les débouchés de Friedland et du comté de Glatz et par sa droite sur Greiffenberg. Presque toutes les marches de la guerre de 7 ans ont été parallèles ou de flanc. L'armée Prussienne marchoit par lignes à droite, pour venir de Silésie en Saxe, et de nouveau par sa gauche, pour retourner de Saxe en Silésie *).

Dans une marche parallèle les équipages doivent toujours marcher derrière toutes les colonnes de troupes, pour éviter que dans la formation de l'ordre de bataille la colonne des bagages ne se trouve entre les deux lignes de l'armée **). Comme il

*) On ne peut trop étudier les marches manoeuvres exécutées par S. M. le Roi de Prusse en 1760. Les marches faites avant l'investissement de Dresde, et celles faites après la levée du siège, pour se porter en Silésie, offrent les détails les plus instructifs. Les dispositions données par le Roi et rapportées pages 125 et 126 du 4ème Volume de l'histoire de la guerre de 7 ans par S. Ex. le Lt. Général de Tempelhof, sont de vrais modèles. Il n'y avoit qu'une armée aussi brave, et des Généraux aussi expérimentés qui pussent permettre au Roi, de se tenir continuellement à portée d'un ennemi si supérieur en force. Si quelquefois comme dans la marche du camp de Quolsdorf à Nauendorff, on s'est écarté des vrais principes des marches parallèles, la connoissance que Frédéric II. avoit acquis de ses adversaires, peut lui servir d'excuse.

**) Comme il arriva à Ramillies.

il n'y a qu'un flanc de la marche, qui soit exposé à l'ennemi, c'est sur celui là seul que doivent être disposés les détachemens chargés de couvrir la marche Fig. 1. pl. 4.). Outre l'avant-garde, que l'on peut former des corps qui ont la tête de l'aile par laquelle on marche, il faut encore donner une arrière-garde aux colonnes, pour empêcher l'ennemi d'inquiéter l'armée sur ses derrières, ou de se glisser sur le flanc intérieur de la marche et d'y attaquer les équipages. D'après ces principes exécutons une marche sur le terrain.

Une armée, qui devroit couvrir Berlin contre la Saxe, en se campant à Trebbin (l'aile droite à la ville la gauche appuyée au Helleberg) pourroit par des marches de flanc prévenir l'ennemi par tout. Supposé que l'ennemi s'avançât par la grande route sur Beelitz, l'armée défensive marchant par sa droite, vient occuper sous Beelitz une position avantageuse. Voici à peu près la direction et la disposition de la marche des deux lignes de l'armée.

La première ligne marche par Cliestow, Arendsdorf, Stangenhagen, Körtzin, Zauchwitz. La seconde ligne s'avance par Trebbin, Schönhagen sur Stangenhagen, ou les deux colonnes se rapprochent et continuent à portée leur marche jusqu'au camp sous Beelitz. Dans cette marche la cavalerie peut garder la place qu'elle a dans l'ordre de bataille, c'est-à-dire qu'elle demeure à la tête et à la queue

des

des colonnes. Les bagages et le parc laissant Trebbin à gauche, se rendent au camp par Lowendorff, Blanckensée, et Schlunckendorff.

Les grands gardes de la cavalerie, et de gros détachemens de troupes légères à pied et à cheval couvrent le flanc gauche ou extérieur de la colonne de la première ligne. Ces troupes se portent pendant la marche de l'armée en longeant la lisière du bois entre Martensmühle et Hennickendorff sur Dübricke; de-là côtoyant les hauteurs situées entre les lacs, elles s'avancent sur Rhiben, d'où poussant des patrouilles et petits détachemens vers Wittbritzen, Elsholtz, elles se dirigent par le chemin le plus court sur Schönefeldt, où elles se réunissent à l'avant-garde. De cette manière la marche se trouve parfaitement couverte. On donnera aux bagages quelques bataillons d'escorte. Mais comme les colonnes de l'armée en couvrent suffisamment les flancs, ces bataillons à la queue de cette colonne de bagages et équipages, sur laquelle des corps de troupes légères de l'ennemi pourroient par un détour vouloir tenter quelque surprise.

Si l'ennemi vouloit par la grande route de Baruth pénétrer par Mittenwalde, l'armée campée près Trebbin avec un petit mouvement par sa gauche vient occuper une position avantageuse entre Zossen et Mittenwalde. Le front de ce camp est couvert par la Notte, petite rivière, dont les bords sont encaissés et entourés de prairies marécageuses;

ses; la gauche est appuyée à Mittenwalde, et la droite défendue par les prairies marécageuses et les lacs auprès de Zossen. La ville de Zossen devient un bon poste en faisant retrancher quelques bataillons dans son vieux-chateau. Examinant la carte avec soin, on sera à même de juger les autres marches qu'il faudroit faire, pour couvrir le pays entre la Sprée et la Havel et y prévenir par tout l'ennemi.

Il ne faut pas croire, que l'emploi des marches parallèles se borne à la défensive, leur utilité est générale. Quand on est à portée de l'ennemi et que l'on veut par de simples manoeuvres le faire sortir d'une position avantageuse, soit en menaçant un de ses flancs ou la sûreté de ses communications, ce sont les seules marches à employer *). Si l'on veut en venir à une bataille, cet ordre de marche est très bon à employer. Car quand on s'avance en colonne de déployement sur l'ennemi, la formation de l'ordre de bataille est plus lente. D'ailleurs le déployement est soumis à plus de détails, conséquemment à plus de difficultés. Une armée, qui marche de front ou perpendiculairement à l'ennemi, doit déjà déployer à une certaine distance.

*) Frédéric II. et son frère le Prince Henri sont les deux Generaux, qui ont sû le mieux les employer. Les campagnes de ces deux grands hommes offrent les détails les plus instructifs à qui voudra les étudier.

stance de lui, pour n'être pas exposé à le faire sous le feu du canon. En marchant par ligne à droite ou à gauche, l'armée est formée en bataille en un clin d'oeil, tout est lié ensemble, la formation de la ligne et le commencement de l'attaque sont tellement instantanés que l'on peut se former aussi près de l'ennemi qu'on le veut.

Mouvemens de deux armées marchant l'une contre l'autre.

Supposons une armée campée devant une place qu'elle assiège. Cette armée est couverte par une armée d'observation, dont le camp ne peut lui servir de champ de bataille, pour attendre l'ennemi, qui n'est éloigné que de six à sept lieues. Supposons encore, que son chemin pour se porter sur les hauteurs, qui doivent lui servir de champ de bataille, soit ouvert de tous côtés, et que ces hauteurs soient en deçà d'un ruisseau, à trois lieues du camp, vers la tête duquel ruisseau l'ennemi est déjà en marche. La marche pour cette armée d'observation se fait (supposé) sur neuf colonnes, savoir:

Les deux lignes de cavalerie de l'aile droite forment la première et seconde colonnes de la droite, et marchent par leur gauche.

Les

Les deux lignes de la droite de l'infanterie, marchant par leur gauche, forment la troisième et quatrième colonnes.

L'artillerie, parquée au centre de la première ligne, forme la cinquième colonne *).

Les gauches de l'infanterie de la première et de la seconde ligne, marchant par leur gauche, forment la sixième et septième colonnes.

Les deux lignes de cavalerie de l'aile gauche marchant par leur gauche, forment la huitième et neuvième colonnes.

Lorsque la tête de ces colonnes est encore à une demi-lieue du champ de bataille qu'on va occuper, on suppose que les partis, qu'on a sur les ennemis, donnent avis qu'ils voient la tête de leur armée venir droit au ruisseau; qu'elle marche sur cinq colonnes, qu'elle arrive au terrain, qu'il paroît qu'elle veut occuper sur le ruisseau, par les derrières de la droite, à quoi elle est forcée par la situation du pays; que la colonne de la droite est toute de cavalerie, la seconde d'infanterie, la troisième d'artillerie, la quatrième d'infanterie, et la cinquième de cavalerie.

Quel-

*) Il seroit, cependant, plus avantageux de distribuer l'artillerie par divisions, à la tête des colonnes d'infanterie, comme nous l'avons observé dans le chapitre précédent.

Quelque temps après on apprend, que la colonne de la gauche, composée de cavalerie, marche beaucoup plus vite que l'infanterie, et se sépare en deux colonnes, qu'apparemment c'est toute l'aile gauche, qui gagne le devant, pour prendre son terrain sur la gauche de celui de l'infanterie, ou qui se presse, pour venir occuper les passages du ruisseau. Sur cette nouvelle, lorsque l'armée d'observation est prête à monter sur la hauteur de son champ de bataille, elle fait halte un peu en de-çà, pour ne pas se faire voir, et laisser engager l'ennemi au passage du ruisseau, ayant calculé, qu'elle peut encore être en bataille, avant qu'il puisse avoir fait passer un nombre de troupes, suffisant pour lui disputer la victoire, lorsqu'elle descendra de la hauteur pour l'attaquer.

L'aile gauche de cavalerie des ennemis arrive la première sur la hauteur de l'autre côté du ruisseau, et occupe la gauche du champ de bataille: les autres colonnes arrivent ensuite, et toute l'armée se met en bataille de l'autre côté du ruisseau. L'armée d'observation se remet alors en marche, pour monter sur la hauteur de son champ de bataille. Pendant ce temps-là l'ennemi, qui ne l'a point apperçu, prend le parti de passer le ruisseau, et toute sa première ligne se met en marche sur 4 colonnes, pour passer le ruisseau à deux gués, et sur deux ponts qui sont les seuls qu'il y a dessus; sa seconde ligne reste en bataille sur la hauteur.

Com-

Comme les colonnes ennemies commencent à passer le ruisseau, leurs troupes restées sur la hauteur apperçoient la tête des colonnes de l'armée d'observation, et les voient peu de temps après s'étendre, pour prendre leur champ de bataille.

Les ennemis, voyant notre armée formée, envoient ordre à leurs colonnes d'arrêter, et à ce qui a passé le ruisseau de rétrograder. Après avoir examiné le terrain, et ne croyant pas pouvoir forcer le passage, les quatre colonnes qui étoient descendues, reviennent reprendre le terrain qu'elles occupoient auparavant, reconduites par le canon que tire l'armée d'observation de la crête de la hauteur. L'ennemi se met ensuite en marche sur neuf colonnes, jusqu'où le pays se rétrécit; pour lors il n'en forme plus que cinq, et retourne par où il étoit venu.

L'armée d'observation fait suivre les ennemis par un détachement de sa droite, et lorsqu'ils sont éloignés, et le détachement rentré, elle retourne dans son camp.

Quoique cette manoeuvre soit extraite de Mr. de Puységur, seroit-ce présomption d'y hasarder quelques corrections? La prise de la place qu'il suppose assiégée, devant avoir une grande influence sur les opérations ultérieures de la campagne, il importe que l'armée d'observation non seulement empêche l'arrivée des secours; mais même dans une

une position défensive très-forte elle doit se contenter d'observer l'ennemi, sans s'exposer à une affaire, dont le succès toujours incertain pourroit compromettre les opérations du siège. Je trouve l'armée trop éloignée de son champ de bataille, où elle pourroit être prévenue par l'ennemi, si conduit par un Général hardi et habile et couvrant ses mouvemens par une double et triple chaîne de troupes légères, il parvenoit à enlever les partis de l'armée d'observation. D'ailleurs tombant sur eux inopinément avec toutes ses forces, l'ennemi peut, marchant avec célérité, passer le ruisseau et s'établir sur les hauteurs déterminées pour champ de bataille de l'armée d'observation, avant que celle-ci soit avertie de sa marche, et qu'elle se soit mise en mouvement, pour l'attaquer au passage du ruisseau. Ainsi je crois, qu'il seroit préférable, que l'armée d'observation établit, sur les hauteurs destinées à être son champ de bataille, un gros détachement ou avant-garde qui y camperoit, et qu'on pourroit relever. Ce corps auroit de fortes batteries sur la crête des hauteurs, et pousseroit des échelons de détachemens aussi loin en avant et au de-là du ruisseau, que la prudence le permettroit. Ces détachemens ainsi soutenus pourroient s'avancer plus près de l'ennemi; sur son approche ils se replieroient sur le ruisseau, dont les gués auroient été gâtés, et les ponts chargés de matières combustibles. L'ennemi arrivant sur les hauteurs au de-là les troupes repasseroient le ruisseau, en allumeroient les ponts, s'étendroient de droite et de gauche sur

les

les bords du ruisseau, et prendroient poste dans les villages, qui pourroient y être situés. L'avant-garde canonneroit vivement les têtes de colonnes de l'ennemi, quand elles paroîtroient, et feroit avertir le corps d'armée. Avec de telles dispositions, il est à croire, que l'ennemi ne tenteroit pas le passage du ruisseau.

Ordres de bataille.

Ordre de bataille dans la tactique actuelle peut s'entendre de deux manières. Il signifie d'abord l'ordre primitif et fondamental, dans lequel une armée se dispose, pour camper et pour combattre, étant mises à part toutes circonstances de manoeuvre et de terrain; il doit signifier ensuite toute disposition quelconque dérivant de cet ordre primitif, avec telles ou telles différences quelconques occasionnées par ces circonstances. Je vais éclaircir cette double définition, cela répandra du jour sur la théorie qui en sera la suite.

Considéré comme disposition primitive et fondamentale, l'ordre de bataille d'une armée est le tableau qu'on forme au commencement de la campagne, pour régler l'emplacement et la disposition des différens corps, qui composent l'armée. C'est d'après lui que les troupes sont disposées sur deux lignes, l'infanterie au centre et la cavalerie sur les ai-

ailes. Ce premier arrangement est fondé en raison, quand il n'est que la disposition préparatoire, et, si je peux m'exprimer ainsi, la disposition d'attente et d'organisation; mais il devient abus et erreur, quand il dégénère en routine; quand on le prend également dans toutes les circonstances et dans tous les terrains; quand surtout on en fait sa disposition de combat.

Je dis, que cet arrangement est fondé en raison, quand il n'est que la disposition de campement et d'organisation: en effet, quand on rassemble une armée, il faut bien y établir un ordre primitif et habituel, un ordre qui soit la base, d'après laquelle on puisse partir pour opérer, et à laquelle on puisse revenir, quand les circonstances qui en éloignent, n'existent plus. Je dis, que cet arrangement devient abus et erreur, quand on ne sait pas s'en écarter suivant les circonstances, quand on en fait aveuglément sa disposition de combat. En effet il est aisé de sentir, que des incidens, des circonstances et des vues sans nombre doivent obliger de faire des changemens à l'ordre primitif; il est aisé de sentir, par exemple, que, quoique suivant cet ordre l'armée doive être formée sur deux lignes, l'infanterie étant au centre, la cavalerie sur les ailes et tous les corps qui composent chaque ligne étant contigus l'un à l'autre, les circonstances à la guerre peuvent exiger, que là il faille mettre de la cavalerie au centre, et de l'infanterie sur les ailes; ici combattre sur une ligne, plus loin se former en trois,

trois, ailleurs séparer l'armée en plusieurs corps, pour les faire agir chacun sur différens points; toutes ces dérogations à l'ordre primitif n'empêchent cependant point, que la totalité de la disposition ne soit un ordre de bataille, puisqu'elle a pour but de combattre. Concluons de-là, qu'ainsi que la postérité se tromperoit, si elle imaginoit, en voyant le tableau de nos ordres de bataille actuels, que telle étoit la disposition, sur laquelle combattoient toujours nos armées, nous nous trompons sans doute étrangement, lorsqu'en trouvant dans l'histoire la disposition d'une armée grecque ou consulaire, nous croyons, qu'elles combattoient toujours dans cet ordre. Car vraisemblablement cet ordre n'étoit qu'une disposition fondamentale et primitive, à laquelle ils faisoient des changemens, suivant ce qu'exigeoient la nature du terrain et les mouvemens de l'ennemi.

Considéré comme disposition dictée par le terrain et par les circonstances, l'ordre de bataille d'une armée est l'ordre quelconque, dans lequel elle se range pour combattre; c'est-à-dire, que ce n'est jamais et ne peut presque jamais être l'ordre de méthode; car rarement se trouve-t-on dans des plaines, où l'armée puisse être formée sur des lignes droites et continues; aussi rarement dans des pays, où l'on doive composer tout le centre d'infanterie et les ailes de cavalerie. Souvent on affoiblit et on met hors de prise une partie de sa disposition, pour en renforcer une autre, avec la-

laquelle on veut combattre. Dans ces différentes circonstances on se conduit ainsi, que je l'ai dit ci-dessus, on s'écarte de l ordre de méthode, on prend une disposition, qui y a, quelquefois très-peu de rapport. Il y a même plus: c'est que plus un Général est habile, plus son armée est manoeuvrière, et plus il s'écarte de la routine établie, afin de porter à son ennemi des coups imprévus et décisifs. Telle est la différence qu'il y a entre la disposition de méthode et la disposition de circonstance, qui toutes deux cependant peuvent s'appeller ordre de bataille. La première n'a lieu que dans les camps et dans les rêves des tacticiens, la seconde est celle, dans laquelle on donne les batailles, et surtout celle, qui les fait gagner.

C'est à l'armée Prussienne, à ses Généraux, à leurs travaux, à leurs succès et à leurs études, que l'on doit la nouvelle clarté et le nouveau jour répandus sur cette partie sublime de l'art de la guerre, qu'on ne pouvoit exécuter de même, avec les anciens principes et les mouvemens pratiqués jusque-là dans les armées; car outre que les idées de la grande tactique étoient très-foibles, outre que les armées n'étoient ni divisées ni constituées de façon à pouvoir être manoeuvrières, les différens corps, qui les composoient, ne se réunissoient individuellement que par des méthodes lourdes et lentes, dont elles n'avoient pas même l'habitude.

De cette mal-adresse générale, tant de la part

des agens, que des conducteurs, il résultoit, qu'il falloit plusieurs heures pour mettre une armée en bataille; qu'une fois cette armée en bataille, on n'osoit, de peur de tout confondre, de tout perdre, faire le moindre changement dans la disposition. Il résultoit, qu'il falloit toujours combiner l'ordre de marche sur la disposition qu'on vouloit prendre; ainsi, par exemple, on se mettoit en marche avec l'objet d'attaquer l'ennemi sur tel ou tel point; on renforçoit en conséquence telles ou telles colonnes. Arrivoit-on en présence de l'ennemi, l'ordre de bataille étoit dicté par l'ordre de marche, et se prenoit en conséquence. Qu'arrivoit-il cependant? c'est que souvent cet ordre de bataille se truvoit vicieux, ou parcequ'on avoit eu de fausses connoissances du terrain et de la position de l'ennemi, ou parceque l'ennemi avoit fait des changemens dans sa disposition; comment y remédier? Le moyen de changer sa disposition primitive dans des armées sans tactique? Quand le Général se seroit senti le génie de l'entreprendre, comment oser le tenter avec des troupes et des Officiers Généraux incapables d'aucune grande manoeuvre? C'étoit une si difficile, une si lente opération alors que celle de mettre une armée en bataille! Qu'arrivoit il encore? c'est que l'armée employant un temps infini à passer de l'ordre de marche à l'ordre de bataille, l'ennemi pouvoit à loisir juger la force des colonnes, le point, vers lequel elles se dirigeoient, l'objet qu'on avoit en vue, et faire ses dispositions en conséquence. S'il falloit des exemples, pour appuyer ce

que

que j'avance, j'en pourrois citer une foule, et la guerre du commencement du 18ème siècle en fournira suffisamment.

Dans la tactique moderne on arrive d'une manière toute différente à la formation des ordres de bataille. Veut-on, par exemple, aller attaquer l'ennemi? Comme on peut ne pas connoître précisément la position qu'il occupe, comme quand même on la connoîtroit, on ne peut pas être sûr, qu'instruit du mouvement qu'on fait sur lui, il ne fera pas quelques changemens dans cette position ou dans la disposition, par laquelle il compte la défendre, on met l'armée en marche dans l'ordre habituel; ainsi disposée l'armée s'avance, le Général étant en avant d'elle à la tête de l'avant garde. On arrive à portée de l'ennemi, alors le Général détermine son ordre de bataille conséquemment à la nature du terrain, à la position qu'occupe l'ennemi, et à la disposition qu'il a prise. Il renforce ou affoiblit à cet effet, telles ou telles colonnes qu'il juge à propos, fait avancer l'une, laisse l'autre en arrière, dirige celle-là vers un point, celle-ci vers un autre, donne le signal pour que l'ordre de bataille se prenne. À l'instant toutes ses troupes, qui sont accoutumées à l'exécution des grandes manoeuvres, qui ont des méthodes rapides de déployemens, se mettent en bataille, et l'attaque commence avant que l'ennemi ait eu le temps de démêler, où l'on veut le frapper, ou que s'il l'a démêlé, il ait eu le loisir de changer sa disposition

pour y parer. Mais que ne peut point encore le Général, ayant derrière lui toutes ses colonnes, pour ainsi dire, dans sa main, et prêtes à prendre les dispositions qu'il leur indiquera! Arrivé à la vue de l'ennemi, et ne trouvant pas, que celui-ci soit en posture désavantageuse, il manoeuvre vis-à-vis de lui, il cherche à lui donner le change, il emploie toutes les ressources du terrain et de la tactique, pour lui faire illusion sur son projet, il feint un mouvement offensif sur sa gauche, pour former son attaque réelle sur sa droite; là il lui présente des colonnes à distances ouvertes, ici il lui en présente à distances serrées, il fait tant, en un mot, que si cet ennemi n'est pas aussi habile que lui, il prend le change, abandonne ou occupe un poste qui le met en prise, ou bien s'affoiblit sur un point, soit en y laissant trop peu de troupes, soit en y laissant trop peu de l'arme propre à le défendre, soit en y laissant les troupes les moins bonnes de son armée, et alors cette faute est saisie, le Général habile et manoeuvrier porte sur le champ ses efforts sur cette partie foible. Si pourtant l'ennemi ne se met en prises ni par sa position ni par sa disposition, alors ce Général se trouve n'avoir rien engagé, il se retire, prend une position et attend une occasion plus favorable. Voilà quelle est la véritable science de la formation des ordres de bataille.

Voilà celle qui a fait gagner au Roi de Prusse la bataille de Lissa, ou Leuthen, au Prince Henri celle

celle de Freyberg, et a acquis à l'armée Prussienne une place si éminente dans les fastes de l'histoire moderne; telle est la science dont je vais essayer de développer les principes et le mécanisme. La diversité des situations peut se réduire à de certaines maximes générales, et on en peut établir les principes sur les mêmes règles dont on se sert, pour parvenir à la connoissance des fortifications. Car une armée rangée en bataille n'est qu'une fortification mouvante, dont toutes les parties doivent se flanquer et se soutenir. Tels sont les principes, qui doivent présider à la disposition des troupes sur le terrain.

Il n'y a proprement que deux façons de ranger les troupes, pour aller à l'ennemi: l'une est de combattre sur un front étendu; celle-ci convient, quand on est en plaine; l'autre est de combattre sur plus de profondeur que de front; celle-ci convient dans les attaques des retranchemens ou dans les pays coupés. Dans le premier cas la cavalerie et l'infanterie peuvent être rangées l'une à côté de l'autre, pour combattre ensemble ou entremêlées. Dans le second cas c'est l'infanterie seule qui doit faire l'attaque ayant la cavalerie derrière elle, pour protéger ses manoeuvres. Il est inutile de dire, qu'à ces dispositions générales est attachée la nécessité de placer chaque arme dans le terrain, où elle a le plus d'avantage et qui est le plus convenable pour ses évolutions. Ces deux principaux ordres d'arrangement des troupes sont susceptibles de quantité de sous-

divisions, qui, ne consistant que dans la différence des manoeuvres, n'ont d'autres règles que les talens du Général, qui sait les employer.

Il ne peut y avoir que deux manières de donner bataille à l'ennemi, et d'employer au combat les troupes dont nous venons d'indiquer l'arrangement ou l'ordre. La première en engageant ou en se mettant à portée d'engager à la fois le combat sur toutes les parties de son front: la seconde en l'attaquant seulement sur un ou plusieurs points. Ainsi l'on peut d'après cela réduire les sept ordres, dont Végéce a parlé, et dont tous les tacticiens ont parlé après lui, à deux; l'ordre direct ou parallèle, et l'ordre oblique. Un examen rapide suffira, pour le prouver.

Végéce distingue sept dispositions ou ordres de batailles, qu'on peut employer, pour faire combattre une armée dans une plaine, où le terrain ne donne aucun avantage; c'est-à-dire qu'elles sont purement tactiques; je vais les rapporter avec les remarques dont elles sont susceptibles.

„Le premier ordre pour combattre, dit Végéce, „est celui du front fort étendu, du quarré long; (Fig. 1. pl. 5.).

„Mais il n'est pas estimé des personnes habi„les, parceque des troupes sur un grand front ont „de la peine à marcher sans s'ouvrir; et si l'enne„

„mi s'en apperçoit, il peut pénétrer par ces ouver-„tures; de plus si l'ennemi est supérieur, et qu'il „vous prenne par les flancs, il vous faut des réser-„ves pour s'y porter. Ainsi cet ordre n'est bon que „pour celui, qui étant supérieur en nombre et en „qualité de troupes, peut embrasser et tourner les „flancs de l'ennemi.

Ce que dit Végèce est vrai, dit le Maréchal de Puységur; j'ajouterai que dans un ordre étendu en plaine, comme peu de temps décide du gain d'une bataille ou de sa perte, un Général, qui emploie cette disposition, ne donne aucune force à son ordre de bataille; et abandonne à la seule valeur des troupes la conduite et la réussite de l'action. Il ne faut donc pas combattre dans cet ordre à moins que votre supériorité en nombre ne vous permette d'envelopper l'ennemi.

La seconde disposition est oblique (Fig. 2. pl. 5.). Voici la manière de la former. Quand les deux armées marchent l'une à l'autre, on fait arrêter la gauche 2, et le centre 1, à une distance suffisante de l'ennemi, pour n'être pas à portée du trait; tandis que la droite 5, renforcée de quelque réserve d'élite, marche toujours et s'approche de la gauche 4 de l'ennemi, pour l'attaquer avec ce que l'on a de meilleure infanterie et de cavalerie, faisant en sorte de le prendre en flanc et à dos.

Cet ordre de bataille ressemble assez à l'équer-

re

re brisée du maçon ou compas ouvert de 45 à 60 degrés. Si l'ennemi vous prévenoit par une disposition pareille, il faudroit promptement vous renforcer à votre gauche d'infanterie et de cavalerie; lui refuser la droite et le centre, et se précautionner contre les attaques, qu'il pourroit entreprendre contre les flancs et le derrière de votre position.

Le 3ème ordre de bataille est semblable au second, excepté que c'est la gauche qui marche et la droite que l'on refuse. „Cet ordre n'a pas la „même force que l'autre par la droite, dit Vé„géce, attendu qu'on ne peut marcher qu'à dé„couvert."

La raison du désavantage de ce 3ème ordre de bataille vient de ce que les Grecs et les Romains, pour lesquels Végéce écrit, portoient leurs boucliers sur le bras gauche et s'en servoient en marchant par leur droite, pour parer les flèches de l'ennemi, dont ils vouloient attaquer le flanc gauche. Il n'en est pas de même en marchant par la gauche, pour attaquer le flanc droit de l'ennemi, attendu que pour lors ils présentoient leur côté droit à découvert. Ce second et 3ème ordre sont également bons pour nous, vu les armes dont nous nous servons. Nos Généraux peuvent les employer indifféremment, pour attaquer avec une aile renforcée et plus forte, une des ailes de l'ennemi ou partie foible de sa position. Attaquer par sa disposition la partie foible de son ennemi et y porter ses efforts

les

les plus violens, c'est probablement décider de la victoire.

Le 4ème ordre de bataille (Fig. 3. pl. 5.) consiste à refuser le centre et attaquer avec les ailes. Quand deux armées marchent de front, et qu'elles sont à 4 ou 500 pas de distance, une des deux arrête son centre 1, fait marcher brusquement ses deux ailes renforcées 3, pour tomber au pas redoublé sur celles de l'ennemi, et les culbuter: mais comme pour cette manoeuvre il faut diminuer les forces du centre, si l'ennemi n'est pas bientôt rompu, il peut trouver le moyen de l'attaquer, et se jettant dans les trouées entre les ailes et le centre séparer votre armée en plusieurs parties.

Le 5ème ordre diffère seulement du 4ème en ce que l'on couvre le centre, des archers et armés à la légère, pour qu'il ne soit pas si facilement exposé aux attaques de l'ennemi, en cas que l'attaque des deux ailes n'ait pu le culbuter dès le premier effort.

„Le 4ème et le 5ème ordre n'en font qu'un „pour nous aujourd'hui, dit le Ml. de Puységur *), „qui ne distinguons plus d'armure légère, ni d'ar„mure pesante." On les emploie, quand les ailes sont supérieures à celles de l'ennemi. Une attaque de

*) De l'art de la guerre, pag. 343. du tom. 1er.

de cette nature, qui reussit, peut donner promptement la victoire; mais si l'ennemi n'est pas rompu aux premières charges, il est possible, qu'il tombe avec des troupes supérieures en nombre sur le centre que l'on a dégarni, qu'il l'enfonce, coupe ainsi la communication de l'une à l'autre aile, situation très-critique et qui exposeroit à une défaite.

Le sixième ordre (Fig. 4. pl. 5.) a beaucoup de rapport avec le second. „Quand deux armées „marchent l'une à l'autre, attaquez avec votre aile „droite très-renforcée 1, la gauche 2 de l'ennemi, „qu'il faut tâcher de culbuter par une attaque „vive; le centre et la gauche 3, disposés oblique„ment comme un javelot 5, qui se présente de „pointe, restent éloignés de la droite 4 de l'en„nemi."

Cette disposition est la meilleure de toutes et peut être la ressource d'un Général, qui est inférieur en nombre et en qualité de troupes. Sa propriété est de rendre inutile une partie des forces de l'ennemi, car tandis que la droite 1 attaquera la gauche 2 de l'ennemi, celui-ci ne pourra secourir ni sa droite ni son centre 4, attendu qu'il craint la partie de l'armée, qui est étendue en forme d'1, et qui tiendra en échec toute la partie de sa disposition, qui ne seroit pas attaquée. S'il dégarnit quelques parties de sa ligne, pour renforcer les troupes qui combattent, ou peut en faire autant, ou attaquer les endroits affoiblis.

Cette

Cette manière de combattre fut employée avec succès par Epaminondas à la seconde bataille de Mantinée rapportée par Xenophon à la suite de Thucydide. Par ce récit il paroît, que l'armée du Général Thébain formoit une perpendiculaire sur le flanc gauche de l'ennemi. Profitant de la confusion qui arrive toujours, quand on est pressé de se mettre en bataille, Epaminondas tomba avec toutes ses forces sur la partie la plus proche de lui, et l'enfonça, avant qu'elle pût être secourue par les plus éloignées. Il est bon d'observer, que par une disposition contraire on peut entreprendre avec sa gauche contre la droite de l'ennemi, et lui refuser son centre et sa droite.

Cet ordre de bataille, qui est assez souvent celui qu'il convient de prendre, quand il s'agit de combattre dans une marche, doit subir quelques changemens dans la tactique moderne, relativement à la différence des armes de jet, dont nos troupes font usage. L'artillerie rend impraticable ce que l'auteur latin propose ici; car des troupes rangées sur un grand front disposé perpendiculairement à celui de l'ennemi, auroient beaucoup à souffrir de son canon, qui les prendroit d'écharpe. On ne peut remédier à cet inconvénient que par une position oblique 3; l'inspection de la figure 4 suffira, pour en faire voir l'avantage.

Le septième ordre est celui, où étant inférieur en nombre, on appuye un de ses flancs à quelque

lo-

localité avantageuse, qui le couvre; telle que marais, rivière, hauteur, ou même des retranchemens, qui empêchent l'ennemi de vous déborder de ce côté. L'on porte à son autre aile ses meilleures troupes, le reste de l'armée est disposé selon la méthode ordinaire, observant de placer la cavalerie 3, à l'aile qui n'est pas appuyée (Fig. 5. pl. 5.). Végéce dit ensuite, qu'il faut choisir les meilleures troupes, pour former le coin. On appelle coin une certaine disposition de soldats, qui se termine en pointe, s'élargit à la base, et rompt la ligne des ennemis en faisant, qu'un grand nombre d'hommes lancent leurs traits sur un même endroit. À cette manoeuvre les anciens en opposoient une autre qu'ils nommoient tenaille. Cette disposition ressemblante à la lettre V, se formoit de soldats d'élite bien serrés, qui recevoient le coin, l'enfermoient ainsi des deux cotés et rendoient son effet inutile. Ce septième ordre n'est autre que le premier, dont une des ailes est appuyée. Quand au reste de la disposition la nature de nos armes nous interdit ces saillants et ces rentrants. Les circonstances, la variété des localités ne permettent pas, de regarder comme règle le conseil que donne Végéce, de mettre toute la cavalerie à l'aile qui n'est pas appuyée *).

Toutes les dispositions précédentes et toutes cel-

*) On peut disposer obliquement, si l'on veut, l'aile, qui n'est pas appuyée. No. 4. Fig. 5. pl. 5.

elles, que l'on peut former, sont parallèles ou obliques; il n'existe donc réellement que deux ordres de bataille, le direct ou parallèle et l'oblique. Je vais tâcher d'en développer les principes et l'application aux diverses irrégularités du terrain, de manière à offrir aux jeunes gens curieux de s'instruire, des points fixes, d'après lesquels ils pourront facilement dessiner et concevoir des dispositions.

Ordre direct ou parallèle.

On appelle ainsi une disposition de bataille dont le front développé parallèlement à celui de l'ennemi, peut entrer en action à la fois de toutes les parties qui la composent. Quand je dis parallèlement, on ne doit pas entendre ce mot dans la précision géométrique, car il y a peu de pays, qui puissent permettre à deux armées de s'étendre sur des fronts exactement parallèles l'un à l'autre. Le nom d'ordre parallèle appartient donc à toute disposition, qui place tous les corps de deux armées les uns vis-à-vis des autres, en mesure et à portée de combattre.

Voilà certainement comme ont dû se disposer les armées dans les premiers âges de la science militaire. Alors elles n'étoient pas si nombreuses qu'aujourd'hui; elles se formoient sur une ordonnance

nance moins étendue; on étoit armé de manière à avoir besoin de s'approcher, pour se nuire: On ne connoissoit point toutes les finesses de la tactique; en raison de ce qu'on étoit moins éclairé, on étoit plus courageux, peut-être. Chacun vouloit combattre; chacun vouloit avoir part au danger et à la gloire: de-là ces batailles si terribles et si sanglantes, que nos combats actuels, qui ne sont que des jeux auprès d'elles, nous les font presque regarder comme fabuleuses. Qu'on voie encore aujourd'hui deux nations sauvages violemment animées l'une contre l'autre, et ne connoissant pas l'usage de nos armes à feu: leurs braves s'assembleront, marcheront les uns aux autres, se joindront, et là, leur disposition sera de s'étendre, pour pouvoir tous combattre, et chercher chacun son homme. Ainsi se battent, dans l'Amérique Septentrionale, toutes les nations que les Européens n'ont pas formées et armées; aussi leurs guerres finissent-elles quelquefois par la destruction entière du peuple vaincu. Ainsi ont combattu toutes les premières races d'hommes qui ont habité l'Europe, jusqu'à ce que le hasard, l'ambition et le raisonnement ayent fait naître parmi elles quelques lumières.

On voit, que l'ordre parallèle étant le plus naturel et le plus simple, a dû être la plus ancienne disposition connue. Ce ne sont pas les mots qui font les choses, et, quoique des sauvages ne connoissent peut-être ni le mot ordre ni certainement

ment le terme parallèle, c'est cette disposition informe et d'instinct, qu'ils prennent pour aborder tous à-la-fois l'ennemi et le combattre; c'est elle, qui se perfectionnant peu-à peu, et les mots naissans avec les idées, est devenue et a été nommée ordre parallèle.

À mesure que les hommes s'éclairèrent, les armées supérieures en nombre durent chercher à tirer parti de leur supériorité, et pour cet effet, à envelopper l'ennemi, et à embrasser ses flancs. De-là cette disposition en forme de croissant qui subsiste encore aujourd'hui dans les armées Turques et Asiatiques. D'un autre côté, des Généraux habiles, se trouvant à la tête d'armées inférieures, durent chercher les moyens de suppléer à cette infériorité par la perfection de la tactique: ils durent sentir, qu'en se présentant parallèlement à un ennemi supérieur en nombre, ils s'exposoient à être enveloppés et battus; qu'il y avoit telle autre sorte de disposition, telle science de mouvemens, au moyen de laquelle ils pouvoient porter l'élite de leurs forces à un des points de l'ordre de bataille, n'engager le combat que sur ce point et mettre hors de prise toutes les autres parties de leur disposition; de-là l'ordre oblique, et toutes les autres dérogations à l'ordre parallèle. Enfin entre des Généraux tant soit peu éclairés de part et d'autre, l'ordre parallèle cessa d'avoir lieu dans les batailles, parceque, supérieurs ou inférieurs en nombre,

ils calculèrent, avec raison, qu'il y avoit d'autres dispositions plus avantageuses.

Ce qui prouve que telle a dû être, dans l'antiquité, l'origine des différens ordres de bataille, c'est que nous les avons vu renaître dans la même progression. Avec l'empire Romain, la science militaire déchut et s'anéantit; il succéda des siècles de ténèbres; les hommes redevinrent à-peu-près aussi ignorans que l'avoient été ceux des premiers âges. Cette ignorance s'étendit sur tout, elle s'étendit particulièrement sur la manière de faire la guerre; car il faut observer en passant, qu'alors c'étoit tout ce qu'il y avoit de plus grossier et de plus ignorant dans les nations, qui se dévouoit aux armes; les habitans des villes n'étoient point guerriers, et le petit nombre d'hommes livrés à l'étude étudioit pour l'autel, pour la scolastique ou pour quelques arts échappés à la barbarie générale.

On en revint donc alors à se battre comme dans les premiers temps. Ce fut multitude contre multitude, hasard contre ignorance, les armées s'abordoient et s'engageoient de tout leur front; ainsi se donnèrent les batailles de Clovis contre Attila, de Charles-Martel contre les Sarrasins, de Charlemagne contre les Saxons. La preuve qu'elles se donnoient ainsi, c'est qu'il y périssoit un nombre incroyable de combattans. Les chroniques de ces guerres disent souvent, que peu de vaincus se sauvoient du carnage des combats. Ces armées

pré

prenoient, sans le savoir, l'ordre parallèle; il eut lieu encore, long-temps après, il eut lieu tant que la tactique resta dans l'enfance, on le trouve à Marignan, à Agnadel, à Pavie, partout où les armées eurent le temps de se mettre en bataille la veille, et la possibilité de s'aborder.

Quand la science militaire commença à renaître, on fit le même raisonnement qu'avoient fait les anciens, et en conséquence on s'écarta de l'ordre parallèle. On chercha à manoeuvrer, à tourner son ennemi par les flancs, il n'y eut presque plus de batailles engagées sur la totalité du front; il y en eut bien moins encore, quand les armées devinrent plus nombreuses, et se rangèrent sur une ordonnance plus mince. Le moyen, en effet, que, sur des fronts aussi étendus, il n'y eut pas quelque obstacle, qui empêchât de se joindre! On adopta alors un nouveau genre de guerre fondé sur la nature du terrain et sur le choix des positions. Les armées inférieures se mirent, soit par les retranchemens, soit par les obstacles naturels du pays, à l'abri de toute attaque, ou réduisirent la possibilité de les attaquer à des points. Tous les combats devinrent des affaires de postes; il n'y eut plus de batailles générales, par conséquent plus d'ordre parallèle. Depuis la fin du dernier siècle on ne peut pas, je crois, citer une action, où les armées ayent engagé le combat sur tout leur front.

Ce qui contribue maintenant à faire rejeter gé-

néralement l'ordre parallèle, c'est, outre l'immense front des armées, et la difficulté de se joindre, la nécessité où sont tous les états de ne pas compromettre au hasard d'une action générale des armées, qui font toutes leurs forces, et leurs destinées. Aujourd'hui qu'aucune nation n'est guerrière ni par ses moeurs ni par sa constitution, aujourd'hui que les peuples n'ont pour défense qu'un certain nombre de troupes, que hors de ces troupes tout le reste des citoyens n'est qu'une multitude, inaguerrie, sans aucune idée de guerre et de discipline, prête, par conséquent, à subir le joug du vainqueur; la politique respective des gouvernemens veut, que les Généraux ne donnent rien au hasard. On vient de voir, comment le résultat des ordres parallèles mis en exécution un jour de bataille, étoit de rendre l'action générale, comment elle devenoit plus terrible, plus décisive, plus sanglante, comment il se pouvoit qu'elle entraînât la destruction totale des vaincus. Qu'on se peigne la détresse d'une de nos nations, si on venoit lui dire, comme on le dit aux Romains après la journée de Cannes: „l'ennemi arrive, l'armée qui couvroit la capitale a engagé une bataille générale, et cette armée n'est „plus" *).

L'or-

*) Que diroit Mr. de Guibert, (dont j'ai tiré beaucoup de ces réflexions) si sortant du tombeau, il pouvoit revenir sur les événemens, qui se sont passés depuis 1790. Il étoit si bon François, qu'il ne pourroit entendre sans attendrissement le récit des efforts glorieux de sa patrie.

L'en-

L'ordre parallèle pris dans la signification que je lui ai donnée au commencement de ce chapitre, n'est donc plus aujourd'hui mis à exécution dans les batailles; mais ce nom peut rester à la disposition primitive et habituelle d'organisation et de cam-

L'ennemi est à 5 marches de Paris, les frontières sont entamées, à la nouvelle du danger de la patrie la France entière se change en un camp, chaque François devient soldat, les dissentions, les factions, les partis se taisent, il n'est plus qu'un cri, qu'une volonté, c'est de marcher aux frontières. Le fanatisme de la patrie alloit si loin, que les Vendéens même oublioient leur vengeance et les forfaits de leurs oppresseurs, pour célébrer les victoires des armées républicaines. La nouvelle d'une ville prise, d'une victoire remportée, d'une province conquise suspendoit les horreurs de la guerre civile.

On a été injuste envers Mr. de Guibert; avec de grands moyens, des vues vraiment utiles ayant eu le malheur de heurter l'orgueil et l'amour-propre de la première classe de la nation, on lui a refusé jusqu'à des talens. Les étrangers ont été plus vrais, ils ont avoué son mérite, mais sont convenus en même temps, qu'une grande suffisance l'avoit souvent égaré. Il est impossible, de ne pas être étonné de l'esprit de parti, qu'il a montré en traitant la question de l'utilité des places fortes. Mr. de Guibert avoit trop de connoissances réelles, pour pouvoir être cru de bonne foi dans la manière, dont il a envisagé ce sujet. Un peu d'égoïsme, un grand désir de se singulariser, ont pu seuls l'entraîner. Mr. de Bousmard dans une brochure aussi pleine d'esprit que forte de raisons, a détruit le système de Mr. de Guibert au moment de sa naissance.

campemens d'une armée, puisque toutes les parties de cette disposition se trouvent d'égale force et prêtes (les obstacles du terrain mis à part) à entrer en action avec l'ennemi, s'il venoit attaquer à la fois tout le front.

Cependant je dois dire, avant que de quitter cet article, qu'il pourroit y avoir des occasions, où une armée supérieure en courage et sûre de ne pas être prise par ses flancs, pourroit se servir de l'ordre parallèle. Ce qu'il y a de certain du moins, c'est que les batailles, qu'une pareille armée gagneroit dans cette disposition, ruineroient l'armée qui lui seroit opposée, tandis que les batailles actuelles entre deux Généraux habiles, ne peuvent jamais avoir de si grands résultats.

Dispositions parallèles offensives.

Je suppose, qu'on soit obligé d'attaquer une armée 1, dont la droite est appuyée à une rivière et la gauche à un marais (Fig. 6. pl. 5.). La nature du terrain empêchant l'assaillant (qu'on suppose supérieur) de pouvoir déborder l'ennemi et agir sur ses flancs, on ne peut attaquer que de front. L'infanterie 2 et la cavalerie 3 seront donc rangées sur un front égal à celui de l'armée 1, et l'excédent des troupes 4, sera placé, derrière les ailes, en ré-

réserve. Le but de cette disposition est de faire craindre à l'ennemi pour ses ailes, et de l'engager à tirer des troupes du centre, pour les renforcer. Si l'on parvient à le déterminer à ce mouvement, les ailes feront de fausses attaques, tandis que les troupes du centre soutenues des réserves 4, qui s'y porteront et s'y formeront en troisième ligne, chargeront avec la plus grande vigueur. Si l'on est victorieux, les ailes de l'ennemi se trouvent séparées, et les troupes, qui ont percé le centre, tournant à droite et à gauche, les prendront en flanc et à dos, et faciliteront leur défaite. Mais si l'ennemi n'est pas la dupe de ces mouvemens et ne dégarnit point son centre, il n'y a d'autre parti à prendre que de renforcer ses ailes, de manière à attaquer celles de l'ennemi avec une supériorité, qui puisse faire espérer de les enfoncer, tandis que le centre fera de fausses attaques. Comme j'ai supposé l'armée assaillante plus forte, il est possible d'entreprendre contre les ailes de l'ennemi avec des forces supérieures et d'avoir encore un centre égal au sien.

Si l'on vouloit attaquer une armée, qui outre les avantages ci-dessus indiqués, pour appuyer ses ailes, auroit un village 3 au centre; voici quelle pourroit être à-peu-près la disposition, (Fig. 7. pl. 5.). Il n'y a que deux partis à prendre dans l'attaque de cette armée; d'attaquer seulement le centre en tenant les ailes en échec par de fausses démonstrations; ou de simuler une attaque au centre,

tre, et de tomber sur les ailes avec des forces supérieures.

La figure fera voir les mouvemens nécessaires pour l'attaque du centre de l'ennemi, en cas que trompé par les mouvemens des ailes de l'armée assaillante, et craignant pour les siennes, il ait dégarni et affoibli son centre. Lors de l'attaque les réserves 6 de l'armée assaillante viendroient soutenir en 3ème ligne les troupes de son centre marchant à l'ennemi.

Quant à tenir le centre en échec et attaquer les ailes, cette manoeuvre deviendroit impossible, (malgré la supériorité du nombre) si l'ennemi se poste de façon, que le village du centre bien garni de troupes et d'artillerie, se trouve à quelques distances en avant de sa première ligne *). On ne pourroit jamais attaquer les ailes, car on prêteroit toujours le flanc au feu d'écharpe du village.

Dispositions défensives parallèles.

Les dispositions parallèles défensives sont fort dangereuses, lorsqu'on n'a pas ses ailes bien appuyées, ou que l'on n'a point assez de troupes, pour

*) C'étoit ainsi qu'étoit posté le Général Merey à Nördlingen.

pour bien garnir et remplir totalement l'espace compris entre les points, auxquels on pourroit les appuyer. Si une armée quelconque inférieure en nombre, étoit obligée de recevoir bataille en plaine rase (Fig. 8. pl. 5.), voici à peu près les attentions qu'elle doit avoir.

L'ennemi étant supérieur en nombre, profitera de cet avantage, pour entreprendre contre les flancs. Parvenir à rendre cette attaque inutile, et le contraindre à n'attaquer que de front, ce sera enlever à l'ennemi une grande partie de ses avantages. C'est donc à assurer ses flancs que l'on doit porter tous ses soins.

On rangera l'armée comme de coutume sur deux lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes. Aux ailes de l'infanterie on placera, entre les deux lignes, des bataillons 3, pour les assurer en cas de défaite de la cavalerie *). On doit assurer, s'il est possible, les ailes de la cavalerie par des abattis 7, ou des chariots, derrière lesquels on dispose de l'infanterie 8: des escadrons de cavalerie 4, et de dragons 5, seront placés, comme en 3ème ligne, à une certaine distance en arrière des ailes, pour s'opposer à tous les mouvemens, que l'ennemi voudroit tenter, pour tourner ces obstacles, et

*) Ce fut cette précaution, à laquelle Frédéric II. dut le gain de la bataille de Molwitz.

et s'avancer lur les derrières. Une réserve d'infanterie 6 soutiendra le centre. Lorsque l'ennemi 3 attaquera les flancs, la cavalerie 4 le recevra de front, tandis que les dragons se porteront sur ses flancs et ses derrières. Si les ailes de l'ennemi sont battues, on se précautionne alors contre les attaques de son centre

Si l'on est obligé de recevoir la bataille sur un terrain, où l'on ait ses deux ailes 1 et 2 appu-

*) Les ordres de bataille en rase campagne doivent être partout également forts; car tous les mouvemens de l'ennemi y étant libres, il pourroit bien se réserver un corps, qu'il employeroit à vous donner de la besogne.

En cas que l'une des ailes ne fut pas appuyée, le Général qui commande la seconde ligne, doit envoyer des dragons, pour déborder la première ligne sans en attendre l'ordre; et les houssards tirés de la 3ème ligne, viendront déborder les dragons.

La raison en est bien sensible, si l'ennemi fait un mouvement, pour prendre la cavalerie de la première ligne en flanc, les dragons et les houssards feront à leur tour la même chose à l'ennemi; mais pour recevoir la bataille dans une pareille disposition, il ne faut pas qu'il y ait une trop grande disproportion de forces; sans cela l'ennemi supérieur finiroit par vous entamer à cette aile, il n'y auroit alors, si l'on étoit contraint à combattre, que le secours des chariots et abattis, pour donner un appui factice à cette aile.

Instruction militaire de Frédéric II. page 114.

puyées, et un village 3 au centre (Fig. 9. pl. 5.); le village se trouvant au centre du champ de bataille, est un poste de la dernière conséquence, c'est la clef de votre position. On le couvrira par des retranchemens 4, de manière que l'artillerie rase le front des ailes, et prenne en flanc les troupes ennemies, qui pourroient tenter de les attaquer. On garnit en outre le retranchement d'infanterie 6, et on en place d'autre 7, en réserve derrière le village, pour soutenir, ou remplacer les troupes qui le défendent; on peut les disposer en ligne ou en colonne; cette dernière manière paroît plus propre que l'autre à faire filer promptement des troupes dans le village, s'il en étoit besoin. On partage ensuite le reste de l'infanterie 8, et de la cavalerie 9, à droite et à gauche du village, à quelque distance en arrière, pour qu'elles soient mieux défendues par le feu du village. À l'extrémité des ailes on établit des batteries de grosses pièces, pour prendre de revers l'ennemi, s'il marchoit à l'attaque du village. Ces batteries, croisant leurs feux avec celui des retranchemens du centre, en avant de la trouée, qui se trouve entre le village et l'appui des ailes, rendent toutes tentatives de l'ennemi impraticables contre-elles. Des réserves 10 ajoutent encore à leurs forces.

Si l'on n'avoit pas le temps de fortifier le village, on posteroit l'infanterie dans les haies et dans les maisons qui s'en trouveroient les plus proches. On la rafraîchiroit continuellement, pendant le combat,

bat, par des troupes tirées de la colonne 7; et l'on porteroit tous ses soins à y établir de bonnes batteries de manière à remplir l'effet de celles du retranchement supposé ci-dessus.

Si une armée doit combattre sur un terrain, où ses ailes puissent être appuyées, que le front soit totalement dégarni, et qu'elle ait le temps de se retrancher, il faudra élever sur le front des redoutes ou redans, dont le feu se croise à bonne portée. Les redoutes ou redans seront garnis d'infanterie et de canons. L'on disposera une ligne d'infanterie avec du canon, pour en défendre les espaces intermédiaires. Quelques corps d'infanterie, de cavalerie, et dragons formeront la seconde ligne. La cavalerie soutiendra le tout, et l'artillerie de position sera distribuée entre les redoutes. C'étoit-là la disposition qu'avoit pris le Maréchal de Saxe en 1748 avec l'armée, qui couvroit le siège de Maestricht. Derrière ses redoutes il vouloit attendre l'ennemi, qui auroit tenté de vouloir faire lever le siège. Les figures 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, de la planche 19 du 3ème volume offrent toutes les dispositions, que l'on peut donner aux retranchemens, dont l'on veut couvrir son front, selon le plus ou le moins de temps que l'on a devant soi, pour les construire; et d'après le plus ou le moins d'importance que l'on attache à maintenir sa position.

Si une armée devoit combattre sa droite à une ri-

rivière 1, sa gauche à un marais 2, et des étangs 3 et 4 vers le centre, la disposition seroit très-facile (Fig. 10. pl. 5.).

La droite composée d'infanterie 5 et de cavalerie 6 seroit postée entre la rivière et l'étang 3; un corps d'infanterie 7 se postera devant la trouée des deux étangs. Deux lignes d'infanterie 8 et de cavalerie 9 formeront la gauche de l'armée, que l'on fera soutenir par une réserve d'infanterie 10, et une de cavalerie 11. L'artillerie sera disposée de manière à ce que son feu se croise en avant du front des troupes. Deux fortes batteries appuyeront les ailes.

Pour augmenter la force de cette position, on pourroit lier les deux étangs ensemble par un bon retranchement tenaillé, ce qui augmenteroit les feux, qui se croiseroient en avant des ailes. Une batterie de gros calibre, placée sur la rive au de-là de la rivière, protégée d'un bon retranchement, appuyée par un corps de troupes, rendroit l'attaque de l'aile droite presque impraticable. Si le Ml. de Villeroy à la bataille de Ramillies eut établi une forte batterie sur la rive droite de la Méhaigne, il eut rendu impossible l'attaque de sa droite; et le Duc de Malborough n'auroit pu se hasarder à la tourner, comme il le fit. Pendant près de 5 heures que le Duc de Malborough fut à changer sa disposition de combat, après avoir inutilement essayé de forcer la gauche des François couverte par

de

de petites jetées et des marais impraticables, le Duc de Villeroy auroit eu tout le temps de faire dresser cette batterie, et d'occuper le village de Tavieres, ce qui eut mis l'aile droite sur la défensive la plus imposante.

Si l'armée étoit obligée de combattre sa droite à une rivière, sa gauche à un marais, et au centre un village 3, qui donne au champ de bataille la forme d'un angle (Fig. 2. pl. 5.); le village étant le point d'appui du centre, ne peut être retranché avec trop de soin; au moins il doit être garni d'une quantité d'infanterie suffisante pour le défendre avec opiniâtreté. L'infanterie 5, soutenue d'une seconde ligne composée d'infanterie 6 et de dragons 7, sera disposée à droite et à gauche du village. On rangera la cavalerie en 3ème ligne. Une réserve d'infanterie 9 renforcera, s'il est nécessaire, les troupes qui défendent le village. L'inspection de la figure fera voir la disposition de l'artillerie. Si l'on en a le temps, on peut rendre inattaquable une des ailes de l'armée par des redans tracés devant cette aile, entre le village et l'appui de l'aile. Si l'on avoit un pont sur la rivière, afin de mieux appuyer sa droite, on établiroit au de-là une batterie 12, pour prendre en flanc les attaques, que l'ennemi pourroit tenter contre cette droite.

Ce fut sur un terrain à peu près semblable que l'ar-

l'armée Françoise combattit à la bataille de Fontenoy..

Ordre oblique.

On a vu dans l'introduction du chapitre précédent, comment la science militaire a substitué l'ordre oblique à l'ordre parallèle, et a rendu les batailles plus savantes et moins sanglantes. C'est un jeu de calcul et de combinaison qui a succédé à un jeu de hasard et de ruine. Il est heureux que la science militaire, qui est la science de la destruction, rende la guerre moins destructive en se perfectionnant. Il est heureux que ce puisse être l'habileté des Généraux, qui décide le sort des batailles, plutôt que la quantité du sang répandu. Enfin dans un siècle, où tous les arts ont fait des progrès, il est honorable, il est encourageant pour les militaires, que celui de la guerre se ressente de la propagation générale des lumières.

L'ordre oblique est l'ordre de bataille le plus usité, le plus savant, le plus susceptible de combinaisons; l'ordre dont se serviront toujours les armées inférieures commandées par de bons Généraux; c'est cet ordre si fameux chez les anciens; mais dont aucun de leurs tacticiens ne nous a fait connoître le mécanisme intérieur. Les Généraux Prussiens sont les premiers modernes, qui l'ont exé-

exécuté par principes, et qui l'ont adapté à la tactique actuelle.

C'est à ce changement lumineux que Frédéric II a dû le grand nombre de victoires qui, sous son règne, ont immortalisé son armée, et fixé à jamais les yeux de la postérité sur un pays qui, dans une période de 50 ans, a sçu, par ses progrès dans la tactique, la valeur de ses troupes, l'habileté de ses chefs, sortir du rang de seconde puissance et s'acquérir une grande prépondérance.

Pour qu'un ordre de bataille soit oblique, il n'est pas nécessaire que le front de cet ordre dessine exactement une ligne oblique par rapport au front de l'ennemi; car rarement les terrains et les circonstances permettent, qu'une pareille régularité puisse avoir lieu. On appelle oblique toute disposition, où l'on porte sur l'ennemi une partie et l'élite de ses forces, et où l'on tient le reste hors de sa portée; toute disposition en un mot, où l'on attaque avec avantage un ou plusieurs points de l'ordre de bataille ennemi, tandis qu'on donne le change aux autres points, et qu'on se met hors de mesure de pouvoir être attaqué par eux.

Il est à remarquer qu'une disposition oblique quelconque est en même temps offensive et défensive; car on attaque l'ennemi avec une ou plusieurs parties de l'armée, tandis qu'on lui refuse les autres. Il est fort avantageux d'employer l'oblique

lique contre une armée postée : on ne craint pas alors d'être prévenu. L'oblique peut s'employer contre la droite, la gauche ou le centre de l'ennemi, ou contre les parties intermédiaires de ces points. Cependant l'effort d'une disposition oblique se fixe ordinairement contre l'une ou l'autre aile; il est rare, que ce soit contre les parties intermédiaires. Le moyen de faire échouer une attaque oblique est, de prendre une disposition contraire à celle de l'ennemi, et d'avoir une réserve d'infanterie ou de cavalerie prête à renforcer la partie, qu'il attaquera. La chose ainsi entendue, presque toutes les batailles qui se sont données depuis un siècle, ont été dans l'ordre oblique; car elles se sont toutes réduites à des points d'attaque. Mais cet ordre étoit pris au hasard et dicté par les circonstances ou par la nature du terrain. On n'avoit point approfondi ses avantages, on ne connoissoit pas ses finesses, on ignoroit la manière de le prendre rapidement sur un point indiqué par les circonstances du moment, et non prévenu dans l'ordre de marche; ainsi dans un art qui est au berceau, il arrive qu'on se sert machinalement d'un instrument dont on ne connoît ni les propriétés, ni l'usage.

Pour développer parfaitement la théorie de l'ordre oblique, il faut entrer dans des détails qui fassent concevoir pas à pas ses principes, leur objet et leur application.

On distingue deux différentes espèces d'ordre oblique; l'une est l'ordre oblique de principe, l'oblique proprement dit; c'est-à-dire, l'ordre dans lequel l'armée est disposée véritablement obliquement au front de l'ennemi; l'autre est l'ordre oblique de circonstance, c'est-à-dire, l'ordre dans lequel l'armée, quoique n'étant point disposée obliquement au front de l'ennemi, se trouve cependant, soit par la nature du terrain, soit par l'habileté de ses mouvemens, dans le cas de l'attaquer sur un ou plusieurs points, et d'être elle-même hors de prise sur les autres. Je vais parler successivement de chacune de ces deux espèces, et faire sentir leur différence.

Oblique de principe.

On appelle oblique de principe celui, dans lequel on est précisément rangé obliquement au front de l'ennemi, et où on lui refuse une ou plusieurs parties. Par exemple, le 4ème et le 5ème ordres de bataille proposés par Végèce sont obliques, parceque le centre reste éloigné de l'armée qu'on attaque, tandis que les deux ailes avancent pour la charger.

L'ordre oblique, proprement dit, peut s'exécuter de deux manières, par ligne ou par échelon. Par ligne, c'est-à-dire, la disposition formant un

front

front oblique et en demi-quart de conversion; tous les bataillons et escadrons étant contigus et sur le même alignement *). (Fig. 1. pl. 6.).

Par échelons, c'est-à-dire, chaque bataillon et escadron se laissant dépasser du côté, vers lequel on veut attaquer, par le bataillon ou escadron qui est à côté de lui, d'un certain nombre de pas plus ou moins considérable, suivant le nombre de troupes, qui composent chaque colonne et le degré d'ob-

*) Si l'on vouloit attaquer obliquement une partie quelconque de l'armée ennemie par exemple sa gauche 2, la droite, qui sera renforcée, joindroit par un mouvement de conversion 4, la gauche de l'ennemi, tandis que le centre et la gauche le tiendroient en échec (Fig. 2. pl. 6.). On sent, combien une pareille manoeuvre est lente et difficile. Une troupe peu nombreuse fait un mouvement de conversion, mais les difficultés de cette manoeuvre croissant en raison de l'étendue du front des troupes, il seroit absurde de vouloir, que nos armées prissent une direction oblique par un mouvement de conversion. D'ailleurs les difficultés du terrain pourroient interrompre cette manoeuvre à chaque instant.

Un autre inconvénient de former cet oblique est, que le canon de l'ennemi 7 peut enfiler une bonne partie des troupes, qui ne combattent pas et leur causer beaucoup de perte.

Il ne faut pas cependant en inférer, que cette oblique doive toujours être rejetée; on peut l'employer avec succès, quand on attend l'ennemi et lorsque le flanc des troupes les plus proches de lui est bien couvert.

d'obliquité qu'on veut donner à l'ordre de bataille. Toute la partie qui doit attaquer, formant cependant une espèce de marteau en avant, et étant rangée dans la disposition ordinaire (Fig. 3. pl. 6.).

Cette disposition par échelons peut (et elle vaut infiniment mieux) au lieu d'être formée par escadron et par bataillon, l'être par régiment ou par brigade, et même par corps plus considérables. Les dits corps étant par échelons, sont éloignés l'un de l'autre, de manière à pouvoir se donner la main au besoin, et à occuper les positions, qui peuvent le plus les mettre hors de prise et faire illusion à l'ennemi.

Cette seconde manière de former l'oblique, est préférable à tous égards à la première. Elle est plus simple, d'une exécution plus facile, et plus applicable à tous les terrains et à toutes les circonstances. Elle a encore cet avantage, que l'ennemi ne peut prendre en flanc une division quelconque, sans s'exposer à y être pris lui-même par la suivante; cependant il est sage de couvrir par une réserve les flancs de la division qui attaque. On emploie encore la disposition en échelons, pour assurer une aile contre les entreprises de l'ennemi qui la déborde.

On peut parvenir de plusieurs manières à prendre ces différentes dispositions obliques:

1°. En

1°. En donnant à l'avance aux colonnes le dégré d'obliquité que doit avoir la disposition, et les présentant à-peu-près dans la forme de tuyaux d'orgues;

2°. En présentant les têtes des colonnes sur un front parallèle à l'ordre de l'ennemi, le tenant ainsi en suspens sur la disposition qu'on va prendre; et manoeuvrant ensuite, partie en avant pour se porter et se déployer sur le point qu'on a reconnu le plus foible, partie en arrière, pour reculer et mettre hors de prise les portions de son ordre de bataille, qu'on a dégarnies et qu'on veut refuser à l'ennemi;

3°. En formant les échelons par gros corps, et dirigeant chaque colonne ou partie de colonne qui les compose, sur le point où elle doit se développer.

4°. On peut enfin se disposer en échelon en partant d'un ordre de bataille parallèle déjà formé. Les bataillons, qui doivent attaquer, marchent en avant, et ceux qui doivent soutenir et se refuser à l'ennemi, restent successivement en-arrière à des distances combinées sur le dégré d'obliquité, qu'on veut prendre. Des Officiers, qui ont vu exécuter cette manoeuvre dans les camps du Roi de Prusse, ont faussement imaginé, qu'elle étoit applicable à une armée. Elle ne l'est qu'à un corps de troupes ou à une partie de ligne, qui devant former une

attaque, veut faire des efforts successifs avec une partie de ses forces, et tenir l'autre comme en réserve et hors de portée du feu de l'ennemi. Car, avec une armée, c'est toujours par des mouvemens en colonne qu'on doit arriver à la formation de l'ordre de bataille, parceque tout mouvement en bataille sur un grand front est trop lent, trop pesant, et donne à l'ennemi trop de temps et d'avantages, pour faire sa contre-disposition.

Le dégré d'obliquité de la disposition oblique, soit que cette disposition se fasse par ligne ou par échelon, doit être combiné sur la force de l'ennemi, sur sa science, sur sa hardiesse, et plus particulièrement encore sur la nature du terrain; sur les points avantageux de défensive, que ce terrain peut fournir aux parties de l'ordre de bataille, que l'on veut refuser. Ainsi plus l'armée de l'ennemi est supérieure, plus cet ennemi est habile et manoeuvrier, et plus l'on doit avoir d'attention d'éloigner de lui les parties foibles et défensives de l'ordre de bataille; plus il faut à cet effet que la direction d'obliquité, sur laquelle l'armée est rangée, forme un angle ouvert avec l'aile ennemie qu'on attaque. Il n'est guères possible au reste de donner de principe général sur cela: car la nature du terrain peut être telle que dans de certains points on puisse, sans inconvénient, approcher de l'ennemi les parties de sa disposition, qui doivent rester en défensive, parcequ'au moyen de la position qu'offriront ces points, on aura entre l'ennemi et soi des ob-

sta-

stacles, qui l'empêcheront de faire sur ces parties foibles un mouvement offensif. J' aurai occasion de revenir sur cette circonstance en parlant de la seconde espèce d'ordre oblique.

L'ordre oblique se formant presque toujours sur une des ailes de l'ennemi, et son objet alors devant être de la déborder et de la prendre à revers, il faut qu'aussitôt que le Général a déterminé celle qu'il veut attaquer, les colonnes dirigent leur tête, et marchent en écharpant vers ce flanc, de manière qu'au moment du déployement, la disposition de l'aile, qui doit engager le combat, déborde l'ennemi et puisse le prendre en flanc.

Pour se procurer plus facilement l'avantage de déborder l'ennemi, il faut, lorsque l'ordre oblique doit s'exécuter par la droite, que toutes les colonnes de l'armée, ou tout au moins celles des troupes, qui sont destinées à former l'attaque, se déploient sur la droite; et qu'elles se déploient sur la gauche, si l'ordre oblique doit s'exécuter sur la gauche. Par ce moyen, on gagne sur le flanc et en dehors de l'ordre de marche, le terrain où se déploie la colonne de l'aile. De ce principe il ne s'en suit pas qu'on ne puisse jamais, en pareille circonstance, déployer les colonnes sur le centre: cette espèce de déployement étant plus court de moitié, doit au contraire être toujours employé, lorsque, par la direction de sa marche, l'armée a déjà rempli l'objet de déborder l'ennemi.

Un

Un autre avantage de l'ordre oblique étant d'étonner l'ennemi par une disposition imprévue, et de l'attaquer, avant qu'il ait eu le temps de changer la sienne; il faut déployer les colonnes à une distance si bien combinée, qu'aussitôt déployée, l'aile, qui doit attaquer, puisse marcher sans perte de temps à l'ennemi, et arriver promptement sur lui. Il est impossible au reste d'assigner des règles précises sur cette distance; ce peut être quelquefois très-près, s'il a peu d'artillerie, ou si son artillerie est peu redoutable, ou si enfin on peut déboucher sur lui à couvert; une autre fois ce doit être plus loin, si son artillerie est nombreuse et bien exécutée, si le terrain à parcourir pour arriver à lui, est plat et ouvert. L'espèce de troupes qu'on conduit, doit encore entrer pour beaucoup en considération sur cet objet. Sont elles braves, aguerries, habiles à manoeuvrer? on peut plus oser, on peut hasarder de les déployer plus près de l'ennemi, que quand elles sont molles et ignorantes. Est-ce de la cavalerie qu'on a à déployer? on peut la mettre en bataille de plus loin, parcequ'elle parcourt plus rapidement le terrain qui la sépare du but de son attaque. Est-ce de l'infanterie? on doit, par la raison contraire, la déployer de plus près. Enfin les seules maximes générales qu'on puisse donner à cet égard, c'est de se déployer à des distances, où le feu de l'ennemi ne soit pas assez meurtrier, pour jeter du désordre dans les manoeuvres des troupes; c'est en même temps de ne pas se déployer à des distances trop éloignées, parcequ'alors on perd

l'avan-

l'avantage 1°. de se remuer en colonnes, ce qui est bien plus rapide et bien plus facile; 2°. celui de cacher le plus long-temps qu'on peut à l'ennemi la quantité de troupes qu'on porte sur lui, et celui de pouvoir amener ces troupes rapidement et d'une seule traite à l'objet de leur attaque. En terminant ce chapitre par quelques exemples d'attaques, j'ose espérer que je serai parvenu, à lui donner toute la clarté, dont il est susceptible.

Si l'on vouloit attaquer obliquement la gauche de l'ennemi; voici les dispositions que l'on pourroit prendre (Fig. 4. pl. 6.). L'armée 1, étant rangée en bataille sur deux lignes, on placera les réserves. La première 2 d'infanterie et de cavalerie derrière le centre *). Deux réserves de cavalerie 3 et 4 soutiendront la droite et la gauche. Au moment de l'attaque, toute la droite 1, 5, 6 marchera brusquement à l'ennemi. La réserve 2 viendra se placer en troisième ligne de cette tête d'attaque. Les autres divisions 7, 8, 9, 10, se porteront successivement en avant à des distances calculées d'après l'obliquité déterminée de la disposition. Pendant ces mouvemens, les réserves 3 et 4 de cavalerie

*) On pourroit encore en placer une autre composée de quelques bataillons de grenadiers entre les deux lignes. Cette reserve avec une batterie d'artillerie à cheval serviroit à soutenir le flanc gauche de l'attaque de l'aile droite.

lerie se porteront vivement sur le flanc droit de l'aile attaquante, pour être à même d'agir, soit offensivement sur celui de l'ennemi, soit défensivement en assurant celui de leur aile droite. On placera la plus grande quantité d'artillerie 11 à la tête de l'aile droite et sur le flanc des divisions les plus proches de l'ennemi. On laissera pourtant quelques batteries à la gauche, pour que si pendant l'action la droite de l'ennemi 12 s'avançoit, pour attaquer cette gauche, l'artillerie put la soutenir; et tandis que les divisions du centre et de la gauche feront face à l'ennemi par un mouvement en arrière 13; la seconde ligne de la cavalerie 14 se disposera de manière, à couvrir le flanc gauche de cette aile refusée.

L'on peut appliquer l'inverse de tout ce que je viens de dire pour les attaques par l'aile gauche.

On appelle ordre double oblique *) celui, au moyen duquel on peut attaquer les deux ailes de l'ennemi, ou lui refuser les deux siennes et entreprendre avec son centre le sien **).

On

*) L'ordre double oblique est exactement la réunion de la seconde et troisième disposition de Végèce.

**) L'ordre double oblique se forme de deux façons: la première par des mouvemens de conversion; la seconde par échelons. Comme ce qui a été dit sur la formation de l'oblique simple, peut s'appliquer à l'ordre double,

en

On ne peut attaquer obliquement les deux ailes de l'ennemi, se porter sur ses flancs, ses derrières, et pousser en même temps son centre, si on ne lui est très-supérieur en nombre: mais si l'on n'a d'autre objet que d'entreprendre contre ses ailes et de les tourner, il est facile d'y réussir même à égalité de nombre au moyen d'une disposition, qui mette à couvert le centre, que l'on a affoibli, pour renforcer les ailes devenues parties attaquantes.

Si l'on vouloit attaquer les deux ailes de l'ennemi qu'on suppose inférieur, et pousser en même temps son centre, il faudroit partager l'armée en 3 corps, dont le premier attaqueroit l'ennemi de front, et les deux autres se replieroient sur ses flancs et sur ses derrières. Mais si l'on étoit inférieur à l'ennemi et qu'on voulut attaquer ses deux ailes, voici je crois les dispositions qu'il faudroit faire (Fig. 5. pl. 6). Les ailes 1 et 2, en s'ébranlant pour aller à la charge, observeront de se jeter chacune un peu sur leur flanc extérieur, pour déborder l'aile ennemie qui leur est opposée; et pour ne l'être pas, si elles lui étoient trop inférieures. Ces ailes exécuteront ces mouvemens inégalement, c'est-à-dire, que l'aile droite en tirant à droite, re-

en supposant, que l'une des ailes exécute de son côté les mouvemens indiqués pour l'autre. Je me dispense de répéter ici les méthodes, pour y disposer une troupe quelconque; et passe tout de suite aux exemples.

refusera sa gauche et poussera sa droite en avant; de même que l'aile gauche en tirant à gauche, refusera sa droite et portera sa gauche en avant. Des troupes 3 et 4 tirées de la seconde ligne rempliront les distances, que ce mouvement occasionnera entre les ailes et le centre. Des troupes 5 et 6 de la cavalerie de la seconde ligne seront détachées, pour tomber sur les flancs et les derrières de l'armée attaquée. L'artillerie sera distribuée au centre et aux ailes de l'infanterie et devant les intervalles, de manière à prendre d'écharpe l'ennemi, qui voudroit avancer, pour attaquer le centre.

Voici une seconde disposition pour le même but (Fig. 6. pl. 6.). Les deux ailes de cavalerie 1 et 4, la droite et la gauche de l'infanterie 2, 3, s'avanceront vers l'ennemi. Les différentes divisions du reste de l'armée 5, 6, 7, 8, 9, marcheront en avant en échelon par les deux ailes, jusqu'à des distances déterminées par le terrain et la position de l'ennemi. Pendant ce temps, une partie de la réserve 10 d'infanterie ira se poster à droite et à gauche des échelons, pour en assurer les flancs; le reste 11 de cette réserve avec quelques pièces légères se disposera de manière à assurer les derrières, et favoriser son ralliement, si la cavalerie étoit battue. Les réserves de cavalerie des ailes 12 et 13, tomberont sur les flancs et derrières de l'ennemi, tandis que les troupes de cavalerie 14 et 15 postées en réserve derrière le centre, iront s'aligner avec les ailes, pour en augmenter le front. La seconde

conde ligne des divisions 6, 7, 8, pourra renforcer la droite et la gauche, s'il en étoit besoin. L'ennemi ne peut être assez imprudent, pour tenter d'entrer dans le rentrant que forme le centre, il seroit exposé à être écrasé par le feu combiné de l'artillerie et de l'infanterie; si le succès couronne cette disposition, il pourra être d'autant plus décisif, que toutes les parties de l'armée se donnant la main, pourront sans délai profiter de leurs avantages.

Des attaques par le centre.

Les attaques par le centre sont en général fort dangereuses; on les évite avec soin à moins que le centre de l'ennemi ne soit très-foible, et que son front ne soit pas protégé par aucun poste ou défendu par des feux croisés. Dans l'article de l'oblique de circonstance je parlerai des dispositions à faire pour une manoeuvre aussi délicate.

Oblique de circonstance.

Parlons maintenant de la seconde espèce d'ordre oblique, de celui dans lequel l'armée, quoique n'étant point disposée obliquement au front de l'ennemi, se met cependant, soit par la nature du ter-

terrain, soit par l'habileté de ses mouvemens, en situation de l'attaquer sur un ou plusieurs points, et d'être elle-même hors de prise sur les parties de sa disposition, qu'elle veut refuser. Cet ordre est celui qu'on est le plus communément dans le cas de prendre à la guerre, parcequ'il est rare que les batailles se donnent dans des plaines absolument rases et découvertes, où par conséquent les dispositions puissent se faire sans relation avec le terrain, et dans l'obliquité régulière établie en principes. On est presque toujours assujetti à s'écarter de cette régularité, pour profiter des positions avantageuses offertes par la nature du pays, soit pour favoriser l'illusion qu'on veut faire à l'ennemi, soit pour mettre plus en sureté les parties foibles de l'ordre de bataille. Ainsi j'appelle la disposition de la bataille de Leuthen ou Lissa une disposition oblique, quoique certainement l'armée du Roi de Prusse ne fût pas rangée obliquement au front des Autrichiens; mais il attaqua leur aile gauche avec l'élite de ses forces, la prit de revers et la culbuta, tandis qu'il profitoit d'une lisiere de hauteurs qui étoit vis-à-vis de leur droite et de leur centre, pour leur faire illusion, les tenir en échec, et y placer, dans une excellente défensive, le reste de son armée affoibli par les renforts qu'il avoit portés à sa droite. Ainsi je pourrois dire, que presque toutes les armées, qui ont engagé des batailles depuis un siècle, les ont engagées dans l'ordre oblique, puisqu'elles ont réduit leur attaque à des points. Pour en mieux faire connoître le mé-

ca-

canisme aux jeunes gens, je vais joindre ici quelques exemples.

Si l'on vouloit attaquer une armée dont la droite fut appuyée à une rivière, le front de cette aile couvert par un ruisseau; un village garni d'infanterie au centre et sa gauche touchant à un étang: la partie la plus foible du dispositif de l'ennemi étant sa gauche, c'est contr' elle, que le Général doit porter ses efforts, pour de-là en cas de succès prendre en flanc et de revers le reste de la position (Fig. 7. pl. 6.).

Il faut disposer ses troupes 6, vis-à-vis de l'ennemi dans le même ordre que les siennes, et les faire soutenir par une réserve 7 d'infanterie et de cavalerie. Lorsqu'on jugera à propos de faire commencer l'attaque, la gauche 8, le centre 9, la droite 10, s'avanceront: la gauche et le centre s'arrêteront à une certaine distance; la droite s'approchera obliquement et s'appuyera à l'étang 5. Pendant cette manoeuvre l'infanterie 7 de la réserve s'avancera, pour soutenir l'aile droite; et la cavalerie 11 de cette même reserve, renforcée plus ou moins selon le terrain, soutenue même, s'il le falloit, d'un corps d'infanterie et de quelques canons, tournant l'étang, ira se former sur les derrières de l'ennemi. Lorsque le Général sera instruit de l'arrivée de ce detachement, il fera charger vivement la gauche de l'ennemi par son aile droite renforcée et précédée d'une nombreuse artillerie; cette attaque sou-

soutenue du corps qui a tourné l'étang, ne peut guères manquer de réussir. Les Généraux, qui commandent la gauche et le centre, doivent par une vive canonnade, et par des démonstrations tenir en échec le reste de l'armée ennemie; et l'empêcher de détacher au secours de son aile gauche. Si malgré ces précautions, l'ennemi détachoit et dégarnissoit sa droite ou son centre, les troupes 8 et 9, qui se trouvent en présence, leur étant alors supérieures pourroient les attaquer avec avantage. La cavalerie de la gauche de l'ennemi étant enfoncée, celle 10 de la droite de l'armée attaquante, se formera sur le flanc de l'infanterie, ayant à dos l'étang et donnant la main au corps, qui a tourné l'étang. On détachera à la poursuite de l'ennemi ce qui sera nécessaire, pour empêcher son ralliement. Alors l'infanterie 12, soutenue de la réserve 7, précédée d'un feu violent, marchera contre l'infanterie ennemie, qui ne peut soutenir plus longtemps une attaque aussi générale sur son front et son flanc. Cette infanterie culbutée on prendra le village à revers, il tiendra d'autant moins longtemps, que pendant toute l'attaque, le centre doit l'avoir foudroyé de ses batteries de gros canons et d'obusiers. On continuera de mettre ainsi successivement en fuite les différentes parties de l'armée ennemie, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement délogée.

Si une armée, qui a sa droite appuyée à un bois, sa gauche à un marais, et un village au centre,

tre, veut attaquer la gauche de l'ennemi, (Fig. 8. pl. 6.); l'aile droite de l'armée, qui attaque, quittera l'appui du bois, pour charger la gauche 4 de l'ennemi. La cavalerie 7 de la réserve se portera par un circuit sur le flanc et les derrières de l'ennemi; si la droite 8 de l'ennemi vouloit attaquer l'aile gauche 9, celle-ci refusera sa gauche, observant de maintenir toujours sa droite au village, dont le feu, rasant le front de cette trouée, empêchera qu'on ne la suive. À mesure que l'aile gauche se refusera et s'éloignera du marais, des escadrons de la seconde ligne 10 doivent entrer en première ligne, pour en augmenter le front, et ne pas perdre cet appui.

Si une armée, avec la droite appuyée à un bois, la gauche à un marais, et un étang au centre, vouloit attaquer la gauche de l'ennemi 4 (Fig. 9. pl. 6.); il faudroit garnir d'infanterie et d'artillerie le bois, en face de l'aile de l'ennemi, ranger la cavalerie et de l'infanterie 6 entre le bois et l'étang; et d'autres troupes 7 et 8 derrière la queue de l'étang vers le marais. On pourroit poster l'artillerie comme la planche l'indique. Pour engager l'action, on attendra qu'un corps de cavalerie 11 ou même toute la réserve de l'armée ayant tourné le bois, se soit porté à hauteur des flancs de l'ennemi; alors à la faveur d'un feu vif d'artillerie une partie de l'infanterie sortiroit du bois, attaqueroit la gauche de front, pendant que le détachement, que nous supposons sur le flanc de l'ennemi, agiroit

roit sur ses derrières. Si l'ennemi dégarnissoit les autres parties de sa disposition, pour les porter à sa gauche, on renforceroit les troupes, qui combattent, de celles que l'on tireroit de la gauche 8, avec d'autant moins de danger, que le ruisseau marécageux, qui la couvre, l'assure contre toute entreprise de l'ennemi.

Attaque par les deux ailes.

S'il falloit déposter une armée dont la droite fut appuyée à un marais, la gauche à une rivière, et dont le centre fut couvert par un étang et un ruisseau (Fig. 10. pl. 6.), il est évident qu'on ne peut entreprendre que contre les ailes; et pour obtenir un succès plus prompt, c'est alors contre les deux ailes à la fois qu'il faut agir. L'on peut d'autant plus affoiblir son centre, pour renforcer les parties attaquantes, que les obstacles qui se trouvent entre celui de l'ennemi et le vôtre vous assurent contre toutes ses tentatives offensives.

Ainsi tandis que les troupes 5 s'avanceront vers l'ennemi, celles 6 qui sont en face de l'étang, et qui par cette position ne peuvent combattre, doubleront derrière les premières. Ces forces rangées devant le ruisseau, et supérieures à celles 7, qui doivent le défendre, feindront de le vouloir forcer et empêcheront l'ennemi de s'affoi-

foiblir, pour renforcer les autres parties de son armée. Après que l'artillerie aura vivement tirée contre les ailes 9 et 10 de l'ennemi, la cavalerie 11 et 12, suivie des réserves 13 et 14, attaquera avec vigueur; le combat engagé, l'artillerie cherchera de nouveaux emplacemens, d'où elle puisse voir les flancs de l'infanterie ennemie, et les prendre d'écharpe.

Si au lieu d'un étang et d'un ruisseau, qui couvrent son front, l'ennemi avoit un village, pour la défense et la sûreté duquel il auroit pris toutes les précautions convenables, (Fig. 11. pl. 6.) l'attaque deviendroit très-difficile. Les batteries des flancs du village défendent et assurent le front des ailes droite et gauche, et pour peu que ces ailes ayent sur leurs flancs des batteries bien servies toute opération contre elles seroit téméraire. Cependant s'il falloit absolument combattre, voici je crois les dispositions, qu'il faudroit suivre.

Faire avancer à une certaine distance du village le centre 4 de son armée, précédé d'une nombreuse artillerie pour brûler, incendier le village, en faire taire les batteries autant que possible, et forcer l'ennemi par cette canonnade et quelques mouvemens de troupes à croire, qu'on a dessein de l'y attaquer. Pendant ce temps là on fera avancer les ailes 7 et 8, suivies des réserves 9 et 10, qui marcheront contre les ailes 5 et 6 de l'ennemi, observant de s'avancer inégalement, pour

ne pas prêter le flanc au feu de l'artillerie et des troupes postées dans le village. A mesure que la cavalerie fera son mouvement, de l'infanterie 11 et 12 tirée de la seconde ligne, se portera pour remplir l'espace laissé entre les ailes et le centre. On dirigera l'artillerie à-peu-près d'après les emplacemens de la planche.

Si l'on étoit dans le cas de combattre par le centre; les appuis des ailes une fois trouvés, la disposition peut se règler, d'après celle d'une armée obligée de combattre une rivière à dos. Je renvoie le lecteur à cet article, pour ne pas grossir inutilement l'ouvrage.

L'ordre oblique de la seconde espèce étant celui qui s'adapte le plus facilement aux terrains et aux circonstances, c'est donc de celui-là particulièrement, que les jeunes Officiers, qui veulent se former pour le service avenir de leur patrie et désirent d'être à même de lire avec fruit l'histoire militaire des peuples de l'antiquité et modernes, doivent faire l'objet particulier de leurs études et de leurs méditations *).

Quar-

*) Je ne puis trop engager à lire les réflexions judicieuses que Mr. de Feuquières a rassemblé sur toutes les batailles de son siècle. L'essai theorique et pratique sur les batailles, de Mr. le Ch. de Grimoard; les mémoi-

Quartiers d'hiver.

La mauvaise saison mettant les armées hors d'état de tenir la campagne, on les met en quartiers d'hiver. Le succès de la campagne décide de la possibilité de pouvoir prendre ses quartiers d'hiver chez l'ennemi, ou de la nécessité de les établir dans son propre pays. Les règles dont nous avons parlé à l'article des cantonnemens, servent ici de base à la dislocation de l'armée.

L'infanterie n'ayant pas autant besoin de place et de fourrages que la cavalerie, on peut la tenir

moires de Mr. de Bourcet sur les campagnes des François dans la guerre de 56 sont des livres qu'on ne peut trop étudier, pour se faire une idée de la manière d'analyser la conduite des Généraux dans le choix de leurs champs de bataille et la disposition de leurs troupes. Qu'il est fâcheux que Mr. de Tempelhoff n'ait pas orné son histoire de la guerre de sept ans de réflexions étendues sur les batailles, qui s'y sont livrées. La crainte de trop grossir cet ouvrage, me fait supprimer un extrait raccourci de toutes les batailles, qui se sont livrées depuis la fin de la guerre de succession jusqu'à nos jours. J'avois précisément commencé, où finit Mr. de Feuquières. Peut-être un jour soumettrai-je ce travail au public. C'est dans une pareille analyse, que les jeunes gens peuvent se former facilement à la théorie des dispositions.

tenir plus ensemble; mais il ne faut jamais la dénuer de troupes à cheval, à cause de leur utilité, pour fouiller au loin le pays en avant et sur les flancs des quartiers. La cavalerie ne doit jamais être sans infanterie, pour la soutenir, si sa position pouvoit être exposée aux coups de main de l'ennemi.

Quand on prend ses quartiers d'hiver en pays ennemi, il faut tâcher de placer les troupes dans des lieux fermés. Celles de la première ligne doivent surtout avoir à leur centre et à leurs ailes quelques petites villes en état de loger de gros corps de troupes.

Les Officiers-Généraux doivent rester dans les quartiers avec leurs brigades, tant pour veiller à la subsistance des troupes, qu'a l'exactitude du service, et au maintien de la discipline.

Le Général en chef doit fixer son quartier vers le centre de ses lignes. Il doit apporter le plus grand soin, pour être averti à temps des moindres mouvemens de l'ennemi; c'est le moment de payer une grande quantité d'espions, et de tenir beaucoup de partis en campagne.

Ce qui regarde les subsistances et le rétablissement des troupes, se soigne de deux manières.

La subsistance se prend par des répartitions tant sur les lieux, où sont logées les troupes, que sur

sur le plat pays aux environs, aussi loin que l'on peut. Cette subsistance est en argent ou en nature. Par celle en nature on entend: les logemens, les grains, les fourrages, la paille, les lits, etc. . . La subsistance en argent est celle qui se lève pour le rétablissement des troupes, et dont on soulage les coffres de l'armée. Cet argent se tire du pays par un traité. Le traitement particulier que les villes, bourgs et villages accordent aux troupes, qui y séjournent, pour le maintien du bon ordre, est proportionné à l'abondance du pays.

On ne peut apporter trop de soin à ce que la quantité des livraisons soit proportionnée au plus ou moins d'abondance du pays, calculée avec le temps que l'on prévoit devoir rester dans ses quartiers. La dissipation ou des fournitures disproportionnées, exposeroient l'armée à ne pouvoir y rester. On sent, quels grands inconvéniens pourroient résulter pour une armée obligée au milieu de l'hiver de changer ses quartiers.

Quand on prend ses quartiers d'hiver dans son propre pays, on a soin de distribuer l'infanterie dans les places frontieres et autres, qui en sont voisines, afin qu'elle ait moins de chemin à faire, quand on voudra rassembler l'armée. Pour la cavalerie on n'en doit laisser dans les places frontieres, que ce qui est indispensable au service et à la sûreté de leurs garnisons; le reste doit être réparti dans l'intérieur de la province de la manière

la

la moins onéreuse au pays. Le service militaire de ces quartiers pris loin du théâtre de la guerre, rentre dans le service des places et des garnisons réglé par les réglemens ou ordonnances particulières à chaque puissance. Quand aux subsistances, elles sont réglées par des ordonnances que l'on distribue aux divers corps. Après ces observations préliminaires, je vais entrer dans quelques détails nécessaires à l'intelligence de la distribution des quartiers d'hiver.

Règles générales pour les Quartiers d'hiver.

Quand un Général veut mettre son armée en quartiers d'hiver, il ne sauroit prendre trop de précautions, pour en assurer la tranquillité et déjouer tous les projets que l'ennemi pourroit avoir contre eux. La grande étendue de pays, sur laquelle on est obligé de répartir l'armée, rend cette opération très-délicate; elle est soumise à une infinité de combinaisons. Car outre la nécessité de conserver le pays qu'il a conquis, ou de couvrir le pays qu'il défend, le Général doit encore songer à établir ses quartiers de manière à ce qu'ils puissent servir de base aux premières opérations de la campagne suivante. À tous ces détails se joignent encore ceux relatifs aux approvisionnemens et aux subsistances etc.

Les

Les quartiers d'hiver devant être regardés comme un camp très-étendu, les règles, dont nous avons parlé à l'article: Castramétation, sont les mêmes. Mais leur application devenant plus difficile en proportion du plus de développement de la position, que doit occuper l'armée, l'étude approfondie du pays peut seule la diriger.

Par la connoissance exacte du terrain le Général mettra non seulement ses quartiers en sûreté, mais épargnera beaucoup de fatigues aux troupes, en ne mettant que les gardes nécessaires, et ne multipliant pas le service sans nécessité. Un grand défaut dans des quartiers d'hiver seroit, de les prendre dans un pays qui forçât l'armée à un service trop pénible. Ce seroit absolument en manquer le but, qui doit être de procurer du repos aux troupes fatiguées de la campagne précédente.

Le pays une fois bien reconnu, l'on procédera à la dislocation de l'armée. Les troupes sont ordinairement réparties dans les quartiers d'après l'ordre de bataille. C'est-à-dire l'infanterie sur deux lignes; la cavalerie sur les ailes ou en troisième ligne; les troupes légères dans les villages ou endroits situés le plus avantageusement en avant et sur les flancs de la première ligne. Il est prudent de placer de distances en distances entre les deux lignes des réserves de troupes et d'artillerie, pour se porter sur tous les points que l'ennemi attaqueroit, et l'empêcher de forcer la première ligne, avant

avant que les troupes de la seconde et de la troisième soient à même de s'y opposer *). Les housards et les troupes légères sont chargés des détachemens et patrouilles que l'on fait faire tant pour la sûreté des quartiers, que pour inquiéter l'ennemi. Les dragons pouvant selon les circonstances faire le service à pied et à cheval pourront être placés sur les flancs de la cavalerie, en tant que les localités permettent d'en avoir en première ligne. Toutes les villes, bourgs ou villages, qui se trouvent dans la première ligne des quartiers, doivent être mis dans un état de défense proportionné à l'importance de leur situation **). Ces précautions ne suffisent point encore à la sûreté des quartiers; que pourroient des troupes ainsi morcelées contre les efforts d'un ennemi, qui agiroit avec ses forces réunies sur un point de cette ligne? Pour obvier à cet inconvénient, il est nécessaire de donner aux troupes un lieu de rassemblement, sur lequel elles doivent se porter à la moindre démonstration sérieuse de l'ennemi. Ce lieu de rassemblement ou champ de bataille

*) Il est impossible de donner des règles positives, les localités et la nature du pays peuvent seules déterminer la disposition des troupes, mais quel qu'en soit la répartition, toutes les parties doivent toujours être à même de s'entre secourir et pouvoir agir sur le terrain, qui leur offre le plus d'avantages.

**) C'est sourtout sur les flancs des quartiers et vers leur centre que l'on doit chercher à se former des points d'appui.

taille doit avoir toutes les qualités requises, pour être une bonne position *). Une seule place d'armes ou champ de bataille ne sauroit suffire, pour être à même de tenir tête à l'ennemi, il faut en choisir sur tous les points, contre lesquels l'ennemi pourroit diriger ses attaques, c'est le moyen de n'être jamais pris au dépourvu. Si le nombre des champs de bataille est fixé par celui des points d'attaque de l'ennemi, il faut, pour leur déterminer un emplacement convenable à chaque supposition, combiner le temps nécessaire à l'ennemi, pour s'y avancer, avec celui dont auront besoin les troupes des quartiers, pour s'y rassembler **).

Ces premières dispositions une fois terminées, on s'occupe des détails relatifs aux subsistances de l'armée, et aux diverses livraisons à faire aux troupes.

*) Son développement doit être proportionné à la force de l'armée; et le terrain doit réunir les propriétés, qui offrent la plus grande somme d'avantages. Comme ces lieux de rassemblement sont toujours prévus, si l'on étoit obligé d'après telle supposition de choisir un champ de bataille peu avantageux, il faudroit avec le secours de l'art y ajouter le complément de forces que l'on jugeroit nécessaires; et l'on pourroit faire garder ces ouvrages par des détachemens, qui seroient relevés tous les jours des quartiers les plus proches.

**) Les localités indiqueront, si le champ de bataille doit être pris en avant ou en arrière de la première ligne des quartiers, il est impossible, de rien déterminer à cet égard.

pes. L'établissement des grands magazins, des dépôts et des entrepôts doit être calculé, relativement à la plus grande commodité des troupes *), sans perdre de vue cependant, que les principaux emplacemens doivent être à portée des places de rassemblemens et approvisionnés de manière à pouvoir y nourrir l'armée pendant le temps, que les mouvemens de l'ennemi y rendroient sa présence nécessaire.

Quand l'armée est entrée dans ses quartiers d'hiver, il reste au Général à règler l'ensemble des précautions qu'il juge nécessaires à leur sûreté. Il envoie à chaque Commandant particulier les ordres relatifs au service des troupes. Il ordonne les détachemens, qui doivent battre et fouiller le pays, indique les principales directions qu'ils doivent suivre **). La situation du pays règle l'éloignement, où ces détachemens doivent se porter avec de telles précautions, il est impossible d'être surpris.

Si l'on sait, que l'ennemi marche pour attaquer les quartiers, on se prépare à le recevoir.

On

*) Les dépôts et entrepôts, où doivent se fournir les quartiers, ne doivent pas en être trop éloignés, pour ne pas fatiguer les troupes de courses ou voyages trop longs.

**) S'il n'y avoit point de rivières, ou autres obstacles sur le front des quartiers, et que l'ennemi pût facilement s'en approcher, il faudroit multiplier les détachemens et patrouilles en proportion de la facilité des approches.

On ne sauroit être trop sur ses gardes, pour n'être point trompé par de fausses démonstrations de l'ennemi, qui pourroit montrer des têtes de colonne sur un point de votre ligne, pour vous engager à y concentrer vos forces, tandis qu'avec un gros détachement préparé à cet effet, il entameroit vos quartiers dans un autre point éloigné, et se trouveroit par ce mouvement sur le flanc ou les derrières du champ de bataille, que vous occupez. C'est pour obvier à ces inconvéniens, que je voudrois qu'on indiquât dans 3 ou 4 points de chaque ligne, des lieux de rassemblement, que je nommerois d'attente *). Ces lieux de rassemblement choisis de manière à pouvoir être occupés promptement par de gros corps, devroient être situés à portée des principaux champs de bataille; on occuperoit alors avec un de ces corps celui que la direction de l'ennemi feroit croire nécessaire, et ce ne seroit que lorsqu'il n'y auroit plus le moindre doute sur ses projets, que le reste de l'armée s'y rendroit. Il n'y auroit point le moindre danger à cette manoeuvre; d'abord le corps, qui se porteroit sur le champ de bataille général, est supposé d'une force à pouvoir s'y maintenir jusqu'à l'arrivée du reste de l'armée, qui devroit forcer de marches; ensuite ayant indiqué les places d'armes

*) Pour plus de sureté il faudroit indiquer aux troupes de la seconde ligne leurs places d'attente sur les intervalles de celles de la première ligne.

mes d'attente de la seconde ligne devant les intervalles de celles de la première, il se trouvera des corps à portée de venir le renforcer assez promptement. Toute l'armée étant rassemblée, on poussera en échellons des détachemens de cavalerie, pour reconnoître l'ennemi, examiner ses forces et la disposition de marche de ses colonnes. Il arrive souvent que, lorsque l'ennemi se voit prévenu, il se retire. Alors le Général, qui doit avoir, pour premier objet, la tranquillité de ses quartiers, se contentera, sans chercher d'engagement, d'envoyer de gros corps reconduire l'ennemie. Ces détachemens doivent ne s'avancer qu'avec précautions *). Mais si l'ennemie, quoique sûr de trouver l'armée des quartiers en bataille, continuoit sa marche pour l'attaquer, l'événement du combat décideroit de la conduite que l'on auroit à tenir. Tel est l'abrégé des règles à suivre dans la disposition des quartiers d'hiver d'une armée.

Des précautions que doit prendre chaque Commandant dans son quartier.

Dès que les troupes sont entrées ou établies dans un quartier, celui qui y commande, doit en reconnoître les dehors et décider d'après cet examen les

*) Il n'y a point de règles sans exception. Si ces détache-

les endroits, où les postes sont le plus nécessaire. Ce n'est pas la multiplicité des gardes qui fait la sûreté d'un quartier, c'est la manière de les disposer et de les adapter aux localités. Quoique l'éloignement de l'ennemi ne soit pas une raison de négliger le service, on sent facilement, que sa proximité, le plus ou le moins d'obstacles, qui couvrent les quartiers, doivent faire redoubler de précautions et conséquemment augmenter les gardes, patrouilles etc. Outre les gardes il doit toujours y avoir un piquet prêt à marcher au premier ordre. Les piquets doivent être postés sur la place ou le point milieu du quartier, pour être à même de se porter au soutien de tous les postes qui seroient attaqués.

Après la disposition des gardes, on indiquera une place d'armes ou de rendez-vous, afin que les troupes du quartier puissent s'y rassembler au moindre avis de la marche de l'ennemi, pour suivre plus promptement les ordres qu'enverra le Général en chef. Cette place d'armes doit être choisie selon la situation du terrain, et d'après l'espèce de troupes, qui se trouvent dans le quartier. Pour surcroit de précautions il faut indiquer aux équipages un lieu de rassemblement à portée de celui des troupes, mais cependant separé, pour qu'elles

chemens trouvoient le moment d'attaquer l'arrière-garde de l'ennemi, ils devroient le saisir.

les n'en soient pas gênées dans leurs mouvemens. Quand aux patrouilles et détachemens, avec les quels on doit fouiller le pays environnant le quartier, la proximité de l'ennemi détermine leur nombre et leur force, et les localités l'éloignement jusqu'où il leur est permis de s'avancer. Avec de pareilles précautions et de l'activité on sera à l'abri de toute surprise, et l'ennemi ne pourra enlever le quartier, qu'à force ouverte.

Lorsque les patrouilles annonceront l'approche de l'ennemi, le chef du quartier fera prendre les armes à toute sa troupe, garnira les avenues de son poste, fera charger les équipages et les enverra sous une escorte à l'endroit, où ils doivent se rassembler. Il s'entend de soi même, que la place de rassemblement des troupes et des équipages doit être prise vers l'intérieur des quartiers, pour qu'en cas de retraite on puisse se replier en sûreté sur le quartier le plus voisin. En même temps que l'on prend toutes ces précautions défensives, on envoie des ordonnances à tous les quartiers voisins annoncer l'approche de l'ennemi. Par-là le succès, que pourroit avoir l'ennemi en forçant le quartier, se borne à la prise de ce poste, dont il ne restera maître, que le temps nécessaire à l'armée, pour se porter sur lui.

Je crois faire plaisir au lecteur en terminant ce chapitre par deux mémoires relatifs aux quartiers d'hiver pris en Allemagne par les armées françoi-

ses

ses dans les années 1759 et 1762. Ces deux fragmens extraits des mémoires historiques de Mr. de Bourcet, jetteront une grande clarté sur les règles que nous venons de détailler, et en faciliteront singulièrement l'application.

Mémoire sur les quartiers d'hiver de 1759.

Les quartiers d'hiver pour les troupes, qui composoient l'armée de Mr. le Maréchal de Soubise *) ayant été décidés sur la Lahn et le Mein, on se détermina à regarder Giessen, Friedberg, Hanau et Aschaffenbourg comme la tête des dits quartiers pour les troupes réglées, et on prit la précaution.

1°. De faire occuper le château de Marbourg (après l'avoir réparé) par 700 hommes d'infanterie et 50 houssards, en l'abandonnant à ses propres forces, dans l'objet d'être toujours maître du débouché de la Hesse, d'en éloigner l'ennemi, et d'en avoir plus facilement des nouvelles.

2°. D'établir un cordon de troupes légères à deux ou trois lieues en avant et parallelement à la

*) Il avoit été élevé à cette dignité le 19. d'Octobre après la bataille de Lutternberg.

la première ligne; c'est-à-dire en avant de Giessen, qu'on mit en état de défense, à la gauche; en avant de Friedberg dont on avoit fait un poste retranché, et en avant de Hanau, (qu'on répara) dans l'objet de couvrir les troupes réglées, de faire des patrouilles, pour éclairer les mouvemens des ennemis, et d'extraire les fourrages et grains, qui peuvent se trouver en avant de leur position.

3°. De poster les troupes de Wirtemberg à la droite d'Aschaffenbourg, pour communiquer avec les quartiers de l'armée de l'empire.

4°. De faire entreposer beaucoup de fourrages et de grains à Friedberg, dans l'objet de pouvoir y rassembler l'armée, si les circonstances l'exigeoient.

Ces précautions prises, on fit l'arrangement des quartiers de l'armée de France, de façon que la rive gauche de la Lahn bornât leur gauche, et qu'étant établis sur quatre lignes à-peu-près parallèles entr'elles, et remplissant non seulement l'espace compris entre la Lahn, le Rhin, et le Mein, mais embrassant encore une partie de la rive gauche de ce fleuve, ainsi que partie de celle du Mein on se trouvât en état de faire arriver toutes les troupes en trois ou quatre marches sur Friedberg.

Cette disposition a été relative aux suppositions qu'on a faites:

1°. Que

1°. Que les ennemis ne déboucheroient vraisemblablement pas de la Westphalie par le comté de la Mark, pour se porter sur la rive droite de la Lahn, à cause de la difficulté des communications, et des obstacles que la nature même du pays leur y feroit trouver.

2°. Que ne pouvant déboucher que dans l'intervalle compris entre Marbourg et l'abbaye de Fulde, ils ne pourroient arriver que sur quelque point de l'étendue comprise entre Hanau et Giessen.

3°. Qu'ils n'arriveroient pas directement ni sur Giessen, ni sur Hanau, parcequ'ils seroient obligés à une disposition de siège en règle; car quoique ces places ne soient pas des meilleures, ils ne pouvoient pas se flatter de les emporter de vive force.

4°. Qu'enfin il falloit trouver dans l'intervalle de ces deux places quelque point, où l'on pût se rassembler, et d'où on fût en état de se porter dans une marche, sur la direction que les ennemis pourroient prendre ou à la droite ou à la gauche du dit point, ou de se trouver préparé à les recevoir sur ce même point.

Ces réflexions déterminèrent au choix de Friedberg, qui, situé exactement dans l'intermédiaire de Giessen et de Hanau, pouvoit remplir mieux

qu'aucun autre point les objets dont on a parlé; et c'est en conséquence de ce choix qu'on y forma des magasins de fourrages et de grains, et qu'on y fit les établissemens nécessaires pour les vivres; mais on dut être occupé d'y trouver des positions relatives aux débouchés, par lesquels l'ennemi pouvoit descendre en Wetteravie.

Il en falloit une ayant rapport à la direction de la gauche par Butzbach, venant de Kirchheim par Lich et Müntzenberg; une ayant rapport à la direction du centre sur Friedberg, venant d'Asfeld par Hombourg ou Gemünd sur Laubach, Hungen, Utpha, et une ayant rapport à celle de la droite, venant de Fulde par Schotten sur Wenings, et sur Budingen, ou sur Nidda et Staden.

La position de la gauche pouvoit se prendre en avant de Friedberg, appuyant sa droite à la montagne de Johannes-Berg, et la gauche, tirant vers celle de Transberg, en faisant face aux villages d'Ober- et de Nieder-Morle; elle avoit l'avantage, 1°. de n'avoir pas une étendue de plus de mille à douze cent toises, qu'on pouvoit encore diminuer; d'avoir des bois et un vallon très-profond en avant de la gauche, et de ne pouvoir être tournée que de très-loin par la droite, et pour ainsi dire, par les environs de Francfort; 2°. d'occuper une hauteur, d'où on voyoit deux lieues en avant de soi, et sur laquelle l'ennemi ne pouvoit s'avan-

s'avancer qu'avec beaucoup de désavantage; 3°. d'avoir des débouchés sur l'ennemi, qui ne présentoient aucun obstacle; 4°. d'avoir à sa droite des penchans assez rapides, et enfin de pouvoir être retranchée et mise dans un état inattaquable.

Si de Butzbach les ennemis, laissant Giessen à leur droite et Friedberg à leur gauche, s'avançoient par la rive gauche de la Lahn, il n'y avoit que le ruisseau de Solms ou celui de Wiel qui pût fournir la position nécessaire; mais si de Butzbach ils vouloient déboucher par Usingen, la position qu'on a indiquée, suffisoit, parcequ'ils seroient obligés de prêter leur flanc gauche.

Celle du centre appuyoit sa gauche à Friedberg et sa droite vers Bruche-Brucken (ou Brochen-Brughe), ayant en avant de son centre le village de Faverbach, et de sa droite celui de Bruche-Brucken, avec les avantages, 1°. que les ennemis, passant la rivière de Harlof, au-dessus de son confluent, ou celle de Nidda au-dessous de son confluent, en retranchant la position, où se trouve un château et une grosse cense dépendante de l'abbaye de Fulde, vis-à-vis le village de Nider-Florstat, seroient forcés d'attaquer ce retranchement, ou de déboucher au travers d'une rivière fort encaissée, qu'on ne peut guéer, et qui inonde les prairies contigues à ses rives, sur près d'un quart de lieue de largeur; 2°. qu'en postant l'armée au-dessus du village d'Assenheim, la droite

à la maison de chasse de Forsthausen et la gauche tirant vers Dorn-Assenheim, on pouvoit s'avancer sans aucun obstacle en bataille sur les bords des dites rivières; 3°. que de cette position du centre à celle qu'on vient d'indiquer, il n'y avoit qu'une lieue, et pour ainsi dire le Wetter à passer; 4°. qu'on avoit, comme à la position de la gauche, Friedberg derrière soi; 5°. qu'il n'y avoit qu'une lieue et demie au plus de distance de la position de la gauche à celle du centre; 6°. qu'on avoit encore la liberté de prendre une autre position sur la droite, derrière le village de Wickstat, en avant du bourg d'Assenheim, et la gauche au bois, ayant derrière le camp le Wetter, sur lequel établissant plusieurs ponts à portée du village de Bruche-Brucken, on pouvoit observer tout ce qui déboucheroit dans l'intervalle du Wetter à la Nidda, qui est celui qui se présente avec le plus de facilité, et qui, sans être coupé d'aucun vallon ni ravin, permettoit d'y marcher en bataille. De cette dernière position à la droite de celle du centre, il n'y avoit exactement que le Wetter à passer; et si les ennemis débouchoient par Dornheim et y passoient le Wetter, on se remettoit à la dite position du centre.

Celle de la droite ne pouvoit se prendre que sur la rive droite de la Nidda, appuyant sa gauche sur les hauteurs de Bruche-Brucken, et la droite en arrière d'Ober-Wilstadt qu'il falloit occuper, et à cheval sur le petit ruisseau de Rosbach.

Cette

Cette position étoit la plus mauvaise, en ce que la Nidda se rapproche trop d'Ilbenstadt, et en ce que le pays est très-ouvert sur la rive droite, et très-coupé de hauteurs et de bois sur la rive gauche, où l'ennemi seroit posté avantageusement; mais en retranchant cette position, on pouvoit la rendre meilleure, et en combinant les mouvemens de l'ennemi, on jugera facilement, que de cette position il ne pouvoit avoir que l'objet de s'avancer sur Friedberg, sur Francfort et sur Hanau. Que pour Friedberg, il falloit qu'il passât la Nidda pour ainsi dire devant la position qu'on occuperoit à sa rive droite, ce qu'on ne pouvoit imaginer. Que pour se porter sur Francfort, il falloit qu'il se dirigeât sur le confluent de la Nidda dans le Nidder, pour passer cette dernière rivière, ce que l'armée seroit en état d'empêcher en marchant par sa droite jusqu'à Nidder-Grunau, qui se trouve au confluent de la Nidda, où il eût été nécessaire d'avoir plusieurs ponts établis sur le Nidder, au-dessous de son confluent. Enfin, s'il se portoit sur Hanau, ce ne pouvoit être que dans l'objet ou d'en faire le siège, ou de s'avancer du côté d'Aschaffenbourg. On ne devoit pas craindre le siège de Hanau pendant que l'armée étoit rassemblée à peu de distance de cette place; et quant à l'objet de s'avancer sur Aschaffenbourg, comme l'ennemi ne pouvoit y arriver qu'en passant à Gelnhausen, ou de Langen-Selbold par Murholtz sur Michelbach et Altzenau, on pouvoit lui faire rencontrer des obstacles dans sa marche, qui de-

ve-

venoient encore plus considérables, si en se portant plus à droite, il vouloit traverser la chaine des montagnes, qui sépare la Hintzig du Haut-Mein; mais si en même-temps qu'il voudroit tenter ce passage, quelques corps de troupes Prussiennes s'avançoient sur Wertheim, il n'y avoit aucune position que celle de Dettingen à la rive droite du Mein, et quant à la rive gauche, il ne paroît pas qu'on en puisse trouver aucune favorable, pour y attendre un ennemi supérieur. Ainsi, dans le cas d'un mouvement combiné entre un corps Prussien qui seroit venu par la droite, et le corps qu'on pouvoit donner à Mr. le Prince d'Isembourg, dirigé par la gauche, il n'y avoit d'autre parti à prendre, que celui de faire passer le Rhin à l'armée de Soubise, à moins que ces corps combinés ne fussent inférieurs ou seulement égaux en total à la dite armée; ou que l'armée d'empire ne fit des mouvemens, qui pussent les inquiéter beaucoup sur leurs derrieres.

Dans la détermination de rester sur le Mein, il étoit indispensable de se décider sur les positions, de préparer les marches de tous les corps de troupes sur ce point d'assemblée; de leur indiquer la place qu'ils devoient occuper, en la faisant reconnoître par les Officiers-majors; d'avoir à portée des fourrages, pailles, bois et vivres, et d'établir toutes les communications relatives aux mouvemens ultérieurs sur toutes les directions, afin d'être en état de se porter en avant, ou de faire des marches

ches rétrogrades, selon que les différentes situations de l'ennemi pouvoient l'exiger.

Il y a plusieurs grandes routes connues, qui pouvoient servir et diriger les troupes, pour les faire arriver aux environs de Friedberg, en les faisant partir en même-temps de la droite, du centre et de la gauche des quartiers qu'elles occupoient. Ces routes pouvoient servir aux mouvemens que les troupes avoient à faire en avant. On en trouvoit également, s'il falloit faire des mouvemens rétrogrades ou évacuer les magasins. Par conséquent, dans tous les cas, Friedberg étoit le point le plus convenable, pour rassembler les troupes, et il avoit encore l'avantage d'avoir derrière lui, à six lieues de distance, la ville de Francfort, dont on pouvoit non-seulement tirer beaucoup de ressources, mais encore parvenir à former un point d'appui.

Il résulte de tout ce qui a été dit dans ce mémoire; 1°. que si les ennemis débouchoient entre la Lahn et le Wetter, la position de Johannes-Berg étoit celle qu'on devoit faire prendre à l'armée supposée rassemblée à Friedberg; 2°. que s'ils débouchoient entre le Wetter et la Nidda, on devoit prendre la position indiquée à Friedberg, à Bruche-Brucken, en arrière du ruisseau de Usbach; ou l'une de celles dont on a parlé, qui se trouvent entre le Wetter et la Nidda; bien entendu que celle dont la droite appuye à la maison de chasse, la gauche vers Dorn-Assenheim, ne pouvoit

voit avoir rapport qu'à la marche des ennemis par la rive gauche de la Nidda, venant de Staden, dans l'objet de passer cette rivière; et que cette position, comme celle dont la gauche appuyeroit au bois, et la droite sur les hauteurs en arrière du village de Wickstadt, ne devoient être regardées que comme des positions momentanées, pour marcher en bataille aux ennemis, soit qu'ils voulussent tenter de passer la Nidda, soit qu'ils marchassent entre le Wetter et la Nidda. 3°. Que s'ils débouchoient entre la Nidda et le Nidder, les positions de l'armée pouvoient se prendre sur la rive droite de la Nidda, jusqu'à son confluent dans le Nidder, et même sur la rive gauche du Nidder à Bergen, s'ils paroissoient vouloir se diriger sur Francfort. 4°. Que s'ils débouchoient par la vallée de la Kintzig, dans l'objet de s'avancer sur Francfort ou sur Aschaffenbourg, il falloit ou les prévenir sur Gelnhausen, ou leur faire trouver des obstacles sur leurs débouchés, du côté de Michelbach relativement à Francfort, et du côté de Meerholtz, par rapport à Aschaffenbourg; et que si leurs mouvemens sur cette partie se dirigeoient sur Francfort, il falloit se tenir à Bergen, et les y attendre; mais si les mouvemens se fussent trouvés combinés avec ceux d'un corps de troupes Prussiennes, débouchant par le Haut-Mein, il n'y avoit pas de position capable de les arrêter, par la liberté qu'ils avoient de marcher par l'une ou l'autre rive du Mein; et tout au plus le ruisseau de Gersprentz, sur lequel est situé Bobenhausen, qui a son confluent

fluent dans le Mein près de Stockstat, eut-il fourni un moyen d'arrêter les progrès de leur marche.

Les ennemis se rassemblèrent en Avril, et le Prince Ferdinand ayant débouché par l'intervalle que les rivières de Kintzig et de Nidda laissent entr'elles; le Duc de Broglie profita du mémoire qu'on vient de rapporter, et comme on y avoit prévu tous les cas, et notamment celui du débouché de l'armée ennemie par la vallée de la Kintzig, qui lui fournissoit le moyen de s'avancer sur Francfort, entre la Nidda et le Mein, le Duc de Broglie prit très-judicieusement la position de Bergen, et fit ses dispositions pour l'attendre dans ce poste, où il rassembla ses forces, et où il attendoit les secours qu'on lui envoyoit de l'armée du Bas-Rhin, aux ordres du Comte de Saint-Germain, qui marcha le long de la Lahn. Il auroit renforcé l'armée, s'il avoit pu arriver un jour plutôt; mais la promptitude, avec laquelle les ennemis s'avancèrent, ne permit pas au Duc de Broglie, de lui ordonner d'accélérer sa marche, et ce Général fut forcé de combattre le 13 Avril avec ses seules troupes, ce qui ajoute à sa gloire, car par la bonne disposition des feux du canon et de la mousqueterie, et la vigueur de ses troupes, il fit repentir le Prince Ferdinand, de l'avoir attaqué, le repoussa, l'obligea à une retraite précipitée qui lui coûta beaucoup de monde, et le réduisit au point, de ne pouvoir apporter d'obstacles à la marche des François, lorsqu'ils s'avancèrent ensuite en Hesse.

Ar-

Arrangemens pris par le Maréchal de Broglie pour l'établissement, la sûreté, et la subsistance des quartiers de l'armée françoise pendant l'hiver de 1761 à 1762.

L'armée du Ml. de Broglie ayant fini la campagne de 1761 à Eimbeck sur la Leine, et celle du Ml. de Soubise à Essen, entre l'Emser et la Roer, il étoit nécessaire de donner à ces deux armées des quartiers d'hiver qui les missent à même, 1°. en se réunissant, d'ouvrir la campagne de 1762 par une offensive dans le pays d'Hanover, en débouchant par Göttingen et Emberg, ce qui y eût attiré infailliblement le Prince Ferdinand; présomption d'autant plus vraisemblable, que les places des François sur le Rhin étant bien approvisionnées, il ne pouvoit rien entreprendre de ce côté, et n'avoit d'autre parti à prendre que d'accourir à la défense du pays de Brunswick, menacé, ainsi que l'électorat; 2°. en laissant les deux armées séparées, de les faire agir de concert, de porter l'une sur la Lippe, et l'autre sur la Dimel, et de tenter de nouveau l'exécution du plan de la campagne de 1761, échoué par le peu d'accord entre les Généraux. Dans l'une et l'autre hypothèse, il étoit nécessaire que l'une des armées conservât le pays et les places du Bas-Rhin pendant l'hiver, et l'autre

tre la Hesse; mais il falloit que la dernière fût la plus nombreuse, attendu la grande étendue de pays qu'elle avoit à garder, et les inquiétudes multipliées que l'ennemi pouvoit donner sur différens points, qu'il n'étoit possible de mettre en état de résister que par l'appui d'un nombre considérable de troupes. On laissa au Maréchal de Broglie 104 bataillons, 111 escadrons, un équipage d'artillerie, et un pour les vivres. Un grand nombre de régimens avoient été renvoyés en France, malgré les représentations vives et fondées du Ml. de Broglie. Les troupes du Prince de Soubise, qui restèrent sur le Bas-Rhin, prirent leurs quartiers à la gauche du fleuve dès le mois de Novembre, étendant leur droite vers le Haut-Rhin.

Quoique la Hesse fût épuisée en fourrages, grains, et moyens de charois, par le séjour des armées pendant 3 campagnes consécutives; cependant, par la sage économie introduite dans la manutention, jointe à l'industrie qu'on employa alors pour le rassemblement des subsistances, on assura l'entretien de l'armée pendant les quartiers d'hiver, et même pour l'ouverture de la campagne suivante. L'étendue de la Hesse, destituée de places de guerre, la nécessité de séparer l'armée par de grandes rivières, la difficulté des communications, causée par les mauvais chemins et le mauvais temps; tous ces obstacles furent levés; et les moyens employés, pour y parvenir, assurèrent la tranquillité de l'armée. On va entrer dans le détail de ces moyens;

on

on traitera d'abord de ceux de défense, et ensuite de ceux de subsistance.

1°. De la défense de la Hesse pendant l'hiver.

Le cordon des troupes, qui devoit occuper la tête des quartiers d'hiver, commençoit à Gotha et Mühlhausen, la droite alloit aboutir à Dillembourg et Siegen: étendue immense! La Werra, la Fulde, la Schwalm, et l'Eder étoient les principales rivières qui séparoient les quartiers de l'armée. Les deux premières seules n'étoient pas guéables. Il s'agissoit d'assurer la tête des quartiers, pour les mettre à l'abri des entreprises de l'ennemi. Pour cela il falloit juger les points, sur lesquels il porteroit plus vraisemblablement ses efforts, afin d'y opposer plus de résistance en mettant ces lieux en état de défense, et en prenant des mesures, pour y rassembler, en peu de temps, l'armée entière, ou au moins des corps assez considérables, pour empêcher les alliés de pénétrer.

Le Prince Ferdinand devoit naturellement prendre ses quartiers d'hiver vers la Dimel, et avoir sur la Lippe un corps considérable, appuyé à Lippstat, et soutenu de Münster, pour masquer le Bas-Rhin. Il étoit également nécessaire qu'il eût un corps de cavalerie et de troupes légères dans le

comté

comté de Hatzfeld, pour contenir les troupes, que les François avoient sur la Werra et en Thuringe, et pour communiquer avec les Prussiens, qui occupoient les bords de la Basse-Saale. Les garnisons de Wolfenbüttel et de Brunswick, avec quelques troupes dispersées dans le duché de Brunswick, et à la droite du Weser, devoient soutenir ce corps. Le reste de l'armée des alliés étoit répandue dans le carré que forment la Lippe, la Dimel, le Weser, et le Rhin.

Quoique l'on dût conjecturer par les fatigues qu'avoit éprouvées l'armée ennemie, et par ses pertes considérables, qui exigeoient du repos pendant l'hiver, qu'elle n'entreprendroit rien; cependant l'activité du Prince Ferdinand, et l'intérêt qu'il avoit à chasser les François de la Hesse, devoit faire appréhender des tentatives de sa part.

D'après la disposition de l'armée françoise, le Prince Ferdinand paroissoit avoir trois moyens d'entreprendre contr'elle. 1°. En joignant des troupes au corps Prussien établi sur la Saale, ou en le laissant agir séparément contre l'armée de l'empire, qui devoit prendre ses quartiers derrière Erfurt, pour enlever ensuite les subsistances de la Thuringe, et en chasser les François. 2°. De rassembler ses forces, pour tomber sur la tête de leurs quartiers, s'emparer de Cassel, et séparer ainsi leur armée. 3°. De se porter en force sur la partie la plus praticable de la gauche du Ml. de Broglie, qui

qui étoit celle de l'Eder, afin de percer, par cet endroit, de marcher à Francfort, et de couper ainsi la gauche de l'armée d'avec son centre et sa droite, et même d'avec ses derrières. Pour prévenir ces entreprises, le Marechal de Broglie prit les mesures suivantes.

Il fit fortifier Mühlhausen, que son assiette et quelques travaux mirent à l'abri d'un coup de main. Cette place avoit pour objet d'assurer l'extrémité de la droite de l'armée françoise, ainsi que les quartiers de la droite de la Werra, contre les tentatives du Prince Ferdinand et des Prussiens. On mit dans Mühlhausen 3000 hommes, dont 900 chevaux, en partie troupes légères. Les volontaires de Hainaut furent placés sur la droite à Langen-Saltza, sur l'Unstrut, pour couvrir, conjointement avec la légion royale, placée en avant entre Gotha et Ohrdruff, douze bataillons Saxons, cantonnés depuis Lissac jusqu'à Gotha, qui étoient occupés, le premier par le Comte de Lusace, et le second par un Officier Général à ses ordres.

L'armée, quoique séparée dans ses quartiers, étoit partagée en huit divisions. Les Saxons, au nombre de 15 bataillons et de 6 escadrons, formoient la première. La seconde, de 15 bataillons, en avoit 10, à la droite de la Werra, depuis la hauteur de Witzenhausen jusqu'à Allendorf. Les 5 autres étoient à la gauche de la rivière. Le château d'Areesten, assez avantageusement situé, et oc-

occupé par quelques troupes légères, protégeoit ces quartiers, et empêchoit l'ennemi de passer la Werra à gué dans cet endroit. La 3ème division, forte de 48 bataillons, dépendoit du quartier général établi à Cassel; elle étoit partagée en deux parties, dont l'une, de 28 bataillons, avoit sur son front Göttingen, qu'une garnison de 6000 hommes, dont 1800 chevaux, et quelques ouvrages extérieurs rendoient susceptible de tenir 15 jours de tranchée ouverte. Il y avoit des troupes dans Minden et Cassel, 20 autres bataillons dispersés sur les deux rives de la Fulde, en arrière de Cassel, s'étendoient jusqu'à Lichtenhagen et Ellenbach. La 4ème division, composée de 20 bataillons et de 6 escadrons, avoit Marbourg pour quartier principal, bordoit l'Eder, occupant Fritzlar, où il y avoit 2 bataillons, 150 chevaux, et 6 pièces de canon; Gudensberg, où il y avoit quelques détachemens d'infanterie, ainsi que dans le château de Waldeck, Wildungen, Lollbach, Franckenberg, et Battenberg, postes approvisionnés, et mis à l'abri d'un coup de main; plusieurs d'entr' eux, et notamment Fritzlar, Waldeck et Franckenberg, pouvoient soutenir un siége. Le reste des troupes s'étendoit sur Marbourg, Dillenbourg et Siegen. Des détachemens de cavalerie, de dragons, et de troupes légères, destinés à éclairer cette partie, étoient placés dans différens points, en avant. Les houssards de Chamboran étoient à Biedenkorp, sur la gauche de ces quartiers. Le corps des volontaires de Saint Victor à Franckenberg, dont quelques compagnies de gre-

grenadiers occupoient le château. La 5ème division s'étendoit sur la gauche; elle étoit composée de 7 bataillons répartis dans Weilbourg, Freyenfeld, Eimbourg, Coblentz, et de 36 escadrons postés derrière la Lahn, et aboutissant au Rhin. La 6ème division, placée dans l'arrondissement de Francfort, consistoit en 15 bataillons et en 21 escadrons. L'infanterie occupoit la ville et les places des environs, de même que la plus grande partie de l'artillerie et les équipages des vivres. La cavalerie s'étendit le long du Mein et sur le Rhin. Cette division, qui étoit en seconde ligne, étoit celle du centre de l'armée. La 7ème division fut placée dans le pays de Fulde; elle consistoit en quatre bataillons, qui occupèrent la ville, et en 24 escadrons dispersés dans l'arrondissement; elle étoit aussi en seconde ligne, et formoit la seconde division du centre. La 8ème division, forte de 18 escadrons, composoit la seconde ligne de la droite, et fut envoyée dans l'évêché de Wurtzbourg. Chacune de ces divisions étoit commandée par un Lieutenant-Général et des Maréchaux de camp, ayant pour les seconder un Aide-maréchal-des-logis, et des Commissaires des guerres chargés de la police et de l'administration des subsistances.

Cinquante pièces de canon du parc furent distribuées vers les différens points, où l'on craignoit que l'ennemi ne se portât, comme Mühlhausen, Münden, Cassel, Fritzlar, Hirschfeld, Alsfeld. Les chevaux des vivres furent partagés dans les dis-

districts de Gemeinden, et de Hombourg, derrière le centre des quartiers, et conséquemment à portée des endroits, où ils pouvoient être nécessaires. L'hôpital ambulant occupa une semblable position.

Il faut se rappeler les trois points d'attaque, auxquels pouvoient se réduire les efforts des ennemis, afin d'analyser les moyens préparés, pour leur résister. Le Maréchal de Broglie avoit calculé les distances respectives des différens corps, qui composoient son armée, relativement aux mouvemens de l'ennemi; il leur avoit assigné des points de rassemblement, de manière qu'en quatre jours il pouvoit rassembler son armée dans les points où il faudroit, lesquels étoient à portée de ceux, où le Prince Ferdinand pouvoit donner de l'inquiétude.

Le premier motif de crainte étoit pour la droite, où les mouvemens quelconques des ennemis pouvoient y en occasionner de trois espèces. 1°. Si les Prussiens marchoient sur l'armée de l'empire et sur Gotha, pour chasser cette armée et le corps de Saxons de ce territoire, afin de pouvoir y lever de l'argent, des grains, des chevaux, et des subsistances; alors les Saxons devoient être renforcés de 11 escadrons tirés de l'évêché de Wurtzbourg, et de 6 pièces de canon du parc, qui étoient à Hirschfeld. Le Comte de Lusace, qui commandoit ce corps, devoit renforcer la gar-

nison de Gotha d'infanterie et de cavalerie; et si les ennemis, inférieurs en nombre, s'engageoient imprudemment, il devoit les combattre; ce qui n'exigeoit pas un mouvement général dans l'armée, mais simplement celui d'une partie de sa droite. 2°. Si les troupes Prussiennes, jointes à celles des alliés, étoient trop en force, ou que par un mouvement combiné, elles menaçassent Gotha et Mühlhausen, alors la droite des François étoit obligée à un mouvement presque général. Le Comte de Lusace devoit replier ses troupes de Gotha et des environs d'Eisenach, où il devoit être joint par la cavalerie du pays de Fulde, au nombre d'environ 12 escadrons; les volontaires de Hainaut avoient ordre de se jeter dans Mühlhausen; 12 bataillons de la 2ème division se porter à Engenrieden, entre Mühlhausen et la Werra; et 7 autres bataillons, dont partie de cette division, et les autres tirés de la 3ème, se porter sur la Werra.

Si les ennemis menaçoient effectivement Mühlhausen d'un siège, la garnison devoit l'abandonner, après avoir fait sauter un cavalier et 150 toises de murailles. Les 12 bataillons placés à Engenrieden, pour la recevoir, devoient ensuite se retirer derrière la Werra, pour en défendre le passage, en faisant garder les ponts et les gués. 3°. Si les alliés parvenoient à passer la Werra, toute la cavalerie de la droite devoit se rassembler à Hirschfeld, ainsi que l'infanterie de la 7ème et de la 8ème division. 12 Bataillons, tirés des

2ème

2ème et 3ème divisions, eurent ordre de se réunir aussi aux environs, pour agir, (conjointement avec les troupes Saxonnes) offensivement, c'est-à-dire, pour attaquer l'ennemi, fort ou foible.

Il semble que le Maréchal se réservoit de renforcer le Comte de Lusace, si les circonstances le permettoient. Les troupes les plus éloignées n'étant qu'à 5 ou 6 marches des points de rassemblement de Hirschfeld et de Friedwald, il étoit facile de les avoir à temps dans ces endroits, et au Comte de Lusace, de les porter, où il jugeroit à propos de poster sa division.

Les mouvemens dont on vient de parler, n'en exigeoient pas un Général dans l'armée françoise; d'ailleurs il n'étoit pas vraisemblable, que toutes les troupes des ennemis agissent sur sa droite, et le Maréchal étoit décidé à régler les mouvemens de son centre et de sa gauche sur ceux que feroient les alliés. Les instructions du Comte de Lusace portoient d'entretenir une correspondance régulière avec le Feld-Maréchal de Serbelloni, Commandant de l'armée de l'empire, afin qu'ils pussent s'arrêter et se soutenir mutuellement, sans faire cependant un grand fond sur le secours de cette armée, et sans trop s'engager. On prévint en même temps le Comte de Lusace de la position du Roi de Prusse en Silésie, et de celle d'un corps de 30000 Autrichiens à Chemnitz et Freyberg, dont

10000 devoient joindre l'armée de l'empire, si le Prince Henri de Prusse, qui avoit ses quartiers d'hiver dans la Haute-Saxe et sur la Saale, faisoit un mouvement. Le surplus des instructions étoit relatif aux opérations dont on a parlé plus haut.

Le Comte de Scey, qui étoit en avant du Comte de Lusace, devoit, avec ses troupes légères, s'éclairer et communiquer avec les postes avancés de l'armée de l'empire et les volontaires qui étoient à Langen-Salza; informer le Comte de Lusace des mouvemens de l'ennemi, et en cas qu'ils l'exigeassent, faire rentrer à Gotha l'infanterie Saxonne, qu'il avoit à ses ordres dans les villages de la Saxe électorale, et, au besoin, se retirer à Eisenach.

Mr. de Grandmaison, posté à Langen-Salza avec des volontaires, devoit s'éclairer, maintenir soigneusement ses communications par sa droite et par sa gauche, et envoyer tous les deux jours au Comte de Lusace et au Maréchal un rapport exact; entreprendre, le plus qu'il pourroit, sur l'ennemi; au besoin, il devoit se retirer à Mühlhausen, où commandoit le Comte de Chabot, qui, outre les ordres relatifs à sa retraite, dont on a parlé plus haut, avoit les mêmes que Mr. de Grandmaison, c'est-à-dire, d'entreprendre sur l'ennemi, et de conserver ses communications par sa droite et sa gauche.

Le second sujet de crainte, que pouvoient don-

donner les ennemis, étoit qu'ils n'attaquassent l'armée, et n'entreprissent le siège de Göttingen, qui la couvroit. Les autres places, nommément Münden, n'étant pas tenables, Göttingen pouvoit tenir le temps qu'on a dit, soutenu avec la nombreuse garnison qui l'occupoit. L'importance de cette place, d'où dépendoit la conservation de la Hesse, obligeoit de risquer une bataille, plutôt que de la laisser prendre. Il falloit donc rassembler l'armée assez tôt, pour attaquer les alliés, encore occupés au siège. Comme on avoit indiqué des premiers points de rassemblement aux troupes, qui pouvoient s'y rendre en 5 ou 6 jours, le premier mouvement des ennemis dans leurs quartiers produisoit le premier rassemblement des François; et le second, la réunion de l'armée.

Voici les points de rassemblement prescrits. Le corps du Comte de Lusace restoit dans sa position, qui étoit à portée de Göttingen. La seconde division de même, à l'exception de quelques bataillons, qui, par raison d'éloignement, ou pour faire place aux troupes qui arriveroient, se portoient entre Witzenhausen et Münden, ainsi que les bataillons de la 3ème division, placés sur la Fulde, dans la Hesse, entre cette rivière et la Schwalm, qui furent aussi répartis dans le voisinage de Cassel, de Melsungen, et de Hirschfeld. La 7ème et la 8ème division, à l'exception des grenadiers de France, que l'on envoyoit à Rothenbourg, devoient s'assembler entre la Fulde et la

Werra,

Werra, entre Spangenberg et Lichtenau, occupant Fritzlar avec 4 bataillons, et Ziegenhain avec un. La 4ème division devoit, ainsi que la 5ème, se porter sur Borcken, Marbourg et Dillenbourg. Toute la cavalerie de la gauche devoit être dans les environs de Marbourg, l'artillerie, l'équipage des vivres, et l'hôpital ambulant se rendre à Cassel et à Fritzlar. La 6ème division, qui ne bougeoit pas, employoit son infanterie à garder les places du Mein. La cavalerie, consistant presque toute en troupes légères, et dont les corps étoient trop ruinés pour agir, étoit employée au cordon.

Le troisième sujet de crainte, que les alliés pouvoient donner, étoit qu'ils ne voulussent pénétrer par l'Eder; mais pour prévenir cette entreprise, il ne falloit pas les mêmes précautions que pour s'opposer à la seconde. Quelques régimens d'infanterie des 2ème et 3ème divisions, au lieu de se porter sur Cassel et la Fulde sur la droite, se portoient, sur la gauche, à Borcken, étant remplacés par les mêmes qu'ils eussent remplacés. Les troupes de la 4ème division, que l'on étendoit sur la droite à Borcken, devoient rester à Marbourg. Quoique le Prince Ferdinand dût présenter plusieurs têtes, pour donner le change, le premier rassemblement suffisoit, pour se préparer à l'arrêter, attendu que le Maréchal avoit ensuite le temps de réunir ses forces, où il le jugeroit à propos.

Voici la substance des instructions des Généraux

raux ou des Commandans des postes avancés, dont il n'a point été question jusqu'ici.

Le Comte de Vaux, Commandant de Göttingen, devoit soutenir le siège; il avoit promis de tenir 12 jours de tranchée ouverte. Au cas qu'il pût espérer, que l'armée le secourût, il avoit ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; dans la supposition contraire, il étoit autorisé à remettre la place à une composition honorable: s'il étoit bloqué et réduit à l'impossibilité de subsister, obtenir une bonne capitulation, ou se faire jour, et tâcher de gagner l'armée Françoise ou celle de l'empire. Il devoit tant qu'il seroit dans la place, éclairer de près les démarches de l'armée, l'inquiéter par des attaques réitérées, lui enlever des subsistances autant qu'il le pourroit, et rendre compte, tous les deux jours, des événemens parvenus à sa connoissance.

Si l'armée étoit forcée de se retirer le Comte de Rochambeau devoit rester dans Cassel avec la garnison, augmentée de quelques bataillons, et soutenir un siège, devant être muni de tout ce qu'il falloit pour cela. La cavalerie, renfermée dans Cassel, servoit à communiquer avec Münden, les postes voisins de la Werra et Sababourg.

Le Marquis de Rochechouart *), Commandant de

*) Mort Chevalier des ordres du Roi, et Commandant en Provence.

de Münden, communiquoit avec Göttingen et Cassel, éclairoit sa droite et sa gauche avec de petits détachemens de cavalerie, et entretenoit, à Heidmünden, dans une redoute sur le bord de la Werra, un poste, pour en défendre le gué. On ne lui demandoit d'autre résistance que de soutenir un coup de main. Si les mouvemens de l'ennemi le contraignoient à la retraite, elle étoit assurée par la nature du pays.

Un Capitaine, avec 100 fantassins et quelques dragons, occupoit Sababourg, mis à l'abri d'un coup de main. Ce poste protégeoit la Basse-Dimel; et l'instruction de cet Officier ne portoit que sur cet objet.

Le Vicomte de Broglio, posté dans Fritzlar, avoit ordre de soutenir un siège. Le poste qu'il entretenoit à Wildungen, devoit s'éclairer et se retirer à Fritzlar, au besoin. Le Vicomte de Broglio devoit veiller attentivement sur son front et ses flancs.

Le Commandant de Waldeck avoit ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le Commandant du château de Franckenberg, et celui de Battenberg avoient à-peu-près le même nombre de troupes et les mêmes ordres. Mr. de Saint-Victor, posté dans Franckenberg, avoit pour objet d'inquiéter l'ennemi par ses courses et ses entreprises continuelles, devant se servir, au besoin,

soin, de toutes les troupes à cheval de Waldeck et de Fritzlar. Si l'ennemi marchoit à lui en forces, il avoit ordre de se retirer.

Le Marquis de Maupeou, Commandant de la 4ème division, avoit dans son instruction, de veiller attentivement sur les mouvemens de l'ennemi. Le régiment de houssards, posté à Biedenkop, lui en facilitoit les moyens. Le surplus de ses ordres concernoit le rassemblement dont on a parlé.

Le Marquis de Valence, qui occupoit Siegen avec quelques bataillons et 4 escadrons, avoit ordre, si l'ennemi marchoit en force sur lui, de se faire joindre par la cavalerie que le Marquis de la Guiche commandoit sur sa gauche. Il avoit son front à éclairer, le sien à défendre, et Dillenbourg pour retraite, si l'ennemi lui opposoit des forces trop supérieures.

Voilà, en substance, les mesures que prit le Maréchal de Broglio pour l'établissement et la sûreté de ses quartiers, dont tous les Commandans avoient des ordres simples, faciles à exécuter, et dont l'effet paroissoit infaillible, d'autant plus que les inconvéniens qui s'étoient rencontrés en 1760, ne subsistoient pas.

2°. Des

2°. Des subsistances.

Les arrangemens pris par le Maréchal, pour assurer des subsistances à son armée, méritent qu'on en fasse l'exposition.

1°. On avoit formé en Hesse trois espèces de magasins; ceux du Roi par les entrepreneurs qui avoient acheté des fourrages venus par le Rhin et le Mein; ceux établis au moyen des réquisitions de l'intendant de l'armée à la Hesse et aux pays des alliés, et qui étoient administrés par ceux qui avoient fait les livraisons; enfin ceux qu'on avoit rassemblés dans le pays ennemi, sous la direction de quelques Officiers, et qu'on avoit fait transporter dans Mühlhausen, Göttingen, Münden, et Cassel.

Les magasins militairement assemblés pourvoyoient la cavalerie, établie dans les quatre places qu'on vient de nommer, et dans quelques-unes sur la Werra. Un Aide-Maréchal-des-logis de l'armée, ayant sous lui des Officiers particuliers à la tête de chaque magasin, étoit chargé de les administrer; ils suffisoient seuls à la subsistance de l'armée pendant quelque temps, et avoient été tirés du pays d'Hanover, et voiturés par les habitans de la partie avoisinante de la Hesse; de son côté, l'intendant avoit tiré de ce Landgraviat tout ce qu'il avoit pu.

Les

Les fourrages fournis par les pays éloignés, étoient distribués sur le Rhin et le Mein. La disposition générale des magasins étoit réglée ainsi; sur le Rhin, à Spire, Oppenheim, Mayence, et Coblentz; sur le Mein, à Francfort, Hanau, et Aschaffenbourg; sur la Fulde, à Hirschfeld, et Melzungen; entre la Fulde et la Werra; à Fridwald, Sontra, et Lichtenau; sur la Werra, à Vacha et Eschweg; et à la droite de cette rivière, à Eisenach et Gotha. Il y avoit aussi des magasins sur la Saale, la Schwalm, l'Eder, et la Sieg. Ces dépôts généraux en alimentoient de particuliers, établis dans tous les lieux où se trouvoient les états-majors des corps. Au moyen de ces arrangemens tous les points de rassemblement des quartiers de l'armée étoient abondamment pourvus, et la Hesse renfermoit assez de subsistances, pour nourrir les troupes en quartier jusqu'au 1er de Juin, et pour trois mois en sus.

Le défaut de chariots avoit arrêté le transport des fourrages; mais on y remédia, en les faisant transporter, pendant l'hiver, à bras d'hommes, et de ville en ville, jusqu'à Cassel et aux dépôts les plus avancés.

Comme on n'avoit pu tirer de l'électorat de Hanover et des pays voisins la quantité de fourrages demandés, ce qui n'avoit pas été fourni en nature, fut payé en argent, dont on forma, à Göttingen, une caisse, sur laquelle on chargea un

Juif

Juif d'acheter des fourrages dans la partie de la Saxe électorale, occupée par les François. Le surplus fut employé à former un traitement aux troupes du cordon, auxquelles on payoit les places de fourrages qu'elles ne prenoient pas.

Le Maréchal de Broglie, ayant senti la nécessité de faire un traitement aux troupes, surtout à la cavalerie, pour lui donner des moyens de se rétablir, accorda à toutes les troupes le fourrage sur le pied complet, et le remboursement en argent des rations des détachemens, qui se trouvoient dans les villes du cordon; de manière que tous les corps de cavalerie, recevant en proportion des postes qu'ils avoient occupés, tiroient de quoi subvenir à leurs réparations; avantage qui ne fut dû qu'au soin que prit le Maréchal de rassembler, pendant la campagne, des fourrages dans le pays ennemi, et de tirer de l'argent de celui de Hanovre: ce qui donna le moyen de nourrir les troupes et de leur faire un traitement.

On fit un relevé de tous les fourrages du pays ami et de ceux de la Hesse, et on spécifia sur ces états les lieux d'où ces fourrages étoient tirés, et ceux où on devoit les transporter, pour y être consommés.

Dans quelques parties où il y avoit des troupes, comme Gotha, Würtzbourg, et plusieurs cantons du Palatinat, on prit des mesures pour qu'el-

qu'elles fussent nourries pendant l'hiver des denrees du pays même.

2°. Subsistances en grains. L'armée étoit pourvue d'avance des farines nécessaires pour sa subsistance pendant les quartiers d'hiver, et pour le commencement de la campagne suivante, au moyen des acquisitions faites dans les pays voisins du théâtre de la guerre, amis ou ennemis, et des convois dont les rivieres avoient facilité le transport. Mais comme les magasins n'étoient pas placés de maniere qu'au cas d'un rassemblement l'armee pût en tirer sa subsistance avec facilité, le Maréchal régla, comme il suit, la répartition des approvisionnemens provisoires.

1.) Dans le pays de Fulde, des farines pour vingt mille hommes pendant trois distributions ou douze jours. Il y avoit dix fours, qui devoient suffire.

2.) A Hirschfeld pour 35 mille hommes. Quatre distributions suffisent. Quinze fours.

3.) Dans le château de Marbourg, 10000 sacs, outre son approvisionnement de six mois. Il y a suffisamment de fours.

4.) Dans Ziegenhain, un approvisionnement suffisant pour quatre distributions, à 20000 hommes.

5°.)

5.) À Giessen, au moins 12000 sacs, ce dépôt devant fournir au remplacement.

6.) À Francfort, 20000 sacs.

7.) Göttingen et Cassel, bien pourvus pour le moment, doivent avoir des subsistances, pour nourrir l'armée deux mois.

8.) Les bords de la Werra, les établissemens de l'interieur de la Hesse, reversant sur Witzenhausen, doivent fournir 3 ou 4 distributions à 40000 ou 50000 hommes.

9.) Dans Mühlhausen, n'y laisser des vivres que pour six semaines.

10.) Dans Fritzlar des farines, pour faire subsister quatre bataillons pendant un mois, et pour le même temps à Gudensberg et Feldsberg.

11.) Dans Franckenberg et Battenberg, deux mois de subsistances pour la garnison, et quinze jours de farine seulement dans Franckenberg, pour les volontaires de Saint-Victor.

Toutes les troupes avoient leur pain dans leurs quartiers, ou du moins dans leur arrondissement.

Ob-

Observations sur les différens objets dont il a été fait mention.

On remarquera, que l'armée conserva, quoique répandue dans ses quartiers d'hiver, son ordre de bataille, c'est-à-dire, que les régimens étoient cantonnés dans le même ordre, que si l'armée eut été campée.

Le Prince Ferdinand pouvoit donner de vives alarmes à l'armée Françoise, afin de l'obliger à des mouvemens fatigans et ruineux; mais on eut l'attention de bien garnir le cordon, surtout par les extrémités. On fit en sorte, que les corps rassemblés dans les points indiqués, ne pussent souffrir, parceque les lieux où ils devoient se réunir, étoient abondamment pourvus de subsistances, n'ayant pas d'ailleurs été dévastés par des troupes, qui y eussent séjourné précédemment; et ces endroits pouvoient et devoient même servir de cantonnemens avant l'ouverture de la campagne.

Livre Second.

Les camps, les marches, les ordres de bataille et les quartiers d'hiver, sont, il est vrai, les quatre principales divisions de la grande tactique; mais leur étude, quelque approfondie qu'elle peut être, ne suffit point encore, pour mettre au fait des opérations d'une campagne.

Si l'on faisoit abstraction de la présence de l'ennemi, de ses efforts, des difficultés que le terrain, les forteresses, peuvent et doivent apporter dans vos mouvemens, ces premières connoissances suffiroient; mais l'ennemi contre lequel on agit, cherchant par tous les contre-mouvemens imaginables à déranger votre plan d'opération, il faut donc pouvoir le prévenir ou le déjouer par des manœuvres.

Je vais rassembler dans ce second livre les règles, que l'expérience et les actions des grands

Géné-

Généraux semblent avoir fixées pour tous ces mouvemens.

Manoeuvres de guerre.

Le but de toutes les manoeuvres d'une armée est et doit être de favoriser l'établissement d'un camp ou de quartiers d'hiver dans une position avantageuse pour le plan offensif ou défensif de la campagne; de couvrir une marche, qui conduit soit sur le flanc de l'ennemi pour l'attaquer, soit sur ses communications ou sa ligne d'opération, pour l'obliger à sortir d'un poste trop fort, pour l'en déloger à force ouverte. Les manoeuvres servent encore à prévenir l'ennemi à l'ouverture de la campagne; à le surprendre; à lui disputer le passage d'un fleuve, ou le contraindre à vous l'abandonner; les manoeuvres, en un mot, assurent d'après les circonstances et les variétés du terrain l'exécution des principes théoriques, que nous avons posés dans le livre précédent.

Il y a deux manières de manoeuvrer à la guerre; la première avec toute l'armée; la seconde par détachemens.

Chapitre Premier.

Des manoeuvres avec toute l'armée.

Des batailles.

De toutes les opérations de la guerre les batailles sont celles, qui peuvent avoir les suites les plus heureuses ou les plus funestes. La recherche des principes propres à en assurer le succès, est donc de la dernière importance.

On appelle bataille, l'action dans laquelle une armée charge en totalité ou en partie celle qui lui est opposée.

Les batailles sont les actions les plus éclatantes de la guerre. „Elles donnent et ôtent les cou„ronnes, dit Montécuculi, décident entre les „souverains sans appel, finissent la guerre, et „immortalisent le vainqueur.“

Les

Les batailles doivent être considérées sous trois aspects différens, qui tous ont leurs règles. Le premier, quand on va attaquer l'ennemi; le second, quand on attend dans sa position l'attaque de l'ennemi; le troisième et dernier, c'est, lorsque voulant aller attaquer l'ennemi, on le rencontre marchant dans la même intention.

Lorsqu'une des deux armées reçoit forcément la bataille, on le regarde avec raison comme un grand désavantage. Car quelques fermes et aguerries que soient les troupes, elles sont presque toujours intimidées à l'aspect de celles qui viennent les attaquer; c'est tout le contraire, si on les mène à la charge. On ne doit donc jamais attendre l'ennemi dans un poste, à moins qu'il ne soit très-avantageux, et très-important à conserver. Il est cependant des circonstances, où un Général n'a pas le choix de chercher ou d'éviter un engagement, c'est alors la promptitude, avec laquelle on se saisit des avantages du terrain, et la sagacité, qui vous fait deviner et prévenir les desseins de l'ennemi, qui assurent vos succès.

Les suites d'une bataille dépendent des circonstances et du temps où on les livre. Celles, qui se donnent au commencement d'une campagne, sont les plus dangereuses, parcequ'elles influent presque toujours sur les opérations du reste de l'année, et souvent sur celles de toute la guerre. Celles, qui se livrent dans l'arrière-saison, sont

pour l'ordinaire de moindre conséquence, vu l'impossibilité où l'on est de profiter long-temps de la supériorité acquise par la victoire *).

Une bataille gagnée est bien peu solide, si elle ne dérange pas le projet de campagne du Général ennemi. Les principaux avantages, qu'elle doit procurer, sont la diminution des forces de l'ennemi, et conséquemment son inactivité pendant le temps qui lui est nécessaire à les reparer; de rendre maître de la campagne, et d'avoir la facilité d'assiéger une place, dont la prise entraîne la perte d'une province, ou d'une portion intéressante du pays ennemi; d'y faciliter la levée des contributions et celle des requisitions nécessaires à la subsistance de l'armée.

Il y a trois différentes espèces de règles à observer dans les batailles. Les premières déterminatives ont rapport aux raisons, qui doivent faire engager ou éviter le combat. Les secondes préparatoi-

*) À moins d'y être forcée par la nécessité d'assurer ses quartiers d'hiver, ou de délivrer son pays de l'invasion de l'ennemi, les Généraux expérimentés évitent les engagemens de la fin d'une campagne. Les batailles de Rosbach et de Leuthen étoient nécessaires sous ces points de vue; la victoire de Torgau ne l'étoit pas autant; le Général Daun, quoiqu'ayant perdu le champ de bataille, n'en prit pas moins tranquillement ses quartiers d'hiver.

toires ont rapport à la distribution des troupes, selon les divers cas et espèces de combats, et aux précautions à prendre, soit pour assurer sa retraite en cas de défaite, ou accélérer la poursuite en cas de succès. Enfin les dernières ont exclusivement rapport à l'action.

Raisons déterminatives pour combattre.

Les batailles pouvant décider du sort de la patrie, il ne faut pas les livrer sans un examen réfléchi. Les raisons qui peuvent engager à combattre, sont:

1°. Quand il est possible de gagner plus, qu'on ne peut perdre.

2°. Pour entrer dans le pays ennemi, ou empêcher qu'il ne pénètre dans le votre.

3°. La supériorité en nombre de son côté, et de l'autre la désunion ou la présomption des Généraux ennemis. Leur peu de précautions dans leurs camps, dans leurs marches.

4°. Lorsque l'ennemi est affoibli par la division de ses forces, et qu'on peut le joindre avant qu'il puisse se renforcer.

5°. L'importance d'un poste, dont il faut le chasser.

6°.

6°. Lorsqu'il est encore fatigué d'une marche longue et pénible.

7°. S'il n'a pas eu le temps de reconnoître le terrain, où il est posté.

8°. Le secours d'une place de conséquence.

9°. Enfin, pour donner une nouvelle face aux affaires en passant de la défensive à l'offensive, et obliger un ennemi opiniâtre à faire la paix, et terminer la guerre qui ne finiroit jamais sans le succès des batailles *).

On évite une bataille.

1°. Quand on risque beaucoup plus par une défaite, que l'on ne peut gagner par une victoire.

2°. Si l'ennemi est dans votre pays, il faut agir avec la plus grande prudence, ne rien donner au hasard; car la perte d'une bataille dans l'intérieur

*) La bataille de Freyberg livrée le 29. Octbre 1762, détermina la conclusion de la paix entre la Prusse et l'Autriche. Les journées de Marengo et de Hohenlinden contraignirent la cour de Vienne au traité de Luneville.

rieur d'un état doit nécessairement avoir des suites pernicieuses.

3°. Si l'on est affoibli par des détachemens.

4°. Quand on attend la jonction d'un renfort.

5°. Si l'ennemi occupe un poste si avantageux, qu'on ne puisse l'attaquer sans témerité.

6°. Si l'armée est fatiguée d'une longue marche ou d'un autre travail.

7°. Si une défaite vous obligeoit à une longue retraite, et que l'ennemi même battu n'eut que peu de chemin à faire, pour se mettre en sûreté.

8°. Enfin, quand il y a lieu d'espérer qu'en temporisant l'armée ennemie se ruinera. Il arrive quelquefois, que l'ennemi ayant compté finir promptement une expédition, si elle traîne en longueur, la disette et les maladies le consument; son armée est alors bientôt ruinée et forcée à se retirer *).

Moyens d'obliger l'ennemi à combattre.

Quand on a balancé attentivement le pour et le contre, et que l'on est décidé à la bataille, si l'enne-

*) Les campagnes du Feldmaréchal Traun en Bohême, en

l'ennemi refusoit de combattre, il y a grand nombre de moyens de l'y contraindre; mais comme ils dépendent tous de circonstances, qu'il est impossible de prévoir, je ne rapporterai ici que les plus généraux:

1°. Ravager le pays ennemi.

2°. Simuler le siège d'une place, qui renferme ses magasins, ou qui lui est nécessaire, pour assurer ses convois, couvrir une grande étendue de son pays; le faire réellement, s'il persiste dans sa stricte défensive.

3°. Tomber sur ses quartiers, ou l'attaquer durant sa marche, s'il néglige les précautions nécessaires: feindre soi-même de ne vouloir pas combattre; le resserrer dans ses fourrages et ses quartiers. „Enfin, vous obligerez encore l'ennemi à „combattre, dit le Roi de Prusse, quand vous „viendrez par une marche forcée vous mettre sur „ses derrières et lui couper ses communications. „Gardez-vous bien en faisant ces sortes de ma„noeuvres, de vous exposer au même inconvé„nient, ni de prendre une position, dans laquelle „l'ennemi pourroit vous couper d'avec vos maga„sins.

Dis-

en 1744, de Dumourier dans la Champagne, en 1792 sont la confirmation de ce principe.

Dispositions préparatoires *).

Quand on prévoit le temps et à peu près les lieux où l'on combattra, il faut disposer avant la bataille, tout ce que l'on fera durant le combat,

*) La résolution de combattre étant prise, dit Mr. de Feuquières, il faut passer aux moyens de l'exécuter avec succès.

De ces moyens les uns sont de prévoyance; pour les autres on ne les trouve que le jour du combat, et ce sont pourtant ceux qui décident presque toujours du succès.

Les moyens de vaincre qui sont de prévoyance, sont de faire son ordre de bataille suivant la quantité et la qualité des troupes dont l'armée est composée, et le pays, dans lequel on présume trouver l'ennemi; de distribuer des postes aux officiers généraux; donner des copies de cet ordre de bataille à tous ceux qu'il est nécessaire, qui en ayent pour le faire observer; avoir toutes les troupes bien armées; que l'armée ait eu le temps de manger et de prendre quelque repos, s'il est possible, avant le combat; être absolument débarrassé des gros bagages; et avoir même placé les menus bagages en lieu sûr.

Les moyens de vaincre, qui ne se présentent que le jour du combat, sont tous les avantages du terrain; l'observation de l'ordre de bataille, qui aura été donné; son changement fait à propos, s'il y a nécessité; la distribution de l'artillerie, sur la ligne, suivant le terrain; les attentions sur les avantages, qui se peuvent prendre, soit en étendant ses ailes, pour envelopper l'ennemi;

soit

soit pour vaincre l'ennemi, soit pour tirer bon parti de la victoire, si on la remporte; sans oublier de prendre les mêmes précautions, pour assurer la retraite de l'armée, que si elle devoit être battue. Car c'est une maxime reçue de ne pas engager une action, lorsqu'on ne peut se retirer avec sûreté et facilité. Il est donc essentiel de faire garder les passages importants qu'on laisse derrière soi; cette précaution assure la retraite, et a de plus l'avantage de faciliter l'arrivée des convois, dont on pourra avoir besoin, pour poursuivre l'ennemi, et tirer tout le parti possible de sa défaite.

Il faut donc

1°. Etablir des dépôts de vivres, sur la route par laquelle on doit se retirer, prêts à être transportés en avant, si l'armée étoit obligée de s'avancer.

2°. Munir les places, de manière qu'elles puissent faire assez de résistance, si l'on est vaincu, pour donner le temps de retablir l'armée et de venir s'opposer aux progrès de l'ennemi.

3°.

soit en les couvrant, et en les assurant, afin de pouvoir les dégarnir, pour faire un plus grand effort, où l'ennemi paroîtra le plus foible; faire bien observer la droite et la gauche et la distance entre les lignes, si l'on marche de front; faire de fréquentes haltes, pour donner le temps à la ligne de se redresser, et à l'artillerie de tirer et recharger; défendre sur toute chose aux soldats de tirer, essuyer le feu de son ennemi et ne le charger qu'après sa décharge.

3°. Avoir soin que l'hôpital de l'armée et celui des places voisines soient abondamment pourvus des choses nécessaires au pansement et soulagement des blessés.

4°. Renvoyer les équipages sur les derrières.

5°. Le Général doit comme dans un tableau avoir sans-cesse présent à l'esprit les avantages qu'il se procurera, s'il est vainqueur, les ressources qui lui resteront, s'il est vaincu, et les changemens qu'il devra faire à ses projets d'après toutes les suppositions, dont ces deux cas sont susceptibles. S'il perd la bataille, il doit avoir choisi d'avance des positions avantageuses, d'où il puisse empêcher l'ennemi de mettre sa victoire à profit. Tout, ce qui tend à la sûreté des troupes et au désavantage de l'ennemi, doit être prévu avant l'événement.

6°. Enfin, il faut combiner ses opérations de manière que, si l'ennemi est vaincu, la bataille soit décisive dans ses suites; et que s'il est vainqueur, ses avantages se bornent uniquement au stérile honneur de garder le champ de bataille. Ces précautions préliminaires assurées, le Général ne doit plus s'occuper que des dispositions des troupes, et de tout ce qui a rapport à l'action.

Règles à suivre dans la disposition.

Il est impossible que dans une bataille les deux armées soient disposées avec un avantage parfaitement égal. Celle, qui la reçoit, peut avoir rendu par le secours de l'art sa position plus favorable, qu'elle n'étoit; tandis que celle, qui vient attaquer, n'a d'autres avantages en approchant de l'ennemi, que ceux que lui fournissent momentanément les lieux, qu'elle parcourt. Son dispositif doit donc être réglé sur le plus ou le moins de difficultés, qu'elle peut rencontrer. Le terrain varie souvent même dans les pays de plaine. On y trouve quelquefois des inégalités, des ravins, des haies, des brossailles ou des marais, qui obligent à changer l'ordre, dans lequel on avoit d'abord rangé ses troupes. La moindre difficulté pouvant arrêter la cavalerie et retarder l'infanterie, on doit combiner ses mouvemens, de manière que les obstacles, qui se rencontrent sur le champ de bataille ou aux environs, ne les interrompent pas trop. Cette diversité de lieux et de circonstances empêchant de donner des règles particulières et invariables sur les dispositions, on ne peut en détailler que les plus générales.

Prin-

Principes généraux des dispositions.

Il ne faut jamais tracer de disposition pour le combat, avant d'avoir reconnu celle de l'ennemi, et le champ de bataille, sur lequel on doit combattre. Il est essentiel, que le Général ait reconnu non seulement ce champ de bataille, mais encore le terrain qui sépare les deux armées avant qu'elles se joignent, de peur que pendant l'action il ne se rencontre quelque obstacle, qui rendant le premier dispositif insuffisant ou inutile, n'oblige à le changer. Lorsqu'on ne connoit pas bien le terrain, l'ennemi peut attaquer avec succès par l'endroit, où l'on s'y attend le moins. La connoissance des chemins et même des sentiers que l'on a en tête, en queue, et sur ses flancs, est encore indispensable.

Il faut de plus connoître parfaitement le pays des environs, car il arrive quelquefois, que l'ennemi prévenant les desseins les mieux concertés, il est impossible à un Général de combattre sur le champ de bataille, qu'il avoit d'abord choisi. Cet événement dérangeant toutes ses combinaisons, l'exposeroit à un d'autant plus grand nombre de fautes, qu'il connoîtroit moins bien le pays. Ces reconnoissances assurées, on réglera l'arrangement des troupes relativement aux localités, à la disposition

que

que l'ennemi a formée *), aux troupes qui peuvent agir avec le plus d'aisance sur le terrain, et à celles que l'ennemi a dessein de vous opposer. Il faut ensuite bien couvrir et assurer ses flancs, en les appuyant à des bois, rivières, a des marais, des montagnes, des précipices, enfin à des villages ou à de fortes batteries.

Si le terrain ne vous offre aucun appui, il faut y suppléer par le dispositif, et disposer un corps de troupes sur l'extrémité de l'aile, qui ne seroit pas appuyée, pour en couvrir le flanc, ou en augmenter le front, si les circonstances l'exigeoient. Quelque formidable que soit une disposition par le front,

*) C'est une maxime presque toujours mal entendue, qu'une armée doit être rangée suivant l'ordre qu'on lui oppose. Si l'on interprétoit bien cette maxime, on attaqueroit le foible avec le fort, on avanceroit les parties décidantes, tandis que l'on refuseroit les autres, on se procureroit le soutien reciproque des armes là où l'ennemi les a entierement separées; et l'ordre, au lieu d'être le même, seroit alors précisement le contraire du sien, parcequ'on ne peut se flatter de le battre que par des contre-dispositions et des contre-manoeuvres. Mais point du tout; il semble, qu'on soit convenu de part et d'autre de respecter la routine, et chacun fait son arrangement en conséquence, et étale son tableau. Aussi la disposition d'un ordre de bataille, qui est la chose du monde la plus difficile, parcequ'elle dépend d'une infinité de combinaisons, que le génie seul peut saisir, devient une affaire de coutume fort aisée.

front, elle n'est pas soutenable, si on la prend en flanc.

„Un axiome de guerre, dit le Roi de Prusse, „est d'assurer ses derrières, ses flancs, et de tourner ceux de l'ennemi." Lorsqu'un ennemi, même supérieur en nombre, ne peut dépasser ni tourner les ailes, le grand nombre de ses troupes lui devient inutile.

Toutes les parties d'une disposition doivent se soutenir, n'être pas trop éloignées les unes des autres, se communiquer avec sûreté et facilité *).

Les différentes armes seront postées sur le terrain qui leur convient, où elles se prêteront le mieux un secours mutuel, et pourront combattre sans confusion. En plaine un corps d'infanterie doit toujours être soutenu d'une réserve de cavalerie; et réciproquement il faut toujours que de l'infanterie ou de l'artillerie soient à portée de soutenir la cavalerie.

Il faut suppléer à l'infériorité d'une arme par la supériorité de l'autre.

„La supériorité d'une arme sur l'autre n'est „d'au-

*) On doit soigneusement éviter, que des ruisseaux, des rivières, des marais, des ravins et des défilés séparent les lignes ou autres divisions de l'armée.

„d'aucune considération pour un Général habile et „expérimenté dit Folard.

Tous les auteurs militaires sont convenus de la nécessité que l'infanterie et la cavalerie se soutiennent mutuellement *); mais ils diffèrent entr' eux dans les moyens de le mettre en pratique. Lorsqu'on a de la cavalerie inférieure en nombre ou en qualité, quelques-uns proposent de mélanger alternativement les bataillons et les escadrons; ou bien de placer seulement des pelotons d'infanterie dans les intervalles des escadrons.

Gustave Adolphe employa cette méthode avec succès à la bataille de Leipsic, le grand Condé à Rocroy, Turenne à Sintzheim, Ensheim.

Ces autorités n'empêchent pas d'autres militai-

*) „Je suis persuadé, dit le Maréchal de Saxe, que toute „troupe qui n'est point soutenue, est une troupe battue, „et que les principes que nous en a donnés Mr. de „Montecuculi dans ses Mémoires, sont certains. — Il „dit, qu'il faut toujours soutenir l'infanterie avec de la „cavalerie, et celle-ci avec de l'infanterie. Nous n'en „faisons cependant rien; nous mettons toute la cavalerie „sur les ailes, qui n'est soutenue que par de la cava„lerie; et toute l'infanterie dans le centre, soutenue par „de l'infanterie. Eh comment soutenue? de cinq ou six „cents pas de distance!

„Cette position seule intimide vos troupes, sans en sa„voir

taires de réprouver absolument le mélange *). Voici leurs raisons :

Si une ligne ainsi mélangée est obligée de faire un mouvement en avant ou en arrière, la cavalerie per-

„voir la raison; car tout homme, qui ne voit rien der-
„rière lui, pour le soutenir et le secourir, est à demi
„battu — c'est ce qui fait, que souvent la seconde ligne
„lâche le pied pendant, que la première combat. — J'ai
„vu cela plus d'une fois, et, je pense, bien d'autres
„que moi; mais personne n'en a peut-être cherché la
„raison: elle est dans le coeur humain." —

*) „La foiblesse de cet ordre, dit le Maréchal de Saxe, inti-
„mide seule ces troupes d'infanterie, parcequ'elles sen-
„tent, qu'elles sont perdues, si la cavalerie est battue; et
„cette cavalerie, qui s'est flattée de leur secours, dès
„qu'elle fait un mouvement un peu brusque, (ce qui est
„de son essence) ne les voyant plus, est toute déconcer-
„tée. Si votre aile de cavalerie est battue, l'ennemi
„vous prend tout à l'aise en flanc et cela dans le mo-
„ment. D'autres lardent l'infanterie avec des escadrons
„de cavalerie. Lorsque l'infanterie ennemie vient vous
„attaquer, elle tire également sur ces escadrons comme
„sur l'infanterie; il y a des chevaux de tués, la con-
„fusion s'y met bientôt, ces troupes de cavalerie lâchent
„le pied; il n'en faut pas davantage, pour faire tourner
„la tête à l'infanterie, et la faire fuir aussi. — Que fe-
„ront ces escadrons ainsi placés? S'abandonneront-ils sur
„l'infanterie ennemie, ou bien resteront-ils comme des
„termes combattant de pied ferme l'épée à la main contre
„des gens, qui viennent les attaquer à la bayonnette?
„Veut-on, qu'ils s'abandonnent sur cette infanterie? S'ils
„sont repoussés, comme il y a grande apparence, ils

perdra la protection, qu'elle reçoit de l'infanterie, en la devançant par la célérité de sa marche, ce qui formera évidemment deux lignes. Si l'ennemi en attaque une sur le champ avec un front contigu, il la culbutera; et la seconde, trop foible pour en imposer à l'ennemi, deviendra inutile et sera elle-même entraînée dans la fuite. Il y a cependant des circonstances, qui peuvent nécessiter le mélange des armes, c'est à la sagacité du Général à les prévoir, il est impossible de rien déterminer à cet égard *).

Le

„se renverseront sur votre infanterie, et la mettront „en désordre parcequ'ils retrouveront difficilement „leurs intervalles." —

*) Mais ce mélange des armes ne doit pas se faire en entrelaçant sur une même ligne infanterie et cavalerie, ainsi que plusieurs écrivains militaires l'ont prétendu, et quelques Généraux l'ont exécuté à leur grand détriment. Un pareil arrangement ne vaut rien à moins que des circonstances locales jointes à d'autres tout à fait particulières ne le rendent sur quelques parties du front utile et raisonnable. Excepté ces cas très-rares une telle disposition n'aboutit qu'à embarrasser une arme par l'autre, à anticiper la destruction de la cavalerie, et à exposer surtout l'infanterie à être enveloppée et taillée en pièces dès que la cavalerie l'abandonne. Ces deux armes peuvent bien et doivent se soutenir, se protéger, s'entre-secourir mutuellement et successivement, mais elles ne peuvent manoeuvrer ni combattre en même temps ensemble. Il faut donc établir un ordre par lequel l'infanterie et la cavalerie puissent se donner réciproquement tout le secours et l'appui nécessaires, sans qu'il

Le front de l'armée ne doit être ni trop étendu ni trop resserré. Dans le premier cas, il est difficile de pouvoir être assez également fort par-tout, pour ne pas courir risque d'être enfoncé avec facilité; et dans le second on seroit exposé à être débordé par l'ennemi. Il vaut beaucoup mieux dimi-

qu'il en résulte le moindre embarras ou inconvéniens. C'est ce que je présume faire en attachant de la cavalerie à chaque brigade d'infanterie et la plaçant en réserve dans l'interligne. Le terrain et les circonstance décideront, si chaque troupe de cavalerie restera derrière sa brigade, ou viendra se réunir, pour être distribuée en 3 réserves derrière le centre et les deux ailes de la première ligne. La disposition de la seconde ligne en colonnes la met à même, de couvrir les flancs de l'ordre de bataille, de protéger le ralliement d'une cavalerie repoussée et battue, et de se porter plus facilement au soutien de la première ligne. La cavalerie attachée aux brigades de cette seconde ligne devroit être partagée en 3 corps. L'un seroit derrière les colonnes du centre de la seconde ligne, et les deux autres placés en ligne de bataille sur les flancs extérieure des colonnes des ailes, de manière à déborder les ailes de la première ligne; les appuyant de batteries légères, je crois, que l'on auroit un dispositif, qui réuniroit la légèreté des mouvemens nécessaires à l'offensive, avec la solidité requise pour tout ordre défensif.

Ce sont de simples idées, que je soumets au jugement de militaires éclairés; je le fais avec d'autant plus d'espoir de mériter leur indulgence qu'ils y reconnoîtront un rapprochement des principes des plus grands maîtres adaptés à nos temps et à notre tactique.

diminuer le front de l'armée, pour augmenter les réserves, que de vouloir occuper un terrain égal à celui de l'ennemi, surtout si l'on est inférieur.

Une disposition en rase campagne doit être également forte dans toutes ses parties. Car, dit le Roi de Prusse, „les mouvemens de l'ennemi „y étant libres, il pourroit bien se réserver un „corps de troupes qu'il employeroit à vous donner „de la besogne."

La disposition doit être ordonnée de manière qu'on puisse la changer avec facilité suivant les circonstances.

Si en formant son ordre de bataille, on rencontre un ravin, un ruisseau, un marais qui en couvre une partie, il faut n'y laisser que les troupes absolument nécessaires, et employer les autres à renforcer les parties moins fortes du reste de la disposition.

Si l'on peut couvrir ses flancs, ou une partie de son front, avec des marais, ou petites inondations, il faut les faire sonder avec soin, pour reconnoître, s'ils sont praticables. Un marais cru impraticable, et à travers lequel les alliés passèrent, pour prendre l'armée françoise en flanc, fut en grande partie cause de la perte de la bataille de Malplaquet en 1709.

En

En cas que l'une des ailes ne fut pas appuyée, le Général, qui commande la seconde ligne, doit envoyer des dragons, pour déborder la première ligne, sans en attendre l'ordre; et les houssards tirés de la 3ème ligne viendront déborder les dragons.

À la bataille de Molwitz, l'on avoit placé quelques bataillons dans l'intervalle des deux lignes de l'infanterie, pour mieux en assurer les ailes; la cavalerie ayant été battue, ces bataillons empêchèrent, que l'infanterie ne fut entamée, et arrêtèrent les succès des Autrichiens *).

Si l'on est obligé de combattre ayant derrière soi une rivière, un ruisseau, des marais, ou prairies peu ou point praticables, il ne faut pas y adosser exactement les troupes, mais les en éloigner assez, pour qu'elles ayent du terrain pour se mouvoir avec aisance. Si on les postoit trop près, et qu'elles fussent poussées, elles seroient obligées de

*) C'est-là l'intention qui me fait disposer en colonnes les troupes de ma seconde ligne. Pour pouvoir former plus rapidement un flanc, on pourroit disposer sur les flancs extérieurs des colonnes de la seconde ligne de petites colonnes de 2 à 3 bataillons de grenadiers, qui marcheroient avec distance, pour pouvoir se former, par de simples conversions, et couvrir de leurs feux les manoeuvres, que les circonstances nécessiteroient au reste de la seconde ligne.

de se jeter dans l'eau ou dans la vase, n'ayant point assez de terrain pour se rallier *).

Il ne faut laisser sur les flancs ou en avant de l'armée aucune hauteur ou poste, qui la commande, et d'où l'ennemi pourroit vous incommoder de son artillerie. Il faut les occuper, surtout lorsqu'on peut gêner, de-là, les mouvemens de l'ennemi, et prendre de revers ou d'enfilade tous les corps, qu'il voudroit porter sur les autres parties de votre disposition **).

On doit éviter, que les troupes forment des angles saillans, si par la nature du terrain ou du dispositif le sommet de l'angle restoit sans défense. Les angles rentrans sont infiniment avantageux, lorsque leurs côtés se prêtent un secours mutuel; d'où il résulte que l'on doit éviter avec soin de donner dans les rentrans et faire en sorte d'y attirer l'ennemi.

Établir l'artillerie sur les hauteurs, qui dominent le champ de bataille et aux endroits, où elle sera

*) De pareilles positions sont si dangereuses que le succès d'une bataille ne sauroit même justifier le Général, qui s'y seroit exposé. Lorsqu'on laisse des bois derrière soi, il faut y poster suffisamment de troupes, pour empêcher l'ennemi de les tourner, et conséquemment de vous couper la retraite.

**) Il ne sera pas nécessaire de rappeler ici, qu'il ne faut ja-

sera nécessaire. On établit autant qu'il se peut l'artillerie sur des hauteurs en pente douce, afin que les tirs soient plus rasans que plongeans. Il est très-avantageux de placer à la faveur d'un rideau, d'un village, ou des élevations du terrain quelques pièces, qui prennent en flanc ou en écharpe toute une aile de l'ennemi, ou une autre partie de sa disposition.

Toujours faire en sorte de pouvoir être en bataille avant l'ennemi, et chercher à le charger, avant qu'il ait fini ses dispositions.

Partager ses forces et son attention, lui cacher ou lui déguiser si bien ses mouvemens, qu'il n'ait pas le temps de s'y opposer. Tel fut le mouvement que fit Mr. de Luxembourg à la bataille de Fleurus, en portant sa cavalerie à la faveur d'un rideau, sur le flanc de l'armée de Mr. de Waldeck: tel étoit le mouvement que Mr. de Turenne avoit commencé contre Mr. de Montécuculi le jour de sa mort; mouvement qui portoit toute la seconde ligne sur le flanc de l'ennemi; mouvement que l'impéritie seule de ses successeurs empêcha d'achever.

Il faut enfin tromper l'ennemi par des mouvemens,

jamais se poster dans une vallée à moins d'occuper les hauteurs, qui la dominent.

mens, qui cachent long-temps vos desseins et vous mettent à même, de changer votre disposition en une autre totalement différente, au moyen d'une manoeuvre simple et rapide. À ces règles on pourroit encore ajouter le soin et l'attention de disposer ses troupes, s'il est possible, de manière qu'elles ayent le soleil à dos et que le vent ne leur porte pas, dans les yeux, la poussière et la fumée.

Ces règles générales se subdivisent en d'autres relatives à l'espèce de combat, c'est-à-dire, selon que l'on donne ou reçoit la bataille.

Principes des dispositions offensives.

On appelle disposition offensive, celle que l'on forme pour attaquer l'ennemi.

Il y a un avantage réel à aller le combattre, surtout lorsqu'il est posté; car l'on peut alors se ranger sans précipitation, rectifier son dispositif, si l'on y reconnoît quelques défectuosités, et n'engager le combat que, quand on le juge à propos.

Il faut dans une disposition offensive suivre les principes suivans.

1°. Attaquer avec la partie la plus forte de votre disposition l'endroit le plus foible de celle de l'en-

l'ennemi, ou celui dans lequel on croit trouver le moins de résistance. La plus grande difficulté de cette opération consiste à combiner ses mouvemens, de manière que l'ennemi ne puisse s'y opposer, ni même deviner, quel est leur but, avant que l'affaire ne soit engagée.

2°. Occuper l'ennemi sur tout son front, de manière à ce qu'il ne puisse détacher, pour renforcer les endroits attaqués; et faire les plus grands efforts aux endroits, par où l'on peut pénétrer.

3°. N'attaquer jamais une armée postée avec une égale vivacité sur tout son front; parceque, si l'on est repoussé dans une partie, les troupes voisines, qui s'en apperçoivent, se rebutent et l'armée entière peut être découragée.

4°. Essayer de déborder l'ennemi, soit en lui faisant glisser le corps de réserve sur un de ses flancs, soit en faisant prolonger sa première ligne par des troupes de la seconde, en un mot profitant des avantages du terrain, pour faire combattre à la fois un plus grand nombre de troupes, que l'ennemi peut en opposer.

5°. Lui préparer des embuscades. Ceci peut se faire de plusieurs manières. On feint une faute dans sa disposition, comme de dégarnir ou de laisser un vide quelque part; s'il en veut profiter, on le charge avec des troupes destinées à cet effet,

effet, et dont on lui a dérobé la connoissance. Ou bien l'on tâche, au moyen d'un mouvement rétrograde d'une partie quelconque de l'armée, d'attirer l'ennemi sous le feu de corps cachés dans quelques lieux couverts, destinés à le prendre en flanc et à dos. Tel fut le mouvement du Général Moreau à la bataille d'Hohenlinden le 3 Décembre 1800. Après avoir tenu tête à l'armée de l'Archiduc Jean le 1er et le 2, il fit un mouvement en arrière, qui fut pris pour une retraite. A peine les Autrichiens se furent-ils ébranlés pour le poursuivre, que deux divisions postées dans les bois et défilés de Hohenlinden et de St. Christophe, les prirent en flanc et à dos et décidèrent le succès.

6°. Tourner l'ennemi, et entreprendre sur ses flancs et ses derrières.

Ces sortes de manoeuvres demandent une grande justesse dans leur combinaison. Car si les troupes s'égarent, ou si leur marche est retardée par la difficulté des chemins, par un orage qui grossissant une rivière ou les ruisseaux les rendent plus difficiles à traverser qu'on ne l'avoit cru, elles peuvent se découvrir trop tôt ou trop tard. On ne doit tourner l'ennemi que par des corps spécialement destinés à cet objet. Il seroit dangereux d'y employer des troupes tirées des parties, qui peuvent en venir aux mains, en les affoiblissant ainsi l'on donneroit probablement la supériorité à l'ennemi. Quand même on parviendroit à cacher

à

à l'ennemi la marche des corps, qui veulent entreprendre sur ses flancs et ses derrières, celui qui commande cette expedition, ne doit pas pour cela cesser de se conduire avec beaucoup de circonspection.

Les troupes arrivées à leur déstination, on les cache à la faveur d'un bois ou d'une colline, on les dispose de manière à ce qu'elles puissent déboucher sur l'ennemi avec promptitude, au moment convenu.

7°. Dégarnir subitement une partie de la disposition, en renforcer quelque autre avec les troupes qu'on en tire, et tomber sur l'ennemi sans lui donner le temps de faire soutenir les endroits que vous attaquez.

8°. N'entreprendre que le moins possible contre les villages ou les postes fortifiés, qui couvrent le front d'une armée; car, dit le Roi de Prusse, „on y risque l'élite de son infanterie, et „il est bien rare, qu'on ne puisse par quelques mou„vemens bien combinés *) agir sur une des ailes „de

*) A Raucoux, en 1746, les alliés avoient pris un camp défectueux. La communication de leur droite à leur gauche étoit coupée par un ravin. La nuit, qui précéda la bataille, au lieu de replier leur gauche de l'autre côté du ravin, ils restèrent dans cette position, et y attendirent le combat. Mr. le Ml. de Saxe ne profita pas de

„de l'ennemi et le forcer à prendre une position, „qui rende nuls ses préparatifs défensifs *).

9°.

de cette faute de l'ennemi; il déboucha droit sur Raucoux, et sacrifia l'élite de son infanterie, pour forcer un village, dont la prise n'étoit pas nécessaire au succès de la bataille. Un autre Général auroit profité de la mauvaise position de l'ennemi, pour porter tous ses efforts sur leur gauche, en tenant en échec leur droite, pour l'empêcher de détacher au secours de la portion au delà du ravin. Le terrain étoit constitué de manière, qu'il déterminoit cette manoeuvre. Par des fonds on pouvoit s'avancer à couvert jusqu'au pied d'un rideau, qui n'étoit pas défendu par les meilleures troupes de l'ennemi, et qui dominoit et prenoit de revers toute sa position.

Tout en rendant justice aux grands talens du Ml. de Saxe, tout en convenant qu'il fut un des premiers à éclairer les ténèbres de la tactique moderne et à en accélérer la perfection, il est impossible de trouver, qu'il ait déployé dans ses batailles le même talent qu'il montra dans ses marches et ses mouvemens. Suivant la maxime du grand Condé, qu'une nuit de Paris repareroit tout cela, il n'a jamais acheté ses succès qu'à force de morts. Des manoeuvres lui eussent souvent sauvé des attaques difficiles et coûteuses. Jamais il ne les essaya, et pour me servir de l'expression judicieuse d'un grand homme, qui a parcouru tous ses champs de batailles: Il attaqua toujours le taureau par les cornes.

*) Telle étoit la disposition de la bataille de Collin. Jamais manoeuvre ne fut plus sagement combinée. Si l'armée du Roi avoit suivi son avant-garde, et que longeant le front inattaquable de la position des Autrichiens, elle fut venue se placer sur leur droite, dont

on

9°. N'attaquer jamais foiblement un poste, dont il importe de chasser l'ennemi; mais y employer au contraire autant de troupes qu'il en faudra, pour l'emporter avec la plus grande promptitude. Les tâtonnemens sont dangereux, parceque comme il est presque toujours nécessaire de renforcer en détail et successivement les troupes, qui combattent, on y perd beaucoup plus d'hommes et de temps, que dans une attaque vigoureuse *).

10°.

on avoit déjà déposté le corps de Nadasti, l'armée du Général Dhaun eut éprouvé une défaite complète; d'autant plus glorieuse pour les troupes Prussiennes, qu'elles étoient très-disproportionnées en nombre.

*) Dans une attaque de poste ou de batteries établies, pour appuyer le front ou les ailes d'une armée, il n'y a rien de si redoutable que les batteries chargées à mitraille. A Torgau une batterie Autrichienne foudroya plusieurs bataillons Prussiens, et à Kesselsdorff l'attaque du village coûta leur meilleure infanterie. Ces deux batailles ont donné au Roi Frédéric second l'idée d'un dispositif pour l'attaque, soit d'un village ou d'une batterie qu'il faudroit emporter; et que l'on ne pourroit tourner.

„J'ai remarqué, dit-il, que le feu du canon et de l'in-„fanterie, qui soutient la batterie, la rend inabordable. „Nous ne nous sommes emparés des batteries de l'en-„nemi que par sa faute. Notre infanterie étoit à moi-„tié écrasée, commençoit à plier, l'infanterie ennemie „la voulant poursuivre, quitta son poste. Par ce mou-„vement leur canon n'osoit plus tirer, et nos troupes, „qui tâtonnoient alors l'ennemi, arrivèrent en même „temps avec lui aux batteries, et s'en rendirent maîtres.

„L'ex-

10°. Se ménager une ou plusieurs réserves, pour les envoyer pendant le combat aux endroits, où l'on se propose de faire un grand effort.

11°. Ne passer jamais un ruisseau ou un ravin, pour attaquer l'ennemi posté de l'autre côté, de peur qu'il ne profite du désordre que ce mouvement cause parmi les troupes, pour les charger avec avantage. On s'écarte de cette règle, quand l'ennemi en est trop eloigné, pour pouvoir vous joindre, avant qu'il y ait assez de monde en ligne pour lui resister *).

Si

„L'expérience m'a fourni l'idée, qu'il faudroit suivre „en pareil cas l'exemple de ce que nos troupes ont „fait; et former son attaque sur deux lignes ou en „échiquier soutenue en troisième de quelques escadrons „de dragons.

„On donnera l'ordre à la première ligne de n'attaquer que foiblement, de se retirer par les intervalles „de la seconde, afin que l'ennemi trompé par cette „retraite simulée, se mette à poursuivre et à abandonner son poste.

„Ce mouvement sera le signal de marcher en avant „et d'attaquer vigoureusement." La planche montre la disposition de cette manoeuvre (Fig. 1. pl. 7).

*) Si à la bataille d'Hochstett les François avoient eu leur troupe plus à portée du ruisseau, qui séparoit les deux armées, les alliés n'auroient pas osé en tenter le passage; ou s'ils l'avoient fait, on eut été à même de les charger, lorsqu'ils n'avoient que peu de monde au delà. Dans une pareille situation, de la défense du ruisseau dépend le maintien de sa position et le succès du

Si l'on avoit alors un ruisseau à traverser, il faut faire jeter dessus une grande quantité de ponts aussi larges que l'on peut. S'il n'est pas profond, on fait applanir en pente douce les parties des bords qui sont escarpées, la cavalerie et l'infanterie le passent à gué ; on établit seulement de distance en distance quelques ponts, pour faciliter le transport de l'artillerie.

Dispositions défensives.

On appelle dispositions défensives celles, que l'on forme pour recevoir la bataille.

Lorsqu'on est déterminé à attendre l'ennemi dans un poste, et que les dispositions sont faites en conséquence, on ne peut s'en éloigner, sans renon-

du combat. A la bataille de Cassel en 1674, Mr. le Prince d'Orange s'étant avancé, pour secourir St. Omer, commit la même faute dans l'emplacement qu'il choisit, pour recevoir le combat. Au lieu de mettre toute l'infanterie de sa première ligne sur le bord du ruisseau, il n'en soutint les bords qu'avec des corps détachés, et plaça sa première ligne à mi-côteau d'une hauteur, qui s'élevoit en arrière de ce ruisseau. Les François forcèrent le passage, et s'étant formés au de-là, poussèrent toute l'armée ennemie embarrassée dans ses mouvemens par la déroute des corps, qui avoient dû soutenir le ruisseau.

noncer à presque tous ses avantages. Il y a cependant des occasions, où il est avantageux de quitter son poste, pour marcher à l'ennemi et déjouer ainsi ses dispositions offensives *).

Il faut dans une disposition défensive:

1°. Assurer ses derrières avec soin, et bien appuyer ses flancs **); si l'on reçoit la bataille, il est très-avantageux, (surtout dans une plaine) de rencontrer un village, un ravin, quelques hauteurs, où l'on puisse appuyer ses flancs.

Lorsque le terrain ne fournit aucun point d'appui, il faut y suppléer par des redoutes, des retranchemens. S'il est impossible de mettre ces moyens en usage, on y fait servir les troupes mêmes. On en place des réserves (en potence entre les deux lignes) aux extrémités des ailes.

Quand

*) Combien de fois dans la guerre de la révolution françoise, les armées républicaines n'auroient-elles pas été embarrassées, si les Autrichiens, au lieu d'attendre leurs attaques, fussent marchés au-devant d'elles, et les eussent attaquées sur le terrain intermédiaire. Les François n'avoient pas reconnu ce terrain, leur tactique encore dans l'enfance ne leur eut pas permis, de le mettre aussi promptement à profit que les troupes alliées, qui étoient si manoeuvrières.

**) Dans la dernière retraite des Pays-Bas, en 1794, le flanc gauche des Autrichiens fut tourné plusieurs fois de suite par les François.

Quand une armée a les flancs appuyés à des bois, il faut les couvrir d'abattis garnis de troupes, et abattre les arbres au loin en avant, (au moins à la demi-portée du fusil) pour que l'ennemi ne puisse approcher à couvert. Il est en outre nécessaire d'avoir de fortes et nombreuses patrouilles dans le bois pour éclairer les démarches de l'ennemi et n'être pas surpris. Lorsque le bois est assez épais, pour que l'ennemi ne puisse venir à vous que par les routes ordinaires, il suffit alors de les garder ou de les rendre impraticables. S'il est clair-semé on doit y poster assez de troupes pour être préparé à tout événement.

Si l'on est appuyé à des montagnes il faut non-seulement en occuper le sommet, mais encore en embarrasser les endroits par où l'ennemi pourroit en tourner la pente.

Si l'on veut s'appuyer à une rivière, on doit observer auparavant, s'il n'y a pas de l'autre côté des hauteurs, qui commandent votre emplacement et où l'ennemi pourroit établir de l'artillerie.

2° Ne laisser, devant ou près de l'armée, aucun bois d'où l'ennemi puisse déboucher et attaquer à l'improviste. Il faut au contraire faire en sorte de les avoir derrière soi, rien n'étant plus avantageux pour favoriser la retraite pour peu que l'on ait pris les moindres précautions.

Si l'ennemi occupe des bois en avant de votre front, s'en éloigner assez pour que les batteries, qu'il établira au bord de ce bois, ne vous incommodent pas, et qu'il ne puisse attaquer en débouchant, qu'il soit obligé de faire sa disposition à découvert. Lorsqu'il se trouve des bois sur le front de l'armée, il faut y élever des redoutes de distance en distance, et faire des abattis entre elles.

Si l'on on a sur son front un ravin, une rivière ou un ruisseau guéables, dont on veut empêcher le passage, s'y poster à la petite portée du canon si le terrain est bien uni *); mais s'en approcher autant que l'on pourra, s'il s'y trouvoit la moindre chose, qui put couvrir les mouvemens de l'ennemi.

S'il se rencontre sur le front ou sur le flanc de l'armée, des villages, maisons, enclos, haies, on les fortifie et on y poste de l'infanterie. On ne doit jamais dégarnir les espaces intermédiaires de ces postes, à moins que leurs feux ne s'y croisent; ou qu'il soit possible d'arriver assez-tôt en force pour s'opposer à l'ennemi, s'il vouloit y pénétrer. On a soin de brûler ou d'abattre les villages, maisons, murailles ou haies trop éloignées de la ligne, pour

*) De forts corps de cavalerie doivent être postés de distance en distance pour tomber sur toutes les têtes de colonnes que l'ennemi voudroit porter audelà du ruisseau, pour vous attaquer.

pour qu'on puisse les défendre ou les soutenir facilement; car alors elles serviroient à favoriser l'ennemi et à masquer ses manoeuvres. Il faut rendre inattaquable une ou plusieurs parties de la disposition, ou ce qui est la même chose, diminuer les points d'attaque de l'ennemi autant qu'il sera possible.

Les postes les plus avantageux sont ceux d'une médiocre étendue, où il est possible de réduire l'ennemi à un ou deux points d'attaque déterminés, sans qu'il puisse rien entreprendre contre le reste de l'armée.

3°. Il faut se ménager des réserves, pour les employer à soutenir les parties les plus menacées.

Quant on combat sur un front parallèle à celui de l'ennemi, que les ailes sont bien appuyées, mais que l'ennemi se dispose à attaquer le centre pour, en le perçant, séparer les ailes; il faut renforcer le centre de manière qu'il ne puisse y parvenir *).

„Il en est d'une armée ouverte au centre, dit

*) Il faut chercher autant que possible à établir un juste équilibre de résistance sur toute l'étendue de son front; les parties, que la nature ne fortifia pas suffisamment, doivent recevoir un complément de force en y augmentant le nombre des troupes.

„Folard, comme d'une chaîne qui ferme un pont, et „dont on couperoit les chaînons du milieu. Il n'y „a plus de remède. Il faut que tout passe et tout „suive. L'armée se trouvant ainsi séparée à ses „ailes, l'une ne sauroit aller au secours de l'autre.

4° Ne jamais mettre toute sa confiance dans un seul poste, parcequ'il peut être forcé.

5° Enfin comme, quand on reçoit la bataille dans une position, qu'on a jugée favorable ou nécessaire à maintenir, l'essentiel est de l'avoir forcé à se replier, il ne faut pas se laisser tromper par une retraite simulée; car l'ennemi auroit pu donner ordre à la première ligne de n'attaquer que foiblement, et de se retirer par les intervalles de la seconde, afin que trompé par cette retraite simulée vous vous mettiez à le poursuivre, et abandonner votre poste, dont il s'empareroit en faisant brusquement volte face, et vous attaquant assez vivement pour arriver avec vous dans la position. Il faut donc se contenter de faire suivre l'ennemi par quelques corps de cavalerie pour éclairer la retraite; et le reste de l'armée doit se maintenir sur la position toujours en mesure de soutenir une nouvelle attaque. Ce fut cette faute, qui fit perdre aux Saxons la bataille de Kesselsdorf. Ils avoient soutenu avec la plus grande valeur leur position, mais ayant été trompés par un mouvement des Prussiens, et s'étant portés trop vivement à leur poursuite, ils furent reçus si brusquement et reconduits

duits avec tant de vigueur qu'on entra avec eux dans leur poste, d'où ils furent bientôt délogés.

Je crois qu'il sera inutile de répéter ici combien la connoissance topographique du terrain environnant le champ de bataille est indispensable au Général, qui reçoit le combat. Mr. de Waldeck fut battu à Fleurus pour n'avoir pas reconnu et fait observer le rideau, qui se trouvoit en avant de sa gauche. Mr. le M. de Créqui perdit la bataille de Consarbrück pour avoir négligé de reconnoître la riviere qui etoit devant son front, et que les Ennemis passerent avec autant de facilité, que de promptitude, à deux gués, qu'il avoit ignorés.

De l'Action.

Jusqu'à présent je n'ai parlé que des règles, maintenant il faut venir à la manière de les employer.

Toute bataille étant, comme nous l'avons déjà expliqué plus haut, fondée sur la connoissance du terrain, il est donc nécessaire, que le Général avant de faire ses dispositions fasse reconnoître le pays aux environs du champ de bataille, et aille lui-même reconnoître l'ennemi. C'est à force ouverte que l'on fait cette reconnoissance. Elle s'exécute

en

en plein jour. On y destine une partie de la cavalerie, dont les troupes légères font l'avant-garde, et couvrent les flancs. Arrivé à une distance convenable des grands-gardes de cavalerie ennemie, on fait former ses troupes, et pousser vigoureusement par les troupes légères les petits postes de l'ennemi, afin d'obliger ces postes à quelques mouvemens dont on profite pour estimer la force de l'armée, et gagner la facilité d'approcher et de bien voir.

Pour peu que celui, qui reconnoit, s'arrête trop, il doit s'attendre à avoir sur les bras les troupes légères et même les piquets de cavalerie de l'ennemi. Alors la retraite en général, (mais surtout celle de l'arrière-garde) devient difficile. Il faut la faire soutenir, mais toujours avec beaucoup de prudence, car il seroit souvent dangereux d'engager un combat. Quand il faut pousser ses reconnoissances un peu avant, il est fort sage d'amener avec soi quelque infanterie et des pièces légères d'artillerie (tirées par de doubles attelages) pour les placer sur les rideaux ou autres accidens du terrain, qui y seroient favorables. Un modèle de reconnoissance d'armée et de manoeuvres de cavalerie se retirant devant toute celle de l'armée ennemie, bien supérieure en nombre, est celle exécutée devant l'armée française la veille de la bataille de Rosbach. M. de Seydlitz avança à la tête de la cavalerie Prussienne. Ses belles et brillantes manoeuvres en imposèrent tellement à la ca-

va-

valérie française, qu'elle n'osa l'attaquer, et après avoir rempli son but il se retira devant elle en arrière d'un défilé, qu'il passa avec une célérité qui tenoit de la magie.

Comme il est impossible de poser des règles générales pour ces reconnoissances, je vais me contenter de donner un exemple, de la manière dont on doit s'y prendre (Fig. 2. pl. 7).

A. Position de l'armée ennemie. B. ses grands-gardes. C. Postes de ses troupes légères. D. Grands-gardes de ses troupes légères. E. Troupes légères à cheval, avant-garde du Général qui reconnoit, qui après avoir poussé les troupes ennemies du village F. se portent rapidement sur les hauteurs Y et Z. et y prennent une position qui facilite la reconnoissance.

G. Cavalerie de l'escorte du Général, qui se forme pour empêcher celle de l'ennemi de déboucher par le village X.

H. Cavalerie, que l'ennemi détache pour tourner les troupes légères, qui se retirent promptement en S S; tandis que la cavalerie G se retire en colonne par le village F. où elle a laissé de l'infanterie T T, sur les bords du ruisseau, pour protéger sa retraite et arrêter les poursuites de l'ennemi.

I. Position entre des vignes et des haies, que prennent les troupes légères, après la retraite de la cavalerie; l'infanterie sur les flancs dans les haies et les vignes, la cavalerie au centre sur deux lignes; on peut placer quelques pièces dans les intervalles de la première ligne. K, cavalerie de l'escorte qui se retire.

L'ennemi ayant été reconnu, le Général d'après la force de l'armée ennemie et la position qu'elle occupe, fait ses dispositions, et les donne par écrit aux Généraux commandans de chaque corps. Elles doivent être courtes, claires, et précises; tous les cas doivent y être prévus. *).

Malgré

*) En voici un exemple: la colonne du Gl..... forte de.... prendra les armes à telle heure et marchera par la droite (ou la gauche si cela doit être); elle s'avancera sur tel point, et y attaquera l'ennemi. Si son attaque réussit, elle se maintiendra dans la position emportée; jusqu'à ce qu'elle ait des nouvelles des deux colonnes ses voisines de droite et de gauche; quand elles seront à hauteur, alors elle poursuivra ses avantages, et attaquera successivement les positions de l'ennemi. Mais elle laissera une réserve sur le premier emplacement emporté pour assurer sa retraite, en cas qu'elle vint à y être contrainte. Si la première attaque ne réussit point, le chef de la colonne, après avoir fait tout ce qui dépend d'un homme de coeur, se fera renforcer par la réserve la plus à portée, et recommencera l'attaque; si elle ne réussit pas mieux à ses nouveaux efforts, il en fera avertir le Général en chef, qui enverra les ordres ultérieurs.

Malgré ces dispositiones générales *), les Généraux commandant les différens corps ont encore beaucoup d'attentions à apporter dans la conduite de leurs colonnes, pour assurer le succès de l'ensemble, et sans leur valeur et leur attention les meilleures dispositions du monde ne pourroient être exécutées. Combien de batailles perdues, de succès balancés, d'hommes de tués par le tâtonnement, ou les fautes d'un Général commandant une colonne.

La bataille de Nerwinde fut fur le point d'être perdue par la faute d'un Général. M. de Luxembourg avoit ordonné, que sa droite attaquât le centre et la gauche de l'ennemi, dans le moment que l'on verroit prospérer l'attaque du village de Nerwinde, village, qui, avec celui de Romsdorf, etoit retranché en avant du front de l'armée ennemie. L'armée françoise étoit obligée à les forcer avant d'attaquer le front de M. le Prince d'Orange, que l'on ne pouvoit aborder sans avoir enlevé ces deux villages, qui auroient pris en flanc toute troupe, qui auroit voulu l'avancer par leur trouée. Cet ordre

*) Je ne crois pas qu'il existe une bataille où les dispositions, pour tous les cas, ayent été mieux prévues que celles que donna S. A. R. le Prince Henri pour la bataille de Freyberg, le 29. 8bre 1762. Elles méritent les plus grandes louanges. Si le Général Hulsen, qui avoit ordre de passer la Mulda au gué de Rothenfurth, eut exécuté cet ordre, l'armée Autrichienne eut eu infiniment de peine à se replier.

dre ne fut point exécuté par le Général, qui commandoit la droite des François. Les troupes Françoises, qui étoient entrées un peu trop en désordre dans Nerwinde, et qui n'avoient pas eu la précaution de se placer dans tout le travers du village du côté de l'ennemi, en furent chassées par l'infanterie ennemie de la gauche, qui se déposta du front du retranchement pour aller faire cette attaque.

Ce mouvement étoit vu de la droite des François; il fut proposé au Général, qui les commandoit, d'en profiter en faisant sur le champ attaquer le retranchement, qui venoit d'être en partie dégarni de l'infanterie, qui avoit marché pour reprendre Nerwinde. Ce fut en vain; il refusa cette attaque, qui eut vraisemblablement décidé dès le moment même du gain de cette bataille.

Le village de Nerwinde fut de nouveau rattaqué et repris par M. de Luxembourg, mais les troupes ne purent s'y maintenir, parceque ceux, qui les commandoient, ne surent pas mieux les poster. Elles furent chassées une seconde fois par la même infanterie de la gauche des ennemis, qui se déplaça de nouveau pour faire cette attaque. Ce qu'elle fit aussi impunément que la première fois, le Général commandant la droite de l'armée françoise ne voulant pas se décider à attaquer la gauche et le front du retranchement, dans le tems qu'il voyoit que l'ennemi le dégarnissoit.

M. de Luxembourg étant venu prendre des troupes de l'aile droite pour recommencer une troisième attaque, et le Général, qui commandoit cette aile ayant marché avec elles, Mr. de Feuquieres resta Commandant de cette droite. Le village ayant été de nouveau emporté, et l'ennemi, fier de l'impunité avec laquelle il en avoit deux fois rechassé les François ayant recommencé le même mouvement, M. de Feuquieres le laissa marcher, et se porta vivement sur le retranchement; qu'il força avant que le corps d'infanterie, qui en étoit sorti, put y revenir; et ce fut positivement ce mouvement, qui décida le gain de la bataille.

A l'affaire de Kaiserslautern du 23. Mai 1794, affaire brillante, que le Feldmaréchal Mollendorff gagna sur les François, les dispositions étoient très-belles, très-claires, bien concertées; mais un Général, qui commandoit une colonne, qui devoit tourner les Français pendant l'affaire et rendre leur retraite très-difficile, par trop de lenteur n'arriva pas à tems.

Les Généraux chefs de colonnes ne peuvent donc trop apporter de soin non-seulement à exécuter ponctuellement les ordres de la disposition générale, mais encore chercher à profiter de toutes les fautes de l'ennemi.

L'heure

L'heure venue *), l'armée ayant pris les armes se met en marche **).

Le Général pendant l'action, doit se placer dans un lieu, d'où il puisse voir commodément, et avec sureté pour sa personne, l'effet des premières attaques

*) Si l'on avoit détaché un corps pour agir pendant l'action sur les flancs ou les derrières de l'ennemi, il faudroit combiner le moment de son attaque d'après le tems qu'il lui faudroit pour se trouver sur le point où il doit agir, c'est dans le concert des mouvemens, que git le succès des batailles.

**) Si le pays est ouvert, on marche à l'ennemi sur le plus de colonnes que l'on peut. Les Officiers-Généraux qui conduisent ces colonnes doivent marcher à la même hauteur et faire de tems en tems, halte, pour ne pas se dépasser.

Si le pays est coupé, qu'il y ait des défilés, chaque colonne a à sa tête ses travailleurs. Les officiers qui les conduisent s'envoyent avertir quand ils s'arrêtent. S'il n'y avoit qu'un chemin, (ce qui n'arrive guères), il faudroit en faire ouvrir de droite et de gauche pour marcher sur plus d'une colonne; ou bien il faudroit être certain de trouver au sortir du défilé une plaine, assez eloignée de l'ennemi pour avoir le tems de se former avant qu'il puisse arriver sur vous. Car si cela ne se rencontroit pas, il seroit imprudent de tenter une pareille marche, l'ennemi pouvant défaire votre avant-garde, avant que le reste de vos troupes pût la secourir.

L'armée, en arrivant sur le terrain, se met en bataille suivant l'ordre réglé par le Général. Les colonnes se déployent de droite et de gauche.

ques, afin d'envoyer ses ordres pour faire avancer les troupes victorieuses, ou faire soutenir celles qui ont plié. Il est cependant indispensable quelquefois qu'un Général aille ranimer les troupes par sa présence. Lorsqu'il a médité une manoeuvre importante à une aile ou ailleurs, il fera bien de la diriger lui-même, et de ne s'en rapporter à personne du soin de l'exécution.

Il ne faut point commencer la bataille, autant qu'il est possible, avant que toute l'armée soit totalement en bataille. Mais il ne faut pas trop s'y astreindre, l'occasion présentant souvent des avantages, que l'on perdroit mal-à-propos en ne se hâtant pas de les saisir.

L'armée étant arrivée à portée de celle de l'ennemi, si celle-ci est appuyée à des villages et qu'ils ne puissent être tournés, il faut les faire attaquer par de bonne Infanterie soutenue de réserves. Ces attaques toujours sanglantes doivent être évitées autant que possible et n'être tentées qu'à la dernière extrémité. Le moyen le plus sûr et le plus court de les emporter est de les foudroyer avec du gros calibre, et d'y mettre le feu à force d'obus.

Il faut à mesure qu'on pénètre dans ses villages ouvrir les haies et murailles et tâcher de se procurer un front suffisant pour arrêter l'ennemi, s'il revenoit à l'attaque. Il faut ouvrir des com-

m

munications de droite et de gauche des vergers, qu'on occupe, et continuer cette manoeuvre à mesure qu'on avance. Car si les troupes se contentent de chasser l'ennemi des rues, et négligent d'occuper les vergers de droite et de gauche, et de se faire un front de la largeur du village; l'ennemi, qui a fait de son côté des ouvertures dans les vergers, viendra par ces ouvertures prendre en flanc les troupes, qui ont pénétré, et réussira sans peine à les mettre en fuite.

S'il est possible de tourner ces villages, et de couper leurs communications avec la ligne, cela vaut beaucoup mieux. Alors, il faut les éviter et essayer de battre les troupes intermédiaires: si l'on y parvient, continuer de les pousser sans s'inquiéter des postes qu'on laisse derrière soi, puisqu'ils tombent ensuite d'eux-mêmes. On doit seulement les faire bloquer par un nombre de troupes suffisant pour empêcher celles, qui les défendent, de se retirer *).

Lorsque le moment de combattre est venu, les troupes doivent s'avancer sur l'ennemi. Si c'est en colonne, les bataillons ou divisions doivent se suivre de près, pour pouvoir se déployer plus

*) A la bataille d'Hochstett, ce fut un pareil mouvement, qui assura la victoire à l'armée alliée, et lui fit faire un nombre si prodigieux de prisonniers.

plus promptement. Quand on marchera de front les bataillons garderont bien leurs distances, afin de ne pas trop se serrer ni s'ouvrir. Les troupes doivent observer de marcher lentement, de ne point se rompre, mais surtout de ne point tirer. On doit empêcher une troupe, qui marche à l'ennemi de tirer. Outre que le feu de la mousqueterie est peu redoutable, il met de la confusion dans les rangs, et retarde la marche *). Lorsque la troupe est arrivée à 40 ou 50 pas de l'ennemi, alors elle peut, de pied ferme, faire une décharge, redoubler le pas et tomber à la bayonette, c'est la meilleure façon d'attaquer. — Le feu ne doit être employé, que lorsqu'on ne peu joindre l'ennemi, ou que le trouvant trop bien posté, on veut d'abord à force de feux, lui faire essuyer assez de pertes pour pouvoir ensuite le déloger plus facilement. — Mais cette marche des troupes contre l'ennemi doit être protégée par les batteries de gros canon, que l'on place sur les hauteurs et rideaux favorables à son effet; et par les pièces de bataillons placées à 40 pas en avant du front des troupes *).

Lorsque la première ligne s'avance soit en entier

*) D'ailleurs ce n'est pas le nombre d'ennemis tués, qui donne la victoire, mais le terrain que vous avez gagné.

*) A 500 pas de l'ennemi les pièces seront tirées par des hommes.

tier soit en partie pour l'attaque, la seconde ligne, afin de ne point laisser de trop grands intervalles entre les lignes, doit marcher à la distance prescrite afin de pouvoir secourir la première. Les officiers Généraux commandant cette seconde ligne doivent surtout bien contenir leur ligne, afin que si la première est repoussée, elle ne se laisse point effrayer par sa retraite, et qu'elle attaque vigoureusement l'ennemi.

Mais, comme si l'ennemi battoit la première ligne, et que la seconde parvienne même à le repousser, il auroit toujours l'avantage, en ce qu'une seule de ses lignes seroit en désordre, et que les deux votres seroient ébranlées. Je crois qu'il seroit prudent pour cette raison de placer entre les lignes différens corps de troupes, pour faciliter le ralliement de la première, rétablir le combat et maintenir intacte la seconde, aussi long-tems que possible: car ce sont les dernières troupes, qui combattent, qui décident la victoire.

Si la première ligne a l'avantage *), elle doit continuer à agir et aller attaquer la seconde ligne de

*) Il faudra détacher la cavalerie contre l'ennemi aussitôt qu'on verra la confusion se mettre dans ses troupes. Ce ne sera plus alors une bataille, mais une déroute totale des ennemis, surtout s'il n'y a point de position, dans le voisinage, qui puisse protéger leur fuite.

de l'ennemi. Si la victoire continue à se déclarer, et que la seconde ligne de l'ennemi soit battue, le Général doit pousser les troupes battues toujours en corps et en ligne, jusqu'à ce que le désordre y soit général. *).

Le Général détache alors sa réserve ou un gros corps à la poursuite de l'ennemi. Si les troupes ne sont pas trop fatiguées, on peut faire marcher l'armée jusqu'au premier défilé, ou s'approcher de la première place-forte sous laquelle l'ennemi pourroit vouloir se rallier, et compléter ainsi sa victoire.

„A quoi serviroit l'art de vaincre, si on ne sait „profiter de ses avantages, dit Frédéric II **), ré„pandre du sang inutilement, mener ses soldats „inhumainement à la boucherie, et ne pas pour„suivre l'ennemi dans certaines occasions pour aug„menter son désordre ou faire plus de prisonniers, „c'est remettre au hasard une affaire qui vient d'être „décidée. Cependant le défaut de subsistances „et les grandes fatigues peuvent vous empêcher de „poursuivre le vaincu.

„C'est la faute du Général en chef, quand il man-

*) On fait avancer le gros Canon et l'on en fait faire plusieurs décharges pour augmenter la terreur de l'ennemi.

**) Dans son instruction militaire.

„manque de vivres. Lorsqu'il donne une bataille „il a un dessein; et s'il a un dessein, il faut qu'il „prépare tout ce qui est nécessaire pour l'exécu„tion; par conséquent on aura soin d'avoir du pain „ou du biscuit pour 8 à 10 jours. Pour les fati„gues, si elles n'ont pas été trop excessives, il fau„dra dans des jours extraordinaires faire des choses „extraordinaires. D'ailleurs, il est bien rare d'avoir „une affaire assez générale, pour qu'il n'y ait point „quelques divisions toutes fraiches, pour détacher „à la poursuite.

„Après une victoire remportée, je veux qu'on „fasse un détachement des Régimens, qui ont le plus „souffert, puis, qu'on ait soin des blessés, et qu'on „les fasse transporter aux hopitaux, qu'on aura déjà „établis. On commence par soigner les blessés, „sans oublier ce que l'on doit à l'ennemi.

„En attendant, l'armée poursuivra jusqu'au pre„mier défilé l'ennemi, qui dans la première con„sternation ne tiendra pas, pourvû qu'on ne lui „donne pas le tems de respirer.

„Quand vous aurez pourvû à toutes choses, „vous ferez marquer le camp, mais il faut que cela „se fasse dans les règles, sans se laisser endormir „par la sécurité.

„Si la victoire a été complète, on pourra faire „des détachemens, soit pour couper la retraite à „l'en-

„l'ennemi, soit pour lui élever ses magasins, ou „pour assiéger trois ou quatre villes à la fois.

„Je ne puis donner que des règles générales „sur cet article, il faudra se régler sur les événe„mens. Il ne faut jamais s'imaginer avoir tout „fait, tant qu'il y a encore quelque chose à faire; „et il ne faut pas croire non plus, qu'un ennemi „un peu habile manque de profiter de vos fautes, „quoiqu'il ait été vaincu."

Dans le récit de la bataille que je viens d'esquisser, je n'ai pu prévoir tous les cas que les circonstances et les événemens peuvent amener. Voici donc quelques nouveaux principes généraux qu'il faut encore observer.

Si l'on remarque quelque vide dans la ligne de l'ennemi, y faire entrer brusquement des troupes et la prendre en flanc.

Si on apperçoit que le centre de l'ennemi flotte et va plier, faire avancer des troupes de la seconde ligne pour augmenter le désordre, en observant, si on tire des troupes des réserves des ailes, d'en laisser assez pour les soutenir, si l'ennemi les attaquoit.

Si dans le courant de l'action, l'ennemi change subitement ses dispositions, ou en dégarnit quelque partie pour faire un plus grand effort ailleurs,

il faut contre-manœuvrer, observant cependant de ne faire aucuns changemens à sa disposition qu'ils ne soient indispensables. Si un chemin creux, un ravin, un marais bien reconnu impraticable, empêchoit une partie quelconque de l'armée de joindre l'ennemi, en détacher des troupes, en laisser que ce qui est indispensable, et employer les autres à renforcer celles qui combattent. En un mot ne jamais tirer de troupes du corps de bataille pour des emplois particuliers, à moins que des obstacles ou la disposition de l'ennemi empêchent vos troupes d'agir offensivement dans cette partie.

Si on est obligé de prêter le flanc, disposer des troupes de manière qu'elles en imposent à l'ennemi, ou qu'elles prennent en flanc toutes les attaques qu'il pourroit tenter.

Que toutes les manœuvres s'exécutent avec la plus grande régularité; se ressouvenant que le moyen de faire diligemment une chose est d'y mettre beaucoup d'ordre.

J'ai supposé jusqu'ici que depuis le commencement de l'action jusqu'à la fin tout alloit à souhait; que toutes les attaques réussissoient; que les manœuvres n'éprouvoient aucuns dérangemens de la part de l'ennemi, je vais maintenant rapporter les ressources qui restent au Général pour déterminer la victoire, quels que soient les efforts de son adversaire.

Il faut soutenir et rallier les troupes qui plient, les ramener à la charge, leur faire surmonter les obstacles, que l'ennemi leur oppose en leur amenant à propos un renfort de troupes fraiches. Il y a des occasions où le Général en chef est obligé de faire passer des troupes de la droite à la gauche, de la gauche à la droite et de faire avancer le corps de réserve. Mais les ordres ne doivent venir que de lui.

Si l'ennemi défend trop opiniâtrement un poste, le Général doit s'y porter en personne pour animer les troupes, sans s'exposer néanmoins à un danger trop éminent, à moins qu'il ne s'apperçoive de la supériorité décidée de l'ennemi; pour lors il doit conduire lui-même les troupes. Il doit avoir surtout des aides-de-camp intelligens et n'envoyer que des ordres clairs et précis. —

„A la bataille de Hohen-Friedberg, dit Fré„déric second, j'ordonnai à un de mes Flügeladju„tants (aides-de-camp) d'aller dire au Marggraf „Charles, de se mettre, comme le plus ancien Gé„néral, à la tête de ma seconde ligne; parceque „le Général Kalckstein avoit été détaché à l'aile „droite contre les Saxons. Cet aide-de-camp fit „un qui pro quo, et porta ordre au Marggraf, de „former le seconde ligne de la première je m'ap„perçus heureusement de cette méprise, et j'eus „encore le tems de la réparer."

On

On doit par conséquent être toujours sur ses gardes, et songer qu'une commission mal exécutée peut tout gâter.

Quand il est possible faire faire aux réser[illegible] intervalles qu'on ouvrira subitement, cette [illegible]vre peut devenir très-décisive.

Quand une partie de l'armée a l'avantage, et que le reste est battu, il faut faire tous les efforts pour que les troupes victorieuses culbutent promptement ce qui résiste, avant d'en diminuer le nombre pour renforcer le reste: et employer en attendant la réserve pour arrêter l'ennemi dans les endroits où il auroit l'avantage. Si ne pouvant résister à vos attaques, l'ennemi vous laisse pénétrer, il faut le charger coup sur coup. S'il plie ou prend la fuite, on doit se garder de le poursuivre inconsidérément, parcequ'il a peut-être pour but d'attirer vos troupes dans une embuscade.

S'il arrive à une aile de cavalerie, lorsqu'elle a battu celle, qui lui étoit opposée, de se mettre toute entiere à la poursuite, elle rend par-là cet avantage de nul effet. Car les deux partis étant chacun dépourvu d'une aile, les choses sont aussi égales qu'avant l'action, et il peut arriver que l'armée, dont l'aile a été battue, y remédie assez vite pour remporter une victoire, dont votre seule imprudence vous a privé. Quand une aile ou une partie quelconque de votre armée a mis en fuite

ce

ce qui lui étoit opposé, il faut détacher un nombre suffisant de troupes pour empêcher les fuyards de se rallier, et mener le reste au secours de celles qui n'ont pas encore vaincu, ou tomber avec sur les flancs et les derrières de l'ennemi.

Mais si le Général voyoit qu'une partie de son armée fut plus vigoureusement repoussée que l'autre ne repousse celle de l'ennemi, il ne doit pas balancer à retirer le plus de troupes qu'il peut, du côté où est l'avantage, pour secourir le côté battu si malgré tous vos efforts l'ennemi gagne sur vous les avantages du terrain, si par une manoeuvre rapide il parvient à attaquer les endroits foibles de votre disposition, bat vos troupes, et vous ôte l'espoir et les moyens de vaincre, il faut se retirer.

L'expérience et la capacité du Général doivent lui faire connoître le moment, qui précède la perte de la bataille, afin de prendre toutes les précautions nécessaires pour diminuer le désordre d'une fuite. L'application du Général dans ce cas, et celle de tous ceux, qui agissent sous lui, doit être de trouver les moyens d'empêcher une déroute générale. Il faut faire faire un effort aux troupes, qui ne sont point ébranlées, pour donner le tems aux autres de se rallier; ou se saisir, avec les corps de la seconde ligne, d'un poste ou d'un défilé sur lequel les troupes puissent se retirer en sureté. Le Général en chef envoye alors avertir les officiers-généraux de faire leur retraite avec les troupes à leurs

leurs ordres. Comme ce cas a dû être prévu dans les instructions, les officiers-généraux savent déjà sur quel point ils doivent se replier. C'est dans ces occasions de confusion et de troubles qu'on connoit le danger qu'il y a de laisser derrière soi des défilés, des rivières, des ruisseaux.

Comme c'est pour assurer la retraite de l'armée qu'est fait, en quelque façon, le corps de réserve, on doit le ménager pendant le combat pour qu'en cas de défaite cette troupe fraiche et entière puisse rétablir l'ordre, qu'on ne sauroit garder, quand on est rompu.

L'abandon du champ de bataille entrainant assez souvent la perte des bagages et presque toujours celle de l'artillerie, un Général ne doit rester où il se sera d'abord retiré, qu'autant de tems qu'il lui en faudra pour rassembler les débris de son armée. Après quoi il doit prendre un camp sûr, pour y réparer ses pertes, faire venir de l'artillerie des dépôts, et se faire joindre par d'autres troupes. Si la perte étoit si considérable qu'elle puisse entrainer celle de quelques places, il doit y jeter sa meilleure infanterie, et tâcher de tenir toujours la campagne avec sa cavalerie, afin d'inquiéter l'ennemi s'il s'attache à un siége, et couvrir au moins son pays des contributions.

Si le victorieux a tellement perdu, qu'il ne soit pas en état de faire de sièges et qu'il ne puisse tirer d'au-

d'autre parti de sa victoire que de procurer à son armée des quartiers d'hiver dans les pays ennemis; le vaincu, en s'éloignant du vainqueur, doit se placer en lieu sûr, près de grosses villes, qui lui donnent le moyen de rétablir son armée en artillerie, vivres, soldats, pour s'opposer ensuite à l'établissement des quartiers d'hiver, que l'ennemi auroit projeté de prendre chez lui.

Mais pour avoir perdu le champ de bataille, il ne faut pas abandonner à l'ennemi toute une province, comme quelques Généraux, qui après une bataille perdue ne se croyent en sureté, que quand ils sont assez éloignés de l'ennemi pour ne plus en avoir la moindre nouvelle. Telle fut la précipitation des Généraux françois, après la perte de la bataille de Rosbach, qui se replièrent plus de 30 lieues avant de s'arrêter. On se trompe grossièrement; ce n'est point l'éloignement de l'ennemi, qui donne cette sûreté, c'est le choix de la position sur la quelle on se replie. La première laisse à l'ennemi pleine liberté de faire tout ce qu'il veut, et un champ vaste pour profiter de sa victoire. La seconde l'arrête tout court, le resserre, empêche tous ses progrès et lui rend quelquefois sa victoire inutile. A moins que l'état des affaires ne vous oblige à vous éloigner promptement de l'ennemi, pour couvrir une province, pour conserver une communication, ou autre objet important, il faut savoir faire halte au premier poste, qui présente un emplacement favorable. Choisir un camp avantageux où l'armée puisse

puisse réparer facilement ses pertes, et d'où les moindres mouvemens puissent inspirer à l'ennemi des jalousies et des craintes bien fondées. Par une conduite si mâle et si sage, par une contenance si ferme et si intrépide, on pourra faire du mal à l'ennemi, on prèviendra au moins le découragement des troupes, on dissipera les impressions défavorables et les fantômes de l'imagination, presque toujours plus à craindre que la perte réelle. Souvent on n'a perdu que quelques centaines d'hommes de plus que l'ennemi; quelquefois même il en a perdu davantage, et il peut se faire que le terrain, qu'on lui a cédé, ne soit de nulle conséquence.

„Le Roi de Prusse fut surpris et battu à Hoch-„kirchen, dit l'officier général Autrichien, qui a „fait des notes aux lettres du Roi, mais ce ne „sont pas quelques centaines d'hommes tués ou pri-„sonniers de plus du côté de l'ennemi qui établis-„sent la victoire; ce ne sont pas des trophées en-„levés, ce n'est pas le champ de bataille aban-„donné, ce sont les suites de la bataille livrée. „Vaincu à Hochkirchen, il se poste d'abord à „quelque distance de son premier camp *). Il dé-

„robe

*) Dans une position où il est incroyable que le Ml. Dhaun l'ait laissé, surtout avec la supériorité de ses forces; le Général Laudon etoit si près de Bautzen où étoient encombrés les caissons, les voitures des vivres et les Régimens qui avoient le plus souffert, que malgré toute la valeur la plus déterminée et l'héroisme

des

„robe ensuite ses mouvemens au comte de Dhaun, „vole au secours de la Silésie, où il fait lever le „siège de Neiss et le blocus de Kosel. De cette „province il revient en Saxe avec la même rapi„dité, oblige le comte de Dhaun à se désister de „ses projets sur Dresde, le Prince de Deux-ponts „sur Leipsik, et le Général Haddick sur Torgau. „Enfin, à la fin de la campagne il étoit en pos„session du pays dont il étoit le maître au com„mencement. Cet exposé rapide suffit pour éta„blir un jugement."

Il est inutile de donner des régles pour la façon dont doit se conduire celui, qui commande l'arrière-garde d'une armée battue; l'ordonnance et la disposition de ses troupes doivent être faites rélativement à la constitution du pays et à la néces-

des troupes Prussiennes, quelques obus eussent incendié et forcé la ville à se rendre et complété ainsi la ruine de l'armée Prussienne. Le poste étoit si mauvais, que Msgr. le Prince Henri, qui étoit venu au secours du Roi et lui avoit amené les six plus forts bataillons de son armée et tous les équipages dont il pouvoit avoir besoin, ayant été envoyé à cette ville le soir de son arrivée, ne souffrit point que ses troupes y entrassent et les fit camper en dehors des murs. Le lendemain il fit des représentations, et s'éloigna d'un poste, qui eut été le tombeau de ceux, qui y etoient enfermés, si les Autrichiens avoient su profiter de leurs avantages.

cessité d'empêcher l'ennemi de tomber sur l'armée en déroute. S'il doit, comme il arrive quelquefois sacrifier quelques troupes de cette arrière-garde pour sauver le reste, il faut qu'il leur donne un chef résolu, qui fasse payer cher à l'ennemi sa défaite et celle de son détachement.

Comme il est impossible de prévoir toutes les dispositions, que l'on doit faire dans les batailles que l'on donne ou que l'on reçoit, pour prévenir les mouvemens de l'ennemi, et s'assurer la victoire, je terminerai cet article par un extrait des instructions stratégiques de Frédéric second. Ces exemples de dispositions défensives et offensives acheveront de jeter une grande clarté sur tout ce que j'ai déjà dit.

La figure 3. de la planche 7. réprésente une armée postée sur la lisière d'un bois. Elle doit profiter des localités pour porter un gros corps sur le flanc F. de l'ennemi, qui tenteroit de l'y attaquer. Comme l'ennemi ne pourroit attaquer que l'extrémité de la gauche, il faudra la fortifier de redoutes. Au moment de l'attaque B, la droite I et le centre K se porteront par une conversion en C C, d'où elles écharperont la disposition de l'ennemi. Si ce premier mouvement ne l'arrêtoit point, l'infanterie D de la réserve et la cavalerie E de la droite devroient se prolonger sur son flanc pour menacer ses derrières; il est a présumer qu'alors il se retireroit. —

Une

Une position pareille à celle de l'armée A K I est toujours dangereuse à attaquer; il est impossible de bien connoître le dispositif de l'ennemi, et en cas de succès le bois et les localités empêchent de pouvoir le poursuivre vivement. Mais si l'on étoit contraint de tenter une pareille entreprise, toute l'attention du Général devroit se porter à rendre impossible le mouvement D E. Pour cet effet il faudroit renforcer l'aile gauche F, et y placer une forte réserve pour observer le bois, arrêter tout ce qui voudroit en déboucher, tandis qu'avec de nombreuses batteries de gros calibre on ne cesseroit de tirer sur la trouée C C.

Deuxième Exemple.

Soit l'armée E postée sur les hauteurs K (Fig. 1. Pl. 3.); le terrain ne lui permettant pas de faire usage de sa cavalerie A, on la placera en 4me ligne sur le sommet ou la pente en arrière de la montagne. Si l'ennemi vouloit avec sa droite B attaquer la gauche de cette armée, ses deux lignes d'Infanterie disposées sur les contours de la hauteur y étant fort en sûreté, le Général qui la commande, pourra disposer de toute la cavalerie, et de la réserve soutenues d'artillerie légère pour se porter vivement en D, d'où l'on tourne le flanc gauche C C de l'ennemi, qui se trouvera obligé de suspendre l'attaque de la droite, et même sera contraint de se replier, à moins qu'une très-grande supériorité ne lui permette de déjouer cette manoeuvre de son adversaire.

Troi-

Troisième Exemple.

La figure 2. planche 8. réprésente une armée campée dans un fond D, dont le front est couvert par des ouvrages construits sur le rideau en avant. Dans cette position, il ne seroit pas convenable de placer l'armée sur les hauteurs, car en cas d'une défaite, on sent le désavantage qui en résulteroit, si elle étoit obligée de se retirer par un fond dominé de hauteurs, que l'ennemi occuperoit après l'en avoir dépostée. Supposons que l'ennemi voulût attaquer une armée ainsi disposée, voici les précautions que l'on pourroit prendre.

Dès que les troupes légères annonceroient son approche, on feroit garnir le village A et toutes les redoutes placées sur les sommités du terrain. Le reste de l'armée se tiendroit en colonne, pour être à même de se porter plus vivement où il seroit nécessaire. Lorsque l'ennemi ayant démasqué sa disposition aura commencé son attaque, pendant qu'il sera exposé aux feux du village A et des redoutes, le Général faisant marcher sa première ligne par la droite, viendra se former sur le flanc gauche de l'ennemi, et s'établir en B; pendant ce mouvement, la seconde ligne soutenue de toute la cavalerie, marchera également à droite et longeant derrière la première ligne, viendra se prolonger jusqu'en C. Cette manoeuvre doit être exécutée avec la vivacité nécessaire pour surprendre l'ennemi, qui seroit ainsi entièrement tourné. Pour éviter ce danger, qu'un Général expérimenté pro-

prévoiroit facilement, il faudroit, laissant en arrière quelques batteries soutenues d'un bon corps de troupes, chercher à tourner cette position sur celui de ses flancs, qui offriroit le plus de facilités : ce seroit la seule manière d'attaquer l'armée D.

Quatrième Exemple.

La figure 3. de la planche 8. réprésente une armée, dont les deux ailes sont appuyées sur des hauteurs, qui les mettent à l'abri de toute attaque. C'est donc sur le centre qu'il faudroit se diriger, pour essayer d'y forcer l'ennemi. A cet effet une avant-garde d'Infanterie légère soutenue de 6 bataillons de Grenadiers et de fortes batteries A s'avancera pour attaquer le village D, sans la prise duquel, il est impossible de parvenir à l'ennemi. Pendant cette attaque, on établit en C des batteries de gros calibre pour canoner les ailes de l'armée K, et les tenir en échec. Pour soutenir cette première attaque l'armée I prend la position E, la cavalerie sur les ailes, une forte réserve B derrière son centre.

Tout en étant entré dans le détail des dispositions pour attaquer l'armée K, je ne puis m'empêcher d'observer qu'il seroit imprudent d'attaquer une armée aussi avantageusement postée, et que toute l'attention du Général, qui voudroit la faire sortir de cette position, doit se porter à en tourner les flancs.

Cin-

Cinquième Exemple.

Supposons encore l'ennemi posté sur des hauteurs dont il faut le déloger, (Fig. 4. Pl. 8.) — son front et sa gauche étant reconnues inattaquables, c'est sur sa droite que doivent porter tous les efforts. Pour cet effet on établit son Infanterie sur les rideaux A et B; on en appuye les ailes à de fortes batteries, dont on distribue encore plusieurs sur le front de la ligne. On dispose des bataillons en colonne sur la pente des hauteurs A et B, pour être plus promptement à même de profiter du moindre faux mouvement, que pourroit faire l'ennemi. La cavalerie reste en arrière sur les ailes et donne une réserve derrière le centre. — Pendant un feu très-vif d'artillerie, les troupes postées sur la hauteur B se prolongent en C, où l'on établit de nouvelles batteries. La cavalerie de cette aile suit ce mouvement, qui vous porte sur le flanc de l'ennemi, et vous met à même de l'attaquer de revers. Il est probable que craignant pour ses communications et ses derrières, cette démonstration lui fera quitter son poste.

Sixième Exemple.

La position B (Fig. 5. Pl. 8.) ne peut être attaquée que par son flanc gauche. On s'approche de l'ennemi comme si l'on vouloit l'attaquer sur son centre, l'armée se déploye devant lui et se forme sur deux lignes. Hors de la vue de l'ennemi on a détaché sa réserve avec toute la cavalerie de la droite pour se glisser sur le flanc de l'ennemi et

le

le tourner. Quand ce corps sera parvenu à sa destination c'est le moment de commencer l'attaque.

Septième Exemple.

La Position C est inattaquable par le front, (Fig. 6. Pl. 8.). La configuration de la hauteur en saillans en rentrans exposeroit les troupes, qui voudroient en approcher, à un feu croisé, auquel elles en pourroient résister. — C'est donc encore sur les flancs ou les derrières de l'ennemi qu'il faut se porter. La figure représente une disposition, que l'on pourroit adopter.

La Position A (Fig. 7. Pl. 8.) n'offre de possibilité d'attaque, que par sa droite. On déploiera sa première ligne devant la petite hauteur, qui se trouve en avant du front de l'ennemi; un corps C soutenu de nombreuses batteries doit l'enlever, si l'ennemi, ce qui est présumable, l'avoit occupé. La seconde ligne sera postée sur le rideau B vis-à-vis la droite de l'ennemi. La Cavalerie sera placée sur les ailes, un corps en restera en réserve vers le centre pour maintenir la communication entre les lignes de l'armée.

Pour attaquer l'ennemi dans sa position B (Fig. 8. Pl. 8.), il faut commencer par forcer le village A. Une fois ce poste enlevé, et l'aile droite soutenue de cavalerie s'avancera à l'attaque de la gauche de l'ennemi.

En étudiant avec attention les figures de la planche 8, en se rendant un compte raisonné des contre-mouvemens, que l'ennemi, (dans les positions où nous le supposons) pourroit opposer à nos dispositions d'attaque, on achevera de se mettre en état d'étudier avec profit les campagnes des Généraux célèbres; et l'on s'habituera à former des dispositions d'après les lieux et les circonstances.

De l'attaque générale des Quartiers d'une Armée.

Un Général d'armée, qui possède les grandes parties de la guerre, cherche à profiter de tous les avantages, que lui peuvent offrir les mauvaises dispositions des quartiers d'hivèr de l'ennemi, soit pour les surprendre, soit pour les attaquer à force ouverte.

Un Général dont la campagne n'a pas été heureuse, qui n'a pu chasser l'ennemi de son pays et a été contraint de l'y laisser prendre ses quartiers d'hivèr, doit faire son possible pour l'y inquiéter et l'empêcher de se rétablir, par des allarmes fréquentes, qui le forcent à fatiguer ses troupes. Il n'est pas douteux que plus on inquiétera l'ennemi dans ses quartiers, moins il sera en état d'entrer de bonne heure en campagne; fatiguée pendant tout l'hivèr, son

son Infanterie n'aura pas eu le tems de se completter ou de s'exercer par le mouvement continuel des troupes et par les pertes que doivent amener ces détachements perpétuels. Sa cavalerie aura toujours été en course pour voler au secours de l'infanterie, par conséquent elle ne sera point remise et rentrera en campagne en aussi mauvais état, qu'elle en étoit sortie.

Celui qui attaque, peut d'autant plus aisément fatiguer l'ennemi, qu'il n'employe que les troupes, qu'il veut; au lieu que celui, qui est attaqué est nécessairement obligé de se servir de toutes les siennes, ou au moins d'une grande partie, parcequ'il ignore le nombre de celles qui marchent contre lui, et s'il n'y aura pas plusieurs attaques.

Souvent il ne faut qu'un très-petit nombre de troupes pour faire mettre tous les quartiers de l'ennemi sous les armes, et un Général expérimenté et actif peut, en n'employant que de petits corps, réparer en quelque sorte les pertes de la campagne précédente, et préparer ses succès pour la campagne prochaine en tourmentant l'ennemi, et le tenant dans un état continuel d'allarme. Il est possible même de trouver, après plusieurs fausses attaques, une occasion favorable d'en entreprendre une véritable, qui force l'ennemi à replier ses quartiers et à se retirer. —

L'attaque des quartiers d'hivèr de l'ennemi

comme toutes les manœuvres possibles de la guerre, demande une connoissance approfondie du pays, sur lequel elle doit être exécutée. Il faut en faire reconnoître tous les débouchés, calculer le plus ou le moins de facilités qu'ils offrent, avant de pouvoir tracer aucun plan. Quand on a reconnu la possibilité de l'entreprise, il faut pour pouvoir en diriger convenablement l'exécution endormir la vigilance de l'ennemi, exciter même sa confiance, pour gagner ainsi le temps de faire en sûreté ses dispositions d'attaque, et pouvoir connoître plus en détail celles, que l'ennemi a faites pour sa défense. On commencera par tenter deux ou trois fausses attaques, l'on se retirera comme si l'on avoit trouvé l'ennemi trop sur ses gardes; on fera divers mouvemens de troupes, plusieurs détachemens sortiront; toute la conduite du Général, ses propos même doivent dénoter une espece d'inquiétude, pendant ces dispositions préparatoires, l'on enverra des espions sûrs et intelligens dans l'intérieur des quartiers de l'ennemi.

Ces espions doivent examiner la position des quartiers, la quantité des bourgs et villages, qui sont occupés, l'étendue du terrain, qu' embrassent les troupes, l'éloignement des deux lignes, les obstacles intérieurs, qui peuvent couvrir et assurer telle ou telle partie des quartiers; si les troupes font exactement le service; si le Général fait souvent sortir des détachemens, leur nombre et leur force; ils doivent même essayer de les suivre pour savoir

jusq'où

jusqu'où ils s'avancent. Tels sont les renseignemens d'après lesquels le Général devra déterminer et tracer son plan d'opération.

L'attaque etant résolue, le Général fera assembler les principaux officiers qu'il veut charger de la conduite des différentes attaques, pour leur donner ses ordres. Il formera trois attaques vraies et trois fausses, plus ou moins selon la force de son armée, l'étendue et la position des quartiers. Les fausses attaques seront dirigeés vers les points les plus forts de la ligne des quartiers *); les vraies seront réservées pour les endroits reconnus les plus faciles à forcer. Il faut attaquer en colonne, cependant toute disposition doit être soumise aux circonstances et au terrain. On joindra les différentes attaques par des corps placés entre leurs diverses directions, pour en imposer aux troupes intermédiaires de l'ennemi, et les empêcher de quitter leur poste pour renforcer les parties attaquées sur leur droite ou sur leur gauche. Pour faire croire à l'ennemi que les fausses attaques sont sérieuses, il faut que les troupes, qui en sont chargées, cherchent

*) Comme le centre et les deux appuis de la ligne seront sans doute les plus fortifiés et les plus garnis de troupes, c'est contre ces points qu'il faut diriger les fausses attaques, pour empêcher l'ennemi de les dégarnir et d'en tirer des renforts pour les endroits moins forts, qui se trouveront sérieusement attaqués.

chent à y donner de la vraisemblance par un feu continuel d'artillerie de gros calibre.

Les vraies attaques doivent être exécutées avec la plus grande vivacité; pour ne pas donner aux troupes ennemies le tems de se reconnoître, il faut attaquer le plutôt possible à la bayonette. Si l'une des attaques réussit les troupes des quartiers seront bientôt en désordre. La ligne une fois percée, on doit faire entrer par cette ouverture, la cavalerie et la réserve de cette colonne, pour aller prendre par derrière les quartiers collatéraux, qui mis ainsi entre deux feux ne sauroient plus résister long-tems. Toute la colonne, dont l'attaque a réussi, ne doit pas se porter sur les points collatéraux, il faut se contenter d'y envoyer un détachement suffisant pour faciliter l'arrivée de ses troupes à travers cette première ligne; car il ne faut pas perdre de vue, que l'ennemi ne manquera pas de faire marcher des troupes de sa seconde ligne et de ses réserves pour rétablir le combat et reprendre le poste occupé; ainsi, dès qu'on a percé la première ligne des quartiers, il faut garder ensemble un corps suffisant pour marcher au devant de tout ce qui arriveroit au secours de cette partie. C'est le cas de charger tout ce qui voudra soutenir l'ennemi en déroute; et de continuer à rouler *) ainsi les

*) Qu'on me pardonne cette expression, qui sans être grammaticale m'a paru rendre si bien l'idée de cette manoeuvre, que j'ai cru pouvoir la hazarder.

les quartiers de la droite à la gauche ou de la gauche à la droite selon le côté vers lequel on aura percé. Dans de pareils momens les fausses attaques doivent quitter leur rôle passif, pour peu que les circonstances le permettent, c'est aux Généraux, qui les commandent, à savoir saisir l'instant avantageux. Le succès le plus complet ne peut manquer de couronner une entreprise concertée et exécutée avec autant de prévoyance. Il ne reste d'autres ressources au Général vaincu, que de rassembler ses quartiers, et de se retirer.

On ne peut déterminer d'avance toutes les dispositions à faire pour l'attaque des quartiers d'hiver d'une armée, elles dépendent de trop de circonstances. Telle disposition, qui seroit bonne dans un pays ouvert, deviendroit défectueuse dans un pays de bois ou de montagnes. Tous les mouvemens de l'armée attaquante doivent tendre, à s'approcher assez vivement des quartiers pour pouvoir les attaquer, avant que les troupes aient le tems de se réunir à la place-d'armes générale, et que les secondes et troisièmes lignes puissent arriver pendant l'action, au secours de la première. Si l'on n'a pas pris ses précautions en conséquence, le succès ne peut être que douteux, surtout si l'ennemi a eu le tems d'occuper son champ de bataille et d'y réunir ses troupes. Quand le Général verra ses troupes repoussées après plusieurs attaques, il ne doit point s'opiniâtrer et sacrifier ses troupes à la fortune.

Si

Si l'attaque d'une armée dans ses quartiers demande des précautions infinies et des dispositions prévûes de longue main, la retraite, après l'entreprise manquée, ne demande pas moins de sagesse. Car il est difficile de se retirer devant une armée, qu'on n'a pu forcer, et qui vous suivra probablement avec vivacité, pour profiter de sa victoire; il faut donc que cette supposition ait été prévue avant l'attaque.

Je suppose qu'une armée en ayant attaqué une autre dans ses quartiers d'hiver n'a pu l'y forcer malgré la vivacité de plusieurs attaques repétées. Lorsque le Général aura tenté tout ce qui dépend d'un homme de coeur et qu'il voit l'impossibilité de réussir, il n'a d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Il ne doit pas attendre à la derniere extremité, de peur que le trop grand découragement de ses troupes, et des pertes trop considérables ne lui permettent plus de le faire avec l'ordre et l'ensemble nécessaires à la sûreté de l'armée et au succès de cette manoeuvre. Avant de commencer à faire sa retraite, le Général doit envoyer avertir par ses aides-de-camp tous les Officiers-généraux, qui commandent les colonnes, et qui doivent d'avance connoitre l'ordre et les dispositions à suivre en cas de retraite. Trois coups de canon, qu'on tirera un de la gauche et le dernier du centre, seront le signal pour replier les troupes et commencer le mouvement retrograde. Les localités déterminent l'ordre de

de la marche, les dispositions de l'ennemi indiquent les manoeuvres, qu'il faut lui opposer.

L'attaque des quartiers d'hivèr des confédérés en Alsace par M. de Turenne offre le tableau le plus complet des opérations nécessaires à une telle entreprise. Le plan, les préparatifs, le rassemblement des troupes, leur marche, enfin l'attaque, tout mérite une étude particulière. Il est impossible de rien voir de mieux combiné. La retraite de M. le Prince Eugène après avoir manqué l'expédition de Crémone est encore un modèle à suivre dans pareille occurrence.

Les attaques des quartiers d'hivèr d'une armée sont assez rares; la quantité de troupes légères, qui forment une chaine de patrouilles perpétuelles autour des positions, où les armées campent, cantonnent, ou prennent des quartiers, met à l'abri de pareilles entreprises. A moins d'une grande négligence dans le service des troupes légères, il est impossible, sur la nouvelle de l'approche de l'ennemi, que l'on n'ait pas le tems de raffembler toute l'armée sur son champ de bataille, et d'y former les dispositions nécessaires pour y recevoir le combat. D'ailleurs il est rare qu'une armée entre dans ses quartiers d'hivèr tant que l'ennemi tient encore la campagne, ou bien qu'elle y reste dès que celui-ci a rassemblé son armée, c'est généralement une position trop désavantageuse pour vouloir s'y exposer à une attaque. Cependant il n'y

à point de règles sans exceptions, et les localités peuvent être telles, que l'on puisse rester avec sûreté dans ses quartiers vis-à-vis de l'ennemi rassemblé, et y attendre sans imprudence ses renforts, en un mot, ce dont a besoin pour ouvrir la campagne avec vigueur.

Je crois ne pouvoir en donner un meilleur exemple qu'en citant les quartiers pris en Silésie par sa Majesté le Roi de Prusse dans l'hiver de 1761 à 1762. Quoique le Ml. Dhaun rassembla le 15 Mai toute l'armée autrichienne au camp entre le Zobtenberg et la Schweidnitz (Schweidnitzer Wasser); Sa majesté ne quitta pas ses quartiers, et n'y changea rien, si ce n'est qu'il transféra son quartier-général de Breslau à Bettlern, et renforça ses avant-postes du côté de Kauth et de Bohrau.

„En jetant les yeux sur la carte, il sera fa„cile, dit le Général de Tempelhoff, de se con„vaincre combien l'armée Prussienne étoit en sû„reté dans ses quartiers. Leur aile droite étoit „couverte par la Schweidnitz (Schweidnitzer Wasser) „et leur gauche par l'Oder. La plus grande éten„due des quartiers de l'infanterie de la droite à la „gauche de Lissa à Schönborn, étoit d'environ deux „milles. Les troupes pouvoient en 4 heures de „tems se rassembler au centre des quartiers entre „la Lohe et la Schweidnitz. Le passage de la Lohe „en cas que l'on voulût prendre son champ de ba„taille

„taille *) sur la rive droite de cette rivière, ne „demandoit que deux heures. Car il n'y avoit que „18 bataillons entre la Schweidnitz et la Lohe, 18 „bataillons auprès de Gabitz, et les 13 autres ba„taillons aux environs d'Oltatschin, tellement à „portée, que la plus grande partie pouvoit en 2 „heures être sur le champ de bataille. Deux batail„lons francs et 63 escadrons étoient distribués le „long de la Schweidnitz de Lissa à Gniechwitz et „de-là le long de la Schwarzwasser jusqu'à Wilt„schau. Ces troupes poussoient au loin leurs avant„postes, et par beaucoup de patrouilles observoient „perpétuellement les mouvemens de l'ennemi. Le „petit corps cantonné entre Grotkau et Wansen „étoit aussi suffisamment couvert par une chaine „d'avant-postes depuis Grotkau jusqu'à Töppendorf, „et par les difficultés d'un terrain très-coupé, qui „le séparoit de l'ennemi."

„Si le Feld-maréchal Dhaun avoit voulu entre„prendre quelque chose du côté de Breslau, et at„taquer ou surprendre avec toute son armée les „quartiers de sa Majesté; il auroit fallu que par ses „dispositions, il trouvât moyen de commencer son „attaque et de percer les quartiers des Prussiens, „avant que le Roi pût avoir le tems de s'y opposer, et

*) La place du rassemblement des troupes, qui cantonnoient entre l'Oder et la Schweidnitz, étoient les hauteurs entre Gräbisch et Oltaschin.

„et de rassembler son armée. Un tel succès n'étoit „pas probable en plein jour; car le Ml. Dhaun étant „éloigné de 5 milles de Breslau, et la première „ligne des quartiers du Roi n'en étant qu'à 2 mille „au plus, il eut été obligé de marcher 3 milles avec „toute son armée avant d'arriver aux quartiers. „D'ailleurs le Roi eut été averti bien à tems des „mouvemens de l'armée autrichienne; ses avant-„postes, qui n'étoient éloignés que d'un demi-mille „de ceux de l'ennemi, lui auroient annoncé sa „marche 3 à 4 heures avant qu'il pût arriver."

„Supposons maintenant que le Ml. Dhaun, voyant „l'impossibilité d'une pareille attaque, eut voulu „attendre la nuit pour l'éxécuter, cette entreprise „eut été entravée par tant de difficultés, qu'il lui „étoit presque impossible d'oser s'en promettre du „succès."

„Les nuits, à pareille époque sont assez cour-„tes; elles n'ont guères que 6 heures d'obscurité; „ce n'étoit point assez pour dérober la connoissance „de son approche, car il lui falloit au moins 8 heu-„res pour faire pendant l'obscurité les 3 milles, qui „le séparoient de la première ligne des quartiers du „Roi. En outre les avant-postes Prussiens étoient „si en avant de leurs quartiers, que le Ml. Dhaun „n'auroit pas eu fait deux heures de marche, même „sans avant-garde, qu'il les eut rencontré. L'avis „de son approche eut bientôt été envoyé au Roi, „qui auroit eu le tems de rassembler son armée, et

„de

„de prendre une bonne position pour y attendre le „combat, ou mieux encore se seroit porté en avant „pour tomber avec toutes ses forces sur une des co„lonnes ennemies, et la défaire avant qu'elle ait eu „le tems de se former, et d'être secourue du reste „de l'armée.

„Il étoit bien difficile, pour ne pas dire im„possible, au Ml. Dhaun de donner aux chefs de ses „colonnes des ordres assez précis pour y prévoir „tous les événemens; car il ne pouvoit deviner „tels mouvemens, que feroit le Roi sur la nouvelle „de son approche. A toutes ces difficultés se joi„gnoient encore celles, qui accompagnent toujours „toutes les expéditions ou marches de nuit. Il est „facile de se perdre, de s'égarer, de sortir de sa „direction; une colonne peut rencontrer tels ob„stacles, qui retardant sa marche l'empêchent d'ar„river a point nommé; en un mot toute expédi„tion de nuit a bien difficilement l'ensemble né„cessaire à son succès. Les deux armées restèrent „dans leurs positions respectives jusqu'au 1. Juillet, „où le Roi entra au camp de Sachwitz et se réu„nit avec le corps du Général Czerniczeff. On ne „pourra s'empêcher de convenir que le Ml. Dhaun „agit prudemment de ne rien entreprendre contre „les quartiers du Roi."

Des Surprises d'Armée.

Ces sortes de projets sont exposés à mille cas fortuits et à mille incidens, qu'on ne peut détourner que par sa bonne conduite, par le secret et par la célérité d'une marche aussi rapide que bien combinée. Il faut prévenir les avis des espions, des transfuges, ou des partis que l'ennemi peut avoir en campagne. Il faut qu'il sache qu'on est venu, et qu'il ignore qu'on doit venir. Il faut qu'il se trouve dans le piège sans l'avoir craint ni soupçonné.

Le Général, qui veut surprendre l'ennemi doit connoître exactement sa force, la situation de son camp, la distribution des gardes, où elles se retirent la nuit; quelles sont celles, qui sont fixées dans certains postes avancés; la route des patrouilles; la nature du pays pour arriver à l'ennemi etc. etc. Telles sont les connoissances préliminaires sur lesquelles un Général expérimenté établit et concerte son projet; qu'il se détermine à l'exécuter, ou qu'il le rejette. —

Dans toutes sortes d'entreprises le succès dépend assez généralement du secret et de la célérité. Une marche forcée bien combinée fait la base de cette expédition; quand au secret, il peut être couvert d'un voile d'autant plus impénétrable, que

que l'on n'a besoin d'aucuns préparatifs extérieurs. Il est très-difficile, que l'ennemi puisse avoir la moindre nouvelle, ni soupçonner une surprise, si l'on ne néglige aucun des moyens, dont je parlerai bientôt; et quelque dépense qu'il fasse en espions, on peu fort aisément tromper leur vigilance. Les plus fâcheux sont les transfuges, qui peuvent s'échapper pendant la marche *), mais que diront-ils, s'ils ignorent où l'on va, et ce que l'on veut faire? Le secret, que l'on est obligé de confier à plusieurs personnes, est rarement un secret gardé; mais ici on peut, si le Général le juge à propos, n'en faire part qu'au moment de l'éxécution; et c'est ce qui vaut le mieux.

On fixe l'heure de la marche de l'armée d'après le chemin que l'on a à faire; l'on se règle encore sur la nature du pays, sur les obstacles que l'on peut rencontrer, et sur le nombre des colonnes qu'on doit former. Comme les défilés retardent infiniment une marche, on part plutôt ou plus tard, selon que l'on doit en rencontrer plus ou moins. Il faut concerter son mouvement de manière à pouvoir attaquer l'ennemi à la pointe du jour. La nature du terrain, qui doit servir de champ

*) Les troupes légères précéderont la marche sous plusieurs prétextes; mais en effet pour empêcher qu'un déserteur n'aille vous trahir. Les houssards tiendront les patrouilles ennemies dans un éloignement, qui les empêchera de découvrir les mouvemens de l'armée.

champ de bataille, peut seule diriger la formation ou composition des colonnes.

Il faut préparer pour les Généraux, qui conduisent les colonnes, une instruction relative à tous les événemens, qui pourroient survenir; afin que chacun d'eux sache positivement ce qu'il aura à faire, d'après telle ou telle circonstance. Quelque detaillée que soit une instruction, comme il est impossible de tout prévoir, il y a bien des choses qu'il faut abandonner à la sagacité des chefs des colonnes.

La surprise de l'armée ennemie résolue, venons à son éxécution. Voici les précautions qu'il faut prendre, avant de se mettre en marche.

On donnera l'ordre à l'ordinaire, sans aucune apparence de marche ou de décampement. Deux heures avant la nuit et d'une nuit sans lune, on détachera une forte avant-garde sous les ordres d'un Général de confiance. Les localités détermineront le choix et le nombre des troupes nécessaires à sa composition. On fera courir le bruit que la déstination de ce corps est contre les éspions et les déserteurs; qu'il doit se porter sur toutes les routes, par lesquelles on peut aller à l'ennemi. Ce détachement avancera le plus près, qu'il pourra, du camp ennemi, observant de ne point aborder ses postes avancés. De nombreuses patrouilles seront poussées de droite et de gauche pour cerner l'en-

l'ennemi autant que possible ; cependant sans se découvrir. Ces différens corps doivent observer le plus grand silence, ayant l'attention de ne point tirer, et d'arrêter tout ce qui ira ou qui viendra du côté de l'ennemi. Voilà ce me semble les meilleurs moyens de masquer sa marche à l'ennemi, et de l'empêcher d'en avoir les moindres nouvelles.

Voici maintenant ce qui se passera dans l'intérieur du camp.

On enverra des billets particuliers aux Majors de brigades, pour les prévenir que la retraite tiendra lieu de générale, et d'assemblée; et que les troupes doivent alors être prêtes à marcher, pour se former à la tête de leur camp, quand elles entendront trois roulemens de tambours; et que les trompettes sonneront un appel *).

Les Officiers-Généraux seront avertis par des billets cachetés de se trouver chez le Général un peu avant la retraite. Le projet de l'entreprise leur sera communiqué, ainsi que l'ordre de marche, et celui du combat; et on réglera leurs postes.

La

*) J'ai pris ce signal au hazard, il n'est pas nécessaire d'ajouter que tel autre, que l'on voudra, sera également bon.

La méthode, qu'on doit suivre pour l'ordre de bataille, pour la distribution de chaque arme, et pour la marche, est de ne point se régler à l'égard de celle-ci, sur la nature du pays que l'on a à traverser en allant à l'ennemi, mais seulement sur l'ordre qu'on s'est déterminé de suivre au moment du combat; ordre déterminé par l'emplacement où l'on aura à attaquer l'ennemi.

On marchera sans équipage, les soldats n'ayant avec eux que du pain dans leurs havresacs. A l'égard du canon, on ne doit en emmener que quelques brigades, parcequ'il ne s'agit que d'une surprise, d'un violent coup de main, et d'une affaire où le canon n'est pas d'un fort grand service; mais le reste de l'artillerie doit être attelé dans le camp, pour venir joindre au premier ordre.

Le canon et les chariots de munitions et d'outils, qui devront suivre les troupes, auront double attelage.

Chaque Officier-Général étant à son poste, l'armée se mettra en marche.

On doit observer, que si le lieu, d'où l'on se met en marche, pour aller surprendre l'armée des ennemis, peut être vu de cette armée, ou de leurs gardes avancées, il faut laisser dans le camp les hommes nécessaires pour entretenir les feux; parceque autrement ce seroit faire connoître que l'on a décampé.

es

Dès qu'on arrivera en présence des ennemis, on commencera l'attaque.

L'armée doit avoir devant elle un corps de troupes légères, qui, dès qu'elles auront poussé les gardes, tourneront les ailes du camp des ennemis, iront [illegible] l'allarme sur ses derrières, piller les tentes, et y mettre le feu. Un corps de réserve est destiné à poursuivre l'ennemi s'il est battu, ou à protéger la retraite de l'armée, si par hasard l'on étoit repoussé. Il arrive quelquefois qu'en arrivant sur l'ennemi, on le surprend tellement dans son camp, qu'il n'a pas le tems de se mettre en bataille; ce qui fait que les colonnes ne trouvant point de résistance vont toujours en avant, et se forment dans le camp même de l'ennemi. Ceux, qui commandent les colonnes, doivent avoir l'attention, en pareil cas, de détacher des troupes d'infanterie de droite et de gauche, pour briser les fusils aux faisceaux; d'envoyer des troupes de cavalerie pour pousser ce qui fuit, et faire des prisonniers. Il est inutile de dire, qu'il faut occuper les postes les plus avantageux, tâcher de percer l'ennemi à son centre, le poursuivre vivement sans trop s'exposer, lui enlever le plus de monde qu'on peut, et enfin profiter de tous les avantages qu'offre son désordre.

Un Officier-Général ne doit pour-lors se régler que sur ses lumières dirigées par les circonstances; il doit seulement observer de ne point se laisser

aller à trop de vivacité, et ne faire de mouvemens en avant, qu'autant qu'ils sont soutenus par les autres colonnes; enfin de les combiner de façon à pouvoir être en bataille sur le champ, si l'ennemi venoit à se rallier.

Si l'ennemi au contraire vient à se rallier le Général doit faire faire halte à son armée, et détacher après lui la réserve, pour augmenter sa déroute; en attendant faire de nouvelles dispositions pour marcher sur ses pas, et profiter des avantages, que doit lui procurer un pareil succès.

Quand l'armée des ennemis est campée sur deux lignes, comme la seconde peut être formée avant qu'on soit parvenu jusqu'à elle, le Général, qui attaque, doit porter brusquement sur la première de gros détachemens, afin d'y jeter la confusion et l'effroi, pendant qu'il forme son armée en bataille, et se met en état de soutenir ses détachemens et d'attaquer en ordre les parties de l'armée ennemie, qui voudront résister.

A mesure que les troupes surprises sont chassées de leur camp, on doit se porter dans celui des troupes, qui les avoisinent, et augmenter toujours le désordre. Les petits détachemens sont soutenus, à mesure qu'ils s'avancent, par les gros, dont ils sont détachés, et ceux-ci le sont par l'armée, qui les suit en ordre.

Si

Si quelque ravin, ou ruisseau large et profond, coupoit l'armée des ennemis en deux parties, il faut tâcher de pousser un détachement jusque-là, afin d'en rompre les ponts de communication, et empêcher ainsi une partie de l'armée de venir au secours de l'autre.

Si

*) Voici les précautions que sa Majesté le Roi de Prusse recommande en pareille occurrence.

Si le camp de l'ennemi est assis dans une plaine, on pourra former une avant-garde de dragons, qui joints par des hussards entreront à toute bride dans le camp ennemi, pour y mettre tout en désordre, et faire main basse sur tout ce qui se présentera à eux.

Ces dragons doivent être soutenus de toute l'armée; l'infanterie en ayant la tête, étant particulièrement destinée à attaquer les ailes de la cavalerie ennemie.

L'attaque de l'avant-garde commencera une demi-heure avant la pointe du jour; mais il faut que l'armée n'en soit éloignée que de 800 pas.

Pendant la marche, on gardera un profond silence; et on défendra au soldat de fumer du tabac.

Lorsque l'attaque commencera et que le jour paroîtra, l'infanterie formée sur 4 ou 6 colonnes marchera tout droit au camp, pour soutenir son avant-garde.

On ne tirera pas avant la pointe du jour, car on risqueroit de tuer ses propres gens; mais aussitôt qu'il fera jour, il faudra tirer sur les endroits, où l'avant-garde n'a pas percé; particuliérement sur les ailes de la cavalerie, pour obliger les cavaliers, n'ayant pas le tems de seller ni de brider leurs chevaux, de s'en aller, et de les abandonner.

On

Si en arrivant à l'ennemi vous le trouvez prévenu de votre marche et en état de vous recevoir, et que sa position vous semble trop forte pour essayer de l'en déloger de vive force, sur l'avis que vous en donnera l'avant-garde, il faudra se résoudre à la retraite et rebrousser chemin, ayant soin de laisser une réserve en arrière pour soutenir vos corps détachés, se réunir à eux et former une arrière-garde assez imposante pour résister à tous les efforts que l'ennemi tentera d'autant plus vivement, qu'il pourra espérer de profiter de votre premier moment d'étonnement.

Mais si vous vous trouvez formé si près de l'ennemi, qu'il faille nécessairement l'attaquer, ou qu'étant supérieur en force, vous vouliez absolument le combattre; toutes vos troupes, à l'exception de la réserve, doivent être dans vos deux lignes. Votre première ligne, dès qu'elle à culbuté celle de l'ennemi, s'arrête pour se mettre en ordre; votre seconde ligne

On poursuivra l'ennemi jusqu'au-delà du camp, et on lâchera toute la cavalerie après lui; pour profiter du désordre et de la confusion où il sera.

Si l'ennemi avoit abandonné ses armes, il faudroit laisser un gros détachement pour la garde du camp, et sans s'amuser à piller, poursuivre l'ennemi avec toute la chaleur possible; d'autant plus qu'une si belle occasion, de detruire entièrement une armée, ne se présentera pas sitôt; et quon sera maître pendant toute la campagne, de faire tout ce qu'on voudra.

ligne passe par les intervalles de la première, pour aller à la seconde de l'ennemi. Si celle-ci est encore culbutée, votre réserve s'avance promptement, et poursuit les ennemis en déroute aussi loin que la prudence le permet.

Si malgré vos efforts votre première ligne est battue, et que la seconde, qui lui succède, n'ait pas plus de bonheur, comme vous devez avoir prévu cet événement, il faut commencer la retraite. Le corps de réserve, que l'on fera avancer comme pour renouveller le combat, après avoir couvert les premiers mouvemens de la retraite, se repliera et formera l'arrière-garde. A toutes ces précautions, il faut joindre celle de laisser dans son ancien camp un gros détachement sous les ordres d'un officier intelligent, qui doit faire tenir au moment de l'attaque, tous les equipages chargés soit pour vous aller joindre, si vous réussissez, soit pour mettre vos bagages à couvert, si vous aviez du dessous, et que vous fussiez obligé de vous replier ailleurs que sur votre dernier camp.

Mais après avoir parlé des moyens de surprendre un ennemi dans son camp, il convient que je dise un mot des dispositions, qui doivent mettre en état de repousser l'ennemi en cas de surprise, et des mesures, que celui qui est surpris, doit prendre relativement aux différens cas, où il peut se trouver.

Une maxime essentielle, qu'un Général ne doit jamais

jamais perdre de vue, c'est d'etre disposé en tout tems à faire tête à l'ennemi, quand même celui-ci trouveroit le moyen de lui dérober ses mouvemens, et de l'attaquer inopinément.

Lorsqu'un Général prend un camp, la première chose qu'il lui convient d'observer est de bien appuyer la droite et la gauche de son armée, afin qu'on ne puisse pas la prendre par les flancs. S'il se trouve quelques villages, il les fait occuper par de l'infanterie, ou des dragons, qui doivent s'y retrancher de façon à les mettre à l'abri d'insulte. On y joint quelques pièces de canon, qui ne doivent tirer qu'à cartouches. Il faut choisir les emplacemens les plus avantageux, c'est à dire ceux, qui soumettent à leurs feux une plus grande étendue de terrain.

Lorsqu'on trouve devant son front quelques villages ou bois qui sont à portée d'être soutenus, on les fait occuper par de l'infanterie, qui s'y retranche. Le Général va reconnoitre lui-même, avec le commandant de l'artillerie, les endroits avantageux pour placer du canon; il en met quelques brigades sur les éminences et les hauteurs qui découvrent les débouchés des ennemis, pour les battre à mesure qu'ils se présenteront et qu'ils voudront se former. Si on trouve que par le moyen de ces mêmes éminences on puisse battre les ennemis en flanc, lorsqu'ils seront en bataille, on ne doit pas négliger non plus de les occuper, et de les faire soutenir par quelques

ques troupes, si elles sont un peu éloignées. Le reste de l'artillerie doit être distribué le long de la première ligne.

On indique aux officiers, qui commandent les brigades d'artillerie, l'endroit où ils doivent se retirer sur la seconde ligne, et par quels intervalles de troupes ils doivent passer, dans les cas où la première ligne seroit repoussée. On leur recommande en même tems de le faire avec précaution, afin de ne pas exposer le canon.

Il ne faut pas négliger de faire brûler les villages, moulins, ou maisons qu'on ne trouve pas à propos d'occuper, et qui peuvent favoriser les ennemis; ni oublier de faire couper les haies ou les bois, qui pourroient cacher leurs mouvemens. Après qu'on a pris toutes ces précautions, et que chacun est instruit du poste qu'il doit occuper, quelque chose qu'il arrive ensuite, l'armée se porte d'elle-même sur son champ de bataille.

Je suppose ici que les mouvemens de l'ennemi vous sont connus, et que vous avez le tems d'aller occuper le poste que vous avez choisi sur le front de votre camp. Dès que l'ennemi paroit, l'artillerie ne doit pas manquer de faire un feu très-vif sur ses troupes pendant qu'elles se forment; et quoique cette canonade ne doive pas décider de grand-chose, elle ne peut que faire un bon effet, et étonner une armée qui, venant pour en attaquer une autre, ne s'at-

s'attend à trouver que de la confusion, et peu de réststance.

L'action commencée, c'est à chaque Officier-Général, qui commande les ailes ou le centre, d'agir selon sa capacité et son expérience, parceque le Général ne peut être par-tout. Il [illegible]ement l'oeil à ce qui se passe de plus intéressant, pour remédier aux événemens, ou pour se régler sur la manière dont l'ennemi change ses attaques; car il arrive souvent que les ennemis trouvant trop de résistance dans les endroits, où ils se présentent d'abord, en retirent une partie de leurs troupes pour les porter ailleurs, et en laissent seulement quelques-unes pour y retenir les vôtres par de fausses attaques. C'est à quoi un Général doit avoir une grande attention, afin qu'il puisse retirer les troupes inutiles assez tôt pour les envoyer du côté, où les ennemis portent leurs principales forces.

Il peut encore arriver, comme on l'a vu quelquefois, qu'une des ailes de l'armée ne peut pas en venir aux mains, à cause des marais ou ravins qui la séparent de celle, qui lui est opposée; et que l'ennemi profite de cette connoissance pour retirer une grande partie des troupes de cette aile, pour les faire marcher de l'autre côté. Il faut alors faire la la même manoeuvre. C'est aux Officiers-Généraux, qui sont de ce côté-là, d'en avertir le Général, s'il est à portée d'eux; s'il n'y est pas, ils ne doivent

pas

pas balancer de prendre leur parti d'eux-mêmes, et de faire ce qui est convenable.

Les Lieutenans-Généraux, ou les Généraux-Majors qui sont chargés de faire combattre la cavalerie, doivent bien observer tous les mouvemens de celle des ennemis, afin qu'il ne leur échappe aucune occasion favorable de la charger à propos. C'est dans de pareilles occasions que, sans attendre les ordres du Général, ils doivent agir d'eux-mêmes, et se servir des connoissances qu'ils ont dû acquérir: et comme le gain des batailles ne dépend bien souvent que des avantages qu'on remporte dans les commencemens du combat, il est de la dernière importance que ces Officiers-Généraux soient capables de profiter des moindres faux-mouvemens et de n'en point faire dont les ennemis puissent se prévaloir.

Si un Officier-Général vient à battre la cavalerie, qui lui est opposée, il ne doit point la pousser trop loin, ni permettre que ses escadrons se débandent après elle; il faut au contraire avoir soin qu'ils se tiennent bien ensemble. Il doit se contenter d'envoyer quelques petits detachemens à la poursuite des troupes, qu'il a battues. Si ceux, qui commandent la cavalerie de la première ligne se mettent en mouvement pour charger celle des ennemis, ils doivent en prévenir les Officiers-Généraux commandans les brigades de seconde ligne, afin qu'ils se mettent en mesure de les soutenir.

L'in-

L'infanterie par sa contenance et une suite d'actions de feu et de choc bien conduites doit maintenir sa position et soutenir les efforts de sa cavalerie.

Si l'ennemi apres avoir été repoussé se retire, la réserve et toutes les troupes légères doivent le poursuivre, pendant que les lignes de l'armée rétabliront l'ordre, que le combat pourroit avoir dérangé. Les troupes envoyées à la poursuite de l'ennemi ne doivent point le pousser trop loin, car il est vraisemblable, que l'ennemi, avant de venir attaquer, aura pris toutes les précautions nécessaires pour assurer sa retraite. C'est au Général, qui commande ce détachement à regler ses mouvemens sur le plus ou le moins de difficultés qu'il rencontrera.

Si un Général avoit assez peu de vigilance pour etre surpris dans son camp, où l'ennemi auroit pénétré avant que les troupes aient pu prendre les armes, voici ce qu'il reste à faire pour se tirer d'une position si désespérée. Ou l'armée est campée sur deux lignes, ou elle ne l'est que sur une. Si l'armée est campée sur deux lignes, les parties de la première ligne, qui ne sont pas surprises, car elle ne sauroit l'être à la fois sur tout son front, doivent se mettre sous les armes à la tête de leur camp, et renvoyer leurs équipages derrière la seconde ligne.

Si le Général ou ceux, qui commandent sur ces parties de la ligne, ne jugent pas à propos de faire

usage

usage de ces troupes pour marcher à l'ennemi, on doit les faire retirer en bon ordre derrière la seconde ligne, qui se sera formée en avant de son camp, et les y rassembler pour former une nouvelle ligne derrière la seconde, ou au moins une grosse réserve. Elles doivent observer seulement en se retirant, de mettre le feu au camp, pour favoriser leur retraite, et empêcher l'ennemi de s'avancer. Pendant ce tems-là, si le Général de l'armée juge que son poste n'est pas tenable, il fait filer l'artillerie et les équipages sous l'escorte d'un gros détachement; et fait tout de suite sa disposition de retraite, pour aller en arrière occuper un poste, d'où il puisse arrêter l'ennemi. Les parties de sa première ligne, qui se sont repliées derrière la seconde, font l'avant-garde de son armée; la seconde ligne marche ensuite, et l'arrière-garde est formée de tous les grenadiers, de quelques brigades d'artillerie soutenues par la cavalerie. Si malgré la surprise de sa première ligne, le Général s'obstine à tenir bon avec la seconde soutenue des débris de la première rassemblés et disposés derrière elle, il doit placer son artillerie sur le front et les flancs de cette seconde ligne, mais renvoyer préalablement ses équipages sous l'escorte des troupes légères, afin de n'être pas embarrassé dans sa retraite, s'il vient à être battu. Il doit, au cas qu'il ait le bonheur de repousser l'ennemi, se contenter de ce succès, sans courir à la poursuite d'un ennemi, qui lui étant supérieur pourroit se retourner et le battre.

Si

Si l'armée surprise est campée sur une seule ligne, il faut que les parties de cette armée, qui n'ont pas été attaquées, fassent charger promptement leurs équipages, pour les envoyer sur les derrières, et qu'ensuite, après avoir mis le feu à leur camp, elles se retirent sur quelque position en arrière du camp.

Une armée campée sur une seule ligne, et surprise dans quelques-unes de ses parties avec un succès décidé de la part de l'ennemi, ne saurait former sur le champ un ordre capable de lui résister. D'ailleurs les troupes effrayées de tout ce qu'elles voient en pareil cas, ou d'un malheur que leur imagination allarmée leur fait toujours plus grand qu'il ne l'est peut-être réellement, ne sont guères propres à aller combattre un ennemi animé par ses succès, par l'appas d'un butin qu'il a déjà, et par l'espérance d'un plus considérable, qu'il regarde comme immanquable, s'il continue d'agir avec vigueur. Tout cela fait juger qu'une armée campée sur une seule ligne, et qui vient à être surprise, doit aller se rassembler derriére quelque poste, que le Général juge pouvoir soutenir. Il faut une grande présence d'esprit à ce Général pour sauver en cette occasion son artillerie, et pour faire la retraite de ses troupes en ordre. Il doit confier son arrière-garde à un Officier sur lequel il puisse compter, et capable par sa manoeuvre de ranimer la confiance des troupes, et d'arrêter l'ennemi.

Dans

Dans la supposition d'une surprise, il faut bien distinguer l'insulte que fait un détachement particulier, ou celle de toute une armée. Dans le premier cas, il n'est nécessaire de quitter son camp; et si l'ennemi n'a mis en déroute qu'une ou deux brigades, il faut remplacer sur le champ ces brigades par d[illegible]es de seconde ligne, ou de la réserve; ou, si l'on n'est campé que sur une ligne, il faut resserrer l'étendue du camp. Il conviendroit sans doute, s'il étoit possible, de couper le détachement de l'ennemi dans sa retraite; mais j'y prévois bien de la difficulté; car, indépendamment qu'il doit être soutenu, c'est que, dès qu'il aura fait son coup, il ne manquera pas de se retirer tout de suite, et il sera vraisemblablement bien loin avant que l'on ait pris quelque parti décidé sur un événement qui occasionne d'abord une surprise si grande, que l'imagination est souvent pendant quelques momens dans une indécision totale.

Il peut arriver que l'ennemi, en insultant avec son armée tout le front de la vôtre, réussisse à couper vos troupes de façon, qu'il y en ait, à qui toute communication soit ôtée. L'officier, qui commande celles qui sont dans ce cas, doit marcher, sur le champ avec elles vers quelque ville sur vos derrières, où sont vos vivres, vos dépôts, tant pour les garder que pour se mettre à portée de vous rejoindre par ce circuit; mais s'il est coupé, ou poursuivi de façon à ne pouvoir absolument s'échapper, il faut qu'il se jette dans une ville, ou dans quelque château, et qu'il

qu'il y tienne le plus qu'il pourra; comme l'ennemi sera obligé d'être en force pour le prendre, votre armée aura moins d'ennemis sur les bras, et sa retraite en sera plus aisée.

Dès que les brigades, qui sont à côté de celles qui sont surprises, ont pris les armes, elles doivent faire face en partie sur leur front, et en partie sur les flancs, pour arrêter l'ennemi, qui viendra sûrement les attaquer de front et en flanc; ou si elles ne se sentent pas assez en force pour cela, elles doivent s'aller joindre à celles, qui sont audessous ou audessus d'elles. On ne sauroit donner des règles particulières sur la façon de se conduire dans un pareil cas. Les officiers, qui sont à la tête de ces brigades, doivent prendre d'eux-mêmes leur parti, sans attendre les ordres du Général, qui quelquefois ne sauroit les leur faire passer, ou qui peut-être tarderoit trop à les envoyer. Ces considérations doivent faire sentir combien il importe de donner le commandement des différentes divisions d'une armée à des officiers expérimentés et en état de se décider dans tous les cas.

Le détail de la bataille de Steinkerque achevera de donner l'exemple le plus instructif de ce que doit faire un Général, qui peut en surprendre un autre; et des efforts que celui, qui est surpris, peut opposer aux projets de son adversaire.

Après la prise de Namur, Louis XVI. ayant quitté

quitté l'armée en laissa le commandement à Mr. de Luxembourg, qui fut seulement chargé de la conservation des conquêtes et du pays, Ce Général se contentoit d'observer soigneusement Mr. le Prince d'Orange, qui chagrin de n'avoir pû empêcher la perte de Namur cherchoit les occasions d'entreprendre sur celle des François, ou au moins de subsister aux dépens d'un pays, dont les Espagnols n'étoient plus les maitres.

Mr. de Luxembourg étoit campé, sa droite à Steinkerque et sa gauche à Enghien, et Mr. le Prince d'Orange entre Tubise et S. Ernelle, pays fort couvert, et rempli de défilés, qui séparoient les deux armées. Aussi paroissoit-il impossible qu'il pût se passer une action générale entre elles. Cependant M. le Prince d'Orange, ayant découvert que M. de Luxembourg étoit en commerce avec un homme de sa Sécrétairerie, qui instruisoit régulièrement ce Général de tout ce qui venoit à sa connoissance, résolut de se prévaloir de cette découverte, pour cacher la marche de son armée sur celle des François. Pour cet effet il fit arrêter secrètement ce secrétaire dans son cabinet, et le força d'écrire en sa présence à M. de Luxembourg, que le lendemain l'armée de M. le Prince d'Orange feroit un grand fourrage de l'autre côte du ruisseau de Steinkerque, et que, pour couvrir ce fourrage, il marcheroit cette même nuit un corps considérable d'infanterie, avec du canon, pour occuper les défilés qui séparoient les

armées, afin que ce fourrage ne fût point inquiété à son retour.

Ce faux avis porté à M. de Luxembourg de la part d'un espion, qu'il croyoit fidèle et sûr, fut cause que ce Général négligea celui, qui lui fut donné par un partisan, qui lui manda que tous les défilés, qui séparoient les armées, étoient pleins d'infanterie, de cavalerie et de canon; et comme ce que le partisan lui marquoit étoit conforme à l'avis, qu'il avoit reçu de son espion; il crut que ces troupes avancées dans les défilés n'étoient que l'effet des précautions qu'il savoit, que Mr. le Prince d'Orange devoit prendre pour la sûreté de son fourrage.

Voici les dispositions de M. le Prince d'Orange. Ce détail m'a paru instructif.

Ordres donnés par le Prince d'Orange pour attaquer l'aile droite de l'armée des Francois à Hoves, au camp d'Halles, le 2 Août 1692.

On donnera à l'Infanterie et aux dragons autant de munitions que les soldats en peuvent garder auprès d'eux, afin qu'ils n' aient pas besoin au premier abord de chercher les charriots.

Chaque

Chaque Régiment d'infanterie sera pourvu de 24 outils, tant haches, pelles, que bêches. On aura un détachement de 400 travailleurs à la tête de chaque ligne, avec des outils pour ouvrir les haies et remplir les fossés.

On enseignera aux Généraux leurs postes avec le nombre de troupes à leur ordre.

Quand on se trouvera à portée, et même plus loin, chaque Général aura toujours soin de faire tenir ses troupes en bon ordre, et d'occuper tous les avantages du terrain, et de s'en servir comme il jugera nécessaire dans l'occurence, sans s'attacher justement à l'ordre de bataille, ni attendre ou demander des ordres de son supérieur, qui sera éloigné de lui.

Les Généraux de la tête, du milieu, et de la queue, auront soin, en se formant, de laisser des distances et des intervalles devant et à côté des escadrons et des bataillons, afin qu'on ait place pour soutenir et secourir avec ordre.

Les Généraux en occupant le terrain, et attaquant les ennemis, tâcheront de laisser en réserve quelques escadrons ou bataillons, qui ne doivent se réunir aux troupes, que par ordre. Ils ne s'en serviront que dans le besoin. Il faut que les Généraux fassent part de leurs Instructions aux principaux officiers, qui commandent sous eux, afin que

s'ils venoient d'être tués on mis hors de combat, ceux-ci sachent dans quelle direction ils doivent employer les troupes des colonnes.

Les Généraux auront aussi grand soin de bien informer les Commandans des bataillons et escadrons, quand ils pousseront les ennemis, de ne point quitter leur ordre de bataille, de garder un front égal autant qu'il sera possible, et de marcher lentement.

Disposition de la marche du 3 Août.

300 chevaux commandés, gens choisis.
1800 travailleurs commandés de l'infanterie.
10 bataillons.
10 pièces de canon de Régiment.
6 pièces longues de l'artillerie.

Premier Corps.

Première ligne.

13 escadrons.
7 bataillons.
12 pièces de canon de Régiment.
6 pièces longues de l'artillerie.

Seconde ligne.

21 escadrons.

Second Corps.

Première ligne.

13 escadrons.

6 ba-

6 bataillons.
12 pièces de canon de Régiment.
6 pièces longues de l'artillerie.

Seconde ligne.

11 escadrons.
6 bataillons.

Troisième Corps.

Première ligne.

21 escadrons.
10 bataillons.
12 pièces de canon de Régiment.
6 pièces de canon de l'artillerie.

Seconde ligne.

17 escadrons.
10 bataillons.

Corps de réserve.

17 escadrons.
6 escadrons. } avec la bagage.
2 bataillons. }

Auprès de l'artillerie . . . . 2 bataillons.

Le Prince d'Orange, ayant fait disposer la nuit du 2 au 3 août l'ordre des troupes marqué par l'état ci-dessus, se mit le 3 août avant le jour à la tête de son avant-garde composée des meilleures troupes des Alliés. Sortant de son camp d'Halles,

les, il marcha à la hauteur de St. Ernelle, passa à la cense d'Espinois, laissa Rebeck à sa gauche, et le petit Enghien à droite; occupa en arrivant la hauteur de Stocou, porta son infanterie au hameau du haut Beu, et en remplit les petits bois Moriau, et les haies et les chemins creux du haut Bosquet; pendant ce tems-là son armée se rangeoit en bataille sur la hauteur, à mesure qu'elle arrivoit. Sur les 9 heures du matin, M. de Luxembourg, qui étoit tranquille dans son camp, apprit que l'armée ennemie sortoit de toutes parts des défilés, qui étoient fort près de la tête de son camp; qu'elle se mettoit en bataille, et que la brigade de Bourbonnois, qui étoit campée hors de la ligne, couvrant l'aile droite de la cavalerie, étoit déjà attaquée par un corps d'infanterie, qui lui étoit fort supérieur. Dans cette surprise presque générale sur tout le front de l'armée, M. de Luxembourg se servit de toute sa vivacité ordinaire. Dans un moment l'armée eut pris les armes, et se trouva en bataille à la tête de son camp. Ce Général porta même un si prompt secours à la brigade de Bourbonnois, qui avoit perdu son camp et abandonné quelques pièces de canon placées à sa tête, (dont l'ennemi se servoit deja contre l'armée) que cette brigade et les troupes, qui avoient marché à son secours, chasserent les ennemis de ce poste, et reprirent le canon. Ainsi l'affaire commença à se retablier à la droite.

Le centre des Alliés, qui devoit attaquer celui des François, trouva des difficultés à l'aborder à cause

cause des haies assez épaisses qui entouroient de petites prairies, qui le couvroient; ce retard, qui empêcha d'attaquer en même tems la ligne sur tout son front, donna aux troupes le tems de se former; et lorsque l'ennemi, enflé du bon succès de sa gauche contre la brigade de Bourbonnois, voulut venir à la charge; il trouva une si grande résistance de la part des François, que non-seulement il ne put aborder leur front; mais même qu'il fût contraint de se replier, surtout, lorsqu'il vit que les troupes de sa gauche avoient perdu le terrain du camp de la brigade de Bourbonnois.

Ce terrain abandonné sur tout le front donna le moyen à la première ligne de l'armée du Maréchal de s'avancer, et de donner par ce mouvement un espace suffisant à la seconde ligne pour se former derrière elle; car jusqu'alors ces deux lignes avoient bien été sous les armes, mais seulement à la tête de leur camp; de sorte que le camp de la première se trouvoit encore tout tendu entre les deux lignes.

Enfin tout le front de l'armée, qui venoit de se faire un champ de bataille à la faveur de son feu, s'avança sur l'ennemi, qui étant mis un peu en désordre, par la perte d'hommes qu'il avoit faite, fut rejeté en confusion dans les défilés, dont il étoit sorti pour combattre, et contraint d'abandonner le canon qu'il avoit posté à sa tête, et un champ de bataille couvert de 10 à 12000 hommes morts.

Il est pourtant vraisemblable de croire que si la droite de l'ennemi, destinée a attaqner Enghieu à la gauche des François, ne s'étoit point égarée dans sa marche, et qu'elle eut attaqué cette gauche en même tems que le combat avoit commencé à la droite et au centre, il auroit été difficile à Mr de Luxembourg de soutenir un effort aussi général. Le récit, que je viens de faire, donnera matiere à plusieurs réflexions.

Il est certain, qu'il n'est pas possible à un Général de se servir plus avantageusement de la découverte d'un espion, que Mr. le Prince d'Orange le fit en cette occasion. Il est certain même que le dessein de ce Prince étoit grand, et devoit réussir, s'il avoit été aussi vivement exécuté, qu'il avoit été judicieusement conduit au point de son exécution.

Ce prince ne devoit pas se mettre en bataille à la sortie des défilés. Comme il marchoit sur plusiers colonnes, toutes ces colonnes devoient attaquer le front du camp, qui leur étoit opposé, afin de porter par-tout la difficulté de prendre les armes et de former la ligne. Il suffisoit que les colonnes pénétrassent, pour mettre le désordre partout et assurer le succès de l'entreprise. Voilà comme il devoit agir avec les troupes de la premiére ligne. Pour celles de la seconde ligne, il falloit les former en bataille, tant pour soutenir la premiére, que pour ôter aux François tout espoir de maintenir leur camp, en leur montrant un front prêt à agir et à poursuirre les avantages du combat.

Il

Il ne faut pas donner le tems à une armée, que l'on veut surprendre dans son camp, et il faut l'aborder avec tant de vivacité, qu'on lui ôte la possibilité de se former. Cela seul force l'armée à une fuite honteuse et en désordre, et à l'abandon de son artillerie et de tous ses bagages. Voilà quelle a été la principale faute commise par M. le Prince d'Orange dans l'exécution d'un projet d'ailleurs fort bien concerté.

Si le Prince Charles avoit suivi la règle que Monsieur de Feuquières nous donne dans ses remarques sur la bataille de Steinkerque, et qu'il fut entré avec sa première ligne en colonne dans le camp Prussien, à Sohr, pour séparer les troupes, en attendant que sa seconde ligne se fut mise en bataille pour la soutenir, l'avantage du terrain n'auroit pas sauvé l'armée Prussienne de cette surprise. Elle auroit été entièrement défaite.

Tout le monde connoît les détails de la surprise de l'armée Prussienne à Hochkirch. Le projet du Ml. Dhaun étoit beau, on ne peut y rien trouver à redire. Il est néanmoins à croire que si l'on eût porté de plus grandes forces sur la droite de l'armée prussienne, et que certains corps enssent agi plus vigoureusement, on auroit tiré un meilleur parti de la négligence, qu'avoit mis le Roi de Prusse dans le choix de son camp. Le Ml. Dhaun ne sut pas profiter de sa victoire, il laissa prendre au Roi une position peu eloignée, resta plusieurs jours en présence, et per-

perdit ainsi les avantages, que devoit lui procurer un succès reel.

Les surprises d'armées en marche se rapportent aux règles, que nous venons d'établir; les dispositions préparatoires sont absolument les mêmes. Arrivé sur l'ennemi il faut engager le combat avec la plus grande vivacité pour ne pas donner aux colonnes le tems de déployer. De pareilles entreprises arrivent maintenant moins fréquemment qu'autrefois. La quantité de troupes légères, qui éclairent et couvrent la marche des armées, rend presqu'impossible de pouvoir les surprendre, surtout si le Général, qui commande, ne néglige aucunes des précautions prescrites par la prudence; Mr de Feuquières cite dans ses mémoires plusieurs exemples d'armées en marche surprises en tout *) ou en parties **); rien de plus intéressant que les réflexions dont il accompagne ces récits. Je ne puis trop engager à les etudier, l'histoire des fautes des Généraux est la meilleure confirmation, que l'on puisse donner aux principes. —

*) Luzara 1702.

**) Leuse 1691.

Sur-

Surprise des corps détachés.

On ne songe pas toujours à surprendre des armées entières. Il est souvent encore plus avantageux de surprendre des corps séparés, qui occupent des positions intéressantes. Celui du Général Prussien Fouring, qui interceptait les vivres et les communications de l'armée Autrichienne campée à Dresde, et la resserrait extrêmement, fut surpris et battu par le Général Beck; ce qui rendit les Autrichiens maîtres de l'Elbe jusqu'à Torgau, ramena l'abondance dans le camp, et ôta à l'ennemi la communication de la Siléfie par la Lusace. Le corps du Général Winterfeld, (retranché sur le Holzberg), qui couvroit l'armée du Duc de Bevern, fut surpris, sous prétexte d'un fourrage, par le Général Nadasti renforcé de la réserve du Duc d'Aremberg. Winterfeld fit une très-belle défense; mais il fut tué, et ce corps battu. Les Prussiens furent en conséquence obligés d'abandonner la Lusace, et de se retirer en Siléfie.

Il n'y a point de règles particulières pour la surprise des corps détachés, l'attaque et la défense entrent absolument dans ce que nous venons de dire dans le chapitre précédent. Mais comme dans de pareilles expéditions on peut avoir beaucoup de chemin à faire pour regagner son camp après avoir surpris

pris l'ennemi ; voici les mesures que l'on doit prendre dans sa retraite.

Après une surprise vous devez vous retirer par un chemin, qui vous dispense de vous battre, parceque vos troupes doivent être fatiguées de la marche de l'attaque, et embarrassées des prisonniers et du bagage.

L'expédition ayant réussi vous envoyez des patrouilles sur tous les chemins, qui conduisent à l'ennemi, pour être averti à tems de tous les mouvemens, qu'il voudroit entreprendre contre vous. — Si par la situation et par la distance, où se trouve l'ennemi, vous pouvez vous retirer par le chemin le plus court sans être exposé à le rencontrer, il n'y a pas de doute, qu'il ne faille le faire. Mais si l'on pouvoit craindre d'y trouver l'ennemi, on feroit semblant de se retirer par le chemin où il seroit posté, et à la nuit se jetant sur la droite ou sur la gauche, on chercheroit à rejoindre le gros de son armée par un détour au moyen duquel on éviteroit l'ennemi. —

Malgré toutes les précautions, que vous aurez prises, il se peut que les ennemis aient eu connoissance de votre entreprise et que votre expédition ayant plus duré que vous n'aviez d'abord pensé, le Général ennemi ait d'abord le tems de faire marcher un gros corps de troupes, pour vous attaquer dans votre retraite. S'il ne vous eſt pas poſſible d'éviter d'en

d'en venir à un combat, il faut choisir un terrain, qui vous soit favorable par rapport à la qualité et au nombre de vos troupes.

Si auprès de l'endroit où vous vous trouvez, lorsque vos batteurs d'estrade découvrent les ennemis, il y a un gué, un pont, un défilé, que vous deviez passer et que les ennemis de leur côté doivent le passer après vous, il faut hâter votre marche pour laisser ce passage derrière vous; si ce gué, ce pont, ou défilé se rencontre sur le flanc il faut faire un détachement pour le marquer et le disputer aux ennemis pendant que le gros de vos troupes continue sa marche; si vous l'avez en tête, il faut attaquer les ennemis, quand ils déboucheront.

Si vous ne pouvez envoyer devant vous votre butin avec un détachement crainte d'affoiblir vos troupes; vous devez le faire marcher entre elles et l'endroit opposé à celui par où les ennemis viennent, afin de n'être pas embarrassé lorsqu'il vous faudra agir. Dans le moment que vous ferez halte pour combattre, la garde de vos prisonniers, que vous devez avoir eu la précaution de faire entièrement désarmer, doit les obliger de s'asseoir et menacer de tuer le premier qui oserait remuer. Cette garde doit être composée d'infanterie et de cavalerie; l'infanterie ne pouvant faire feu que sur quelquesuns parmi plusieurs, qui peuvent prendre la fuite à la fois et par différens côtés.

Si vous réussissez à battre l'ennemi, il faut détacher seulement quelques troupes après lui pour augmenter sa déroute, mais continuer la marche. Si vous avez le dessous, il faut en ce cas faire retraite avec toutes les précautions réquises sacrifiant (s'il le faut) vos prises à l'ennemi. Le but de l'expédition n'en est pas point rempli.

Surprise des quartiers de l'ennemi.

Si on veut surprendre l'ennemi dans ses quartiers, il faut savoir comment ils sont établis, quelle étendue ils occupent, quelles facilités ils ont à s'entre-secourir, à quoi leurs flancs sont appuyés, quels obstacles couvrent leur front, par quels chemins ils sont plus accessibles; s'il y a des défilés, des rivières, des ravins, des marais à franchir, si la chaîne des postes et des gardes est bien ou mal disposée, et si les patrouilles, les partis, et les détachemens veillent, comme il convient, à leur sûreté. D'après ces connoissances on forme son projet de surprise, et l'on tâche en même tems d'endormir son adversaire, ou de lui faire illusion en affectant d'autres desseins. On combine et l'on compasse avec justesse, et avec le plus grand secret, toutes les mesures relatives au rendez-vous des troupes, à la marche, et aux attaques. Le moment de l'exécution arrivé, on use de la plus grande diligence, on marche avec toute la cé-

célérité compatible avec l'ordre, on fait ensorte de couper les détachemens, les postes avancés, et les corps-de-garde ennemis, on attaque brusquement, et après avoir pénétré, on tire de ses avantages tout le fruit qu'on s'étoit proposé, ou que les circonstances rendent possible. Par de telles expéditions l'on peut, sans presque rien hasarder, réparer d'un seul coup les pertes d'une campagne, et changer entièrement la face de la guerre.

Si votre dessein n'est que de forcer un ou plusieurs quartiers séparés ou découverts, il ne faut point risquer, dès que vous avez réussi, de perdre ce que vous venez de gagner, en voulant tenter un nouveau combat contre des troupes fraîches et plus nombreuses; vous devez même vous retirer assez promptement pour ne pas donner le tems à l'ennemi de marcher au secours des troupes battues. Mais si vous en voulez à tous les quartiers, si vous faites par conséquent agir la plus grande partie de vos forces, et si vous avez bien disposé vos moyens, vous devez suivre vos premiers succès, et pousser l'ennemi vigoureusement jusqu'à ce que votre but soit totalement rempli.

On a déjà vu, avec combien d'art et de sagesse le Ml. de Turenne surprit les quartiers des Impériaux en Alsace. Les exemples de pareilles entreprises ne manquent pas; mais il y en a très-peu qui soient un modèle achevé de science et de conduite comme celle de ce grand Général. On revient avec plaisir à

de

de tels maîtres, on s'arrête volontiers à leurs leçons.

Le Ml. de Turenne voyoit les ennemis avec une armée nombreuse maîtres de la haute Alsace, d'où il n'étoit point en état de les déloger de vive force. Il eut recours à la ruse. Après avoir garni Saverne, Haguenau, et la Petite-Pierre, des troupes nécessaires à leur défense, il retira le reste en Lorraine et dans la Franche-Comté, comme pour leur y faire prendre des quartiers. Lui-même, ayant tout réglé pour le grand dessein qu'il méditoit, partit pour la cour. Cette conduite l'exposa à la critique du public, même des officiers de son armée, qui ne pénétroient point ses vues, et l'accusoient d'avoir abandonné inutilement toute la province. Les ennemis, dès qu'ils le virent éloigné, persuadés qu'il ne songeoit plus à les inquiéter, se répandirent dans la haute Alsace, où ils occupèrent différens quartiers et les principales villes; ensorte qu'ils tenoient plus de 25 lieues de pays. Leur quartier-Général étoit à Colmar, où l'Electeur de Brandebourg avoit établi sa cour. Le Ml. de Turenne, voyant ce qu'il avoit prévu réussir à souhait, revint au mois de Décembre pour exécuter son projet. Il avoit marqué un rendez-vous aux troupes, et chaque corps, marchant par une route différente, ignoroit le mouvement des autres. Il les trouva rassemblées près de Béfort, après une longue marche le long des montagnes des Vôges. Il pénétra par cet endroit en Alsace, et se porta au milieu des quartiers ennemis. Plusieurs fu-

furent enlevés, d'autres battus en chemin avant qu'ils eussent eu le tems de se réunir. Le gros de leur armée se forma entre Turkheim et Colmar, où malgré l'avantage de son poste elle fut battue, et obligée de repasser précipitamment le Rhin.

Les quartiers, que l'armée de l'Infant prit en 1746, contre l'avis du Ml. de Gages et du Ml. de Maillebois, mais conformément aux ordres du conseil de Madrid, qui vouloit toujours commander les armées, et asservir les Généraux à ses vues bizarres et directement contraires aux règles de la guerre, ces quartiers, dis-je, étoient encore plus dispersés, que ceux des Impériaux en Alsace, et tenoient plus de 80 lieues de pays. Le Roi de Sardaigne forma le projet d'enlever celui d'Asti, où M. de Montal étoit avec 10 bataillons. Les mesures furent si bien prises et si bien compassées, et M. de Leutrum chargé de l'exécution fit tant de diligence, que les différens corps arrivant tous à la fois par différentes directions sur les points, qui leur étoient assignés, M. de Montal se vit investi et enveloppé de toutes parts avant d'avoir eu la moindre connoissance de leur mouvement, et fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec tout son corps. Les Espagnols levèrent conséquemment le siège d'Alexandrie, et cette reddition d'Asti fut une des causes principales de leurs revers.

Selon que l'ennemi eſt plus ou moins clairvoyant et habile il faut plus ou moins de finesse, pour

l'abuser et le surprendre. On est cependant toujours répréhensible lorsqu'on néglige des précautions essentielles, ou qu'on ne choisit pas les meilleurs moyens. Ceux que les Autrichiens employèrent en 1745, pour faire illusion aux Prussiens et surprendre leurs quartiers eussent été, à mon avis, insuffisans contre un ennemi d'une médiocre intelligence; à plus forte raison l'étoient-ils contre un adversaire très-éclairé et très-vigilant. Instruit de leurs desseins il les tourna contre eux, et les surprit d'autant plus aisément, qu'ils méditoient une surprise. Voici le fait.

Après avoir gagné la bataille de Sohr, le Roi de Prusse donna ses dispositions sur les frontières de la Silésie pour empêcher les Autrichiens de troubler les quartiers, qu'il vouloit y faire prendre à son armée. Il y établit une chaîne de postes bien fortifiés, y fit de grands abattis, et barra tous les passages par où les partis ennemis auroient pu se glisser; ensuite de quoi décampant de Trautenau, franchissant les défilés de Schatzlar, et venant camper entre cette ville et Liebau, il cantonna sa cavalerie dans les plaines de Schweidnitz et de Strigau, et l'infanterie au pied des montagnes. Il poussa en même tems de gros détachemens vers les villes de Hirschberg et de Greiffenberg, contiguës à cette langue de terre assez étroite, qui de la Bohême s'avance en Silésie et en Lusace. Il prit enfin son quartier à Ronstock, où il régla les quartiers d'hiver, après quoi il partit pour Berlin, lais-

laissant le commandement de l'armée au Feld-Maréchal Prince Léopold.

Le Prince Charles de Lorraine, qui avoit laissé repasser aux Prussiens leurs frontières sans mettre en mouvement son armée campée aux environs de Jaromitz, faisoit répandre le bruit qu'elle prendroit aussi immédiatement ses quartiers d'hivèr, que plusieurs Régimens avoient déjà défilé vers la Moravie, d'autres vers l'intérieur de la Bohême, et quelquesuns vers les cercles de Buntzlau et de Leitmeritz. Mais le Prince Léopold, qui ne vouloit pas être la dupe d'un faux bruit, ni d'une fausse démonstration, n'épargnant aucun soin pour pénétrer les véritables intentions du Prince Charles, découvrit bientôt, qu'un corps considérable de troupes légères, soutenu d'un gros détachement de Cavalerie et d'infanterie réglée, s'avançoit vers Boehmisch-Friedland, et que l'armée le suivoit à petites journées en deux colonnes, dont l'une tenoit presque le même chemin, et l'autre avoit pris celui de Zittau. Il sut de plus qu'on établissoit des magasins dans les deux Lusaces, et qu'un corps de 10000 Autrichiens aux ordre du Général Grüne venoit de l'armée du Rhin par le Voigtland, marchant avec la plus grande célérité, de sorte que sa destination semboit devoir naturellement rouler sur toute autre chose que sur des quartiers d'hivèr. Au lieu donc d'y faire entrer l'armée Prussienne, le Prince Léopold la fit sortir de ses cantonnemens, et la mit plus bas vers le Bober et la Queiss, afin de prévenir l'ennemi, au

cas qu'il voulût faire quelque tentative du côté de la Lusace, et en donna sur le champ avis au Roi. Ce Monarque, faisant de son côté éclairer la marche du Général Grüne, apprit qu'il la dirigeoit vers la Saxe, pour de là tomber sur Berlin, tandis que le Prince de Lorraine percerait par la Lusace vers Sagan et Crossen, afin de couper au Prince Léopold la communication avec le Brandebourg, et donner de l'occupation au Prince d'Anhalt, qui ayant ses quartiers trop dispersés ne pourroit guères s'opposer à cette invasion, et courroit même risque d'être battu en détail. Voyant donc clair dans les desseins de ses ennemis, le Roi ne balança pas à les prévenir, ordonna au Prince d'Anhalt d'assembler immédiatement son armée aux environs de Halle, et partit lui-même de Berlin pour aller se mettre à la tête de celle, qui étoit en Silésie. A son arrivée il y fit d'abord rentrer tous les détachemens, excepté ceux des Généraux de Nassau et de Hautcharmoi, qui eurent ordre de descendre de la haute Silésie dans la basse, et de couvrir les frontières, que les Saxons venoient de quitter; et instruit, que tout ce qu'on croyoit des intentions des ennemis, étoit exactement vrai, qu'ils avoient ouvert plusieurs routes pour la marche d'une armée, tant vers Buntzlau et Sagan, que vers Crossen et le pays de Brandebourg, il se mit en mouvement, sans plus différer, vint à Naumbourg, passa la Queiss, entra inopinément en Saxe, et surprit les quartiers de Hennersdorf, où 4 Régimens Saxons cantonnoient avec assez de négligence. De là il poussa à Görlitz, où il fit prisonnière la gar

garnison et trouva un amas considérable de fourrages et de vivres. L'armée ennemie s'y rassembloit, mais ce qu'il y avoit déjà de troupes, au lieu d'attendre les Prussiens, se hâta de gagner la Neiss, pour s'en couvrir, et en disputer le passage. Le Roi ne jugeant pas à propos de lui laisser le tems de revenir de sa surprise, continua sa marche avec la plus grande célérité, et prit chemin faisant plusieurs magasins, mais, en arrivant aux bords de la Neiss, il trouva que le Général Autrichien avoit décampé, et s'étoit dirigé sur Zittau. Il détacha d'abord l'avant-garde pour le harceler dans sa retraite. Ce détachement l'atteignit lorsqu'ayant dépassé Zittau, il s'établissoit sur les hauteurs de l'autre côté, vers le chemin de Gabel. Les Prussiens s'emparerent à sa vue de la ville et des fauxbourgs, pour donner au Roi le loisir d'arriver avec toute son armée. Mais les troupes ennemies prirent le parti de lever les piquets à deux heures après minuit, et de se retirer en Bohême par les défilés de Gabel. L'avant-garde Prussienne ne s'en apperçut qu'à la pointe du jour; malgré cela elle les poursuivit, leur fit beaucoup de prisonniers, et leur enleva la moitié de leurs bagages. Zittau pris, la Lusace évacuée, le plan des ennemis avorté, leurs préparatifs détruits, le Roi marcha vers Budissin pour s'approcher de l'Elbe et du corps du Prince d'Anhalt, qui de son côté ayant surpris vers Skeuditz le quartier du Général Sybilski, et ensuite le fameux retranchement du Général Rénard, et s'étant en conséquence emparé de Leipzig et de Torgau, venait d'exécuter l'ordre du Roi de ma-

marcher en grande diligence à Meissen, et de se rendre emaître de ce poste, t du pont qui étoit sur l'Elbe. Le Roi fit passer sur ce pont un corps de 10 bataillons et de 40 escadrons aux ordres du Général Lehwald, pour renforcer celui du Prince d'Anhalt, et le mettre en état d'aller chercher les ennemis. Le Prince d'Anhalt marcha à l'instant; il joignit, attaqua, et battit l'armée Saxonne à Kesselsdorf. Le Prince de Lorraine, qui étoit redescendu en Saxe par Aussig et Peterswald, quoiqu' à portée du combat, n'en fut que simple spectateur, apparemment pour ne pas aventurer une armée, qui étoit son unique ressource pour couvrir la Bohême. Cette victoire de Kesselsdorf rendit le Roi absolument maître de la Saxe: Dresde se rendit aussitôt; et il fit marcher divers détachemens vers Freyberg et les autres villes du cercle des montagnes, (Erzgebirgischer Kreis), pour empêcher l'ennemi d'y établir ses quartiers, ce qui le contraignit de l'abandonner entièrement, et de se renfermer dans la Bohême.

Je me suis un peu étendu sur ces opérations, parcequ'elles m'ont paru très-instructives. Le Roi de Prusse par sa prévoyance, par la sagesse de ses dispositions et par la rapidité de ses mouvemens, prévint et renversa tous les desseins de ses ennemis. Ceux-ci manquerent le coup par leur peu de finesse à masquer leur projet, dans l'exécution duquel, on peut les accuser à la fois de précipitation et de lenteur. S'ils avoient imité la conduite de M. de Turenne, le Prince Léopold eût certainement

ment fait entrer l'armée en quartiers d'hivèr, et ils auroient pu alors prendre des mesures bien concertées pour le surprendre; mais ne voulant pas laisser bien mûrir le projet, ni se mettre par conséquent eux-mêmes en quartiers avant d'avoir entrepris quelquechose, ils devoient au moins tomber brusquement sur ceux du Prince d'Anhalt, qui étoient dispersés de façon à ne pouvoir se rallier dans 8 jours, et non lui donner le tems, comme ils firent, d'assembler son armée. Celle-ci battue, il leur étoit libre de porter la guerre dans le coeur des Etats du Roi; et tandis que l'armée Autrichienne, et la Saxonne, chacune de son côté, auroient occupé les Prussiens, le Corps du Général Grüne se seroit jeté dans le Brandebourg, qui se trouvoit dénué de troupes, auroit ruiné le plat-pays de fond en comble, et se seroit rendu maître de la capitale. Mais tout le contraire arriva, car le Roi prévint ses ennemis, transporta la guerre chez eux, et les contraignit enfin à demander la paix.

Il n'y a point d'opération à la guerre, ni petite ni grande, où la surprise ne puisse avoir lieu. Outre celles dont nous venons de parler dans cet article et les surprises de places dont nous parlerons dans la suite, il est sensible que les enlevemens de convois, les attaques de fourrages et de postes, les passages de rivières et de montagnes, l'invasion subite d'une province, ne peuvent se bien faire que par surprise. C'est pourquoi très-souvent une expédition, pour être facile et heureuse, doit être exécutée

cutée dans le tems où la nature paroît y opposer les plus grands obstacles. Annibal descendit en Italie lorsque les Romains croyoient que des montagnes de glace lui barreroient les passages, lui en fermeroient l'entrée *). Turenne envahit de même l'Alsace au milieu des neiges et des frimats, qui rassuroient les impériaux. Le Roi de Prusse conquit la Silésie au coeur de l'hivèr. Tous trois ont su surprendre leurs ennemis; et ceux-ci n'ont été surpris, que parcequ'ils ne songeoient pas qu'on peut l'être, malgré tous les obstacles, dès qu'on manque de vigilance **).

Passage des rivières.

Le passage des rivières est une des opérations militaires, qui demande le plus de précautions et de capacité, surtout quand elles sont défendues par un ennemi actif et vigilant.

La rivière qu'un Général d'armée se propose de passer en présence de son ennemi est guéable, ou

*) Le premier Consul de la République françoise, à la tête des héros de Marengo, trompa de même l'armée autrichienne en traversant les Alpes par des chemins jugés impraticables, et se jetant sur ses derrières.

**) Voyez l'ouvrage de M. de Silva intitulé Pensées sur la Tactique, et la Stratégique, p. 194 et suivantes.

où elle ne l'est pas. Si c'est à gué, que ce Général est résolu de tenter le passage, il doit d'abord examiner la nature du terrain qui borde l'autre côté de la rivière, pour choisir celui où il n'y a pas de hauteurs, d'où l'ennemi puisse l'incommoder avec son artillerie. Il ne doit pas moins examiner celui qui peut lui être avantageux de son côté pour l'emplacement de ses batteries. Il doit en outre observer le cours de la rivière; si elle n'est pas d'une nature à grossir tout d'un coup, soit par les pluies, soit par les neiges, soit par les écluses. Il doit faire reconnoître si l'ennemi n'a pas rompu les gués; s'il s'est retranché sur le bord de la rivière; en quoi consistent ses ouvrages. Le Général doit encore connoître, autant qu'il lui est possible, l'esprit et le caractère des Généraux ennemis, et sur toutes choses s'informer des postes où chacun commande, pour passer du côté de celui, qui est le moins vigilant.

Avant que de s'approcher de la rivière, il faut avoir formé son plan d'attaque, et avoir donné les dispositions en conséquence; l'ordre de marche doit être conforme à celui de l'action. On doit choisir son tems, et mesurer si bien sa marche, qu'on puisse arriver quatre heures avant le jour; de peur que l'ennemi ne se règle sur votre disposition, qu'il importe bien de lui cacher. On a ainsi tout le tems de se former et d'établir ses batteries dans les lieux les plus avantageux. Il faut observer en les plaçant que leurs emplace-

mens

mens soient différens, pour que les tirs soient croisés et d'écharpe. Il faut élever en diligence des épaulemens le long des bords de la rivière pour y loger bon nombre de fusiliers; car c'est particulierement dans ces sortes d'action, où les feux de toute espèce sont nécessaires pour éloigner l'ennemi, et se donner le tems de faire passer un corps considérable de troupes.

Avant d'entreprendre le passage on fait sonder les gués pour voir si les ennemis ne les ont pas rompus ou embarrassés; car ces sortes de précautions sont l'affaire d'un moment, n'y ayant rien de plus facile que de rendre un gué absolument impraticable. Les arbres entiers, les tables clouées et les piquets sont ce qu'il y a de plus dangereux. Les gués piquetés sont ceux, qui donnent le plus de peine à purger. Les puits en donnent beaucoup aussi. Les chausses-trapes seroient capables de rendre un gué absolument impraticable, si elles ne s'enfonçoient dans les boues ou dans les sables. Les premiers qui passent en sont d'abord incommodés; mais ceux, qui suivent, n'en ont pas beaucoup à craindre. Si cependant le fond du ruisseau étoit de bonne tenue, les chausses-trapes seroient très-dangereuses. Je ne vois d'autres moyens pour les rendre inutiles, que de faire provision d'un grand nombre de claies, que les soldats se donnent de main en main, pour enfoncer dans la rivière au moyen de pierres, dont on les charge. Il n'est pas toujours facile de purger les gués, à

moins

moins que ceux, qui sont chargés de ce travail, ne le fassent à la faveur d'un si grand feu de canon et de mousqueterie, que l'ennemi ne puisse y apporter aucuns obstacles.

Lorsqu'il y a un ou deux gués dans une rivière, quoique voisins l'un de l'autre, et qu'on ne peut y passer sur un front de plusieurs bataillons, il est toujours avantageux, et même nécessaire de jeter un ou deux ponts au-dessus ou au-dessous. Car outre qu'il pourroit arriver qu'un orage grossit subitement la rivière au point de rendre les gués impraticables, on a de plus l'avantage très-réel de porter plus de troupes à la fois sur l'autre rive. Quelles que soient les troupes qui passent un gué, elles doivent, s'il est rapide, le traverser sur autant de front que sa largeur le permet, et se tenir bien serrées, afin de mieux résister à la force du courant, de passer plus vite, et de se trouver à peu près en ordre à mesure qu'elles sortent à l'autre bord.

Si la rivière qu'on veut passer a beaucoup de rapidité, il faut mettre au haut des gués quelques escadrons de cavalerie, qui se tiennent fermes et serrés, afin que la force du courant se rompe contre eux, tandis que l'infanterie passe plus bas. Il est à propos que l'infanterie interrompe de tems en tems son passage, et que les escadrons se retirent pour un peu de tems, afin de laisser couler les eaux qu'ils ont retenues, avant que la force de

ces

ces mêmes eaux les puisse emporter. Il est bon aussi de mettre un peu au-dessous des gués des escadrons, afin que les fantassins, qui sont entraînés par le courant, puissent s'arrêter à ces escadrons, et se sauver par leur moyen. Il ne faut cependant pas que ces escadrons-ci soient assez serrés, pour que le cours de l'eau en soit arrêté.

Si par une pluie qui continue, ou par des neiges qui fondent, la rivière croît à chaque instant, on ne doit pas s'engager à la traverser; à moins qu'à proportion de la crue d'eau, on ne soit assuré qu'avant qu'il cesse d'y avoir de gués, on pourra faire passer de l'autre côté toutes les troupes, l'artillerie, les vivres et les munitions, qu'on croit nécessaires, pour la défense et les subsistances des troupes passées *). S'il y a différens gués à telle distance les uns des autres que les troupes, qui y passeroient, soient en mesure de pouvoir s'entresecourir (si l'ennemi vouloit s'opposer à leur passage), il faudroit partager l'armée en autant de colonnes, qu'il y auroit de gués; et l'armée passant ainsi par tous à la fois se trouveroit plutôt en force sur la rive opposée **).

Si

*) Ceci doit s'entendre dans le cas où le passage s'effectueroit assez à portée de l'ennemi, pour qu'on eut à craindre qu'il profitât de cet accident pour attaquer le corps livré ainsi à ses propres forces.

**) Il faut suivre la même regle au passage des défilés.

Si le terrain de l'autre côté de la rivière est coupé par des ruisseaux, des haies, des murailles, des jardins, ou ravines, il faut faire passer toute l'infanterie la première; mais si le pays est de plaine, il faut commencer par la cavalerie et faire munir, de chevaux de frise, l'infanterie. Lorsque toute l'armée a passé, si l'on a dessein d'attaquer celle des ennemis, il faut disposer les troupes suivant la nature du terrain, et s'avancer dès que les colonnes sont formées.

Jusqu'ici j'ai supposé l'ennemi retranché dans une position en arrière de la rivière, et l'armée, qui exécute le passage, n'ayant d'autres difficultés à surmonter que celles du terrain. Mais supposons maintenant l'ennemi à portée: voici les nouvelles précautions qu'il y aura à prendre. Arrivé sur le bord de la rivière, d'après la position de l'ennemi que l'on doit avoir fait reconnoître, autant que possible, le Général se décidera soit à tenter le passage de vive force, soit masquant son mouvement, à aller passer plus haut ou plus bas à des passages reconnus d'avance, qui le porteront sur un des flancs de l'ennemi.

Si trouvant l'ennemi trop bien retranché, on se décide à aller passer plus haut ou plus bas la rivière, on fera tous les préparatifs comme si l'on devoit attaquer véritablement, on établira des batteries. Au commencement de la nuit on fera marcher un gros corps vers l'endroit désigné; à la pointe

pointe du jour on commencera une fausse attaque pour détourner l'attention de l'ennemi et faciliter le passage du corps, qui doit se porter au-delà de la rivière. Dans une telle expédition il ne faut que du secret et une grande célérité pour éviter que des espions ou déserteurs ne préviennent l'ennemi de vos mouvemens. C'est pour cela qu'il faut redoubler la chaîne des troupes légères le long des bords de la rivière.

Si l'ennemi se trouvoit posté dans le seul endroit où il soit possible de traverser la rivière, et que ce passage soit absolument nécessaire; après avoir établi des batteries de gros calibre dont le tir se croise bien en avant de la sortie des gués, on s'avancera en colonne à travers la rivière. Mais, comme dit M. de Clairac, lorsqu'il est question de passer de vive force une rivière, soit qu'on la traverse par des gués naturels, ou qu'on a rendus praticables, soit que ce soit en bâteau, sur des radeaux, ou à la nage, il est toujours indispensable, dès que les premières troupes ont passé, et qu'elles commencent à se retrancher, de se procurer une communication commode et sûre. Il faut donc au moins jeter un pont.

Voici deux ordres de bataille que propose M. le Chevalier de Folard pour passer une rivière à gué de vive force.

Première

Première Disposition.

„L'armée est en bataille sur le bord de la ri„vière, l'infanterie rangée sur une ou deux lignes „de colonnes, quelques pelotons de carabiniers de „la cavalerie enchâssés entr'elles. Supposant la „largeur du gué de deux bataillons de front, il „passera d'abord six colonnes de front, de deux ou „trois sections chacune. Les rangs et les files ser„rés, la bayonnette au bout du fusil, les soldats „ayant la précaution de tenir leurs armes hautes, „et leurs fournimens au-dessus de la tête, ou sur „l'épaule. Si l'ennemi se présente à cette pre„mière tête pour l'attaquer, ces colonnes s'avance„ront pour le charger fort ou foible, afin de laïs„ser un terrain pour les autres colonnes, qui, à „mesure qu'elles arriveront, doubleront à côté, „pour former peu à peu une ligne. La cavalerie, „qui suivra l'infanterie, se formera après avoir „passé, ou à la droite de l'infanterie, ou à sa „queue, ou entre les colonnes d'infanterie, suivant „la disposition du terrain. On placera aussi quel„ques brigades d'artillerie à la tête de l'infanterie. „A mesure que l'armée traversera la rivière, et „que les troupes les premières passées gagneront „du terrain, celles, qui les suivent, se formeront „pour les soutenir."

Seconde disposition.

„La première ligne composée de toute l'infan„terie est rangée en colonnes, avec plusieurs bri„gades d'artillerie à sa tête."

„La

„La seconde ligne composée de la cavalerie, „a sur ses deux flancs une brigade d'infanterie. „Les dragons en réserve, sont partagés en trois „corps. Le point intéressant, ajoute-t-il, est de „tâcher de percer le centre de l'ennemi par un „grand effort: car dès qu'une armée est séparée „de ses ailes, il y a rarement du remède."

„Il est inutile de dire qu'il faut, avant que „de passer une rivière de vive force, foudroyer „d'artillerie le bord opposé, afin de ruiner les „redoutes ou épaulemens, qui couvrent l'ennemi, „et l'obliger ainsi de s'éloigner. On sait aussi, que „les équipages de l'armée ne doivent passer la ri- „vière que quand l'armée a pris poste de l'autre „côté de façon à n'y avoir rien à craindre de „l'ennemi."

Passage des rivières sur des ponts.

Si la rivière, qu'on veut passer, n'est pas guéable, il faut reconnoître exactement l'endroit le plus commode, pour construire un pont. On fait ensorte trouver au bord de la rivière un côteau, qui commande la plaine qui est de l'autre côté, afin d'y placer des pièces de canon, qui empêchent les ennemis de s'y mettre en bataille. On choisit encore, autant qu'il est possible, le terrain

où

où la rivière fait un angle rentrant *), afin qu'en établissant des batteries à droite et à gauche, elles puissent croiser sur le lieu où l'ennemi peut se porter, pour s'opposer à la construction du pont. Il faut observer aussi, qu'il y ait au débouché sur l'autre bord une place assez spacieuse pour mettre les troupes en bataille, lorsqu'elles auront passé la rivière.

Ayant déterminé le lieu où l'on veut passer la rivière, on se munit des bâteaux ou pontons qu'on

*) Dans l'article pont, de l'Encyclopédie, (Edit. de Genève, chez Pellet 1777) on trouve un principe contraire, le voici: „il ne faut jamais construire de pont, dont la tête soit dans le rentrant de la rivière; parceque l'ennemi pouvant se developper à l'autre rive sur les saillans, vous bat de ses batteries, en tirant de la circonférence au centre, tandis que les vôtres sont dans une position contraire, et conséquemment défavorable."

Ce Principe, contraire à celui que j'avance, et qui est généralement admis, est mal défendu; car quelque part qu'on jette le pont, il n'en sera pas moins le centre des feux de l'ennemi; et l'arc, sur lequel il se développera, sera bien plus étendu si la tête du pont se trouve plutôt au saillant qu'au rentrant: enfin les batteries, qui doivent le protéger, sont bien moins avantageusement placées si la tête du pont est dans un saillant. Ce qui y a de spécieux à dire en faveur de cette position, c'est que l'ennemi peut vous enfermer dans un rentrant resserré.

Aide-memoire, 3eme edition 1801, page 1038.

qu'on juge nécessaires pour cette entreprise, ou, à leur défaut, de plusieurs pièces de bois et de cordages pour construire des radeaux. Ce convoi s'avance dans le plus grand silence vers la rivière, afin que les gardes et patrouilles des ennemis ne puissent en juger la direction.

Le rendez-vous du convoi est vis-a-vis l'endroit où l'on a résolu de traverser. Dès qu'on y est arrivé, on fait passer un détachement d'infanterie, muni d'outils à pionniers, pour s'établir diligemment de l'autre côté, dans l'endroit le plus avantageux pour protéger la construction du pont.

Quelquefois la proximité de l'ennemi, ou les localités obligent d'assurer son passage et ses ponts par des retranchemens, qui en protègent et défendent le débouché. Alors on fait accompagner l'avant-garde par un bon nombre de travailleurs. Lorsque l'avant-garde est passée, elle doit se porter en avant de manière à saisir tous les avantages du terrain, et à laisser aux travailleurs l'espace nécessaire, pour construire un retranchement proportionné à l'importance du débouché, et au nombre de troupes destiné à le défendre. La figure première de la planche neuvième indique à peu près la manière de poster son avant-garde, en profitant des avantages des localités.

Lorsque les travailleurs sont arrivés sur l'autre bord, ils construisent promptement une demi-lune qu'on

qu'on palissade, si l'on en a le tems; lorsqu'elle est achevée, on fait passer de nouvelles troupes, qui se retranchent de même sur la droite et sur la gauche de ce premier ouvrage. Si l'ennemi n'inquiétoit par ce premier travail, mais que l'on dût craindre, qu'il ne vint avec des forces considérables pour attaquer l'armée occupée de son passage, il faudroit faire passer assez de travailleurs, d'outils, de sacs à terre et de sacs à laine pour construire un ouvrage plus fort et plus régulier, dont les branches seront défendues par les batteries établies sur le bord opposé, et par les grenadiers qui sont derrière les épaulemens, qu'on a eu le soin d'y pratiquer en arrivant.

„Indépendamment de cet ouvrage, qui sera „plus que suffisamment garni à 8 hommes par toise „de développement, et où le reste des troupes ne „doit que défiler; l'on ne peut se dispenser de „chercher un terrain sur lequel elles se retran„chent, ou se barricadent avec des abattis, ou „des chevaux de frise, à mesure qu'elles débou„cheront."

„Ce champ de bataille, ou plutôt cet entre„pôt, ne peut, ce me semble, être mieux placé „qu'en deux parties sur les flancs de la pièce, qui „les débordant, les protégera de son feu. Sans „cette circonstance on ne pourroit leur donner „trop de profondeur; j'estime qu'elle ne peut être „moindre que de 60 toises, pour que les troupes,

„qui y sont postées, ne soient point embarrassées „dans leurs manoeuvres par celles, qui fileront sur „leurs derrières.“

„Comme ces retranchemens s'allongent à pro„portion du nombre de ceux, qui y entrent, l'on „voit qu'ils ne peuvent être fermés par une de „leurs extrémités. M. le Marquis de Santa-Cruz „propose, pour y remédier, de les traverser à cha„que distance de 5 ou 600 pas par une coupure „tirée de la ligne à la rivière, ou d'y suppléer „par une redoute. Cette précaution ne peut être „que bonne; mais voilà le terrain coupé, ou em„barrassé, et déterminé. Si la rivière est étroite, „l'on peut, je crois, se dispenser de ce surcroît „de travail, en ce que l'ennemi ne pourroit atta„quer par-là sans prêter le flanc au retranchement, „qui doit avant toutes choses avoir été élevé sur „la rive opposée.“

„Il est sinon indispensable, du moins très-né„cessaire, suivant ce judicieux Auteur, de con„struire un deuxième pont dès que le premier est „achevé, ne fut-ce que pour éviter le péril où „se trouveroit ce qui auroit passé la rivière, si „quelque accident causé par l'artillerie ou autre„ment dérangeoit le premier, de manière à cou„per la communication.“

„Le retranchement dont nous venons de parler „doit alors être compris en entier, ou du moins en

„par-

„partie, entre leurs deux têtes: l'on retire même „de-là un grand avantage, qui est qu'en cas de rup- „ture de l'un des ponts, le reste de l'armée peut non „seulement marcher au secours de l'ouvrage qui le „couvre, mais encore qu'en supposant cette ligne „forcée, elle ne craint point d'être prise en flanc. „Les têtes de ponts ont des portes, parcequ'elles doi- „vent subsister au moins pendant quelque tems, et „qu'il faut d'ailleurs qu'elles communiquent de „droite et de gauche; mais l'on n'en fait point aux „parties de lignes qui y aboutissent. Lorsque toute „l'armée, ou du moins un nombre à peu-près égal „à celui qu'elle a en tête, est passé avec de l'ar- „tillerie, si l'on veut s'avancer dans la campagne, „les troupes (chaque corps devant soi) rabattent en „pente douce le parapet et la contrescarpe dans le „fossé, pour sortir en bataille, et éviter par-là le „danger d'être chargées en défilant."

„L'on voit combien la vigilance et l'attention „sont nécessaires dans une entreprise aussi hasar- „deuse que celle qui fait le sujet de cet article. Il „faut par quelque manoeuvre adroite avoir écarté „l'ennemi, pour avoir le tems d'élever le retranche- „ment et les batteries destinées à lui défendre l'ac- „cès du lieu, où aboutiront les ponts. Ce retran- „chement doit être dans un emplacement favorable, „tant par quelque supériorité, que par un coude de „la rivière, qui aide à croiser les feux en avant. „Enfin des troupes qui sont sur l'autre rive, une „moitié doit travailler, chacun ayant ses armes à „deux

„deux pas devant soi, et l'autre la couvrir en bataille. „Les uns doivent relever les autres d'heure en heu- „re; et si l'ennemi marche à eux avant que les pa- „rapets soient formés, c'est des fossés mêmes, (où „ils seront mieux couverts par la contrescarpe) qu'ils „doivent se défendre; en quoi ils seront encore „mieux aidés par le feu de l'autre rive qu'ils cesse- „ront par-là de masquer *)."

Si le lit de la rivière étoit si large que le feu des grenadiers ne portât pas de l'autre côté, ce qui n'est pas ordinaire; les branches de l'ouvrage pourront tirer leur défense des demi-lunes, ou des retranchemens qu'auront faits à droite et à gauche les premières troupes; ou bien on observera de ne tenter le passage d'une pareille rivière que vis-à-vis d'une isle, dont on se sera d'abord emparé, et dans laquelle on établira ses batteries.

Pendant qu'on est occupé à s'assurer du bord de la rivière, on ne perd pas de tems pour travailler à la construction du pont. Dès qu'il est achevé, on y fait passer promptement les troupes. Mais si les ennemis sont en présence, il faut, avant qu'elles passent, avoir achevé l'ouvrage ou tête de pont; parceque les troupes courroient risque d'être défaites par l'ennemi, qui les attaqueroit à mesure qu'elles se présenteroient sur l'autre bord. L'ouvrage étant fini, on

*) Clairac, l'Ingenieur de Campagne.

on y fait entrer autant de grenadiers, qu'il en peut contenir, avec quelques pièces de campagne. Et comme le canon qui est placé de l'autre côté de la rivière tient les ennemis éloignés, on peut alors faire passer la cavalerie en diligence; ce qui ne peut cependant se faire que lorsque l'armée ennemie est inférieure; car si elle étoit nombreuse, ses troupes venant se mêler avec les vôtres, le feu de protection de votre canon et de votre infanterie deviendroit inutile.

Si le gros de l'armée ennemie vis-à-vis de laquelle on seroit campé, ne se doutant pas du détachement que vous avez fait pour préparer et établir le passage à sa droite ou à sa gauche, ne faisoit aucun mouvement pour s'y opposer, votre armée devroit se tenir tranquille, jusqu'à ce que le détachement ou avant-garde fut passée et bien établie, alors on se mettroit en marche dans l'ordre le plus propre à accélérer son mouvement. S'il n'y avoit qu'un pont, ce qui arrive quelquefois, alors les lignes passent successivement. Mais on ne doit pas se fier à un seul pont, surtout s'il est avantageux à l'armée d'en avoir un qui subsiste; car les courans peuvent le rompre, ou les ennemis le ruiner. C'est pourquoi sitôt que le premier est achevé, il en faut établir un autre, et construire à sa tête une autre demi-lune, avec une communication de cette demi-lune, jusqu'à l'ouvrage déjà construit, laquelle soit assez grande pour pouvoir contenir la meilleure partie de l'infanterie. Chaque ligne passe alors par

son

son pont. Lorsque toute l'armée est de l'autre côté, entre la rivière et l'ouvrage à corne, ou dans la ligne dont on vient de parler ; si les ennemis sont en présence, on abat cet ouvrage avant que d'en sortir, pour n'être pas obligé de défiler; car autrement les ennemis, quoique inférieurs en nombre, ne manqueroient pas de vous charger avant que vous eussiez rangé vos troupes en bataille, surtout s'ils pouvoient vous attaquer en flanc. La figure 2 de la planche IX. réprésente un passage de rivière tiré des oeuvres stratégiques de Frédéric second.

L'opération de forcer un passage de rivière en présence de l'ennemi est une manoeuvre aussi rare que dangereuse. Depuis le fameux passage du Lech par Gustave Adolphe jusqu'au passage de Lodi par le Général Bonaparte cette manoeuvre a été très-peu tentée. Ces prodiges entrepris par quelques grands hommes ne peuvent être donnés comme des exemples. Mais s'il étoit impossible de gagner quelques marches sur l'ennemi et d'aller plus haut ou plus bas jeter son pont et opérer son passage, que l'on fût contraint de le forcer, coûte qui coûte ; les règles, que nous venons de donner, peuvent servir de guides. Mais je le répète, il est essentiel d'employer toujours plusieurs fausses attaques pour faire diversion à l'ennemi, et empêcher qu'il ne se réunisse contre la véritable. On doit bien calculer le tems dont on a besoin pour la construction des ouvrages et des ponts, et pour passer la plus grande partie des troupes avant que l'ennemi puisse s'y porter avec tou-

toutes ses forces. Il faut de plus avoir pris des mesures justes, pour n'avoir à attendre ni pontons, ni bateaux, ni rien de l'attirail. Car le moindre retard pourroit faire échouer l'entreprise la mieux concertée.

Passage de rivière en bâteaux ou radeaux.

Si plusieurs des avantages du terrain, que nous avons indiqués comme nécessaires à la réussite de l'opération, ne se rencontroient point, si l'ennemi étoit en présence bien retranché et résolu de disputer le passage, il me semble que rien ne sauroit être plus dangereux, que de défiler devant lui sur ses ponts quelques larges qu'ils soient; je pense que l'on feroit mieux de se servir de radeaux ou bâteaux.

C'est le parti, que prit Charles XII. au passage de la Duna. Pour affoiblir l'armée Saxonne, qui s'y opposoit, il menaça Kokenhausen, forteresse de Livonie; et dès qu'il sut que le Général Steinau avoit fait un détachement pour secourir cette place, il passa la Duna, (à la vue des ennemis retranchés), sur des bâteaux plats ou radeaux de son invention *) après

*) Ces radeaux étaient composés de plusieurs lits de poutres équarries, fortement liées et croisées les unes sur les autres. Il y avait un bordage assez élevé pour couvrir les troupes, et dont une partie s'abaissait pour ser-

après avoir fait allumer sur d'autres barques quantité de paille mouillée, dont la fumée poussée par un vent très-fort sur les ennemis les offusquait entièrement, et leur cachoit sa manoeuvre.

S'il y a une rivière, qui ait son confluent dans le fleuve que l'on veut passer, on doit choisir cet endroit préférablement à tout autre. L'ennemi ne voyant rien de ce qui se passe en dedans, les préparatifs s'y font sans péril, et avec beaucoup plus de secret et de diligence. Pendant ce tems-là on tâche de faire diversion des forces de l'ennemi par des contre-marches, dont il puisse être informé, et qui lui puissent faire croire, qu'on n'a nulle envie d'attaquer de ce côté-là; on y laisse un grand corps de troupes embusqué, et on fait mine d'aller jeter un pont à 3 ou 4 lieues au-dessus ou au-dessous du fleuve. Il est bien difficile, que l'ennemi ne prenne pas le change, lorsqu'il voit une armée décamper d'un endroit pour aller camper en un autre. La nuit venue, toute cette armée, qui a marché pour faire semblant de passer ailleurs, décampe à la sourdine, pour se rendre en diligence à l'endroit, où l'on a résolu le passage. Alors tous les bâteaux sortent de la rivière, et entrent dans le fleuve, pour passer au de-là.

Les premières troupes, qui débarquent, attaquent

servir de pont au débarquement. Ils portoient 500 hommes et 2 pièces de canon.

quent, fort ou foible, ce qui se présente devant elles; elles occupent les maisons les plus proches de la rive du fleuve, ou les endroits les plus avantageux, et se fortifient le mieux qu'il leur est possible, pendant que l'on jete le pont pour faire passer l'armée.

Pour le passage des grandes rivières, il faut avoir un grand nombre de gros bateaux, ou radeaux, et les armer, s'il se peut, d'un blindage mobile de fascinages d'osier. Les premiers bateaux ou radeaux sont remplis de quelques compagnies de grenadiers, qui en mettant pied à terre attaquent l'ennemi, pendant que le gros des troupes, qui est dans les autres, débarque, et se forme en deux colonnes, qui attaquent tout ce qu'elles rencontrent. L'infanterie qui arrive à la suite de celle, qui a d'abord passé, forme une seconde ligne, pour l'appui des deux premières colonnes. Quelque brave et déterminé, que l'ennemi puisse être, il ne sauroit envelopper les deux colonnes de toutes parts, sans un désavantage manifeste; car, s'il s'engageoit dans l'intervalle qu'elles laissent entr'elles, il se trouveroit exposé à trois feux. Après le passage de ces premières troupes, les bateaux suivans portent un corps de cavalerie, lequel va se placer ou sur les ailes, ou dans le centre des deux premières colonnes, et le tout étant formé, attaque l'ennemi brusquement, et sans délibérer, pour s'étendre, gagner du terrain, et occuper les endroits qui paroissent les plus avantageux.

Pen-

Pendant qu'on est aux mains, qu'on avance, et qu'on s'étend le long des rives du fleuve, qu'on fait occuper les hautes digues, s'il s'en trouve, (comme M. le Prince Eugène fit sur le Pô et le canal blanc), on y poste du canon.

Comme il est à craindre, après une première action, qui aura réussi, que les différens corps de l'ennemi, campés le long du fleuve, ne viennent à se rassembler, et qu'ils ne marchent après cette jonction pour fondre sur ce qui aura passé, il est bon de se précautionner. Le mieux est, si l'on peut, de se couvrir par des arbres coupés, qui est l'obstacle le plus redoutable et le plus grand qu'on puisse avec le plus de facilité opposer au nombre et à la valeur.

Si l'ennemi s'est retranché sur les bords de la rivière, sans laisser aucun terrain pour se former, l'attaque devient alors fort difficile et très-dangereuse, étant essentiel que les soldats puissent combattre sur un terrain ferme. Car quand même les bateaux ne tireroient qu'un pied d'eau, il n'est guères possible que les soldats puissent agir et combattre avec quelque espérance de succès, s'ils ont le pied dans l'eau. Ils perdent en pareil cas toutes leurs forces et cette légèreté si nécessaire dans une attaque brusque et impétueuse. L'ennemi peut d'ailleurs opposer plus d'obstacles et placer des pièges dans l'eau, qui rendent la descente presque impraticable. Celui, qui attaque, doit prévoir tous les obstacles qu'on pourroit lui opposer, et s'être précau-

cautionné contre tout événement. On plante souvent de gros pieux dans l'eau, ou l'on y jete des arbres entiers avec leurs branches; et tout cela fait perdre un tems infini, pendant qu'on est exposé à des salves continuelles de mousqueterie et de canon qui font périr une infinité de braves gens. Le Marquis de Santa-Cruz pratiqua cette méthode dans la mer même, en craignant une descente à Cagliari, capitale de la Sardaigne; il fit enfoncer de gros pieux dans l'eau sur plusieurs rangs, de sorte qu'il étoit impossible d'aborder le rivage. Le meilleur expédient pour surmonter ces sortes d'embarras seroit de faire des espèces de pont-levis sur un des côtés des bateaux, qu'on retiendroit levés par de fortes amarres, jusqu'au moment de les baisser. Leur longueur pourroit être de 10 à 12 pieds, sur une largeur proportionnée. Cet appareil ressembleroit aux sambuques des anciens et en auroit l'utilité. Malgré cela, si l'ennemi étoit retranché si près du bord, qu'il ne laissât pas l'emplacement nécessaire pour se former, il faudroit avant de rien entreprendre, avoir ruiné ses défenses à coups de canon.

On peut aussi tenter le passage pendant un grand brouillard dans un lieu où l'ennemi n'a point pratiqué d'épaulemens, pendant qu'on fait mine de passer vis-à-vis de ses retranchemens. Quand les troupes sont passées de l'autre côté, et que l'ennemi se présente en force, le Général doit prendre un ordre de bataille convenable à la nature du ter-

terrain, et à la disposition de l'ennemi qui vient l'attaquer; sans négliger de faire élever quelques redans derrière lui, pour sa protection, en cas qu'il vint à être repoussé.

Les radeaux ont un grand avantage sur les bateaux pour le passage des grandes rivières; ceux-ci demandant beaucoup de soin, de tems et de dépenses. D'ailleurs les gros bateaux ne se transportent pas aisément, et sont sujets à mille accidens fâcheux. Le plus grand de tous, est qu'ils peuvent être coulés bas d'un seul coup de canon; et les coups sont d'autant plus certains, que ces bateaux donnent beaucoup de prise. C'est toute autre chose dans les radeaux. Ils sont très-simples, très-aisés à construire, et l'on en fait un très-grand nombre en très-peu de tems. On ne sauroit les couler bas, ils ne donnent aucune prise, étant à fleur d'eau. On m'objectera peut-être qu'on ne trouve pas toujours le bois propre pour la fabrique de ses sortes de machines; mais il s'en trouve toujours où il y a des poutres de sapin, ou des soliveaux *), et des tonneaux pour les soutenir, car on en fait de plusieurs sortes.

Si l'on avoit trop à craindre du feu de l'ennemi, les radeaux offriroient la possibilité d'élever sur

*) La démolition des maisons ou édifices les plus à portée en fournira toujours.

sur un de leurs bords un parapet de sacs à laine ou de sacs à terre, qui couvriroit les troupes pendant le passage, et serviroient à construire sur le rivage un retranchement provisoire d'une exécution aussi facile que prompte.

Le prince Eugène, parmi les modernes, est un de ceux qui a le mieux entendu cette partie difficile de l'art de la guerre; Folard l'apelle le grand traverseur des fleuves. Les campagnes de ce grand Capitaine offrent des exemples que l'on ne peut trop méditer.

Pour finir de la manière la plus instructive le chapitre du passage des rivières, je vais en citer deux exemples; le premier est celui du passage du Lech, en 1632 par Gustave Adolphe, et le second est celui de la Mulde par son Altesse Royale Monseigneur le Prince Henri; on trouvera, dans ces deux exemples, le résumé de tout ce qu'ont faits les plus grands Capitaines.

Gustave résolu de pénétrer dans le coeur de la Bavière, vint camper autour de Nordheim et s'approcha du Lech, rivière sur la droite de laquelle Tilli étoit campé et s'étoit retranché avec tant de soin que son poste paroissoit inexpugnable. Cependant le Roi persista dans le dessein de le forcer; et comme les Généraux y voyoient trop de danger, il leur dit: „Quoi! nous, qui avons passé la mer Baltique et tant de grands fleuves en Alle-

mag-

magne, nous craindrions de passer ce ruisseau!" Il avoit observé, que le Lech formait un coude dont les bords étoient élevés. Il y fait établir trois grandes batteries, qui foudroient les corps avancés de Tilli. Dans le même tems on jete un pont sur la rivière; 500 Finlandais déterminés le passent, élèvent à la hâte un retranchement à sa tête. Ils sont soutenus par un corps d'infanterie avec du canon. Tilli accourt pour attaquer les Suédois avant qu'ils puissent se renforcer; mais l'infanterie conduite par le Roi, se formoit déjà par brigades; et dans le même tems la cavalerie Suédoise ayant découvert un gué, venoit de passer la rivière et s'avançait en bon ordre. Le combat s'engagea donc alors avec un égal acharnement. Les vieux soldats de Tilli soutenoient leur réputation, lorsque ce Général fut blessé mortellement par un boulet de canon, qui lui fracassa la cuisse droite. Ce malheur fit perdre courage à ses troupes; elles plièrent se retirèrent en désordre, et le Roi resta maître du champ de bataille. Le succès d'une entreprise aussi hardie ne put que consterner l'Electeur de Bavière et ses Généraux. Ils prirent le parti de la retraite, afin de conserver leurs troupes et de les joindre à l'armée de l'Empereur, qui s'avançoit sous les ordres du Duc de Friedland. Quant au Général Tilli, il fut transporté à Ingolstadt, où il mourut, après avoir souffert pendant 15 jours les plus affreuses douleurs; juste punition de l'excessive barbarie avec laquelle il avoit fait constamment la guerre. Ce fameux passage du Lech par

les

les Suédois eut lieu le 5 avril 1631. La figure 3. de la planche IX. offre les détails des mouvemens des deux armées.

A. Position du comte de Tilli.

B. Armée du Roi de Suède.

C. Batteries établies par Gustave pour protéger son passage, et postes de son infanterie derrière un ride du pendant la construction du pont.

D. Batteries des Bavarois.

E. Pont des Suédois.

F. Retranchement construit par les Finlandais, malgré le feu des ennemis.

G. Volontaires qui vont occuper le retranchement pour écarter les Bavarois, et faciliter le passage de l'infanterie Suédoise.

H. Infanterie de Tilli, qui arrive pour s'opposer aux Suédois.

I. L'infanterie Suédoise, conduite par Gustave, vient combattre celle de Tilli, après le passage du pont. Ce fut à ce combat que ce Général fut blessé mortellement.

K. Cavalerie Suédoise qui passe le Lech à gué, culbute la cavalerie Allemande qui veut s'opposer à son passage, et vient soutenir l'infanterie du Roi qui combattoit en I.

Il est aisé de remarquer que la position trop en arrière, qu'avoit prise le Général Tilli, favorisa beaucoup le passage des Suédois; car, en avant de leur tête de pont ils eurent de la place pour se

former. Si le Général Tilli eut mieux saisi les avantages du terrain, qu'il se fut approché plus près du fleuve pour charger tout ce qui auroit voulu déboucher; qu'il eut mieux connu les localités, et conséquemment les gués, je crois que les Suédois auroient pu éprouver de telles difficultés que le succès eût été trop douteux, pour que Gustave ait osé le tenter.

Passage de la Mulde. pl. X.

A la fin de la campagne de 1761 les ennemis s'étant rendu maîtres du Erzgebirge S. A. R. Mgr. le Prince Henri perdit par-là, non seulement la partie la plus fertile de la Saxe, mais encore les quartiers d'hivèr les plus commodes pour son armée. Le voisinage des Autrichiens ne permit pas à S. A. R. de songer à la commodité des troupes en les étendant dans la portion de la Saxe, qui lui restoit. Il fallut les cantonner dans les villages et petites villes les plus à portée, où le soldat passa un hivèr d'autant plus dur, que malgré tous le soins du Prince, il fut impossible de procurer à l'armée l'abondance et l'aisance. Le pays étoit tellement appauvri par cette longue guerre, qu'il restoit à peine aux paysans le nécessaire. Le soldat réduit à sa simple ration souffrit beaucoup, mais ne montra pas moins de courage

rage dans toutes les occasions. Le Prince résolut de profiter du bon esprit de son armée pour ouvrir la campagne offensivement dès que la saison le permettroit.

Voici le tableau de l'armée du Prince.

Bataillons de grenadiers.

1 de Poseck; 1 de vieux Billerbeck; 1 de jeune Billerbeck; 1 de Woldeck; 1 de Behr; 1 de Carlowitz; 1 de Lossow; 1 de Heilsberg; 1 d'Oppen; 1 de Kenitz; 1 de Natalis.

Total 11 Bataillons.

Regimens de ligne.

Hulsen.	Goltz.	Dierke.
Bevern.	Lehwald.	Le Grand.
Vieux Stutterheim.	Queisz.	Sallmuth.
Jeune Stutterheim.	Grabow.	Töbel.
Manteufel.	Linden.	

Total 28 Bataillons.

Deux Regimens de garnison.

Vieux Sydow. } 4 Bataillons.
Jeune Sydow. }

Total 32 Bataillons.

Infanterie légère.

Quintus.	Heer.	Lüderitz.
Collignon.	Geschrei.	Les Croates verts
Le Noble.	Schack.	de Kleist.
Jenney.	Bequignol.	

Total 10 Bataillons.

Cavalerie.

Le Régiment du Corps . .	5 Escadrons.
Les Carabiniers	5 —
Le Rgt. Marggraf Frédéric . .	5 —
Schlabberndorf	5 —
Schmettau	5 —
	25 Escadrons.

Dragons.

Meyer	10 Escadrons.
Krokow	5 —
Plettenberg	5 —
Jeune Platten	5 —
Les dragons francs de Kleist .	5 —
	30 Escadrons.

Houssards.

Kleist	10 Escadrons
Dingelstädt	10 —
Houssards francs	3 —
	23 —

Les 15 escadrons de Delling ne vinrent qu'au mois de Iuillet. Beaucoup de corps de cette armée n'étoient pas complets.

Telles étoient toutes les forces avec lesquelles S. A. R. devoit résister à l'armée Autrichienne qui étoit composée de 38 bataillons d'infanterie, 10 bataillons de grenadiers, 9 bataillons de Croates, 110 escadrons de cuirassiers et dragons, 11 compagnies de

de carabiniers, 38 escadrons de houssards et uhlans; l'armée d'Empire, qui devoit s'y joindre pour agir conjointement, se montoit à 38 bataillons d'infanterie, 10 escadrons de cuirassiers, et 12 escadrons de houssards.

Le Feld-Maréchal Serbelloni, qui, la campagne précédente commandoit l'armée de l'Empire, étoit le Général en chef des deux armées réunies. Le Prince de Stolberg commandoit l'armée d'Empire.

La situation dans laquelle l'armée du Prince Henri s'étoit trouvée pendant tout l'hivèr n'étoit pas inconnue à l'ennemi; les nouvelles qu'il en recevoit journellement par les déserteurs et ses espions, confirmoient le Feld-Maréchal Serbelloni dans l'idée, que le Prince Henri ne pouvoit penser qu'à la défensive la plus stricte; et que bien loin d'ouvrir la campagne, cette armée ne seroit pas avant deux mois en état de faire le moindre mouvement, ayant besoin de ce tems pour recruter les régimens, acheter des chevaux pour l'artillerie etc. En un mot, que le Prince Henri se trouveroit bien heureux, si on le laissoit sans l'inquiéter.

En quelque mauvais état que fût l'armée du Prince, ces nouvelles étoient cependant exagérées, et c'est ce qui lui fut utile. Le Ml. Serbelloni, qui outre son goût pour la défensive, apoit ordre de ne rien hasarder, se tenoit d'autant plus rafluré par

par ces détails, qu'il ne trouvoit point encore son armée suffisante pour tenir tête au Prince.

Quand le gros de l'armée de l'Empire fût arrivé à Chemnitz, (le 28 avril,) et que quelques régimens furent entrés à Freyberg, le Maréchal Serbelloni crut d'autant moins avoir à craindre quelque entreprise, qu'il étoit peu vraisemblable, que le Prince Henri avec une armée aussi foible pût penser à ouvrir la campagne d'aussi bonne heure; c'est pourquoi le Ml. Serbelloni ne changea rien aux emplacemens de ses troupes. Il laissa la chaîne des avantpostes, telle que l'avoit tracé le Ml. Dhaun à la fin de la campagne précédente, quoique le nombre des troupes n'en fût nullement proportionné à l'étendue Elle s'étendoit de Nossen par Döbeln jusqu' à Grimma.

Les Prussiens bien loin de vouloir éveiller la méfiance du Ml. de Serbelloni firent, au contraire tout ce qu'ils purent pour l'entretenir dans l'idée, qu'ils etoient trop foibles pour penser à entreprendre quelque chose, la jonction de l'armée de l'empire lui donnant un trop grande superiorité. Le Prince Henri pour cet effet faisoit dans ses quartiers des mouvemens, qui devoient faire croire à l'ennemi qu'il avoit l'intention de rassembler toutes ses forces entre Meissen et les Katzenhäusern; d'un autre côté quelques bataillons s'avançant de Oschatz à Grimma, pouvoient faire craindre une irruption dans le pays d'Altenburg. Mais tous ces mouvemens

mens n'étoient que des feintes; le véritable projet du Prince étoit de percer la ligne des avant-postes ennemis entre Rofswein et Doebeln, de s'ouvrir par là un chemin vers le Erzgebirge, et de s'opposer à la jonction de l'armée de l'Empire avec les troupes Autrichiennes près Dresde.

Pour mieux assurer la réussite de son projet le Prince Henri résolut d'attendre l'arrivée du Brigadier Billerbeck qui lui amenoit 5 bataillons d'infanterie, et le Régiment des dragons de Plattenberg. Ce renfort étant arrivé le 9 mai auprès de Oschatz, l'exécution de l'entreprise fut fixée au 12 du même mois.

Les Autrichiens avoient établi le long de la Mulde, depuis Rosswein jusqu'à Leisznig, une chaîne d'ouvrages, qui étoient garnis de troupes; le tout étoit sous les ordres du Général de Zetwitz. Pendant le jour les retranchemens étoient foiblement occupés, mais vers minuit, tout le détachement fort d'environ 3000 hommes entroit dans les ouvrages, et y restoit jusqu' à 7 heures du matin. A cette heure, si les Prussiens ne tentoient rien, les troupes rentroient dans les quartiers, ne laissant aux ouvrages que les foibles postes, dont nous avons parlé.

Le Prince Henri, pour mieux éloigner tout soupçon de l'entreprise qu'il méditoit, fit marcher vers les Katzenhäusern plusieurs Régimens d'infante-

fanterie et de cavalerie, partie pour y camper, partie pour cantonner dans les villages des environs. Le Général Stutterheim le jeune marcha le 10 de mai à Niegel, avec le corps qui avoit passé l'hivèr aux environs de Grimma. 5 Escadrons du Régiment de Meyer joignirent le corps du Général Stutterheim l'ainé, qui étoit avec les troupes sous ses ordres dans les villages aux environs du Petersberg, non loin de Doebeln. Le 2éme bataillon du Rgt de le Grand campa aux Katzenhäusern. Les ennemis eurent bien connoissance de ces mouvemens, mais comme ils sembloient se diriger sur Meissen; ils n'en conçurent aucune jalousie, et crurent que S. A. R. viendroit avec son armée occuper les camps auprès des Katzenhäusern et de Schlettau.

Le 11 mai au matin, les troupes destinées à l'attaque reçurent ordre de se réunir l'après-diner sur leur place de rassemblement, d'où elles devoient se rendre à leurs postes respectifs, de manière à y arriver à l'entrée de la nuit, pour y attendre tranquillement le signal de l'attaque. Les troupes étoient partagées en 4 colonnes; la première commandée par le Général Seidlitz se rassembla entre Moikerwitz et Zschernitz. Son avant-garde étoit composée de 200 volontaires commandés par le Capitaine Pfuhl, et des bataillons de grenadiers de Billerbeck et Wolfeck. Les volontaires avoient la tête de l'avant-garde, et étoient suivis de quelques charrettes destinées à être placées dans le lit de la ri-

rivière, et couvertes de planches, pour servir de pont et faciliter le passage de l' infanterie. La cavalerie suivoit cette colonne, qui passa la nuit auprès de Zscheplitz.

La seconde Colonne forte de 9 bataillons étoit sous les ordres du Lieutenant-Général de Kanitz; elle avoit un obusier et 4 pièces de 12 légères. Cette colonne demeura pendant la nuit dans un fond auprès de Zscheplitz. Les Brigadier Billerbeck marcha seul avec l'artillerie à Görlitz pour y attendre le moment de l'attaque. Il avoit ordre, aussitôt qu'elle commenceroit, d'établir ses batteries sur les hauteurs de Bauchlitz et de tirer sur les retranchemens ennemis.

La 3ème colonne étoit commandée par le Général Stutterheim l'aîné; elle étoit forte de 400 volontaires, des chasseurs de Kleist, de 4 bataillons d' infanterie et avoit 2 obusiers et 7 canons de 12 légers. Cette colonne se rassembla à 11 heures du soir auprès de Tschackwitz. Quand toutes les troupes y furent réunies, le Major Wittke à la tête des volontaires et des chasseurs de Kleist s'avança jusqu' à Sormitz, où il se tint caché dans un fond. Le Major d' Egloffstein avec un bataillon du Régiment de Golz un obusier et 7 canons marcha à Pomlitz, où il passa la nuit dans le plus grand silence, caché dans le chemin creux, qui conduit de Pomlitz à Bauchlitz. Le Général Stutterheim s'avança encore avec le reste de sa colonne jusqu' auprès

près de Doebeln, où il demeura dans un fond. Au moment de l'attaque le Major d'Egloffstein avoit ordre d'emplacer son artillerie dans un ouvrage que les avantpostes Prussiens avoient construit l'hivèr pour leur sûreté, auprès de la maison rouge. Le reste de l'artillerie du Général Stutterheim devoit se porter sur la hauteur de la Justice auprès de Doebeln et inquiéter vivement l'ennemi. Cette colonne avoit aussi un pont roulant.

La 4ème colonne étoit composée d' un bataillon de Croates de Kleist, d'un bataillon franc de Luderitz, de 5 escadrons de dragons de Meyer et de 4 escadrons des Houssards francs de Kleist; auxquelles troupes se joignit le bataillon de grenadiers de Bär, avec 8 canons de 12 et un obusier. Cette colonne étoit sous les ordres du Colonel Kleist; elle reçut ordre de se rassembler entre Kobelsdorff et Nauslitz, et d'y passer la nuit. Dès le commencement de l'attaque, elle devoit poster son artillerie sur les hauteurs entre Mahlitsch et Hermersdorff pour canonner vivement les retranchemens ennemis.

D'après le plan de S. A. R. Mgr. le Prince Henri toutes les colonnes devoient se tenir embusquées dans leurs emplacemens respectifs jusqu'au leudemain 12, à 7 heures du matin, où les renforts, qui soutenoient toutes les nuits les avantpostes ennemis, étoient rentrés dans leurs quartiers. Au signal pour l'attaque, qui devoit être donné à cette heure par un coup de canon tiré de Technitz l'ar-

l'artillerie devoit être démasquée avec célérité, et les troupes de toutes les colonnes, sortant vivement de leurs emplacemens, devoient passer la Mulde partie sur les ponts roulans, partie sur les ponts, qui étoient sur les lieux, et même à gué, pour attaquer les deux flancs et le centre de la position ennemie.

Toutes les colonnes se rendirent à leurs postes et y passerent la nuit sans être découvertes. Mais vers la pointe du jour, les chasseurs de Kleist et ses Croates verts s'étant laissé appercevoir sur les bords de la Mulde, il s'engagea une fusillade entr'eux et les ennemis, qui fit soupçonner quelques entreprises aux avantpostes Autrichiens. Le Colonel Kleist, craignant avec raison que les ennemis ne pussent se renforcer et prendre des précautions capables de faire échouer l'entreprise, fit sans perdre de tems donner le signal de l'attaque par un coup de canon. Les circonstances ne permettoient plus d'attendre celui que la colonne du Gén. Seydlitz devoit donner de Technitz.

A ce coup de canon, toutes les colonnes, suivant leurs instructions débouchèrent et s'avancerent sur les bords de la Mulde; le Général Seydlitz la passa à Technitz; le Général Kanitz à Bauchlitz; le Général Stutterheim à Sormitz; et le colonel Kleist avec ses troupes légères entre Mahlitsch et le moulin de Grünrode. Les ennemis avoient leurs principaux retranchemens sur la hauteur auprès de

Kreü-

Kreüsing entre Doebeln et Ebersbach, sur celle de Stockhausen entre Stockhausen et Forklitz vis-à-vis le pont de Bauchlitz, et auprés de Marsdorff. Tous ces ouvrages étoient à gorge ouverte. Le feu d'artillerie des deux partis fut très-vif. Lorsqu'il commença, les troupes ennemies, qui avoient pendant la nuit garni les ouvrages, et qui peu auparavant s'en étoient retournés à leurs quartiers, revinrent sur le champ à leurs postes. Mais il étoit trop tard. L'ennemi entouré par les colonnes du Général Seydlitz et du colonel Kleist, surpris par tout dans ses quartiers mêmes, ne put résister longtems. Il se retira en désordre et avec précipitation, crainte d'être coupé de la grande armée, qui étoit postée entre Dresde et Freyberg. Le feu des retranchements ennemis ne dura pas longtemps, il n'y eut que le Gén. Zettwitz, qui se defendit avec opiniâtreté, mais qui fut à la fin forcé de se rendre. Dans les dispositions données aux Généraux prussiens, ils avoient ordre après avoir forcé l'ennemi de réunir les diverses colonnes sur les hauteurs au delà Knobelsdorf. Le camp y fut pris, la droite à ce village, la gauche près Lütdorff; les troupes légères furent poussées jusqu'à Greisendorff.

Telle est la relation exacte de cette expédition. S. A. R. m'a fait l'honneur de me la détailler elle-même, c'est sous ses yeux que j'ai tracé le plan que l'en donne. Malgré tous les éloges que mérite cette manoeuvre, S. A. R. avoit la modestie d'avouer qu'elle avoit eu tort de camper à Knobels-

belsdorf, qu'elle auroit dû marcher plus en avant, que cette faute l'avoit empêché de retirer beaucoup d'autres avantages.

Explication des lettres quf se trouvent sur le plan X.

A. position du Général Seydlitz.
B. position du Général Kanitz.
C. position du Général Stutterheim.
D. position du Colonel Kleist.

Le Colonel Kleist, qui passa la Mulde en E et F tourna les retranchemens ennemis et rencontrant un de leurs bataillons à Lüttdorff le fit prisonnier avec le Général Zettwitz et 2 canons. Les chasseurs de Kleist, qui avoient passé près de Sormitz et attaqué l'ouvrage G, y prirent un canon et firent beaucoup de prisonniers. A Olzdorff, H, le Colonel Kleist fit un second bataillon ennemi prisonnier et prit à Greisendorff une paire de timbales.

Pendant ce tems-là le Général Seydlitz passa la Mulde en I, le Général de Kanitz en K, et le Général de Stutterheim en L, le Major Jeney allarma l'ennemi auprès de Rosswein et le Lieutenant-Général de Hülsen le tint en échec auprès de Nossen, pour

pour l'empêcher de rien détacher sur les derrières de la Colonne du Colonel Kleist.

M. Camp après l'affaire.

Passage de rivière en retraite.

De toutes les opérations militaires, la plus délicate seroit peut-être celle dont on vient de parler, dit M. de Clairac, si l'on n'etoit quelquefois obligé de repasser des rivières en présence de l'ennemi, et par conséquent à portée d'en être chargé en queue, dans un tems où une partie de l'armée ne peut plus être secourue par l'autre. Peu d'auteurs ont traité de cette matière importante. M. de Feuquières veut qu'on se renferme dans de bonnes lignes dont les extrémités, appuyées à la rivière, soient flanquées du feu de quelques grosses rodoutes placées sur la rive opposée; que les ponts, car il en suppose plusieurs, et l'on ne peut effectivement trop en avoir dans une situation si critique; que les ponts dis-je, soient d'ailleurs enveloppés d'un second retranchement bien garni d'infanterie, et cela indépendamment d'un redan, qui, pour faciliter la levée de ces ponts, peut couvrir la queue de chacun d'eux en particulier.

Voici les précautions qu'il prescrit d'ailleurs:

Les

Les gros et menus bagages, dit-il, doivent avoir précédé d'un tems considérable la marche de l'armée; la cavalerie doit aussi précéder la marche de l'infanterie; la première infanterie, qui passe la rivière, doit être postée et retanchée sur l'autre bord, dans des redoutes qui doivent protéger les flancs de l'armée. Il faut dérober sa marche afin que l'ennemi n'en prenne pas le moment, pour vous attaquer, parceque le désordre est fort à craindre en pareil cas. Si l'ennemi est à la vue du camp, il ne faut marcher que de nuit, après pourtant que les seconds retranchemens, les redans et redoutes auront été garnis de jour, pour éviter le désordre.

C'est sur ces instructions que je dresserai le projet que je vais rapporter*) mais je ne crois pas devoir m'y conformer bien scrupuleusement.

Ces ouvrages inscrits l'un dans l'autre, et par conséquent de différente capacité, sont évidemment faits pour que celui où les troupes se retirent successivement, à mesure qu'elles diminuent en nombre, puisse être suffisamment garni; car lorsqu'il ne reste plus, par exemple, que six, ou huit bataillons, il est clair qu'ils seroient forcés dans le vaste retranchement qui contenoit toute l'armée; au lieu qu'ils sont en état de se soutenir dans les têtes

*) Mr. de Clairac, dans l'ingenieur de campagne.

têtes ou redans de ponts. Or je trouve que la différence de capacité de la ligne à ces pièces est trop grande, pour qu'un seul retranchement intermédiaire suffise.

Si l'on n'étoit pas maître de l'autre rive, ce qui est rare, et supposeroit une grande supériorité de troupes à l'ennemi, il ne seroit plus question seulement de repasser une rivière; à la difficulté de cette opération, il se joindroit encore celle d'un passage de vive force. Mais comme ce n'est pas le cas dont il s'agit, les redoutes que M. de Feuquières propose d'y élever ne sont propres qu'à assurer la tête des ponts contre les surprises. L'on doit donc leur préférer, ou plutôt y ajouter (car cette précaution est toujours bonne) une simple ligne qui formera la communication de la droite à la gauche, et flanquera d'un bien plus grand feu tout ce qui sera à sa portée.

Je passe au projet que je viens d'annoncer; je suppose non-seulement, avec M. de Feuquières, que l'on s'est débarrassé généralement de tous ses équipages, mais encore que l'on a fait passer ce que l'on juge avoir de trop de cavalerie, avec l'infanterie destinée à border le retranchement de l'autre rive. Cette infanterie peut n'être que de 4 bataillons; je la suppose de 6.

Si l'on craint de trop s'affoiblir par ces détachemens, l'on attendra pour les faire partir que la ligne

ne extérieure, mise en certain état de défense, supplée à cette diminution de forces (Fig. 4. pl. IX.)

Ce retranchement et les divers ouvrages qu'il doit contenir étant achevés, la 3ème ligne commencera la retraite, et sera suivie de la seconde.

Ce mouvement se fera de nuit, pour en dérober la connoissance à l'ennemi. Cependant s'il le découvroit, et qu'il prît ce moment pour attaquer, ce qu'il feroit par le centre, pour éviter le feu du retanchement d'au de-là de la rivière, l'infanterie des extrémités de la ligne, séparée par les traverses, devroit abandonner son poste pour remplacer la cavalerie dans la partie du centre.

Mais si tout reste tranquille, 12 bataillons (supposé) défileront successivement, 4 par chaque pont. Les 6 bataillons en colonne du reste du retranchement se mettront ensuite en marche.

L'on peut, pour plus grande sûreté, ne déplacer ces troupes qu'alternativement, c'est-à-dire, de 2 corps l'un, afin que ce qui en reste puisse, en s'étendant, border le parapet. Elles peuvent même se dédoubler,

L'on n'occupera donc plus alors que les redans et les retranchemens qui s'y appuient. On les évacuera de même en commençant par ces retranchemens, et on ne laissera dans chaque réduit que

deux compagnies de grenadiers, qui, d'abord que l'on aura replié ou coupé les ponts se retireront dans des bateaux garnis de perches et de rames, et tirés d'ailleurs de l'autre bord chacun par 2 ou 3 cordes.

Ces réduits doivent être formés par deux rangs de palissades, éloignés d'un pied, et fortifiés, si on le juge à propos, d'une 3ème file de palissades inclinées. L'on voit que les troupes occupant par dégrés des retranchemens proportionnés à leur diminution, sont toujours en état de les garnir, et par conséquent de les défendre. Elles seront d'ailleurs vigoureusemeut soutenues du feu de l'autre bord de la rivière, dont les batteries découvrent de près les flancs de la ligne, les traverses et les redans. Ces dernières pièces, ainsi que leurs réduits, sont encore flanquées par la mousqueterie, tant des 6 bataillons, que de ceux qui auront passé avant qu'il ne soit question de les défendre.

Quoique le camp qu'on propose de retrancher ainsi ne suppose que 60 bataillons, il suffiroit pour 80, en remplaçant par de l'infanterie 20 escadrons de la seconde ligne, à qui l'on feroit repasser la rivière dès que les ouvrages seroient en état de défense. Cette cavalerie se tiendroit, en attendant, à droite et à gauche du retranchement extérieur où elle seroit couverte de front par le feu des branches, et en flanc par celui du bord opposé.

L'on

L'on pourroit d'ailleurs pour plus de précaution, y élever quelques redoutes.

Si l'on m'objecte que ce projet exige un grand travail; je répondrai qu'il s'agit du salut d'une armée, et qu'il n'est question, après tout, que d'avoir des outils; car il y a bien plus de troupes qu'il n'en faut pour l'exécuter en bien peu de tems, et sans les déplacer. A l'égard du retranchement d'au-de-là de la rivière, si l'une des rives est de niveau avec l'autre, ou que celle qu'il occupe soit plus élevée, il suffit de le creuser en forme de tranchée, en jetant les terres en dehors; ce qui abrège beaucoup. De quelque manière que ce soit, on observera de le commencer par ses extrémités, parceque ces parties, destinées à défendre les flancs de la ligne extérieure, sont celles dont on peut le plutôt avoir besoin. Pour les batteries, loin d'être enterrées, elles doivent être élevées, et placées de façon à découvrir au loin en avant. Les figures 5 et 6 de la pl. IX. réprésentent de nouvelles dispositions de retranchemens pour couvrir la retraite d'une armée, qui doit repasser une rivière à portée de l'ennemi. Je n'ai pas voulu en multiplier les dessins, parcequ'il est impossible de prévoir toutes les formes que les localités peuvent préscrire.

Supposons maintenant qu'une armée fut à 2 ou 3 milles en avant de la rivière, et que la retraite fut forcée et résolue. Il faut d'abord avant

tout renvoyer les bagages et le train au moins un jour d'avance et leur faire passer les ponts; ensuite l'on fait occuper par les batteries du plus gros calibre du parc les bords de la rivière au delà des ponts; on les place de la maniére la plus avantageuse, soit pour couvrir la retraite de l'armée et flanquer le retranchement, soit pour pouvoir découvrir en avant de la rivière et être à même de tirer et d'atteindre de plus loin sur les colonnes de l'ennemi débouchant pour poursuivre l'armée et l'attaquer. Ces premiers préparatifs terminés, l'armée songe à se retirer, et se met en marche la nuit dans le plus grand silence pour echapper à la vigilance de l'ennemi, afin qu' à la pointe du jour l'armée ou la plus grande partie ait déjà repassé les ponts ou qu'au moins on y soit arrivé avant d'être taloné par l'ennemi. Comme la cavalerie est plus lente à défiler, il faut lui faire prendre les devans quelques heures d'avance. Le moment de son départ doit être déterminé par le plus ou moins de difficultés du pays à traverser, et le tems qu'il lui faudra pour passer les ponts; car elle doit être déjà repliée au de-là de la riviére, lorsque les colonnes d'infanterie y arriveront. On ne garde que peu ou point de cavalerie pour l'arriere-garde, les localités en indiquent la proportion. L'infanterie se met en marche par lignes. Ces deux colonnes se replient à travers le grand retranchement pendant que quelques bataillons en garnissent les parapets. —

Si

Si l'ennemi poursuit avec sa cavalerie, l'infanterie ne doit pas s'arrêter, mais continuant sa marche dans un ordre serré, elle doit se contenter d'en imposer à l'ennemi par le feu de quelques batteries soutenues de tous les tirailleurs et chasseurs de l'armée. L'artillerie à cheval est très-utile dans ces occasions; il me semble que l'on pourroit en mettre une batterie à la queue de chaque colonne. Ces batteries se retirant alternativement ne laisseroient jamais sans protection les queues des colonnes. Le plus ou moins de vivacité de la poursuite de l'ennemi et la nature du terrain décideront du nombre des pièces, car on pourroit encore en établir dans l'entredeux des colonnes, que l'on fera toujours bien d'occuper avec quelques bataillons de grenadiers. Les deux lignes une fois au-de-là de la rivière, l'arrière-garde se repliera comme nous l'avons dit plus haut.

Supposé que l'ennemi arrive avec son infanterie et attaque le retranchement avant que toutes les troupes des colonnes aient défilés sur les ponts et même qu'il se trouve encore quelques bataillons hors du grand retranchement. Les batteries de l'autre rive feront le plus grand feu, les bataillons, qui garnissent les parapets de cet ouvrage, doivent en seconder les effets par celui de la mousqueterie. En attendant les troupes arrièrées se forment, font face à l'ennemi et défilent successivement. On garnit les têtes-de-pont intérieures, quand tout est replié, l'arrière-garde abandonne le grand retranchement

ment et le reste de la retraite s'effectue comme nous l'avons déjà dit. —

L'usage des grands retranchemens pour assurer la retraite d'une armée qui repasse une rivière en présence ou à portée de l'ennemi me semble cependant ne devoir être employé qu'avec discernement, car dans bien des circonstances ils pourroient être préjudiciables. Si l'ennemi ne les attaque point ils sont superflus, et s'il les attaque voilà vos troupes arrêtées. S'il les force quelque part, le soldat, qui comptoit sur cette barrière, se croit perdu. C'est pourquoi je ne voudrois que quelques redoutes ou autres ouvrages détachés pour laisser aux troupes toute liberté dans les mouvemens, que nécessiteroient les circonstances. Mr. de Maizeroy est du même sentiment, il l'appuye par le récit de la retraite des Turcs sur la Theisse. Voici comme il en rend compte.

„En 1692 les Turcs ayant résolu de passer „la Theisse, le Prince Eugène se mit à leurs „trousses dans le dessein de les combattre, pendant „qu'ils seroient occupés à ce passage. Il les at„teignit dans le tems qu'ils commençoient à „défiler. Le Grand-Seigneur, qui comman„doit son armée en personne, s'étoit déjà mis „en sûreté au de-là de la cavalerie; le reste „étoit demeuré sous les ordres du Visir dans les „retranchemens, qui couvroient la tête du pont. „Il y avoit deux enveloppes, dont l'extérieure étoit

assez

„assez grande pour contenir toute l'armée. Elle „étoit formée d'un fossé bordé d'une double en„ceinte de chariots, garnis de près de 100 pièces „de canon. Le Prince Eugène, qui s'avançoit en plaine bataille, ne perdit pas un moment; il fit dé„ployer sa droite et sa gauche pour embrasser toute „l'étendue du retranchement, et faire plusieurs atta„ques en même tems. La cavalerie Turque vou„lut sortir à la droite le long de la Theisse, pour „charger la gauche des Impériaux; mais ou lui pré„senta au débouché quelques pièces d'artillerie, avec „4 bataillons et autant de régimens de cavalerie, „qui la firent rentrer. Après une heure de com„bat, les Turcs furent forcés et poursuivis dans le „retranchement intérieur, où les Impériaux entrè„rent avec eux. Le passage du pont fut bientôt „engorgé par la foule, et les fuyards furent obli„gés de se jeter dans la Theisse ou de se laisser „égorger. Presque toute cette partie de l'armée „Ottomane y périt. Il est aisé de juger que si „les Turcs, au lieu d'un mauvais retranchement, „avoient pris le parti de faire des redoutes, ils au„roient eu le tems de les perfectionner; leur cava„lerie auroit débouché en bataille pour charger. „Le Prince Eugène, inférieur de près de 2 tiers, „n'eut jamais osé s'étendre comme il fit, et former „le demi-cercle afin d'embrasser tout le front de „l'enveloppe. Il ne put faire cette manoeuvre sans „se dégarnir dans plusieurs endroits, et laisser entre „son centre et ses ailes de grands intervalles. Il „se développa tout à son aise dans la plaine de „Zenta,

„Zenta, qui étoit le théâtre de cette action, pen„dant que les Turcs renfermés ne pouvoient le pu„nir de mouvemens aussi hazardeux.“

Ainsi à moins de circonstances très-impérieuses, voici la conduite qu'il me sembleroit préférable de tenir.

Quand un Général aura résolu de repasser une rivière, et qu'il pourra craindre d'être inquiété par l'ennemi, il fera faire plusieurs redans sur le front de la seconde ligne, et réglera ensuite son ordre de marche de la manière suivante.

Les troupes de seconde ligne étant en bataille derrière ces redans pour faire face à l'ennemi, celles de première ligne passeront par les intervalles, pour aller se former derrière la seconde, sur autant de colonnes qu'il y a de ponts; la cavalerie passant la première. La première ligne ayant passé se déployera sur la rive pour protéger de son feu la seconde, qui se formant en plusieurs colonnes, à la faveur de 5 ou 6 redoutes occupées en arrière par la réserve, ira gagner et passer les ponts. La réserve se repliera à son tour protégée par la garnison des ouvrages construits immédiatement devant les ponts, et qui sont toujours indispensables.

Il est très-essentiel d'occuper en se retirant assez de terrain, pour que l'ennemi soit forcé à mar-

marcher sur vous avec toutes ses forces; on gagne par ce moyen beaucoup de tems, dont on se sert pour passer les ponts; il ne faut pas oublier de composer l'arrière-garde de troupes d'élite.

Si l'armée à des défilés à traverser pour aller gagner ses ponts, il faut construire quelques retranchemens à l'entrée et à la sortie de ces défilés, ce qui assurera la retraite. Dans tous les cas l'arrière-garde divisée en autant de corps, qu'il y a de ponts, les passe à la faveur d'une cinquantaine d'hommes qu'elle laisse dans les ouvrages, qui couvrent les ponts. Dès que cette arrière-garde, précédée de l'artillerie qui étoit dans ces ouvrages, a passé la rivière, on replie les ponts, s'ils sont de bateaux ou de radeaux; et les hommes, qu'on a laissés dans les ouvrages à la tête de chaque pont, se jettent promptement dans des bateaux qui sont tout prêts pour les recevoir. Dès qu'ils y sont entrés, ils tâchent de gagner l'autre bord. Il faut faire en sorte que parmi les soldats, qui se retirent les derniers, il y en ait qui sachent conduire les bateaux, afin d'être menés avec plus de fermeté par des gens qui ne soient pas effrayés des coups de fusil, que les ennemis ne manquent pas de leur tirer. Quelquefois ces détachemens, qu'on laisse dans ces ouvrages avancés, sont pris; mais il vaut mieux encore hazarder cette perte que celle d'un équipage de pont. Quand les ponts sont sur pilotis, l'on fait garnir le dessous des traverses de matières combustibles, et dès l'instant que toutes les trou-

troupes sont retirées, des soldats intelligens qui sont dans des petits bateaux y mettent le feu avec des artifices. Si le pont est de pierre, l'on a la précaution de miner quelques piles, et l'on met le feu aux poudres d'abord après la retraite des troupes.

Quand des troupes poursuivies par l'ennemi veulent repasser une rivière à gué, l'artillerie et l'infanterie passent les premières et se forment de droite et de gauche du gué, pour protéger la retraite de la cavalerie. Si l'ennemi est en force, l'on doit rompre le gué tout de suite après le passage des troupes, pour qu'il ne puisse pas s'en servir. Si, par un évenement bien rare, une armée étoit dans le cas de repasser une rivière ayant l'ennemi en delà prêt à la charger si elle se retire, et l'ayant sur le bord opposé prêt à l'empêcher de passer; elle doit pour-lors se retrancher, et tâcher pendant la nuit de surprendre l'ennemi qui est de l'autre côté, pour pouvoir établir un pont, et retrancher la tête par un ouvrage capable de contenir un détachement assez fort pour s'y soutenir, jusqu'au moment pue le Général pourra trouver la possibilité de faire passer le reste de l'armée. Il faut réunir ses forces sur la rive où il est le plus important de se maintenir et où l'on a le plus de probabilité de pouvoir attaquer l'ennemi avec succès, au reste il est bien difficile, pour ne pas dire impossible de donner des règles positives pour une semblable position.

La

La manière dont l'armée françoise commandée par Mr. le Prince de Conti à repassé le Rhin en 1745 est un si bel exemple à suivre, que je me serois contenté d'en offrir le simple récit comme l'ensemble le plus régulier de l'application des règles, si les circonstances aussi variées que les localités ne m'avoient pas forcé à entrer dans le détail de diverses autres suppositions. Voici une relation de cet evenement dressée sur se qu'écrivit un temoin oculaire *).

L'aile droite de l'armée françoise appuyée au ruisseau et marais d' Hoffheim, étoit couverte par des redans de grandeur à contenir chacun un bataillon. L'on occupoit d'ailleurs le village de Bobstatt, à portée duquel sont les seuls débouchés par où l'ennemi pouvoit entrer dans la plaine. La gauche appuyée à des marais impraticables, et couverte par la petite rivière de Weischnitz, n'étoit accessible que par la chaussée et le pont de Wattenheim, gros village vers l'extrémité de la ligne.

Pendant que l'on élevoit les redans de la droite et quelques autres vers Bobstatt, on construisit 5 redoutes, à quelque distance de la queue des deux ponts, que l'on avoit jetés audessus de Rhein-Türkheim. Ces redoutes étoient disposées de manière

*) Le chevalier de Clairac, neveu de l'auteur de l'ingenieur de campagne, du livre duquel j'ai extrait cette relation.

nière que l'ennemi ne pouvoit pénétrer qu'après les avoir toutes forcées ; ce qui étoit d'autant plus long, qu'elles étoient bien gardées, se soutenoient et ne pouvoient être attaquées que les unes après les autres.

Ces différens ouvrages étant achevés, le lendemain au point du jour, quelques troupes de cavalerie, un Régiment de Houssards et les compagnies franches furent se mettre en bataille entre Bobstatt et le ruisseau ; et la brigade de Bretagne infanterie, destinée à faire l'arrière-garde se posta dans les haies au de-là Nordheim ; après quoi l'armée, qui étoit avant le jour en bataille à la tête du camp, commença à défiler sur 5 colonnes, 3 d'infanterie par bataillons de front, et 2 de cavalerie. L'artillerie, divisée en 4 parties, étoit dans les intervalles.

Les troupes, qui gardoient les débouchés de Bobstatt, s'étant ensuite mises en marche, un détachement de 6000 Houssards, Croates ou Pandoures commandé par le Général Trips, les attaqua et fit même plier quelques escadrons, qui se rejetant sur les autres les mirent en désordre ; mais le tout se rallia bientôt derrière un renfort de cavalerie, que l'on y envoya du corps de l'armée, et qui rejoignit sa colonne après avoir arrêté les ennemis. Ils furent encore moins heureux sur leur droite. Ceux, qui passèrent à Wattenheim, quand on l'eut abandonné, furent vigoureusement repoussés devant Nordheim ; après quoi ayant entrepris de suivre les trou-

troupes qui se retiroient de ce poste, le feu des premières redoutes les arrêta, et la brigade de Bretagne faisant brusquement volte-face, les reconduisit, la bayonnette dans les reins, jusqu' à ce village.

Cependant l'armée défiloit tranquillement. Lorsque le corps de bataille et l'artillerie furent au delà du Rhin, l'arrière-garde le passa, ainsi que les gardes des redoutes que l'on évacua successivement. Il ne resta au delà de la riviere que 15 compagnies de grenadiers, qui bordoient le retranchement de la queue des ponts. Ils en sortirent alors, à l'exception de 100 hommes qui y restèrent jusqu'à ce que ces ponts furent repliés; ce qui s'exécuta très-vîte, mais avec peu de succès, la violence du vent et du courant ayant rompu les cables, on fut obligé de brûler une partie des bateaux.

Dès que les ponts furent à une certaine distance du bord, les 100 hommes mirent le feu aux portes, c'est-à-dire, aux amas de fascines et d'autres bois goudronnés, dont on venoit de les masquer; ce qui empêchant qu'on n'y passât, donna le tems à cette petite troupe de s'embarquer dans les bateaux, qui l'attendoient,

Cette belle retraite, faite en 8 heures sans la moindre confusion, ne coûta au plus que 200 hommes, tant tués que blessés, ou prisonniers; et les ennemis y en perdirent plus de mille.

Il

Il n'y a, je crois, guères d'exemples que l'on ait passé en plein jour une rivière telle que le Rhin, suivi d'une armée aussi considérable soutenue d'autant de troupes légères avec tant d'ordre et si peu de perte. Le choix du camp, l'attention à s'emparer successivement de tous les postes favorables, la disposition des troupes toujours à portée de se soutenir mutuellement, celle de l'artillerie, des redoutes, des ouvrages, enfin bien d'autres circonstances de détail que les bornes que je me suis prescrites m'obligent à supprimer, tout caractérise bien le Général experimenté.

„Les 5 redoutes, capables par leur position de „couvrir un corps nombreux, faisoient en quelque „sorte, dit Mr. de Clairac *), l'effet de ma ligne „extérieure; les ponts étoient embrassés par une „seule pièce, mais de grandeur et même de figure „à tenir lieu de deux redans et du retranchement „intermédiaire. La courtine en étoit brisée, par„ceque les parties saillantes étoient si éloignées l' „une de l'autre qu'on avoit besoin de ces nou„veaux flancs; enfin deux batteries sur la rive „opposée défendoient l'accès de cette tête.

„Ces ouvrages, bien moins considérables par „leur étendue que par la sagesse de leur disposi„tion, suffisoient donc pour assurer la retraite d' „une

*) Dans son livre intitulé l'Ingenieur de Campagne.

„une armée brillante, bien conduite, pleine de con-
„fiance et de courage; ainsi ce que l'on pouvoit
„faire de plus auroit été de trop. Mais s'il m'est
„permis de dire ce que je pense, je crois que M.
„d'Artus, ingénieur en chef, qui les dirigeoit, ne
„s'en seroit pas tenu là, s'il avoit été question
„d'une armée battue, découragée, et où l'on au-
„roit eu par conséquent à craindre que l'ordre ne
„se fût pas maintenu exactement. Or, dans ce
„dernier cas, je pense que mon projet de grands
„retranchemens seroit plus convenable. "

Au reste un passage de rivière, en retraite, est une opération si délicate, qu' à moins de la nécessité la plus absolue, il ne faut point l'exécuter trop à portée de l'ennemi; il faut tâcher, par des marches et des contre-marches, de lui faire prendre le change, et masquer tellement ses mouvemens que l'on puisse entreprendre sa retraite et l'exécuter avant qu'il puisse la troubler.

Des armées obligées de combattre ayant une rivière à dos.

Une armée obligée de combattre une rivière à dos, est dans une situation fort critique surtout lorsqu'elle à peu de ponts pour se retirer; alors son seul espoir gît dans le gain de la bataille; c'est un de ces cas où il faut vaincre ou périr.

Les

Les dispositions dans une telle circonstance méritent la dernière attention; car la moindre faute peut avoir les suites les plus funestes.

Il ne faut ranger, dans l'ordre paralléle, une rivière à dos, que quand il est possible de s'éloigner des bords, de manière qu'elle ait assez d'espace pour manoeuvrer librement. L'observation de ce principe est d'autant plus importante, que si les troupes étoient poussées ou qu'elles perdissent du terrain, elles seroient exposées à être massacrés, ou à se jeter dans l'eau faute de place pour se remuer. On doit, également, avoir attention de ne pas éloigner l'armée de la rivière, au point de lui faire perdre l'avantage d'y appuyer ses flancs. Il résulte de ce qu'on vient de dire, qu'on doit préférer pour une armée dans le cas de combattre une rivière à dos, les dispositions obliques aux paralléles.

Il faut lorsqu'on combat une rivière à dos faire la disposition de manière que l'ennemi ne puisse joindre que le centre de l'armée, et lui refuser obstinément les ailes; parceque s'il en battoit une, il prendroit en flanc le reste des troupes.

Exem-

Exemple de disposition paralléle pour une armée obligée de combattre une rivière à dos.

Je suppose qu'un bois 1. se trouve à la droite du champ de bataille, un village 2. au centre, et un marais 3. à la gauche. On disposera sur ce terrain l'armée dans l'ordre suivant (Fig. 7. pl. 9.): il faudra garnir le bois 1. d'infanterie 4, dont on couvrira le front par un abattis 5. Un autre abattis 6 empêchera l'ennemi de tourner le flanc droit. Le village 2 défendu par de l'infanterie 7 assûrera le centre. Une redoute 8 soutenue par un corps d'infanterie 9 servira d'appui à l'aile gauche. On postera à droite et à gauche du village la cavalerie 10 et de l'infanterie 11. La réserve 12 est pour le village seulement, et celle 13 pour toute l'armée. L'artillerie 14 sera répartie dans le bois 1, le village 2., la redoute 8, et sur le front de l'infanterie 11.

Exemples de dispositions obliques de principe pour une armée obligée de combattre une rivière à dos.

Le Chevalier de Folard propose (Fig. 8. pl. IX.) la disposition suivante pour une armée qui doit com-

combattre une rivière à dos. Il est à remarquer qu'on suppose que la riviere fait un coude, dans l'endroit où il range son armée en bataille, et qu'elle a un pont, 15, derrière le centre. Il forme d'abord son armée 1. parallèlement à l'ennemi 2. Le centre 3. avec lequel il veut l'entamer, eſt composé d'infanterie rangée en colonnes 4, (selon son syſtème) avec des compagnies de grenadiers 5. pour leur servir de réserve; et il le fait soutenir par une ligne de cavalerie 6, renforcée par des pelotons d'infanterie 7. Les deux aîles de cavalerie 8, 9, sont elles-mêmes entremélées de colonnes 10. Lorsque le moment d'attaquer sera venu, il veut que les deux aîles, par un mouvement de conversion en arrière 11, viennent appuyer leur flanc à la rivière. Il place en de-là la plus grande partie de l'artillerie 12, avec un corps d'infanterie 13, dont le feu puisse prendre de revers l'ennemi, s'il venoit attaquer les deux aîles de l'armée.

Le but de cette disposition eſt 1) d'enfoncer le centre de l'ennemi; 2) de tomber sur ses aîles en ordonnant aux troupes appuyées à la rivière de réoccuper leur premier poſte; et 3) de se ménager le plus de terrain poſſible 14, pour exécuter librement les manoeuvres que les circonstances peuvent exiger. Examinons si le Chevalier de Folard a réuſſi dans le choix des moyens, qui pouvoient le conduire à son but.

1) Il veut faire croire à l'ennemi qu'il a dessein de combattre dans l'ordre parallèle, et cependant il renforce son centre en y entassant colonnes sur colonnes. Il faudroit que le Général de l'armée opposée fût aveugle, pour ne pas s'apercevoir qu'on menace son centre, et bien imprudent, s'il ne prenoit aussitôt des mesures capables de rompre celles du Chevalier. A l'égard des colonnes c'est la disposition qui convient le moins alors. C'est de toutes les ordonnances la plus sujette au désordre, et la plus dangereuse, vis-à-vis d'un Général, qui possède son métier *). Si avant d'engager l'action il foudroye les colonnes avec une nombreuse artillerie, et qu'il les charge ensuite avec des troupes bien résolues **), il est sûr qu'il en aura raison. Le centre battu, que deviendront les ailes 8, 9, disposées obliquement comme Folard le propose? Les troupes victorieuses les

*) Il seroit bon d'employer un ordre de bataille en colonnes, ou du moins capable de rompre la disposition de l'ennemi, s'il venoit attaquer avec des troupes dont l'ordonnance seroit trop mince; mais la disposition de Folard étant défensive, et la prudence ne lui permettant pas de quitter la protection de la rivière, il est probable que l'ennemi n'engagera pas le combat, sans avoir pris les mesures qu'il croira capables de lui donner la victoire. Lorsqu'on médite une opération de guerre, on doit supposer des lumières à son adversaire.

**) Les colonnes de Wallenstein à la bataille de Lutzen, et celle des Anglais à Fontenoi furent anéanties de cette manière.

les attaqueront en flanc et par derrière, et les battront.

2) Il veut qu'avant le combat les deux ailes 8, et 9 aillent s'appuyer à la rivière par un mouvement de conversion 11, et qu'elle retombent sur celles de l'ennemi (par la même manœuvre) lorsqu'on aura battu son centre. Pour peu qu'on ait vû manœuvrer des troupes, on doit sentir combien un mouvement de conversion d'une aile entière eſt chimérique. Il prétend que ses aîles deviennent inattaquables par l'infanterie 13 et l'artillerie 12, qu'il placé en de-çà de la rivière. Mais si l'ennemi oppose batteries à batteries, et qu'il détache de l'infanterie pour tenir tête à celle du Chevalier, elle sera assez occupée à se défendre elle-même; et pendant ce tems-là l'ennemi tombera sur ces ailes, qui paroiſſoient si bien assûrées.

3) La disposition du Chev. de Folard n'est pas la plus propre à ménager le plus de terrain possible 14., dont on a toujours besoin pour exécuter les mouvemens quelconques, auxquels on eſt ordinairement obligé durant une bataille; c'est ce que je vais prouver par le dispositif suivant.

Si une armée devoit combattre sur le terrain que suppose Folard, voici je crois une disposition plus avantageuse que la sienne (Fig. 9. pl. 9.). Je rangerais assez près de la rivière l'armée sur deux lignes

lignes 1, 2, l'infanterie 3 au centre, et la cavalerie 4 sur les aîles. Une réserve de cavalerie 5 soutiendrait chaque aîle, et une réserve d'infanterie 6 et de cavalerie 7 le centre. Ce dispositif préliminaire n'annonce rien que de conforme à ce qui se pratique ordinairement. Dès que l'ennemi sera à portée, l'artillerie qui est répandue en avant de la première ligne, celle placée au de-là de la rivière, et les troupes éparpillées sur le front, feront un feu continuel, afin de cacher par la fumée les mouvemens nécessaires pour changer la disposition, et empêcher l'ennemi d'approcher pour la reconnoître. J'ose même avancer que la faute apparente d'avoir rangé l'armée trop près de la rivière sera d'un augure favorable à l'ennemi, et pourroit bien, par la confiance qu'elle lui inspirera, lui faire négliger quelques précautions essentielles. Lorsqu'il avancera pour attaquer, ce sera le moment favorable pour changer la disposition.

Les extrémités des aîles 1. ne bougeront et resteront appuyées à la rivière. Le centre 8. marchera brusquement en avant, de même que les autres parties de la ligne 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, qui s'arrêteront aux points, qui leur auront été indiqués. Des bataillons de la seconde ligne 17 couvriront aussitôt les flancs du corps du centre. La réserve 6, 7, se formera en troisième ligne, et les réserves 5 des deux aîles viendront soutenir le tout.

Si

Si on enfonce le centre de l'ennemi, on détachera de la cavalerie pour suivre les fuyards, et les empêcher de se rallier; ensuite la plus grande partie de l'infanterie et la cavalerie du centre, tournera brusquement sur le flanc et les derrières de l'ennemi, tandis que les deux ailes se formeront en oblique (par un mouvement 8) pour attaquer celles de l'ennemi. Il est évident que la disposition et les manoeuvres, que je substitue à celles du Chev. de Folard, laissent aux troupes un terrain plus spacieux 19 pour manoeuvrer, et qu'elles cachent mieux les desseins qu'on peut avoir; je les trouve en outre plus simples et plus faciles dans l'exécution.

Si une armée étoit obligée de combattre ayant à dos une rivière 1. (Fig. 10. pl. IX.) qui ne formât pas un coude, les dispositions sont très-délicates et méritent la plus scrupuleuse attention; car on n'a plus alors aucune protection du terrain. Ce qu'on peut faire de mieux dans une situation aussi critique, c'est d'élever diagonalement à la rivière des retranchemens 2 ou des redoutes 3, qu'on garnit de troupes; et on appuye les deux ailes 4, 5, de l'armée à l'extrémité de ces retranchemens. Le reste du dispositif doit être semblable à celui qu'on a indiqué dans l'exemple précédent, c'est-à-dire qu'il faut attaquer avec un centre renforcé celui de l'ennemi, et se conduire durant le reste de l'action comme on l'a expliqué plus haut.

Si

Si on suppose dans ce troisième exemple comme dans le second, que l'armée ait un pont 6 sur la rivière, on établira au de-là une batterie de canon 7 à hauteur des flancs de chaque aile pour tirer durant l'action sur celles de l'ennemi.

Exemples des dispositions obliques de circonstance pour une armée obligée de combattre une rivière à dos.

Si une armée doit recevoir la bataille sur un terrain, resserré à droite par un village 1, à gauche par une hauteur 2 et sur les derrières par une rivière 3, on la disposera comme il suit (Fig. 11. pl. IX.). Le village 1, la hauteur 2, et l'espace compris entre deux seront garnis d'infanterie 4 et de canon. On formera en potence (derrière le village et la hauteur) la cavalerie 5 dont les flancs appuyeront à la rivière. Deux redoutes 6, 7 couvriront le flanc de chaque aile de cavalerie, et en défendront le front par leur feu. Une réserve d'infanterie 8 et de cavalerie 9 soutiendra le centre.

Si l'on est obligé de combattre sur un terrain resserré à droite et à gauche par des ruisseaux 1, 2, et sur les derrières par une rivière 3, on fera la disposition suivante (Fig. 12. pl. IX.). On construira deux redoutes 4, 5 pour y appuyer les flancs

flancs de l'infanterie 6. La cavalerie 7 rangée sur deux lignes bordera les ruisseaux. Un corps d'infanterie 8 sera disposé en potence près de la redoute 5. Une réserve de cavalerie 9 et d'infanterie 10 soutiendra le centre de l'armée. L'artillerie 11, répandue dans les redoutes et sur le front des troupes, défendra les différentes parties de la disposition *).

Remarque générale.

Tout ce qu'on a dit sur les dispositions pour les armées obligées de combattre une rivière à dos, peut s'appliquer aux attaques par le centre en général **).

**) Cet article est tiré de l'ouvrage intitulé Essai théorique et pratique sur les batailles. Son auteur Mr. de Grimoard est connu par plusieurs ouvrages qui lui ont merité le suffrage du public éclairé. Mr. de Grimoard a été longtemps en correspondance avec S. A. R. le Prince Henri; j'ai souvent entendu S. A. R. rendre justice a ses talens, et avouer le mérite du livre que je cite.

*) Si on est dans le cas de combattre par le centre, quoiqu'on n'ait pas une rivière derrière soi, les appuis des ailes une fois trouvés, la disposition peut se régler comme pour une armée obligée de combattre une rivière à dos.

De

De la défense d'une rivière.

Après avoir parlé des diverses manières de forcer ou exécuter le passage des rivières, l'on auroit lieu de m'accuser de négligence si je passois sous silence les moyens défensifs, que l'on a pour s'y opposer.

N'est-ce pas un paradoxe trop hardi que d'avancer que l'une de ces opérations n'est pas plus aisée que l'autre? Cependant cela est exactement vrai, si non en soi, au moins par les circonstances. Rien n'est plus difficile, que de passer lorsque l'ennemi bien informé s'y oppose. Mais rien n'est aussi plus difficile, que d'empêcher qu'il ne passe, si en beaucoup d'endroits, éloignés les uns des autres, il y a des gués, ou des lieux propres à jeter des ponts; parceque l'on ne peut, sans réduire à rien son armée, les garder tous, et qu'en ce cas, comme l'observe M. de Feuquières, le Général, qui s'étend le plus, est celui qui s'oppose le moins efficacement.

Une rivière, dont le front d'attaque est fort resserré, se défend aisément, pour peu qu'on sache prendre ses mesures; mais une rivière dont l'étendue à garder est trop grande, ne se défend que très-difficilement; c'est une des opérations les plus épineuses de la guerre, et il y faut une ca-

capacité et une prévoyance peu communes. La faute dans laquelle, j'ai vu qu'on tombe ordinairement, c'est de vouloir tout garder, et [illegible] également fort partout. Cela fait qu'on n'est fort nulle part, et qu'on ne garde par conséquent rien. On devrait suivre une maxime toute contraire, et ne diviser ses forces que le moins qu'on peut, sans laisser cependant de faire les détachemens et d'établir les postes, qui sont jugés nécessaires. Voici les règles que l'on ne doit cesser d'avoir sous les yeux.

Un Général, qui s'est porté sur une rivière, pour en défendre le passage, doit être en de perpétuelles défiances aux endroits même où il semble avoir le moins à craindre. La première de toutes les attentions est de retirer tous les bateaux qui se trouvent du côté opposé du fleuve, fort avant le long de son cours. On doit les faire passer en de-çà, les couler à fond, ou les brûler; je dis généralement tous les bateaux, sans en oublier un seul. Car quelquefois cette disette réduit l'ennemi à ne savoir où en prendre. Le seul expédient qui lui reste, faute de bateaux, est de recourir aux radeaux; mais comme toute sorte de bois n'est pas propre pour ces sortes de machines, il se voit dans la nécessité de démolir les maisons pour en faire; ce qui donne le loisir de prendre des précautions plus assurées, capables de rendre inutile un travail qui ne se peut faire que sur la rivière même. D'ailleurs c'est un avertissement qu'on

qu'on passera à peu près dans l'endroit, où l'on travaille, et il est aisé en ce cas de s'y mettre en force.

On doit encore observer s'il n'y a pas quelque rivière qui se jette dans celle, que l'ennemi veut passer, et où il puisse faire secrètement et à couvert ses préparatifs, pour en sortir tout-à-coup lorsq'on y pense le moins. On se précautionnera pour-lors vis-à-vis son embouchure. On examinera avec soin le cours de celle sur laquelle l'ennemi veut s'établir, ses sinuosités, et les endroits les plus accessibles. On y fera élever de bonnes redoutes, auxquelles on joindra des courtines, s'il est nécessaire; on les élevera le plus près des bords qu'il sera possible; on observera de couper les retours, qui peuvent être favorables à l'ennemi, et d'y placer des redoutes avancées, pour ne lui laisser aucun terrain où il puisse se former, et ne pas imiter les Hollandois, qui laisserent passer et former les Français de l'autre côté de l'Yssel; leurs retranchemens étant trop éloignés des rives du fleuve. Les localités doivent déterminer leur éloignement respectif. On peut travailler aussi dans la rivière même; embarrasser les endroits favorables pour un débarquement, soit avec des arbres coupés avec leurs branches, que l'on coule à fond par le moyen de plusieurs paniers ou sacs remplis de pierres attachés fortement aux branches; soit avec de grands pieux qu'on plante en avant du rivage. Mais on doit avant tout faire raser autant

que

que cela est praticable, ce qui pourroit servir à couvrir l'ennemi dans les îles du fleuve et sur la rive opposée. Indépendamment de ces moyens, il y en a encore qui ne sont pas moins essentiels, tels que d'escarper les rives et de les relever par des épaulemens où l'infanterie puisse être à couvert; de bien connoître le terrain qui est au delà, s'il n'est pas plus élevé que le côté qu'on garde, s'il y a des hauteurs qui regnent le long des bords, si elles sont assez près pour que l'ennemi puisse y placer une nombreuse artillerie et se servir de son feu d'infanterie, et s'il peut jeter un pont à la faveur d'un grand feu que l'on ne sauroit soutenir sans grande perte.

Telles sont les précautions matérielles préliminaires que l'on doit prendre; mais quel bon effet pourroit-on en retirer, si la disposition des troupes ne concouroit point à les appuyer solidement. La plupart des Généraux craignant également par-tout divisent tellement leur monde qu'ils se trouvent par-là hors d'état de se défendre. C'est surtout sur la répartition des troupes, que l'on doit agir avec précaution. Celles indiquées ci-dessus et plusieurs autres qui dépendent des circonstances, étant prises, je partage mon armée en 3 corps. Je suppose qu'elle est de 35000 hommes, tous les petits détachemens déduits, et que le terrain à défendre a 6 lieues d'étendue. Je mets au centre le premier corps de 15000 hommes; à la droite et à la gauche de la ligne de défense les deux autres de

de 10000 hommes chacun, éloignés de celui du centre d'environ une lieue. Les trois camps peuvent fort bien occuper 2 lieues, sans trop s'étendre. Il en reste donc 4 pour les gardes, les petits postes, et les patrouilles qui doivent continuellement battre l'estrade.

Il est sensible, que par cette disposition je suis en état de me présenter promptement par-tout où l'ennemi peut tenter le passage; car de quelque côté que cela arrive, le plus grand espace que la tête de mes troupes ait à parcourir n'excède guères celui d'une lieue. Supposons que l'ennemi employe 4 heures à construire ses ponts, et 2 au moins à passer, vous voyez que j'ai tout le tems de m'assurer de son dessein sans m'exposer à prendre le change; et de l'attaquer brusquement avant qu'il soit en forces. Il en est de même s'il passe avec des radeaux, puisque les préparatifs de ces radeaux demandent un certain tems, et ne peuvent se faire que sur la rivière même. Comme il ne nous en faut pas beaucoup pour le joindre, parceque nous ne saurions manquer d'être promptement avertis de tous ses mouvemens, nous n'arriverions jamais trop tard. Cela seroit à-peu-près égal quand même la rivière seroit guéable, pourvu que nous n'eussions pas négligé d'en rompre les gués; car l'opération de les purger demande un tems souvent plus considérable, que l'ennemi ne se l'imagine.

Ces

Ces précautions et plusieurs autres qui dépendent des circonstances, étant prises, il faut s'occuper principalement d'être toujours à même de savoir des nouvelles de l'ennemi et de tous ses mouvemens, pour être en mesure de se présenter en force sur tous les points, où il pourroit tenter d'effectuer son passage. Des patrouilles de dragons, d'houssards, et de chasseurs, longeront continuellement le fleuve dans les espaces qui leur seront assignés, et épieront tous les mouvemens de l'ennemi, pour en avertir aussitôt le corps d'armée le plus proche. On placera aussi, à cet effet, des vedettes et des sentinelles sur les lieux les plus éminens. Pour la prompte arrivée des rapports au Général, on établira des relais sur toute la ligne de défense, si elle est d'une grande étendue; et des signaux bien concertés, et tellement décidés qu'on ne puisse s'y méprendre. On aura des canots montés par des bateliers parfaitement instruits du cours de la rivière et de toutes ses sinuosités, pour aller faire, avec quelques soldats, des découvertes sur le bord opposé, pendant la nuit surtout, à vogue sourde. On peut même se servir pour cela de quelques bons nageurs.

Si le pays est affectionné, on fera garnir les espaces intermédiaires des ouvrages que l'on auroit pu construire, par des paysans chargés de faire les signaux convenus. On ne peut trop recommander aux patrouilles et officiers qui les commandent d'apporter la plus grande vigilance dans leur service

vice *). Un officier du Régiment de Ziethen, dit le Roi de Prusse, qui fit négligemment sa patrouille dans la nuit, où l'ennemi construisit ses ponts à Selmitz, fut cause du passage de l'Elbe, et de la perte d'une partie des équipages de l'armée.

Il se peut fort bien, que l'officier de Ziethen n'ait pas fait exactement son devoir; mais il étoit bien difficile à deux foibles bataillons de disputer à une armée de 60000 hommes le passage d'une rivière, telle que l'Elbe est du côté de Teinitz. Les quartiers des Prussiens, par le front qu'ils avoient à défendre n'étoient pas assez resserrés, pour se soutenir promptement et en force contre une armée aussi nombreuse, qui étoit assemblée, dans

*) Ces patrouilles ainsi que les sentinelles doivent, si le tems est calme, prêter de tems en tems l'oreille contre terre; c'est le meilleur moyen d'entendre le bruit des rames, ou d'un bateau qui fend les eaux. Ces sentinelles ne doivent point tirer sans nécessité; mais, dès que l'ennemi s'approche, s'avertir tout doucement les uns les autres, bien examiner ce qui se passe, et ne se replier sur leurs postes que quand l'ennemi aborde le rivage. Avec des sentinelles intelligens, on peut quelque fois surprendre de petits partis que l'ennemi envoie pour reconnoitre les bords de votre côté. Quand on place des postes de paysans sur les bords d'une rivière, pour garder les endroits les moins dangereux, il faut toujours méler avec eux quelques soldats d'une bravoure reconnue, pour empêcher qu'ils ne s'épouvantent et ne se retirent mal-à-propos.

dans un seul point, pour y pénétrer, et qui avoit encore l'avantage du terrain. Cet exemple fait voir que les dispositions les plus sages et les mieux dirigées échoueront contre un projet de passage de rivière, si le front qu'on a à garder est d'une trop grande étendue et que la situation avantageuse du terrain ne supplée pas à ce défaut.

Une fois tous les arrangemens, ci-dessus mentionnés, bien pris, on peut attendre l'ennemi. Lorsqu'on est informé que l'ennemi marche avec un grand attirail d'artillerie, il faut faire en sorte, s'il se peut, d'en avoir autant à lui opposer, avec un double attelage, pour la transporter avec plus de diligence aux endroits où l'on peut en avoir besoin; outre qu'étant bien attelée, on la sauve plus aisément si l'ennemi vient à percer quelque part. Mais ce n'est pas là ce qu'on doit observer plus particulièrement pour mieux résister au canon de l'ennemi, et lui disputer efficacement le passage de la rivière.

Le mieux est de faire des épaulemens à 2 ou 300 toises des endroits où l'on soupçonne que l'ennemi peut passer, et d'avoir sur les bords de la rivière des redoutes bien palissadées et en état d'arrêter l'ennemi. Ces épaulemens doivent être de 7 à 8 pieds de hauteur; et c'est derrière ce rideau de terre, et à couvert de la furie du canon ennemi que doivent être campées les troupes. On placera quelques pièces de canon dans les redoutes avan-

avancées, qu'on fera sortir sous le feu de ces redoutes pour s'en servir à barbette, quand l'ennemi tentera le passage. Dès que l'ennemi commencera à passer, pour ne pas lui donner le tems de se former, on marchera à lui promptement avec toutes les troupes campées derrière l'épaulement; et si ceux qui ont passé sont repoussés et culbutés dans la rivière, on se retirera sur le champ pour se remettre derrière l'épaulement, afin de revenir sur nouveaux frais, si l'ennemi, sans se rebuter, tente encore de passer. Il faut bien observer de ne pas prendre le change sur les véritables desseins de l'ennemi, qui fait quelquefois semblant de passer en plein jour, pour obliger vos troupes à se porter sur le bord de la rivière, et les ruiner avec son canon.

On est quelquefois surpris, dans les attaques de vive force, par l'ennemi, qui débarque tout d'un coup avec un corps de troupes dans un endroit qu'on a dégarni par les inquiétudes qu'il a données pour un autre. Si ce poste n'est pas assez bon pour soutenir ses efforts, le mieux est en pareil cas de se retirer un peu en arrière, pour attendre les secours qui accourent des postes plus éloignés; et dès qu'ils sont arrivés, on doit attaquer brusquement ce qui a passé, et le culbuter dans la rivière.

On ne doit pas pour lors envoyer de petits corps seuls contre l'ennemi; ils ne peuvent rien,

et sont défaits à mesure qu'ils arrivent. Il faut marcher en nombre, si la chose est importante: car, où il s'agit du tout, il faut donner avec tout, ou du moins avec un corps capable de repousser ce qui est passé. D'ailleurs les troupes vis-à-vis desquelles l'ennemi a passé se rassurent, et combattent avec plus d'ardeur pour reprendre leur poste.

Si malgré toutes les précautions qu'on a prises, l'ennemi réussit à surprendre le passage et à s'établir; ou si malgré vos attaques il conserve son poste en de-çà de la rivière, de façon qu'il puisse y élever une demi-lune ou retranchement, dont on n'a pu le chasser; il faut en pareil cas poster avantageusement ses troupes et son artillerie devant lui, pour l'attaquer s'il veut déboucher, ou l'inquiéter s'il veut étendre ses travaux. Il est vrai, que s'il s'est couvert d'une demi-lune bien palissadée, et qu'il ne veuille pas se presser, il sera bien difficile d'empêcher son passage; parceque les travailleurs qu'il mettra dehors, pour faire d'autres retranchemens, pourront se retirer dans le fossé de la demi-lune, si on les pousse; que ceux qui la gardent, feront retirer vos troupes par leur feu; qu'aussitôt que vos troupes se seront retirées, leurs travailleurs retourneront à leur travail; et qu'autant de fois qu'on ira à eux ils vous tueront beaucoup plus de monde, que vous ne leur en ferez périr. Cependant, quoique ces petites attaques coutent, si on peut par-là retarder le débouché jus-

jusqu'à la nuit, on en peut tirer un grand avantage; car, dès qu'elle sera venue, on peut faire des batteries et des retranchemens le plus près des travaux des ennemis qu'on pourra, pour y poster du canon et de l'infanterie, qui par son feu empêchera les ennemis d'augmenter leurs travaux; et pour qu'ils ne les continuent pas pendant la nuit, il faut les attaquer autant de fois qu'ils sortiront pour travailler. Ces attaques ne peuvent être bien périlleuses, parceque leur feu d'au-de-là de l'eau leur est alors inutile, et que celui de la demi-lune ne peut pas beaucoup les favoriser. On peut encore, si on est le maître du haut de la rivière tâcher de brûler leurs ponts avec des brûlots, ou de les briser avec des bateaux chargés de bombes et de pierres. Mais enfin, si après tous ces efforts un Général perd l'espérance d'empêcher les ennemis d'achever leur passage, il lui est beaucoup plus facile de se retirer la nuit que le jour pour aller se poster dans quelque lieu, qu'il aura reconnu, et où il pourra arrêter les ennemis, au moyen de toutes ses troupes qu'il aura soin d'y rassembler.

Il seroit inutile de donner des règles sur la disposition des troupes pour marcher à un ennemi qui a surpris le passage d'une rivière. Si les bords de la rivière sont plats, et que le pays soit totalement découvert, la cavalerie doit se porter brusquement sur ce qui a passé; l'infanterie étant placée tout auprès pour favoriser ses attaques; mais

si le-pays est couvert, c'est l'infanterie seule qui doit agir. Cette seconde disposition est relative à celle qu'a fait d'abord le Général en plaçant les troupes le long de la rivière; car il est vraisemblable, qu'il a eu l'attention d'entre-mêler les deux armes, ou qu'il les a placées chacune là où elle peut manoeuvrer à son plus grand avantage. Si l'armée des ennemis est si supérieure à celle qui défend le passage, qu'ils viennent se mettre en bataille sur le bord de la rivière avec leur artillerie, qu'ils mettent leurs gros canons sur quelque éminence, et qu'à la faveur d'un grand feu d'artillerie et d'infanterie ils tâchent de tenir vos troupes éloignées, pour construire leurs ponts et passer ensuite; il faut, au cas qu'il ne se trouve pas de lieu avantageux sur le bord de la rivière, pour placer votre canon, le mettre à couvert d'un épaulement, à une portée de mousquet de leur passage, au-dessus ou au-dessous, afin de tirer sans cesse dans l'endroit du débarquement.

Dès que l'ennemi a mis pied à terre, on ne doit pas balancer d'aller l'attaquer; parceque vos troupes se mêlant pour lors avec les siennes, il ne sauroit faire feu de son canon, ni de son infanterie, qui est sur les bords de l'autre côté du rivage; car il risqueroit de tuer ses propres gens.

Un Général habile, qui défend une rivière, ne manque pas de prévoir tous les cas où il peut se trouver, et de diriger à l'avance son plan d'attaque

taque, pour se porter sur l'ennemi dès qu'il a passé; et son ordre de retraite s'il étoit battu, ou qu'il jugeât ne pouvoir combattre avec avantage. Il a dû aussi concerter les moyens les plus prompts de rassembler tout à coup ses troupes, sans dégarnir les postes intéressans, qu'il lui importe à tout événement de laisser en état. Il a dû enfin communiquer ses projets aux Officiers principaux de son armée, en qui il reconnoit le plus d'intelligence.

Il y a plusieurs moyens de battre l'ennemi au passage d'une rivière, qui pour être moins connus n'en sont pas moins sûrs, et dont un Général, qui a une imagination fertile, saura se servir à propos; par exemple on ne croiroit pas que pour empêcher le passage d'une rivière, on dût s'en éloigner. Cependant il y a des circonstances où rien ne convient mieux que ce stratagème; comme lorsque l'ennemi a tous les avantages du terrain, et que pour perdre ces avantages il faut que son armée soit coupée en deux par la rivière; ou lorsqu'il attend un renfort considérable, et qu'on veut le combattre avant la jonction. Séduit par l'appas d'une retraite simulée il se hâte de passer, et même probablement avec peu de circonspection, si vous avez bien pris vos mesures et bien compassé le tems et les distances, vous culbutez dans le fleuve une partie de son armée, sans que celle, qui est sur l'autre rive, puisse lui prêter le moindre secours. L'ennemi, dites-vous, peut ruser en liberté, je l'ai dit aussi; mais qui

vous

vous empêche de ruser de même? Il fait de fausses démonstrations; eh bien ne pouvez-vous pas faire semblant de vous y laisser prendre, de négliger les points essentiels auxquels il en veut, et le surprendre lui-même, lorsqu'il croit vous avoir surpris?

Il n'y a rien de plus parfait dans un mouvement de cette sorte que la manoeuvre de M. de Luxembourg, lorsqu'il abandonna au Prince d'Orange les bords de la Méhaigne, pour lui laisser achever sans inquiétude un nombre considérable de ponts qu'il avoit commencés. Cette démarche fière l'étonna si fort, qu'il fit cesser ce travail, et qu'il changea la résolution qu'il avoit prise d'engager un combat dont il eut espéré un grand succès, si on lui eut disputé le passage de la Méhaigne. Ce Prince avoit pour lui l'avantage et la supériorité du terrain, des haies et des buissons, qui cachoient son infanterie le long de la rivière; le feu de son canon et de sa mousqueterie dominoient sur l'armée françoise, qui étoit en plaine et menacée d'un désavantage presque certain. M. de Luxembourg, qui sut prévoir les suites de cette affaire, aima mieux en présenter une décisive à ce Prince, que de sacrifier beaucoup de troupes à l'espérance d'un avantage particulier. Son projet étoit de laisser passer une partie de l'armée ennemie, de marcher à elle l'épée à la main, de la renverser dans la rivière, et de profiter de son désordre pour achever son entière défaite.

On

On peut encore empêcher l'ennemi de passer une rivière en la passant soi-même et se portant sur son flanc. Ce stratagème hardi annonce le génie et la science profonde. Aussi est-il du plus grand de nos Maitres, de César!

S'il arrivait que malgré toutes les bonnes dispositions, et les mesures les mieux concertées, on ne pût pas empêcher le passage, soit par la trop grande supériorité de l'ennemi, soit par l'étendue trop vaste du terrain à défendre, il faudroit rassembler promptement toutes ses forces, et occuper le poste avantageux, qu'on aura eu la prévoyance de se ménager. Là on mettra en exécution les manoeuvres qu'on aura préméditées pour arrêter l'ennemi, rendre son passage et sa supériorité inutiles, couper ses communications, enlever ses fourrages et ses convois, et l'obliger de repasser la rivière faute de subsistances, ou à cause de quelque échec considérable. Ce second passage ne se feroit assurément pas avec autant de facilité et d'ordre que le premier. Il n'y a point de retraites qui effrayent plus le soldat que celles, qui se font pour repasser une rivière. Cette situation entre l'eau et l'ennemi lui parait extrémément périlleuse. Son imagination alarmée porte presque toujours dans ces retraites une précipitation et un désordre, qui font qu'on se presse beaucoup et qu'on avance peu, car rien ne contribue tant à retarder la fuite, que cette même peur qui fait fuir. Si jamais le sort jete votre ennemi dans de pareilles situations, songez que ce sont des coups décisifs, et sa-

sachez en profiter, comme l'exécuta César après avoir battu les Germains, et avoir forcé les débris de leur armée à repasser le Rhin au confluent de la Meuse, où ils périrent presque tous; et comme nous avons vu que fit le Prince Eugène contre l'armée Ottomane, forte de 100000 hommes, et commandée par le Sultan et par son Visir, au passage de la Theisse. César n'avoit que 6 Légions, le Prince Eugène n'avoit que 16000 hommes, mais ils avoient l'un et l'autre le génie et la science, qui manquoient à leurs ennemis. Je crois ne pouvoir achever de donner à ce chapitre toute l'étendue dont il est susceptible qu'en le terminant par un extrait tiré de Lloyd.

„On regarde, avec raison, le passage des ri-
„vières comme une des plus dangereuses et des
„plus délicates opérations de la guerre; et cepen-
„dant il réussit généralement, parceque ceux qui
„défendent le passage ne connoissent pas suffisam-
„ment le cours du fleuve, et qu'ils manquent de
„vigilance et d'activité. En effet, si l'ennemi ne
„peut vous nuire quand vous jetez un pont sous
„la protection de votre canon, il peut cependant
„se poster de manière à vous empêcher d'occuper
„assez de terrain pour vous développer, et sans
„s'exposer à votre feu, se mettre en état d'atta-
„quer chaque division à mesure qu'elle auroit
„passé."

„Il vaut mieux en user ainsi que de prétendre em-

„empêcher le passage, et c'est ce dont on a un „exemple remarquable en Italie dans la guerre de „succession."

„Depuis long-tems le Prince Eugène cherchoit „à attirer M. de Vendôme à une bataille, mais „celui-ci, qui ne vouloit que couvrir le Piémont „évitoit un engagement général par toutes les res- „sources de l'art. Le Prince Eugène désespérant „de réussir, résolut de passer l'Adda, et de s'ouvrir „une route en Piémont par le Milanais."

„Pour bien réussir dans cette affaire, dit l'au- „teur que je cite, il falloit tromper l'ennemi, dé- „camper, sans qu'il le sût, et pouvoir passer le „fleuve avant qu'il eut le tems de se porter de „l'autre côté pour disputer le passage. S. A. S. se „flatta de pouvoir exécuter tout cela avec succès; „elle commença par envoyer ses malades et ses „blessés à Palazzuolo, et attendant la nuit, tems „auquel son ennemi dormoit tranquillement, elle „donna ses ordres pour la marche. Le soleil n'eut „pas plutôt disparu qu'on fit défiler les bagages, „qui furent suivis de l'artillerie; deux heures après, „l'armée s'étant formée sur 3 colonnes, prit sa „route vers le haut Adda, et arriva sur les bords „de ce fleuve dans deux marches forcées."

„Le Duc de Vendôme apprit, avec surprise à „son reveil, que le Prince Eugène venoit de lui „souffler une marche. Il vit bien, qu'il avoit eu

tort

„tort d'accuser le Grand-Prieur de négligence, lors-
„qu'il avoit laissé passer l'Oglio aux Impériaux, et
„qu'il ne devoit s'en prendre qu'à la vigilance de
„leur Général. Les deux Généraux François n'a-
„voient plus rien à se reprocher. Le Duc de Ven-
„dôme ne pensa qu'à réparer sa faute. Il décampa
„sans perdre de tems, et vint se poster à Om-
„briano. De-là il se détache avec 15 bataillons,
„et autant d'escadrons pour aller passer l'Adda, et
„donne ordre à son frère à qui il laisse 30 esca-
„drons, et 20 bataillons, de remonter l'Adda sans
„le passer; mais seulement afin de resserrer d'a-
„vantage les impériaux, et de les empêcher de
„s'emparer du pont de bateaux, qui étoit près de
„Cassano, petite ville de l'autre côté de l'Adda.
„Ce pont avoit été construit par les Français, et
„il en avoit fait retrancher la tête par un ouvrage
„considérable de la façon d'un habile ingénieur
„italien, nommé Massoni.

„Cependant le Prince Eugène cherchoit à pas-
„ser l'Adda dans un endroit où il ne pût être in-
„quiété par l'ennemi. Il arrive vis-à-vis d'une
„magnifique maison de campagne qui appartient
„aux Jésuites de Bergame, et à qui ces bons Peres
„ont donné le nom de Paradis. Les ennemis
„avoient dans cet endroit un bataillon, et 3 esca-
„drons sous les ordres du Marquis de Broglio. Une
„si petite poignée de gens n'étoit pas capable d'ar-
„rêter un instant le Prince Eugène. Mais pour
„leur en ôter tout-à-fait l'envie, il fit dresser une

bat-

„batterie de 20 pièces de canon, qui portoit fort „avant de l'autre côté du fleuve.“

„Le lieu ne pouvoit être plus favorable pour „jeter un pont. C'étoit une éminence de quelques „10 ou 12 toises, qui s'élevoit du côté de l'armée „impériale, et qui s'abaissant peu-à-peu alloit se „perdre assez loin du bord de la rivière pour lais- „ser un passage aux troupes qui devoient marcher „au pont. Ce fut sur cette éminence que le Prin- „ce fit dresser des batteries; il fit aussi tirer des „épaulemens parallèles les uns aux autres, qu'il gar- „nit d'un bon nombre de grenadiers et de fusiliers, „qui découvroient depuis les pieds jusqu'à la tête „tous ceux, qui auroient voulu s'approcher, pour „inquiéter les travailleurs destinés à la construction „du pont.“

„Jamais on ne prit de plus sages précautions, „et jamais on ne trompa plus adroitement un ennemi. „Toutes les apparences assuroient le secours au Duc „de Savoie, c'en étoit fait; le pont auroit été jeté, „et la rivière passée avant que le Duc de Vendôme „eût pu venir au secours du Marquis de Broglio; „mais le hasard fit échouer cette entreprise. Un des „chariots, qui portoient les pontons se rompit en „chemin; on perdit bien du tems à le raccommo- „der; et lorsque tout fut arrivé sur le bord de l'Ad- „da, l'avant-garde de M. de Vendôme commençoit „déjà à paroître. Cependant le Prince Eugène fait „travailler incessamment à la construction du pont; „mais

„mais malgré ses soins, et la diligence des travail-
„leurs, il s'écoula plus de 24 heures avant qu'on en
„pût venir à bout; cela à cause de la rapidité de
„l'Adda qui empêchoit, qu'on ne joignit les pontons,
„et qui emportoit les poutrelles. Il n'y a point de
„rivière en Italie, qui ressemble plus à un torrent
„que l'Adda, qui, traversant les vallées de la Suisse,
„et tombant en cascade de rochers en rochers, roule
„ses eaux avec une rapidité étonnante."

„Tous ces obstacles donnèrent le tems au Duc
„de Vendôme d'arriver. Il voulut d'abord incom-
„moder les travailleurs qui faisoient le pont, et les
„empêcher de l'achever; mais quand il vit cet am-
„phithéâtre de grenadiers et de fusiliers que le Prin-
„ce Eugène avoit placé sur la hauteur opposée, il
„comprit que ce seroit mener ses troupes à la bou-
„cherie, que de les faire avancer davantage. Il se
„tint toujours hors de portée. On se canonna de
„part et d'autre, mais avec plus de succès du côté
„des impériaux, qui tiroient de haut en bas. La
„maison de campagne appellée Paradiso fut toute
„criblée de coups de canon. Le Duc de Vendôme,
„qui y avoit établi son quartier-général, fut obligé
„de le transporter ailleurs. Mais comme il vouloit
„absolument empêcher le passage du Prince, il
„chercha à se poster de manière qu'en se tenant
„éloigné, il put néanmoins embrasser l'espace du
„pont des impériaux, et être à portée de les atta-
„quer à leur débouché dans la plaine.

„Il

„Il s'apperçut que le terrain, où il étoit, se „trouvoit rempli de haies, de taillis, et d'arbres „touffus, il tâcha de profiter de cette situation. Il „se couvrit de ces haies, fit abattre plusieurs arbres, „et tirer un retranchement autour de son camp, „dont les deux pointes alloient aboutir à la rivière, „de manière qu'il avoit la figure d'un arc, dont „l'Adda étoit la corde. Ce travail fut fait avec une „diligence incroyable, et il étoit presque achevé, „lorsque les impériaux eurent perfectionné leur „pont."

„Cependant le Prince Eugène voyant son pont „établi, envoya reconnoître l'ennemi; et sur ce „qu'il apprit de sa disposition, il jugea le passage „impossible. Cette pénétration admirable, qui lui „faisoit découvrir d'un coup d'oeil toutes les consé- „quences des moindres démarches, lui présenta tout „le danger de celle-ci."

„Il comprit qu'en débouchant de son pont, l'en- „nemi pouvoit le charger dès qu'il auroit fait passer „la première colonne; que celle-là étant défaite, „les autres le seroient aisément l'une après l'autre, „et avant qu'elles eussent le tems de se mettre en „défense. Que quand même l'ennemi leur donne- „roit celui de se former, et de se ranger en ordre „de bataille, le danger n'en seroit pas moins grand, „puisque l'armée se trouveroit attaquée à ces deux „flancs, et en cas de malheur, l'ennemi pouvoit fa- „cilement lui couper le chemin de la retraite, et le

„re-

„réduire à mettre bas les armes. Toutes ces raisons „déterminerent S. A. S. à abandonner son dessein. „Elle fit retirer le pont, et reprit la route de Pem„brato, où l'armée s'étoit arrêtée la nuit d'auparavant.“

Voilà la plus belle leçon, que l'on puisse donner sur la défense des rivières.

Des Retraites.

De toutes les actions, qui peuvent arriver dans le cours d'une campagne, il n'y en a point où l'intelligence, la fermeté, le courage soient plus nécessaires à un Général que dans une retraite. L'histoire nous fournit des exemples de plusieurs grands Capitaines, qui se sont faits plus d'honneur par une belle retraite, que par plusieurs victoires. On peut avancer cependant, qu'il paroît aux yeux du commun des hommes si peu de différence entre la retraite et la fuite, que si l'assurance et le bon ordre qu'y apporte un Général ne la fait distinguer, les troupes même prennent souvent l'un pour l'autre.

Les retraites peuvent être forcées, ou volontaires

*) Hist. du Prince Eugène, tom. 3. de l'Ed. in 12. Amsterdam, 1740.

res; elles se peuvent faire avec une petite armée devant une grande; avec une grande armée devant une moindre, enfin par une armée égale, à celle qui la poursuit. Les retraites sont volontaires, lorsqu'un Général, campé près d'une armée ennemie, veut changer de camp pour sa commodité; ou bien lorsqu'il veut marcher pour aller former un siège, ou exécuter quelqu'autre dessein. Dans ces retraites, on ne trouve pas d'ordinaire de grands obstacles, parceque n'y étant pas contraint on ne les tente que sur ce que l'on n'y voit pas de difficultés considérables. Les retraites forcées se font lorsqu'une armée, se voyant les vivres coupés, ou manquant absolument de fourrages, se trouve obligée de hasarder cette manoeuvre pour ne pas périr dans son poste. Enfin elle peut être forcée, lorsque l'ennemi ayant reçu de grands renforts, il convient de se mettre à couvert de sa supériorité, et d'aller prendre un poste dont la bonté supplée à la foiblesse, où l'on se trouve.

Si l'armée, qui doit se retirer, est plus forte que celle qui la suit, tout le soin du Général, qui la commande, consiste dans la précaution de faire travailler quelques jours auparavant à ouvrir tous les passages et les défilés en arrière, afin que les troupes, qui feront l'arrière-garde, ne soient pas assez séparées des colonnes de l'armée pour qu'elles n'en puissent être facilement secourues. Si l'on doit se retirer par un bois, après avoir couvert et assuré les flancs de la marche par des corps d'infanterie, on

on fait prendre la tête des colonnes à l'artillerie et aux bagages ; on leur donne une avant-garde de dragons et troupes légères pour les mettre à l'abri des coups de main de l'ennemi. Si l'on avoit à craindre, que les ennemis détachent quelques corps considérables de leur armée, ou de leurs places, soit pour couper la tête de la marche, soit pour s'emparer de quelques passages difficiles, ou pour enlever l'artillerie et les équipages, on envoye de l'armée le nombre de troupes, que l'on croit nécessaires, pour prévenir ou repousser l'ennemi.

On laisse à l'arrière-garde quelques brigades d'artillerie, plus ou moins selon la proximité et les mouvemens de l'ennemi. Les unes suivent les manoeuvres des troupes, les autres s'emplacent et saisissent tous les avantages du terrain, pour assurer la retraite. Quand il se trouve beaucoup de défilés sur la route que l'on doit tenir, on augmente la quantité d'artillerie de l'arrière-garde de peur que l'ennemi ne l'attaque avec trop de supériorité, pendant que l'armée seroit occupée à les passer.

Quelquefois un Général se retire dans le dessein d'engager une affaire générale, et d'obliger l'ennemi de sortir d'un poste avantageux, pour le suivre ; comme fit M. le Prince à Lens. S'il prend ce parti, il retourne sur l'ennemi, lorsqu'il a passé quelque défilé difficile ; ou bien il se met en bataille derrière quelque montagne ou quelque bois pendant que les équipages et le reste des troupes suivent leur marche.

che, afin de mieux cacher l'embuscade à l'ennemi, et lorsque celui-ci s'avance, il le charge en flanc. Cette manoeuvre bien exécutée met infailliblement un grand désordre parmi ses troupes et assure le succès du combat.

Si l'armée, qui se retire, est plus foible que celle, qui la suit, ce qui arrive le plus souvent; après avoir pris toutes les précautions nécessaires, pour faire sa retraite en bon ordre, on fait marcher les troupes en diligence, (mais cependant sans confusion), quand même on risqueroit quelques soldats qui ne pourroient pas suivre; car c'est le cas, où l'on doit sacrifier une partie de ses troupes pour sauver l'autre, s'il n'y a pas d'apparence de sauver le tout, ce qu'on ne doit cependant faire que dans la dernière extrémité. Pour les bagages, il ne faut pas balancer à brûler ce qui peut embarrasser. Si l'on se voit pressé, de manière qu'il n'y ait pas moyen d'éviter un combat, on prend un poste avantageux, tâchant, autant qu'on le peut, de mettre l'armée en bataille derrière une montagne ou un bois, comme je viens de le dire, afin de charger les ennemis en flanc. Ou bien, lorsqu'ils suivent de près, on fait une contre-marche quand ils passent un défilé, afin de tomber sur une partie de leur armée, avant qu'elle ait le tems d'être jointe par le reste. Dans les occasions forcées, il ne faut point compter le nombre des ennemis; et quoiqu'on n'ait que la moitié, et même le tiers des troupes de leur armée, on peut prendre son tems si à propos, et

avec une telle résolution, qu'il soit aisé de les défaire.

L'ordre de bataille pour les retraites ne se peut prescrire, à cause des différentes circonstances, qui obligent de le changer presque à chaque instant. On se règle d'après la force ou la foiblesse des ennemis en cavalerie ou en infanterie. D'après leur proximité ou leur éloignement; enfin d'après le terrain où l'on se trouve, et celui où l'on doit marcher. La maxime la plus générale, en ces rencontres, est de marcher sur le plus de colonnes qu'on peut; excepté l'arrière-garde, qu'il faut faire retirer en bataille, et qui doit être composée des meilleures troupes. A l'égard de leur quantité, cela dépend du nombre des ennemis qu'on a à craindre.

L'histoire moderne nous fournit des retraites, qui ont fait grand honneur aux Généraux qui les ont dirigées, comme celles de Turenne à Marienthal, de Schuleinbourg à Pünitz, de Bellisle en Bohême, de Gages en Italie, et plusieurs autres non moins instructives. Mais aucune ne mérite mieux d'être comparées à celle de César, que les deux retraites exécutées par S. M. Roi de Prusse. Je me bornerai à dire quelque chose de la première.

Du champ de bataille, où les Prussiens venoient

noient d'être battus *), le Roi envoya ordre au Prince Ferdinand et au Maréchal Keith, qui commandoient le blocus de Prague, de tout disposer pour la retraite, et de cacher ces préparatifs par une nouvelle sommation aux Autrichiens, avec menace d'un assaut général, s'ils refusoient de rendre la ville; il détacha ensuite le Prince Maurice de Dessau avec le corps, qui avoit formé l'aile gauche pendant la bataille, pour passer l'Elbe à Nimbourg, y prendre et garder une position, qui devoit couvrir le flanc de la marche pendant la retraite, et traverser tous les mouvemens que pourroit faire le M. Dhaun à dessein de la troubler. En arrivant devant Prague, il trouva l'armée, qui bloquoit cette capitale, prête à marcher, selon l'ordre expédié la veille, l'envoi de la grosse artillerie, des attirails et des blessés déjà fait vers l'Elbe, et le M. Keith dans la position prescrite à la gauche de la Moldau, pour couvrir, avec les troupes qu'il y avoit assemblées, la retraite du Roi, qui marcha le même jour vers Brandeis, avec le corps campé du côté droit de la rivière. Celui du Maréchal suivit une heure après, se repliant par échelons. Le Prince Charles de Lorraine, qui étoit dans Prague, n'eut pas plutôt apperçu ce mouvement, qu'il fit sortir les troupes de la ville, il posta un gros corps d'infanterie dans la plaine de S. Marguerite: le reste se forma sur plusieurs lignes entre la ville et le Strohhof, la cavalerie dans la plaine qui est tout près

*) Kollin.

près de la place. Au moment que les corps du Ml. Keith décampa, les Autrichiens s'avancèrent sur la hauteur, qui est entre S. Marguerite et Welleslavin; mais y trouvant les grenadiers Prussiens, qui faisoient l'arrière-garde, rangés en bataille, ils firent halte, et se contentèrent de saluer de leur grosse artillerie les colonnes Prussiennes. Le Général de Schmettau, qui commandoit l'arrière-garde, se maintint dans son poste jusqu'à ce que les colonnes furent assez éloignées pour ne plus risquer d'être prises en flanc; et alors il se mit aussi en marche à pas lent, et sans se presser. L'ennemi fit souvent mine de vouloir l'attaquer, mais les bonnes mesures du Général et la contenance fière de ce corps le tinrent constamment en respect. Cette arrière-garde se retira ainsi jusqu'auprès du Monastère de Maria Victoria, où elle se trouva soutenue par le corps du Prince de Prusse, rangé en ordre de bataille sur un terrain élevé derrière Rusin. Toutes les troupes légères Autrichiennes harcelerent trés-vivement les Prussiens et tenterent, mais toujours vainement, de tomber sur le flanc des grenadiers. Les deux corps Prussiens continuerent leur marche dans le plus grand ordre, et arriverent le lendemain matin à Mikowitz. Le Ml. Keith, qui avoit dirigé la sienne par Welwarn à Budin, y passa l'Eger, et prit son camp entre Libochowitz et Lowositz, d'où il poussoit des postes le long de la rive gauche jusqu'à Werscholitz; et ensuite se rapprochant de Lowositz il appuya sa droite à cette ville, et sa gauche à Leitmeritz.

Le

Le Roi ayant passé l'Elbe à Brandeiss, et détruit les ponts, passa encore l'Iser, et campa près de Lissau, il repassa peu après l'Iser à Bénadeck, marcha sur Welnik, et entra dans le camp de Leitmeritz, au confluent de l'Eger et de l'Elbe, de façon que l'aile droite de l'armée appuyait à la ville, et l'aile gauche s'étendoit jusqu'au ruisseau, qui est entre Budowin et Disnowa, d'où le Roi envoya un détachement à Teschen; pour sa communication avec le Ml. Keith il fit rétablir le pont sur l'Elbe près de Leitmeritz. Il envoya ordre en même tems au Prince Maurice de Dessau d'abandonner son camp de Nimbourg, d'y rompre le pont, et de venir camper à Lissau. Par cette retraite, en longeant avec son armée la rive droite de l'Elbe, et la rive gauche de l'Eger, le Roi conserva ses communications avec la Saxe, la Lusace, et la Siléfie et se mit en situation de réparer promptement le désastre qui lui étoit arrivé à Kollin. Pour peu qu'on réfléchisse sur les mesures et les précautions qu'il prit, sur les différentes positions des corps, sur leurs mouvemens concertés, et sur toutes les combinaisons de cette retraite, on ne peut s'empêcher de convenir qu'elle ne soit une des plus savantes, des mieux conduites et des plus instructives, dont l'histoire militaire fasse mention.

Mou-

Mouvemens intérieurs de l'armée qui se retire.

Après ces notions générales, il me reste à parler des mouvemens intérieurs, que doit exécuter l'armée qui se retire. Quoique l'exécution des mouvemens rétrogrades rentre absolument dans ce que nous avons dit des marches d'armée, j'ai cru nécessaire d'en traiter séparément, ne pouvant donner trop de détails sur une des manœuvres les plus délicates de la guerre. Comme dans tout mouvement des marches l'essentiel est d'avancer, toute armée qui se retire ne sauroit prendre trop de soins pour renvoyer tout ce qui pourroit retarder ses colonnes.

Une armée se retire par lignes ou en colonnes. Quand on se retire en colonnes la répartition des troupes dans les colonnes est absolument la même que dans une marche en avant, à la seule exception que comme la réserve et la seconde ligne ont la tête des colonnes, si l'on vouloit reformer son ordre de bataille pour arrêter l'ennemi, chaque fraction, qui compose ces colonnes, seroit obligée préalablement de faire une contre-marche. (Fig. 1ere pl. XI.).

Aussitôt que la retraite commence, les derniers bataillons de chaque colonne font l'arrière-garde. Si l'ennemi s'approche trop de la queue

des

des colonnes, alors ils doivent faire halte et front, leur tête à l'ennemi, mais ne jamais s'éloigner assez des colonnes, pour pouvoir craindre d'en être coupés. Ordinairement on forme une arrière-garde séparée, composée de bataillons d'infanterie de ligne, de canons, de l'infanterie légère et d'autant de houssards et dragons que la nature du terrain peut le permettre. Ce corps prend la route, que l'ennemi prendra le plus probablement pour vous suivre et inquiéter votre marche. Voilà à-peu-près les dispositions générales relatives à toutes les retraites. Mais ensuite les diverses natures du terrain y apportent des changemens ou surcroits d'arrangemens et de précautions.

Quand sur le chemin de la retraite, il se trouve des défilés à passer, on y envoye d'avance quelques bataillons avec des batteries de position, pour occuper les hauteurs, qui dominent ces défilés et les routes, que doit suivre l'armée. Ces bataillons et batteries postés sur les hauteurs y restent jusqu'à ce que la colonne, qui a dû passer les défilés, y soit entrée en entier. Mais si la colonne étoit pressée par l'ennemi, à quelques 100 pas du défilé elle se formeroit toute ou en partie en bataille, et sous la protection de ses batteries se retireroit en échiquier à travers le défilé.

La cavalerie de l'arrière-garde est ce qu'il y a de plus embarrassant; car l'ennemi prenant ordinairement la plus grande partie de la sienne pour sui-

suivre plus vivement l'armée en retraite, menace principalement la cavalerie de l'arrière-garde, et l'attaquera surement avec vivacité, du moment qu'il remarquera qu'elle se prépare à rompre pour passer le défilé. C'est pourquoi il faut laisser quelques bataillons avec leurs canons dans l'endroit le plus convenable des environs du défilé, pour protéger la cavalerie; et quand elle n'aura plus rien à craindre ils se replieront sur le défilé protégés à leur tour par les batteries et les bataillons qui en garnissent les hauteurs.

Je suppose une armée campée auprès de Lichtenow la droite appuyée au lac près Kagel et la gauche en avant de Lichtenow, le front couvert par la fondrière et le ruisseau, qui se prolongent du lac de Kagel sur Gartzow. Cette armée doit se retirer sur Berlin. Cette marche rétrograde ne peut se faire qu'en deux colonnes, n'y ayant que deux chemins dans cette direction, celui de Tasdorf, et celui de Wöltersdorf. Mais auprès de ces deux villages se trouvent deux défilés. On détache à Tasdorf 2 bataillons avec une batterie de gros calibre, ils se postent et garnissent les hauteurs au de-là du défilé. L'armée se partage en deux colonnes de retraite dans l'ordre qu'indique la figure 1. pl. XI. La première colonne est composée d'abord de la cavalerie de l'aile gauche de la seconde ligne, de celle de la première, de l'infanterie de la moitié de la seconde ligne suivie de celle de la première; chaque partie de cette co-

lonne

lonne a la gauche en tête. La seconde colonne consiste dans la cavalerie de l'aile droite de la seconde ligne suivie de celle de la première ligne; vient ensuite l'infanterie de la seconde et de la première ligne; cette seconde a la droite en tête.

Chaque colonne garde en outre 5 escadrons de dragons, un bataillon d'infanterie légère, et les derniers bataillons de la colonne pour arrière-garde. La colonne de la droite marche par Rüdersdorf; et celle de la gauche par Herzfelde sur Tasdorf.

Aussitôt que la colonne de droite entre dans le défilé de Woltersdorf, un bataillon d'infanterie légère se jette dans le bois en avant du défilé; si cela est necessaire la cavalerie marchant sur deux lignes se retirera en échiquier, si non elle suivra l'infanterie sur le plus grand front compâtible avec les localités, pour diminuer la profondeur de la colonne. Mais comme il est à présumer que l'ennemi cherchera à profiter du bois pour harceler vivement avec ses troupes légères la queue de cette colonne, et que sa cavalerie déployée dans la plaine adjacente en tentera sérieusement l'attaque, la cavalerie de l'arrière-garde doit se former sur deux lignes derrière Rudersdorf, se retirer en échiquier, quand celleci aura entièrement passé le défilé, alors elle commencera sa retraite. Le bataillon d'infanterie légère, qui est posté dans le bois

bois et que l'on renforcera de quelques bataillons *), doit se maintenir dans son poste jusqu'après la retraite de la cavalerie, alors cette infanterie se repliera sur le défilé, et le passera à son tour.

La colonne de la gauche devant d'abord se retirer par une plaine assez étendue sera probablement la plus exposée aux attaques de l'ennemi. Il la fera suivre par la plus grande partie de sa cavalerie et de ses troupes légères, qui harcèleront cette colonne jusqu'au moment où son infanterie ayant pour la plus grande partie passé le défilé ne sera plus à portée de revenir sur ses pas, alors les troupes ennemies feront une attaque générale sur la queue de cette colonne livrée pour ainsi dire à ses propres forces. C'est à l'arrière-garde à prendre des précautions suffisantes et assez bien entendues pour déjouer les projets de l'ennemi. Dans la présente supposition, on fera former la cavalerie de l'arrière-garde sur deux lignes, la gauche appuyée au lac de Gross-Steinitz la droite flanquée par des batteries établies sur les hauteurs près Tasdorf; leur feu bien dirigé facilitera beaucoup sa retraite. L'infanterie légère et les autres bataillons de cette arrière-garde peuvent se poster avec leurs canons sur les flancs de la cavalerie; les circonstances décideront en quel ordre. Quand la cavalerie,

*) Plus ou moins selon la vivacité des tentatives de l'ennemi.

cavalerie, s'étant approché du défilé, aura diminué l'étendue de son front du nombre des escadrons, qui l'auront déjà traversé, l'infanterie, couvrant toujours les flancs des escadrons encore en ligne, occupera le grand chemin de Tardorf, et se postera dans la trouée formée par lac de Gross-Steinitz, et le petit lac qui est de l'autre côté du chemin. Le cabaret, qui s'y trouve, offre un poste avantageux à l'infanterie légère pour couvrir la retraite des bataillons de ligne de l'arrière-garde; quand ceux-ci sont retirés, alors elle se replie elle-même protégés par le feu des batteries des hauteurs.

La manière précédente de se retirer s'employe quand les montagnes en deçà du défilé dominent celle au-delà, mais si les localités présentoient l'inverse de cette situation, voici les petites différences qu'il y a à observer. Les bataillons envoyés pour occuper le défilé se formeront devant lui sur deux lignes en échiquier, par bataillons ou demi bataillons avec intervalles selon l'étendue et la disposition du terrain à garnir. On peut sans risque commencer par de grands intervalles car dans un mouvement rétrograde, les troupes ne sont déjà que trop portées à le diminuer et à se rapprocher les unes des autres. Ces bataillons se postent 7, 800 pas tout pas en avant du défilé profitant de toutes les chicanes que la nature du terrain peut offrir; quand toute la colonne ou l'armée a déjà passé en grande partie le défilé et que les hauteurs au de-là du défilé sont garnies d'ar-

d'artillerie, ce corps se rapproche de plus en plus du défilé et s'occupe des moyens de le passer.

Dans les pays de montagnes on laisse aussi peu de cavalerie qu'il est possible à l'arrière-garde, si l'on a des défilés à passer les grands-gardes et les piquets suffisent pour couvrir cette manoeuvre. Si l'armée devoit se retirer par un défilé, on garnit d'infanterie et d'une artillerie proportionnée les hauteurs avoisinantes les deux flancs de son entrée. Sous le feu de ces batteries les colonnes traversent le défilé; la cavalerie de l'arrière-garde se déploye devant le défilé appuyant ses ailes aux hauteurs garnies de troupes. Quand l'armée a passé, l'arrière-garde se replie sous la protection des troupes postées des deux côtés du défilé, ces troupes restent alors chargées de l'arrière-garde; pour mieux couvrir la retraite de l'armée, elles doivent toujours longer les hauteurs, qui se trouvent sur les flancs de la marche. (Fig. 2. Pl. XI.).

Si l'on devoit se retirer par un pays de plaine, la cavalerie soutenue d'artillerie à cheval devoit former la plus grande partie de l'arrière-garde; alors la cavalerie et l'infanterie de l'armée seroient partagées en 4 colonnes, ce qui rendroit la marche infiniment plus légère. (Fig. 3. Pl. XI.).

La formation des colonnes peut s'exécuter des deux manières suivantes, d'abord l'armée marchant

chant par le centre la gauche en tête. La 1ere colonne est composée de l'infanterie de l'aile droite de la première ligne, suivie de la cavalerie de cette même droite. La seconde colonne est composée de la droite d'infanterie et de cavalerie de la seconde ligne. La 3me colonne est formée de l'infanterie de la seconde ligne du centre à l'extrémité de la gauche suivie de l'aile gauche de cavalerie de cette seconde ligne; enfin la 4. colonne est formée du reste des troupes de la 1ere ligne. Si l'armée devoit se reformer en ordre de bataille, il y auroit des mouvemens préparatoires assez compliqués. Les divisions de la 1ere colonne feroient à droite, celles de la seconde feroient à gauche, et ces deux colonnes se traversant changeroient de place. Le même mouvement se feroit entre la troisième et la 4me colonne, de sorte que la troisième iroit occuper la place de la 4me, qui viendroit de son côté sur l'emplacement de la 3me. Les colonnes ayant fait halte sur leurs nouvelles places, toutes les divisions des colonnes feront à la fois une contremarche; lorsqu'elle sera achevée, on procédera à la reformation de la ligne par le deployement.

Mais pour éviter la complication de ce passage des colonnes entr' elles, voici une manière plus simple de faire marcher l'armée. L'infanterie de l'aile droite de la seconde ligne fait la première colonne suivie de la cavalerie de cette même seconde ligne; l'infanterie de l'aile droite jusqu'au

centre

centre de la première ligne fait la seconde colonne, suivie de la cavalerie de cette première ligne. La 3me colonne est composée de l'infanterie de l'aile gauche de la seconde ligne suivie de la cavalerie. Enfin la 4me colonne est composée de l'infanterie de la gauche du centre de la première ligne suivie de la cavalerie. Si l'on veut faire reformer l'armée, il n' y a qu'une simple contremarche à exécuter et l'armée se trouve en colonne prête à déployer.

Il vaut encore mieux, (et c'est beaucoup plus simple) former quatre divisions de l'infanterie des deux lignes et également quatre divisions de toute la cavalerie, deux divisions pour chaque aile. Toute l'armée marche alors la gauche en tête. La première colonne est formée de la 1. division de l'infanterie et de la 1. division de cavalerie (*) pl. X.) de l'aile droite. Les deuxièmes divisions d'infanterie et de cavalerie de l'aile droite, composent la seconde colonne. La 3me colonne contient la 3me division de l'infanterie et la première de la cavalerie de l'aile gauche. La 4. colonne est formée de la dernière division de l'infanterie et de la 2me de cavalerie de l'aile gauche.

L'in-

*) La première colonne peut se replier la droite en tête, la seconde colonne composée de l'infanterie de la première ligne marchera par la gauche.

L'infanterie de la seconde ligne a dans toutes ces colonnes la tête des colonnes; la cavalerie de la seconde ligne suit de même immédiatement l'infanterie. Quand dans cette retraite on n'a pas eu le tems de renvoyer ses bagages, le train et parc d'artillerie, on les fait marcher à la tête des colonnes donnant une escorte aux colonnes extérieures. Comme on ne sauroit rien ajouter aux régles et exemples, que nous venons d'offrir, je me contenterai de répéter, que le secret le plus profond sur le jour et l'heure de la retraite, l'attention de faire accommoder les chemins et applanir les obstacles, qui se trouvant sur la direction de la marche pourroient la retarder; la diligence dans la marche des colonnes; le bon ordre, la fermeté et la ruse réunis dans les combats qu'on est obligé de soutenir, la rapidité à s'emparer des avantages du terrain, à saisir la moindre faute de l'ennemi, tels sont les moyens que l'on doit faire concourir à assurer le succès d'une des manoeuvres la plus importante de la guerre. —

LIVRE TROISIEME

Des grands detachemens.

Dans le chapitre précédent je n'ai parlé, que des manoeuvres que l'on exécute avec l'armée entière; mais il se présente dans le courant d'une campagne mille circonstances, où l'on eſt obligé de n'agir qu'avec une portion plus ou moins considérable de l'armée; c'est-à-dire par détachemens. Ce livre sera consacré aux grands détachemens ou aux diverses expéditions que le Général fait exécuter ou tenter par des corps, qu'il détache.

On fait des détachemens pour fouiller le pays, reconnaître la position des ennemis, éclairer leurs démarches, s'emparer d'un poste, escorter un convoi, former la chaîne d'un fourrage, attaquer ceux de son adversaire, le prendre en flanc ou de revers pendant une bataille, couper ou garder des communications; enfin pour faire une diversion, et remplir un grand nombre d'autres objets. Il ne faut jamais faire de détachemens, qu'ils ne soient nécessaires

res ou utiles, car celui qui partage ses forces, sans nécessité, s'expose à être battu en détail.

Quel que soit l'objet d'un détachement, celui qui le commande doit parfaitement connoître le pays qu'il a à parcourir, la position de l'ennemi, et les directions qu'il convient de prendre relativement aux desseins de son Général, qu'il ne doit jamais perdre de vue, et auxquels il doit rapporter toutes ses combinaisons.

Il est censé, que tout détachement doit être composé de l'espèce de troupes la plus propre au pays où il doit agir. Si c'est des bois et des montagnes, ou un terrain difficile et coupé, le détachement sera d'infanterie, et n'aura que les dragons et houssards nécessaires pour fouiller le pays, et pour soutenir l'infanterie. Il sera au contraire de dragons et d'autre cavalerie légère dans des plaines ouvertes, et n'aura d'autre infanterie qu'un certain nombre de chasseurs, et d'infanterie légère.

On ne peut assez répéter, que dans toutes les entreprises, que l'on tente à la guerre, il ne faut jamais succomber à la tentation de faire une expédition quelqu'avantageuse ou facile qu'elle pût paroître, si elle écartoit du but de la campagne en faisant perdre du tems.

Parcourons les différens cas, qui peuvent déterminer les grands détachemens; et tachons de

fixer les régles générales qui conviennent à chaque occurrence.

Des Avant-gardes et Arrière-gardes.

Quoique j'aie déjà parlé des avant-gardes et des arrière-gardes à l'article des marches d'armée, craignant de ne pas l'avoir fait d'une manière assez détaillée, vû l'importance du sujet, j'ai cru nécessaire d'y consacrer un chapitre particulier. Je ne parlerai pas des dispositions intérieures des grands détachemens, c'est-à-dire de l'ordre que l'on doit suivre dans la répartition et l'arrangement des troupes, qui les composent. Les régles, que nous avons données à l'article des marches d'armées, demeurent invariables.

L'avant-garde est un grand détachement composé des diverses troupes de l'armée, dans une proportion indiquée par la nature du terrain qu'elle a à parcourir, et les obstacles qu'elle peut rencontrer. L'avant garde précède toujours l'armée, elle éclaire le pays où celle-ci doit marcher, éloigne les partis ennemis, occupe d'avance les positions importantes à saisir, s'y établit même de force si cela est nécessaire.

Le principal soin, que doit avoir, pendant sa marche, le Général commandant l'avant-garde, est de

de reconnoître le pays avec la plus grande exactitude, d'examiner les différentes positions offensives ou défensives, qu'il peut offrir. Quelque sécurité que l'éloignement de l'ennemi puisse inspirer, c'est toujours une bien grande faute que de s'avancer trop légèrement dans des défilés, sans les avoir reconnus avec toutes les précautions imaginables. Si ces défilés peuvent être importans, soit pour favoriser vos mouvemens en avant, soit pour assurer et protéger votre retraite, il faut que l'avant-garde s'en assure et les occupe avec des forces suffisantes pour pouvoir résister à toutes les tentatives de l'ennemi. Un seul défilé négligé par le Prince d'Orange pensa lui coûter la perte entière de son armée auprès de Senef; son bonheur fut que le Prince de Condé ne s'apperçut pas assez-tôt de cette négligence. Le danger que l'armée françoise commandée par M. de Vendôme, courut auprès de Luzzara, en 1702, prouve combien la régularité du service de l'avant-garde est nécessaire à la sûreté de l'armée; et combien il importe de ne jamais marcher sans précaution, car il ne faut jamais être exposé à combattre sans y être préparé.

Les troupes légères, qui accompagnent les avant-gardes, (souvent en grand nombre), ont deux objets à remplir; 1. elles doivent ouvrir la marche, et en couvrir le front et les flancs, pour la rendre plus sûre; 2. elles sont destinées à combattre avec l'avant-garde, quand il faut disputer à l'ennemi le terrain que l'armée doit occuper. Ces deux objets,

qui sont essentiels, peuvent être remplis dans toute leur étendue par les troupes légères, avec d'autant plus de facilité, qu'on aura réuni en elles la solidité à la légèreté.

Le front d'une avant-garde se dirigeant vers l'ennemi, est la partie à laquelle on doit principalement faire attention; il est donc nécessaire de la couvrir d'une assez grande quantité de troupes légères, pour escarmoucher ou pour combattre avantageusement tout ce qui voudroit retarder sa marche; l'avant-garde alors pourra arriver à tems à la position que l'armée doit prendre, sans rien changer à la marche de l'une ni de l'autre. Il est d'autant plus important qu'elle gagne promptement sa destination, qu'un quart d'heure de retard peut faire manquer une position essentielle, et déranger le plan d'opération pour tout le reste de la campagne.

Il suit de ce qu'on vient de lire, 1. que la majeure partie des troupes légères de l'avant-garde, doit marcher sur son front. 2. Qu'elles doivent avoir par échelons des détachemens en avant, afin d'être avertis à tems de la rencontre, de la quantité et de l'espèce des troupes ennemies, pour pouvoir se mettre incessamment en bataille, et les harceler, les combattre, ou les poursuivre (si leur nombre n'est pas trop disproportionné) sans retarder la marche du corps de l'avant-garde. 3. Qu'en pays ouvert l'infanterie doit suivre immédiatement

la

la cavalerie, la soutenir dans l'action, combattre même avec elle, ou favoriser sa retraite si elle étoit repoussée, et tenir ferme dans la position du terrain la plus avantageuse, jusqu'à l'arrivée du corps de l'avant-garde. 4. Que s'il importe d'arriver promptement à la nouvelle position, les troupes légères chargeront avec vivacité l'ennemi quoique supérieur, pour donner au corps, qui suit, le tems de s'y établir avant lui.

Les troupes légères destinées à couvrir les flancs de la marche de l'avant-garde, doivent marcher à droite et à gauche, (à une distance plus ou moins grande de la colonne) par petites troupes, qui en détachent elles-mêmes de plus petites sur leurs flancs, et ces dernières des védettes éparpillées sur le côté. Ces flanqueurs doivent toujours chercher les hauteurs qui ne les éloignent pas trop du gros; s'ils en rencontrent d'où ils puissent découvrir une grande étendue de pays, ils y resteront jusqu'à ce que ceux, qui les suivent, les relèvent. Lorsqu'ils traverseront un village, ils doivent s'arrêter sur la première hauteur jusqu'à ce que la troupe, qui les suit, ait passé. De cette manière, à moins que le pays ne soit extrêmement fourré ou montueux, on peut découvrir l'ennemi à plus d'une lieue à droite et à gauche, et prendre, avant son approche, les mesures nécessaires pour s'opposer à ses entreprises.

En pays fourré l'infanterie, en pays ouvert la ca-

cavalerie couvrira les flancs de la marche. Les troupes, qui y seront employées, se rapprocheront à un signal convenu, et à un second, se réuniront en corps.

Quand les troupes légères en apperçoivent d'autres sur le front ou sur les flancs de la marche, elles doivent aller les reconnoître; si elles sont ennemies et paroissent par leur nombre mériter attention, on en informera sur le champ le commandant de l'avant-garde, qui doit pour cette raison, avoir un poste fixe où on puisse le trouver.

De nuit, la marche sera plus lente, et les troupes, qui couvrent les flancs ou le front, doivent être plus rapprochées que de jour et en plus grand nombre, afin que l'ennemi ne puisse se glisser entr'elles sans être apperçu; pour obvier à cet inconvénient, elles s'arrêteront de tems en tems pour écouter.

En approchant de la position que l'armée doit occuper, si la tête de l'avant-garde ennemie y arrive, le chef des troupes légères les disposera de suite pour attaquer sans perte de tems, s'il n'y a point d'imprudence à le faire; et en donnera avis au commandant de l'avant-garde. S'il apperçoit dans cette position un village, un petit bois, une éminence, un château ou des haies, qui puissent faire poste et appui pour l'avant-garde, il y portera son infanterie, qui attaquera vivement l'ennemi

nemi s'il y étoit déjà posté; la cavalerie secondera cette attaque, en se plaçant sur les deux flancs ou sur un seul, pour tourner le poste, et se couvrir elle-même de l'infanterie ou du poste, quand il sera achevé. Si cet arrangement ne peut avoir lieu pour la cavalerie, on l'employera contre celle de l'ennemi suivant le besoin et les circonstances. Mais si l'avant-garde ennemie occupoit déjà la position, le chef des troupes légères en informera le commandant, d'après un examen réfléchi, lui mandera ce qu'il juge convenable dans la circonstance, et se préparera à exécuter les ordres qu'il prévoit recevoir. Il pourra en attendant, s'il n'y a rien à risquer, attaquer le poste le plus important, ou amuser l'ennemi par des escarmouches, jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde.

Les combats, qui se donnent dans ces circonstances, étant comme on l'a déjà dit, du nombre de ceux qui influent le plus sur le succès d'une campagne, le chef des troupes légères doit s'y conduire en homme de guerre, et ne rien négliger pour en tirer tout l'avantage possible. Dans la marche, elles étoient les védettes et la sûreté de l'avant-garde; ici, elles doivent être une partie essentielle des combattans. Du reste étant aux ordres du commandant de l'avant-garde, c'est à lui à disposer d'elles d'une manière avantageuse à l'armée, et conforme aux régles de la guerre. L'inspection des figures 5 et 6 de la planche XI.,

ache-

achevera de donner toute la clarté possible aux principes que nous venons de poser.

La figure 5. représente la marche d'une avant-garde en pays ouvert.

A, l'avant-garde, la cavalerie marchant à la tête.

B, troupes légères ouvrant la marche.

C, détachement de l'une et de l'autre arme, éclairant le front de la marche, et ayant leurs patrouilles en avant.

D, patrouilles des détachemens C pour communiquer avec les flanqueurs.

E, patrouilles des flancs.

F, flanqueurs détachés des patrouilles E.

G, H, I, infanterie légère postée dans des défilés, ou gorges durant le passage de l'avant-garde.

K, infanterie légère postée pour la garde d'un pont, jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde.

L, infanterie fouillant un bois, et ensuite un village.

Figure 6. représente la disposition des troupes légères d'une avant-garde, pour s'emparer d'une position que l'ennemi veut prendre.

A, tête des troupes légères ennemies, suivies de leur avant-garde, et qui s'avancent pour s'emparer de la position S V.

B,

*) En pays couvert, la disposition des deux armes seroit l'inverse de ce qu'elle est ici.

B, l'avant-garde, qui accélère sa marche pour arriver avant celle de l'ennemi.

C, cavalerie légère de l'avant-garde, qui s'est promptement mise en bataille entre le village X et la hauteur T, l'ennemi paroissant se diriger sur cette partie.

D et E, l'infanterie légère, avec son artillerie, qui a pris poste dans les haies du village X, et sur la hauteur T.

F, poste pour l'infanterie légère à la lisière du bois V. Si l'ennemi tentoit de pénétrer entre T et V, la cavalerie prendrait alors la position ponctuée entre ces deux points.

Y, grande ferme où l'on pourrait jeter de l'infanterie, pour recevoir les troupes, si elles étaient renversées, et maintenir la position jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde.

SX, position à prendre si l'ennemi attaquoit de ce côté; on jeteroit alors de l'infanterie dans la petite ferme U.

Z, poste où on a laissé de l'infanterie pour la garde du pont, jusqu'à l'arrivée de l'avant garde *).

*) Le village X, étant le poste le plus important, les troupes légères doivent d'abord s'en emparer, et s'il étoit occupé par l'ennemi, elles l'attaqueroient sur le champ, à moins qu'il ne fut impossible de le forcer; dans ce cas, elles prendroient la position défensive T. X, jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde, qui agiroit ensuite suivant les circonstances.

Des Arrière-gardes.

On appelle arrière-garde, le détachement qui est chargé de couvrir le mouvement en arrière ou la retraite que l'armée peut être obligée de faire devant l'ennemi.

Dans les mouvemens rétrogrades, l'armée est ordinairement couverte par une arrière-garde, proportionnée au danger qu'elle court d'être attaquée à dos. A cette arrière-garde on joint communément, la majeure partie des troupes légères à pied et à cheval, suivant la nature du terrain qu'elle a à parcourir; le reste sert à couvrir la queue et les flancs des ailes. Quand l'armée a des défilés à traverser, on y envoie la veille des troupes, qui y prennent poste, de manière à assurer les chemins et le passage des colonnes. Si on a à craindre pour les équipages, qui occupent la tête des colonnes, on les protège par des troupes qui marchent à leur tête et sur les flancs; de cette manière une armée est couverte de toutes parts. Les troupes légères, excepté celles qui sont à l'arrière-garde, sont conduites à peu-près, comme dans les marches en avant.

Si une marche en retraite doit se faire dans des pays de bois et de montagnes, et si l'ennemi a beaucoup de troupes légères, il faut s'attendre

à

à être vivement harcelé. Pour n'en être pas arrêté, et pour éviter la peine qu'elles peuvent occasionner, le Roi de Prusse conseille de ne faire des marches que d'un mille d'Allemagne (deux lieues); de couvrir les flancs et la queue des colonnes par des détachemens solides, pour charger avec résolution, (sans que la marche en soit retardée) les ennemis, qui viennent tirailler. C'est ainsi que ce Monarque s'est débarrassé en Bohême des essaims de pandoures et de croates, qui l'enveloppoient et le harceloient dans tous ses mouvemens.

A l'égard de l'arrière-garde, si c'est en pays de plaine, les troupes légères, qui la couvrent, marchent en bataille en échiquier, les escadrons pairs faisant front à l'ennemi, tandis que les impairs se retirent lentement par les intervalles des premiers, qui font à leur tour la même manœuvre, pendant que les autres soutiennent les charges de l'ennemi; et ainsi de suite autant que le terrain le permet, jusqu'à la fin de la marche, si elle a pu se continuer paisiblement. Quand le pays devient fourré, la cavalerie prend les devans, l'infanterie reste en arrière pour couvrir la marche; et pour plus de sûreté dans la retraite, les escadrons auront sur leurs flancs des détachemens de dragons et d'infanterie, destinés à les couvrir en cas d'attaque; les fantassins garnissent les buissons, les haies, les ravins etc., qui peuvent faire appui à la cavalerie; tandis que les dragons cherchent à prendre l'ennemi de revers. Si la retraite de ces déta-

détachemens est pressée, les dragons prennent chacun un fantassin en croupe, et se retirent promptement. Il est souvent plus sage d'abandonner les troupes légères à elles-mêmes, que d'engager pour les secourir, un combat, dont le succès [illegible] toujours douteux.

Si les troupes légères de l'ennemi se présentent en nombre inférieur ou égal, on continuera la retraite, lâchant seulement quelques escadrons sur ce qui approche de trop près. S'il se dispose à vous entamer, l'arrière-garde s'arrêtera, afin de soutenir les troupes laissées en arrière pour la couvrir, tirera quelques volées de canon sur l'ennemi, et le chargera s'il est nécessaire; mais un chef de troupes légères, qui couvre une arrière-garde, ne doit pas s'en faire secourir trop légèrement, parcequ'il importe que la marche ne soit pas retardée sans raison. En suivant sagement la conduite qu'on vient de prescrire, on se débarrassera infailliblement et en peu de tems, de la cavalerie légère de l'ennemi. Quand l'ennemi est repoussé, l'arrière-garde se remet en marche, toujours couverte par les troupes légères.

Lorsque l'ennemi fait suivre l'arrière-garde par des troupes de ligne, qui menacent de l'attaquer sérieusement, elle doit s'occuper des moyens de les arrêter. On observera seulement, qu'alors les troupes légères à cheval escarmouchent avec l'ennemi, et celles à pied se jettent dans les buissons, ravins, haies, maisons, bois, vignes, etc, qui

se

se trouvent sur le front et les flancs, pour arrêter l'ennemi et donner le tems à l'arrière-garde d'occuper une position avantageuse. Du reste le commandant dispose d'elles suivant les circonstances et le terrain.

Si l'armée a une rivière ou un défilé à passer, l'arrière-garde arrêtera suffisamment l'ennemi pour qu'elle ait le tems d'exécuter son opération: ensuite l'arrière-garde, renforcée par les troupes, qui avoient été placées pour la garde du défilé ou des ponts, se retire avec elles, les troupes légères passant les dernières. Pour assurer cette retraite, on doit garder les hauteurs qui bordent ou dominent le défilé, ou placer des troupes pour couvrir les ponts; les dragons se retirent d'abord et l'infanterie les suit; cette dernière arme doit se poster avantageusement avec son canon, et faire un feu vif et soutenu. Dans cette occasion ainsi que dans plusieurs autres, la fermeté peut seule tirer d'embarras les troupes légères, ordinairement abandonnées et sacrifiées pour le salut de l'armée. Quand l'ennemi les serre de près avec des forces supérieures, leurs démarches ne doivent pas être incertaines; il faut au contraire qu'elles manifestent une hardiesse qui en impose; autrement elles seraient infailliblement détruites.

Quand un corps de troupes pesantes poursuit une arrière-garde qui lui est inférieure en force, la conduite des troupes légères, qui en couvrent la mar-

marche, est fort délicate; il est également dangereux pour elles de se compromettre trop ou trop peu; car si elles se commettent inconsidérément, elles seront accablées par le nombre ou enveloppées; le secours de l'arrière-garde étant alors insuffisable pour les dégager, elle est forcée d'en venir à un combat dont l'issue est incertaine, et peut compromettre son salut et celui de l'armée. Si les troupes légères s'éloignent trop de l'ennemi dans la retraite, il serrera l'arrière-garde de si près qu'il la contraindra à combattre; et s'il a de l'avantage, l'armée sera obligée de revenir sur ses pas pour le repousser, ou de sacrifier son arrière-garde et de hâter sa marche pour s'éloigner: deux partis qu'il est également prudent d'éviter. Le juste milieu qu'il faut tenir dans ces occasions critiques, ne peut être suggéré que par l'expérience et une grande capacité. La figure 7 de la planche XI. réprésente la marche de l'arrière-garde. Elle indique l'emploi des troupes légères, dans la retraite d'une arrière-garde et le passage d'un défilé.

A, marche de l'arrière-garde pour passer le défilé.

B, flanqueurs d'infanterie dans le bois, et de cavalerie en plaine.

C, infanterie légère allant prendre poste dans le défilé U, sur les hauteurs, V et W, dans le bois T et dans le village S.

D, cavalerie légère couvrant la retraite de l'infanterie C, et se retirant ensuite en échiquier

quier avec son artillerie, pour arrêter et contenir la cavalerie ennemie Z.

E, dragons couvrant le flanc droit de la cavalerie, et soutenant les tirailleurs X postés derrière des haies, et qu'ils prendroient en croupe s'ils étoient exposés.

F, dragons couvrant le flanc gauche de la cavalerie et soutenant les escarmoucheurs R, qui viennent après se former en Y, G, S, T, U, V, et W, disposition de l'infanterie pour favoriser la retraite et le passage du défilé à la cavalerie D, laquelle étant arrivée au delà, se formera pour favoriser à son tour la retraite de l'infanterie.

Détachemens pour harceler l'ennemi, le connaître et brûler ses magasins.

De pareils détachemens ne sont guères composés que de cavalerie. On harcèle l'ennemi dans sa marche, quand on veut ralentir sa poursuite, ou l'attaquer avec plus de forces réunies; quand il prête le flanc; dans une retraite, si on veut entamer son arrière-garde, lorsqu'elle s'engage dans un défilé, ou passe une rivière, etc.

Lorsqu'on a pour objet de retarder la marche de l'ennemi, pour le joindre ou pour l'éviter, il est

eſt important que le chef des troupes légères ſache s'il a à traverser une petite rivière ou des ruiſſeaux, afin de s'oppoſer à propos au paſſage, s'il ne peut arriver que quand une partie des troupes de l'ennemi ſont paſſées, il les retarde autant qu'il eſt poſſible par des attaques vives et ſouvent réitérées. Dans tous les cas il eſt néceſſaire de ſavoir par les eſpions, déſerteurs et priſonniers, le jour et le moment précis où l'ennemi ſe met en marche, afin de former d'après ces connoiſſances des diſpoſitions avantageuſes.

Pour faire eſſuyer quelque perte à l'ennemi, on met à ſa ſuite un grand nombre de troupes légères; elles le ſuivent de près, et pour peu qu'il faſſe un mouvement haſardeux, pour peu qu'il ſoutienne ſes troupes avec négligence, ou que le déſordre s'y mette, elles le chargent vivement. On doit ſeulement obſerver de faire ſoutenir à une certaine diſtance chaque troupe qui charge, par une autre toujours prête à la recevoir, quand elle ſe retire, ou à la dégager ſi elle eſt enveloppée ou embarraſſée.

Quand on n'a pour objet que de mettre l'ennemi en déſordre ou de l'entamer, les troupes qui chargent, doivent pouſſer leurs avantages, tant qu'elles n'éprouvent qu'une médiocre réſiſtance; et ſe retirer ou s'arrêter ſi l'ennemi oppoſe de la vigueur. Mais ſi on parvient à mettre la confuſion dans un corps d'armée, il faut tâcher de l'augmenter, en le char-

chargeant continuellement pour l'empêcher de se rallier.

Si les troupes légères ne trouvent point de prise dans une partie, elles se porteront lestement vers une autre; tournant sans cesse autour de l'ennemi, se partageant en plusieurs corps, pour inquiéter ses colonnes par la tête, les flancs et la queue, et ne lui laisser aucun repos. On ne doit rien négliger, pendant qu'on charge les colonnes pour enlever des équipages, enclouer quelques pièces de canon, et faire des prisonniers. Mais quand il s'agit de retarder la marche de l'ennemi, pour que l'armée puisse l'atteindre et l'attaquer, les troupes légères doivent le charger en ordre, vivement avec plusieurs corps réunis, et rangées sur deux ou trois lignes pleines ou en échiquier, suivant les circonstances, afin de le forcer à prendre une disposition défensive, et de faire arrêter au moins son arrière-garde. Plusieurs charges semblables peuvent la mettre en désordre, et obliger l'armée ennemie de faire halte pour se rallier; alors votre objet eſt rempli. On doit mettre à ces attaques la résolution et le soin que leur importance exige; car si après une bataille gagnée, on parvient à renverser l'arrière-garde de l'ennemi, il arrive ordinairement que son armée se met dans un si grand désordre, qu'on peut quelquefois l'anéantir, sans courir aucun danger.

Ce qu'on vient de dire ne concerne que la ca-

valerie légère, qui eſt ſeule en état par ſa viteſſe, d'atteindre promptement l'ennemi; l'infanterie la ſuivra pour la ſoutenir en cas de malheur, pour attaquer à ſon tour ſi elle peut arriver aſſez-tôt, ou enfin pour être employée au beſoin, ſi l'affaire devient générale.

Si le détachement doit obſerver et harceler l'armée ennemie, il faut imiter la conduite du Général Lascy, qui côtoyant en 1760 l'armée du Roi de Prusse dirigée vers la Silésie, lui causa des pertes conſiderables, et l'obligea de retourner vers l'Elbe pour ſe rapprocher de ſes vivres. Il calcula et compassa toujours ſi bien ſes mouvemens, et ſut choiſir avec tant d'intelligence ſes camps et ſes poſtes, qu'il remplit parfaitement ſa commiſſion ſans jamais ſe compromettre; et qu'à Roth-Lausnitz les Pruſſiens tenterent envain d'entreprendre ſur ſon détachement.

Si le détachement a pour objet de reconnaître l'ennemi, il doit être plus ou moins fort, ſelon qu'il s'agit d'un poſte, d'une partie de l'armée, ou de l'armée entière. Il faut qu'il marche alors par échelons. Le commandant ne doit s'avancer et approcher de l'ennemi qu'avec peu de monde, aſſez ſeulement pour lui ſervir d'eſcorte, et faciliter la reconnaiſſance. Si l'ennemi détache des troupes, on ne doit pas s'opiniâtrer, car elles peuvent être renforcées d'un moment à l'autre; mais il faut ſe battre en retraite pour les attirer loin de leur poſte.

A mesure qu'on se retire, les échelons se repliant les uns sur les autres, on se renforce, et l'on peut aisément punir l'imprudence de ces troupes, si elles s'éloignoient trop de leur poste. Pour faire tomber l'ennemi plus facilement dans le piège, les échelons doivent s'embusquer, si le terrain le permet, et lorsque la tête est bien engagée dans l'embuscade le prendre en queue et en flanc, tandis que les troupes en retraite font volteface, et le chargent de front. Des prisonniers qu'on fera on tirera les éclaircissemens, que la découverte interrompue ou imparfaite n'avoit pu fournir.

Si le détachement est destiné à attaquer un poste, sa force doit être réglée sur celle de l'ennemi, afin de ne pas échouer. Il faut alors marcher ensemble et avec toutes les précautions indiquées pour les marches secrètes et rapides. Il s'agit de surprendre, et d'attaquer brusquement. Le nombre et la disposition des attaques dépendent des forces qu'on a, et du local. Mais le tems favorable c'est toujours la nuit, et l'arme décidante c'est la bayonnette.

Si le détachement est fait pour une expédition lointaine, ou pour causer une diversion à l'ennemi, l'officier, qui le commande, doit être un homme de tête et de courage, capable de prendre les mesures les plus justes, et de bien compasser tous ses mouvemens, afin de réussir sans s'exposer à être coupé et battu. Tel se montra le Gé-

néral Haddik lorsqu'en 1757 il partit de la Lusace pour faire une diversion dans le Brandebourg. Il en surprit la capitale par une marche bien combinée, secrète et rapide. Il leva de grandes contributions, et fit beaucoup de prisonniers. Son corps n'étoit que de 4000 hommes, l'on crut pourtant que ses forces répondoient à sa contenance. Cette diversion dérangea les operations des Prussiens dans la Thuringe. Le Roi détacha le Prince Maurice de Dessau avec un gros corps de troupes pour dégager sa résidence, mais le Général Haddik avoit fait son coup, et il exécuta sa retraite dans le plus grand ordre.

Si l'on veut détruire les magasins ou les dépôts de l'ennemi, on n'a qu'à se proposer pour modèle l'expedition du Prince Henri de Prusse au mois d'avril de 1759. La marche et les opérations de ses détachemens furent combinées avec tant de finesse, et exécutées avec tant de célérité, que les postes d'infanterie hongraise derrière Peterswald ayant été surpris, deux corps arrivèrent en même tems à Aussig, à Töplitz, y détruisirent les dépôts de farine et de fourrage; et marchant ensuite sur Lipay s'emparerent des magasins de Lowositz et de Leitmeritz. Un autre corps brûla tous les bateaux sur l'Elbe et se saisit du dépôt qui étoit à Budyn. Le détachement du Général Hulsen, se dirigeant en même tems sur Balberg, l'ennemi fut tourné par la cavalerie Prussienne, qui passa par Bresnitz, et fut aussi pris en flanc par le colonel

Bel-

Belling, de sorte que le Général Benard, cinquante officiers, et deux mille soldats furent faits prisonniers. D'un autre côté le Général d'Ascherleben s'empara du magasin de Saatz, et un corps poussé en avant se saisit de ceux de Libochowitz et de Worwizschau. On brula enfin tous les ponts sur l'Eger, et l'on détruisit tous les magasins le long de cette rivière. Tout cela s'exécuta en deux jours avec un concert admirable de mouvemens et de dispositions, avec une rapidité étonnante.

Fourrages.

Les fourrages, qui sont si essentiels pour la subsistance d'une armée, et la promptitude et sûreté de ses opérations, sont de deux espèces; *fourrage, au vert*, *fourrage, au sec.* On réserve les fourrages au sec pour les quartiers d'hivèr, car il est impossible d'avoir des magasins assez considérables pour fournir une armée de fourrages secs pendant toute une campagne; et quand même cela se pourroit, il seroit bien difficile d'avoir suffisamment de voitures pour les transporter ou les faire arriver avec sûreté partout où iroit l'armée. C'est donc sur les fourrages verts que l'on établit les manoeuvres d'une armée nombreuse; c'est même souvent par la nécessité d'attendre le tems où il y en a, qu'on n'entre en campagne, que quand les herbes et les grains commencent à être déjà un peu

peu grands. On ne peut trop recommander de ménager les fourrages en campagne, car faute de n'en plus avoir à portée de soi, on peut se trouver dans le cas de quitter un camp avantageux. Ce qui peut faciliter à l'ennemi l'exécution de ses projets; ou le délivrer des inquiétudes, que lui donnoient le camp et la position que l'on occupoit. Il faut aussi choisir toujours ses camps de manière qu' avec les propriétés nécessaires ils ayent celles de rendre ses fourrages aisés et sûrs, et ceux de l'ennemi dangereux et difficiles; car la difficulté des fourrages a une grand influence sur les opérations d'une armée.

„J'ai vu quelquefois, dit M. de Silva, de „très-mauvais arrrangemens pour les fourrages. On „ne se contentait pas de fourrager sans menage„ment dans l'enceinte des gardes et aux environs „du camp pour les premiers jours seulement, mais „on continuoit à consommer ainsi les fourrages les „plus à portée tout à la ronde, et on donnoit par „là le tems à l'ennemi d'enlever ou de rendre fort „hasardeux les plus éloignés, dont on auroit pu „profiter au commencement. Je n'aurois, peut„être, rien trouvé à redire à cette conduite dans „un camp de passage; mais dans des camps à de„meure elle est certainement étrange. Il faut y „en tenir une toute différente. C'est par les plus „éloignés, sur-tout par ceux qui sont en avant, „qu'on doit commencer, se réservant toujours les

plus

„plus proches. *) En s'emparant d'abord de ceux, „dont l'ennemi peut profiter, c'est autant d'enle„vé à sa subsistance, et par cette disette on lui „cause de grands embarras. On doit commencer „par reconnaître exactement tous les fourrages, et „après en avoir évalué la quantité on en règle la „distribution relativement au tems qu'on doit sé„journer, il est de la plus grande importance d'être „économe sur les fourrages; autrement l'on est „bientôt réduit à la néceſſité de décamper pour en „chercher ailleurs, et on abandonne peut-être à „l'ennemi une position qu'il fallait garder, ou même „on s'expose par ce changement forcé à se faire „battre. "

Il ſeroit à désirer qu'il y eût dans les fourrages plus d'ordre et de secret qu'il n'y en a ordinai-

*) Mais il faut beaucoup d'attention pour empêcher que les fourrages intermédiaires ne soient point abimés. On laisse souvent prendre aux escortes les chemins qu'elles veulent. Les fourrageurs auſsi vont à travers champs; chaque file se fraye sa route pour aller et sa route pour revenir; et combien de files de fourrageurs! Pour lors il est inutile de vouloir réserver ces fourrages; ce seroit en pure perte. Il faut donc ouvrir un certain nombre de routes pour les escortes et les fourrageurs, dont on doit former des colonnes, et empêcher sous des peines très-sévères, que qui ce soit ne s'en écarte. Il faut dans l'ouverture de ces routes toucher le moins qu'on peut aux fourrages, et aimer mieux les alonger un peu, que les raccourcir aux dépe nsde leur conservation.

dinairement, et il faudrait en contracter l'habitude dans ceux même qui ne se font pas à portée de l'ennemi. Mais lorsqu'on est à cette portée, il faut en cacher soigneusement le tems et le lieu, et tâcher de savoir où et quand l'ennemi fait les siens; parceque, fourrageant en même tems que lui, vous pourrez le faire en toute sûreté. Prenez bien garde cependant, que ce ne soit pas de son côté un faux fourrage pour vous donner le change, et vous tomber ensuite sur le corps. Vous devez vous attendre à ces sortes de ruses de la part d'un ennemi entreprenant, dès qu'il se sera apperçu que vous vous habituez à cela.

Il faut avoir une parfaite connaissance de sa position, et de tout le pays qui l'environne, pour fourrager à portée de son camp. Mais généralement tous les lieux qu'on veut fourrager, et les chemins qui y conduisent, doivent avoir été reconnus auparavant avec toute l'attention possible, tant pour évaluer au juste la quantité du fourrage, que pour régler les escortes. Le calcul des rations de fourrage nécessaires à l'armée doit être exact, et la connaissance des terres complette, pour savoir à-peu-près ce qu'elles en peuvent fournir en raison de leur qualité et de leur culture. *)

On

*) Je vis une fois calculer un fourrage sur 100000 toises quarrées, qui devoient donner 5000 trousses. Elles n'en donnèrent que 3000. C'est qu'on avoit supposé le terrain également fertile par-tout, et qu'on l'avoit trop

super-

On déterminera alors avec précision l'étendue à fourrager, et le nombre des chevaux qu'on y doit employer.

Avant que d'aller reconnaître un fourrage, on doit non-seulement savoir le nombre de chevaux des cavaliers qu'il y a dans l'armée; mais aussi celui de chevaux des équipages des officiers; celui des chevaux d'artillerie et des vivres, et en détail ce qu'il faut à chaque troupe, afin d'en faire une répartition proportionnée.

On doit supputer ceux qui peuvent aller chercher le fourrage au jour projeté, et supposé qu'on veuille y envoyer 20000 chevaux, reconnoître un terrain pour 20000 trousses *). Pour cela il faut savoir

superficiellement examiné. On n'avoit pas même reconnu, ni par conséquent déduit, un espace marécageux qui se trouvoit au centre. Sylva, Pensées sur la Tactique et la Stratégique.

*) Le Maréchal de Saxe s'élève contre l'usage universel et immémorial des trousses. Il est incroyable, dit-il, combien on estropie de chevaux avec les trousses. Elles leur restent sur le corps quelquefois 8 à 10 heures, et pesent jusqu'à 600 livres, et quelquefois d'avantage. Si dans des défilés une trousse se rompt, qu'elle tombe, qu'un cheval s'abat, voilà toute la cavalerie arrêtée. Les autres chevaux qui ne peuvent supporter leurs charges s'inquiétent, ils toupillent, et se heurtent. Voilà tout aussitôt 20 trousses à bas. Quand il pleut, les chevaux enfoncent, glissent, et s'abattent, les trousses traînent

savoir la quantité de toises, qu'il faut de terrain pour produire une trousse, soit en froment, seigle, et avoine, ou autre grain; et observer la différence et la qualité du terrain, s'il est du meilleur, du médiocre, et du mauvais, et se dire en suite (car un terrain donne plus qu'un autre): en un terrain comme celui-là, il me faut (supposé) 20 toises quarrées de froment pour faire une trousse: je vois ici une plaine de froment presque quarrées, et qui a à peu près 7 à 800 toises sur chaque face: je calcule l'un par l'autre nombre, et je trouve 560000 toises quarrées, qui partagées en 20 me don-

nent dens les boues, le dessus n'est bon qu'à jeter; de façon qu'il y a toujours un grand tiers de perte. Il vaudrait mieux ne rien donner aux chevaux, que de le leur faire payer si cher.

Pour remédier à cet inconvenient, le Maréchal propose des sacs de 7 pieds de tour sur 5 de haut, avec des bretelles pour y passer les bras. Les cavaliers les remplissent de fourrage, montent à cheval et se les font donner par leurs camarades sur la croupe, placés sur les deux bâtines le plus près du dos qu'il est possible.

Je trouve ces sacs fort bons, mais leur transport n'a gueres moins d'inconvéniens que celui des trousses relativement aux chevaux. De ceux-ci il en faut toujours le même nombre, et peut-être davantage; leur charge n'est pas moins pesante ni plus avantageusement placée, et elle ne les fatiguerait ou ne les estropierait pas moins: en un mot ces sacs sur la croupe des chevaux n'ont d'autre utilité réelle que de prévenir la dissipation et l'endommagement du fourrage.

donnent 28000 trousses. Mais comme les troupes fourragent assez généralement sans soin ni économie, qu'il y a même beaucoup de gaspillage, il en résulte qu'il s'en gâte plus qu'il ne s'en enléve: ainsi il faut conclure qu'il n'y a là que pour 18 à 20000 chevaux. Il résulte de la façon dont nos troupes fourragent, qu'elles consomment le double, et par conséquent on est obligé de demeurer la moitié moins dans un camp qu'on ne voudroit; et comme il faut nécessairement donner plus d'escortes par rapport à l'étendue, l'on fatigue davantage les troupes.

Pour savoir combien une pièce de terre, ou une plaine a de toises quarrées, il n'y a qu'à se promener le long de ses côtés à pied, ou à cheval, pour les mesurer, et en même tems examiner si tout le terrain se ressemble; s'il n'y en a pas de non-valeur, telles que des bois, des marais; et compter toujours le fourrage au-dessous de ce qu'il y en a, afin de n'être pas obligé de relever la chaine, quand elle est faite. Avec ces principes, l'habitude donnera aisément une connoissance par approximation qui sera suffisante. On peut encore faire cette estime sur la distance des lieux, et dire: depuis l'endroit où je suis jusqu'à un tel village, il y a une lieue, évaluée à 2500 toises, je donnerai autant de large à mon enceinte, il n'y a point des bois, ni de marais dans cette étendue; dans ce pays le tiers des terres reste en bled, le tiers en mauvais grain, et le dernier tiers se repose: menu

grain

grain produit moins: ainsi j'estime qu'il y a 100000 trousses dans cette lieue quarrée, et en déduisant un quart pour le gaspillage, restera 75000 trousses.

Si le fourrage se fait au sec, et que l'on ait le tems d'entrer dans les granges, on mesurera les différentes dimensions des fourrages, qui y sont contenus, pour connoître le nombre des toises cubes qu'il y en a; et par une estimation dont on doit avoir fait l'épreuve, on saura combien on peut faire de trousses dans une toise cube. L'on peut aussi tirer des lumières des gens du pays, en s'informant combien tel village nourrit de bêtes à cornes, ou de chevaux pendent l'hivèr; si ce village a suffisamment de ses recoltes, ou s'il en tire d'ailleurs. Si l'on dit qu'il s'y nourrit (supposé) 100 bêtes à cornes, ou chevaux, selon le pays; ces bêtes vont pâturer plus ou moins long-tems pendant l'hiver. Ainsi il faut estimer dans tel pays, à combien de journées entières peut être évaluée la consommation de chaque bête pour sa nourriture. Si cela va à 100 journées, et que ces bêtes n'aient point d'autre nourriture que ce qui est dans les granges, cela sera 100 bêtes pour 100 jours; ce qui donnera à peu près 10000 rations.

Avant d'ordonner le fourrage, le Général va lui-même avec un détachement, ou envoie reconnoître l'endroit, où l'on peut fourrager. La force des escortes, grandes et petites, est calculée non-seulement sur la nature et l'extension du terrain qu'on

qu'on doit embrasser, et sur le nombre des fourrageurs, mais aussi sur la position, la force, et la distance de l'ennemi. Le tems dont il a besoin pour franchir cette distance, celui de la durée des fourrages, celui qu'exige la retraite; tout cela doit être calculé, combiné, comparé; c'est sur ce tableau, que le Général, qui commande le fourrage, présente au chef de l'armée, qu'on peut régler le nombre des troupes, dont il a besoin.

Quand l'Officier-Général a bien pris toutes les précautions, qu'il croit nécessaires, il se rend à l'heure marquée dans l'endroit où les troupes commandées doivent s'assembler, et les conduit lui-même sur les lieux, qu'il a reconnus. Il en forme une chaîne, pour embrasser tout le terrain du fourrage, mettant la cavalerie en petites troupes qu'il dispose à quelque distance les unes des autres, de manière qu'elles puissent se voir et se joindre en cas de besoin; et poste l'infanterie dans les lieux, où il l'aura jugé convenable. Il charge le principal officier, qu'il a sous ses ordres, de veiller sur la droite, confie à d'autres la gauche et le centre, et garde auprès de lui un corps considérable, avec lequel il se place dans l'endroit le plus à portée de secourir le côté, qu'il croit pouvoir être attaqué.

Il me semble qu'il seroit préférable que le Général au lieu de garder toute la réserve, auprès de lui, la partageât en trois corps, lesquels, postés

à trois points également éloignés du centre et de la circonférence, seroient bien plus à portée de soutenir les endroits, où l'ennemi tenterait de percer, et pourroient aisément se réunir, si le besoin l'exigeoit.

Dans le tems, qu'il travaille à exécuter cette disposition, les fourrageurs s'assemblent à la tête du camp avec les officiers commandés pour les contenir. Ces officiers les doivent conduire en ordre, suivant l'ordre de marche réglé, empêchant que qui que ce soit ne s'écarte de son chemin, et ne se mêle avec les fourrageurs d'une autre troupe. Les fourrageurs ne se mettent point en marche, que l'Officier-Général chargé du fourrage ne les envoie avertir, ce qu'il ne fait, que lorsqu'il a posté toutes les troupes, qu'il a sous ses ordres. On ne laisse point débander les fourrageurs qu'ils ne soient tous arrivés dans la plaine destinée pour le fourrage. Les postes, qui forment la chaîne, doivent empêcher, sur toutes choses, qu'aucun fourrageur ne sorte de l'enceinte, comme la plûpart s'efforcent de le faire afin d'aller marauder; et c'est ce qui fait que, lorsqu'on n'a pas toute l'attention nécessaire pour le prévenir, on perd une grande quantité de chevaux.

L'Officier-Général, qui commande le fourrage, a d'ordinaire la précaution d'envoyer de petits partis du côté où les ennemis peuvent venir, pour être averti assez à tems de leur marche et de leur nom-

nombre; afin que, s'il étoit trop considérable, il donnât ordre de bonne heure aux fourrageurs de se retirer; et qu'il pût faire sa retraite avec les troupes sans précipitation, et sans qu'il lui arrivât aucun échec. Mais s'il apprend que les ennemis, qui viennent à lui, ne sont pas supérieurs en force, il se met en état de les recevoir, sans que les fourrageurs soient contraints de se retirer, avant que leurs trousses ne soient faites. Il a grande attention de faire tenir, autant qu'il se peut, tous les fourrageurs ensemble, afin de pouvoir les retirer facilement et en peu de tems, si le cas le requiert. Il envoie des officiers pour les hâter, et les faire partir à mesure qu'ils sont prêts. Surtout il ne doit pas permettre qu'ils reviennent deux ou trois fois, comme il arrive fort souvent, lorsque le fourrage se fait près du camp; ce qui fait que les troupes de la chaine ne s'en retournent qu'à nuit close, et restent trop longtems hors du camp. Pour empêcher ce retour des fourrageurs, l'Officier-Général a la précaution de laisser sur les derrières quelques troupes, qui empêchent qu'ils ne reviennent une seconde fois, et qui veillent en même tems à la sûreté de la communication du lieu du fourrage au camp.

Les fourrageurs s'en retournent au camp à mesure que leurs trousses sont faites; ils sont ramenés, autant que faire se peut, par les officiers qui les ont conduits en allant.

Un Officier-Général, qui commande un fourrage, doit avoir grande attention à ne pas prendre le change, s'il est attaqué par l'ennemi; car il arrive souvent, lorsque l'enceinte du fourrage est grande, que les ennemis font de fausses attaques d'un côté, afin de l'obliger d'y porter toutes ses troupes, ou une bonne partie, pendant qu'ils tombent avec de plus grandes forces du côté, qu'on aura dégarni. Par cette ruse ils enlevent un grand nombre de fourrageurs. On peut parer à cet inconvénient, ainsi que je l'ai dit, par le moyen des partis qu'on envoie vers l'ennemi, et qui donnent avis de ses mouvemens. On ordonne aussi aux troupes, qui forment l'enceinte, de ne point sortir de leurs postes sans ordres; d'ailleurs l'Officier-Général ne doit marcher à l'endroit attaqué, qu'avec une partie du corps qu'il tient en réserve; ou, s'il le fait avec le tout, ce n'est que lorsqu'il connoit le véritable endroit par où l'ennemi veut pénétrer.

Le fourrage étant fini, l'Officier-Général envoie plusieurs officiers pour bien examiner s'il ne reste aucuns fourrageurs dans la plaine, et s'étant assuré qu'ils sont tous partis, il donne ses ordres pour retirer les postes d'infanterie, commençant par les plus avancés qu'il fait marcher devant; il assemble ensuite toute sa cavalerie dispersée, et il la fait retirer par troupes en bon ordre, demeurant à la dernière.

Les troupes destinées pour l'enceinte du fourrage se retirent d'ordinaire sur trois colonnes, par la droite, le centre et la gauche; à moins que celui qui les commande en chef ne juge à propos de les rassembler pour les faire marcher toutes ensemble. Quant à l'ordre de retraite, on le régle sur la nature du pays par où l'on marche, afin de placer chaque arme à son avantage.

On est quelquefois contraint de faire des fourrages si voisins de l'ennemi, et si aventurés, que la moitié de l'armée, ou même l'armée entière est en bataille pour les protéger. Il faut user alors d'une grande circonspection, et diligenter le plus qu'on peut; car quoiqu'on fourrage sous la protection d'un corps capable d'en imposer, la situation est ordinairement bien critique, et pour ce corps, et pour celui qui fourrage.

Après ces détails préliminaires passons à l'application des règles au terrain.

Je suppose que l'on doit fourrager sur les champs de Schmargendorf, Dahlem, Steglitz, Tempelhof, Mariendorf et Britz, et que l'ennemi est campé derrière Saarmund, la Nuthe devant son front. Le détachement chargé de couvrir le fourrage est composé de 6 bataillons, 20 escadrons, et 200 chasseurs. Voici à peu près la répartition qu'on en doit faire. La chaîne doit s'étendre depuis le bois à main droite de Schmargendorf sur le chemin de Grunewald jusqu'à

qu'à Britz. Un bataillon occupe les villages de Schmargendorf, Dahlem et la hauteur auprès de Steglitz, sur laquelle on place 2 canons de bataillon et 2 obusiers. Si l'on avoit donné du canon de position à ce détachement quelques pièces en pourroient être également emplacées sur cette hauteur, que l'on doit considérer comme l'appui de toute l'aile droite. Trois bataillons avec leurs canons garnissent le terrain entre Steglitz et Mariendorf. Sur la hauteur auprès Lanckwitz on établira une batterie de quelques pièces avec 2 obusiers, dont le feu balayant les plaines adjacentes soutiendra avantageusement le centre de la chaine. Les deux derniers bataillons viennent à Britz; le premier appuyant sa gauche au village s'établit le front vers Buckow; le second bataillon laissant sa droite au village, se poste dans le bois situé entre Britz et le chemin de Wusterhausen. Toujours dans la supposition qu'une batterie de position a accompagné le détachement, on en placeroit 4 pièces auprès du chemin de Buckow pour défendre la plaine entre ce village et Mariendorf. Le bataillon à la gauche de Britz cherchera l'emplacement le plus avantageux pour y établir ses canons. On garnit le village de Mariendorf d'un détachement d'infanterie avec quelques chasseurs, pour plus de sûreté on pourroit y ajouter un canon.

La cavalerie se poste en avant de Buckow entre Marienfelde et Mariendorf, et en avant de Lanckwitz se prolongeant derrière Lichterfelde jusqu'au bois de Steglitz. Les patrouilles de la gauche s'avancent jus-

jusqu'à Grofs- et Klein-Ziethen; celles du centre sont poussées par Marienfelde jusqu'à Lichtenrade, Heinersdorff, de Lanckwitz jusqu'à Osdorff, Teltow, enfin de Lichterfelde à Schönow, Stansdorf, Klein-Machenow. Les patrouilles de la droite s'avanceront par Zehlendorf jusqu'au pont de Glinicke. Un fort détachement doit occuper la route de Charlottenbourg, qui va par Grünewald à Potsdam; il doit bien éclairer les bois environnans et pousser des patrouilles continuelles, jusqu'à la Havel d'un côté, et de l'autre jusqu'à Schlachtensee, pour empêcher les partis ennemis de vouloir se glisser sur la droite de la chaine.

Les localités assignent ici le poste des chasseurs, quelquesuns seront cependant réservés pour garnir les petits bouquets de bois, qui se trouvent en avant de Lichterfelde, et de Lanckwitz. Il seroit prudent de placer encore 4 réserves de cavalerie pour soutenir la chaine partout ou il en seroit besoin. La nature du terrain semble indiquer les emplacemens suivans; une derrière Steglitz, en soutien de l'aile droite, la seconde en avant de Steglitz derrière l'infanterie, qui en garnit la hauteur; les deux autres entre Lanckwitz et Marienfelde, Marienfelde et Britz. —

Il est quelquefois prudent et même utile de prévenir l'ennemi, qui veut venir attaquer la chaine, et de se porter au devant de lui. Alors lorsque les patrouilles annoncent son approche, il faut prendre un

gros corps de cavalerie, et s'avancer pour le reconnoître *). Si on le rencontre, en l'attaquant vivement on peut le culbuter. Pendant ce mouvement le fourrage ne doit pas être interrompu, les fourrageurs doivent le continuer, et selon l'ordre qu'ils ont, se retirer au camp à mesure, que leurs trousses sont faites, ou sur les lieux de rassemblement, qui leur ont été indiqués et où ils doivent attendre, que la chaine soit rélevée, et leur escorte réunie. Car l'ennemi ne pourra pas songer à attaquer le fourrage, avant d'avoir battu le corps, qui est marché à sa rencontre. Tant que ce corps sera intact, il n'osera pas s'étendre pour attaquer la chaine sur différens points, il pourra l'allarmer par de petits partis, mais le reste de la chaine les pourra facilement contenir. C'est donc à éviter un engagement sérieux, tout en ayant l'air de le désirer, que le chef du détachement, qui est marché au devant de l'ennemi, doit s'appliquer; le but de toutes ces manoeuvres doit tendre à gagner du tems en tenant l'ennemi dans l'indécision. Si malgré tous ses efforts on ne pouvoit éviter une action où la supériorité de l'ennemi ou d'autres circonstances lui donneroient l'avantage, il faudroit se retirer sans précipitation sur les lieux garnis d'infanterie et d'artillerie; si l'ennemi devenu présomptueux poursuit un peu trop vivement il peut se trouver sous

*) Selon la force de l'escorte du fourrage et les localités on pourra même prendre quelques bataillons pour soutenir la cavalerie.

sous leurs feux et en éprouver des pertes assez fortes pour pouvoir en faisant volteface l'attaquer avec succès.

Fourrages au sec.

Les précautions à prendre pour couvrir un fourrage sec sont peu différentes de celles à employer pour un fourrage au vert, mais cependant elles demandent encore, si cela est possible, plus de précautions. Dans un fourrage au vert, les fourrageurs étant répartis sur les champs sont plus ensemble, l'on peut mieux y découvrir les mouvemens de l'ennemi, et en cas de nécessité on se sert pour le repousser des commandés par Régimens. Dans un fourrage sec, les fourrageurs sont généralement plus séparés selon le plus ou moins de distance des villages qui leur sont assignés; et les fourrageurs, éparpillés dans les granges ou dans les greniers, sont moins en état de se défendre et de se réunir à l'approche de l'ennemi.

Avant d'entreprendre un fourrage au sec, il faut avoir reconnu, aussi loin que possible, la contrée en avant des villages à fourrager. La force et la composition de l'escorte se règlent d'après l'éloignement de l'ennemi, la nature du terrain, et le plus ou le moins d'étendue du pays à fourrager. Dans un pays de plaine on prend plus de cavalerie que

que d'infanterie; dans un pays coupé et obstaculeux plus d'infanterie; enfin dans un pays de montagnes on ne mène de cavalerie, que ce qui est nécessaire pour quelques patrouilles.

L'escorte doit partir quelques heures avant les fourrageurs, afin qu'à leur arrivée, ils trouvent la chaîne déjà formée, et qu'ils puissent se mettre sans retard à l'ouvrage *). Dans la formation de la chaîne voici ce qu'il y a à observer.

L'infanterie doit occuper les hauteurs, défilés, passages situés soit auprès soit en avant des villages, où l'on fourrage; en un mot elle doit garnir tous les débouchés importans à barrer à l'ennemi **). Ces postes doivent être distribués de manière à pouvoir se soutenir mutuellement. La cavalerie s'avance en avant de l'infanterie et forme une chaîne extérieure ***). Cettecavalerie fait observer par de nombreuses patrouilles les chemins en avant le front et les flancs du fourrage; ces pa-

*) Il est tel cas où l'escorte doit même partir la veille au soir et occuper les postes pendant la nuit.

**) Il ne faut pas cependant pousser l'infanterie trop en avant des villages, il est quelquefois nécessaire de la poster dans les villages mêmes, où l'on fourrage.

***) Mais pas assez loin pour qu'elle ne puisse au besoin trouver un prompt refuge sous le feu de l'infanterie et de son artillerie.

patrouilles doivent s'avancer aussi loin que la prudence peut le permettre; elles ne doivent rien négliger pour bien éclairer la marche ou les mouvemens de l'ennemi. Une réserve ou plusieurs réserves selon le développement du terrain à couvrir, serviront de points d'appui aux corps distribués dans la chaine.

Les fourrageurs de l'armée se rassemblent devant le front du champ, se rangeant d'après l'ordre de bataille. Outre les détachemens, qui composent l'escorte du fourrage, chaque régiment fournit encore une troupe de 20 à 30 hommes commandés par un officier, destinés à maintenir l'ordre dans les villages où l'on fourrage et à empêcher les fourrageurs de piller les maisons au lieu de faire leurs trousses. Cette garde de police sert encore à faire marcher en ordre les colonnes des fourrageurs, à empêcher la désertion, et offriroit un renfort avantageux aux troupes de la chaine si elles étoient trop vivement poussées.

Il est ordonné à chaque troupe dans les villages, quand elle aura fini et chargé ses trousses, d'envoyer un officier en faire rapport au Général commandant, afin qu'ils puisse petit à petit reserrer la chaine, en laissant les fourrageurs évacuer les villages à mesure qu'ils sont prêts et se replier seuls vers le camp. Mais si la proximité de l'ennemi ou d'autres circonstances empêchoient de donner cette permission aux fourrageurs, et que l'on

dût

dût reconduire leurs colonnes sous la protection de l'escorte, voici ce qu'il y auroit à faire. En même tems que l'on assigneroit aux régimens les villages à fourrager, on leur indiqueroit des lieux de rassemblement où ils se réuniroient de proche en proche pour de-là se rendre à la place de réunion générale, que l'on doit fixer vers le centre du fourrage. A mesure que les fourrageurs seroient prêts dans les villages, ils se rendroient sous l'escorte des gardes de police au premier rendezvous, et de-là au second; le général avec les troupes de la chaine suivroit le mouvement des fourrageurs, c'est à dire qu'à mesure qu'ils évacueroient les villages, il la replieroit pour la concentrer sur la place de rassemblement général. Quand tout y seroit réuni, les fourrageurs prendroient la route du camp, le général avec tout son détachement faisant l'arriére-garde en assureroit la marche. Passons à l'application des règles au terrain.

Supposons que l'on voulut faire un fourrage au sec dans les villages de Gross- et Klein-Ziethen, Lichtenrade, Glasow, Mahlow, Diedersdorf, Gross- et Klein-Beeren, Birkholz, Heinersdorf, et que l'ennemi eſt près de Trebbin. L'escorte etant fort de 4 bataillons, 15 ecadrons, et d'une artillerie proportionnée à la force de ce détachement, voici à peu près les dispositions à suivre.

Comme tout le front de ce fourrage eſt couvert par des prairies très-marécageuses il a peu be-

soin

soin de troupes pour le défendre; les flancs étant d'un accès facile sont les endroits sur lesquels il faut porter sa principale attention. Un bataillon occupe Gross-Ziethen, 5 escadrons s'avancent dans la plaine auprès de Schönefeld. Cette cavalerie pousse des patrouilles sur sa gauche par Waltersdorf jusqu'à Königs-Wustershausen, et en avant par Selchow, Brusendorf, sur les chemins de Mittenwalde et Zossen. Un bataillon sera posté à Blanckenfelde. Les deux derniers bataillons appuyeront leur gauche à Gross-Beeren, et recevront sur leur flanc droit les dix escadrons restans. Ces escadrons auront soin d'éclairer par des partrouilles perpétuelles trois routes qui de ce côté conduisent à l'ennemi, savoir: la route de poste de Trebbin, le chemin, qui par Genshagen, Löwenbruch ou Ludwigsfelde, arrive a Wittstock, enfin la route de Saarmünd en passant par Neu-Beeren, Schenckendorf, ou Spulendorf, et Nudow. Les commandés des régimens garniront les autres villages.

Attaque des fourrages.

Quant à la manière d'attaquer un fourrage, je n'en dirai que deux mots: on a les mêmes regles à y suivre que dans toutes les attaques ou surprises quelconques. Il y faut beaucoup de secret et de diligence; on doit connoître parfaitement le local

cal et les dispositions que l'ennemi y a faites, pour pouvoir déterminer la force et la composition de son détachement. On s'approche pendant la nuit des postes, que la chaîne doit occuper; on choisit l'endroit le plus convenable pour s'y tenir caché et y attendre le moment, que l'on jugera le plus favorable à l'attaque. On laisse ordinairement les fourrageurs se répandre dans la campagne et commencer leur ouvrage; on peut même patienter jusqu'à ce qu'étant plus avancés dans le travail, ils soient occupés à faire et charger leurs trousses. On mêle les fausses attaques aux vraies; et l'on brusque celles-ci avec toute la vigueur possible. Ce n'est pas le tems de brûler de la poudre, ce qui n'aboutit qu'à faire manquer les entreprises les mieux concertées. Il faut joindre l'ennemi, l'infanterie chargeant à la bayonette, et la cavalerie le sabre à la main, tandis que les troupes légères se jettent sur les fourrageurs surpris et démontés, ou embarrassés de leurs trousses. L'escorte du fourrage battue, il ne faut pas s'emporter trop loin, ni poursuivre à la débandade, crainte de donner dans quelque piège, ou de trouver l'ennemi renforcé; mais, ayant rempli votre objet, vous ne devez songer qu'à faire votre retraite dans le plus grand ordre. C'est une imprudence inexcusable que de s'exposer à de nouveaux hasards après avoir fait son coup.

L'attaque des fourrages au sec, a les mêmes règles que celles du fourrage au vert. Mais souvent

vent il faut y employer plus de troupes, parceque les fourrageurs étant répandus dans des villages qui sont certainement gardés par de l'infanterie; il est probable qu'il y aura quelques attaques de poste à exécuter.

Des Convois.

Les militaires nomment convoi, un secours considérable de munitions de guerre ou de bouche, que l'on fait conduire dans un camp, ou que l'on jette dans une place sous la protection d'un corps de troupes, qui l'escorte.

Les armées ne pouvant subsister longtems par elles-mêmes, et devant être continuellement pourvues de ce qui s'y consomme journellement, on fait d'ordinaire des amas de munitions de guerre et de bouche dans les places sur les derrières, le plus à portée de l'armée; et quand le Général en a besoin, il donne ses ordres pour les faire arriver dans son camp. Les précautions préliminaires sont, que les commandans des postes, depuis les places où sont ces dépôts jusqu'à l'armée, ayant sans cesse des partis en campagne, tant pour assurer les chemins, que pour faire connoître à l'ennemi qu'on est continuellement sur ses gardes. *)

Il

*) Pour faciliter le calcul de la quantité de voitures ou de bateaux dont on peut avoir besoin pour le transport des ob-

Il y a beaucoup de difficultés à conduire des convois, surtout lorsqu'ils tiennent une vaste éten-

objets, qui composent le convoi, je crois faire plaisir au lecteur de donner ici les différens poids de toutes les denrées, mesure de Berlin.

Un Scheffel de farine pese 75 Livres.
de seigle — 80 —
de froment — 85 à 90 —
d'avoine — 48 —.

il en pese bien ordinairement 62, mais cela tient à l'humidité qui fait gonfler les grains.

24 Scheffel font un Wispel.

Pour 3 Scheffel il faut ordinairement un Sac qui pese 4 Livres.

Une Tonne de farine contient 6 Scheffel et pese vide 48 Liv.

Une botte de paille pese 20 Liv. Les 60 bottes, ou le Schock 1200 Liv.

Une voiture de paysan peut tout au plus charger un Wispel.

On compte le poids que peut tirer chaque cheval de paysan à 3 quintaux. Ainsi une voiture à 4 chevaux sera chargée de 12 quintaux.

Un bateau sur l'Elbe ou l'Oder peut porter 7 à 800 quintaux.

D'un Scheffel de farine poids de Berlin l'on cuit 100 Liv. de pain.

Quoique ces mesures ne conviennent pas à tous les pays, il sera facile avec leur calcul de régler la charge des chariots ou bateaux d'après les mesures établies dans les pays où l'on se trouve. Il sera même possible d'augmenter la charge des voitures calculée foiblement dans cet apperçu à cause de la petitesse des chevaux du Brandenbourg et de la difficulté des sables.

étendue de pays; car en pareil cas l'on est obligé d'en partager tellement l'escorte, qu'il faut bien de la capacité et des mesures pour qu'ils ne soient pas insultés.

Il faut 1. proportionner l'escorte d'un convoi d'après la proximité ou l'éloignement de l'armée de l'ennemi, et de ses places. 2. Quand il y a quelque apparence que le convoi pourra être attaqué, on envoie masquer par des détachemens les défilés par où l'ennemi pourroit déboucher, et l'on fait occuper ceux par où le convoi doit passer; l'on instruit en même tems de ces dispositions l'officier qui commande les troupes de l'escorte, afin qu'en cas d'attaque il fasse joindre ces détachemens, et réunisse toutes ses forces pour empêcher l'ennemi de rien entreprendre. Le commandant de la place d'où part le convoi prend sur lui le soin de faire garder, par les troupes de sa garnison, les défilés qui se trouvent à sa portée, et le général de l'armée, ceux qui sont de son côté. On doit mettre les principales forces de l'escorte à la tête du convoi, lorsqu'il marche vers l'endroit où est l'ennemi, ce qui n'arrive pas ordinairement; et faire tout le contraire, quand on a l'ennemi derrière soi.

Lorsqu'on est obligé de prêter le flanc à l'ennemi pendant la marche, celui qui commande l'escorte doit renforcer les troupes qui marchent du côté de l'ennemi, ne point abandonner le lieu où

où il y a le plus à craindre, et veiller à tout, afin d'être en état de donner promptement ses ordres.

On partage d'ordinaire les troupes de l'escorte d'un convoi en 3 corps. On met le premier à la tête, le second au centre, et le troisième à l'arrière-garde.

Entre ces 3 divisions, le long des flancs de la colonne, doivent marcher de distance en distance des pelotons d'infanterie. Ces petites escortes sont proportionnées au nombre des chariots, et à la force de tout le détachement. On place d'ordinaire 20 à 30 hommes avec un officier de 20 en 20 chariots. Cet officier détache 2 ou 3 hommes dans l'intervalle entre lui et celui qui le suit pour faire marcher les charretiers, et maintenir l'ordre dans les files des voitures *). En plaine on fait marcher à

*) Voici la manière de calculer à peu près le nombre de troupes suffisant à l'escorte d'un convoi.

Pour chaque voiture attelée de 4 chevaux on peut calculer 16 pas environ. Multipliant le nombre des voitures par 16 on a le nombre de pas et la quantité de chemin qu'occupera le convoi dans sa marche. Supposons un convoi de 1500 chariots, il occupera environ 24000 pas, qui font deux bons milles d'Allemagne. Les pelotons d'infanterie que l'on doit répartir le long de la colonne du convoi devant être dans un éloignement où ils puissent se soutenir mutuellement, ils ne doivent pas être plus éloignés de 4 à 500 pas. Si l'on divise

à l'avant-garde la cavalerie la première et ensuite l'infanterie. Cette cavalerie doit envoyer de fortes et fréquentes patrouilles sur tous les chemins qui aboutissent à celui que suit le convoi. Ces patrouilles doivent fouiller le pays avec la plus scrupuleuse attention, et pousser des flanqueurs aussi loin que possible, sans trop les exposer. A l'arrière-garde la cavalerie ferme également la marche. Elle doit se conduire comme celle de l'avant-garde, dont elle relève les patrouilles.

Quant à la cavalerie, qui est attachée au corps placé au centre du convoi, elle peut sur le flanc du convoi, du côté de l'ennemi, marcher en colonne par escadrons à des distance plus ou moins grandes, selon la probabilité du danger et la nature du terrain. Chaque escadron tient une petite troupe commandée par un officier sur son flanc extérieur; et cette troupe pousse encore des éclaireurs en avant de ses flancs, de sorte qu'il est bien

divise 24000 pas par 400 on aura 60 qui sera le nombre de pelotons à employer. Si l'on suppose que d'un bataillon on fait 16 troupes, 4 bataillons seront plus que suffisans pour faire l'escorte intermédiaire. Ajoutant ensuite un nombre de bataillons suffisans pour former les 3 divisions principales, et un nombre d'escadrons proportionné à la nature du pays et au plus ou moins de proximité de l'ennemi, l'on trouvera qu'une douzaine de bataillons avec leurs canons, et 10 escadrons seront à peu près ce qui sera nécessaire à la sureté du convoi supposé.

bien difficile que l'ennemi puisse s'approcher assez inopinément pour ne pouvoir lui résister, ou au moins faire les préparatifs de défense.

Tel est l'ordre qui s'observe lorsqu'on marche dans un pays découvert; mais qui doit se changer lorsqu'on a des bois à traverser, ou qu'on marche dans un pays coupé. Il faut mettre alors quelques dragons et partie de l'infanterie à l'avant-garde, et partie de l'infanterie avec quelques dragons tout-à-fait à l'arrière-garde. Le canon, s'il y en a, marche avec l'infanterie de l'une ou de l'autre, suivant les craintes qu'on peut avoir. On tire quelquefois des détachemens de l'infanterie de l'avant-garde, qu'on place chemin faisant en postes fixes, à droite et à gauche, vis-à-vis des défilés; ces postes se replient avec l'arrière-garde.

Outre ces précautions intérieures, s'il est permis de s'exprimer ainsi, il ne faut pas négliger les précautions extérieures, c'est-à-dire, de détacher des partis de troupes légères ou d'autres, à leur défaut, du côté de l'ennemi, afin d'être averti de bonne heure de tous ses mouvemens, et avoir le loisir de pouvoir faire ses dispositions avant d'être attaqué.

L'officier, qui est à la tête du convoi, marche très-lentement, et fait des haltes de tems en tems, afin que les voitures puissent marcher fort serrées. Il les fait doubler toutes les fois, qu'il sort d'un

défilé

défilé; et si la marche est longue et ne peut se faire sans que les chevaux repaissent, il attend qu'on trouve une plaine assez spacieuse pour contenir toutes les voitures sur plusieurs rangs, et dans un tel ordre, qu'il n'y ait aucun embarras lorsqu'on se remet en marche. En pareil cas, toutes les troupes doivent se rassembler et se mettre en bataille; le plus gros corps du côté de l'ennemi, et le reste sur les ailes et sur les derrières, afin que le convoi soit couvert de toutes parts. Il ne faut pas souffrir qu'aucun charretier dételle ses chevaux; on leur permet seulement d'aller couper du fourrage, pourvû que ce ne soit pas loin, et qu'ils ne courent point le risque d'être enlevés.

Lorsqu'un convoi est obligé de marcher plus d'un jour, pour arriver au lieu, où il doit être conduit, il faut choisir des endroits où l'on puisse passer la nuit en sûreté, comme une petite ville, un bourg, ou quelque lieu, qui soit à couvert d'une rivière. On fait parquer le convoi auprès de cet endroit, et on poste les troupes de manière qu'elles le protègent de tous côtés. Le commandant place des gardes, qui doivent être alertes pendant la nuit, et qu'il a le soin de visiter souvent; il fait faire aussi des patrouilles en dehors du poste; il dispose enfin les chariots et les charrettes de façon, qu'elles lui fassent une espèce de retranchement, et que néanmoins il n'y ait pas le lendemain d'embarras pour les remettre en ordre de marche.

S'il arrive dans la marche que l'ennemi se présente pour attaquer le convoi, et qu'on soit à portée d'un village, on fait doubler aussitôt les voitures à droite et à gauche, sous la protection des maisons; toute l'infanterie se jete dans ce village, et la cavalerie se met en bataille dans les avenues, et sur les flancs.

Si l'on est forcé de combattre en plaine, on fait doubler les voitures, à mesure qu'elles arrivent, à côté les unes des autres; on en forme un grand parc quarré, le plus étendu qu'on peut, dans lequel on place toute l'infanterie; la cavalerie se met en dehors à la droite et à la gauche, sous le feu de l'infanterie. Mais il faut bien observer si l'ennemi attaque avec des forces supérieures; car autrement on ne doit rien changer à l'ordre de marche, et suivre toujours son chemin. Il suffit en pareil cas, que les troupes les plus proches secourent celles, qui sont attaquées. Il faut dans ces sortes d'occasions user de grande prudence, ne pas prendre le change; connoître si c'est une fausse ou véritable attaque, et bien prendre garde que les troupes des ennemis ne puissent pas insulter une partie du convoi, qu'on auroit dégarni de troupes pour les porter ailleurs.

On peut quelquefois, dans les attaques des convois des vivres, faire monter les charretiers sur leurs chevaux, et les armer de leurs faulx; mais ce n'est que dans un extrême besoin, qu'on doit

eu

en faire usage, ces gens-là n'étant guères propres qu'à intimider le soldat. Il faut même, si on s'en sert, mêler quelques cavaliers avec eux, pour les animer.

Lorsque parmi les choses, que le convoi conduit il y a du canon en état de tirer il faut le disposer autour du cercle, ou aux angles du quarré, sur la même ligne que les chariots, et mettre à côté de chaque batterie une troupe de cavalerie pour la couvrir, et une d'infanterie derrière pour la soutenir. Lorsque dans les convois il y a des chariots de poudre, il ne faut absolument point les mettre en ligne avec les autres pour former le parc, parcequ'il ne seroit pas possible de faire feu de derrière, sans courir risque d'y mettre le feu. Il est donc nécessaire, pour qu'ils ne soient pas à portée du feu, d'en faire un groupe, et de les mettre bien serrés dans le milieu du vide du parc. Si le convoi est totalement composé de chariots de poudre, il faut faire parquer les voitures quarrément sans vide, et les placer bien serrées les unes contre les autres. Mais au lieu que dans l'autre cas les chariots doivent couvrir les troupes, dans celui-ci les troupes doivent couvrir les chariots. Elles doivent alors se porter à une distance assez considérable, pour que le feu qu'on fait, en tirant sur l'ennemi, ne puisse pas produire le dangereux effet, qui seroit immanquable, s'il prenoit aux poudres.

Quand on passe dans une gorge étroite, ou dans quelque autre défilé dont les côtés sont bordés de montagnes, il faut qu'une partie de l'infanterie marche sur les hauteurs, à moins qu'elles ne soient inaccessibles, parce qu'elles le sont de même à l'ennemi; dans ce cas, n'y ayant rien à craindre sur les ailes, on doit tenir l'avant-garde et l'arrière-garde très-fortes, comme les seules parties, qui peuvent être attaquées. Si le pays, où l'on doit passer, est plat en quelques endroits, et serré dans d'autres, il faut soumettre la disposition des troupes à l'une et à l'autre de ces situations, à mesure qu'elles se rencontrent.

Lorsque dans un convoi il se rompt une charrette ou caisson chargé de munitions, on charge les sacs ou barils qu'il portoit, sur les autres voitures; et si celle, qui est brisée, et qu'on met de côté pour ne pas interrompre la file, ne peut-être raccommodée assez à tems pour se rejoindre au convoi, on l'abandonne, et l'on en emmène les chevaux.

La manière la plus sûre de transporter un convoi est de le faire souvent rassembler. La marche n'en est peut-être pas aussi prompte, mais elle est plus sûre; et il vaut mieux marcher lentement et sûrement, que vite mais avec moins de sûreté. Cette manoeuvre peut se répéter tous les milles, surtout quand l'ennemi est dans le voisinage, et qu'il y est en force; par-là on gagne l'avantage de diminuer la longueur qu'occupent les voitures, quand elles mar-

marchent à la file. Si la marche, par exemple, occupe deux milles et qu'on laisse parquer tous les milles; la colonne ne prend plus qu'un mille, et l'escorte se trouvant plus resserrée, plus réunie peut opposer une résistance plus efficace aux attaques de l'ennemi.

C'est une règle générale dont on ne doit jamais se départir dans la conduite d'un convoi, de chercher à diminuer autant que possible la longueur de la colonne des voitures. Si les chemins le permettoient, il seroit fort avantageux de faire marcher les voitures sur le plus grand front possible. On ne doit pas non plus souffrir l'allongement de la colonne du convoi, et toutes les fois qu'il se trouve quelque obstacle ou quelque embarras, dans quelle partie que ce soit du convoi, il est prudent de faire rassembler les voitures qui précédent et celles qui suivent, et de les tenir ainsi jusqu'à ce que l'embarras soit fini ou l'obstacle passé; par-là l'escorte étant réunie se trouve en état d'offrir plus de résistance.

C'est pour éviter les retardemens, qu'il est bon de faire des arrangemens pour applanir ou au moins remédier à tous les obstacles, ou toutes les difficultés, qui peuvent se rencontrer dans les défilés, chemins creux, hauteurs qui se trouveront sur la route. Comme la reconnoissance préliminaire de la route du convoi permet de savoir exactement les passages difficiles, on pourroit par des détachemens de cavalerie envoyer rassembler dans les villages voisins des trou-

troupes de 50, 100, 200 paysans armés de faulx, pioches, pelles, haches, munis de cordes, que l'on placeroit dans les mauvais endroits sous la garde de quelques védettes, qui menaceroient de tirer sur les premiers, qui tenteroient de s'échapper. A chaque endroit, ils attendroient le passage de tout le convoi, et aideroient à tirer ou pousser les voitures, qui seroient embarrassées; ou bien à sortir de la colonne celles, qui auroient besoin de réparation pour qu'elles n'arrêtent point le reste du convoi; dans d'autres endroits on peut les employer à réparer les chemins aussi bien, qu'il est possible dans une expédition aussi prompte.

S'il se rencontre des parties marécageuses, on fait jeter plusieurs lits de fagots de gros branchages que l'on fait recouvrir d'un peu de terre, pour que les voitures n'enfoncent pas. S'il se rencontroit de mauvais ponts, on les fera réparer. La manière la plus prompte est de faire couper deux gros et grands arbres d'une longueur proportionnée aux ruisseaux ou fossés, de les jeter soit sur l'ancien pont, soit à côté, et d'en bien fixer les extrémités; on coupe ensuite de jeunes arbres, (d'un échantillon médiocre) que l'on place en travers de ces deux ou trois arbres couchés sur le fossé ou ravin, on jete des branchages par dessus ce lit d'arbres pour en remplir les interstices et sur le tout on établit un bon lit de terre.

Quand vers la fin d'une marche on arrive vers

an

un ruisseau ou petite rivière, que l'on doit passer, il est plus prudent de la passer le soir même, surtout quand on peut craindre quelques attaques de l'ennemi; de l'autre côté de l'eau on formera un parc de chariots, et l'on prendra avec l'escorte les dispositions les plus avantageuses.

Après tous ces détails préliminaires je vais donner un exemple de la marche d'un convoi, avec les précautions que les différentes localités peuvent nécessiter (Fig. 1. pl. XII.).

Je suppose qu'il fallut couvrir un transport de 200 voitures avec un régiment d'infanterie et 5 escadrons de houssards. Voici les dispositions qu'il faudroit faire.

Le Régiment donne 16 pelotons; on les fait marcher sur deux de hauteur; 2 pelotons viennent à l'avant-garde, 2 à l'arrière-garde; demeurent encore 12 pelotons; divisant 200 par 12 on trouve le nombre de voitures que chaque peloton des flancs doit couvrir; dans cette supposition c'est environ 17. La cavalerie donne un escadron à l'avant-garde, un à l'arrière-garde, les 3 autres partagés en 6 demi-escadrons i, couvrent les flancs, et ont chacun environ 33 voitures à protéger; ils envoyent des patrouilles k, qui fouillent exactement tout ce qui se rencontre de 3 à 400 pas sur les flancs.

Si le convoi rencontre un défilé ou un pont,

à

à l'entrée du défilé les voitures forment le parc comme en A, et l'infanterie se poste de manière à ce que 2 divisions garnissent chaque côté du parc b, b, b, b; 3 escadrons de la cavalerie se placent un escadron sur chaque côté extérieur du quarré en B, et détachent de petites patrouilles C. Les deux escadrons restans passent le pont, vont à la découverte du pays au de-là de la rivière, se postent sur les hauteurs D D, d'où ils détachent de petites patrouilles d d, pour fouiller le pays. Après suivent 2 divisions d'infanterie, qui se postent sur la hauteur E en avant de l'endroit, où le convoi après avoir défilé sur le pont doit de nouveau se réunir en un parc.

Aussitot que toutes les voitures ont passé le pont et formé le parc, le reste de l'infanterie passe et se place comme auparavant sur les flancs du parc; les 3 escadrons suivent les derniers, alors le convoi continue sa marche. Si le convoi est attaqué à sa tête, l'avant-garde fait halte. Les voitures se rassemblent en quarré, l'infanterie se retire dans l'intérieur comme en e, e, e, se fait un rempart des voitures, et tire de derrière comme de dessus un parapet. On dételle les chevaux que l'on réunit dans l'intérieur du quarré en G, la cavalerie se poste en H, sur les deux ailes du quarré.

Lorsque la tête des troupes, qui escortent un convoi, est à portée du camp, elle ne doit point y entrer que la dernière voiture n'y soit arrivée. Ces trou-

troupes doivent au contraire, aussi bien que celles, qui ont côtoyé le convoi, faire halte, et attendre celles de l'arrière-garde. Le Commandant du convoi se contente de détacher un officier avec une petite troupe, pour conduire la tête du convoi dans le camp au lieu qu'on lui a fait dire, et n'y rentre point lui-même avec son détachement, que la dernière voiture n'y soit arrivée. En suivant une pareille disposition, on peut espérer de n'être point surpris, et on conduit un convoi sans qu'il puisse être exposé. Au reste c'est à celui, qui doit commander l'escorte d'un convoi, à faire ses projets de défensive, et à les communiquer aux officiers, qui sont sous ses ordres, avant que de se mettre en chemin. Quelque part, qu'il se tienne pendant la marche, il peut savoir dans un instant quelle est la partie du convoi, qui est attaquée, au moyen d'un signal, qu'il doit avoir donné à ses officiers, tel qu'un certain nombre de roulemens de tambour, qui passant de l'un à l'autre des détachemens, qui sont sur les ailes, parviennent bientôt jusqu'à lui.

Excepté le cas, où le convoi seroit attaqué en tête, le convoi doit toujours cheminer avec les petites escortes des ailes, pendant que le gros du détachement fait tête à l'ennemi. Il faut dans ses sortes d'occasions contenir les charretiers, pour qu'ils n'abandonnent pas la file.

Si, ce qui est bien rare, le commandant d'un convoi, étoit si fort accablé du nombre, qu'il prévit

vit toute impossibilité de le sauver, il doit pour lors faire couper les traits des chevaux des caissons et autres voitures, pour les emmener avec lui; et même dans certains cas faire couper les jarrets de ces mêmes chevaux; surtout s'il est assuré qu'il ne recevra aucun secours: car dès qu'il est attaqué à portée de quelque place amie, ou de l'armée, il doit en envoyer demander. Tous ces détails font sentir combien il importe que l'escorte d'un convoi soit confiée à un officier qui joigne l'expérience à la capacité.

Le convoi qu'on veut faire entrer dans une place ne demande pas d'autres précautions que celles dont on vient de parler; excepté que le commandant de la place, pour qui il est destiné, envoie d'ordinaire à son avance, à une ou deux lieues, le tiers de sa garnison; il en met un autre tiers sur les glacis, du côté d'où vient le convoi, avec quelques petites pièces de canon sur la crête du chemin couvert, pour protéger les troupes du convoi, au cas qu'elles fussent poussées. Quand on conduit des convois par eaux, les troupes qui les escortent côtoyent la rivière sur le bord dont elles sont les maîtresses, ou se contente d'avoir quelques partis sur le bord opposé. Souvent aussi on charge les bateaux d'infanterie destinée soit à aller attaquer l'ennemi sur la rive où il paroîtroit, soit à l'éloigner par son feu. C'est la largeur de la rivière, la facilité de la passer à gué, et la nature du terrain qui est sur ses bords, qui doivent régler

ler la disposition de celui, qui commande ces sortes de convois, et les précautions qu'il doit prendre, afin qu'ils ne soient pas insultés, et qu'on ne lui enléve aucun des partis, dont il peut couvrir sa navigation.

L'on n'a qu'à ouvrir l'histoire des guerres des tems anciens et modernes pour se convaincre de l'importance de la conduite de convois. Que d'expéditions abandonnées, à cause de la perte d'un convoi. Celle que Frédéric second fit du convoi qu'il faisoit venir devant Olmutz assiégée par son armée, le força d'abandonner l'attaque de cette place et de quitter la Moravie. Si l'héroïsme et la valeur, avec laquelle les Prussiens défendirent leur convoi méritent d'être cités comme un exemple à suivre dans pareilles occurrences, l'attaque des Autrichiens fut si bien calculée que l'étude de cette expédition ne peut manquer d'être d'une grande utilité.

Attaque des convois.

S'il y a des règles pour défendre et escorter un convoi, il y en a aussi pour l'attaquer.

Il y a plusieurs manières d'attaquer un convoi, qu'on peut employer suivant le nombre d'hommes,

mes, qu'on a à ses ordres. Quand un détachement est médiocre, et qu'il est seulement destiné pour inquiéter la marche d'un convoi, et pour tâcher de l'entamer par quelque endroit, il faut alors que cette troupe soit conduite par un officier prudent et sage; parceque, comme il a à craindre des forces supérieures aux siennes, il pourroit fort bien lui arriver d'être pris dans le tems qu'il voudroit prendre. Le meilleur parti dans ce cas est celui d'attaquer l'arrière-garde avec une portion du détachement, et de faire brusquer en même tems par l'autre l'escorte des derniers chariots, pour en enlever autant d'attelages qu'il se peut. Il doit ensuite se retirer, avant qu'on ait eu le tems de venir au secours, de ce qui est attaqué. Ce qui doit engager à attaquer plutôt l'arrière-garde qu'une autre partie, c'est qu'on est beaucoup plus sûr de sa retraite de ce côté là; parcequ'on n'a point à craindre d'y être enveloppé, comme on le pourroit être si l'attaque se faisoit par le centre. D'ailleurs en attaquant par le centre, la file des chariots forme une haie impénétrable, et donne la facilité aux troupes de l'escorte de se réunir à son abri.

Quand on est en état de faire une attaque à forces ouvertes et supérieures à celles de l'escorte, on peut mêler les pelotons de l'infanterie avec les troupes de cavalerie, ou faire soutenir les unes par les autres, et charger en même tems la tête, le centre, et la queue; observant surtout de faire les attaques à la fois. On peut servir de la même mé-

méthode dans un pays couvert; mais il faut avoir la précaution d'y être fort en infanterie. Comme dans les pays couverts il se trouve communément des défilés où il n'y a précisément que le passage d'un chariot, et que par conséquent il n'est guéres possible d'y attaquer un convoi par les côtés: on peut en laisser entrer une partie dans le défilé, et ensuite charger le reste. On en a bon marché; parceque le passage est bouché à l'escorte des premiers pour venir au secours des derniers; et que, s'ils y viennent malgré cet obstacle, ce ne peut-être qu'à la file, et par conséquent dans un ordre où ils seront facilement repoussés. On peut même, pour les empêcher d'y venir, faire passer quelques fusiliers sur les hauteurs des deux côtés du défilé, si elles sont accessibles; lesquels fusiliers les tiennent continuellement en alarme pour la partie qu'ils sont chargés de garder. On peut également faire cette attaque en tête comme en queue, quand on se trouve à portée, ou que c'est les seul endroit par où l'on puisse la faire.

Le passage d'un pont offre la même facilité qu'un défilé pour attaquer un convoi; la conduite est absolument la même. La figure 2 planche 12 offre le détail des manoeuvres à y employer.

A, le convoi.

B, détachement marchant à la tête.

C, pelotons répandus parmi le convoi.

D, détachement marchant au centre.

E,

E, flanqueurs de cavalerie.

F, flanqueurs d'infanterie.

G. défilé qui partage le convoi.

H, deux colonnes de dragons portant fantassins en croupe, pour attaquer le détachement ennemi B.

I, lieu où l'infanterie a mis pied à terre; celle de la droite allant prendre poste au défilé C, pour empêcher le secours de la queue du convoi, et celle de la gauche allant s'établir à la lisière d'un petit bois pour servir de réserve.

K, l'infanterie de la droite postée.

L, l'infanterie de la gauche postée,

M, détachement de l'infanterie de la droite, qui prend poste près d'un village, pour soutenir les dragons.

N, dragons détachés de la colonne de droite, pour contenir et prendre en flanc le détachement ennemi D.

O, artillerie battant le détachement D.

P, infanterie escortant l'artillerie.

Si l'on étoit assez fort et assez maître du pays pour pouvoir pousser un corps au de-là du pont ou du défilé, et qui ne sortiroit de son embuscade, et n'attaqueroit le convoi que quand on seroit déjà aux prises avec son avant garde, il n'est pas de doute que le succès ne fût complet et le convoi entièrement enlevé ou détruit.

Quand

Quand on prévoit qu'on ne pourra conduire en sûreté les chariots enlevés, on coupe les traits des chevaux qu'on emmene avec soi; et si l'on craint que l'ennemi ne nous enleve ces chevaux, on leur coupe les jarrets pour les mettre hors d'état de servir.

Si malgré la difficulté de l'entreprise il étoit indispensablement nécessaire d'attaquer un convoi quand il est parqué, soit pour profiter de l'occasion qu'on pourroit perdre par l'arrivée d'un puissant secours, soit parcequ'on est en état de surmonter les plus grandes difficultés; on peut disposer les troupes de plusieurs façons, pour faire cette attaque. Premièrement en couronnant le parc; pour cet effet il faut former un cercle de pelotons d'infanterie et de cavalerie autour du parc, et le faire attaquer à la fois de toutes parts. La seconde manière est de former 3 ou 4 colonnes, dont la tête de chacune doit heurter en même tems par autant d'endroits différens. Enfin on peut disposer toutes les troupes sur deux lignes, et les faire charger l'une après l'autre par un seul côté. On doit observer, quand on prend ce parti, de tenir quelques troupes de cavalerie à portée de pouvoir arrêter les ennemis, qui voudroient se sauver. De telle manière que l'attaque se fasse, il faut, comme je l'ai dit, être fort supérieur. Sans cela, si les ennemis savent profiter de leurs avantages, ils donnent bien de l'ouvrage à ceux qui les attaquent,

taquent, et peuvent même les contraindre de s'en retourner avec honte.

L'attaque du Vaguenbourg, ou parc des équipages Russes, par M. de Platen, m'a paru offrir des détails si intéressant sur l'attaque d'un convoi parqué, que j'ai cru fair plaisir au lecteur en lui en offrant l'extrait tiré des oeuvres de M. Tielke.

Prise du parc d'équipages des Russes auprès de Gostin le 14. Septembre 1761.

Le Général lieutenant de Platen fut détaché par le roi du camp de Bunzelwitz pour aller en Pologne détruire les équipages et magasins que les Russes avoient de ce côté. Son corps consistoit en 14. bataillons et 26. escadrons. Il partit le 11. Sept. au matin pour Breslau. Le jour d'auparavant tout le bagage inutile avoit été renvoyé à Schweidnitz; où il tomba dans les mains des Autrichiens, lors de la surprise de cette place. La première marche n'alla que jusqu'à Hohenposeritz. Le soir à 8 heures le corps se remit en marche et arriva le 12. à Trachenberg. Le Général de Platen y apprit que les Russes avoient des magasins considérables entre Koblin et Gostin. Il fit un détachement sous les ordres du Colonel Kleist pour se rendre à Zulauf, mais le corps principal resta au

au camp de Trachenberg. Le 13. le Général de Platen s'avança entre Koblin et Gostin et se campa à Krebe de manière à masquer la veritable force de ses troupes. Le même jour le Colonel Kleist s'avança de Zulauf sur Koblin (Kopilin sur la grande carte de Pologne de Kanter parue à Berlin en 1770) fit attaquer la ville par des grenadiers, qui dûrent défiler sur une digue, en chassa le détachement Russe, détruisit le magasin, qui s'y trouvoit et rejoignit encore le même jour le gros de la troupe au camp de Krebe. La position qu'avoit prise le Général Platen, par laquelle il cacha aux Russes la veritable force de son corps, tint dans l'incertitude le Brigadier Czesapow qui commandoit les parc des équipages auprès Gostin; car ses patrouilles, n'ayant pu reconnoître la force des Prussiens, rapporterent que c'étoit un détachement de la garnison de Breslau.

Le parc d'équipages consistoit en 6000 voitures. C'etoit un magasin considérable de subsistances et d'habillemens pour l'armée Russe. L'escorte etoit forte de 2500 hommes d'infanterie, 800 cosaques, dragons et houssards et 7 pièces de canon dont on avoit formé 3 batteries; l'une à la pointe du quarré vis-à-vis Pietrowitz, et une sur chaque angle opposé au couvent, Ce parc etoit formé d'une rangée de voitures, dont les timons étoient poussés sous la voiture qui précédoit, de manière à ce qu'elles se touchoient. A cause de leur grand nombre, peut-être aussi dans l'espé-

rance de tripler les difficultés de l'attaque, on avoit fait trois quarrés les uns dans les autres, à la distance de 50 pas. On avoit laissé des ouvertures à la rangée extérieure pour le service du canon; dans le second et 3ème parc on avoit aussi laissé des sorties devant lesquelles on avoit placé des voitures. L'infanterie étoit placée derrière la première enveloppe de voitures.

Le 14. septembre au matin le Général de Platen se mit en marche avec son avant-garde composée de deux bataillons de grenadiers d'Arnim et Rothembourg, 7 escadrons des houssards de Ruesch, 5 escadrons des dragons de Finkenstein. Le Général avoit destiné ce corps pour l'attaque, et s'étoit mis en marche avec lui, une demi-heure avant le reste du détachement, qui suivoit en deux colonnes. L'avant-garde s'avança tranquillement à travers un bois jusqu'à une demi-lieue de Gostin, d'où elle déboucha et se forma en A. La cavalerie Russe s'etoit avancée jusqu'au ruisseau, sa gauche appuyée au fauxbourg de Gostin. L'infanterie resta dans le parc des équipages. Les troupes légères, que les Russes avoient poussées en avant du ruisseau, ayant été repoussées à l'arrivée de l'avant-garde prussienne, se replièrent sur leurs troupes au de-là du ruisseau.

La position des Russes ayant été trouvée plus forte qu'on ne l'avoit cru, l'avant-garde se porta en B pour y attendre l'arrivée du corps de bataille.

Les

Les deux bataillons de grenadiers avec leurs canons sur la hauteur auprès du moulin à vent. Les houssards avec de grands intervalles au pied de cette élévation. Les dragons en seconde ligne. Le reste du détachement s'avança par le chemin C, et se forma en D, dans laquelle position il resta pendant le combat.

Comme le parc des équipages étoit au de-là du couvent et qu'il en étoit couvert, il étoit impossible de le reconnoître suffisamment des hauteurs en deçà du ruisseau. Il falloit donc nécessairement passer le ruisseau et s'emparer des hauteurs au de-là, qui etoient en avant du couvent. Il n'étoit pas prudent de tenter ce passage par la ville de Gostin car on eut été obligé de défiler devant l'ennemi. Mais on découvrit bientôt entre le fauxbourg de la ville et Porowa *) un espace d'environ 300 pas, où l'on pouvoit facilement traverser le ruisseau, avant qu'il se perde dans une prairie marécageuse. C'étoit devant cet endroit positivement qu'étoit postée la cavalerie Russe sur deux lignes a. Le Général de Platen fit avancer hors de la ligne le bataillon de grenadiers de Göhren et celui des fusiliers de Fink, les posta sur les hauteurs E. à droite du chemin de Gostin, et des pièces de ces deux bataillons et du reste de l'artillerie de l'avant-garde il fit vivement canoner la cavalerie Russe.

*) Sur quelques cartes l'on trouve Borowa.

Après une canonade de quelque tems, les houssards soutenus des dragons s'ébranlerent, traverserent le ruisseau, attaquerent la cavalerie Russe, la culbuterent et la forcerent à se replier jusqu'en C, derrière le parc. Mais l'artillerie du parc empêcha les Prussiens de la poursuivre et de s'établir sur le sommet des hauteurs; c'est pourquoi ils furent obligés, pour éviter une partie du feu, de se placer en F sur le penchant de la hauteur, qui domine le ruisseau.

Le Général de Platen, ayant eu par ce mouvement occasion de reconnoître la situation du parc, fit ses dispositions pour l'attaquer. Présumant (comme tout Général, qui doit supposer des connoissances militaires à son ennemi) que le couvent devoit être occupé par l'ennemi, qui en avoit fait le poste principal de sa défensive, il destina le bataillon de grenadiers de Göhren et le bataillon de fusiliers de Fink pour emporter le couvent. Les deux bataillons de grenadiers de Rothembourg et Arnim furent chargés de l'attaque du parc; le capitaine de Trossel et le lieut. Hartmann furent détachés avec une batterie de 12 légers et d'obusiers pour les soutenir. Le reste du corps d'armée resta en bataille en D.

La batterie fut divisée en deux parties. La première division fut attachée aux bataillons de Göhren et de Fink; la seconde à ceux d'Arnim et de Rothembourg. Ces quatre bataillons sous la conduite des Généraux de Knobloch et de Ziethen le

jeune

jeune déscendirent en deux colonnes des hauteurs, où ils avoient été postés jusques-là, et s'avancerent par la trouée entre la ville et la prairie maréca-geuse, à l'endroit où avoit passé la cavalerie. Les bataillons de Göhren et Fink avoient la colonne à main droite, ceux de Rothenbourg et Arnim celle à main gauche.

La batterie de la droite s'avança droit sur la hauteur H. à gauche du chemin, qui conduit au couvent; la seconde batterie s'avança 800 pas plus à gauche par le chemin qui conduit à Porowa, et tournant à droite se plaça sur la hauteur L. Les bataillons de Göhren et de Finck sous la conduite du Général Knobloch, après avoir traversé le ruisseau, se formerent au pied des hauteurs, et s'avancerent G. pour attaquer le choître, soutenus du feu de la batterie H. Le bataillon de Göhren devoit attaquer le couvent en front, et celui de Finck à dos ou sur les flancs. Mais pour appuyer le flanc droit de ces deux bataillons, deux escadrons de Finckenstein marcherent en colonne derrière eux, et se posterent en I, d'où ils pouvoient s'avancer sur leurs flancs en longeant la ville. Les bataillons de Rothembourg et Arnim avoient suivi leur batterie L, et s'étoient formés 800 pas plus à gauche en K, les canons devant le front. Ils étoient destinés à attaquer le parc d'équipages sur le flanc entre Porowa et Pietrowitz. Aussitôt que les batteries furent emplacées, elles commencerent à canonner vivement le couvent et le parc. L'artillerie du parc des équipages répondit avec

avec vigueur. Les Prussiens croyoient toujours, que le couvent étoit occupé, et qu'ils y éprouveroient une forte résistance; ce que la hauteur et l'épaisseur des murs devoit faire appréhender. Après que le feu du canon eut duré quelque tems, on battit la charge, et les bataillons s'avancerent à l'attaque. Le bataillon de Göhren appuyant à droite s'avança sur la porte du couvent; celui de Finck, dirigeant son aile droite sur les murs du couvent, s'avança directement devant lui. Les bataillons de Rothembourg et d'Arnim marcherent droit sur le flanc droit du parc des équipages et appuyerent sur leur droite pendant la marche, de manière qu'arrivés auprès de la ligne des voitures extérieures ils se trouverent appuyés à l'aile gauche du bataillon de Finck M. Sept escadrons des Houssards de Ruesch P, et 3 escadrons de Finckenstein Q, se posterent sur la gauche de ces bataillons.

La cavalerie Russe étoit en bataille sur 3 lignes, l'aile droite derrière Pietrowitz, la gauche appuyée à un ravin, derrière elle le bois que traverse le chemin C, qui conduit à Krzywin.

Les houssards prussiens se tirant vers la gauche et tournant le village de Pietrowitz vinrent la charger en flanc et à dos en R, et la culbuterent avec perte dans le bois d, d'où elle ne reparut plus. Pendant cette attaque les dragons de Finckenstein étoient constamment restés en Q protégeant le flanc gauche de l'infanterie.

Lorsque

Lorsque les bataillons prussiens furent à la portée du fusil du parc, les Russes firent de derrière les chariots un feu violent de mousqueterie et à mitraille. Les Prussiens sans tirer s'avancerent l'arme sur l'épaule. Le bataillon de Göhren arrivé à la porte du couvent l'enfonça et trouva l'édifice entièrement abandonné. Le bataillon de Finck avec son aile droite longeoit les murs extérieurs du couvent. Le major Teufel de Birkensee étoit à cheval devant le front, ne permettant pas aux soldats de tirer, ce qui eut été fort inutile, puisque l'on pouvoit à peine voir la tête des Russes. Lorsque ce bataillon fut à environ 100 pas de l'angle du parc d'équipages, qui débordoit le couvent, 2 pelotons de l'aile droite, qui marchoient entre le mur du couvent et le chemin qui conduit à Pietrowitz, trouverent un fossé qu'on avoit creusé pour servir d'égoût au couvent. 2 pièces d'artillerie Russe étoient directement vis-à-vis cet espace, où les deux pelotons trop resserrés furent obligés de se doubler et de se mettre sur une plus grande profondeur. Cette artillerie ayant fait feu dans ce moment, ces deux pelotons furent presque totalement détruits. L'enseigne Gennert ramassant ce qui restoit de ces braves gens, courut la bayonnette en avant sur le parc; se jeta dans l'intervalle où étoit l'artillerie, et s'en empara. Le reste du bataillon de Finck et les deux autres de l'aile gauche exécuterent la même manoeuvre. Les officiers firent arracher et déjoindre quelques voitures pour pouvoir s'avancer sur un plus grand front contre

la

la seconde enceinte. Par la prise du parc extérieur toute l'artillerie des Russes tomba au pouvoir des Prussiens. Le bataillon de Göhren, qui s'étoit jeté dans le couvent, déboucha à travers une ouverture faite au mur N, et commença à fusiller sur le côté du parc, qui lui étoit opposé.

Les bataillons, ayant repris l'ordre qui avoit été un peu détruit par l'attaque de la première ligne des chariots, s'avancerent à la bayonnette contre la seconde ligne, derrière laquelle étoit postée toute l'infanterie russe.

Dans cette seconde attaque, qui dura une demi-heure on ne tira presque pas, tout le combat se passa à l'arme blanche. Les Prussiens montoient sur les jantes des roues et pointoient le premier rang des Russes; le feu des autres rangs alloit presque tout en l'air. D'autres soldats prussiens se glissoient dessous les voitures et perçoient par en bas les Russes. Aussitôt qu'on eut dispersé et tué les troupes, qui étoient postées derrière quelques chariots, les officiers firent séparer ces voitures, qui n'avoient plus de défenseurs, et pénétrant dans l'intérieur du second quarré, ils firent faire feu dans le flanc des troupes russes, qui tenoient encore ferme derrière le reste des voitures, ce qui acheva de les débander et les fit se replier dans le troisième parc.

Ici le combat recommença de nouveau, et de la

la même manière. Il sembla, que les Russes avoient creusé une tranchée derrière cette dernière enceinte, car ils étoient plus enfoncés que le niveau de cette troisième ligne de chariots *). Les derniers rangs jetèrent de petites grenades, mais aucunes n'ayant éclatées, les Prussiens n'en reçurent point de mal. Derrière cette troisième ligne les Russes se défendirent le sabre à la main, mais ne furent pas plus heureux, les Prussiens les forcerent bientôt. Alors ils se débanderent, et chercherent à se sauver par les côtés e. et f. en arrière du parc.

On remit les soldats en ordre, et on fit faire feu en avançant sur les Russes en déroute, qui seuls à seuls se retournoient, faisoient feu et s'enfuyoient. L'infanterie prussienne les poursuivit jusqu'au fond où passe le chemin de Krzywin. Les Russes s'échapperent en deux troupes, la première par le fond E, et la seconde par le chemin, qui sur la hauteur conduit à Pietrowitz. Mais comme les deux escadrons, qui avoient dû couvrir le flanc droit du bataillon de Göhren, s'étoient portés dans ce fond en O, et que les trois autres escadrons du même Régiment, qui couvroient l'aîle gauche de l'attaque de l'infanterie, s'étoient avancés pendant l'attaque jusqu'à Pietrowitz, ces fuyards ne pouvoient manquer de tomber entre les mains des Prussiens.

*) Ce pouvoit être un fossé fait par les paysans.

A peine la portion des Russes, qui avoit fui par e. eut-elle atteint le bas des hauteurs, et gagné le fond, que le Major de Reizenstein, à la tête de deux escadrons O, attaqua vivement en S, et sabra tout ce qui ne jetoit pas les armes; les escadrons de l'aile gauche O firent de même en T. 42 officiers, 1400 soldats, 7 pièces de canon et toutes les voitures furent le prix de la victoire des Prussiens. Les Russes perdirent 600 hommes, leurs morts étoient entassés derrière les voitures. Les Prussiens n'eurent guères plus de 150 tués et blessés, et encore le seul bataillon de Finck en comptoit-il 100. Le Général de Platen abandonna le pillage du parc aux troupes, qui l'avoient emporté, et se campa en VX; la droite au couvent de Gostin, la gauche à Porowa. Toutes les voitures, que l'on ne put emmener, furent brûlées; à 8 heures du soir tout le corps du Général Platen se remit en marche sur Gempian, d'où l'on fit un détachement sur Posen, pour brûler et ruiner les magasins, que les Russes y avoient encore; ce détachement, après avoir gâté des dépôts de farines et de fourrages, qu'il y trouva, rentra au corps le 15, et marcha avec lui sur Landsberg.

A, arrivée et déployement de l'avant-garde du corps de Platen.

1, houssards de Ruesch; 2, dragons de Finckenstein; 3, bataillon de grenadiers de Rothembourg; 4, bataillon de grenadiers d'Arnim.

B,

B, position de l'avant-garde pour attendre l'arrivée du corps.

C, chemin de marche du corps.

D, sa position pendant le combat.

a, dragons, houssards, cosaques russes postés sur les bords du ruisseau; b. parc des équipages.

E, position que les deux bataillons 5 grenadiers de Göhren, 6 fusiliers de Finck, prennent en sortant de la ligne, pour favoriser le passage du ruisseau et aider à l'attaque.

F, position de la cavalerie prussienne après le passage du ruisseau, et qu'elle à poussée et renversée la cavalerie russe jusqu'en C.

G, marche en avançant des bataillons 5 et 6 destinés à l'attaque du couvent; H leurs batteries.

I, 2 escadrons de Finckenstein, pour couvrir leurs flancs.

K, marche et déployement de deux bataillons de grenadiers de l'avant-garde, pour attaquer le parc; L. leurs batteries.

M, ces deux bataillons et celui de Finck 6, qui s'avancent à la bayonnette contre le parc, l'attaquent et l'enlèvent.

N, le bataillon de Göhren, qui après avoir traversé le couvent, perce à travers les murs du jardin, pour attaquer et fusiller le parc dans le flanc.

O, les escadrons, qui ont suivi son mouvement en avant, et couvert ses flancs.

P et Q,

P et Q, houssards et dragons soutiens de l'aîle gauche, qui ce sont avancés avec elle.

R, houssards, qui tournent Pietrowitz, pour attaquer la cavalerie russe, dans la position qu'elle avoit prise après avoir été repoussée auprès du ruisseau, et la jetent dans le bois, d. e. f. fuite de l'infanterie russe hors du parc.

S, T, charge des dragons sur les fuyards.

V, X, position du camp de tout le corps après l'action, jusqu'à 8 heures du soir.

La position du parc étoit généralement bien choisie, mais sa construction et ses dispositions de défense étoient très-fautives. La hauteur, sur laquelle il étoit établi, étoit entourée de deux côtés par des prairies marécageuses, d'où sortoit le ruisseau, qui coule à main gauche et traverse la ville de Gostin. Avant cette ville, ce ruisseau en reçoit un autre et la traversant coule devant les hauteurs sur lesquelles est le couvent. Ce ruisseau va se jeter non loin de Koscian dans l'Obera. Le flanc droit du parc avoit devant lui une plaine découverte. Le derrière étoit en partie couvert par le chemin creux, qui conduit de Gostin à Pietrowitz.

Le couvent de Gostin sembloit fait pour fournir une excellente défensive, et il n'eut pas fallu de grands soins ni de grandes peines, pour en faire un très-bon poste. Ce bâtiment gothique est un quarré.

quarré. A un des coins en avant de ce quarré se trouve l'église, qui en flanque deux côtés, et en est flanquée elle-même. A droite, vers le chemin qui conduit de Gostin à Pietrowitz, est un grand bâtiment, qui domine ce fond, auquel aboutit de deux côtés un mur de pierres fort élevé, qui enveloppe le couvent et l'église. Du côté du parc étoit un jardin entouré de grands murs, qui se trouvoit séparé de la cour du couvent par un autre mur. Il est incroyable de n'avoir pas pensé à se défendre dans un poste, qui sembloit bâti exprès pour cela. En outre le parc d'équipages étoit mal construit, il étoit beaucoup trop près du couvent, puisque l'on n'avoit pas voulu l'occuper; et cette seule rangée de chariots, qui formoit les côtés du parc, étoit trop foible, car ces voitures n'offroient point de résistance et pouvoient être facilement séparées. En second lieu les parcs intérieurs, qui nécessairement alloient toujours en se rétrécissant, rendoient la défense de moins de durée, car la troupe une fois chassée de l'enveloppe extérieure, devoit se trouver gênée dans la seconde enceinte, où elle étoit encombrée.

Il eut fallu former une double rangée de voitures de manière, à ce que les deux voitures de la première enceinte se fussent touchées au moyen des timons poussés dessous; le milieu de la voiture du second rang eut été placé de manière, à ce que les roues de cette seconde rangée aboutissant à l'endroit de la jonction des deux voitures, les

eut

eût empêché de se séparer si facilement; et n'eut pas permis aux Prussiens, de passer dessous. Il n'eut fallu former qu'une seule rangée, ainsi doublée, derrière laquelle on eut disposé les troupes, plaçant une bonne réserve au milieu.

En outre, comme les voitures Russes et Polonaises sont très-basses, elles pouvoient présenter un très-bon parapet, en garnissant la première rangée extérieure de tous les sacs de farines et de grains du parc, placés les uns sur les autres. Sur les secondes voitures eût été placée l'infanterie. Dans les endroits, où l'on eut voulu se procurer des feux rasans, on auroit creusé des fossés de 3 à 4 pieds de profondeur; y plaçant de l'infanterie pour tirer par dessous les voitures, ce feu eut été très-meurtrier.

Comme un simple quarré, qu'il soit de troupes ou de fortification, est toujours foible n'ayant que des feux droits devant lui; et que les canons des angles ne peuvent en flanquer les côtés, j'eûs placé mes canons en batteries saillantes derrière des ouvrages de terre; 3 pièces aux angles du côté de Pietrowitz eussent été suffisantes.

M. Tielke, dans le reste de ses réflexions sur cette affaire, offre des moyens très-faciles de rendre ce parc susceptible de la plus grande défense. Il eût établi quelques flèches ou redans sur les avenues les plus faciles du parc, et eût fortifié le con-

couvert avec le plus grand soin. Il eût réparti la plus grande partie de la cavalerie, en arrière de Pietrowitz, et quelques escadrons dans le chemin creux en arrière du parc, pour être à portée de profiter de tous les faux mouvemens qu'auroient pu faire les Prussiens, exposés aux feux croisés de l'artillerie et des troupes.

De l'enlèvement des convois ou équipages qui se transportent sur les rivières.

Les convois ou équipages, qui se transportent sur des bateaux, sont très faciles à enlever, même avec peu de monde. Il suffit d'être instruit exactement de leur départ, et de l'heure, où ils passeront à l'endroit de la rivière choisi pour l'attaque projetée. Il faut toujours les attendre dans les lieux couverts, où la rivière fasse un coude, loin de l'ennemi, et à une assez grande distance de son armée, pour qu'il ne puisse entendre le bruit de l'attaque et envoyer du secours.

Quand on est assuré de ces circonstances, on part de nuit avec un détachement proportionné à l'objet de l'entreprise, et composé également d'infanterie et de dragons. Pour mieux cacher sa marche on fait quelques détours, après lesquels on se rend au lieu de l'embuscade. Il faut toujours y ar-

arriver de nuit, pour mieux se soustraire à la vue des habitans.

On place ensuite les sentinelles nécessaires, (mais le moins en évidence qu'il est possible), pour découvrir le convoi, et se garder de surprises. La troupe doit être rassemblée et observer le plus grand silence. Lorsque les équipages ou le convoi seront à portée, si la rivière est large, on l'attaquera avec du canon; la mousqueterie sera suffisante si elle est étroite. Dans l'un et l'autre cas, on dirigera le feu sans interruption sur le premier bateau, jusqu'à ce qu'il arrive pour se rendre. Si l'escorte s'obstine à avancer, on côtoyera le convoi jusqu'à ce qu'il soit forcé à se rendre, en tirant toujours sur les bateaux de manière à les couler à fond, ou à rompre le gouvernail afin de les arrêter. Il faut employer au feu de mousqueterie les meilleurs tireurs. Les dragons mettront pied à terre et seconderont l'infanterie; leurs chevaux conduits par quelques hommes, les suivront toujours. Si la rivière forme un coude à l'endroit de l'attaque, il faut en profiter pour établir le canon, de manière que son feu se réunisse sur la proue et la poupe du premier bateau; ce qui l'empêchera bientôt d'avancer. On en useroit successivement de même avec les autres bateaux, s'il étoit nécessaire; mais il est probable, que l'exemple du premier les déterminera à se rendre.

A mesure que les bateaux viennent se livrer, on

on en désarme l'escorte, dont on jette à l'eau les armes, si on ne peut les emporter. Quand tous seront rendus, on choisit les meilleurs objets et les plus portatifs, et on coule à fond le reste avec les bateaux, où on les conserve s'ils peuvent être utiles. Lorsqu'on ne craint pas que l'ennemi vienne au secours, on doit s'être muni de voitures, pour emmener tous les équipages de ce convoi. Si la retraite n'est ni longue ni difficile, les dragons emmèneront chacun 3 ou 4 prisonniers liés ensemble, et les abandonneront à une certaine distance si on craignait en retardant la marche, de donner à l'ennemi le tems d'arriver; alors l'infanterie montera en croupe, et le détachement fera un détour pour éviter les rencontres fâcheuses.

Lorsqu'un convoi remonte une rivière, sa marche, plus lente que quand il la descend, le rend plus facile à enlever. Dans l'un et l'autre cas, l'ennemi a un moyen de se mettre en sûreté; c'est d'éloigner les bateaux du bord où vous êtes, en gagnant la rive opposée, et de les garantir de votre feu, en les tenant derrière de petites îles ou autres abris, où il attend que vous soyez retiré pour continuer son chemin. Si on craint l'arrivée de l'ennemi, il n'y a alors d'autre parti à prendre que de se retirer; mais si son éloignement l'empêche de venir au secours du convoi, il faut faire passer la rivière à l'infanterie et aux dragons et s'emparer ensuite des bateaux, après avoir tué ou dissipé l'escorte. Lorsqu'on prend le parti de traverser la rivière, il

est prudent de laisser en de-çà quelques hommes pour faciliter le retour.

L'enlèvement des équipages et bagages de l'ennemi est soumis aux mêmes règles que l'attaque des convois.

On enlève les équipages de l'ennemi, quand il est en marche; lorsqu'il les a envoyés sur les derrières; ou pendant une bataille, lorsqu'ils sont restés dans son camp. Chacun de ces cas demande des dispositions particuliéres, dont il faut rendre compte. On passera sous silence les cas où l'ennemi battu et en déroute envoye ses équipages sous une foible escorte vers une de ses forteresses, ou bien lorsqu'ils précèdent, côtoyent, et même suivent sa marche dans sa retraite. Il est alors d'autant plus facile d'entreprendre sur les bagages, que l'ennemi est moins occupé de leur conservation, que de son salut. Il suffit quelquefois de se montrer, pour lui en faire abandonner la plus grande partie.

Quand l'ennemi marche, les équipages suivent ou précèdent ordinairement les colonnes, selon qu'ils rétrograde ou se porte en avant; s'il marche par le flanc, ils forment sur le côté intérieur de la marche uns ou plusieurs colonnes. Dans la premiére supposition, l'enlèvement est le plus facile; parcequ'il faut aller demander aux colonnes, un secours qui n'arrive souvent que quand le coup est fait.

Dans

Dans la seconde, on ne peut guères qu'écorner la tête des équipages, parceque le secours arrive naturellement avec promptitude. Dans la troisième, il faut faire un détour sans être découvert, ce qui n'est pas toujours possible; quand même on y réussiroit, le succès est toujours médiocre, parcequ'on ne peut enlever que quelques chevaux ou mulets tout au plus; encore faut-il user de la plus grande diligence pour les conserver. Ainsi à moins de grandes fautes de la part de l'ennemi, les deux dernières suppositions étant à-peu-près nulles, on ne parlera que de la première, dont la conduite est d'ailleurs assez applicable aux deux autres.

Est-on informé que l'ennemi doit marcher le lendemain en avant? on envoie dans la nuit des partis plus ou moins nombreux, selon l'objet de l'entreprise, et composés de troupes à pied ou à cheval, suivant la nature du pays; quand même elle n'exigerait que de la cavalerie, celle-ci prendrait cependant des fantassins en croupe; parcequ'ils sont toujours utiles dans une retraite, pour s'emparer des postes, qui la favorisent, et qu'ils peuvent contribuer à l'enlèvement d'un plus grand nombre de voitures ou de chevaux, en montant sur ceux-ci, et en prenant, ainsi que la cavalerie d'autres en main. Les partis dont on vient de parler, feront les détours nécessaires pour aller, sans être découverts, s'embusquer sur les flancs de la marche de l'ennemi, observant de s'en tenir assez éloi-

gnés, pour que les troupes, qui les couvrent, ne les apperçoivent pas. Ces partis après avoir laissé filer tranquillement toutes les troupes, s'avancent ensuite à couvert s'il est possible sur les équipages; et dès qu'ils seront à portée, fondront au grand galop et l'épée à la main sur tout ce qui veut ou peut opposer de la résistance. L'escorte dissipée, les partis détourneront sur le champ les files d'équipages, qu'ils croiront pouvoir enmener en sûreté. Si dans le nombre de voitures prises, il s'en trouvait, dont la conservation fût de conséquence, on en renforcerait les attelages avec les chevaux de celles, qu'on ne peut emmener. Comme les voituriers sont nécessaires pour conduire les premières, s'ils se sauvent au moment de l'attaque, il faut envoyer après eux quelques cavaliers, pour les ramener à leurs voitures. Si on en a le tems, on coupera le jarret des chevaux et on brûlera les chariots, qu'il est impossible d'emmener. Cette expédition doit être courte; car la garde des autres colonnes d'équipages accourt aussitôt au secours de celles qui sont attaquées. La poursuite ne sera pas sérieuse, parceque cette garde ne doit point abandonner les équipages qui lui sont confiés; mais l'armée a la facilité de vous faire poursuivre vivement et longtems, par de la cavalerie qui vous joindra, si vous n'avez mis assez de célérité dans l'entreprise et dans la retraite, pour gagner beaucoup d'avance. Il est à propos pour assurer d'autant mieux la retraite, de prendre les chemins les plus longs et même les plus difficiles, afin de pro-

profiter même des embarras, qu'il présentent pour retarder la poursuite.

Il est indispensable pour l'entier succès de l'entreprise, que le Général de l'armée envoie des détachemens, en échelons, au devant du corps de troupes qu'il a fait marcher à cette expédition, ces détachemens assurent la retraite et la couvrent même au besoin.

Si contre toute vraisemblance, les partis etoient poursuivis, et serrés de si près qu'il en fallut venir aux mains, ils ne balanceront pas à abandonner les équipages pour ne s'occuper que de leur propre salut.

Les partis ont-ils été découverts, ou leurs premières tentatives ont-elles été infructueuses; ils ne se retireront pas d'abord, s'ils n'y sont contraints par des forces supérieures; mais ils rôderont autour des équipages, cherchant à entreprendre sur une partie moins gardée ou engagée dans un défilé, sur les traineurs, ou enfin sur tout ce qui leur paraîtra susceptible d'être attaqué avec succès.

Quand l'ennemi a renvoyé ses équipages sous une foible escorte pour ne point s'affoiblir, il est très-possible de les enlever pendant la marche, ou de les détruire et disperser quand ils sont parqués. Pour cette entreprise comme pour toutes les autres, ils s'agit d'être bien informé, de savoir préci-

cisément l'heure du départ, la route que prennent les équipages, le lieu de leur destination, et surtout la force des escortes. Dans l'attaque des escortes, comme dans tous les combats, il est très-avantageux d'avoir plus ou moins de troupes à cheval, destinées à tourner l'ennemi et à le prendre en flanc; il en est de même des réserves, et il faut toujours s'en ménager une proportionnée à la totalité de ses forces, parcequ'une troupe fraîche, qui paroît pendant l'action, étonne l'ennemi, l'arrête souvent malgré sa superiorité, ranime vos soldats, et peut forcer la victoire à se déclarer en votre faveur.

En même tems qu'on attaque l'escorte, on détache quelques cavaliers qui empêchent les valets de dételer les chevaux et de s'enfuir. L'ennemi battu, on détourne s'il est possible la tête des colonnes d'équipages, et on les emmene; ou bien on en enlève le meilleur, on détruit le reste, et on se met en marche pour regagner l'armée, soit par le même chemin, soit par un autre, en se hâtant dans l'un et l'autre cas, de joindre le corps qu'on a dû envoyer à votre rencontre.

L'attaque des équipages dans un camp a lieu quand l'ennemi est le maître d'y retourner, quel que soit le succès d'une bataille. C'est une occasion favorable aux partisans pour faire des captures. Quand on n'attaque un camp durant une bataille, que pour opérer une diversion, on y emploie

ploie des corps entiers de troupes légères renforcés quelquefois par des troupes pesantes: celui qui sera chargé de la conduite de l'entreprise, doit connoître parfaitement la situation du camp, ses approches, le pays qui l'environne, l'espèce et le nombre des troupes qui le gardent, les postes qu'elles occupent, et si elles peuvent se secourir facilement. Il faut pour réussir dans une entreprise de cette nature, masquer l'objet de sa marche et même la faire de nuit. S'il se trouve aux environs du camp ennemi une forêt ou un bois, on doit s'y cacher et attendre pour attaquer que les armées soient aux prises. On réglera sa disposition sur celle de l'ennemi, observant de tomber d'abord sur les parties du camp les moins garnies, de dissiper les gardes, qui voudroient s'essembler, et de marcher ensuite au gros.

Si toutes les troupes de votre armée sont employées ailleurs, si aucun détachement ne peut venir au devant de vous, il faut se retirer en diligence, faisant même des détours s'il est nécessaire; et quelque fatigué que puisse être le détachement, ne lui donner aucun relâche qu'il ne soit en sûreté.

Des entreprises sur les forteresses.

Les forteresses ont tout leur côté foible, et il est nécessaire de le trouver pour s'en emparer. Un ville forte, mais éloignée de l'armée ennemie, ou située au bord d'une rivière; un commandant lent ou indécis; une garnison foible ou négligente, ou se fiant sur ses remparts et ses fossés pleins d'eau; des ouvrages non revêtus; des habitans mal intentionnés, tout cela peut donner lieu à des entreprises heureuses.

Veut-on prendre une place? il faut en examiner scrupuleusement toutes les parties; connoître la largeur et la profondeur des fossés; savoir, s'ils sont secs ou pleins d'eau; la hauteur des remparts, et s'ils sont revêtus ou non; profiter d'un passage souterrain mal gardé, ou d'un égout; connoître aussi l'espèce, la qualité et la force de la garnison; quels sont les postes qu'elle occupe; la manière dont on y fait le service; le nombre et le calibre de l'artillerie, et comment elle est servie. Il est encore très-important de connoître les rues de la ville, l'endroit où loge le commandant, et celui où est situé l'arsenal.

Les escalades échouent souvent, parcequ'on néglige de reconnoître exactement la hauteur des remparts, pour y proportionner celle des échelles.

Ceux

Ceux qu'on charge de cette reconnoissance, doivent observer attentivement le nombre et la hauteur des couches de pierres ou de briques qui composent le revêtement, et évaluer ensuite d'aprés cet examen l'élévation totale du mur. On aura soin que les échelles aient au moins 4 pieds de plus que le rempart, parceque leur position inclinée en diminue la hauteur perpendiculaire. Cette précaution est encore nécessaire, pour que les assaillans puissent monter facilement sur le parapet; d'ailleurs si le fond du fossé étoit fangeux le poids des hommes pourroit faire enfoncer les échelles, qui sans cette précaution se trouveroient trop courtes.

Quand on a acquis par soi-même ou par ses émissaires les connaissances nécessaires pour former de telles entreprises, on détermine alors l'attaque, et on s'occupe des moyens qui peuvent la faire réussir.

Il est avantageux de choisir pour ces entreprises, une nuit orageuse ou peu éclairée; parceque trop de clarté pourrait vous faire découvrir, et qu'une trop grande obscurité vous exposerait au désordre. On se met secrétement en marche, et de manière à arriver quelques heures avant le jour devant la place: là on dispose tout dans le plus grand silance. On fait approcher sans bruit les troupes de l'endroit, qu'on veut attaquer. En approchant ainsi d'une place, on recommande aux soi-

soldats de ne point heurter leurs armes, surtout par un tems calme, le moindre bruit pouvant être entendu et vous découvrir.

Dans le choix de l'attaque, on doit préférer l'endroit où il n'y a qu'un fossé quoique large, à celui où il y en a deux étroits. On escalade plus aisément les ouvrages en terre que ceux, qui sont revêtus. On doit s'attacher plutôt à l'angle flanqué des bastions, qui est plus éloigné du feu des flancs, qu'à celui de l'épaule et qu'aux courtines. En général l'endroit le plus favorable est celui où on ne trouve point de sentinelles: alors eût-on à surmonter tous les obstacles possibles, on a le tems de gagner le haut du rempart avant d'être découvert.

Avant de commencer l'attaque, on envoie un officier déterminé avec quelques soldats choisis, qui après s'être glissés dans le fossé, montent sur le rempart, et prenant ensuite à droite et à gauche, chercheront à se saisir ou à egorger les sentinelles pour les empêcher dedonner l'alarme. Un Signal convenu avec cet officier indiquera qu'on peut escalader sans danger, si non l'alerte signifieroit qu'il faut hâter l'expédition ou la retraite, suivant les circonstances ou les ordres que l'on aura.

Si l'entrée du chemin-couvert est défendue par une palissade, et si les fossés sont pleins d'eau, il faut envoyer d'avance avec les soldats, qui doivent

vent se glisser sur le rempart, quelques travailleurs armés de scies et de haches, pour y ouvrir une trouée large de 10 ou 12 pieds; et quelques autres munis de pêles et de pioches, pour pratiquer une rampe de même étendue dans le parapet; on en fera une pareille dans la contrescarpe s'il est possible. On commence à travailler à un signal quelconque. Dès que les rampes sont praticables, on fait avancer les nacelles ou pontons dont on aura dû se munir si les fossés étoient pleins d'eau.

Si dans une attaque de place, on a sur les flancs des demi-lunes, ou autres ouvrages détachés et garnis de troupes; tandis qu'on passe le fossé principal, ou lorsque l'alarme est répandue, on y fait entrer par la gorge qui est presque toujours sans défense, quelques nageurs qui en attaqueront les troupes; ce qui les empêchera de vous tirer à dos ou en écharpe pendant qu'on franchit le fossé et qu'on escalade le rempart. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, que le succès de l'entreprise peut en dépendre.

L'escalade est facile, si le rempart n'est pas revêtu; la berme alors est ordinairement garnie d'une haie d'épines, ou le talus d'une fraise de palissades; quelquefois on a ces deux obstacles à surmonter. La palissade se coupe promptement au moyen de quelques scies et haches; il n'en est pas de même de la haie; comme elle arrête long-tems, il faut plus de monde pour s'y ouvrir un passage. Les

épées

épées de l'infanterie seront d'une meilleure exécution que les haches ; on emploiera les scies à couper les fortes épines, tandis qu'avec les épées on en élaguera tout le menu.

On doit arriver en ordre à ces attaques, précédé des travailleurs, qu'il ne faut pas gêner en les suivant de trop près.

Le rempart est-il revêtu et précédé d'un fossé plein d'eau? L'entreprise est plus épineuse, attendu qu'il n'est pas aisé d'apporter au pied du mur les échelles, qui souvent ne se trouvent pas assez longues et qu'on dresse difficilement sur un pont de nacelles; alors si on ne peut gagner des flancs bas faciles à escalader, un égout, aqueduc ou une poterne de sortie, il vaut mieux renoncer à l'entreprise que de s'exposer *envain*. Si un rempart revêtu est précédé d'un fossé sec, on peut s'y couler sans bruit, et escalader le mur avec des échelles de granges ou de cordes. Il faut dans une escalade, attaquer en divers endroits en même tems, et placer les échelles d'une même attaque les unes près des autres, afin que les soldats, qui montent les premiers, se voient et s'excitent mutuellement à bien faire, qu'ils aient plus de confiance dans le succès de l'entreprise, et qu'ils puissent plus facilement, par leur réunion, entamer l'ennemi. D'ailleurs si une échelle glisse, elle peut-être retenue par les voisines. Ne laissez pas monter trop de monde à la fois, crainte qu'un trop grand poids ne

rompe

rompe les échelles; ce qui pourroit occasionner du désordre et faire manquer l'entreprise.

De quelque manière qu'on pénétre dans une forteresse, il faut autant que la nuit le permet, observer toujours le plus grand ordre. On y parvient en distribuant les combattans et les travailleurs, de manière qu'ils ne puissent s'embarrasser; et pour faciliter le succès, dès que vous êtes dans la place et que l'alarme est répandue, il faut éparpiller suivant l'ordre donné d'avance, plusieurs petites troupes dans la ville, afin d'induire l'ennemi en erreur sur le lieu de la véritable attaque, et l'obliger à partager ses forces. On simule une ou plusieurs attaques. L'attaque commencée, la cavalerie doit s'approcher de la porte, qui lui aura été indiquée, pour entrer dans la ville aussitôt qu'elle sera ouverte.

Quoiqu'on ait été découvert en arrivant devant la place, cela ne doit point arrêter; l'entreprise n'est pas manquée pour cela; c'est un motif d'en hâter l'exécution, avec l'ordre et la vivacité nécessaires en pareil cas. On peut en 6 minutes parvenir au sommet du rempart, (à moins qu'il n'y eût des ouvrages détachés qu'il fallût d'abord emporter, ou qu'un fossé fort large ne vous arrêtât trop long-tems); il faut bien plus de tems à l'ennemi pour se rassembler et se disposer à une bonne défense. On considérera encore, que les gardes, qui avant l'alarme étaient endormies, ne peuvent revenir sur le champ de leur surprise et qu'on a le tems d'arriver dans la

place

place assez en force, pour que ces gardes ne puissent plus vous arrêter; et quand même elles voudroient opposer leur feu à votre escalade, la nuit se rendrait d'autant moins redoutable. D'ailleurs deux décharges qu'elles peuvent faire tout au plus, seront insuffisantes pour vous repousser; car il faut au moins un quart-d'heure, pour rassembler la garnison et mettre le canon en état de servir.

La disposition des troupes dans une escalade, ne doit pas seulement être relative à la nature des ouvrages, mais encore à l'intérieur de la place. Pour résister avantageusement dans les rues aux attaques environnantes, on forme s'il est nécessaire, des détachemens à 6 de hauteur. Le front des détachemens doit être tel, qu'il garnisse en entier la largeur des rues, par lesquelles ils doivent passer, afin d'avoir les flancs couverts par les maisons. On ne doit dans les surprises de villes, faire que le plus tard possible, usage du feu; il faut toujours attaquer à l'arme blanche, quand même on rencontrerait un corps supérieur.

Quel que puisse être l'intérieur d'une place, il faut toujours faire les détachemens suivans: Le premier et le principal est destiné à se porter vers la porte voisine de l'attaque, et à s'en emparer. Il doit en conséquence être pourvu de lanternes sourdes, de scies, haches, tenailles, de gros marteaux, leviers et autres instrumens pour arracher les serrures et enfoncer les portes; on baissera aus-

aussitôt les ponts-levis. Ce détachement doit encore couvrir les avenues de la porte, en occupant les rues, qui y aboutissent. Les deux côtés du rempart seront occupés de même, afin que l'ennemi ne puisse vous prendre à dos ni vous dominer. On conserve cette position jusqu'à ce que les portes soient couvertes, les ponts-levis baissés, les barrières forcées, la cavalerie entrée dans la place. Si on avait du canon avec soi, ce serait ici le moment de l'employer; on pourra se servir de quelques pièces enlevées sur le rempart, avec d'autant plus de succès, que le plus fort du combat sera de ce côté.

Le second détachement marchera vers la grande place, où se trouve ordinairement un corps-de-garde considérable; il l'attaquera vivement et s'emparera de son poste.

Les 3ème, 4ème et 5ème détachemens se transporteront aux casernes, à l'arsenal s'il y en a un, ou aux autres lieux d'assemblée de la garnison; tandis que d'autres petits détachemens iront dissiper les autres corps-de-garde.

Le 6ème détachement marchera droit au logis du Gouverneur ou Commandant en chef, pour le faire prisonnier. Plusieurs autres détachemens s'empareront de l'artillerie des remparts, l'encloueront, ou conduiront dans divers endroits, celle qui pourroit y être utile. Le reste des troupes se répandra

dans

dans les rues, tuera tous les soldats dispersés, et battra ou dissipera ceux qui seront rassemblés.

Il faut donner de bons guides à chaque corps, qui doit agir séparément. Tout commandant de détachement chargé d'une opération particulière, doit cheminer directement à son but, sans s'occuper d'objets étrangers. S'il est pris à dos, la moitié de sa troupe fondra à coups de bayonnettes sur l'ennemi, et il marchera à sa destination avec le reste.

Les troupes destinées à parcourir les rues, en useront de même, si elles rencontrent l'ennemi, mais sans se séparer. Elles observeront d'occuper toute la largeur des rues, et elles doivent renforcer les principaux détachemens, qui en auroient besoin.

En entrant dans la place, si les différens corps de la garnison étaient déjà sous les armes, il faudrait pour les empêcher de se réunir en entier, les charger à chaque rencontre. Si la garnison est toute rassemblée, il faut faire contre elle un effort général à l'arme blanche. Est-elle supérieure en nombre? Cela ne doit pas vous rebuter. Car un assaillant déterminé, a toujours un air victorieux, qui en impose; ce qui compense ordinairement l'inégalité du nombre.

Il est nécessaire dans les surprises de places, comme

comme dans toutes les expéditions nocturnes, d'avoir des signes ou marques pour que les troupes se reconnoissent; sans cette précaution elles s'entretueraient.

Il est d'autant plus nécessaire, de s'occuper d'abord des moyens d'ouvrir une ou plusieurs portes, qu'il faut faire seconder le plus promptement possible l'infanterie par la cavalerie, et se procurer des moyens de se retirer en cas de malheur.

La cavalerie doit se répandre dans les rues, attaquer ce qui voudrait se réunir, et charger ce qui seroit déjà rassemblé. Il faut surtout qu'elle cherche à prendre l'ennemi à dos, et à s'introduire au milieu de son infanterie pour y jeter le désordre; elle doit toujours se tenir serrée, et occuper ainsi que l'infanterie toute la largeur des rues. Elle poursuivra les fuyards avec beaucoup de circonspection et de prudence.

Les soldats ne pourront, sous peine de mort, quitter leur troupe et entrer dans les maisons; il faut les avertir d'avance, qu'aussitôt l'expédition terminée, on fera une inspection très-scrupuleuse, dont l'objet sera de fusiller sur le champ, tout homme qui sera reconnu avoir pillé. C'est en tenant parole à la première occasion, qu'on pourra compter sur sa troupe à une seconde. Mais en cas de succès, il faudra la recompenser. Le Commandant doit avoir indiqué un lieu, où on puisse le trouver pendant

l'attaque, afin de lui rendre compte et lui demander des ordres.

Tout doit être fini avant que le jour paraisse; car si la résistance va au de-là, on court risque de sacrifier ses troupes inutilement, surtout si l'ennemi s'est rassemblé, et résiste avec succès. Dans ce cas, il faut donner le signal convenu de retraite, auquel tous les détachemens se retirent diligemment vers la porte forcée, où la troupe qui y a pris poste, se disposera de manière à favoriser la sortie. On parviendra à la rendre sûre en enclouant le canon qui est aux environs, afin que l'ennemi ne puisse en faire usage, et en barricadant toutes les avenues de côté, qui favoriseraient son approche.

Cette retraite doit se faire dans le même ordre que l'attaque; le détachement le plus éloigné, au signal donné, rejoint celui qui est le plus près de lui du côté de la porte, et ainsi successivement les autres. On ne se met en marche pour sortir de la ville, que quand tout le corps est rassemblé. Pour se retirer sûrement et facilement, il faut avant l'attaque avoir pourvu à la retraite; et pour se la ménager plus certaine, on doit garder l'endroit par lequel on a escaladé, jusqu'à ce qu'on soit maître de la porte, qu'il importe de forcer.

Les places situées près des rivières, sont ordinairement foibles de ce côté; souvent il n'y a que de mauvaises portes mal gardées, et des murs construits

struits de manière à favoriser les escalades. Ces sortes de villes sont faciles à attaquer de nuit, pourvu qu'on puisse arriver au bord de la rivière sans être apperçu. Les places situées sur des montagnes ont aussi leur côté foible; c'est ordinairement celui où la pente est la plus roide; un simple rempart est presque toujours le seul obstacle à franchir pour y entrer. Si la pente de la montagne n'est pas absolument impraticable, l'entreprise réussira infailliblement. Quand on est arrivé au pied du rempart, on tire à soi avec des cordes, les échelles qu'on a apportées, en supposant que les broussailles ne fassent pas un obstacle; les échelles une fois dressées, le succès de l'entreprise est presque certain; car rien n'est impossible à ceux qui par art, ruse, adresse, courage, patience, fermeté et précautions, cherchent à réussir.

Quelquefois avant de commencer l'attaque d'une place, on peut par de fausses démonstrations, attirer hors des portes la garnison en totalité ou en partie, et la faire tomber dans une embuscade *), où on la détruit; on emporte ensuite la place facilement.

Il est des places dont on peut s'emparer lorsqu'on

*) Ceci suppose une grande présomption ou ignorance de la part du Commandant de la place; il faut donc bien connoître l'ennemi auquel on a à faire.

qu'on est d'intelligence avec les habitans ou avec la garnison; mais ce sont des coups si difficiles et si hazardeux, qu'on ne doit pas les entreprendre légèrement. En général il est toujours plus sûr d'user de force ouverte; cependant si vous avez quelque intelligence avec les habitans d'une place, on peut en tirer parti sans s'exposer beaucoup, et voici comment: on fait glisser dans la ville quelques soldats déguisés en paysans, qui vont se cacher chez les habitans, qui vous favorisent et qui les arment. Pendant une nuit et à l'heure convenue, qui doit être un peu avant le jour, on arrive à une porte désignée, tandis qu'ils en surprennent la garde, enfoncent les portes et les barrières, et abaissent les ponts-levis; alors on entre en diligence avec les différens corps, et la place est bientôt prise.

„La surprise de Glogau est un chef-d'oeuvre, „que tous ceux qui tenteront des surprises doivent „imiter. Celle de Prague ne fut pas si extraordi„naire, puisque la garnison ayant à défendre une „ville d'une vaste étendue, il n'étoit pas étonnant, „de l'emporter par les différentes attaques, qu'on y „fit. Cosel et Crémone furent surprises par trahi„sion. La première le fut par un officier de la „garnison, qui ayant déserté, donna avis aux Au„trichiens que l'évacuation du fossé n'étoit pas en„core achevée. Ils le passerent, et la place fut „emportée *)."

La

*) Instruction militaire du Roi de Prusse.

La surprise de Schweidnitz, par le Général Laudon, le 1. Octobre 1761, est une des expéditions de ce genre, qui mérite d'être lue avec le plus grand soin; c'est un modèle à suivre. Les détails donnés par M. de Tielke sont trop connus pour que je croye nécessaire de les offrir ici.

Des précautions contre les surprises des places.

Un Gouverneur de place ne sauroit être trop sur ses gardes, surtout lorsque sa garnison est foible, ou qu'elle est mauvaise. Dans ce cas, il doit extrêmement se précautionner contre une surprise, ou une attaque d'emblée. Ce qu'il y a de mieux à faire, est de garnir les flancs du corps de la place d'autant de canon qu'il lui est possible; d'y mettre des munitions nécessaires pour au moins 10 coups de chaque piéce, celles de six, et de 12 sont les meilleures, parcequ'elles sont plus légères et plus faciles à servir. On les tirera à cartouche. Mais comme les feux de toute espèce dans ces sortes d'affaires ne sont pas aussi meurtriers, qu'on pourroit le croire, il faut y joindre l'exécution des armes de main. Les pertuisanes, les faulx emmanchées à revers sont très-avantageuses. Les fourches s'il y en a, sont encore très-bonnes contre une escalade, et très-propres pour pousser les échelles

les et les renverser. On fera transporter les armes dans les corps-de-garde des portes, et dans ceux qui sont le long du rempart.

Comme ces sortes d'entreprises sont toujours vives et impétueuses, il est bon d'avoir en tout tems de ces sortes d'armes sous la main à la première alarme, et de les trouver à deux pas de soi. Ces précautions ne suffisent pourtant pas. Si le fossé n'a point de cunette, on en fera faire une, ou un fossé assez profond aux endroits où l'on peut mettre le pied des échelles. On peut encore se servir d'une palissade au pied de la muraille, ou au milieu du fossé.

Les poutres et les solives sont d'un très bon usage contre les escalades. Il en faut faire transporter le long du rempart tout autant qu'il y en aura dans la ville, pour s'en servir au besoin, et les faire rouler sur le talus, lorsqu'on s'appercevra que l'ennemi applique des échelles, et qu'il y monte. Si c'est en hivèr, et que le fossé soit plein d'eau, on fera rompre la glace à l'entrée de la nuit, et l'on fera en même tems jeter de l'eau sur le talus des remparts.

Si la ville a plusieurs portes, l'on n'en laisse que deux, ou même une seule ouverte; et lorsqu'on les ferme l'on se sert de longues caisses qu'on remplit de sacs à terre que l'on met derrière. Mais le plus puissant obstacle est d'y mettre plusieurs

arbres

arbres coupés, que l'on retire aisément lorsque l'on veut les ouvrir. A l'égard des autres, on les terrasse avec de la terre mêlée avec du fumier. L'on met du canon sur leur corps de garde de maniere à ce qu'il puisse enfiler le pont. On doit se munir encore de bombes toutes chargées, et de grosses grenades, pour les faire rouler dans le fossé; les éclats ne manquent jamais de briser les échelles. On joint à cela des artifices et des fascines godronnées

Lorsqu'on se trouve trop foible pour garnir un rempart, et pour résister contre un grand nombre d'échelles; et que lon craint de s'affoiblir aux autres endroits; on tâche de suppléer au défaut des hommes, en bordant le rempart d'une chaine de chevaux de frise attachés l'un à l'autre, et posés de telle sorte que l'ennemi ne puisse franchir sur le parapet, ni les entrainer en bas. On se sert encore d'arbres coupés dont on aiguise la pointe de branches, et dont on brûle ensuite le bout pour la rendre plus forte. On ajoute à tous ces obstacles un grand nombre de chausse-trapes, que l'on seme dans le fosse aux endroits où l'on craint le plus. La garde doit être exacte en dedans, et les rondes perpétuelles à l'égard du dehors, on ne doit pas le négliger. Pour avoir des nouvelles, l'on fera sortir tous les soirs une ou plusieurs petites troupes de cavalerie, (selon les craintes) pour battre l'estrade du côté de l'ennemi; car il sagit moins de combattre, que d'être averti de ce qui se passe

en

en dehors; outre les espions qu'on doit avoir partout aux environs de la ville.

Les places dont le fossé est plein d'eau ne sont guères insultables; elles ne le sont que pendant les glaces. Il est vrai que lorsqu'elles ont bien gelées, les entreprises sur celles-ci sont les plus aisées. On va de pleinpied sur le fossé, au lieu qu'il faut descendre dans ceux qui sont secs. On a coutume de rompre la glace tous les jours à l'entrée de la nuit; ce qui n'est pas un petit travail; encore est-ce toujours imparfaitement; et dans les grands froids, qui sont les tems propres pour ces sortes de desseins, les glaces reprennent et portent en une heure. On se souviendra de l'escalade de Philisbourg en 1655. Cette ville fût surprise et escaladée dans le plus fort de l'hiver, par la négligence du Gouverneur.

Il est inutile de parler ici d'un Gouverneur de place assez négligent pour se laisser surprendre de telle sorte, qu'il n'ait pas un instant pour se préparer et se porter sur le rempart. Je parle des escalades où on a le tems de s'y porter, et où l'on trouve toutes les armes nécessaires contre ces sortes d'entreprises. A la première alarme, la cavalerie montera à cheval; on la partagera en plusieurs troupes qui feront sans cesse des patrouilles le long du rnmpart, chaque troupe ayant son poste marqué, avec ordre de charger, fort ou foible, ce qui sera monté.

Les

Les soldats auront leurs fusils chargés près deux, bordant le parapet sur deux rangs. Si l'escalade se fait en plein jour, et même la nuit, et qu'on craigne en différens endroits, on armera les valets et autant d'habitans qu'il sera possible, dont on aura formé des compagnies, pour leur faire garnir le rempart aux endroits les moins praticables, pour la montre seulement, et afin de porter un plus grand nombre de troupes ailleurs, où l'attaque paroît la plus vive. Pour empêcher que l'ennemi, si malgré la résistance qu'il trouve aux portes il vient à bout enfin d'en enfoncer quelqu'une, ne pénètre plus avant, on pratiquera un retranchement intérieur d'arbres entiers jetés les uns sur les autres, en dedans de la porte, derrière lesquels on logera des fusiliers. Il y a encore un autre expédient: c'est d'ouvrir la voûte en oeil de boeuf, et d'en faire pleuvoir une grêle de feux, de grenades, ou de bombes sur ceux, qui voudroient entrer.

On peut voir, par tout ce que je viens de dire en peu de mots, les avantages de la défense contre l'escalade. Rien de plus simple que de repousser l'ennemi, et rien de plus important que de faire connoître ces avantages aux soldats d'une garnison, non dans le tems qu'on est escaladé, avant même qu'on soupçonne de l'être; car rien n'importe davantage que d'instruire les troupes, ou du moins leurs officiers, qui ne manquent pas de les instruire à leur tour dans l'occasion. Rien de plus difficile à ceux qui montent par les échelles que de ré-

résister contre des gens, qui les attendent de pied ferme, derrière un parapet, et peuvent sans grand effort les faire dégringoler. S'ils viennent à franchir le talus, à peine ont-ils le tems de se servir de leurs fusils et de leurs bayonnettes, qu'ils sont percés ou massacrés.

Un Gouverneur ou un Général, tel qu'il puisse être, qui se trouve commander dans une grande ville, doit avoir moins d'égards à la commodité des Bourgeois qu'à tout ce qui peut l'assurer dans sa place. Il est même plus avantageux à ceux-ci que les officiers et soldats soient logés ensemble, et qu'ils occupent les différens quartiers de la ville autour des remparts, et un ou deux dans le centre, que s'ils étoient logés et partagés dans les maisons de chaque particulier. Le meilleur et le plus prudent est d'occuper les couvens les plus proches des remparts, et de s'en servir comme de casernes. S'il y a une citadelle, château ou réduit, toutes les munitions de guerre et provisions de bouche, s'il est possible, y doivent être enfermées. S'il n'y a rien qui puisse servir d'asile et de retraite à la garnison, en cas d'accident, on doit chercher un endroit commode dans la ville, qui puisse tenir lieu de réduit ou de citadelle, et le fortifier. Ces précautions sont importantes. Tous les corps-de-garde doivent être fortifiés, et fermés d'une forte barrière; les rondes doivent être exactes et nombreuses; les officiers Majors, chargés du détail de la place, doivent la connoître parfaitement; l'ignorance

rance ou la paresse ne seroient pas excusables. On doit placer les sentinelles aux endroits les plus délicats, les doubler la nuit, si le cas l'exige, et les faire relever d'une heure à l'autre; ce qui fait que les gardes se trouvent dans un mouvement perpétuel. Cette méthode me semble excellente dans les tems de crainte et de soupçon, et surtout l'hiver, qui est la saison la plus favorable à ces sortes d'entreprises. Les patrouilles ne doivent pas être moins fréquentes dans la ville que les rondes du rempart; ces patrouilles regardent particulièrement la cavalerie.

Les places, qui ont des fossé secs, sont très-facilement insultées, ou surprises par intelligence. Elles demandent une plus grande attention, et plus de diligence que celles, qui ont des fossés pleins d'eau. Si le service se fait avec exactitude, et que ceux, qui sont chargés du détail de la place, ont la précaution d'avertir à l'ordre de se tenir sur ses gardes, et de doubler les rondes et les patrouilles dans un tems où l'on ne peut trop se rendre compte des mouvemens des ennemis, dis-je, celui qui commande dans la place a soin de se précautionner de faire sortir à l'entrée de la nuit une centaine d'hommes, pour faire des rondes dans le chemin-couvert, et d'envoyer quelques partis à la guerre, il est hors de doute que l'ennemi n'osera rien tenter. S'il y a des égoûts dans la ville qui communiquent dans le fossé, et que ces égoûts ne soient pas grillés, on doit les faire

visi-

visiter, et y mettre des sentinelles, du moins la nuit. On doit user des mêmes précautions aux aqueducs.

Si, malgré toutes ces précautions, l'ennemi entre dans la ville par surprise, les soldats en seront avertis par les signaux concertés d'avance. Les piquets s'assembleront aux endroits destinés, et marcheront sur le champ vers la place, ou du côté de la citadelle. Pendant que la garnison prendra les armes, la cavalerie montera à cheval, sans attendre l'ordre du Général, ou du Gouverneur de la place, et elle marchera dans les rues; l'infanterie en fera autant; et tous attaqueront, forts ou foibles, et donneront l'alarme de toutes parts. Si les bourgeois ont pris les armes, il n'y a pas à délibérer; on doit mettre le feu aux maisons d'où l'on tire. S'ils ne se sont pas déclarés, il faut les menacer de faire un bûcher de leur ville, s'ils remuent le moins du monde. Si personne ne remue, et que l'ennemi, maître de quelque poste dans l'intérieur de la ville, la coupe en deux, il n'y a pas de meilleur moyen que de percer la ligne, pour rompre cette communication, et s'y barricader. Si l'ennemi est maître de toutes les places, et est en grand nombre dans la ville, on s'assemble sous le feu de la citadelle, on gagne les rues par où on y arrive, l'on s'y barricade, et l'on tâche de s'avancer du côté de la place d'armes, où l'ennemi s'est posté. On fait pour cela avancer du canon qu'on mène à bras, et l'on tâche de

s'en

s'en rendre le maître, et des rues qui y aboutissent; c'est par là que l'on doit commencer, en attendant que toute la garnison ait pu joindre, et qu'on puisse être en état d'attaquer l'ennemi en force.

Investissement et blocus d'une place.

On investit une place pour en faire le siège ou la réduire par la famine. Ce sont de grands détachemens ou des portions d'armée, sous la conduite d'un Général, qui sont chargés de ces entreprises.

L'investissement d'une place doit toujours être précédé de la reconnaissance du terrain qui l'environne. Le Commandant de l'avant-garde après l'avoir parcouru très-attentivement, dispose sa troupe autour de la place, de manière que l'assiégé ne puisse communiquer avec son armée ou les places voisines, et en recevoir des secours. On garnit tous les postes essentiels au-dessus et au-dessous des rivières, qui traversent la ville investie, et les chemins ou les débouchés qui y conduisent; pour cet effet on se procure des guides intelligens, fidèles et pris sur les lieux; ce qui est d'autant plus nécessaire, qu'on doit opérer avec le plus grand secret et seulemens de nuit, afin que l'ennemi ne conçoive aucun soupçon.

Quel-

Quelquefois les premières troupes, qui marchent pour investir une place, sont accompagnées des ingénieurs destinés à reconnoître les environs, pour tracer les lignes de circonvallation, afin qu'à l'arrivée de l'armée du siège, les troupes puissent sur le champ être employées aux travaux; alors on doit faciliter aux ingénieurs l'exécution de leur objet.

Un Général chargé des premiers arrangemens de l'investissement d'une place, partagera avant de partir, ses troupes en autant de détachemens *) qu'il aura de postes à occuper, se réservant en outre un corps pour les besoins inopinés. Ils partiront tous à la suite les uns des autres, réglant leur marche de manière à arriver entre onze heures et minuit devant la place. On enverra ensuite à sa destination chaque détachement, qui y sera conduit par les guides. Les chefs auront chacun une instruction détaillée, portant sur les objets généraux déjà exposés, et sur les particuliers, qu'il est impossible de prévoir ici. Ces Commandans ne négligeront jamais d'envoyer des partis à la guerie, du

*) Ces détachemens seront tous de cavalerie; mais s'ils avoient à occuper des postes susceptibles de défense ou d'être fortifiés, on y joindroit de l'infanterie, qu'ils pourroient prendre en croupe. L'infanterie pouvant être souvent utile, il est toujours prudent d'en mener avec soi. —

du côté de l'armée et de l'ennemi. pour éclairer ses démarches, afin que l'investissement, qui se fait ordinairement peu de tems après, ne soit pas troublé. Si l'ennemi venoit au secours de la place, en force ou par détachement, il est encore indispensable d'établir de petits postes devant les portes, pour observer la garnison et avertir de ses mouvemens.

Le tems qui s'écoule depuis l'arrivée des troupes légères devant la place jusqu'à la venue de l'armée, étant fort critique pour elles, leur chef recommandera à ses détachemens la plus grande vigilance, d'employer tous les moyens possibles pour s'assurer dans leurs postes, pour se communiquer et pour avoir promptement des nouvelles de l'ennemi. Ces détachemens s'opposeront à ce qu'il fasse entrer dans la ville investie, aucun secours de troupes ou de munitions. Le Commandant visitera lui-même tous ses détachemens, se faisant escorter pour ne point se compromettre, par un partie de sa réserve.

Le moment de l'investissement, étant pour l'ordinaire celui où le Gouverneur de la place achève son approvisionnement de bestiaux et de fourrages, qu'il peut enlever dans les environs, il faut prendre des mesures pour s'opposer aux détachemens qu'il y employera, (surtout si l'investissement à été plus subit qu'il ne pensait): on remplira cet objet avec la réserve, en observant de ne

pas

pas tomber dans des pièges; car la garnison peut faire des demonstrations d'un côté, tandis qu'elle exécute de l'autre. Le meilleur moyen de rendre ses tentatives inutiles, c'est de serrer la place autant qu'il est possible.

La garnison supérieure en nombre aux troupes qui l'entourent, en poussera peut-être quelques détachemens; mais dès qu'ils verront marcher à eux, ils enverront demander du secours à la réserve, dont le Commandant ne doit jamais s'éloigner, afin qu'on le trouve facilement. Si nonobstant le renfort, les assaillans sont encore supérieurs en nombre, ou si le poste n'est pas de bonne défense, on l'abandonne à l'ennemi, et on le reprend dès qu'il s'est retiré.

L'armée étant arrivée, les troupes légères la couvrent pendant le siège, en occupant des postes avancés, d'où elles envoient des partis à la guerre, pour avoir des nouvelles de l'ennemi et de ses places. Quand une armée d'observation couvre le siège, les troupes légères devenues moins nécessaires, la soignent ordinairement.

Les blocus s'établissent sur les mêmes principes que les investissemens; mais à une plus grande distance de la place, et avec un plus grand nombre de troupes légères et surtout d'infanterie. On observe de choisir les postes de manière qu'ils se communiquent facilement; que la nature ou l'art les

les mette en état de faire une longue et vigoureuse défense; et qu'ils cernent si bien la place, qu'on ne puisse y entrer ni en sortir. Les lieux les plus convenables pour établir les principaux postes, sont les bourgs, les villages, les châteaux, les fermes, les moulins, les bois, les gorges, les vallées et les hauteurs, qui les dominent. Les postes, qui forment un blocus, doivent être plus éloignés de la place, que dans les investissemens, parcequ'on a plus de tems pour les fortifier, et moins à craindre des entreprises, auxquelles la proximité pourroit déterminer la garnison; mais cet éloignement exige une suite continuelle de patrouilles entre les postes, et la plus grande activité et vigilance pour empêcher les secours.

Des détachemens pour préserver un pays des contributions.

Pour préserver un pays des contributions, on détache ordinairement de l'armée, un corps de cavalerie et les troupes légères nécessaires pour la défense et protection du pays.

Le détachement campera, cantonnera ensemble ou divisé, et de manière à couvrir le pays exposé aux courses de l'ennemi; il établira ses postes de sûreté, et enverra ensuite beaucoup de partis à la

guerre en avant, sur les flancs, et même sur les derrières. Quelques-uns doivent être assez nombreux pour combattre avec avantage les détachemens ennemis, qui rodent dans le pays; et si l'occasion d'en enlever quelqu'un se présente, ils se concerteront pour en profiter. Ceci est fondé sur ce principe de la guerre défensive, qu'il faut inquiéter continuellement l'ennemi, afin qu'il laisse plus de repos.

Si le Commandant en chef est informé par ses partisans, que l'ennemi vient lever des contributions dans une partie du pays, il y fera marcher des troupes supérieures en nombre, et même tout le détachement s'il est nécessaire, bien entendu qu'il ne quittera, que pour les plus fortes raisons ou sur des ordres supérieurs, un poste essentiel. S'il ne pouvoit s'en éloigner sans une imprudence condamnable, il ne fera que des détachemens, qui ne l'affaiblissent pas trop; car on peut lui avoir tendu un piège, pour s'emparer de sa position. Mais si le chef des troupes légères juge pouvoir s'opposer à l'ennemi avec toutes ses forces, il en dirigera une partie sur les derrières et sur les flancs de l'ennemi, afin de lui couper la retraite, et mettra dans son expédition la promptitude, la vivacité, le secret et la prudence nécessaires pour en compléter le succès; évitant toutefois les surprises et les embuscades, où trop de sécurité pourrait le faire tomber. On tiendra cette conduite

chaque

chaque fois, que l'ennemi viendra pour la même cause.

Les partis envoyés à la guerre, doivent informer le Commandant en chef, des ennemis qu'ils découvriront, de leur nombre, de l'espèce des troupes, et de leurs intentions apparentes. Celui-ci instruira exactement le Général de tout ce qu'il apprendra par ses partis et par ses espions concernant l'armée; par exemple, si l'ennemi pousse un détachement sur les derrières ou vers une place; s'il la menace d'un siège ou d'un blocus; s'il établit de nouveaux magasins, des dépôts, ou des fours; s'il fourrage habituellement ou doit fourrager dans la contrée, que le détachement protège etc. Pour bien remplir sa commission, il doit établir une correspondance suivie avec les commandans des places voisines, et les informer exactement de tout ce qui intéresse leur sureté particulière.

De la levée des contributions.

Si le détachement est attaqué par des forces supérieures, il se retirera soit sur l'armée, soit sous une des places; ou bien se défendra suivant que les circonstances ou le local le permettront.

C'est ordinairement des places et surtout de celles, qui sont sur les flancs de l'armée, qu'on tire

les troupes nécessaires pour lever des contributions. Lorsqu'on veut pénétrer dans le pays ennemi pour le faire contribuer, il faut le connaître parfaitement, ainsi que ses postes et ses forteresses, on choisit ensuite le chemin le plus sûr, pour n'être ni découvert ni rencontré; on calcule le tems nécessaire pour l'entreprise, on le compare à celui, qu'il faut à l'ennemi pour vous joindre; on se munit de vivres; enfin on prend ses mesures pour avoir assez de tems pour se retirer sans danger. S'il se trouve des soldats, qui connaissent les chemins et les sentiers, on les préfère aux guides du pays, qui peuvent s'évader dans la nuit et vous trahir.

Comme il serait superflu de répéter ici les maximes générales exposées dans le chapitre des marches, on observera seulement d'éviter les postes de l'ennemi; et si on était découvert, il faut lui donner le change, en dirigeant la marche d'un autre côté, et revenant sur ses pas, dès qu'on sera hors de sa vue. On fait très-bien alors de rompre les ponts sur lesquels on a passé, et de brûler ou de couler à fond les bateaux trouvés sur les rivières. L'ennemi perdra pour les traverser, le tems qu'il pourrait employer à vous troubler; et pour mieux remplir encore cet objet, on séparera les troupes, qui se rassembleront à un rendez-vous indiqué.

Quand on approche des lieux qu'on veut faire contribuer, on divise les troupes en plusieurs détachemens, composés d'infanterie ou de cavalerie,

se-

selon le local, qui leur est destiné. Si l'on avait derrière soi un pont ou un défilé à passer en revenant, il faut le faire garder, de même que les avenues, qui y aboutissent. Outre les petits postes avancés nécessaires pour sa sûreté, on établira une chaîne, qui communique avec le principal détachement, afin de l'avertir promptement si l'ennemi y marche en force. Il y aura de plus de petits partis de cavalerie en campagne, pour observer, et donner avis des mouvemens des garnisons des places voisines.

Les autres détachemens seront envoyés vers chaque endroit principal qu'on veut faire contribuer. On établit autant qu'il est possible, au lieu donné pour rendez-vous général, le plus fort détachement, qui doit être d'infanterie, parcequ'elle vaut mieux pour servir de réserve, que la cavalerie, dont on ne doit garder que quelques petites troupes soit pour envoyer des ordonnances, soit pour faire des patrouilles.

Chaque officier commandant un détachement recevra de son chef une instruction détaillée sur le pays et les villages ou bourgs, qu'il fera contribuer; il y enverra en arrivant des ordres de livraisons. Dès que les détachemens seront arrivés à leur destination, on les partagera en plusieurs troupes, qui seront chargées de faire contribuer chacune un district particulier. La cavalerie sera employée à couvrir ces diverses expéditions; elle doit battre la campagne

pagne et couvrir de patrouilles le front et les flancs de l'étendue de pays qu'occupe le détachement.

La discipline la plus rigoureuse doit s'observer dans toutes les occasions, mais surtout parmi les corps détachés pour lever des contributions. Il faut prendre les mesures les plus efficaces, pour prévenir les pillages, les vols et les exactions que les troupes commettent ordinairement dans ces expéditions, et employer les châtimens les plus sévères pour arrêter ces désordres; parceque sans cela, les habitans désertent quelquefois leurs maisons, vous frustrent des vivres, des contributions, et prennent même les armes. Une bonne et judicieuse discipline ne devant pas porter seulement sur les châtimens, on ôtera au soldat l'envie de mal faire, en lui promettant une gratification sur les contributions qu'on lève, et en la distribuant avec exactitude au retour. Ce moyen fait non-seulement négliger les occasions de prendre, mais encourage encore à remplir exactement les devoirs, qui procurent un profit certain. On insiste d'autant plus sur cette manière de récompenser le soldat, que l'expérience prouve, qu'une discipline uniquement sévère est souvent en défaut, quand une troupe est dispersée ou éloignée de ses principaux surveillans.

Souvent une ville ou un bourg situé au milieu de la contrée mise à contribution, refuse son contingent. Il faut le forcer sur le champ, et employer d'autant plus de précautions pour réussir, que

c'est

c'est le réfuge de ceux, qui ont le plus de facultés. Il serait d'ailleurs d'un mauvais exemple de passer un tel lieu. Il faut le châtier, mais cependant avec une juste sévérité, doubler et tripler même la contribution, et punir l'auteur de la résistance. Au reste point d'incendie ni de pillage; car l'un répugne à l'humanité, et l'autre fait des malheureux sans enrichir personne.

Chaque chef de détachement, qui a une portion de contribution à lever, doit se garder lui-même; son succès dépend du plus ou du moins de précautions qu'il aura employé. Les principales sont: de placer des postes et des sentinelles dans les endroits les plus élevés; de garder constamment sa troupe rassemblée dans un bâtiment assez vaste pour la contenir, ou dans un cimetière; ces derniers postes étant assez ordinairement susceptibles de défense, on les préférera aux autres. Les officiers doivent donner l'exemple, rester au poste, et ne pas permettre que les soldats s'écartent sous aucun prétexte; il faut leur faire apporter leur subsistance par les habitans, et obliger ceux-mêmes, qui ne sont pas de service, à dormir habillés. Les armes seront placées de manière, que lorsque les soldats les prennent subitement, elles se trouvent dans l'ordre qu'ils doivent occuper: mais si l'ennemi est à votre portée, il ne faut pas les quitter.

Lorsque chaque détachement a pris ses précautions contre l'ennemi, il s'occupe ensuite à lever les

les contributions. Dans les disettes d'argent comptant, on prend des bestiaux, de l'argenterie, des meubles riches, et autres effets d'un transport facile. Si cette ressource manque, on emmène en ôtage les plus riches habitans, qu'on met à rançon. Si on ne trouve absolument rien dans un endroit, il faut s'en dédommager sur un autre, et mettre le feu à une maison écartée pour effrayer les autres habitations, qu'on menacera du même traitement, si elles ne s'exécutent promptement.

Si on prévoit que la guerre puisse se faire dans le pays qu'on met à contribution, il faut en enlever tous les chevaux et les boeufs, afin que l'ennemi ne puisse s'en servir pour faciliter le transport des convois ou des équipages; ce qui lui sera très-préjudiciable surtout après une bataille perdue. On fait encore conduire à l'armée par des chemins surs, autant de grains et de fourrages qu'on peut, et on détruit tout ce qu'il est impossible d'emporter; afin que l'ennemi n'en profite pas.

La précaution de ne laisser sortir personne sans une permission par écrit du Commandant en chef, hors de la chaine de vos détachemens, patrouilles et sentinelles, est d'autant plus utile, que les habitans ne peuvent guères alors avertir l'ennemi de vos opérations, et que les ôtages qu'on veut enlever, ne peuvent s'évader.

Si l'ennemi paroît en force quelque part, tous les

les détachemens s'en donneront avis de proche en proche, et se retireront au rendez-vous indiqué. Un moyen de rendre cette retraite plus prompte et plus facile, serait de faire préparer d'avance par chaque détachement des charriots, à l'aide desquels l'infanterie et les contributions se réuniraient, avant que l'ennemi fut en état d'agir. On peut user du même moyen quand tout le corps est rassemblé pour faire une retraite subite.

L'ennemi paraît-il avant qu'on ait envoyé les contributions à l'armée? On les fera partir sur le champ, et conduire avec la plus grande diligence par différens chemins, afin d'en sauver au moins une partie.

Si l'ennemi poursuit les détachemens jusqu'à leur rendez-vous, on rompt les ponts sur lesquels on aura passé, et on gâte ou embarrasse les chemins. A-t-on des défilés ou des gorges à passer? Il faut les barrer avec des abattis ou par un fossé. Enfin on ne doit rien négliger pour gagner de l'avance sur son adversaire.

Malgré beaucoup de prévoyance, il peut arriver que l'ennemi coupe la retraite à une partie de vos détachemens; il faut donc s'être occupé d'avance des moyens capables de les sauver, au risque même de perdre les contributions. Le chef doit leur avoir prescrit l'heure à laquelle ils seront rendus au plus tard au lieu d'assemblée, et désigné

les

les chemins par lesquels ils le rejoindront moyennant un détour, s'ils ne peuvent suivre la route la plus courte. Il doit encore leur avoir indiqué les lieux, où ils se réuniront au gros de la troupe, en supposant que des obstacles les empêchent de se trouver au premier rendez-vous.

L'ennemi attaque-t-il en force du côté par lequel on projetait de se retirer? S'il y a une rivière ou un passage étroit, qui vous couvre, il faut en défendre l'accès, et y tenir ferme jusqu'à ce que le corps soit rassemblé; les détachemens s'y rendront en diligence, et dès-lors on se retire par le chemin le plus sûr. Mais si on n'a ni rivière ni passage étroit pour arrêter l'ennemi, il faut alors se rapprocher des détachemens, choisir un bon poste, et y tenir ferme jusqu'à ce que toutes les troupes soient rassemblées.

Il est avantageux dans ces circonstances, comme dans beaucoup d'autres, de faire illusion à l'ennemi sur ses forces. Veut-on paraître plus faible que l'on n'est en effet? On divise ses troupes en beaucoup de petits détachemens, qui par différens chemins se réuniront en un lieu indiqué: ceux qui sont en vue de l'ennemi, multiplient leurs rangs de manière à ne présenter qu'un front peu étendu. Pour paraître plus fort, on met l'infanterie sur deux rangs, et l'on marche en corps. En traversant un bourg ou un village, les premières troupes viendront, par un détour, reprendre la queue de la colonne.

lonne, et passeront ainsi deux ou trois fois; cet expédient peut avoir beaucoup de succès de nuit ou pendant un brouillard. La cavalerie se partagera en petites troupes qui étendront leur front, autant qu'il sera possible, pour ressembler à des escadrons; on fait donner du cor et sonner de la trompette en plusieurs endroits. Enfin le tems et les différentes circonstances peuvent fournir beaucoup de ressources à celui qui sait les saisir.

Dans les expéditions lointaines qui se font dans le pays ennemi, la retraite étant pour l'ordinaire difficile, on ne doit jamais négliger d'envoyer sur les derrières à grandes journées, et sous bonne escorte, les contributions, les otages et tout ce qui peut embarrasser. Le reste du corps en devient plus leste et la retraite plus aisée.

Telles sont les principales occasions des grands détachemens, et telles sont à-peu-près les règles auxquelles toutes leurs opérations sont soumises. Mais il faut avoir pour principe de ne jamais faire de détachemens qu'ils ne soient nécessaires, car celui qui partage ses forces sans nécessité, s'expose à être battu en détail.

„La guerre défensive nous mène naturellement „aux détachemens, dit le Roi de Prusse. Les Géné„raux peu expérimentés veulent conserver tout: ceux „qui sont sages n'envisagent que le point capital, ils „cherchent à parer les grands coups, et souffrent pa„tiem-

„tiemment un petit mal, pour éviter de grands maux. „Qui trop embrasse mal étreint.“

En effet le grand nombre de détachemens a été quelquefois pernicieux aux Autrichiens. Le Roi de Prusse était obligé d'en faire en Bohême et en Moravie, où il n'avait point de places, et où la nature du pays exigeait ces détachemens pour la sûreté des convois et des communications. Mais il n'en faisait guères en Silésie où ses forteresses lui assûraient ses mouvemens et ses vivres. Il saisissait seulement les occasions d'enlever ceux de l'ennemi, ce qui lui réussissait souvent, et ne servait pas peu à augmenter ses forces. Aussitôt qu'un de ses détachemens avait fait son coup, ou rempli son objet, il rentrait dans l'armée, et le Roi ne donnait surtout jamais de bataille, qu'il n'eût auparavant rassemblé, autant qu'il était possible, tous ceux que les circonstances l'avaient obligé de faire.

LIVRE QUATRIEME.

De la stratégique ou de la science des plans de campagne.

Dans les trois livres précédens j'ai essayé de détailler tous les mouvemens, que la grande tactique peut et doit exécuter dans le courant d'une campagne, selon les diverses occurrences; il me reste maintenant à traiter la partie la plus sublime, mais aussi la plus difficile de l'art de la guerre, la science des plans de campagne *).

Le plan de campagne est à l'action, ce que l'esquisse d'un tableau est au tableau même. Si l'esquisse est froide, mal conçue, le tableau quelle qu'en soit l'exécution, manquera d'effet. De même, les mouvemens

*) La partie la plus grande de l'art militaire, dit Mr. le Maréchal de Puysegur: est de savoir faire le plan de toute une guerre.

vemens d'une armée, quelque bien conduits qu'ils puissent être, n'offriront point de résultat ni d'ensemble satisfaisant, si le plan de campagne n'a pas été bien développé et bien tracé.

Il y a deux sortes de dispositions préliminaires, qui précèdent tout commencement de guerre. La première est le plan général d'après lequel on veut la conduire. La seconde disposition, (qui peut s'appeller particulière), ne regarde que l'exécution du dessein formé; alors on règle et détermine l'arrangement des troupes par rapport à la nature des entreprises; et l'établissement des magasins, ou dépôts des munitions de guerre et provisions de bouche, par rapport à l'exécution.

Le plan général de la guerre renferme deux sortes d'objets. Les uns sont du ressort de la politique et les autres dépendent immédiatement et totalement de la science militaire. Les alliances, les traités de subsides, la discussion des causes qui nécessitent la guerre, et celle des traités qui la terminent, telles sont les parties politiques de la guerre. Parties trop longtems abandonnées à la direction d'hommes, qui n'étant pas militaires, ont cherché à les isoler et séparer totalement de l'influence des Généraux, quelques directs que soient pourtant leurs rapports avec la science des plans de campagne. Dans quels malheurs cette lutte des Ministres et des Généraux n'a-t-elle pas entraîné la France, pendant les dernières années du règne de

Louis

Louis XIV, et les trop malheureuses campagnes de la guerre de sept ans. Lorsqu'un Souverain est lui-même le Général de ses armées, il embrasse et combine tous ces différens objets. La machine n'ayant pour lors qu'un seul principe de mouvement, ce mouvement est bien plus parfait.

Les mouvemens des troupes, leur rassemblement leur marche suivant les combinaisons défensives ou offensives de la guerre, telles sont les parties qui appartiennent exclusivement à la science militaire.

Il est encore des règles générales, que l'on doit observer dans la méditation des projets de guerre, desquelles on ne peut s'écarter sans exposer sa patrie à des désavantages certains. D'abord il faut prévoir tous les cas possibles d'offensive ou de défensive, en formant des plans de campagne particuliers pour chaque portion des frontières de son pays, suivant toutes les acceptions possibles.

2°. Il faut distinguer deux sortes d'ennemis; ceux à qui l'on a immédiatement affaire et contre lesquels sont dirigées les premières opérations: et les ennemis qui peuvent se déclarer, la guerre une fois commencée. Ici la politique doit venir au secours des Généraux pour déterminer d'une manière à peu près certaine, quels sont les pays, qui pourraient pendant la guerre prendre parti contre la patrie; alors on trace des plans d'opération

tion provisoires soit, pour être à même de résister aux attaques de ces nouveaux ennemis, quand ils se déclareront; soit, pour les prévenir en les attaquant soi-même avant qu'ils ayent eu le tems d'achever leurs préparatifs. De cette manière il est impossible d'être jamais pris au dépourvû.

Toutes les considérations, d'après lesquelles on doit tracer ses plans de campagne, sont relatives à ces trois points: au pays, au nombre, à l'espèce de ses troupes et à celles de l'ennemi.

Il faut avoir une connaissance du pays, où l'on doit agir, soit offensivement, soit défensivement. Quoique celle qu'on acquiert par des cartes topographiques-militaires ne soit pas à beaucoup près suffisante, c'est par là cependant qu'il faut commencer. On sent donc la nécessité d'avoir de ces cartes exactes, telles que je les ai proposées, dressées par des officiers capables et entendus, et accompagnées d'itinéraires et de mémoires, qui marquent avec précision la nature du pays et des chemins; celle des positions les plus avantageuses, des défilés, et d'autres passages difficiles; la largeur et profondeur des rivières et ruisseaux; la qualité de leur fond, les gués, et la hauteur des bords; les villages, bourgs, hameaux et cassines; l'élévation, la pente, et le revers des montagnes; les aboutissans des gorges, les ravins, les fossés; la nature des bois et des plaines; les champs clos, et les endroits de fourrage; toutes les particularités es-

sen-

sentielles des places de guerre et des villes, les distances et les communications; enfin tant d'autres détails non moins nécessaires pour déterminer solidement un projet de campagne. C'est pendant la paix qu'il faut faire ce travail, et non seulement sur ses frontières, mais aussi, autant qu'on le peut, sur celles, qui leur sont opposées. Si on attend la guerre pour y songer, on doit s'attendre à être puni de son indolence *). On manque alors de tous les moyens nécessaires pour baser son plan et de tous ceux, qui doivent faciliter sur les lieux les observations et les connaissances indispensables à l'execution des opérations projetées.

Quant aux troupes, on doit examiner ses forces et celles de son ennemi, en comparer la constitution, la discipline. C'est de-là que dépend le choix de plaines larges et découvertes, ou de terrains

*) Les Français en ont si bien senti la nécessité, qu'ils n'ont négligé aucune des occasions qui pouvaient leur faciliter la reconnaissance des pays voisins. Depuis Louis XIV, toutes les armées, qui sont sorties des frontières de la France, ont été suivies d'Ingénieurs destinés à lever le pays, dessiner les positions. Le recueil de leurs travaux était conservé avec le plus grand soin au bureau de la guerre. On n'a pas assez compté, parmi les causes des succès des armées françaises dans ces dernières guerres, cette richesse de plans et reconnaissances militaires, qui les familiarisaient sur le champ avec tous les pays environnans la France, sur lesquels ils devaient se porter pour agir.

rains étroits, fourrés et coupés; et le plus ou moins de hardiesse dans ses manoeuvres.

Si l'on faisait la guerre comme les Tartares, c'est-à-dire que toutes les opérations de l'armée se réduisissent à piller et à ravager, il ne faudrait, comme ces peuples, avoir qu'une nombreuse cavalerie, entrer par un côté de la province balayant tout devant soit, et se retirant par un autre avec tout son butin.

Mais avec nos armées, quand nous entrons dans un pays ennemi, c'est à dessein de nous emparer d'une province, ou de quelques places fortes, etc.; et ne trouvant point de subsistances suffisantes sur notre chemin, nous sommes obligés de déterminer certains points fixes, où nous établissons nos magasins de vivres, munitions, etc., d'où les convois ensuite viennent approvisionner l'armée. Ces points servent de base aux opérations, qui se conduisent vers d'autres points fixes et déterminés dans le pays ennemi, si c'est une guerre offensive que vous avez à conduire; ou si c'est une guerre défensive, les mouvemens se dirigent de ces points donnés vers d'autres sur vos propres frontières.

La ligne, qui unit entre eux tous les points sur lesquels une armée doit opérer, s'appelle *Ligne d'Opération*; et c'est de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, ce qui mérite le plus d'attention. Le bon ou le mauvais choix de cette ligne d'opé-

d'opération décidera du succès ultérieur d'une guerre. Si par malheur ce choix était mal fait, vos succès, quelque brillans qu'ils pourraient être d'abord, ne meneraient à rien de solide. Voici les règles qui sont à suivre dans le choix de la ligne d'opération.

1. Quand la nature de la frontière que vous devez attaquer, et la position de vos dépôts, vous en laisse la liberté, il faut choisir pour votre ligne d'opération, la plus courte et la moins difficile.

2. Votre direction doit être telle que l'ennemi ne puisse agir sur vos flancs, et conséquemmet sur votre ligne d'opération, ce qui arriverait, s'il était maître des provinces, qui se trouvent sur la droite et la gauche de votre marche; car alors, plus vous avanceriez dans le pays, plus vous assureriez votre perte; bientôt vous n'auriez plus de communications avec vos dépôts, votre ligne serait détruite, vous seriez entièrement enveloppé et perdu.

3. Il faut que cette ligne d'opération vous conduise à quelque objet essentiel, autrement dix campagnes, quoique fort heureuses, finiraient par ne vous rien produire d'utile.

Si les difficultés sont toujours en proportion de la longueur de la ligne d'opération, il suit que toutes choses à-peu-près égales d'ailleurs, l'armée, qui agit sur la ligne la plus courte, doit,

par-là même, avoir à la fin tout l'avantage, (en la supposant même inférieure) pourvû quelle soit conduite avec prudence et activité.

La ligne d'opération une fois fixée, il s'agit de déterminer tous les mouvemens, qui partant de cette base, doivent tendre au but de la guerre: c'est-à-dire à la plus grande somme de maux que l'on doit faire éprouver à son ennemi pour le forcer à la paix la plus prompte et la plus solide. Mais où trouver des règles et des moyens suffisans pour déterminer l'enchaînement successif de ces opérations soit défensives soit offensives? Les observations suivantes me semblent jeter un grand jour sur la marche que l'on doit tenir.

La guerre ne seroit point un art, si elle n'avait des principes invariables; mais il y aurait de la témérité à vouloir les rendre entièrement physiques, et à prétendre conduire ses opérations au point d'en assurer le succès; sans donner dans l'esprit de système, ne pourroit-on pas établir une méthode générale, qui en s'accommodant aux circonstances des tems et des lieux, rendit du moins les opérations plus sûres, et le succès moins douteux? A force d'art on est parvenu à être moralement assuré d'emporter une place, du moment qu'on peut en former le siège; pourquoi ne pourrait-on pas également dans la guerre de campagne, s'assurer d'avance de faire telles ou telles opérations, de les conduire jusqu'au point qu'on aurait projeté,

partir

partir ensuite de-là pour en former de nouvelles? Une telle méthode demande dans le Général encore plus de prudence que de bravoure, plus de génie et des vues plus étendues que d'intrépidité.

Il faudrait pour cela que les militaires, qui veulent parvenir, et qui font de l'étude de la guerre leur principale occupation, ne se bornassent point à faire mouvoir une armée sur les mêmes principes, qu'ils dirigeraient les évolutions d'un simple détachement; ce défaut n'est que trop ordinaire à ceux, qui n'ont point eu de corps considérables à commander.

Mais si les uns renferment leur génie dans des bornes étroites, lorsqu'ils peuvent lui donner un essor plus noble et plus vaste, il en est aussi qui tombent dans un excès contraire, et qui se livrant trop à eux-mêmes, veulent tout embrasser dès le premier coup d'oeil, qui par une impétuosité naturelle, font mouvoir une armée, comme un détachement de troupes légères.

La guerre est un métier qui exige beaucoup de réflexions; il n'est point d'art où, comme on l'a dit plusieurs fois, il y ait plus de principes, mais ils ne peuvent être appliqués que relativement au terrain et aux mouvemens de l'ennemi. Les méditations les plus profondes, les mesures les mieux prises, peuvent être dérangées par un seul mouvement de son adversaire. S'il ne s'agissait que d'aller

ler en avant pour faire des conquêtes, le plus audacieux serait le plus grand capitaine, et tout Général d'armée prendrait ce parti; mais il ne suffit pas d'avancer, il faut auparavant avoir combiné les raisons pour lesquelles on marche en avant, et prévoir les moyens pour se retirer sûrement.

Dans un siège on ne va point d'abord au corps de la place, et l'on ne laisse point derrière soi les ouvrages avancés; on commence par les ruiner avec l'artillerie, on les attaque ensuite; si l'attaque réussit, on s'y loge; de-là on forme une autre attaque sur un autre ouvrage, et insensiblement on avance vers le corps de la place. Si après s'être logé sur la crête de la partie du chemin-couvert, que tient le front de l'attaque, on néglige les deux demilunes, qui couvrent les courtines, et qu'on ne fasse brèche qu'au bastion de la place, jamais on ne parviendra à le prendre, parceque ces ouvrages avancés étant entiers et garnis de soldats et d'artillerie dont la communication avec la place ne peut être interrompue, empêcheront certainement les assiégeans de parvenir jusqu'au corps de la place.

Il en est de même d'une armée en campagne; si elle avance toujours et qu'elle laisse derrière elle des villes ennemies fortifiées, des forts, même des postes retranchés; s'il lui arrive un échec, ou qu'elle soit obligée de reculer, il lui sera très-difficile

de

de se retirer sans être coupée et assaillie de toutes parts par ces postes qu'elle a négligé de prendre.

Les guerres d'Italie, sous Charles VIII, sous Louis XII, et François premier, sont des exemples qui prouvent combien les pointes et les invasions subites dans un pays éloigné, sont dangereuses; elles exposent non-seulement l'armée, mais encore l'état. On voit assez combien il est nécessaire pour prévenir de telles fautes d'établir des principes généraux et physiques, d'où l'on puisse faire émaner des combinaisoos particulières pour toutes les opérations d'une campagne.

On peut comparer les opérations d'une guerre offensive avec celles d'un siège: la ville que l'on attaque est le point où l'on veut arriver, le dépôt général de la tranchée est un centre, d'où ressortent toutes les différentes branches, qui doivent porter du secours aux parallèles.

Quand on peut avancer sûrement et méthodiquement sur une place, la droite et la gauche d'une parallèle doivent être appuyées, et la communication de la parallèle avec son dépôt général doit être bien couverte et très-facile. Il est encore de principe que l'on ne doit songer à former de seconde ni de troisième parallèle pour avancer vers le corps de la place, que lorsque la première est bien établie, et que les entrepôts de tranchée, placés à portée des crochets ou zigzagues, que l'on pousse

en

en avant pour former la seconde et la troisième parallèle, sont bien assurés. Ces entrepôts sont destinés à faire passer les secours nécessaires aux attaques des ouvrages; s'ils n'avaient point de communication libre avec le dépôt général, ils se trouveraient épuisés et hors d'état de fournir les têtes des parallèles avancées; et si ces parallèles ne se trouvaient pourvûes, le siège seroit retardé, et les attaques projetées manqueraient bientôt.

Si les batteries que l'on élève pour ruiner les défenses d'une place, n'embrassent pas le feu des ouvrages, si elles n'ont pas une communication aisée avec le dépôt général, si elle ne sont pas appuyées et protégées par les parallèles, si leur service vient à manquer, elles ne peuvent faire taire le feu de l'ennemi, et la difficulté, que les troupes trouveront à venir à leur secours, peut occasionner leur enlèvement.

On n'a avancé tous ces différens principes, qui sont les élémens sur lesquels portent les opération d'un siège, que pour faire sentir leur analogie, avec ceux d'une campagne. La province ou le pays qu'on veut conquérir, a toujours un point principal, où l'on doit avoir pour but d'arriver *).

En

*) La ligne d'opération, qui doit y conduire, sera tracée sur les points de la frontiére ennemie, qui offrent le plus de facilité aux mouvemens de l'armée, et le moins d'

En s'avançant dans le pays, ne peut-on point former une première parallèle, et faire du dépôt général des subsistances, comme du dépôt général de tranchée? Les communications du dépôt des subsistances doivent être libres et assurées à la droite et à la gauche de la première parallèle, que l'on établit dans le pays ennemi, pour former cette parallèle, on doit s'emparer d'une droite ou d'une gauche, d'un point où l'on trouve un poste avantageux, et sans songer d'abord à aller en avant, s'attacher à appuyer solidement cette parallèle, en s'emparant des rivières et des villes qui sont dans sa direction. L'on doit se faire un principe de ne point songer à pousser la seconde parallèle, que cette première ne soit établie, et que l'on n'ait bien assuré la communication des rivières et des villes qu'on y rencontre, avec le dépôt général de ses subsistances. On doit suivre ce même principe, quand on veut avancer d'une première à une seconde parallèle, d'une seconde à une troisième, et ainsi des autres.

De même que dans les opérations d'un siège, on établit des entrepôts de tranchée, à portée des crochets que l'on pousse en avant; on doit aussi dans

d'avantages à l'ennemi pour s'y opposer. Encore d'après ce principe de la guerre des siéges, de choisir les fronts les plus faibles de la place, que l'on attaque, pour que les travaux cheminent plus aisément sur leurs prolongemens.

dans la première parallèle que l'on établit dans le pays ennemi, former des entrepôts de magasins, tant en vivres qu'en munitions, afin qu'ils circulent du dépôt général dans toutes les parties de la parallèle.

En suivant ce principe, le projet d'une campagne paraît moralement infaillible, ou si par des événemens imprévus, le succès en était retardé, il ne peut jamais en résulter rien de funeste, et l'on reste toujours le maître du terrain sur lequel on a assuré cette première parallèle; d'ailleurs quand même on aurait employé tout le tems de la campagne à établir cette première parallèle, ce ne serait point un tems perdu, puisqu'il servirait à assurer solidement ses quartiers d'hivèr, et préparer les mesures qui restent à prendre pour la campagne suivante.

Comme dans un siège, on avance quelquefois des parallèles hazardées, lorsque celui, qui défend la place, n'y met pas les obstacles auxquels on avait lieu de s'attendre, on trouve aussi quelquefois dans une guerre offensive des succès inattendus, et des occasions favorables d'établir deux parallèles, même trois dans le cours d'une campagne; mais il est de la prudence d'un Général de ne se laisser éblouir par un début brillant, de ne point perdre de vûe le point d'où il est parti, et celui où il veut arriver; il doit toujours avoir pour objet fixe, que les établissemens de ses parallèles dans

le

le pays ennemi, soient assurés, de façon que les quartiers d'hivèr, qu'il veut prendre, ayent un communication sûre et facile entr'eux, et surtout que celle qu'ils ont avec le dépôt général des subsistances, ne soit pas susceptible d'être interrompue. Ce dépôt sérvira à établir les différens entrepôts, qui doivent faire avancer l'autre parallèle dans la campagne suivante.

Un Général doit, autant qu'il le peut, éloigner l'ennemi du pays de son Prince, il doit aussi faire ensorte de lui rendre la guerre moins onéreuse, en établissant ses quartiers d'hivèr sur le pays conquis. Si pendant la campagne il a établi une parallèle, elle formera la première ligne de ses quartiers; s'il en a pu établir deux, ses quartiers en seront d'autant mieux disposés; les troupes, qui y sont établies, seront à portée de se joindre facilement et de se secourir.

On peut comparer les détachemens, que l'on envoye à la guerre, pendant le cours d'une campagne, aux différentes batteries que l'on élève pendant le cours d'un siége, comparaison qui paraîtra encore plus juste, lorsqu'on la suivra dans toutes ses parties.

En effet les batteries, que l'on élève le long d'une parallèle, ont pour objet de prendre les ouvrages de la place de revers; les détachemens de guerre doivent avoir pour but, de prendre sur le

flanc

flanc de l'ennemi des positions, qui incommodent ses subsistances, et qui embarrassent sa communication avec ses dépôts. Les batteries dans un siége doivent en imposer par un feu supérieur à celui de la place, les détachemens à la guerre doivent avoir pour but de contenir l'ennemi, de le harceler, de protéger des fourrages et d'étendre des contributions dans une de ses provinces; le feu d'une batterie bien servie, anime l'ardeur du soldat; le succès des détachemens, que le Général envoie à la guerre, lui attire la confiance de l'armée. Les batteries d'une tranchée ont encore pour objet de protéger l'attaque d'un ouvrage, d'aider à pousser en avant les boyaux, qui doivent établir la troisième parallèle sur les chemin-couvert. De même les gros détachemens sont destinés à marcher en avant, à s'emparer de la droite ou de la gauche d'un pays, pour couvrir le gros de l'armée, dont ils sont suivis, pour y établir la parallèle que l'on a projetée.

Ainsi qu'une batterie, qu'on aurait placé trop en avant de la parallèle, pourrait être facilement enlevée, de même un détachement, que l'on hazarde trop en avant de l'armée, est exposé à recevoir un échec, qui retarde souvent toutes les opérations d'une campagne. On est quelquefois obligé d'abandonner une batterie, parcequ'elle se trouve établie trop légèrement et sans communication avec les entrepôts de tranchée; ainsi un corps détaché à la guerre, dont la communication n'est point soutenue, est obligé de se retirer; et par

la

la même raison, qu'on ne doit jamais dans un siège faire avancer des batteries, qui puissent devenir inutiles dans la suite, tout Général, qui commande une armée, doit avoir pour principe de ne jamais hazarder de gros corps en avant, à moins qu'il ne soit comme assuré qu'ils ne seront pas obligés de reculer.

Il est aisé de voir en suivant toutes les parties de ce parallèle, (qu'on ne fait ici qu'effleurer) les rapports que la guerre de siège et celle de campagne, ont entr'elles. De tous ces rapports il semble résulter que les principes, qui servent à la conduite d'un siège, peuvent servir de règle à celui qui forme le projet d'une ou de plusieurs campagnes; que cette règle s'étend, non-seulement à la guerre offensive, mais qu'on peut encore s'en servir pour la défensive, en prenant le contraire de tous les rapports qu'on vient de détailler.

En effet celui, qui défend une place, a pour but de retarder les établissemens des parallèles et des batteries de l'ennemi. Celui qui défend un pays doit avoir pour objet, en combinant les distances, de s'emparer des lieux où l'ennemi, qui attaque, voudrait établir ses magasins. C'est l'établissement de ces magasins, que les détachemens envoyés, par celui qui défend un pays, doivent retarder, ou détruire.

Enfin soit dans la guerre offensive, soit dans la dé-

défensive, il serait impossible de détailler tous les rapports qu'il y a entre la manière de diriger un siège, et celle de conduire les opérations d'une campagne. Plus on réfléchira sur l'histoire des grands hommes de guerre, et sur les différentes actions où ils se sont trouvés, plus on se confirmera dans le principe qu'on a taché de développer ici.

Le plan d'opération une fois arrêté, on vient au Matériel de la guerre; c'est-à-dire, au rassemblement des troupes et à la composition de l'armée, ce qui est soumis à des règles différentes suivant l'espèce de guerre. Il n'y a que deux manières de faire la guerre, c'est-à-dire, en attaquant ou en se défendant; c'est sous ces deux aspects que je vais considérer le rassemblement de l'armée, et les différentes précautions que l'on doit prendre dans ces deux suppositions.

Matériel d'une campagne.

Le projet de guerre étant décidé, on détermine le nombre de bataillons et d'escadrons dont doit être composée l'armée, relativement à l'espèce de guerre que l'on va faire, et à la constitution du pays où l'on doit agir. On règle aussi l'état des troupes destinées à garder les places frontières pendant la campagne, enfin la quantité de pièces d'artillerie

tillerie et de pontons, qui doivent marcher avec chaque armée.

Si le pays où l'on a résolu de porter la guerre est de plaines, il est à propos que la 5ème, ou au moins la 6ème partie de l'armée soit de cavalerie, c'est-à-dire que sur 20000 hommes il y ait 3 ou 4000 chevaux; mais si c'est un pays de montagnes ou entrecoupé de bois, de ravins, et qu'il y ait des sièges à faire, un 7ème de cavalarie suffirait, même moins, suivant d'autres circonstances particulières. D'ailleurs, on doit aussi consulter la fertilité du pays, et ne déterminer le nombre de sa cavalerie qu'à raison de ce que le pays, où l'on fait la guerre, est plus ou moins abondant en fourrages.

Le nombre des troupes, avec lesquelles on veut agir, étant fixé, les brigades et divisions étant formées, les généraux, qui doivent les commander, ayant reçu leur nomination, on songe à rassembler l'armée, d'après un tableau ou ordre de bataille déterminé. Le rendez-vous de l'état-major général est donné communément dans la place frontière la plus à portée du point, où le Général s'est proposé de réunir l'armée. Les officiers généraux ont ordre de se trouver au jour marqué, soit dans le quartier-général, soit dans les villes voisines, où ils reçoivent les instructions particulières du Général en chef.

L'ex-

L'exemple suivant fixera les idées sur la manière de rassembler une armée, et d'en combiner la sortie des quartiers avec le début de la campagne.

En 1747 les troupes françaises furent cantonnées, dès l'ouverture de la campagne, sur la Dyle et la Senne, pendant que M. le Ml. de Löwendal s'emparait de l'Ecluse, Issendik, le Sas de Gand et Philippine; et M. de Contades prenait les forts de la Perle et Lieskenzoeck, Hulst et Axel. Sur la fin de cette campagne, M. de Lowendal prit Bergopzoom, le fort Frédéric Henri, les forts de Lillo et de Ste. Croix. C'est sur cette position qu'il faut se régler, pour avoir une idée de l'ouverture de la campagne de 1748.

Louis XV ayant résolu d'ouvrir la campagne de 1748 dans les Pays-bas, par le siège de Mastricht, il en concerta le plan et les moyens avec M. le comte d'Argenson, et avec M. le Ml. comte de Saxe.

Un projet aussi grand exigeait autant de finesse, que d'habileté dans le rassemblement et les mouvemens de l'armée. En effet pour investir Mastricht, il falloit faire marcher des troupes des deux côtés de la Meuse. Mais chacun de ces deux corps devant être livré à ses propres forces, il convenoit d'en concerter les mouvemens de façon que les ennemis fussent accablés par la manoeuvre même, et ne pussent sans un danger évident se porter sur l'un

l'un des deux. Il fut donc réglé, que pendant que M. de Lowendal, chargé du commandement du corps destiné à marcher par la rive droite de la Meuse, traverserait le Luxembourg, pour se porter sur Limbourg, ou Verviers, et même sur la Geule, s'il n'y trouvait point d'opposition; Mr. le Comte de Saxe donnerait de son côté des jalousies sur Bréda, afin d'occuper les alliés à cette gauche, qu'il devait abandonner tout d'un coup pour se rabattre par la chaussée de Liège sur Tongres, et se présenter au dessous de Mastricht, au jour convenu.

La saison et les distances mettant des obstacles à la prompte réunion des troupes alliées, il étoit à présumer que Mastricht ne serait protégé que des Autrichiens, qui, dès qu'ils apprendraient la marche de M. le Ml. de Lowendal, marcheraient sur la Veze, pour lui en disputer le passage. Mais en ce cas, ils laissaient à M. le Ml. de Saxe la facilité de jeter son pont au-dessous de la Geule; ce qui leur coupant toute communication avec les autres alliés les devait obliger de se jeter dans Mastricht; et l'armée des alliées, se trouvait alors séparée, de façon à ne pouvoir plus tenir la campagne.

Dans les premiers jours du mois de mars, les troupes françaises commencèrent à se mettre en mouvement. Leur départ fut si précipité qu'on n'attendit, ni les recrues, ni les officiers absens

par congé. Pour donner le change à l'ennemi, toutes les troupes, qui devaient composer l'armée dans les Pays-bas, eurent les ordres pour se rendre sur la Nethe, la Dyle, ou dans le Hainault. Et en effet toute l'infanterie, qui avoit hiverné dans la Flandre, et partie du pays conquis, et même toute la cavalerie suivirent cette destination. Mais les troupes, qui avaient hiverné dans les évêchés reçurent, chemin faisant, différens contr'ordres, pour s'arrêter à Longwy, Montmédy, Carignan et Sedan.

Quoique les ennemis témoignassent d'abord assez d'indifférence des ordres donnés pour rassembler dans Anvers un équipage de siège; dès qu'ils apprirent les mouvemens de ces troupes, ils jugèrent convenable de prendre quelques précautions. Ils donnèrent des ordres pour faire sortir leurs troupes des quartiers, et résolurent de les rassembler en trois corps, l'un à la droite sous Bréda, l'autre au centre vers Eyndoven, et un troisième sous Mastricht. Ils firent établir des magasins dans cette communication, pour pouvoir plus commodément se porter de droite et de gauche. Ils chargerent aussi M. le Comte de Chanclos de veiller à la sureté de Mastricht, et de faire dans ses environs un espèce de camp retranché, en tirant une ligne sur la rive droite de la Meuse, depuis la hauteur de Berg jusqu'à Mastricht.

M. le Ml. Comte de Saxe, ayant pris les derniers

niers ordres du Roi, partit de Paris le 18 de mars, et fit son entrée à Bruxelles le 20. Sans y paraître occupé des opérations de la campagne, il travaillait cependant à l'exécution du projet résolu, tant avec M. de Cremille, qu'avec M. le Ml. de Lowendal. Les arrangemens nécessaires pour les mouvemens des troupes, qui devaient marcher à la rive droite de la Meuse, (pour l'investissement de Mastricht), furent envoyés peu de jours après que M. le Ml. de Saxe fut arrivé à Bruxelles. En voici un précis.

Lettre de M. le Ml. de Saxe au Marquis d'Armentieres, Lieutenant-Général, Commandant à Ath.

à Bruxelles le 25 mars 1748.

Ayant jeté les yeux sur vous, Monsieur, pour commander une division faisant partie du corps des troupes, qui doit servir sous les ordres de M. le Ml. de Lowendal, j'ai l'honneur, de vous écrire cette lettre, pour vous prier, de vous rendre à Namur le 29. de ce mois, où l'officier, qui y commande, vous remettra de ma part un paquet contenant une instruction sur ce que vous aurez à faire, à laquelle je vous prie, de vous conformer dans tout ce qu'elle contient. Ayez attention, je

vous prie, de ne mener que très-peu d'équipages, et surtout aucune sorte de voitures.

J'ai l'honneur d'être etc.

Pareille lettre fut écrite à MM. de Montbarrey et de St. Germain, Maréchaux de camp, employés, l'un à Namur, et l'autre à Louvain, pour arriver le 29. de mars, l'un à Givet, et l'autre à Longwy. C'est sur une lettre de M. le Comte d'Argenson, que les Officiers-Généraux ci-après, qui n'étaient pas employés sur la frontière, eurent ordre d'être rendus le même jour 29, savoir, M. de Montmorin, Maréchal de camp, à Carignan; M. de Lorges, Maréchal de camp, à Sédan; et Mylord Tyrconet, Maréchal de camp, à Montmédy.

Mémoire instructif de M. le Ml. de Saxe pour M. le Ml. de Lowendal.

Ayant déjà entretenu M. de Lowendal du plan général de l'opération projetée, ainsi que de la part principale qu'il y doit avoir, il ne reste plus qu'à lui remettre:

1. Un état des troupes, qui sont sous ses ordres.

2. Un tableau, par lequel il verra le jour que chaque

chaque division, qui en fait partie, doit déboucher de son rendez-vous; les chemins que toutes auront à tenir, et les points où elles se réuniront les unes aux autres.

3. Une copie des instructions particulières, que j'ai fait remettre à l'Officier-Général, qui conduira chaque division. Je lui rappellerai seulement ici, ce que je lui ai déjà dit par rapport à la marche de la 5ème et de la 6ème division, qu'il sera le maître de faire rendre par les chemins les plus courts, si, par les nouvelles, qu'il pourra se procurer des mouvemens des ennemis, il croyait pouvoir le faire sans se compromettre.

Il est certain, que si M. de Lowendal ne trouvait qu'une faible opposition à sa marche par le plus court chemin, l'investissement de Mastricht se ferait plus promptement; parcequ'il est à croire que les ennemis, n'ayant pas eu le tems de rassembler un corps de troupes assez considérable pour s'opposer à sa marche, oseront d'autant moins se tenir en deçà de la Geule, qu'ils craindront que je ne leur coupe toute retraite; de sorte qu'ils abandonneront Mastricht à ses propres forces.

Le deuxième avantage, qu'on retirerait de cette marche de M. de Lowendal, serait de nous rendre maîtres, trois ou quatre jours plutôt, d'un passage sur la Meuse dans les environs de Liège; ce qui nous facilitant la navigation de cette rivière, diminuerait

nuerait considérablement les difficultés par rapport aux subsistances, à l'artillerie et aux munitions de guerre, aux provisions de bouche et de fourrages, qu'il faudra faire descendre de Namur.

Malgré tous ces avantages, je sens bien qu'il peut se rencontrer dans cette marche des contre-tems et des obstacles insurmontables, et que ce sont les circonstances, qui peuvent seules décider M. de Lowendal. Ainsi je me contente de lui en présenter l'objet avantageux, sans lui déguiser en même tems le risque et le danger, qui se trouveront peut-être à l'entreprendre.

Il verra par ses instructions, que s'il se décide à aller par Durbuy à Liège, il serait nécessaire en ce cas là qu'il fit escorter par un détachement de ses troupes la partie du convoi, qu'il devra faire passer à Roumont et à Bastogne, pour les quatre divisions de la droite.

Dès que je me serai facilité un passage dans les environs de Liège, je n'aurai rien de plus pressé que de lui donner de mes nouvelles. Je le prie de me donner des siennes le plus souvent qu'il lui sera possible, et par toutes les voies dont il pourra se servir *).

Voici

*) Les six divisions, qui devaient marcher aux ordres de Mr. le Ml. de Lovendal, formaient un corps de 59 bataill-

Voici la route que devaient tenir ces six divisions.

—

La première division, composée de 20 bataillons et de 7 escadrons, plus de la compagnie de Rosenberg, de 6 pièces de canon de 4, et d'un détachement de Royal artillerie, devait partir de Longwy le 1. d'avril, aux ordres de M. de St. Germain, pour aller à Arlon, le 2 à Martelange, le 3 et 4 à Bastogne, le 5 à Belin, le 6 à St. Viet, le 7 à Malmédy, le 8 à Verviers, ou Limbourg.

La deuxième division, aux ordres de Milord Tyrconel, devoit partir le 1. d'avril de Montmedy pour aller à Virton, le 2 à Tintigni, ou Villers sur Semoy, le 3 à Remy-Champagne, les 4 et 5 à Bastogne, le 6 à Homphalise, le 7 à Salm, le 8 à Stablo, le 9 à Verviers, ou Limbourg. Cette division étoit de 12 bataillons et 7 escadrons.

La troisième division, composée de 6 bataillons et de 2 escadrons, devait partir le 1. d'avril de Carignan, aux ordres de M. de Montmorin, pour aller à Chiny sur Semoy, le 2 à Neufchâteau, les 3 et 4 à Bastogne, le 5 à Homphalise, le 6 à Salm, le 7 à Stablo, le 8 à Verviers, ou Limbourg.

La

taillons et de 29 escadrons, independamment de quelques compagnies franches.

La quatrième division était de 5 bataillons et de 4 escadrons; elle était commandée par M. le Comte de Lorges, qui devait, en partant de Sedan, aller le 1 d'avril à Bouillon, le 2 à Palisseu, le 3 à St. Hubert, les 4 et 5 à Roumont, ou Giveroy, le 6 à Homphalise, le 7 à Salm, le 8 à Stablo, le 9 à Verviers, ou Limbourg.

La cinquième division, composée de 5 bataillons et de 4 escadrons, devait aux ordres de M. de Montbarey aller le 1. d'avril de Givet à Rochefort, le 2 à Marche-en-famine, les 3 et 4 à Roumont, ou Giveroy, le 5 à Homphalise, le 6 à Salm, le 7 à Stablo, le 8 à Verviers, ou Limbourg.

La sixième division, composée de 11 bataillons et de 5 escadrons, plus de la compagnie de Fischer, et de 4 pièces de canon de quatre, était commandée par M. d'Armentieres. Elle devait partir de Namur le 1. d'avril pour aller à Chiney, le 2 à Marche, le 3 à Roumont, ou Giveroy, le 4 à Homphalise, le 5 à Salm, le 7 à Stablo, le 8 à Verviers, ou Limbourg.

Les 6 divisions de la rive droite de la Meuse étant parties le 1. d'avril pour leur destination, M. de Neuperg eut d'abord de l'inquiétude pour Luxembourg. Mais bien loin de songer à troubler la neutralité de ce duché, l'on y marcha dans le plus grand ordre, et M. de St. Germain ayant trouvé un bataillon du Régiment autrichien prince

de

de Ligne, le traita comme troupes neutres, et ne le fit point prisonnier.

M. le Ml. de Lowendal avait fait prendre par M. le Chevalier de Soupir, Aide-Maréchal des logis de l'armée, des connaissances du chemin le plus court pour marcher à Verviers. Ayant jugé préférable de faire aller la 5ème et 6ème divisions de Marche en Famine, à Barvaux et Durbuy; elles y séjournerent le 4, et le 5; elles en partirent le 6 pour Auvailles, d'où elles arriverent le 7 à Verviers. M. le Ml. de Lowendal cantonna dans les environs de cette ville avec ces deux divisions, et avec celle de M. le Comte de St. Germain, qui, n'ayant point trouvé d'obstacles sur sa route, s'y était rendu le même jour.

M. le Ml. de Lowendal alla camper le 8, la droite à Mecherou, la gauche à Fleron, entre Verviers et Liège. Il resta un jour dans son camp, pour attendre la seconde et la quatrième division. La 4ème, qui ne put se rendre à Verviers que le 9, y fut laissée pour rassembler les voitures de fourrages et de biscuits, qui devant marcher avec les divisions, n'avaient pû les suivre.

Toutes les troupes destinées pour la rive gauche de la Meuse, à l'exception de quelques Régimens de cavalerie, de la brigade des gardes, et de celle de la maison du Roi, s'étant rassemblées, du 29 ou 30 mars, dans les environs de Bruxelles, elles

elles y cantonnerent; l'infanterie le long de la Dyle, et dans l'entre-deux de Lier et d'Anvers; la cavalerie sur la Senne et sur la Dendre. Les Officiers-Généraux, qui avoient passé l'hiver dans les pays conquis, furent chargés de la police de ces troupes, et M. de Contades fut envoyé dans Lier, que M. le Ml. de Saxe jugea à propos de faire occuper.

Le projet de porter le fort de la guerre sur la Meuse exigeant des précautions pour les places du côté de l'Escaut, M. de Saliers, Lieutenant-Général, qui commandait dans Anvers, avait eu ordre de tout disposer pour faire partir un convoi, qui devait ravitailler Bergopzoom pour trois mois. M. le Ml. de Saxe, se doutant que l'ennemi, qui s'était renforcé du côté de Breda, pourrait l'attaquer, résolut de fortifier son escorte du corps de troupes que commandait M. de Contades dans les environs de Lier, et de marcher lui-même à la tête des troupes, qui devaient le protéger; pour cet effet il arriva à Anvers le 30 de mars. Il fit en même tems courir le bruit que M. le Ml. de Lowendal devait l'y suivre; mais ce Général avait repris la route de Namur. M. le Ml. de Saxe mena tout son état-major à Anvers; et il donna l'ordre aux équipages du Quartier-Général de se rendre à Malines, où l'on avait envoyé depuis quelques jours une partie de l'artillerie de campagne. L'on juge aisément que toutes ces dispositions avaient pour objet d'ôter à l'ennemi toute inquiétude pour le

côté

côté de la Meuse. Afin d'augmenter celle que devait donner aux alliés l'arrivée de M. le Ml. de Saxe à Anvers, M. le Comte d'Etrées partit sans équipages le 31 mars, avec un corps de 4 bataillons et de 50 escadrons, les Régimens de Grassin et de la Morlière, pour s'avancer à Itéghem. Il passa les Nethes le 1. d'avril, et se rendit à Santhoven, d'où il marcha le lendemain à Kalmthouk, et poussa le 3 au matin un détachement à Nispen, avec ordre à M. le Duc de Broglio, qui le commandait, de protéger le convoi destiné pour Bergopzoom. M. le Ml. de Saxe étant parti d'Anvers la nuit du 2 au 3 d'avril, à minuit, fut rendu au grand jour dans les bruyeres en avant de Putte, et il s'y tint sur la Dune la plus élevée, pendant que le convoi défilait vers Bergopzoom, visita les fortifications de cette place, et revint s'embarquer au fort Frédéric, d'où il se rendit le 3 au soir à Anvers. Il en partit le 4 au matin pour aller dîner à Louvain, et de là coucher à Tirlemont, où la division de M. le Marquis de Maubourg était arrivée, et avec laquelle il continua sa marche le 5 pour St. Fron. Il ne trouva sur sa route que quelques houssards, qui se retirerent à son approche.

M. le Ml. de Saxe envoya le 6 au matin M. de Planque, Lieutenant-Colonel du Régiment de Royal-Cantabres, avec ce Régiment et la compagnie des Croates, prendre poste dans Hasselt. Il partit en même tems à la tête de l'avant-garde de M. de Maubourg, composée d'un régiment de houssards,

de

de 10 compagnies de grenadiers, de 500 fusiliers, et d'une brigade d'artillerie. Cette avant-garde était suivie de 20 escadrons de cavalerie, qui marcherent sur le revers de la chaussée qu'on avoit laissé pour l'infanterie, l'artillerie et les équipages. Dès que M. le Ml. de Saxe eut quitté la chaussée de Liège, et pris le chemin de Tongres, il fit marcher dans la plaine sa cavalerie par escadrons, et poussa les houssards sur Tongres, d'où le Général Moroz était sorti à 9 heures du matin, n'y ayant laissé que quelques houssards pour observer.

L'infanterie de M. de Maubourg campa derrière Tongres, la droite au Jar. Sa cavalerie fut adossée à la ville, faisant face au Demer; une brigade d'infanterie et un Régiment de houssards camperent en avant sur le chemin de Mastricht; une brigade d'artillerie fut placée sur le rempart de Tongres, et le reste de l'artillerie parqua entre la ville et l'infanterie. M. le Ml. de Saxe séjourna le 7 dans ce camp, pour y attendre la division de M. de Lautrec.

La division de M. de Lautrec étant arrivée à Tongres le 7 avril, M. le Ml. partit le lendemain au jour, à la tête d'une avant-garde composée d'un Régiment de houssards, de 2000 grenadiers ou fusiliers, d'une brigade d'artillerie et de 26 escadrons de cavalerie, le tout aux ordres de M. de Relingue, Maréchal de camp de jour. Cette avant-garde fut

suivie

suivie du restant des troupes marchant sur deux colonnes.

La colonne de la droite, aux ordres de M. de Maubourg, était formée de deux brigades de cavalerie et de quatre d'infanterie. La colonne de la gauche était composée de 5 brigades d'infanterie sous les ordres des M. de Lautrec.

Les pontons, l'artillerie et tous les équipages formerent une 3ème colonne, qui marcha dans le centre et sur la vieille chaussée, aux ordres de M. de la Roche-aymon, Lieutenantgénéral. 100 chevaux et 3 compagnies de grenadiers faisaient l'avant-garde et l'arrière-garde de chacune de ces colonnes, qui avaient à leur tête 100 travailleurs, pour ouvrir les chemins que le voisinage de Mastricht n'avait pas permis de préparer.

M. le Ml. Comte de Saxe se porta de Tongres à Smermaas audessous de Mastricht, et y ayant trouvé quelques mauvais bateaux; il s'en servit pour faire passer de l'autre côté de la Meuse quatre compagnies des grenadiers, aux ordres du Lieutenant-Colonel du régiment royal infanterie, qui prit poste sans oposition dans le château d'Opharem. Ces 4 compagnies, qui eurent grande peine à traverser la Meuse, faute de bateliers, ne purent être renforcées qu'à l'arrivée de pontons. Le château d'Opharem était un poste d'autant plus important, qu'étant trés-fort par lui-meme et à bonne portée

du

du canon, il pouvait protéger la construction d'un pont, auquel M. le Ml. de Saxe ordonna de travailler sur le champ. Mais le délai que mirent les pontons à arriver, et la rapidité des eaux de la Meuse furent cause que, quelque diligence que pût apporter M. de Thomassin, capitaine d'ouvriers, le pont ne fut fini que le lendemain à midi. Ces difficultés insurmontables empêcherent d'attaquer les troupes autrichiennes cantonnées dans les environs de Mastricht. M. le Comte de Chanclos, qui les commandait, eut le tems de les rassembler sur les hauteurs à la rive droite de la Geule, et de se retirer le 9 au point du jour par Sittard sur Ruremonde, après avoir jeté dans Mastricht 12 bataillons et 600 chevaux.

M. le Ml. de Saxe ayant, chemin-faisant de Tongres à Smermaas, masqué Mastricht dans l'entre-deux du Far-à la basse Meuse, avec plusieurs détachemens de cavalerie, les houssards, qui parurent, n'oserent pas s'avancer pour inquiéter ses équipages, et se tinrent toujours sous le feu du chemin-couvert de la place.

Les divisions de MM. de Manbourg et de Lautrec camperent sur deux lignes derrière le ruisseau de Lonacken, la droite à Smermaas, la gauche vers le hameau de Confelt. La cavalerie fut placée tout-à-fait à la gauche, et l'on en poussa quelques régimens vers Kistelt et Montenacken, pour masquer les portes de Mastricht dites de Nôtre-Dame et de

Ton-

Tongres. Le parc de l'artillerie fut établi, partie proche Smermaas, partie proche Vestreset. On laissa sur la hauteur de la rive gauche de la Meuse, qui domine le château d'Opharem, la brigade d'artillerie, qui y avait été placée pour protéger le passage de la rivière. Cette brigade n'est rentrée dans le parc que le lendemain de l'ouverture de la tranchée. M. le Maréchal-Général prit son logement dans l'abbaye d'Hoilten, qu'on couvrit de la brigade de royal la marine. Le Quartier-Général fut établi à Petersheim et Lonacken.

La division de M. le Comte de Graville, composée de 11 bataillons et de 24 escadrons, arriva le 8 à Tongres, et le 9 devant Mastricht. Elle occupa les intervalles qu'on lui avait laissés dans la ligne. Le régiment des grenadiers royaux de Châtillon, qui faisait partie de cette division, fut envoyé avec les houssards de Beausobre pour prendre poste dans la ville et château de Reckem.

M. de Brezé campa le 6 et le 7 à Horelle, avec un corps de 11 bataillons et de 17 escadrons. Il se porta le 8 à St. Valbourge faux-bourg de Liège, et y séjourna le 9 pour attendre Mr. le Ml. de Lowendal, qui n'était pas encore arrivé à sa hauteur, et à qui il devait faire passer un convoi de pain. M. de Brezé fit ce même jour 9 masquer le fort de St. Pierre par des détachemens, à l'arrivée desquels l'ennemi replia dans la ville un petit camp de cavalerie, qu'il avoit sur le Lichtemberg.

berg. M. de Brezé étant marché le 10 avec sa division pour aller camper vis-à-vis le fort St. Pierre, Mastricht fut investi à la rive gauche depuis la haute jusqu'à la basse Meuse.

Cependant M. de Lowendal ayant fait occuper Limbourg par la compagnie de Fischer, et par les houssards de Rougrave, avait campé le 10 à Bombay, entre la Berwine et le Foron. Il arriva le 11 à Opharem, au-dessous duquel il appuya sa gauche. Il ne put cependant bien former l'investissement de Mastricht à la rive droite de la Meuse, que le 13 avril, jour où le reste de ses troupes acheva de le joindre.

M. le Ml. de Lowendal prit son quartier dans le château d'Opharem, pour être plus près des taques de Mastricht qu'on avait projeté de faire le long de la basse Meuse; l'une à la rive droite, et l'autre à la rive gauche, et dont il devait avoir la conduite. Il donna ses ordres pour qu'on fit deux redoutes sur la haute Meuse, l'une entre le Moulin de Gronsfelt et le camp, et l'autre entre ce moulin et les ponts, que M. de Brezé avait établis. L'objet de ces deux redoutes étoit d'empêcher les partis de la ville de se glisser le long de la haute Meuse.

M. de St. Germain fut envoyé par M. de Lowendal, le 11 à Vauquemont, avec ses dragons, les houssards de Berchiny et de Linden, et la brigade de Limousin.

M.

M. le Comte d'Etrées était arrivé le 11 à Zonoven, n'ayant trouvé sur la route que des houssards, que M. de Forgatz avait laissés pour brûler les magasins, qu'on avoit préparés du côté de Peer pour les troupes anglaises. Sur la nouvelle de la marche de ces troupes, M. le Comte d'Etrées avait séjourné à Baalen et à Lindenstraet, dans le dessein de les combattre, mais elles rebrousserent chemin. M. le Comte d'Etrées, ayant séjourné à Zonoven, eut ordre de se rendre le 13 à Hasselt, d'y laisser deux bataillons avec M. de Duc de Broglio, et d'envoyer le reste de ses troupes en cantonnement sur l'Herch et sur les Gettes. M. le Maréchal le chargea en même tems du soin de fortifier le haut Demer, depuis Hasselt jusques et y compris Eygenbilsen, ce qui le porta à loger dans Bilsen.

Par rapport à la disette des fourrages dans une saison aussi peu avancée, 53 escadrons de cavalerie étaient restés cantonnés dans les villages entre Louvain et Bruxelles, aux ordres de M. du Chaila, et pour que l'ennemi ne put aller insulter ces quartiers, ni les convois, la Dyle et le Demer étaient gardés depuis Malines jusqu'à Hasselt par 18 bataillons et 16 escadrons, commandés par M. de Contades. Depuis Bilsen jusqu'à la gauche du camp de Lonacken, cette trouée fut gardée par 13 bataillons aux ordres de Milord Clare.

Il est impossible de rien voir de plus classique que les préparatifs pour l'ouverture de la campagne

précédente. On ne saurait trop les étudier. Il faut bien se garder de croire que le rassemblement de l'armée, à l'ouverture d'une campagne, soit une chose indifférente pour ses résultats; du plus ou moins de discernement et de soins, qu'apporte le Général pour sortir de ses quartiers, dépend souvent le succès des opérations ultérieures. En parcourant avec attention l'histoire militaire des deux derniers siècles, on peut se convaincre de cette vérité, que je vais rendre encore plus sensible en en donnant quelques exemples.

L'histoire militaire de Louis XIV offre trois fautes considérables dans la manière d'assembler une armée, qui doit agir offensivement.

La première a été faite en 1667, lorsque le Roi assembla son armée auprès d'Amiens. Elle y était trop éloignée du premier objet d'action qu'on s'était proposé, qui étoit le siège de Charleroy.

Il ne faut point, sans une nécessité absolue, faire faire une trop longue marche à une armée immédiatement après son assemblée. La raison est, que l'on fatigue trop les hommes et les chevaux, qui sortent du repos, et que par conséquent pour le reste de la campagne, l'armée se trouve moins bien servie de ses équipages particuliers, et même de ceux des vivres et de l'artillerie.

Si l'armée du Roi eut été assemblée vers le Ca-

Cateau-Cambrésis, elle n'aurait pas moins donné différentes jalousies aux Espagnols: et elle n'aurait pas été si fatiguée qu'elle l'était, lorsqu'elle arriva à Charleroy, où elle fut obligée de faire un trop long séjour pour une armée dont l'objet était d'agir offensivement. Car suivant les véritables maximes de la guerre offensive, le premier mouvement doit porter, sans perte de tems, à l'exécution de l'entreprise méditée.

La seconde faute, même beaucoup plus considérable que celle dont je viens de parler, est celle que fit le Ml. de Catinat en 1690, à l'ouverture de la campagne en Piémont.

L'armée française pouvait déboucher également par la Vallée de Suze et par Pignerol; les troupes de M. le Duc de Savoye étaient encore, dans ce tems là, répandues en quartiers sur les frontières. Il eut donc été judicieux, dit avec raison M. de Feuquiere, (pour commencer la guerre par une offensive avantageuse) d'assembler l'armée dans un bon pays, d'où elle pût empêcher les troupes de Savoye de s'assembler pour protéger Turin. Tous ces avantages se trouvaient sur la plaine de Millefleurs *) près de Turin, également à portée des deux débouchés de la vallée de Suze et de Pignerol.

*) Millefiori. Le Roi de Sardaigne y avait une belle maison de campagne.

Cette manière d'assembler l'armée lui eut acquis la supériorité pour toute la campagne, et la portait tout à coup sur le grand objet de la campagne, qui étoit Turin. Mais au lieu d'assembler l'armée de cette manière, le Ml. de Catinat sortit de la vallée de Suze, où il était, avec une partie de son armée. Il ne fit que la montrer à Turin, vint chercher l'autre partie qui était auprès de Pignerol, et se campa à Macel, où il resta même plusieurs jours. Par cette faute dans la manière d'assembler son armée, Mr. le Duc de Savoye gagna tout le tems, dont il eut besoin, pour assembler ses troupes auprès de Turin, et pour se faire joindre des Espagnols, qui vinrent du Milanais avec tout ce qu'ils purent tirer de troupes de cet état.

Cette mauvaise manoeuvre de Mr. de Catinat eut de l'influence sur toute la guerre de Piémont, qui à sa déclaration pouvait et devait même être d'une offensive, aussi brillante que décisive; puisqu'il était à-peu-près certain que l'armée du Duc de Savoye n'aurait pu se rassembler, et que Turin dès cette 1ère campagne eut été la conquête des Français.

M. le Ml. de Catinat commit une nouvelle faute, lorsqu'il assembla l'armée française en deça de l'Adige. Je sais qu'on l'a excusé, en rejetant tout sur les ordres de la cour, qui défendaient d'entrer dans les états de la République de Venise.

Mais

Mais au moins cette faute capitale ne peut avoir d'excuse du côté de la cour, qui devait connaître la constitution de ce pays, et savoir qu'en portant d'abord l'armée jusqu'aux débouchés du Tirol et du Trentin, il devenait impossible à M. le Prince Eugene de sortir en corps d'armée de ces défilés, de combattre les Français postés avantageusement aux débouchés, et de faire subsister sa cavalerie dans une plaine, dont il n'aurait pas été le maître.

Quoique les principes que nous avons posés soient suffisans pour indiquer les règles que l'on doit suivre dans la formation d'un plan de campagne; pour ne rien laisser à désirer, je vais traiter chaque espèce de guerre en particulier, et entrer dans tous les détails dont chacune est susceptible, *)

*) J'ai cru indispensable d'entrer dans tous ces détails préliminaires pour ne pas trop surcharger d'exemples les règles, que je vais poser; et en même tems ne rien laisser à désirer sur une matière assez importante pour engager à toutes les recherches qui peuvent jetter un nouveau jour, tant sur sa théorie que sur sa pratique. Cette introduction suffit pour guider le lecteur et le mettre à même de juger de la vérité des principes, que j'avancerai.

Guerre offensive.

La guerre offensive une fois résolue, il y a une infinité de précautions à prendre, tant à l'égard du dehors que du dedans.

Les précautions au dehors sont les alliances et les sûretés, pour n'être point troublé dans l'expédition méditée; les levées étrangères, soit d'hommes ou de chevaux, et les achats de munitions de guerre, si on ne les a pas dans son pays, soit pour augmenter celles qu'on a, soit pour les ôter à l'ennemi. On cite, avec raison, ce trait de prévoyance de M. de Louvois qui, dans les préparatifs de la guerre de 1672, fit faire secrètement tous les achats en Hollande, et mit par là les Hollandais au dépourvû, quand ils voulurent former des magasins à leur tour; mais pour cette occasion, et quelques autres encore, où il est avantageux d'acheter chez l'étranger, il l'est presque toujours de consommer les denrées de son propre pays.

Les précautions au dedans sont la sûreté des frontières éloignées, la levée secrète de nouvelles troupes, ou l'augmentation des vieilles; la fourniture des magasins de guerre et de bouche; la construction des chariots de l'artillerie et des vivres; l'achat de leurs chevaux, qu'il faut faire faire, autant qu'il est possible, chez les voisins, tant pour leur ôter les dits chevaux, que pour garder ceux de

son

son propre pays, pour l'usage de sa cavalerie, et pour les équipages particuliers des officiers.

Le secret, avant que l'entreprise éclate, est absolument nécessaire, non-seulement pour n'être point troublé du côté des frontières éloignées; mais aussi afin que l'ennemi, qu'on veut attaquer, ne puisse pas démêler par où on veut commencer la guerre. Il est nécessaire pour cela, que les dépôts de vivres et d'artillerie soient à une portée, qui donne également jalousie à plusieurs places de vos ennemis, afin de les obliger, à partager leurs forces, et leur attention.

Il y a deux manières d'envisager la guerre offensive. Le premier aspect est, en supposant que l'on prévient ou surprend l'ennemi. Le second, en supposant que l'ennemi est sur ses gardes, et à même de s'opposer à toutes vos tentatives.

Plan de guerre offensive supposant l'ennemi prévenu.

Dans le tracé de tout plan de campagne, la première chose, dont l'on doit s'enquérir, est de savoir, si la surprise est possible. Si l'on peut espérer de surprendre l'ennemi, alors il faut déterminer le moment de l'éxécution, établir ses magasins et préparer la marche de ses corps d'armée de manière

nière à ne point éveiller ses soupçons. Les Impériaux ont formé dans quelques occasions plusieurs petits magasins à même hauteur pour masquer leur projet de campagne; comme à Braunau, Reichenberg, Aussig et Eger. Mais personne n'a mieux entendu l'art de bien établir ses magasins et ses dépôts, que le Roi de Prusse, qui a toujours sû combiner leurs établissemens de manière à donner à l'ennemi plusieurs sujets de jalousie.

Il est des circonstances où il suffit de prévenir l'ennemi de quelques semaines, pour se rendre maître de ses forteresses, et de ses provinces; et s'assurer la supériorité, non-seulement pour toute la campagne, mais même pour toute la guerre. L'irruption du Roi de Prusse, en Saxe, en 1756, fut une des causes du succès et de la durée de ses glorieux efforts pendant la guerre de sept ans.

La connaissance des forces, des ressources de l'ennemi, et de son pays, servent à déterminer le moment où l'invasion lui sera le plus défavorable. Mais la possibilité et le succès de tout plan d'invasion, ou irruption repose sur la disposition préparatoire des magasins; sur la bonté des arrangemens pour rendre l'armée mobile; et sur la facilité de la faire subsister à mesure qu'elle avance dans le pays ennemi.

Ce n'est pas une petite étude, que celle de l'art de faire subsister l'armée en pays ennemi et de déter-

terminer la ligne des villes et des postes, qui doivent assurer ses communications. Il est des pays, où relativement à cet objet important, on ne court pas le moindre danger, où la ligne se détermine d'elle-même; mais il en est d'autres aussi, où chaque pas demande de nouvelles précautions. Des pays de hautes montagnes offrent à un ennemi, qu'on y a poussé et qui connait le pays, plus d'une occasion de se glisser entre vos postes, d'y prendre une position inexpugnable, de couper votre retraite, et d'intercepter toutes vos subsistances.

Quelquefois l'ennemi peut céder sans difficultés un pays plat et couvert, sans villes ni forteresses, mais ce n'est que pour un tems, et pour pouvoir profiter de l'extension, que l'armée offensive doit y prendre, pour tomber en forces réunies sur sa ligne, la couper et en intercepter les communications.

Il est impossible d'éviter ces dangers, à moins d'examiner avec la plus stricte rigueur toutes les ressources, qui restent à un ennemi, qui, quoique repoussé, connait le pays et agit en conséquence. Il faut, pour ainsi dire, pénétrer dans l'avenir et juger l'ennemi, non tel qu'il est peut-être effectivement, mais tel qu'il pourrait être, si rassemblant tous les moyens qui lui restent, il passait alors de la défensive à l'offensive.

Les premiers magasins formés, la ligne de communication déterminée pour toutes les hypothèses pos-

possibles, il faut alors redoubler d'efforts pour en faciliter le transport à l'armée, qui s'en éloigne en avançant dans le pays ennemi. Si le théatre de la guerre est un pays de hautes montagnes, où les passages sont, partie difficiles et étroits, partie peu praticables, il faut se précautionner d'un grand nombre de travailleurs, élargir et améliorer autant que possible les défilés et les passages, fortifier même de distance en distance des petits postes, pour assurer l'arrivée des convois, gâter et embarrasser tous les chemins, ou sentiers, par où l'ennemi pourrait tenter de se glisser sur les derrières.

Si la guerre devait être de durée, alors il faudrait vaincre la nature, ouvrir des chemins à travers les bois, faire sauter des rochers, et diriger ces routes vers les villes ou endroits, qui sont le plus favorablement situés pour devenir l'entrepôt des vivres et des munitions, qui suivent l'armée. S'il y a des fleuves navigables, il faut chercher à y avoir le plus de bâteaux possible, tenter même de rendre navigables les petites rivières, en un mot ne rien négliger de ce qui peut faciliter la circulation et diminuer les frais des transports. Car s'il faut tout transporter par charrois, outre que l'on augmente de beaucoup la difficulté de l'expédition, on est souvent obligé d'en retarder l'exécution; car il y a tels pays, où l'on ne peut entrer, qu'en tel ou tel tems, à cause des fourrages.

Le moment de l'entreprise une fois fixé; la ma-

manière d'établir les magasins assurée; le rassemblement de l'armée et ses mouvemens préparatoires cachés à l'ennemi; la ligne de communication déterminée, le relèvement des vivres du pays ennemi assurant la subsistance de l'armée après son invasion, reste à rendre l'entreprise aussi décisive, que les forces de l'ennemi et les siennes peuvent le permettre. C'est ici que la Topographie du pays doit être appellée au secours, et étudiée avec soin.

Le pays, que l'on va attaquer, est ou plat et ouvert, ou montagneux et rempli de chicanes et d'obstacles; il est coupé par des rivières, ou il ne l'est pas; il a des forteresses ou il n'en a pas; l'armée qui le couvre est rassemblée et campée, ou encore dans ses quartiers; chacun de ces objets mérite des considérations particulières, puisqu'ils déterminent la manoeuvre et la manière de l'offensive.

Supposons que le pays soit plat et ouvert, ayant en arrière quelques places fortes et que l'ennemi soit encore dans ses cantonnemens; on doit alors chercher à couper la ligne de ses quartiers dans plus d'un endroit, et déterminer ses mouvemens, de façon qu'une des colonnes, (autant que faire se peut), puisse s'avancer sur les derrières de l'ennemi, avant que celles, qui doivent l'attaquer de front, commencent leurs mouvemens; ainsi il se trouvera entre deux feux. Si la manoeuvre réussit, on doit profiter de ses avantages, avec la

plus

plus grande vivacité; il faut pousser ses troupes légères aussi loin que possible; enlever, détruire les magasins; envoyer ses patrouilles devant les portes des villes; se répandre dans tout le pays; mais sans perdre cependant de vûe ce qui reste de l'armée ennemie, que l'on doit suivre, sans discontinuer de l'inquiéter; cherchant à lui faire abandonner, ou à la couper des places fortes, dont la prise doit assûrer le succès de vos premières opérations, en couvrant le pays conquis, et assûrant l'irruption dans le pays ennemi.

Il y a trois moyens de pousser l'ennemi en arrière de ses places; 1. en profitant avec assez de vigueur de ses premiers avantages pour l'empêcher de se rallier; 2. par des manoeuvres bien combinées; 3. enfin par une bataille.

Une fois l'ennemi en arrière de ses forteresses, on tombe sur elles avec d'autant plus de sécurité, qu'il n'y a plus rien en avant de leur ligne, qui puisse en empêcher les approches. Alors on les investit, on fait arriver ses convois pour en commencer et continuer le siège avec vigueur. Aussitôt qu'une ville est bien resserrée, on ne laisse devant elle que l'infanterie nécessaire, pour en assurer la prise à l'époque qu'on a, à-peu-près, déterminée; et avec le reste de l'armée on s'avance dans le pays ennemi pour couvrir le siège. Les dispositions locales des environs, celles de la position

tion de l'ennemi déterminent les mouvemens ultérieurs.

Si le pays, où l'on est entré, est plat et ouvert, et qu'il ne se trouve vers ses frontières, aucunes forteresses; que l'ennemi ait déterminé ses opérations en conséquence de cette faiblesse de frontière; qu'il ait volontairement abandonné le pays, sauvé et rassemblé toutes les troupes, qui pouvaient y être, qu'il se soit retiré en arrière dans une position avantageuse, pour y gagner du tems et se renforcer des troupes, qu'il fait venir de l'intérieur, ou des secours qu'il attend de ses alliés; l'armée offensive doit alors avoir la plus grande attention de s'établir solidement dans le pays conquis; et employer le tems que, dans le premier cas, je suppose consacré au siège d'une forteresse, à fortifier les villes, villages, et postes, qui peuvent le plus assûrer ses magasins, ses derrières, et ses communications. Mais il faut avant tout examiner d'une manière réfléchie, et calculer d'avance ce que l'ennemi pourrait faire, s'il pouvait prendre l'offensive; c'est cela seul, qui doit vous guider et servir à déterminer les endroits à fortifier. Car ce n'est pas le tout d'avoir été toute la campagne en sûreté, de n'avoir fait rien de trop hardi ou de trop timide, qui ait pû exposer ses conquêtes ou en empêcher de nouvelles; cela n'est rien, c'est le plus aisé; mais il faut encore assûrer ses quartiers d'hiver, et en établir la ligne de manière à ce qu'elle n'ait rien à craindre pour elle, et qu'elle

qu'elle puisse même servir de base à la campagne prochaine; soit pour pénétrer plus avant dans le pays ennemi et s'y maintenir; soit pour déjouer tous les projets offensifs de son adversaire, quels que soient les renforts qu'il ait pu tirer à lui.

Si le pays, où l'on veut faire une invasion est traversé par une grande rivière, qui de ce pays entre dans le vôtre; et que l'ennemi ait sur cette rivière une forteresse ou une place considérable, qui pût lui donner la facilité d'une diversion avantageuse, il est presqu'impossible de ne pas commencer ses opérations par le siège et la prise de cette place. Cependant il est des cas où l'on peut essayer de simplement masquer cette place, pour se porter plus promptement en avant et obtenir des avantages que le siège de la place eut nécessairement retardés. Mais en général cette manoeuvre est très-hasardeuse, et le succès n'en justifie pas toujours l'imprudence. Car il est un principe fondamental, duquel on ne doit point s'écarter, qui est de ne jamais exposer son pays à des diversions, pour se porter plus promptement en avant. Le mauvais succès de la campagne de 1794, vint de n'avoir pas commencé par le siège de Maubeuge; dont la prise couvrait le pays, et rendait toute diversion du côté de la Sambre impossible aux Français.

Si le fleuve coule de votre pays dans celui de l'ennemi, et qu'une ville fortifiée ou importante par

par sa position se trouve située sur son cours, il faut encore préliminairement commencer la campagne par la prise de cette place, afin d'y pouvoir établir ses magasins; et être à même de se porter avec sûreté plus en avant dans le pays ennemi. Si la rivière coule parallèlement à vos frontières et à celles de l'ennemi, il faut, s'il est possible, s'établir au de-là, avant que l'ennemi puisse en border le rivage, et en faire une barrière formidable à tous vos projets. Mais il faut surtout alors assûrer ses derrières; et pour cet effet se pourvoir d'un grand nombre de pontons; faire enlever au loin tous les bâteaux, dont l'ennemi pourrait vouloir se servir pour tenter le passage sur une de vos ailes. Une fois de l'autre côté, il faut chercher à se rendre maître d'une place, qui assûre votre position, au de-là du fleuve; sans cela elle serait toujours hazardée; car vouloir livrer une bataille pour rejeter l'ennemi plus en arrière, serait une manoeuvre, qui ne peut être tentée qu'à la dernière nécessité; encore faut-il qu'une retraite sûrement préparée diminue les dangers de la défaite. Une fois maître d'une place, si la situation de l'ennemi, sa force, empêchent et rendent impossible d'étendre ses conquêtes, il faut concentrer l'armée autour de cette place, pour en couvrir les réparations; la mettre dans le meilleur état de défense possible; y faire entrer le plus de vivres qu'il est praticable; ravager aux environs la campagne pour augmenter à l'ennemi les difficultés, soit d'un siège, soit d'un blocus, y jeter une forte gar-

garnison avec un gouverneur habile; repasser le fleuve, et le laisser pendant les quartiers d'hivèr entre soi et l'ennemi. Dans la campagne suivante, aidé par cette place, qui sert comme de tête de pont, on reportera la guerre au-de-là; mais alors il faut être le premier en campagne; la force et la ruse doivent être employés, pour déjouer et prévenir l'ennemi.

Si le fleuve coupe le pays dans sa largeur, et que de votre côté il y ait une ville fortifiée, ou que l'on puisse fortifier, il faut dans tous les cas se saisir de cette ville, la fortifier avec la plus grande promptitude, (si elle ne l'est pas) se servant pour cela de paysans du pays ennemi; couvrir l'ouvrage avec toute l'armée, et ne rien entreprendre avant qu'elle ne soit en bon état de défense.

Plus le fleuve est avancé dans les terres, plus il est difficile d'en devenir le maître; plus il faut être sur ses gardes, et chercher à gagner l'amitié des habitans, pour qu'en cas d'échec, il ne soient pas contre vous; et que la retraite toujours très-difficile dans un tel pays, ne devienne pas une ruine totale.

Si le pays, où l'on attaque l'ennemi, est couvert par des forteresses, il faut s'informer si elles sont toutes également bien approvisionnées, et calculer le tems, que le siège de chacune peut demander. Ensuite on cherche s'il n'est pas possible de

trer à travers les places de la première ligne, et d'assiéger une place de la seconde ligne, dont la prise couvrant une grande partie du pays, assurera la tranquilité du siège d'une place de la première ligne sur laquelle on rabattrait aussitôt après.

Toutes les places ne sont pas d'une égale importance, le plus ou moins d'ouvrages, leur meilleure proportion ne fait rien ici; c'est la position locale de la ville qui est déterminante; surtout si l'on ne peut pénétrer dans le pays, sans s'en être rendu le maître. Les ingénieurs dans la construction de leurs places s'occupent trop de les rendre redoutables par elles-mêmes, sans assez s'embarrasser si elles couvrent bien le pays; contre celles-ci on n'entreprend rien, mais on marche droit sur celles, dont la prise a quelque chose de plus décisif. Voici ce qui doit déterminer le siège de telle ou telle place dans la guerre offensive, ou son plan de fortification dans la guerre défensive.

Une fois maître d'une place, il faut examiner s'il est plus utile de la conserver comme forteresse ou de la raser; vouloir tout garder, diminue trop l'armée agissante. On ne garde donc que celles, qui, comme forteresses, présentent les plus grands avantages; c'est-à-dire, celles, qui assurent vos magasins, vos hôpitaux, vos convois; couvrent vos communications avec votre pays, en éloignent l'ennemi, et donnent un accès facile dans le sien. Louis XIV. perdit la Hollande, pour n'avoir pas

écouté les représentations de ses Généraux, qui lui demandaient d'en démanteler les places, dont les garnisons affaiblissaient son armée, et forçaient pour ainsi dire à la défensive.

Telles sont à-peu-près les règles que la prudence prescrit dans une campagne, où l'on prévient son ennemi; il serait bien dangereux de ne pas savoir s'imposer soi-même de terme à ses conquêtes, car elles deviendraient la source de ses propres désastres.

Projet de campagne où l'on trouve l'ennemi sur la défensive.

Je suppose qu'il soit impossible de prévenir l'ennemi en campagne; que quels que soient vos desseins, son armée se trouve rassemblée devant la votre, pour s'opposer à vos projets.

Le premier soin, que l'on doit avoir avant de penser à tout mouvement offensif, est de pourvoir à la sûreté de son propre pays, de manière à ne pas craindre qu'une diversion de l'ennemi ne vous arrête dans vos succès, et ne vous force à revenir sur vos pas, pour défendre vos provinces. Le moyen le plus sûr, pour parvenir à ce but, est de prévoir toutes les hypothèses offensives, que l'ennemi pourrait en-

ter

ter avec quelque espoir de succès. En outre il faut rechercher, si l'ennemi ne peut pas même vous prévenir offensivement avant l'ouverture de la campagne; s'il ne peut attaquer vos quartiers; inquiéter et enlever les magasins, que vous avez été obligé de porter en avant sur vos frontières, pour faciliter et assûrer les subsistances de votre armée, une fois entrée dans le territoire ennemi. De pareils événemens pourraient vous être très-préjudiciables, retarder de beaucoup l'ouverture de la campagne, vous contraindre peut-être même à renoncer pour toute la campagne à l'offensive, et vous réduire à une défensive plus ou moins pénible, selon le plus ou moins d'avantages, qu'aurait saisi l'ennemi.

L'expédition de S. A. R. Mgr. le Prince Henri au mois d'avril 1759, contre les dépôts et magasins de l'armée autrichienne en Bohême, retarda de plus de deux mois le rassemblement de l'armée ennemie, et le rendit maître de toute cette campagne.

Une fois ces précautions bien prises, il faut s'occuper de découvrir les desseins de l'ennemi, et tâcher de s'assurer des projets de diversions, qu'il pourrait préparer sur tel ou tel point de vos frontières, soit pour vous empêcher d'agir offensivement dès l'ouverture de la campagne, soit pour vous arrêter dans vos succès. „Le plus sûr moyen de „découvrir les desseins de l'ennemi avant l'ouver„ture de la campagne, dit sa Majesté le Roi de

„Prusse, c'est l'endroit qu'il choisit pour le dépôt „de ses vivres. Si les Autrichiens, par exemple, „font leurs magasins à Olmutz, on peut être per- „suadé, que leur projet est d'attaquer la haute Si- „lésie; et s'ils en font à Königingrätz, la partie de „Schweidnitz sera menacée. Quand les Saxons vou- „lurent envahir la Marche-Electorale, leurs maga- „sins montraient le chemin qu'ils prendraient; car „leurs dépôts étoient à Zittau, Görlitz et Guben, „qui est le chemin pour aller à Crossen. La pre- „mière chose dont il faudra par conséquent s'in- „former est de quel côté, et dans quels endroits „l'ennemi établira ses magasins. Les Français ont „fait de doubles magasins, partie sur la Meuse, par- „tie sur l'Escault, pour empêcher l'ennemi de dé- „couvrir leurs desseins."

Il faut bien se garder de prendre le change et d'être trompé comme les alliés le furent en Flandre en 1748. Le Ml. de Saxe pour mieux cacher son projet d'opération, fit des démonstrations d'un côté tout opposé à celui qu'il pensait effectivement attaquer. Les alliés, déçus par tous les préparatifs qu'ils voyaient faire du côté d'Anvers, y portèrent assez imprudemment toutes leurs forces; c'était ce que voulait le Maréchal de Saxe, qui entra dans le pays avec la plus grande célérité et investit Mastricht. Il est impossible de voir une ouverture de campagne plus brillante; les détails que j'en ai donnés précédemment, ne peuvent être assez étudiés *).

*) L'ennemi avait ses derrières libres. Il pouvait oppo-

Si par vos espions, vos agens, (dont on doit redoubler l'activité pendant les quartiers d'hiver et le tems, qui précédent l'ouverture de la campagne) vous parvenez à découvrir quelques projets de l'ennemi, il ne faut pas perdre un moment pour les déjouer; sans pour cela renoncer à l'offensive, qui n'est pour lors que plus ou moins différée.

Quand on connait le tems que l'ennemi peut avoir fixé pour son expédition, on rassemble ses troupes dans des quartiers moins étendus; l'on donne à ses magasins et à ses dépôts de nouveaux emplacemens déterminés non-seulement par les projets de l'ennemi, mais encore par le plan de campagne offensif, que l'on à préparé, et qui doit suivre dès l'instant que l'on aura repoussé les efforts de l'ennemi.

Si le pays, sur lequel l'ennemi a dirigé ses vues,

ser au Maréchal de Saxe une armée d'égale force; il avait d'ailleurs dans les environs de Mastricht un corps de troupes suffisant pour disputer le passage de la Meuse; donner le tems au reste de l'armée alliée de rassembler et de venir couvrir Mastricht. Le Ml. de Saxe fut donc obligé de partager l'attention de l'ennemi. Il lui fallut en outre tromper sa vigilance, en rassemblant l'armée française plutôt qu'il ne pouvait rassembler la sienne. La direction des mouvemens des troupes françaises, les dispositions pour la marche des colonnes sur les deux rives de la Meuse, sont des modèles de perfection.

vues, n'est pas susceptible d'être défendu, et que les magasins, que vous y avez établis, dans l'intention d'agir sur le champ offensivement, y soient suffisamment en prise, pour déterminer une tentative de l'ennemi ; il faut dès qu'on a des avis certains de ses projets, faire reculer ses magasins dans l'intérieur du pays, et replier ses troupes sur une position reconnue en arrière. Le déplacement des grands magasins entraîne tant de peine, de travaux, et de perte de tems, que l'on ne doit l'entreprendre que sur des avis bien certains; et encore après avoir reconnu l'impossibilité de pouvoir les couvrir. Dans le pays que l'on veut abandonner à l'ennemi, il ne faut laisser aucuns dépôts ou entrepôts, dont la perte pût influer sur les opérations futures que l'on prépare. Il faut y faire subsister les troupes, qui y restent en observation, par de petits dépôts, ou convois que l'on fournit à mesure des grands magasins que l'on a retirés en arrière.

Que peut l'ennemi contre des dispositions aussi sages et si bien combinées? Il est probable qu'une fois qu'il en sera bien instruit, il renoncera à ses projets. Car quels avantages pourrait-il en retirer? le pays, qu'on lui abandonne, étant ouvert et dénué de magasins, il ne pourrait s'y établir que difficilement, et non sans danger; il n'est pas probable, à moins d'une étonnante supériorité, qu'il osât marcher contre l'armée, que j'ai supposé concentrée dans une position en arrière, position non-seulement très-forte défensivement, c'est-à-dire pour

pour y attendre une attaque ; mais encore située de manière à permettre d'envoyer des détachemens sur les derrières de l'ennemi, et à inquiéter sa ligne d'opération, s'il approchait. Le seul avantage réel, que l'ennemi retirera de ces demonstrations, sera d'avoir assez reculé le moment, où l'on devait l'attaquer, pour avoir eu le tems de renforcer ses préparatifs défensifs; et il est probable qu'il s'en contentera.

Tout danger d'invasion étant prévu et conséquemment toutes les précautions pour en mettre le pays à couvert étant prises, il ne reste plus qu'à prévenir les diversions, que l'ennemi pourrait vouloir tenter pendant le cours de la campagne, pour vous arrêter dans vos succès. Il est facile de prévoir toutes les diversions que l'ennemi pourrait exécuter; l'inspection de la carte et la connaissance des frontières des deux états respectifs suffiront pour les indiquer; c'est d'après le plus ou le moins de vigueur, que l'ennemi sera à même d'y déployer, qu'il faut calculer l'intensité de ses moyens défensifs; car il faut les proportionner à ceux qu'employera l'ennemi. Les corps de troupes, que l'on laisse vers les débouchés, qui pourraient faciliter les diversions de l'ennemi, doivent être, soit par le nombre, soit par la force des localités ou des ressources de l'art, en équilibre avec les détachemens de l'ennemi. Ce n'est qu'après ces dispositions préparatoires, que l'on peut et doit penser à l'offensive; alors on est à même de calculer

culer les forces et les moyens, qui restent pour attaquer l'ennemi, en en déduisant ce qui est indispensable pour la sûreté de son pays et de ses communications.

Un plan de campagne offensif ainsi combiné ne peut guères manquer de réussir. La campagne de 1794 dans les Pays-bas restera à jamais un monument mémorable des dangers, qui menaceront toute armée, qui s'éloignera de ces principes. Comment ne prévit-on pas les invasions et les diversions des Français? Comment osa-t-on s'avancer d'une base aussi étroite et aussi peu sûre au milieu du dédale des places fortes de la Flandre? Leurs garnisons en 24 heures pouvaient se réunir en sûreté, sur les flancs de l'armée alliée, et inquiéter ses communications. Comment après la prise de trois places en Flandre, pût-on imaginer de se porter sur Landrecies, quand Maubeuge avec son camp retranché, Philippeville, en un mot toute la frontière entre la Meuse et la Sambre offraient aux Français des points de diversion d'autant plus efficaces, qu'ils les portaient sur les communications les plus importantes des alliés, et les mettaient à même de menacer de revers toutes leurs positions et tous leurs mouvemens. Ce n'était pas encore assez d'aveuglement. Le camp de la Madelaine, les garnisons de Lille, Douay, et de toute cette portion de pays jusqu'à Dunkerque devaient tout faire craindre pour la West-Flandre. Que les Français réussissent de ce côté-là ou de celui de la

Sam-

Sambre, tout avantage de leur part arrêtait les mouvemens des alliés. Que fallait-il donc faire me dira-t-on? Il fallait couvrir et assurer son pays, et ensuite penser à attaquer les Français.

La West-Flandre était très facile à couvrir; quelques inondations faites avec discernement, en eussent raccourci la ligne de défense, et rendu la défensive à-peu-près sûre, si on y eut laissé un corps de 30000 hommes. Quant à couvrir le pays du côté de la Sambre, cela n'était possible qu'après avoir pris Maubeuge. Le siège de Maubeuge devait donc ouvrir la campagne de 1794. L'armée alliée était assez forte pour opposer aux Français une armée d'observation suffisante pour leur en imposer; et cette armée et celle de siège pouvaient, jusqu'à la prise de la place, être assez rapprochées pour se prêter mutuellement leur secours en cas de besoins. La prise de Maubeuge assurait celle de Philippeville; ces deux places une fois entre les mains des alliés couvraient la frontière des Pays-bas, et formaient une base solide pour ouvrir la campagne suivante avec l'offensive la plus brillante.

Passons maintenant à l'exécution des plans de campagne.

Toutes les précautions contre les invasions et les diversions étant bien prises, on procède à son plan d'attaque. L'on sent bien que les localités et les dis-

dispositions de l'ennemi doivent apporter des différences dans son exécution; mais il ne faut pas perdre de vue les règles, que nous avons déjà posées pour assurer la ligne d'opération et procéder au développement de ses mouvemens successifs. Ici de même que dans la Poliorcétique, les règles ne sont qu'une; la différence des systèmes de construction des ouvrages de la place que l'on attaque, celle de son assiette et des localités environnantes apportent bien des changemens dans l'exécution des parallèles, sapes, etc. etc.; mais les principes sur lesquels on les doit tracer ainsi que les batteries, sont invariables; car le plus ou le moins de difficultés de la part de l'ennemi ou du terrain n'apportent de différences que dans le plus ou le moins de précausions à prendre pour assûrer ses approches, et mettre ses parallèles, ses places d'armes, ses batteries à l'abri des tentatives de l'ennemi.

Dans tout plan de campagne il ne faut jamais perdre de vue ces bases de l'attaque des places, cette marche successive de parallèles et de batteries pour resserrer la place; et de même que la première parallèle dans les sièges est plus étendue que la seconde, et celle-ci que la troisième pour mieux assurer les flancs de tous les travaux, que l'on pousse vers la place; ainsi la base, d'où l'on part pour attaquer le pays ennemi, doit être assez étendue pour, de ses extrémités, couvrir et assurer les flancs des autres parallèles, que tracera l'armée en avançant. L'analogie de la guerre de siège avec

les

les plans de campagne est infinie, et tous les projets de campagnes seront plus parfaits et d'une exécution plus sûre, à mesure qu'ils se rapprocheront des principes de la poliorcétique. C'est sous ce point de vue qu'il faut les étudier et les tracer.

La force et la composition de l'armée ayant été reglée d'après ses moyens et la somme des difficultés qu'opposeront l'ennemi et les localités du pays, théatre de la guerre; il faut examiner d'après les moyens de résistance qu'offre le pays, quels sont les mouvemens qu'il faudra entreprendre. Il n'y a guères que trois points de vue sous lesquels on puisse considérer une frontière, que l'on veut attaquer :

1. Cette frontière est couverte par une seule position, d'où l'ennemi est à même de prévenir et déjouer tous les mouvemens, que l'on peut entreprendre.

2. Cette frontière n'est couverte qu'en partie par un position, ou des places; mais elles offre plus sur la droite, ou sur la gauche des parties faibles par lesquelles on peut l'entamer.

3. Enfin la frontière peut être telle, que l'ennemi soit contraint, pour la défendre, de parcourir toute sa parallèle d'un bout de la frontière à l'autre; et d'y prendre partout des positions devant l'armée attaquante; en un mot de marcher et de se mouvoir autant qu'elle.

Je

Je vais traiter chacune de ces suppositions, et essayer de rassembler dans un chapitre tous les mouvemens qu'il convient de faire pour chacune d'elles en particulier.

Des pays défendus par une seule position.

Il est des pays et des frontières qu'un seul poste met à l'abri de toute invasion, et contre lequel toute attaque sera vaine et même dangereuse, si l'ennemi sait s'y défendre.

Le camp de Neustadt couvre la basse Silésie de toutes les entreprises d'une armée venant de la Moravie. La ville et la rivière doivent être devant le front du camp. Si l'ennemi veut pénétrer entre Ottmachau et Glatz, il suffit de prendre une position entre Neiss et Ziegenhals pour couper l'ennemi de la Moravie. L'armée ennemie ne peut penser à marcher vers Cosel, car l'armée prussienne plaçant des troupes entre Troppau et Jägerndorf (où il y a d'excellens postes à prendre) lui couperait ses communications.

Entre Libau et Lemberg, il y a encore un camp de la même force, qui couvre la basse Silésie du côté de la Bohème.

Quand

Quand il s'agit de tracer un plan d'opération pour une campagne offensive, le premier soin, que l'on doit avoir, est de rechercher si cette partie des frontières ennemies, où l'on veut établir le théâtre de la guerre, offre de pareilles positions. On ne peut y apporter trop de peines. Les cartes doivent être consultées, les espions multipliés; en un mot, on ne doit rien négliger pour se procurer les renseignemens les plus sûrs; ce qui n'est pas souvent facile, car ces camps ne se trouvant pas toujours sur l'extrême frontière, et étant quelquefois plus ou moins dans l'intérieur du pays, ils ne sont souvent connus, que de l'ennemi. Alors celui-ci cède des provinces entières par des mouvemens rétrogrades précipités, qui ne dénotent que crainte et faiblesse; le vainqueur ébloui, s'abandonnant à l'espoir de nouveaux succès, le suit dans sa retraite avec toute la célérité possible, et ne voit le piège, que quand il n'est plus tems de l'éviter; dans un pays entièrement ouvert et même coupé, il est possible de s'en tirer avec peu de perte, en prenant le parti d'une prompte retraite; mais dans un pays de hautes montagnes, de défilés, la perte entière de l'armée peut résulter d'une pareille ignorance ou présomption.

Une fois que l'on a reconnu à l'ennemi de semblables positions, il faut chercher à l'y prévenir par une marche aussi prompte, qu'inattendue. Il n'est pas nécessaire de répéter ici, qu'il faut faire ses préparatifs d'invasion avec le plus grand secret,

pour

pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi. Si la surprise est impossible, que l'ennemi soit établi sur la position même, ou concentré tellement à portée, qu'il soit impossible de l'y prévenir, c'est au général à peser ce qu'il a de mieux à faire pour en déposter l'ennemi; c'est-à-dire, il doit réfléchir s'il l'y attaquera à force ouverte, ou si par des mouvemens et détachemens hors de la sphère d'influence de cette position, il ne pourra le contraindre à en sortir.

Quand une armée sait manoeuvrer, et qu'elle veut combattre, il est peu de positions qu'elle ne puisse attaquer de revers, ou faire abandonner à l'ennemi. Ceci mérite d'être développé avec plus de détail.

Qu'est-ce en effet qu'une bonne position? C'est un vaste développement de terrain, dont le front et les flancs fournissent des emplacemens avantageux à l'armée, qui doit les occuper, et présentent à l'ennemi, qui voudrait l'en déposter, des obstacles difficiles à vaincre. Mais que fera cette position, quelque bonne qu'elle soit, à un ennemi habile et manoeuvrier? Ne peut-elle pas être tournée de loin, si ce n'est de près? Et alors l'armée, qui l'occupe, n'est-elle pas obligée de l'abandonner? Cette position, formidable par devant, l'est-elle par derrière? Et attaquée par ce dernier côté, ne peut-elle pas devenir désavantageuse? Il est rare que la nature présente de ces positions à double

front,

front, dans lesquelles une armée puisse être également bien postée sur l'une ou sur l'autre face. Telle est même la routine des idées reçues, que comme on n'a pas encore vu d'armée attaquée par derrière, on ne songe pas que cela puisse être. Rien n'est cependant plus possible.

Je sais bien, qu'avant l'ouverture de la campagne le Général, qui commande l'armée ennemie, aura calculé sa défensive d'après toutes les suppositions offensives possibles, et qu'il aura pris ses précautions de manière à pouvoir par des mouvemens plus courts prévenir toutes les tentatives, que l'on voudrait exécuter, soit sur les flancs ou les derrières de la position; mais outre que des positions aussi avantageuses sont rares, en lui accordant même toutes ces conditions, l'armée offensive ne devra en être arrêtée que le tems nécessaire pour combiner et exécuter ses mouvemens.

L'ennemi croira-t-il l'arrêter par une de ces positions prétendues inexpugnables? Elle saura lui dérober un mouvement, se porter rapidement sur son flanc ou derrière lui, et le prévenir dans les positions, qu'il se serait réservées contre de tels événemens. Pour exécuter ce mouvement, elle portera, s'il le faut des vivres pour 8 jours, et se passera de ses établissemens. Que fera l'ennemi, étonné de ce genre de guerre nouveau? Attendra-t-il qu'une armée habile à se remuer, à fondre rapidement sur la partie faible d'une disposition, à passer

en

en un moment, de l'ordre de marche à l'ordre de combat, se trouve en mesure d'attaquer le flanc ou le derrière de sa position? Cette inaction lui deviendrait funeste. Changera-t-il de position? Alors il perdra les avantages du terrain sur lesquels il avait compté, et il sera obligé de recevoir la bataille où il pourra. Peut-être même son mouvement donnera-t-il prise sur lui; il sera embarrassé de ses attirails et de ses moyens de subsistance; il craindra d'être séparé de ses établissemens etc.

Enfin je dis qu'une armée, bien constituée et bien commandée, ne doit jamais trouver devant elle de position qui l'arrête, ou qui la force d'y attaquer avec désavantage l'armée qui y est établie; à moins que ce ne soit une de ces positions rares, qui, touchant à l'objet qu'elles veulent couvrir, ne laissent la ressource de manoeuvrer, ni sur leur derrière, ni sur leur flanc. Telle était cette position si habilement choisie par M. le Ml. de Broglie en avant de Francfort, et si glorieusement justifiée par le gain de la bataille qui s'y donna. Telles sont en général celles qu'une armée peut prendre à la tête d'un débouché unique qu'elle veut défendre, ou en avant, ou très à portée d'une place, dont il faudrait nécessairement que l'ennemi fit le siège.

Dans de tels cas il ne reste plus que la diversion sur un autre point de la frontière ennemie pour contraindre l'armée à quitter en entier sa position

sition ou à s'y affaiblir de manière à pouvoir laisser espérer des succès en l'y attaquant à force ouverte. Mais dans cette supposition il faut alors une grande supériorité de troupes; par exemple, si l'on voulait contraindre les Prussiens à abandonner leur camp de Neustadt et de Landshut, il faudrait, imitant Daun et Laudon, agir avec une telle vigueur en Saxe, que les Généraux prussiens, craignant une diversion, soient obligés d'affaiblir leur armée par les gros détachemens, qu'ils enverraient pour observer les mouvemens de l'ennemi, et s'opposer à son entrée en Silésie par la Lusace. Outre cette armée il faudrait encore aux Autrichiens une autre armée, soit en Moravie, soit en Bohème, (suivant le point qu'ils voudraient forcer) pour être à même d'observer les Prussiens, les empêcher de passer à l'offensive; et enfin les attaquer s'ils se dégarnissaient trop, ou si quelques mouvemens hasardés pouvaient les mettre en prise. Cette armée de Bohème ou de Moravie serait occupée à rassembler des vivres, à former des magasins de munitions de guerre et de provisions de bouche. La grosse artillerie serait placée dans une des places fortes la plus à portée, pour être à même de se porter en avant et de commencer avec activité les sièges, que les Autrichiens devraient entreprendre, aussitôt que la frontière serait ouverte.

Quelquefois la position la plus formidable se trouve forcée par une attaque brusquée. Les précautions défensives peuvent être prises avec si peu

de discernement, qu'un Général actif peut dans une simple reconnaissance en appercevoir l'incohérence, et les renverser par une attaque vive, bien combinée. Si M. de Fouqué avait mieux su profiter des avantages de sa position de Landshût; si ses ouvrages avoient été mieux disposés, d'un profil plus fort, et d'une plus grande capacité, il est à présumer que M. de Laudon n'aurait jamais pû l'y forcer, et n'aurait pas même pensé à l'y attaquer.

Il sera inutile d'ajouter que si la position n'étend pas sa sphère défensive, aussi loin que celles que nous venons de citer, les mouvemens, que l'on devra faire, en seront d'autant plus faciles qu'ils seront moins grands. Alors dès le commencement de la campagne on poste un gros corps devant les débouchés soumis à l'influence de cette position, et avec le reste de l'armée on pénètre sur la droite ou sur la gauche dans le pays ennemi. Le Général, qui commande le corps d'observation, doit agir avec la plus grande prudence, et ne rien tenter, que lorsqu'il verra l'ennemi se replier et quitter sa position. Alors il le suit pas à pas, il entame une affaire d'arrière-garde, et s'établit sur la position évacuée, en attendant de nouveaux ordres du Général-en-chef.

L'exemple suivant achevera de fixer la manière d'appliquer les principes, que nous venons de poser.

M.

M. le Dauphin, ayant marché en Allemagne avec son armée, joignit celle, que commandait M. le Ml. de Lorges pour agir conjointement contre l'armée de l'empire commandée par M. le Prince de Baden. Ce Prince, qui vit fondre sur lui une armée fort supérieure à la sienne, ne songea qu'à se placer de manière à pouvoir garder l'Allemagne au de-là du Necker, et abandonna tout le pays entre le Rhin, et cette rivière, satisfait, dans l'état où il se trouvait, s'il pouvait empêcher les Français de pénétrer plus avant. Il ne voulait que gagner du tems, espérant que la supériorité de M. le Prince d'Orange en Flandre, ou l'offensive que M. de Savoie avait résolu, le débarrasserait d'une partie de ces grandes forces en Allemagne, soit pour marcher au secours de Pignerol, soit pour venir renforcer l'armée de Flandre, et qu'ainsi les Français ne pourraient prendre leurs quartiers d'hiver dans l'empire.

Pour cet effet, M. de Baden fortifia un camp pour toute son armée sur la hauteur auprès de Heilbronn, où il avait jeté un corps d'infanterie. Ce camp était inattaquable du côté de Laûffen *), il était bon du côté de Heilbronn, parcequ'il ne pouvait être abordé qu'après s'être rendu maître de cette ville; mais il n'était point soutenable, si l'armée

*) Ville au Duc de Wirtemberg située sur le Necker à 2 lieues de Heilbronn.

mée française avait passé le Necker à Neckersülm, et à Wimpfen *), et qu'elle eût ainsi tourné ce camp. Ce fut ce que l'on négligea de faire. On le tâta du côté de Lauffen, où il n'était point attaquable; on s'amusa à courir et à piller le Wirtemberg, que M. le Prince de Baden avait abandonné; et après avoir inutilement fatigué l'armée pendant quelques tems, fait beaucoup de désordre, on se retira, parceque comme M. de Baden l'avait sagement prévu, le siège de Pignerol, que M. de Savoie commençait à former, obligea Louis XIV. à faire détacher de son armée d'Allemagne beaucoup de cavalerie, pour mettre M. de Catinat en état de secourir cette place, et de combattre M. de Savoie, en cas que ce Prince s'opiniâtrait au dessein de ce siège.

Il est certain, que M. le Prince de Baden avait judicieusement pensé d'abandonner tout le pays entre le Rhin et le Necker; il n'aurait pû tenter de le soutenir, sans s'exposer avec une armée aussi inférieure; les moindres pertes auraient eu des suites d'autant plus sérieuses pour lui, dans l'état où il se trouvait, qu'elles auraient irrévocablement décidé la supériorité du côté des Français, dans un tems où il lui était d'une conséquence infinie de se maintenir dans une espèce d'égalité, par le choix d'un bon poste.

Par

*) Wimpfen sur la rive gauche du Necker à 3 lieues au nord de Heilbronn.

Par les raisons contraires, il était de la plus grande importance pour les Français de décider la supériorité de leur côté dès le commencement de la campagne. Si donc M. le Ml. de Lorges avait été actif, s'il n'avait pas perdu inutilement des jours, qui consommaient le pain, qu'il ne tirait que de Philipsbourg et du Fort-Louis; s'il s'était précédemment informé avec exactitude de la nature du poste, que M. le Prince de Baden avait pris sur la hauteur de Heilbronn, il aurait su que ce poste n'était point attaquable du côté de Lauffen, et il n'y aurait point porté inutilement l'armée. Il aurait su que ne pouvant point attaquer Heilbronn, le Necker entre deux, et soutenu de l'armée ennemie, il fallait passer cette rivière à Neckersulm ou à Wimpfen, pour pouvoir agir avec succès contre cette ville, où étaient tous les vivres de l'armée de M. de Baden. S'il avait passé le Necker, il aurait aisément vu que le poste de M. le Prince de Baden ne valait rien par derrière, et il aurait forcé ce Prince à abandonner Heilbronn, et à aller se mettre en sûreté derrière le Kocher.

Il n'était guere possible à M. de Baden de s'opposer au passage du Neckre par les deux raisons suivantes: la première, c'est qu'il était trop éloigné pour le pouvoir faire, sans se déposter de la hauteur où était son camp. La seconde, c'est que par la nature du terrain, ses troupes auraient souffert une perte considérable par le feu de l'armée française; les bords du Necker, étant plus élevés du côté où

elle

elle se trouvait, domineraient la rive sur laquelle l'armée allemande eût été obligée de prendre poste.

De ce récit il faut conclure, que M. le Ml. de Lorges a fort mal conduit une guerre offensive, et que M. le Prince de Baden a tiré un parti avantageux d'un poste, qui n'avait pourtant qu'une apparence de sûreté, sans être effectivement de la nature de ceux, qui sont assez bons pour oser tenir contre une armée supérieure, parcequ'ils ne peuvent être tournés, et qu'il faut les attaquer par une tête qu'on a eu le tems d'accommoder.

Pays et frontières qui ne sont qu'en partie couverts.

Il est des pays, des frontières qui n'ont qu'une partie de leur étendue défendue par de bonnes positions, et dont le reste est dégarni, conséquemment faible. La nature indique ici l'endroit de l'invasion, c'est sur ces lieux dégarnis d'obstacles, qu'il faut faire effort, pour pouvoir pénétrer dans le pays ennemi. Mais si le Général, chargé de la défense d'une pareille frontière, connait son métier, il concentrera toutes ses forces sur ces parties faibles, se contentant de soutenir par des corps de troupes suffisans les postes ou les places, qui assûrent les autres parties de sa ligne de défense. Par les sages dispo-

dispositions du reste de son armée, il donnera à ces endroits faibles le complément de force, que la nature leur a refusé, et pourra s'opposer victorieusement à toute tentative d'invasion. Dans une telle occurrence il ne reste que deux moyens de pénétrer dans le pays ennemi, par force ou par ruse.

Par la force, j'entends une attaque vive et brusque sur toute la ligne des quartiers de l'ennemi; si l'on réussit, il est probable que le vaincu sera obligé de se retirer et d'abandonner à vos troupes le pays, qu'il devait couvrir; mais si l'on est battu, comme une pareille affaire ne peut manquer d'être fort vive, le danger presque certain d'être obligé par sa défaite de passer de l'offensive à la défensive, semble ne devoir permettre ce moyen, que comme dernière ressource. C'est donc à la ruse ou aux manoeuvres, qu'il faut recourir pour vaincre, sans trop s'exposer, les obstacles que la prévoyance de l'ennemi a dû rassembler de ce côté.

Si la surprise est possible on doit la tenter; mais il faudra la préparer avec d'autant plus de précaution, que toute l'attention de l'ennemi dirigée de ce côté le mettra à même de tout prévoir, et de vous prévenir même pour peu que la moindre négligence trahisse vos desseins. Il est prudent alors de faire circuler, tant chez ses alliés que dans son propre pays, de prétendus plans d'opération, dans lesquels on dirige ses vues sur un tout autre point de la frontière; affectant de dire que celui, que l'on

à

a cependant vraiment intention d'attaquer, est trop bien défendu pour permettre d'y penser. Pour donner plus de poids à ces fausses nouvelles, il faut assembler des magasins d'un côté tout opposé, y faire faire des mouvemens de troupes, qui tendent à confirmer l'opinion qu'on a répandue. On laisse cependant devant la portion du pays, sur laquelle on veut revenir, un corps de troupes proportionné au plus ou moins de facilités défensives, que le terrain offre. Si l'ennemi prend le change, et dérange ses quartiers pour suivre le gros de votre armée, le corps d'observation se porte brusquement en avant dans son pays, et y prend poste; sur cette nouvelle l'armée revenant sur ses pas par des marches forcées, profite de la trouée, qui est déjà faite. L'on part alors de cette base pour commencer les opérations, que les circonstances et les règles indiquent pour assûrer son établissement dans le pays ennemi.

Si les précautions de l'ennemi, la nature des lieux, en un mot les circonstances rendaient impossible d'exécuter, au commencement de la campagne, la manoeuvre dont nous venons de parler; et qu'il fallut la retarder vers le milieu ou la fin de la campagne, soit pour attendre que les fourrages et les moissons rentrées dans les granges offrissent plus de facilités à la formation des magasins, nécessaires à la marche en avant; soit parceque l'on a la certitude que vers ces époques l'ennemi sera obligé de s'affaiblir par des détachemens; il n'en faut pas moins entrer de bonne heure en cam-

campagne et se porter avec toute l'armée sur un point éloigné du côté, sur lequel on médite l'invasion.

Mais le Général doit alors prendre un poste de nature à forcer l'ennemi à le suivre, par l'inquiétude que sa position peut lui donner pour une frontière éloignée, des places peu pourvues, des magasins mal couverts *). Par là on gagne du tems, l'ennemi peut perdre toute crainte de projet d'invasion, et se conduire de manière à vous mettre à même de l'attaquer, ou de le surprendre dans le camp qu'il a pris devant vous; et conséquemment devenir maître de la campagne. S'il est trop sur ses gardes pour permettre de rien entreprendre sur lui, on l'amuse par des marches et des contre-marches bien calculées dans l'espoir de lui faire faire un faux mouvement avantageux; et le moment

*) Rien ne fait mieux connaître la capacité d'un Général que le choix de ses camps; rien n'est aussi d'une plus grande importance. D'un camp bien ou mal pris dépend souvent le succès d'une campagne. Elle ne peut qu'être heureuse et brillante, si vous savez vous poster de manière à donner à l'ennemi plusieurs sujets de jalousie à la fois; à rompre par de petits mouvemens toutes ses mesures; à le forcer à des marches longues et pénibles; à rendre ses communications, ses subsistances incertaines et précaires; tandisque les vôtres sont libres et assurées etc. Mr. le Ml. de Luxembourg est un des Généraux modernes, qui a le mieux posséde ce grand talent.

ment attendu pour l'invasion arrivée, on marche avec la plus grande promptitude sur le point déterminé.

Il faut tâcher de compasser ses mouvemens de manière à tenir son adversaire en suspens sur ses véritables projets. La moindre avance suffit pour mettre l'ennemi hors d'état de vous prévenir, et l'on exécute son invasion sur le plan qu'on a dû en tracer d'après les régles générales, que nous avons déjà possées.

Quelque dessein que vous rouliez dans la tête, vous en rendrez l'exécution facile, et le succès presque certain, si vous savez dérober vos marches à l'ennemi. Rien n'avance tant les affaires, et sans cela point de grande entreprise à la guerre. La longue marche, que Turenne, ce génie vaste et sage, exécuta en 1674, en partant de la haute-Alsace, fut si bien dérobée aux ennemis, que le corps, qu'ils avaient assemblé à Sintzheim, fut battu, sans avoir seulement soupçonné que les Français fussent en mouvement. Cette victoire assûra les nouvelles conquêtes de la France.

Si l'on veut s'instruire à fond dans une branche si intéressante de la guerre, qu'on médite attentivement ces campagnes d'Alsace de M. de Turenne; on y trouvera presque chaque jour marqué par quelque marche savante, par quelque mouvement fin et délicat dérobé à l'ennemi. On y verra com-

comment ce grand Général, après avoir fait semblant de prendre des quartiers d'hiver fort séparés en Lorraine, les rapprocha par des mouvemens insensibles, et propres à faire croire que son dessein était seulement de combiner leur sûreté avec la facilité des subsistances, sans découvrir la Franche-Comté, et de quelle manière ces mouvemens firent aboutir les troupes aux deux rendez-vous de Thann et de Béfort, d'où elles tombèrent subitement sur les quartiers de l'armée impériale, qui fut forcée d'aller en chercher d'autres au de-là du Rhin.

Rien ne ressemble plus à cette invasion de l'Alsace que celle de la Bohême au commencement de la campagne de 1757. Ce projet si habilement conçu, digéré, exécuté, était principalement établi sur des marches, que le Roi de Prusse voulait dérober aux Généraux autrichiens. Il avança d'abord du côté d'Egra un gros détachement aux ordres du Prince d'Anhalt-Dessau. Le Duc d'Aremberg, qui avec ses troupes couvrait cette frontière depuis Lobenstein jusqu'à Brzeznice, crut qu'il allait être attaqué, et donna en conséquence de très-sages dispositions. Mais le Prince d'Anhalt, après avoir par cette fausse démonstration, tenu en échec les Autrichiens autant que le dessein du Roi l'exigeait, leur déroba une marche, et se replia par le Voigtland vers la grande armée. Cette retraite et plusieurs autres mouvemens des Prussiens donnèrent si bien le change à tout le monde, que le Maréchal Brown lui-même fut per-

persuadé qu'ils avaient pour cette fois renoncé au dessein de pénétrer en Bohème. Le Roi profitant de la sécurité qu'il avait su inspirer, et de la négligence, qui en est presque toujours la suite, fit marcher avec la plus grande célerité et le plus grand secret les différens corps qui devaient se réunir au centre de cette province. Celui du Feld-Maréchal de Schwerin fut le premier qui entra, débouchant de Landshût par les gorges, qui séparent la Bohème de la Silésie: il surprit le détachement autrichien, qui était entre Marienberg et Kratzau, et pénétra dans le cercle de Königsgraetz. Celui du Prince de Bevern venant de Zittau, par une marche qu'il déroba entièrement, et qui lui facilita les passages des montagnes et des défilés, tomba à l'improviste sur le poste de Krottau, et poussant tout de suite vers Reichenberg, il y battit le corps du Général Königsegg et s'avança jusqu'à Leitmeritz. Ceux du Roi et du M. de Keith descendirent par Hellersdorf et Peterswald, et furent joints à Aussig par ceux du Prince Henri, qui venait de Neustaedtel, et du Prince d'Anhalt, qui avait pénétré par Pasberg et Commotau. Si toutes ces marches, sur lesquelles se fondait le plan de l'entreprise, n'eussent pas été si bien cachées et si bien compassées, les troupes autrichiennes auraient eu le tems de sortir de leurs quartiers, et de s'opposer à l'entrée des Prussiens en Bohème, d'autant plus facilement qu'ils devaient traverser des gorges et des défilés, où quatre bataillons (du moins dans ceux

ceux que j'ai vus) étaient capables d'arrêter une armée entière.

Ce n'est qu'avec des troupes bien disciplinées et habituées à l'ordre, à la vitesse, à la précision, qu'on peut dérober des marches; et voilà pourquoi les Prussiens y ont mieux réussi que les autres *). L'affaire du Général est de compasser avec exactitude les mouvemens par rapport à la distance de l'ennemi, et à celle de l'endroit où l'on veut aboutir; d'apprécier au plus juste le tems dont on a besoin pour masquer son projet, et tenir l'ennemi dans l'incertitude le plus qu'il est possible; d'avoir pourvû secrètement aux subsistances, applani les obstacles, et pris et combiné tous les moyens imaginables pour assûrer le succès. On sent bien que tout cela est fondé sur la connaissance la plus parfaite du pays, du caractère de l'ennemi, de ses forces, et de sa situation.

Les

*) Il est à croire, qu'en cas de guerre, les Autrichiens montreront une vivacité de mouvemens et de marches, qu'ils étaient bien loin d'avoir dans la guerre de 7 ans. La longue guerre, qu'ils ont faite contre les Français, a beaucoup contribué à les éclairer sur ce principe important. Principe qui ne peut être mis à exécution que par une grande reduction dans les équipages, qui suivent les armées. Réduction contraire, il est vrai, à la commodité et à l'aisance de l'officier, mais d'une utilité trop majeure, pour que le patriotisme ne fasse pas un devoir de ce sacrifice.

Les lieux, qui semblent quelquefois les moins propres à ces sortes d'opérations, sont justement ceux où l'on trouve plus de facilité à les exécuter, par cela même qu'on les croit trop difficiles, ou impraticables. De cette espèce sont les pays de défilés ou les pays coupés par de hautes montagnes qui ne présentent qu'une seule gorge inaccessible, ou par des marais insaignables, ou par des rivières profondes. Si l'on connait bien parfaitement tous les revers des montagnes, les passages sur lesquels on peut tourner les marais, le cours des rivières, leurs gués et leurs bords, on sera à même de surprendre quelques marches à l'ennemi, et de venir se poster sur ses flancs, sur ses derrières, et aux endroits, où l'on était le moins attendu. Si vous voulez essayer de pareils mouvemens, quoiqu'en présence de l'ennemi, vous devez le tenir quelque tems en échec par un front de troupes qui lui ôte tout soupçon du départ de l'armée; et si elle était campée, il faudrait ne détendre qu'à nuit close, et se servir des fausses démonstrations dont nous avons parlé à l'occasion des retraites. Les troupes, qu'on aura laissées vis-à-vis de l'ennemi, aussitôt que le stratagême aura eu son effet, rejoindront l'armée dans le plus grand silence, et avec toute la célérité possible. L'essentiel, je le répète, c'est de calculer et de combiner avec justesse le tems nécessaire à l'armée pour gagner ses nouveaux postes, celui dont les troupes restées au camp ont besoin pour leur jonction, et celui enfin pendant lequel l'ennemi ignorera ce mouvement. Une seule marche soufflée au commencement d'une cam-

campagne peut vous donner une telle supériorité, que votre ennemi, quoique supérieur en forces, soit obligé dans la suite de se règler toujours sur vos mouvemens.

Des pays que l'ennemi ne peut défendre que par ses manoeuvres.

Il est des frontières, qui ne sont protégées par aucune position et que l'ennemi ne peut soutenir qu'en suivant tous les mouvemens de l'armée offensive, se campant vis-à-vis, et cherchant à la prévenir partout.

Le Général chargé de la défense d'une telle frontière a d'autant plus de précautions à prendre que sa parallèle ou ligne de défense est plus étendue. Comme c'est par la rapidité de ses mouvemens et de ses marches qu'il peut tenir tête à l'armée offensive, un de ses premiers soins doit être de former des communications sûres et faciles sur toute la ligne de défense; d'établir de distance en distance (dans des endroits bien couverts) des magasins de vivres et de munitions de guerre, qui le mettent à même, de pouvoir se passer de tous les attirails, qui retarderaient la marche de son armée; et d'avoir cependant sous la main tout ce qui est nécessaire à sa consommation et à son bien-être.

Si le Général chargé d'une telle défensive portait la présomption ou l'oubli de ses devoirs jusqu'à négliger ces précautions, il faudrait en profiter, commencer la campagne de très-bonne heure, forcer sa ligne de défense dans l'endroit négligé et agir avec un tel secret et une si grande activité, qu'il n'ait pas le tems de réparer sa première faute. Une fois la ligne de l'ennemi forcée, le Général, qui a attaqué, ayant pris un camp sur un des flancs de l'armée défensive, calculera le plan ultérieur de la campagne, en combinant les règles de sûreté indiquées avec les localités, ses forces, et les moyens de défense de l'ennemi. Mais comme pour éviter les trop malheureuses suites de la présomption, il faut toujours calculer que l'ennemi fera tout ce qui vous est le plus désavantageux, admettons que l'ennemi ait tellement pris ses précautions, qu'il soit partout en mesure de s'opposer à vos tentatives; quels moyens restent-ils pour couper sa ligne de défense et pénétrer dans son pays? La stratégique fournit cinq moyens.

Le premier, est de resserrer tellement l'ennemi dans ses fourrages, qu'il soit obligé d'abandonner tel ou tel point sur lequel on a des projets. Le second, est de donner à l'ennemi de telles inquiétudes sur plusieurs points de ses frontières, par les corps de troupes que l'on y montre, que s'affaiblissant par les détachemens qu'il y envoie, il offre la facilité de l'attaquer avec avantage,

et

et de couper ainsi ses divers corps. Le troisième moyen consiste à manoeuvrer devant l'ennemi de manière à lui donner des inquiétudes pour telle place, tel grand entrepôt de vivres ou munitions etc.; à le tenir en suspens sur vos projets et lui dérobant une marche, un mouvement, fondre sur tel espace sur sa droite ou sur sa gauche, où il ne pourra vous prévenir; s'établir ainsi sur son flanc et lui faisant craindre pour ses communications le forcer à se retirer, et à abandonner le pays, qu'il avait d'abord couvert. Le 4ème moyen consiste dans des diversions vraies ou simulées. Enfin, le 5ème moyen est une bataille ou action décisive, que l'on engage dès l'ouverture de la campagne, et dont le succès bien conduit peut vous rendre maître de toute la campagne.

Je vais analyser les diverses règles de conduite auxquelles est soumis l'emploi de ces différens moyens.

Quand on veut forcer l'ennemi à abandonner son camp faute de fourrages, il faut connaître parfaitement les ressources que le pays à sa portée peut lui offrir; d'après cela on calculera facilement le tems qu'il pourrait y rester, et à proportion que l'on en pourra diminuer l'étendue, on accélérera le moment de sa retraite. Toute l'attention du Général, qui veut employer ce moyen, doit donc porter sur le choix d'emplacemens avantageux sur les flancs du camp ennemi; et tous ses mou-

vemens doivent tendre à se saisir de postes que l'ennemi ne pourrait attaquer sans désavantages réels; postes, qui très à portée de l'ennemi le gêneront dans tout ce qu'il voudrait entreprendre, et mettront le Général de l'armée offensive à même de pousser ses troupes légères et de forts détachemens sur les communications de l'ennemi. On ne peut apporter trop de soins dans la combinaison et l'exécution de ces manoeuvres.

Soit donc que vous veuillez vous mettre en marche pour occuper un camp plus avantageux, ou pour étendre vos fourrages et resserrer ceux de l'ennemi, ou pour l'attirer dans une province, ou pour lui en interdire l'entrée, ou pour faire un siège, ou pour livrer bataille, prévoyez-en toutes les suites, et gardez-vous bien de vous mettre dans une position, qui vous fasse regretter celle, que vous avez abandonnée, ou qui vous jete dans les mêmes, ou dans de plus grands embarras que ceux que vous vouliez causer à votre adversaire.

Second moyen de forcer la ligne de défense de l'ennemi par des détachemens.

Je suppose que l'ennemi se soit rassemblé vers la partie des frontières, où vous étiez intentionné de pénétrer, et qu'il y occupe avec son armée un camp à l'abri de toute insulte. Il faut se camper également devant lui, dans un poste, où il ne puisse pas vous attaquer impunément, et en même tems détacher de chaque aîle de l'armée un corps, qui se prolongeant sur sa droite et sur sa gauche, servira de tête ou d'avant-garde aux marches, que vous voudrez faire le long de la parallèle de l'ennemi. L'ennemi est alors forcé de détacher pour suivre le mouvement de ces deux corps, qui pourraient sans cela, dès leur première marche, séparer sa parallèle; ou bien lui gagnant quelques marches venir se porter sur un de ses flancs, sur sa ligne de communication, et le couper de son pays, de ses magasins. Pour obvier à ces inconvéniens, l'ennemi est obligé d'imiter en quelque sorte vos mouvemens, et de poster des corps de réserve ou d'observation sur ses aîles. Mais malgré cela il court encore des dangers. D'abord il faut qu'il détache assez à tems pour toujours côtoyer vos corps, les empêcher de le gagner de vitesse et de lui souffler quelque poste avantageux. En second lieu, ces détachemens pourront tellement affaiblir son armée, que le poste, qu'elle occupe, qui était excellent pour tel nombre de trou-

pes, devienne susceptible d'être forcé facilement du moment que le nombre des troupes, qui le garde, n'est plus proportionné à son développement. D'ailleurs comme l'armée offensive ne peut entreprendre ce genre de guerre, (par corps détachés) qu'avec une supériorité de troupes *), qui lui permette d'opposer partout des détachemens plus forts, l'armée défensive risque de voir sa ligne de défense alarmée sur tant de points, et si distans les uns des autres, que difficilement elle pourra partout y faire tête, et qu'elle sera obligée de se replier en arrière.

Sans être supérieur l'on peut cependant aussi faire des détachemens pour couper la parallèle de l'ennemi. Mais ces sortes d'entreprises demandent la plus grande réflexion; tout y est soumis au calcul, le tems, les heures, le chemin, les détours, enfin tous les mouvemens, que peut faire l'ennemi. Il faut même pour ainsi dire pénétrer l'avenir, et préparer des ressources pour remédier aux retards ou difficultés, qu'un ruisseau débordé, un torrent enflé, une colonne égarée etc., peut occasionner. La moindre irrégularité, la plus petite imprudence pourraient avoir les conséquences les plus funestes pour toute la campagne. Développons cette idée.

Je

*) Ce genre de guerre par détachemens ne convient qu'à une armée très supérieure, car sans cela on risquerait trop de se morceler ainsi devant un ennemi, qui tiendrait son armée ensemble, et qui se présenterait alors, avec supériorité devant chacun de vos corps séparés.

Je suppose deux armées d'égale force. Le Général chargé de défendre les frontières, que vous voulez attaquer, s'est posté devant vous dans un camp fort et bien choisi; mais il est important de l'y forcer, l'occupation de ce point de la frontière de l'ennemi donnant un plus grand développement aux opérations subséquentes de la campagne. Que faut-il faire pour y parvenir plus sûrement? Il faut employer la force et la ruse, c'est-à-dire attaquer de front en même tems qu'on manoeuvre sur le flanc de l'ennemi. Il est presque impossible, qu'il résiste à ces doubles efforts, s'ils sont bien combinés. Comme le détachement, que vous devez envoyer sur un des flancs de l'ennemi, affaiblit votre armée, et vous expose à vous trouver trop inférieur à l'armée défensive, si elle pouvait vous attaquer, il faut d'abord choisir devant l'ennemi un bon poste; (l'art dans ce cas doit suppléer à la nature pour mettre à l'abri d'une attaque trop inopinée). Ensuite, d'après la connaissance du pays, on détache par sa droite ou par sa gauche (suivant le côté où l'on peut se promettre le plus de facilité) un corps, qui se portant sur le flanc de l'ennemi, sera à même de favoriser tous les efforts que l'on tentera contre son front. Ce détachement ne doit sortir du camp, que la nuit, qui précède l'attaque; on doit observer le plus grand silence pour ôter à l'ennemi toute connaissance de ce mouvement. D'après le calcul du tems nécessaire pour la marche du détachement, et son arrivée à telle hauteur, on fixe l'heure à laquelle l'armée prendra les armes; alors elle se portera en avant pour

pour attaquer l'ennemi, dans la disposition que le Général aura jugé la plus convenable aux localités et à ses desseins. Au moment de l'attaque, le corps posté sur le flanc se montrera et agira selon les occurrences.

Dans un plan ainsi combiné, il faut éviter de commencer l'attaque trop-tôt, car le détachement n'étant pas arrivé ne pourrait la soutenir; attaquer trop tard serait également dangereux, le détachement risquerait de se trouver exposé à toutes les forces de l'ennemi, et l'exécution de ce projet ne saurait réussir. Quelquefois le détachement est chargé d'attaquer de flanc toute la position de l'ennemi, pendant que le reste de l'armée l'alarme sur le front. Alors il faut proportionner la force du détachement aux difficultés, qu'il aura à surmonter. S. A. R. Mgr. le Prince Henri voulut ainsi en Juillet 1762 prendre en flanc et rouler toute l'armée du Ml. Serbelloni. Pendant que S. A. R. avec une partie de son armée attirait sur lui l'attention du Général autrichien, le Général Seydlitz détaché avec un gros corps devait par Töplitz, Altenberg tourner la position. L'échec du Général Seydlitz auprès de Töplitz *) dérangea tout ce projet

*) Il est inconcevable, qu'un Général d'un si grand talent, que le Général Seydlitz, ait pû se déterminer à l'attaque du Schlofsberg. C'étoit un hors d'oeuvre, s'il est permis de s'exprimer ainsi; et dans un détachement qui a rap-

projet, dont l'exécution eût fait le plus grand honneur au génie de celui, qui l'avait conçu.

Une fois l'armée ennemie repliée, il faut partir de ce point pour établir solidement sa première parallèle, toujours d'après les principes que nous avons indiqués. Il est impossible, d'entrer dans les détails de toutes les suppositions, qui peuvent nécessiter des détachemens; il suffira de répéter que ce genre de manoeuvre est si délicat, qu'il ne doit être tenté que par les Généraux les plus expérimentés.

rapport à une expédition combinée, tout, ce qui ne mene pas au but, doit être considéré comme une faute. Le corps autrichien retranché sur le Schlofsberg était de peu d'importance; la situation des lieux lui donna seule l'avantage. La configuration du pays environnant était telle, que le Général Seydlitz pouvait avec quelques bataillons et une batterie d'obusiers la bloquer de manière à n'avoir rien à en craindre et à pouvoir continuer sa marche, qui le portait sur le flanc de l'ennemi, qui était loin de s'y attendre; et qui n'en fut averti que par la malheureuse action du Schlofsberg.

Troisième moyen de percer les paralléles de l'ennemi par des manoeuvres, marches, et contre-marches.

Ce ne sont pas les marches ou manoeuvres en elles-mêmes, qui obligent l'ennemi à quitter une position ou un camp, qu'il aura occupé, mais les inquiétudes, qu'elles doivent lui donner pour les lieux ou les points, sur lesquels elles se dirigent. De simples mouvemens de troupes ne peuvent tromper un ennemi un peu expérimenté; mais des mouvemens déterminés vers un but; des mouvemens, dont la suite peut amener la perte d'une position importante, ou d'un magasin, voilà ce qui détermine l'ennemi à sortir de son camp pour en arrêter l'exécution.

Tout Général, qui veut employer ce moyen, doit, pour ne pas fatiguer inutilement son armée, s'appliquer à connaître l'esprit du Général, qui lui est opposé, et étudier à fond le pays, théâtre de la guerre, pour y reconnaître le plus ou le moins de facilités, qu'il peut avoir pour menacer les magasins, les convois, les fourrages, enfin les communications de son adversaire. C'est d'après cette étude, qu'il doit calculer et compasser ses manoeuvres.

Ce n'est pas assez de bien faire des marches,

de

de quelque espèce qu'elles soient; il faut se garder d'en faire d'inutiles, et encore plus d'inconsidérées, qui vous entraînent dans des situations fâcheuses. Il ne suffit pas même, pour entreprendre une marche, d'avoir un objet intéressant; il est nécessaire de bien peser les avantages et les désavantages, qui peuvent en résulter, pour voir si ceux-ci ne balanceraient, ou même ne surpasseraient pas les autres.

Il faut donc réfléchir sur les camps et positions, que l'on peut et doit prendre pendant ses mouvemens. Il faut s'assûrer, qu'en s'éloignant d'un endroit plus ou moins fortifié, où l'on a laissé ses magasins, les troupes légères de l'ennemi ne pourront pas les enlever, et que l'ennemi ne pourra détacher des corps pour venir s'établir sur la ligne de vos communications. Le plus ou le moins de fertilité du pays doit d'autant plus être calculée, qu'elle servira à faire juger le tems que l'on pourra rester dans sa nouvelle position. En un mot, il ne faut rien négliger; les localités, les subsistances, les forces actives de l'ennemi, ses ressources, son caractère, tout mérite l'examen le plus scrupuleux; sans cela il est impossible de tracer un plan d'une exécution solide. Voici à-peu-près, comme tout Général, qui veut percer par de simples manoeuvres la parallèle de son ennemi, doit raisonner son plan d'opération.

Quand j'occupe tel ou tel poste, dit le Général,

ral, qui a l'offensive, l'ennemi occupe tel ou tel autre, vis-à-vis, ou à portée de moi; comme il suit tous mes mouvemens, il est en mesure partout; ainsi je ne puis percer sa parallèle et entrer dans son pays qu'en lui livrant bataille, ce que je veux éviter. Mais il y a sur la droite de la parallèle de l'ennemi un poste, qui me plaçant sur ses flancs, le forcerait à se replier et à m'abandonner l'entrée de son pays. Pour me saisir de ce poste, il faudrait dérober une marche à l'ennemi, ou simplement la lui tenir cachée pendant quelques heures, pour l'empêcher de m'y prévenir; toute l'attention doit donc se porter sur la manière la plus sûre de combiner cette marche; et voici à-peu-près ce que l'on doit faire.

Il faut, après divers mouvemens, s'approcher petit-à-petit avec l'armée du poste, dont il est important de se saisir. On arrange la dernière marche, (celle que l'on fait le plus à portée du poste) de manière à n'arriver que de nuit à son camp; l'ennemi, qui suit les mouvemens de l'armée offensive, ne s'arrêtant pas de meilleure heure n'arrive pas plutôt au camp vis-à-vis. Dans la même nuit le Général détache un gros corps, qu'il fait filer sur sa droite pour l'approcher encore davantage de la position, qu'il veut enlever; ce corps doit profiter de l'obscurité de la nuit pour gagner les bois, les rideaux, en un mot les accidens du terrain, qui peuvent le dérober à la connaissance de l'ennemi, s'y reposer le jour, observant le plus grand silence

et

et prenant toutes ses précautions pour n'être pas découvert. *) Dès la pointe du jour l'armée se remet en marche, et revenant sur ses pas se dirige sur sa gauche, pour détourner l'attention de l'ennemi du véritable but, où elle tend. L'armée défensive est obligée, de suivre cette contre-marche; moins elle en conçoit le motif, plus elle en doit suivre attentivement le mouvement. Vers le milieu du jour l'armée offensive s'arrête, et fait semblant de prendre son camp, dans un terrain assez coupé pour qu'il ne soit pas tout en vue à l'ennemi. Le terrain doit être tel, que l'on puisse y manoeuvrer avec avantage, quelles que soient les tentatives de l'ennemi. Dans ce camp on affecte la plus grande tranquillité; et l'on cherche par tous les moyens connus à confirmer l'ennemi non-seulement dans l'idée, que l'on veut reposer l'armée, mais encore que l'intention est

*) Il est inutile de dire que la marche de ce détachement doit être tenue aussi sécrète que possible. Les avants-postes doivent redoubler de vigilance pour empêcher la désertion, le passage des espions, en un mot pour ôter à l'ennemi tous les moyens d'en avoir connaissance. Mais pour plus grande sûreté le Général ferait bien, avant le départ du détachement, de faire répandre de faux bruits sur sa destination; et pour mieux dérouter les espions et même les déserteurs, faire sortir ce détachement par un chemin tout opposé à celui, qu'il devra tenir. Ce ne serait qu'à une certaine distance du camp, que le Général, qui le commande, changeant tout à coup de direction, et longeant les derrières de l'armée se porterait sur l'endroit, qui lui à été désigné.

est de se prolonger davantage sur la gauche. A peine fait-il sombre, que l'armée laissant ses feux allumés décampe dans le plus grand silence, et retourne rapidement sur sa droite. Le corps, qu'on a détaché la veille, sort alors de son embuscade, se porte brusquement sur la position déterminée, et sert d'avant-garde à toute l'armée, qui arrive à son soutien. Si l'on a pris toutes ces précautions, il est à présumer, que l'ennemi ne sera instruit de votre mouvement, que lorsqu'il vous aura réussi. La position occupée détermine alors sa ligne d'opération, et sert de base aux parallèles que l'on doit avancer vers le but déterminé par le plan de campagne.

Si votre projet était découvert, que l'ennemi vous prévint, vous n'avez rien exposé; l'armée n'a couru aucuns risques, ce n'est qu'un mouvement de perdu. Si les postes de l'ennemi sont trop forts pour les attaquer; si le Général de l'armée défensive est trop fin, trop habile, pour être troublé et dérangé par vos marches et manoeuvres, il faut alors avoir recours aux diversions, qui feront le sujet du chapitre suivant.

Cette manière de faire la guerre par des manoeuvres et des mouvemens, est sans contredit la plus sublime, c'est celle qui demande le plus de génie. C'est proprement là la guerre des grands Généraux. Voyons Turenne, voyons Montecuculi; quel fut leur genre de guerre? Celui dont je viens

de

de parler. Comment se passa cette fameuse campagne, qui termina la vie de l'un, et la carrière militaire de l'autre? En marches et contre-marches, les deux armées étant toujours en mouvement, se côtoyant, se tenant sans cesse en mesure de s'attaquer, et cela dans un espace de pays de 10 à 12 lieues de long, sur 4 à 5 de large. Ce fut par une campagne de marches et de manoeuvres, que le Ml. de Créqui s'immortalisa sur la Sarre et sur la Moselle. Cette campagne de 1677 ne peut être trop étudiée; les mouvemens des deux armées offrent toutes les manoeuvres praticables à une armée offensive pour traverser la parallèle de l'ennemi, et à l'armée défensive pour déjouer tous les projets d'invasion, qui ont pû être formés. M. de La Rosières, Officier français, a donné une histoire raisonnée de cette campagne. Il serait à désirer que les militaires éclairés suivissent cet exemple, et s'occupassent de traiter ainsi séparément les campagnes les plus marquantes des Turenne, des Luxembourg etc. Pour donner une idée de l'ensemble de cette campagne, je vais en offrir l'extrait pour terminer ce chapitre.

La prise de Trèves en 1675, et celle de Philipsbourg en 1676, firent concevoir à M. le Duc de Lorraine le projet d'une forte offensive contre la France. Il projeta donc de se servir de Trèves et Luxembourg, pour rentrer dans ses états par le côté de la Sarre, ou de la Meuse; et de Philipsbourg et de Lauterbourg, pour entrer dans la haute Al-

Alsace. Il avait destiné pour ce second mouvement un corps de troupes sous le commandement de M. le Duc de Saxe-Eisenach.

M. le Duc de Lorraine assembla sa principale armée auprès de Trèves, et fit passer presque en même tems le Rhin au corps, avec lequel M. d'Eisenach devait entrer en Alsace. M. le Ml. de Créqui, qui commandait l'armée française en Allemagne, devenu plus circonspect par son malheur de Consarbrück, se trouva opposé à M. le Duc de Lorraine, et ce fut M. de Monclar qui fut déstiné pour s'opposer en Alsace à M. d'Eisenach.

M. le Duc de Lorraine comptait sur les mouvemens des Lorrains, ses anciens sujets, lorsqu'ils verraient leur Prince si près de la frontière à la tête d'une puissante armée; mais son espoir fut déçu, soit parceque l'on fut fort attentif à prévenir un soulèvement, soit que ces peuples attendissent que leur Prince eût au moins campé sur ses terres, pour faire paraître leur affection.

M. le Duc de Lorraine ayant passé la Sarre avec toute son armée, vint camper auprès de Metz; mais M. le Ml. de Créqui sut lui rendre ses subsistances si difficiles, par l'usage qu'il fit de Thionville; le serra tellement dans ses fourrages, par celui que de petits partis tiraient des avantages de ce pays couvert de bois; et se campa toujours si avantageusement près de M. de Lorraine, que ce Prince,

Prince, après avoir inutilement tenté son invasion par le côté de la Sarre, fut forcé d'abandonner cette première partie de son projet, pour aller tâcher d'entrer en France par le côté de la Meuse. Il marcha jusques vis-à-vis de Mousson, toujours si sagement côtoyé par M. le Ml. de Créqui, qu'il ne lui fut jamais possible d'entreprendre, ni sur cette frontière, ni sur l'armée. La campagne s'écoula presque toute entière dans ces mouvemens, qui ne produisirent à M. de Lorraine qu'une grande perte d'hommes, et un grand dépérissement des chevaux de sa cavalerie et de ses équipages.

L'armée ennemie dans cet état songea à marcher en Alsace pour y finir la campagne; mais comme elle avait un chemin beaucoup plus long à faire pour rentrer dans cette province, que celui qui fallait à l'armée française, celle-ci y arriva plutôt que celle de M. Duc de Lorraine, qui eut le chagrin d'apprendre en y entrant, que le corps des troupes de M. Eisenach s'étant tenu un peu trop de tems sur la Kinzig, avait été obligé, pour éviter sa perte entière, de se sauver dans une île du Rhin, d'où cette armée n'était sortie que par un passeport, que M. le Ml. de Créqui lui donna pour se retirer en Allemagne, par Philipsbourg. Par tout le récit que je viens de faire, l'on voit que cette campagne a commencé par l'offensive de la part des ennemis, que la capacité et la bonne conduite de M. le Ml. de Créqui ont bien promptement fait changer; et qu'enfin l'attention continuelle du Maréchal à se tenir

nir à portée de l'ennemi, pour le harceler sans cesse, et le gêner dans ses subsistances, lui acquit si pleinement la supériorité à la fin de la campagne, que M. le Duc de Lorraine, fut forcé par le mauvais état de son armée, de la mettre en quartiers d'hivér avant celle du Maréchal; et ce Général, qui s'était fort sécrètement préparé au siège de Fribourg, eut le tems de prendre cette place, avant que M. de Lorraine pût seulement rassembler une partie de sa cavalerie, pour marcher au secours.

Des diversions.

Quand les circonstances sont telles à la guerre, que ni la supériorité du nombre, ni les manoeuvres ne peuvent forcer ou attirer l'armée défensive hors de son poste; et que ce poste est tellement au centre de la parallèle de l'ennemi, que par de petits mouvemens il peut vous prévenir partout, il faut avoir recours aux diversions.

On appelle diversion, l'expédition d'un gros de troupes, que l'on détache dans le pays ennemi ou dans celui de ses alliés, soit pour y assiéger une ville, soit pour y enlever des magasins, y détruire des dépôts de munitions ou de troupes, et chercher à agir sur les communication et derrières de l'ennemi.

Le point de la diversion doit être tel que l'ennemi

nemi soit obligé de faire un grand mouvement, pour vous y prévenir; mouvement qui peut le mettre en prise. L'objet de la diversion doit être assez important, pour que si l'ennemi s'opiniâtrait à rester dans sa position, la perte, qu'il éprouvera sur cet autre point de sa frontière, l'importe sur l'avantage, qu'il trouve à garder son poste.

Il faut que le corps, qui marche à une diversion, soit d'une force suffisante non-seulement pour terminer cette entreprise, mais encore pour prendre poste d'une manière solide dans le pays, et pouvoir servir d'avant-garde à l'armée offensive, qui probablement viendra profiter de ses premiers succès. Car des courses de troupes légères, des contributions qu'on leverait, en un mot toutes les ruses et les finesses de la petite guerre ne seraient pas des raisons déterminantes pour faire quitter à l'ennemi un poste avantageux.

La marche du détachement chargé de la diversion est communément facile et sans danger; il est bon cependant de la tenir secrète afin que l'ennemi éprouve des pertes, avant qu'il puisse s'en douter. C'est à la retraite que doit prendre bien garde le Général, qui a été employé à cette expédition. Car si elle a eu quelque succès, l'ennemi quittant sa position se portera brusquement sur le corps, qui lui a fait tant de mal; comme l'ennemi sera plus près du détachement, que l'armée offensive, il pourra l'attaquer avant qu'on puisse lui en-

voyer du secours. Le chef d'une diversion ne peut trop prendre de précautions pour ne pas se retirer trop tard, et ne pas se livrer à un ennemi supérieur. Il faut donc combiner et prévoir le parti que prendra l'ennemi quand il sera instruit de la diversion, pour d'après cela arranger ses marches et ses mouvemens.

Il est des cas où se contentant de détacher une partie de l'armée, l'ennemi maintient avec l'autre sa première position; il y en a d'autres, où il marche avec toute l'armée; c'est sur ces deux suppositions, quil faut déterminer sa conduite. Entrons dans quelques détails.

Le corps chargé de la diversion s'est porté devant une place, qu'il assiège; l'ennemi, sans quitter sa position détache un corps suffisant pour lui tenir tête, et même avoir la supériorité; alors la diversion est vraiment périlleuse, et le but n'en sera probablement pas atteint. S'il n'est pas possible d'attaquer la grande armée de l'ennemi dans son poste, qui se trouve alors moins fortement occupé, il vaut mieux faire rentrer son détachement. Mais comme il se pourrait faire que l'ordre de la retraite ne lui arrivât pas assez à tems, c'est au Général, qui commande la diversion, à se conduire avec une activité suffisante pour atteindre le but de sa mission avant l'arrivée de lennemi; ou sans seffrayer du nombre pour l'attaquer inopinément et chercher à le battre, ou enfin joignant la prudence à

la

la vigueur, pour se retirer en lui faisant le plus de mal possible.

Tous ces mouvemens ne pouvant être déterminés, que d'après la connaissance la plus exacte de ceux de l'ennemi, c'est à les découvrir et s'en assurer que le Général qui commande une diversion, doit porter ses plus grands soins. Quand il apprend que l'ennemi a détaché contre lui, il doit s'informer de la force du détachement, de la route qu'il a prise, et du moment où il est parti de la grande armée. Les espions, les partis de troupes légères doivent être envoyés sur toutes les routes, aussi loin que possible, pour avoir des nouvelles promptes, et gagner ainsi le tems de se conduire, selon les occurrences, d'après les règles de l'art. L'ennemi marche à vous; ses projets son évidemment de faire finir la diversion, soit par une affaire décisive, soit en se postant entre vous et votre armée, vous coupant vos vivres, vos communications et conséquemment la retraite. La route, que tient l'ennemi, indiquera facilement auxquels de ces deux moyens il aura recours; c'est d'après cela que le Général doit raisonner ses moyens et ses ressources. Il examinera son poste sous ses divers aspects; il verra s'il y est en sûreté contre une attaque; s'il couvre convenablement le siège entrepris; s'il assûre la retraite et les communications etc. etc.

Il est possible, que le poste ne réunisse pas tous les avantages désirés, et qu'il n'ait été pris,

tant que l'ennemi était éloigné, que pour la plus grande commodité des troupes. Alors il faut en avoir fait reconnaître un aux environs, qui puisse servir de champ de bataille. Sur la nouvelle de l'approche de l'ennemi, on y marche, on s'y campe; si le poste est tel qu'il puisse arrêter l'ennemi, ou que celui-ci ne puisse l'attaquer sans de grands désavantages, le but de la diversion n'est point manqué; et l'on continue son entreprise. Mais si les environs n'offrent point de postes convenables, comme une affaire pourrait même n'être pas décisive, et que le gain, qui résulterait de la victoire, ne serait pas proportionné aux malheurs qu'entraînerait une défaite; il faudrait songer à la retraite. On leverait le siège, ferait filer la grosse artillerie et les munitions, on couvrirait le tout avec le détachement, et l'on se replierait sur son armée. Quand un corps envoyé à une diversion est chargé d'assiéger une place, pour plus grande sûreté, il serait convenable d'augmenter les attelages du train d'artillerie, pour qu'en cas de retraite, la marche du détachement n'en fut pas trop appésantie.

Pendant la diversion, l'armée offensive doit toujours manoeuvrer à portée de l'armée ennemie, et se mettre en mesure autant que possible de soutenir le corps détaché, de lui faciliter et assûrer la retraite, s'il venait à être trop vivement poussé. Si l'armée offensive ne pouvait quitter la position, où elle se trouve, il faudrait par des

éche-

échelons de détachemens entretenir la communication.

L'emploi des diversions ne se borne pas à la guerre offensive, la défensive y trouve souvent des facilités pour changer la nature de la guerre.

Je suppose, que l'ennemi surprenne dans ses quartiers l'armée, qui doit lui défendre l'entrée du pays; que celle-ci après sa défaite se voie obligée d'abandonner l'extrême frontière, et de se retirer dans l'intérieur du pays pour y prendre une position; une diversion bien conduite pourra changer tout le système de la guerre, et réduire l'ennemi vainqueur à la nécessité de se défendre. Un Général, en pareille occurrence, doit, en se retirant sur la position intérieure, chercher à priver le pays, qu'il abandonne à l'ennemi, de toutes les ressources nécessaires à celui-ci pour continuer son offensive. Il doit jeter dans les places des garnisons suffisantes; y faire entrer les vivres, les fourrages des villages environnans; il doit forcer les habitans des autres lieux habités à se replier avec l'armée sur les derrières, emportant leurs vivres, leurs fourrages, brûlant ce qu'ils ne peuvent traîner avec eux. Alors le pays, que l'on laisse entre soi et l'ennemi, ne lui donne aucune facilité pour s'avancer vivement; il est obligé, s'il veut pénétrer plus avant, de marcher lentement, retardé par ses convois, qu'il doit faire venir de ses dépôts. Si le pays a des places fortes, l'ennemi n'osera

n'osera s'avancer entre leurs lignes; leurs garnisons pouvant le tourmenter, agir sur sa ligne d'opération, et enlever ses convois. S'il veut les assiéger, il se réduit par-là même à la défensive; alors une diversion bien combinée le forcera à s'affaiblir de quelques corps, qu'il enverra au secours de l'endroit que l'on menace; et il peut par-là offrir à l'armée défensive le moyen de l'attaquer avec avantage. Si le pays est totalement ouvert, ainsi dénué de vivres, l'ennemi ne saurait s'y avancer; le harcelant par de nombreux partis de troupes légères, détachant de gros corps sur ses ailes pour entrer dans son pays, on le forcera bientôt à se replier sans pouvoir profiter de ses premiers avantages. L'armée défensive pourra d'autant plus facilement s'affaiblir par de gros détachemens, qu'elle n'aura rien à craindre d'une attaque inopinée. L'ennemi ne saurait s'avancer contre sa position, qu'en traversant lentement un pays dépourvu de subsistances; ainsi l'on aura toujours le tems de faire revenir ses détachemens; ou mieux encore, de leur envoyer l'ordre de se jeter sur les lignes de communication de l'ennemi, s'il s'éloignait trop de la frontière. Une fois l'ennemi replié, le Général, qui avait tenu jusque-là la défensive, doit alors chercher à agir et baser un plan de campagne offensif d'après les principes que nous avons posés. La conduite du Général Dumourier en 1792, fut fondée sur ces principes. Le passage de la Sambre et les attaques des postes de Turcoin Poperingue sur les deux flancs de l'armée alliée en Flandre

dre (en 1794) sont des diversions, dont le succès changea tout le système de la guerre, força l'armée alliée à une retraite précipitée, et lui fit perdre le fruit de deux campagnes.

Des batailles.

Quand tous les moyens, dont nous venons de parler, n'ont pû contraindre l'ennemi à se déposter, la dernière ressource pour couper sa parallèle est de lui livrer bataille, de l'attaquer dans son poste, et de le forcer ainsi à abandonner le pays, qu'il voulait couvrir.

Il faut épuiser tous les autres moyens de vaincre avant d'en venir à une action; les habiles Généraux cherchent moins à livrer des combats, (où les deux partis risquent également,) qu'à ruiner l'ennemi par d'autres voies *). Cependant il est des circonstances, où il est impossible de les éviter. L'armée offensive a besoin pour établir solide-

*) C'était la maxime de Turenne, il s'exprime ainsi en parlant de Torstenson, Général suédois: „Il avait ruiné „l'armée de l'Empereur dans divers combats, par une „suite de conduite fondée sur une grande expérience, et „accompagnée d'un grand jugement; ce qui est supé„rieur au gain d'une bataille" — Voyez le premier livre des mémoires de Turenne, année 1644.

dement la base de sa ligne d'opération de s'emparer d'une place, qui lui barre le débouché par où elle peut pénétrer chez l'ennemi; cette place forme un saillant sur sa propre frontière; l'armée ennemie est campée devant ou à portée, ses flancs couverts par d'autres places en arrière, qui ne permettent guères de les tourner, ou d'entreprendre de diversion. Dans une pareille supposition il faut déposter l'ennemi et le rejeter assez en arrière pour pouvoir investir et former le siége de cette place. D'ailleurs dans une semblable situation de frontières, à moins d'une très-grande supériorité de troupes, il n'est guères possible de beaucoup manoeuvrer devant l'ennemi. Car par de très-petits mouvemens il pourrait se porter sur votre ligne d'opération, et inquiéter vos flancs, si vous ne laissiez devant lui un corps d'armée suffisant pour lui tenir tête. Une bataille doit donc ouvrir la campagne.

Si l'ennemi occupe devant vous une ligne de quartiers trop étendus, une position même imposante, mais où il faudrait ajouter quelques ouvrages pour en augmenter la force, il n'est pas de doute que l'on ne doit lui laisser le tems d'y concentrer ses troupes, ou de fortifier son camp. Il faut l'attaquer vivement, et avoir préparé d'avance tout ce qui est nécessaire, soit pour poursuivre ses avantages, si l'on gagne la bataille, soit pour couvrir sa retraite, si l'on avait le malheur de la perdre.

Une

Une bataille, dans un commencement de campagne, en décide presque toujours le succès ultérieur; ainsi il ne faut point hésiter à la donner, si l'ennemi par une mauvaise position, ou par quelques mouvemens, se met à portée de risquer un événement. Dans le courant de la campagne, il faut livrer bataille à l'ennemi toutes les fois, que par sa position il arrêtera l'enchaînement des opérations, qui doivent assûrer le but de la campagne. Par exemple, si l'ennemi couvre une place, qui gênerait les communications de votre première parallèle à la seconde, que vous voulez avancer dans son pays; ou bien que dans une marche il prête le flanc, en un mot offre un avantage, on ne doit pas balancer à l'attaquer. Vers la fin de la campagne, il faudra livrer bataille à l'ennemi, si sa position exposait la ligne de vos quartiers d'hivèr, et vous empêchait de pouvoir l'assûrer, de manière à vous en servir comme d'une première parallèle pour l'ouverture de la campagne suivante.

Quand on se décide à une bataille, il faut agir avec la plus grande prudence et ne rien négliger pour en assûrer le succès; car la perte d'une bataille peut changer absolument la constitution de la guerre et vous réduire à la défensive. L'histoire en fournit mille exemples. La bataille résolue, il faut, par ses dispositions et son habileté à saisir les avantages du terrain, en assûrer, (autant

tant que faire se peut) *) le succès. C'est un avantage bien grand que celui de se tenir en colonnes jusqu'à ce que l'ordre de bataille, qu'on veut prendre, soit déterminé. Par-là on tient parfaitement son armée dans la main, on peut la manier rapidement, faire des mouvemens intérieures, qui échappent à l'ennemi, lui faire illusion, le menacer tantôt sur un point, tantôt sur un autre, l'induire en erreur, et cependant ne jamais se mettre en prise. J'ai déjà parlé de cet avantage au chapitre des ordres de bataille. Je vais, au hasard de me répéter en partie, citer quelques exemples qui le développeront, et le feront mieux sentir.

Soit une armée, instruite des ressources qu'offre la tactique, dans le cas de vouloir attaquer l'ennemi; elle se met en marche dans l'ordre ordinaire, et s'avance sur lui. Là le Général, qui la commande, reconnait, de la tête de son avant-garde, la position de l'ennemi, et la disposition par laquelle il compte la défendre. S'il trouve un point faible dans l'une ou dans l'autre, c'est sur ce point qu'il forme rapidement sa disposition d'attaque. S'il n'en trouve pas, il se met à manoeuvrer vis-à-vis de lui; il cherche à lui donner le change

*) Il est inutile de remarquer qu'il faut avoir grand soin d'éviter d'être prévenu par l'ennemi; on sent combien il est dangereux de recevoir le combat sur le terrain intermédiaire au poste, que l'on voulait attaquer, et d'où l'ennemi serait sorti pour venir au devant.

change; il emploie toutes les ressources du terrain et de la tactique pour lui faire illusion sur son projet; il feint un mouvement offensif sur une de ses ailes, pour lui faire dégarnir son centre ou son autre aile, et y former une attaque réelle. Là il lui présente des colonnes à distances ouvertes; ici il lui en présente à distances serrées. Il fait tant en un mot que, si cet ennemi n'est pas aussi habile que lui, il prend le change, abandonne ou occupe un poste, qui le met en prise; ou bien s'affaiblit sur un point, soit en y laissant trop peu de troupes, soit en en laissant trop peu de l'arme propre à le défendre, soit en y laissant les troupes les moins bonnes de son armée; et alors cette faute est saisie, le Général habile et manoeuvrier porte sur le champ ses efforts sur cette partie faible. Si enfin l'ennemi ne se met en prise, ni par sa position, ni par sa disposition, alors le Général se trouve n'avoir rien engagé, il se retire, prend une position, et attend une occasion plus favorable. Les Français dans la guerre de 7 ans n'avaient pas la moindre idée de ce genre de guerre, de cette manière de reconnaître l'ennemi avec toutes les forces d'une armée, de lui présenter le combat, de l'induire à une fausse manoeuvre et d'en profiter avec rapidité. Ils ne savaient guères prendre des ordres de bataille momentanés et combinés sur la circonstance; ils ignoraient l'art de manoeuvrer les armées. Que de batailles ont perdues les braves troupes françaises par la faute de leurs Généraux! Je n'en citerai qu'une, dont

dont l'exemple et le malheur ont été bien frappans.

L'armée part du camp de Minden avec une disposition combinée dès la veille, sur une reconnaissance faite dans la matinée. C'est sa droite, considérablement renforcée, qui doit attaquer la gauche de l'ennemi, qui, dans cette reconnaissance, avait été trouvée faible et susceptible d'attaque. On débouche dans une grande plaine, et vis-à-vis une longue lisière de bois, derrière laquelle était cachée la disposition de l'ennemi. Suivant la routine établie, on se met en bataille, on étale deux lignes, dont l'ennemi peut à loisir compter la force; au lieu du moins de laisser ces lignes en arrière, et d'en dérober la faiblesse à l'ennemi à la faveur du pays coupé, qui était à l'entrée de la plaine, on porte ces lignes en avant, et on les aligne sur la droite, qui était chargée de l'attaque. On porte même une partie du centre en avant de cet alignement, à un quart de lieue de la lisière du bois, qu'occupe l'ennemi. On observera encore, que cet ordre de bataille devait être pris au point du jour, mais que, par une suite de la mal-adresse des Généraux et de leur peu d'habitude à exécuter de grandes manoeuvres, sept heures sont arrivées, que les lignes tâtonnent encore leur disposition. Cependant l'ennemi a changé la sienne dans la nuit et dans la matinée; sa gauche, qu'on comptait faible etc. dégarnie, est renforcée de troupes; des retranchemens et des bat-

batteries s'y sont élevés. Dans cette situation, cette aîle est jugée inattaquable. On détermine qu'il ne faut pas engager sur ce point un combat, dont le succès ne pourrait qu'être funeste. On délibère, le tems se perd, l'ennemi voit le centre porté trop en avant, et composé de deux faibles lignes de cavalerie, sans infanterie pour les soutenir; il forme sur lui une disposition à couvert par les bois qui sont sur son front, débouche, l'attaque, l'enfonce et gagne la bataille *). Qu'on fut arrivé sur l'ennemi dans l'ordre oblique, qu'on se fut tenu en colonnes, jusqu'à ce qu'on eût jugé quelle était la situation de l'ennemi, cette bataille n'aurait pas eu lieu; l'ennemi n'eut pas pû démêler les parties faibles de la disposition, et former une attaque sur elles. On eût reconnu, que sa gauche était renforcée et à l'abri d'être attaquée; on fut, au pis aller, rentré dans l'ancien camp; c'eût été une reconnaissance sans perte et sans honte. Car j'ose avancer que c'est à tort qu'on appelle faux-mouvement la marche, que fait une armée pour aller en attaquer une autre, et le parti qu'elle prend de se retirer, quand elle voit qu'elle ne peut pas engager le combat avec avantage. Un Général habile et manoeuvrier fera souvent des mou-

*) Il eut été possible de remédier à ce premier échec, si restant sur le champ de bataille, on eut préparé une nouvelle attaque, pour le lendemain, la grande supériorité de l'armée française bornait le gain de cette bataille au stérile honneur du champ de bataille.

mouvemens pareils, sans croire faire, en se retirant, un aveu d'infériorité; c'est à force d'en faire qu'il trouvera enfin une occasion favorable. Chez les anciens, l'armée, qui était sur l'offensive, allait ainsi présenter le combat à l'ennemi, afin de l'engager à sortir de ses retranchemens etc., à se mettre en prise, se retirant ensuite, quand elle ne voyait pas une occasion favorable d'attaquer; ainsi Annibal battit les Romains à Trasimenes et à Cannes; ainsi, dans leur belle campagne de 1675, se tâterent souvent, sans jamais s'engager, Turenne et Montecuculi. Ces grands hommes savaient cependant bien précisément en quoi consistaient la honte ou la gloire.

Mais quelques bonnes, quelques sages, que soient les dispositions du Général en chef, quel succès pourrait-il s'en promettre, si les Généraux, qui commandent les diverses colonnes, ne s'étaient pas pendant la paix appliqués à calculer les distances, à saisir d'un coup d'oeil l'analogie du terrain avec les diverses armes, et bien d'autres principes qui naissent des circonstances, des situations, et qu'on ne peut indiquer. Le Géneral en chef leur a bien indiqué en gros la position, qu'ils doivent occuper dans l'ordre de bataille avec leur division ou corps; mais il reste dans la manière d'occuper cette position, une infinité de détails, qui les regardent. Ils doivent savoir occuper une hauteur plus avantageuse en-avant ou en-arrière des points donnés; placer les troupes derrière un rideau ou

un

un ravin, pour les mettre à couvert du feu de l'artillerie ennemie, quand elles sont en panne; faire quelques légers changemens dans l'alignement donné, quand ce changement peut être avantageux; prendre en un mot sur eux tout ce qui, en procurant quelque avantage, ne fait pas contresens à l'ordre de bataille, et concourt à remplir plus parfaitement l'objet de la disposition générale *).

Si

*) Ce n'est pas tout que de savoir livrer et gagner une bataille; si l'on ne sait pas profiter de ses succès, c'est répandre du sang inutilement. Par profiter du gain d'une bataille, j'entends faire tant de mal à l'ennemi, que l'on a vaincu, qu'il soit obligé de renoncer à ses projets et à ses plans. Jamais victoire, avant Marengo, n'avait eu des suites plus étonnantes, que celles de la bataille de Lissa, ou Leuthen gagnée par Frédéric le grand en Décembre 1757. Outre un grand nombre de prisonniers et de trophées, la désorganisation de l'armée autrichienne, la prise de Breslau et la délivrance de la Silésie en furent une suite; et au commencement de la campagne de 1758, sa Majesté put assiéger et prendre Schweidnitz, qui était la dernière ville que les Autrichiens y avaient conservée. Peut-être que si le Roi, au lieu de marcher sur Olmütz, eut pénétré en Bohème avec son armée victorieuse, et qu'il eut fait détruire les grands magasins, que les Autrichiens avaient formés à Leutomischl, pour y rassembler leur armée, eut-il étendu la suite de sa victoire jusques sur la campagne de 1758, dont il fut devenu le maître. Cette probabilité semble se changer en certitude, d'après la correspondance qui fut prise par S. A. R. Mr. le Prince Henri sur un aide de camp du Duc d'

Si les batailles sont dangereuses pour l'armée offensive, soit par les revers qu'un échec peut entrainer, soit à cause de la consommation des hommes qu'une victoire même peut occasionner, et qui peut être telle, qu'elle arrête tout mouvement ultérieur jusqu'à l'arrivée des renforts; elles peuvent encore avoir des conséquences bien plus funestes pour une armée défensive, et s'il m'est permis de parler ainsi, un Général dans une telle position ne doit en livrer qu'à coup sûr. C'est dans les manoeuvres et les mouvemens qu'il doit chercher son salut et sa gloire.

Comme il peut arriver qu'une armée, qui agit offensivement, soit exposée à recevoir la bataille, et que le Général de l'armée défensive après avoir inutilement tout tenté pour la déloger d'un poste, qui expose son pays, essaye comme dernière ressource de l'en chasser à force ouverte; je crois devoir finir cet article par quelques réflexions sur les précautions à prendre pour recevoir le combat.

En

d' Aremberg. Tous les magasins, dépôts etc., qui devaient servir à l'entretien de l'armée que l'on voulait rassembler au Mt. Daun, étaient couverts par à peine 20 mille hommes. On trembla plus d'une fois pour leur perte. Ces magasins pris, il fallait que l'armée autrichienne évacuât entièrement la Bohème pour se replier sur l'Autriche et y trouver un lieu de rassemblement convenable. — Que de malheurs de moins, et que de gloire de plus pour S. M.!

En considérant tous les ordres de bataille, relativement à l'objet offensif, j'ai démontré les avantages, qui pouvaient résulter de la combinaison des marches et des déployemens, soit pour tromper l'ennemi sur la force des colonnes et sur le point d'attaque, soit pour prendre rapidement une disposition. J'ai fait voir que ces avantages devenaient immenses, lorsque l'armée attaquée faisait (suivant la routine ordinaire) sa disposition à l'avance, et étalait ses lignes sur la position, qu'elle devait défendre; car alors le Général attaquant arrivant avec son avant-garde, reconnait cette disposition, compte le nombre et l'espèce des troupes, qui défendent chaque point, et détermine son ordre de bataille en conséquence.

Ce serait une science fort imparfaite, que celle de la tactique, si elle n'offrait pas à l'armée, qui est sur la défensive, le moyen de balancer ces avantages. Elle les offre, et elle est en cela comme l'art des mines, comme celui de l'attaque et de la défense des places, également susceptible d'être employée par les deux partis; c'est à celui, qui la possède, et qui l'applique le mieux, qu'elle rend les services les plus décisifs.

Supposons un Général habile et tacticien dans la nécessité de recevoir une bataille; il ne démasquera sa disposition de défense qu'après qu'il aura reconnu les points, où l'ennemi veut faire effort. Il tiendra son armée en colonnes sur le champ de ba-

bataille qu'il devra occuper, afin de ne déterminer la répartition de ses troupes, que sur celles des troupes de l'ennemi. Il opposera enfin finesse à finesse et manoeuvre à manoeuvre; c'est-à-dire, qu'il sera continuellement en mouvement devant l'ennemi; qu'il cherchera à le jeter dans l'irrésolution, à l'induire en erreur; à lui faire illusion sur le nombre et sur la disposition de ses troupes, à lui présenter un point dégarni en apparence, afin de l'engager à diriger son attaque sur ce point; c'est-à-dire même, qu'il ne se bornera pas toujours à une simple disposition défensive; et que, si l'ennemi se met en prise sur quelque point, il saura faire sur lui un contre-mouvement offensif.

Il n'est pas question ici de ces positions défensives, tellement avantageuses que le terrain y réduise nécessairement l'attaque à un point; car alors, comme il ne peut y avoir d'incertitude sur la partie, où il est nécessaire de porter ses plus grandes forces, il n'y a pas d'inconvénient à déterminer son ordre de bataille à l'avance. Mais il n'en est pas de même dans les positions, qui sont susceptibles d'être attaquées sur plusieurs points; car là, pour qu'il n'y ait pas un de ces points dégarni, dans le tems que les autres seront inutilement occupés par un trop grand nombre de troupes, pour que l'ennemi ne puisse pas engager sa partie forte contre une partie faible, il faut ne déterminer sa disposition, que sur celle de l'ennemi: il faut occuper les points d'attaque par des

têtes

têtes de troupes, et tenir derrière et entr'eux le reste de son armée en colonnes, afin de porter ses forces où l'ennemi portera ses efforts; et quelquefois où il se mettra en prise et se rendra susceptible d'être attaqué lui-même. Il faut à plus forte raison, dans les positions de plaine, ne déterminer son ordre de bataille que sur celui de l'ennemi, puisque, dans ces positions, c'est le nombre des troupes, c'est une aile plus ou moins forte; c'est telle ou telle arme rendue supérieure dans une partie de l'ordre de bataille, qui décident du succès de l'action.

Que fera cependant le Général ennemi? il verra des têtes de troupes dans les principaux points de la position qu'il veut attaquer; et au lieu d'une armée en bataille et disposée pour se laisser compter et battre, cette armée partagée en colonnes, dont il ne pourra juger ni la profondeur, ni l'objet. Manoeuvrera-t-il? Cette armée manoeuvrera aussi. Cherchera-t-il à lui donner le change? Elle se tiendra en garde contre lui, elle cherchera à lui faire illusion à son tour. Se décidera-t-il à attaquer un point, et réunira-t-il ses forces pour l'emporter? Les forces de cette armée se réuniront pour le défendre. Entre deux armées pareilles, ce sera enfin à qui l'emportera de génie et de célérité dans les manoeuvres.

Cette application de la tactique à la défensive, est encore plus inconnue, et cependant non moins

importante, que l'application aux ordres de bataille offensifs.

Tels sont les divers moyens de forcer la parallèle de l'ennemi et d'entrer de force dans son pays, si la surprise n'est pas possible.

Quel que soit le plan de campagne que l'on veuille suivre; quels que soient les moyens qu'on se décide à employer pour en assûrer l'exécution; la connaissance parfaite du pays est absolument nécessaire pour assurer la réussite de vos desseins; je dis de vos desseins ou divers projets, car la guerre ne suit pas toujours la route qu'on se propose. Des changemens peuvent arriver; et un mouvement de l'ennemi, auquel on ne s'attend pas, change souvent tout un projet de campagne, et tout ce qu'on avoit résolu de suivre. Il faut donc avoir plusieurs desseins, plutôt que de s'arrêter à un seul; car souvent une offensive, quelque bien concertée qu'elle soit, par un mouvement fait mal-à-propos, se tourne malheureusement en défensive. Alors il faut d'autres mouvemens pour revenir au premier projet. M. de Turenne entendait parfaitement l'art de réduire son ennemi, prêt à l'offensive, à prendre la défensive. Mais quelle profondeur de génie, d'expérience et de science ne faut-il pas avoir! Souvent un mouvement mal concerté, sans que l'ennemi y ait la moindre part, réduit à cette extrémité: une lettre interceptée, un secret divulgué, et quelquefois un

mot

mot lâché mal-à-propos et sans réflexion, font échouer tout le plan d'une campagne. Un ordre, exécuté une heure plutôt ou plus tard, ruine cent desseins entassés les uns sur les autres, qui sont une suite nécessaire du premier, et des mesures prises et formées dans le cabinet; enfin un rien, une bagatelle la plus fortuite change la face des affaires, de sorte que cela vous oblige à régler autrement l'état de la guerre; et la manière de faire et d'agir, n'a plus de rapport avec le premier plan.

De la guerre défensive.

Si les principes de la guerre offensive, tels que je viens de les exposer, sont véritables, il suit que ceux de la guerre défensive doivent exactement en être l'inverse.

Si l'intérêt de l'ennemi est de vous attirer le le plutôt possible à une action générale, pour être en état d'assiéger une de vos principales forteresses, y former de nouveaux dépôts, et avancer dans le pays de plus en plus jusqu'à ce qu'il vous ait enfin forcé à l'évacuer entièrement, ou à faire une paix telle qu'il voudra la dicter; toute votre attention doit se porter à éviter un engagement général. Car en employant habilement l'armée que vous tenez en campagne, vous pouvez forcer l'ennemi, quelque

su-

supérieur qu'il soit, à abandonner ses projets, et à se retirer avec une armée ruinée. Quand même vous auriez l'espérance la mieux fondée de gagner la bataille, vous ne devez pas la donner; parce-qu'une défaite aurait pour vous les plus funestes conséquences, et que la victoire ne peut vous procurer que ce que vous aurez naturellement, et sans risque, en vous attachant aux principes, que je vais développer. Le choix qu'a fait l'ennemi de sa ligne d'opération, doit déterminer la vôtre; il faut marcher au devant de lui aussi loin que vous pouvez, prévenir ses mouvemens s'il est possible, sortir de vos frontières, détruire ses petits dépôts, et enlever les chevaux, les bestiaux, et tout le bled qui se trouve battu. Quand l'ennemi approche, vous vous retirez à mesure de camp en camp, tous plus forts les uns que les autres, escarmouchant souvent, mais sans hasarder jamais un engagement général. Tel est l'ensemble des règles de la guerre défensive. Quoiqu'il soit bien difficile de prescrire les maximes de conduite propres à chaque circonstance particulière, je crois nécessaire d'étendre ces principes, et d'en indiquer l'application aux situations les plus ordinaires d'une armée sur la défensive.

Il y a deux manières de conduire la guerre défensive; la première consiste, en évitant toute affaire, tout engagement, à couvrir son pays par de simples manoeuvres, ou par des positions. Dans la seconde, que l'on peut appeller défensive-offen-

sive

sive, on cherche à passer de la stricte défensive à l'attaque, toutes les fois que l'occasion s'en présente. Le plan de campagne doit alors être combiné de manière à défendre le pays alternativement par des camps, des positions, des combats, et des entreprises sur les flancs ou la ligne d'opération de l'ennemi.

De la guerre purement défensive.

Quoique ce genre de guerre soit un des plus dangereux tant par l'influence décourageante qu'il a sur le moral des soldats, que par les difficultés qui y accompagnent le choix judicieux de camps que l'on doit prendre, et des marches que l'on doit entreprendre, il est cependant des circonstances, où l'on est absolument contraint de s'y restreindre, au moins pendant un tems. Le talent du Général consiste à accélérer par ses bonnes manoeuvres le retour à l'offensive; et à se conduire, jusqu'à ce moment, avec une sagesse et une prudence, qui empêchent l'ennemi de profiter de sa supériorité, soit pour couper votre parallèle, et prendre poste dans le pays *); soit pour déranger l'exé-

*) Par prendre poste dans le pays, j'entends s'y emparer d'une position ou d'une place importante, qui assûre la ligne d'opération de l'ennemi. Autant l'on doit lui ôter de

l'exécution de vos desseins. On peut être réduit à la guerre strictement défensive par les événemens suivans.

1°. Quand l'armée de l'ennemi l'emporte d'une manière très-disproportionnée, soit par le nombre, la bravoure, ou l'instruction.

2°. Quand l'armée défensive doit au bout de quelque tems être renforcée, et que l'on sait que celle de l'ennemi s'affaiblira par les détachemens qu'elle sera obligée de faire.

de pareils avantages, autant la prudence exige souvnt qu'on lui abandonne 10, 15, 20 lieues d'un pays ouvert pour se retirer sur une position en arrière, où l'on concentre ses forces. On est alors à même d'agir avec avantage contre un ennemi obligé de s'étendre et de s'affaiblir par les postes intermédiaires, qu'il est obligé de laisser pour assûrer ses communications. Une invasion aussi précaire ne peut en imposer qu'à la multitude; qu'est-ce qu'un pays ouvert, dont on a enlevé tous les fourrages, tous les vivres? Quel avantage offre-t-il à l'ennemi? De pareilles conquêtes lui sont même si dangereuses, qu'un Général habile ne s'en laisse pas séduire. Car à moins d'une supériorité immense, on ne peut arriver devant la position défensive, (clef de tout ce pays), avec des troupes suffisantes pour l'attaquer et la forcer. Outre qu'un mauvais succès serait très-préjudiciable; la position peut être inattaquable, et conséquemment le Général, qui s'y serait présenté, aurait perdu une partie de la campagne, (peut-être même toute la campagne) pour le vain honneur d'occuper un pays, qu'il sera obligé d'évacuer pour prendre ses quartiers d'hivèr.

3°. Quand des mouvemens offensifs sur cette partie de la frontière ne conduiraient à rien de solide, et que l'on veut attendre les succès de sa seconde armée sur un autre point. Alors une position défensive bien choisie doit, en occupant l'ennemi, l'empêcher de trop tourner son attention du côté, où l'on veut l'attaquer. On sent que cette position doit être telle, qu'elle puisse donner le change à l'ennemi, et lui faire craindre une attaque sur la partie même où on l'observe.

4°. Quand on prévoit que l'ennemi ne pourra pas être longtems en état de se maintenir dans le pays, où les frontières qu'on lui a abandonnés; soit qu'il n'y trouve pas moyen de subsister et de s'y établir solidement; soit qu'une diversion, sur une autre partie, doive l'obliger à se retirer.

5°. Quand après une bataille perdue on est obligé d'attendre des renforts pour réparer ses pertes, être en état de tenir tête à l'ennemi, et d'arrêter ses progrès.

6°. Enfin quand on commande une armée d'observation pour couvrir un siège.

Telles sont les circonstances, au moins les principales, où l'on doit se tenir sur la défensive, et éviter tout combat; tout engagement.

On ne peut trop approfondir et connaître tous les

les dangers de ce genre de guerre, pour étudier les moyens de les prévenir, ou de les diminuer, de manière à ne rien aventurer, et à déjouer tous les projets de l'ennemi pendant le tems, que l'on prévoit être contraint de s'y restraindre.

Il y a deux manières d'envisager les dispositions préparatoires de la guerre défensive, suivant qu'elle a été prévue ou qu'elle est imprévue *).

Quand la guerre défensive a été prévue, et que l'on a eu quelques mois devant soi pour calculer le moment de l'aggression de l'ennemi, il faut avoir employé ce tems à lever des troupes; à assembler des munitions de guerre; à réparer les fortifications des places, dont la conservation est la plus nécessaire, soit pour donner une occupation sérieuse et de durée aux forces de l'ennemi, soit pour la conservation des meilleures contrées du pays, soit enfin pour se garder une entrée dans le pays ennemi, qui force l'assaillant à laisser un corps en arrière, pour empêcher qu'on ne fasse de grandes courses dans son propre pays, et qu'on n'intercepte ou ne batte ses convois.

Tout

*) La guerre défensive prévue est celle à laquelle on se résout de soi-même. La défensive imprévue est celle, qui résulte, soit d'une bataille perdue, soit d'une expédition offensive qui n'a pas réussi et qui a rendu à l'ennemi la supériorité.

Tout ce qui vient d'être dit, regarde les précautions du dedans. Celles du dehors consistent en négociations auprès des puissances voisines pour des secours, pour des levées étrangères, et même pour des diversions éloignées. La jalousie, que l'on prend ordinairement d'un conquérant, donne assez de facilité pour se lier contre lui, et pourvû qu'on ne soit pas accablé d'abord, on peut trouver des moyens de rétablir ses affaires.

Si la guerre n'a pas été prévue; que la perte d'une bataille ou de quelque place considérable l'ait rendue telle, quoiqu'elle eût eu un autre commencement, la discussion des moyens pour assûrer la défensive mérite une attention bien sérieuse. J' y consacrerai un article particulier à la fin de ce chapître. Les détails, que je vais donner ne regarderont absolument que la guerre à laquelle on a eu le tems de se préparer. Les mêmes principes conviendront à toutes les défensives, toutes les fois qu'il y aura le même rapport de localités et de circonstances.

Le premier de tous les soins doit être d'empêcher l'ennemi de traverser par son premier mouvement votre ligne de défense. Ce danger n'est pas petit; car l'ennemi faisant des démonstrations sur plus d'un endroit menace de pénétrer par-tout. Il est bien difficile de démêler ses véritables intentions, s'il a bien pris ses mesures. Il rassemble dans l'intérieur de ses quartiers des troupes de sa se-

seconde ligne; la première demeure tranquille, sert à masquer les mouvemens de la seconde, et alors il tombe inopinément sur votre frontière. Si vous apprenez ces mouvemens trop tard, (et ils sont difficiles à savoir), vous courez risque d'être battu en détail, et de ne pas avoir le tems de concentrer votre armée. D'un autre côté si vous ne pouvez étendre votre armée, de manière à couvrir toute la ligne, que vous devez défendre, l'ennemi peut pénétrer avec un gros corps du côté, où il ne sera pas observé, suivre avec toute son armée, et s'établir dans une position avantageuse, avant que vous soyez en état de culbuter ce corps, qui lui a servi d'avant-garde.

Dans des pays de hautes montagnes, il est plus aisé d'éviter ce danger, la nature des lieux indiquant à peu près le moment où l'ennemi peut entrer en campagne. D'ailleurs on connait avec certitude les postes, les camps qu'il peut et doit prendre, et ceux que l'on doit lui opposer. Malgré ces avantages, il n'est pas toujours sûr de pouvoir maintenir sa ligne, si l'ennemi est actif, connait le pays, et sait profiter de sa supériorité. Car il y a beaucoup de chemins, (outre les grandes routes) qui conduisent à travers les montagnes. Il fera des démonstrations partout; il faudra se diviser et se partager; les détachemens ne seront pas assez forts, ou seront mal conduits. Que l'ennemi pénètre dans un seul endroit, toute la parallèle est coupée. Si dans des pays, qui offrent autant d'a-

van-

vantages naturels, il y a encore autant de danger, combien est-il plus grand dans des pays ouverts, qui n'ont aucune de ces ressources. C'est là qu'il est vraiment difficile d'échapper à l'ennemi; et sans la plus grande activité réunie aux talens, le Général, qui doit défendre cette frontière succombera dès l'entrée de la campagne. C'est pour être à l'abri de ces revers, qu'il faut entrer en campagne avant l'ennemi, ou au moins être en état de rassembler son armée avec la plus grande célérité.

Ces premiers arrangemens pris, on calculera d'après les mouvemens que peut entreprendre l'ennemi, (en lui supposant toujours les intentions les plus malfaisantes,) quelle est la meilleure disposition à donner à l'armée; si elle doit agir ensemble, ou être partagée en plusieurs corps. *) D'après la force

*) Il faut bien se garder de trop morceler son armée, de vouloir en faire autant de détachemens, qu'il pourrait y avoir d'endroits de la frontière à couvrir; ce serait le moyen d'être faible par-tout. Ce qui rend la guerre défensive si difficile, c'est le talent qu'il faut au Général, (chargé de son exécution) pour pénétrer les projets de l'ennemi, ne point prendre le change, et savoir démêler quand il y a plusieurs points à défendre, quels sont les plus importans, et ceux que l'on peut abandonner à l'ennemi sans danger pour ses flancs, et sa ligne d'opération etc. Car je n'appelle pas débouchés importans, ceux qui peuvent abandonner à l'ennemi quelques lieues de pays, sans établissemens solides pour la continuation de la guerre, pays dont on aura enlevé toutes les subsi-

stan

force, la disposition et les mouvemens que l'on remarque chez l'ennemi, on fixe facilement le dispositif de l'armée.

Quoique l'on n'ait point à craindre d'être prévenu par l'ennemi; que l'on se soit mis par-tout sur ses gardes et à portée de s'opposer à ses entreprises, le danger de la patrie ne serait que retardé, si par le choix des postes que l'on a pris, ou intention de prendre dans le courant de la campagne, on n'avait pas cherché par leurs emplacemens judicieux à suppléer au nombre, et à rétablir l'équilibre.

„Un Général d'armée consommé dans la sci-
„ence de la guerre, hardi, entreprenant, fin, ru-
„sé,

stances, et où chaque pas, que l'ennemi fera, lui nécessitera de nouveaux détachemens pour la sûreté de ses communications. Si l'on n'a pas eu le tems de ruiner le pays, (ce qui serait cependant une négligence) l'ennemi, en consommant les subsistances pendant la campagne, n'y pourra subsister pendant l'hivèr; s'il travaille à fortifier quelques-unes des villes, qu'il aura occupées, il donnera le tems de rétablir l'armée; et comme dans la suite cette ville, qu'il aura fortifiée à la hâte, lui deviendra importante, à cause qu'il aura pensé en faire le dépôt de ses vivres et munitions de guerre, il sera obligé d'y tenir une forte garnison, ce qu'il ne pourra faire qu'en s'affaiblissant; ou il sera forcé de la couvrir continuellement de son armée, ce qui lui ôtera le moyen de s'en éloigner.

„sé, sage, d'un grand sens, et d'un coup d'oeil „admirable, se trouvant réduit à 20000 hommes, „contre 60000 d'une valeur égale, n'a garde d'agir „offensivement et haut à la main en plaine cam- „pagne. La partie ne serait pas tenable, quoique „M. de Turenne nous ait fait voir le contraire au „combat de Molsheim, et en bien d'autres occa- „sions. Mais comme ce grand Capitaine était un „de ces génies extraordinaires, que la nature ne „produit que lorsqu'elle veut signaler tout son pou- „voir, nous nous bornons aux hommes moins rares. „Céder toujours le terrain pour éviter um engage- „ment, ce n'est pas entendre la guerre; couvrir „un certain pays, qu'il est important de conserver, „abandonner ce qui nous l'est moins, et qui réduit „l'ennemi à fort peu de chose, c'est beaucoup con- „tre des forces devant lesquelles tout autre, n'o- „serait se montrer. Mais un grand capitaine va „plus loin: il conserve le tout, il couvre ses pla- „ces, il empêche que l'ennemi n'attente sur aucu- „ne, il le tient continuellement en échec sur une „ligne de frontière toujours parallèle, sans qu'il „puisse en outrepasser les bornes, et s'ouvrir un „passage dans le pays."

„Il s'agit donc d'occuper des postes avantageux „dans une défensive, et on ne les rencontre pas „toujours dans les pays ouverts, et coupés; mais „on les trouve dans les montagnes. Dans cette „sorte de guerre, comme dans presque toutes les „autres, la pêle et la pioche sont la ressource des „fai-

„faibles, ou de ceux, qui ne veulent rien hasar-
„der: ce sont les seules armes avec lesquelles l'on
„se défend, et les plus salutaires pour empêcher
„l'effet des autres. L'on se retranche, et l'on se
„met en état de ne rien craindre d'un coup de
„main. S'il n'y avait que cela à faire, un Général
„médiocre en ferait autant que le plus habile;
„mais il y a *bien d'autres besognes.*"

„La science des postes est une des plus gran-
„des parties d'un chef d'armée, et peut-être la
„moins connue. Le général Staremberg a fait voir
„admirablement qu'il la possédait dans toute son
„étendue. Se terrer dans un camp, et s'y enfon-
„cer jusqu'aux oreilles comme une taupe, sans
„penser à rien au-delà du poste que l'on occupe,
„c'est-être taupe, et rien davantage. Si le poste
„n'est pas important, et s'il peut être tourné par
„des revers, qui ne sont que trop ordinaires dans
„les pays de montagnes, il est très-désagréable de
„se voir laissé là par l'ennemi, et très-honteux de
„s'y être fié. Il faut donc que celui, qui s'établit
„dans ces sortes d'endroits, puisse communiquer
„d'une vallée à l'aure, former une ligne de com-
„munication, et s'étendre aussi loin qu'il le peut.
„Car si l'ennemi court et longe sa parallèle pour
„tâcher de pénétrer l'autre, il faut que celui, qui
„lui est opposé, se mette en état de courir et de
„longer la sienne, de lui faire face, et d'arriver
„aux autres postes fort peu avant son ennemi, qui
„pourrait bien lui donner le change par une con-
„tre-

„tremarche. Il faut une vigilance extraordinaire, „et une connaissance parfaite du pays que l'on dé„fend pour en empêcher l'entrée, et disputer le ter„rain contre un ennemi plus fort, qui n'a garde de „perdre aucun tems.“ *)

A l'article des camps et des batailles, j'ai donné assez de détails sur les qualités nécessaires aux bons camps défensifs, et aux précautions indispensables pour y assûrer ses dispositions. Il me suffira de répéter ici, qu'on appelle bon poste, tout poste, qui vous met à même de traverser, par de petits mouvemens, les desseins de l'ennemi. Il est par conséquent nécessaire de choisir pour camper, les lieux, par où il peut aller le plus directement à son but. Il sera obligé de faire de grand circuits et des marches difficiles auxquelles on s'opposera facilement, parceque l'on sera toujours sur les cordes des arcs, qu'il lui faudra parcourir. Cependant comme un adversaire habile peut dérober des marches, et que la meilleure position n'est pas toujours à l'abri d'être tournée, il ne faut pas négliger les derrières, quelques libres qu'ils paraissent. Il faut en outre avoir tout prévu relativement aux positions, que l'on doit successivement occuper, si l'on est dans le cas de changer de poste; afin que toutes les démarches et toutes les mesures concourent à remplir l'objet, qu'on se propose.

Il

*) Folard commentaires sur Polybe. T. 1er pag. 228.

Il y a des pays de plaines tellement ouverts qu'il est bien difficile d'y trouver de ces camps. Il y en a d'autres au contraire qui en fournissent en grand nombre. Le Piémont, la Bohème, la Saxe en offrent presque à chaque pas: mais dans la multiplicité des positions, il faut choisir la meilleure, c'est-à-dire celle qui remplit le plus directement votre objet, qui oblige l'ennemi à de grands détours et vous met en état de rompre tous ses projets. Examinons les diverses règles de conduite, qu'indiquent les différentes localités, pour s'opposer efficacement aux invasions de l'ennemi.

Le pays est ouvert, et dégarni de places fortes, ou il en a quelquesunes; enfin c'est un pays serré ou coupé de rivières. S'il est ouvert et dégarni de places fortes, il faut l'abandonner à l'ennemi, et se retirer pour se mettre à couvert sous quelques places, ou derrière des rivières; ce pays abandonné ne fournira à l'ennemi que des subsistances, (si l'on n'a pas eu le tems de les gâter) sans établissemens solides pour la continuation de la guerre.

Si dans ce pays, il se trouve quelque place, que l'on puisse soutenir, et qui ne puisse être enlevée que par un siège dans les formes, il ne faut pas manquer d'y jeter un gros corps d'infanterie, pour faire consumer à ce siège le plus de tems qu'il se pourra.

„S'il

„S'il se trouve une rivière dans le pays, ou „même au de-là des frontières, il faut se placer „derrière, et disribuer son campement de façon „que les trois cinquièmes de l'armée occupent le „centre de cette position. Les deux autres parties „sont distribuées sur la droite et sur la gauche, „de sorte que si votre armée est de 40000 hommes, „elle occupera un terrain d'au moins cinq lieues „sur le front, où l'ennemi pourrait passer. Si vous „vous trouvez ainsi croiser sa ligne d'opération, il „ne peut s'en éloigner de 10 lieues pour chercher „un passage. Vos dispositions étant ainsi faites, „et les détachemens de vos aîles éclairant ses dé- „tachemens par des patrouilles, il lui est impos- „sible de jeter un pont, et de passer sans être vû. „Si le terrain vous est favorable, les 8000 hom- „mes, que je suppose former chacune de vos aîles, „sont assez forts pour empêcher le passage, ou at- „taquer vivement l'ennemi dès qu'il a passé; ou „enfin pour le tenir en échec, jusqu'à ce que vous „ayez eu le tems d'arriver avec toute l'armée. Si „le passage est fait, et le retranchement élevé sur „votre rive, vous devez occuper quelques hauteurs „voisines, vous y camper sur trois corps, com- „me c'est l'usage, dans une forme circulaire; ap- „puyant fortement vos aîles, et y plaçant votre gros „canon, l'ennemi n'osera jamais sortir de ses re- „tranchemens pour vous attaquer; il sera contraint „de repasser la rivière, comme il arriva au Prince „Eugène sur l'Adige, ainsi que j'ai déja eu occasion „de le dire."

„Le seul moyen qu'ait l'ennemi pour passer „une rivière si bien gardée c'est d'envoyer un fort „détachement à 10 ou 12 lieues de-là, pour jeter „un pont et le fortifier, mais cette opération est „longue, et vous laisse le tems de vous y opposer. „Enfin en supposant que l'ennemi ait passé, (ce „qu'il ne peut cependant jamais faire, si vous ma„noeuvrez *suivant les règles*) vous quittez votre „camp, et vous en allez *prendre* devant lui un „autre également fort, reconnu d'avance."

„Si le pays a quelques passages difficiles, vous „pouvez aisément arrêter l'ennemi à chaque pas; „alors il sera obligé de pousser des détachemens „sur vos flancs et sur vos derrières, pour rompre „votre ligne d'opération. Il vous fera ainsi quit„ter un millier de camps l'un après l'autre, à moins „que vous ne défassiez ces corps, ce qui vous est „très-facile dans un pays montagneux, en leur „coupant la communication avec leur armée; ils „seront alors facilement détruits. En un mot, on „doit de façon ou d'autre se débarrasser de ces dé„tachemens, car il n'est pas plus possible à des „armées, que à un seul homme de soutenir long„tems un combat en front et en flanc tout à la „fois, et de maintenir un point donné devant un „corps assez puissant pour entamer la ligne d'opé„ration."

„Si deux armées marchant contre vous, et „qu'elles viennent de loin; si le pays est fort, et

„que

„que l'on y possède de bonnes places où les dé-
„pôts soient en sûreté, prenez un bon camp, et
„soyez tranquille; de si grandes armées ne peu-
„vent se maintenir 15 jours dans une telle situa-
„tion; les provisions viendront à manquer, et la
„faim les séparera. C'est ainsi que le Roi de
„Prusse s'est moqué 4 campagnes de suite des ef-
„forts réunis des Autrichiens et des Russes."

„Si malgré toutes vos précautions et votre ac-
„tivité l'ennemi parvient à pénétrer votre première
„parallèle ou ligne de défense, il faut vous replier
„sur la position, que vous aurez reconnu à la se-
„conde, et ainsi de suite; mais il ne faut pas les
„abandonner sans avoir employé tous les moyens
„imaginables de nuire à l'ennemi, et d'en arrêter
„les progrès. Voici à-peu-près les règles, que
„l'on doit suivre."

„Quand l'ennemi a pénétré 10 ou 12 lieues
„dans votre pays, et que vous ne pouvez pas, ou
„ne croyez pas devoir vous opposer à lui de front;
„lorsque vous ne pouvez pas défendre votre propre
„ligne, vous devez ou vous retirer à mesure qu'il
„avance, jusqu'à ce qu'il vous ait tout-à-fait pous-
„sé hors du pays, ou vous déterminer à l'attaquer;
„et voici la manière de vous assûrer le succès. Il
„faut laisser sur votre ligne, pour s'opposer à lui
„de front, un cinquième de votre armée, dont la
„plus grande partie sera de cavalerie; disposez trois
„autres cinquièmes sur le flanc de sa marche, et

„le

„le dernier cinquième, qui est composé de tout ce „que vous avez de troupes légères en infanterie et „cavalerie, sera distribué sur sa ligne d'opération „en petits corps d'un ou deux mille hommes, qui „occuperont les terrains les plus avantageux, tels „que les bois, les défilés etc., où ils se tiendront „cachés. De petits partis d'une centaine d'hom- „mes chacun, formeront une chaine continuelle „de l'un à l'autre, de sorte qu'il n'y ait pas un „point de sa ligne d'opération, où l'ennemi ne „puisse, à chaque instant, être attaqué avec avan- „tage. La moitié de son armée ne suffirait pas à „couvrir ses convois sur une ligne de 10 lieues. „Sil envoie deux ou trois forts détachemens pour „escorter un convoi considérable, (de 2 ou 3000 „caissons peut être) parceque vous en aurez enlevé „ou dissipé plusieurs petits; un tel convoi ne peut „guères occuper moins de 10 lieues; s'il donne, je „suppose, une escorte de 20000 hommes, ils se- „ront placés en différens corps sur le front, sur la „queue, et sur les flancs de sa marche; vous con- „naîtrez cette disposition; ou quand vous ne la „connaîtrez pas, vous renforcerez les troupes, qui „sont déjà placées sur cette ligne d'opération de „l'ennemi; je prétends que 10 ou 12000 hommes „de troupes légères doivent être promptement ras- „semblées, et être supérieures à l'escorte de l'en- „nemi dans quelque point qu'elles l'attaquent, ce- „lui-ci sera battu nécessairement; le front du con- „voi est arrêté, pendant ce tems d'autres petits „partis rompent les chariots, emmènent ou tuent

„les

„les chevaux; s'il y a seulement un millier de cha-
„riots détruits, tout ce qui est derrière est arrêté.
„L'escorte attachée à son convoi, et même à cha-
„que point de ce convoi, est très-gênée dans ses
„mouvemens. Si on ne peut la battre entièrement,
„il faut l'amuser par des escarmouches, et donner
„ainsi à vos partis le tems d'exécuter leur com-
„mission. C'est par une telle conduite que les Au-
„trichiens prirent ou dispersèrent un grand convoi,
„qui venait de Neiſs à Olmütz, ce qui obligea le
„Roi de Prusse à lever le siège de cette place,
„et à évacuer la Moravie qu'il avait envahie."

„Si dans la conduite d'une guerre défensive
„vous vous conformez à ces principes, vous pou-
„vez être sûr du succès, la ligne d'opération de
„l'ennemi ne fut-elle que de 10 ou 12 lieues; à
„plus forte raison si elle est de 25 ou 30, sera-t-
„elle rompue à la fin, et vous recueillerez les
„fruits de votre prudence et de votre activité, car
„ces deux qualités-là sont tout à la guerre; sur-
„tout dans la guerre défensive, où elles doivent
„suppléer à ce qui manque du côté des forces."

„Il peut arriver cependant des circonstances où
„il peut être nécessaire, (malgré la stricte défensive
„à laquelle on est réduit) de livrer bataille. Ces
„exceptions sont rares à la vérité, mais c'est une
„raison de plus de les indiquer. Une fois votre
„ligne de défense traversée, l'ennemi peut être pla-
„cé ou sur votre front, ou en équerre sur votre
„front

„front et sur votre flanc, ou enfin vous serrer en „front et en queue. Dans le premier cas il y a „une multitude de bons camps à prendre pour l'ar„rêter malgré sa supériorité; et même vous pouvez „risquer une bataille, parceque dans la constitution „actuelle de nos armées, une défaite même entraî„ne peu de conséquences fâcheuses; au lieu que „dans les deux autres cas vous ne pourriez, sans „les plus grands inconvéniens, attendre que l'en„nemi vint vous attaquer sur votre terrain. Ce „n'est pas gagner une bataille que de repousser „l'ennemi; c'est dans une action offensive, et non „dans la résistance, qu'est la victoire."

„Quand l'ennemi marche à vous de front en „cherchant à vous gagner le flanc, il faut com„mencer par attaquer le corps qui vous tourne; „parceque vous serez toujours à tems d'attaquer „avec succès celui, qui vous fait face; il n'en se„rait pas ainsi de l'autre, si vous poussiez devant „vous une marche ou deux ce corps, qui vous fait „face, laissant l'autre manoeuvrer à son gré. Ce „premier succès, bien loin de vous être utile, vous „ruinerait absolument; l'ennemi laissé à lui-même „prendrait quelque bonne position derrière vous, „et vous intercepterait toute communication; de „sorte que c'est vraiment l'intérêt de l'ennemi de „s'en aller pour vous attirer après lui, et laisser „à l'autre corps la facilité d'agir, comme je l'in„dique ici."

„Si

„Si vous êtes serré entre deux armées, vous „devez chercher à vous échapper par un mouve- „ment de flanc à droite ou à gauche si vous le „pouvez, si non il faut combattre. L'histoire an- „cienne nous fournit des événemens de cette na- „ture, qui peuvent servir d'exemples à tout Géné- „ral réduit à cette fâcheuse extrémité."

„Si votre pays ne vous offre pas de places for- „tes, qui puissent vous couvrir contre deux ar- „mées, qui marchent contre vous; il faut tâcher „de battre l'une des deux qui vous pressent; ou, „vous plaçant sur le flanc extérieur de l'une d'el- „les, les obliger à se réunir, et à agir de concert „sur la même ligne; alors vous devez éviter une „bataille; et vous êtes maître de la refuser tant „que vous voudrez. Ces deux corps seront bientôt „obligés de se séparer, et de faire leur retraite, „parceque deux armées ainsi combinées ne peuvent „vivre sur des magasins rassemblés pour l'approvi- „sionnement d'une seule *)." C'est ce qui sauva Fréderic le grand à Bunzelwitz.

Il y a autant d'art et de science, pour le moins à éviter des batailles, qu'à en donner. Il n'y a même que les Généraux extrêmement habiles, fé-

*) Ces passages avec des guillemets sont tirés des Mémoires politiques et militaires du Général Lloyd, de la page 169 à 180.

féconds en expédiens, et capables de pénétrer tous les desseins de l'ennemi, qui réussissent à le miner par de petits combats et à le détruire tellement en détail, qu'il soit réduit à se retirer et à perdre ainsi le fruit de toute la campagne. Rien de plus beau en ce genre que la campagne de Bohême de 1744. Le Général Traun fit au Roi de Prusse tout le mal que l'on peut faire à une armée. Sa Majesté est elle-même obligée de lui rendre justice, d'avouer ses fautes et ses pertes. Sans une affaire générale le Roi fut obligé d'évacuer la Bohême, avec une armée presque ruinée.

On sent bien que dans ces combats particuliers, tout-de-même et plus encore que dans les batailles, il ne faut jamais être forcé à combattre, parcequ'il ne faut jamais recevoir la loi de son ennemi, et faire ce qui peut lui convenir. Une armée, qui se laisserait souvent engager dans ces sortes d'actions par un ennemi habile à profiter des circonstances et à prendre des mesures justes, se fondrait petit à petit, tandis que son adversaire, sans rien donner au hasard, se rendrait maître des événemens et du sort de la guerre.

Il y a une infinité d'occasions où ces combats doivent avoir lieu, dans les marches; dans la rencontre des détachemens; dans des entreprises pour détruire des magasins, des dépôts, intercepter des communications; au passage des rivières, et de

toutes

toutes espèces de défilés; dans les surprises de postes, les attaques de quartiers, des convois, et des fourrages. Une attention, que l'on doit surtout avoir, lorsqu'ils se donnent à portée de l'armée, (ou par un corps d'armée), c'est qu'ils ne deviennent pas généraux, à moins que les fautes de l'ennemi ou des combinaisons heureuses ne vous promettent un succès infaillible. Il faut donc prendre des mesures si sages, qu'on soit toujours le maître de les faire cesser, quand on le juge à propos; et ne rien laisser à la fortune. Je ne connais aucun Général parmi les modernes comparable à M. de Turenne, dans cet art d'éviter les batailles, ou de n'en donner qu'à propos, et de fondre l'ennemi par de fréquens combats; c'est-à-dire de bien faire cette espèce de guerre, qui est incontestablement la plus utile, la plus fine, et la plus savante. Le Prince Henri de Prusse a fait voir, pendant la guerre de sept ans, qu'il possédait aussi ce talent supérieur, et a prouvé, ce qu'a dit le Ml. de Saxe: „Qu'on peut faire la guerre sans rien donner au „hasard; ce qui est le haut point et la perfection „de la science du Général." Quelques exemples de campagnes défensives tirées des Mémoires de Feuquières et autres écrivains militaires du siècle de Louis XIV, accompagnés de réflexions acheveront de confirmer la démonstration des principes, que nous venons de poser.

Au commencement de 1689, Louis XIV se trouvait le maître du cours du Rhin, depuis Ha-

nin

ningue jusqu'à Rheinberg, à la réserve de Coblentz et de Cologne. M. le Ml. de Duras commandoit en Allemagne, et M. le Ml. d'Humières en Flandres. M. le Duc de Lorraine était opposé à M. de Duras, et M. de Waldeck à M. d'Humières.

Les troupes des ennemis étaient supérieures à celles du Roi de France en qualité de troupes; parceque presque toute la cavalerie française était nouvelle. Aussi Louis XIV résolût-il de se tenir partout sur la défensive, afin de donner aux nouvelles levées le tems de se former.

Les Français n'avaient point de corps d'armée dans l'électorat de Cologne, il n'y avait que les troupes, qui avaient été levées par le Cardinal de Fürstenberg, qui furent aisément dissipées, tant par les lettres avocatoires de l'Empereur, que par leur mauvaise disposition. Louis XIV avait seulement une garnison dans Bonn, où M. d'Asfeld commandoit. L'électeur de Brandebourg, après avoir dissipé les troupes du Cardinal de Fürstenberg, qui étaient dans la Westphalie, et dans l'électorat de Cologne de l'autre côté du Rhin, forma une puissante armée, tant de ses troupes, que de celles des Princes de la Basse-Allemagne, et assembla tout ce qui lui était nécessaire pour un grand siège, qui ne pouvait être que celui de Bonn; on se contenta cependant de pourvoir cette place d'une bonne garnison, sans y proportionner les munitions de guerre et les provisions de bouche.

Voyons

Voyons quels étaient les projets défensifs des Français pour cette campagne. Dans les règles d'une guerre défensive judicieusement exécutée, il semblait que le Rhin était une assez bonne barrière, pour empêcher M. de Lorraine de passer ce fleuve devant l'armée commandée par M. de Duras, et l'empêcher de faire le siège de Mayence, seule entreprise raisonnable, qu'il pût former pour pouvoir porter la guerre en de-ça du Rhin, et faire subsister l'armée de l'Empereur. Cependant M. de Duras éloigna trop son armée, pour pouvoir empêcher M. de Lorraine de passer le Rhin, et il lui laissa paisiblement former le siège de Mayence, que le Marquis d'Uxelles, qui y commandait, ne laissa pas de défendre avec beaucoup de capacité, jusqu'à ce qu'enfin il fut forcé de la rendre, manque de munitions de guerre.

Après cette expédition, M. de Lorraine avec une grande partie de son infanterie descendit le Rhin, et vint aider M. de Brandebourg à prendre Bonn. Ainsi cette campagne d'une défensive mal exécutée, couta aux Français tout le Rhin depuis Philipsbourg jusqu'à Rheinberg, et établit la guerre dans le Palatinat.

L'on dira peut-être, pour excuser M. de Duras, que l'armée de l'Empereur était composée d'un puissant corps de vieille cavalerie fort aguerrie, puisqu'elle venait la plupart de Hongrie, et que presque toute la cavalerie du Roi était nouvelle,

,,qu'ainsi

qu'ainsi il n'eut pas été prudent à M. de Duras de la commettre. Cela est vrai, et M. de Duras ne serait pas blamable, si M. de Lorraine n'avait pas eu le Rhin à passer pour arriver à Mayence, qui est en de-ça de ce fleuve. Ce n'est pas la supériorité en cavalerie, qui met un Général en état de faire un pont sur une rivière comme le Rhin, et qui facilite le débouché d'une armée. Ainsi, si M. de Duras, qui n'avait aucune autre entreprise à craindre, que celle du siège de Mayence, s'était placé plus près du Rhin, n'est-il pas vraisemblable de croire, qu'il aurait pu facilement empêcher M. de Lorraine de passer le Rhin? Si cependant celui-ci s'était obstiné à passer ce fleuve, il n'eut pû le faire qu'à Coblentz. Auquel cas, la guerre n'aurait pas été portée dès cette année, jusqu'aux portes de Landau; d'ailleurs elle n'eut pû être soutenue par M. de Lorraine, de ce côté du Rhin, sans Mayence, parcequ'il aurait toujours été loin de ses vivres.

L'histoire militaire de l'année 1692 servira à prouver de quelle conséquence il est d'observer avec exactitude les règles, que j'ai données.

Louis XIV ouvrit cette campagne par le siège de Namur, qu'il prit malgré la saison pluvieuse, et les efforts de M. le Prince d'Orange, qui s'avança au secours de cette place avec une puissante armée.

M.

M. de Luxembourg fut chargé, avec une armée d'observation, de s'opposer à l'entrée de l'armée de M. le Prince d'Orange dans la Mehaigne. C'était une opération purement de défensive. Ce Général se conduisit avec une capacité infinie dans tous les mouvemens qu'il fut obligé de faire, pour s'opposer de près à ceux que M. le Prince d'Orange faisait devant lui. Toutes ses marches furent si justes, qu'il fut impossible à M. le Prince d'Orange de pouvoir prendre le tems de passer la Mehaigne devant M. de Luxembourg, qui était infiniment inférieur en infanterie, laquelle paraissait cependant devoir faire la décision d'une affaire, où il s'agissait, de se donner par la protection de son feu, le moyen de porter sa cavalerie de l'autre côté d'un ruisseau guéable à une infinité d'endroits, et qu'il était facile de couvrir de ponts aux endroits, qui ne l'étaient point.

M. de Luxembourg sut si bien éviter d'engager un combat d'infanterie, quoique M. le Prince d'Orange fit tous ses efforts pour l'y forcer; il sut si bien profiter de sa supériorité en cavalerie par les mouvemens, qu'il lui fit faire, et la manière dont il la plaça, toujours hors de la portée du feu de l'infanterie ennemie, et cependant toujours en état de s'opposer avec succès aux efforts de l'ennemi, qu'il parut continuellement désirer un engagement général, quoique toujours appliqué à l'éviter.

Cet

Cet exemple fait sentir, combien la supériorité du génie d'un Général le met au-dessus de celui, qui lui est opposé, tout supérieur qu'il serait, si celui-ci lui est inférieur en talent.

Campagne où l'on passe de la défensive à l'offensive.

J'établis pour maxime fondamentable, qu'il faut porter la guerre chez l'ennemi toutes les fois qu'on le peut; et éviter la guerre défensive, comme la plus délicate, la plus difficile *), et la plus dispendieuse. Si cependant l'on s'y trouve absolument réduit par des circonstances fâcheuses, il faut du moins qu'elle soit toujours active, et que le Général sache la convertir en offensive, avant qu'elle devienne trop onéreuse à l'état; c'est-à-dire que lorsqu'une occasion favorable se présentera, il faut quitter ce genre de guerre passive. Tous vos mouve-

*) Dans la guerre défensive la moindre faute est capitale. En vous tenant d'ailleurs sur la défensive, tout ce qui peut vous arriver de mieux, c'est de ne point perdre, ou de conserver ce que vous avez; mais en agissant offensivement vous pouvez gagner, et le proverbe allemand qui dit, il est toujours bon d'attacher les chevaux aux arbres de l'ennemi, est certainement très-sensé.

mouvemens et toutes vos manoeuvres doivent tendre à faire naître cette occasion, et à vous mettre à même d'en profiter. Mais comment penser à l'offensive, me dira-t-on, quand la supériorité de l'ennemi ne nous permet que de nous défendre?

„Il ne faut pas toujours régler l'état de la „guerre sur le nombre et la qualité des forces que „l'on veut opposer à l'ennemi, qui sera peut-être „plus fort. Il y a certains pays où le plus faible „peut paraître et agir contre le fort; où la cavale„rie est de moindre service que l'infanterie, qui „souvent supplée à l'autre par sa valeur. L'habi„leté du Général est toujours plus avantageuse que „la supériorité du nombre, et les avantages du pays. „Un Turenne règle l'état de la guerre sur la gran„deur de ses connaissances, de son courage et de „sa hardiesse. Un Général, qui ne lui ressemble „en rien, malhabile, peu entreprenant, quelque „supérieur qu'il soit en troupes, craint toujours, et „n'est jamais assez fort. Qu'on remarque bien ce „que je dis ici: car tout ceci est de la plus grande „importance dans le cabinet, parcequ'on prend „sur ces connaissances des résolutions, qu'on reje„tearit sans elles. La médiocrité du génie d'un „Général, et son trop de circonspection, ou son „ignorance de la guerre et du pays (où on veut la „porter,) paraissent ordinairement dans un con„seil, où il s'agit de régler l'état d'une guerre, „ainsi que le courage et l'habileté des autres; et „l'on en peut juger par les avis qu'ils donnent."

„Il faut que le Prince ou son Ministre consi-
„dère particulièrement les avis de ceux, qui doi-
„vent commander chacun à certaine frontière. Il
„y en a qui ne s'accommodent pas d'une défensive,
„et qui proposent tout le contraire, quoique les
„forces qu'on leur donne semblent ne laisser aucun
„équilibre: il faut les écouter, et se régler sur
„leurs avis, s'ils paraissent raisonnables, et leur
„laisser le pouvoir d'agir sur le plan qu'ils propo-
„seront. Tel, qui se verra destiné pour le com-
„mandement d'une armée sur le Rhin, qui con-
„naîtra ses forces et la confiance que ses troupes
„pourront prendre en lui, qui aura médité sur ce
„qu'il veut faire, d'après la connaissance du pays,
„et celle du génie et de la capacité du Général qui
„lui sera opposé, sera peut-être contraire aux avis
„des autres, dont la prudence surpassera le cou-
„rage."

„M. de Louvois ne fut pas de l'avis de M. de
„Turenne, quelque estime qu'il eût d'ailleurs
„pour ce Général, qui en effet ne pouvait être trop
„estimé. Il voulait qu'on fit la guerre sur cette
„frontière tout autrement que l'autre le souhaitait.
„Il ne croyait pas qu'on pût la soutenir contre les
„forces réunies de l'Empire, et que 24000 hommes
„pussent résister contre une armée de 60000 com-
„mandée par des Généraux expérimentés. Il pro-
„posait de raser les places, qui ne pourraient se
„défendre. C'était-là ce que ce Ministre, quoique
„d'un esprit hardi et entreprenant, voulait, dit-
„on,

„on, qu'on fit, et qu'on se retirât dans divers pos-
„tes, pour défendre l'entrée de la Lorraine. Les
„raisons de ce Ministre furent assez spécieuses pour
„persuader Louis XIV, ou du moins le faire pen-
„cher vers ce parti, plutôt que vers celui pour
„lequel M. de Turenne insistait beaucoup. Il fit
„si bien connoître au Roi la honte qu'il y aurait
„d'abandonner l'Alsace, et la facilité qu'il aurait
„de la conserver par les mesures qu'il avait prises,
„qu'il lui promit de lui rendre bon compte des
„ennemis, et qu'il les chasserait de cette province.
„Il lui tint parole. Un Prince ne hasarde jamais
„rien à se rendre à l'avis d'un Général, qui con-
„nait les ennemis à qui il a affaire, et qui lui a
„donné plusieurs fois des preuves de son zèle, de
„sa fidélité, de sa prudence et de son courage;
„d'un Général enfin tel que M. de Turenne; car
„son nom seul offre à lesprit l'idée d'un Général
„parfait. On peut voir par ce que je viens de dire,
„qu'on ne régle pas toujours l'etat de la guerre à
„l'égard de l'offensive sur la supériorité du nom-
„bre; puisque l'habileté et le courage peuvent sup-
„pléer à ce qui manque de ce côté-là." *)

Lorsque le Prince de Condé, à la tête de l'armée espagnole, entra en France par la frontière de Picardie, les uns veulaient que toute l'armée de Louis XIV marchât vers Compiègne pour se partager et occuper une étendue de pays consi-

*) Folard, commentaires sur Polybe Tome 2, p. 291.

dérable, sans passer l'Oise; et les autres qu'on jetât l'infanterie dans les places, et qu'on éloignât la cavalerie. Par le premier partie on exposait les places de la Somme, et par le second on ouvrait au Prince le chemin de Paris, et on lui laissait la liberté d'entreprendre tout ce qu'il voudrait. M. de Turenne fut d'un sentiment contraire à toute l'armée, et à toute la cour. Quoiqu'il n'eut que 16000 hommes, et que l'ennemi en eut 30000, il opina qu'il fallait passer l'Oise, et se tenir à deux lieues de lui dans un camp fort sûr, d'où l'on pourrait se porter vers telle place, que l'ennemi voudrait assiéger sur la Somme. „La résolution de „passer l'Oise, dit le Ml. de Puységur, de ne „mettre personne dans les places, et de se tenir „toujours proche de l'ennemi, rendit en effet l'en„trée de M. le Prince en France sans effet. Ce „n'est pas que ce parti fut absolument sûr, car „l'ennemi pouvait marcher à l'armée du Roi et la „combattre; mais quand on a une bonne armée, „quoique plus faible, qu'on prend bien garde „comme on campe, aussi bien qu'aux mouvemens „de l'ennemi, c'est en pareille occasion le chef„d'oeuvre de la plus grande science, et le parti le „plus assuré.“

La campagne des Français, dans les Pays-bas en l'année 1744, fournit encore l'exemple d'une défensive brillante. L'on sait qu'après le départ de Louis XV pour se rendre sur le Rhin, les alliés forts de 80000 hommes se porterent dans la plaine de

de Lille, sans que leurs mouvemens pussent engager M. le Ml. de Saxe, qui n'avait que 40000 hommes, à quitter son camp de Courtray, d'où, au cas qu'ils eussent voulu tenter un siège, il pouvait intercepter leurs convois, et rendre cette opération presque impossible. Non content de les empêcher de rien entreprendre, ce Général marcha deux fois sur eux pour les inquiéter dans leurs mouvemens; il les incommoda dans leurs fourrages au moyen des corps détachés qu'il envoya sur la Deule, et sur la Scarpe. Enfin il vécut toute la campagne aux dépens du pays ennemi, et par la manoeuvre, qu'il fit, de pousser un corps de troupes, (aux ordres de Monsieur le Prince de Pons) à Belem sur le canal de Bruges, il les obligea de revenir sur Gand, et de faire leurs mouvemens à la gauche de l'Escault, qu'ils n'oserent jamais passer sous Tournay.

Il est de principe en fait de guerre, dit à ce sujet l'auteur des Mémoires pour servir à l'histoire de l'Europe, qu'il ne s'agit pas toujours de battre les ennemis, et de faire des conquêtes; mais que c'est faire beaucoup plus, et servir l'état plus avantageusement que d'empêcher l'exécution de leurs entreprises, surtout lorsqu'on n'est pas le plus fort, et lorsqu'avec des dépenses médiocres on les oblige à en faire sans succès d'infiniment plus considérables, qui les épuisent et les forcent à se désister de leurs prétentions, ou à se tenir sur la défensive.

Ces

Ces exemples sont suffisans pourr montrer la possibilité de la défensive-offensive. Analysons maintenant les règles sur lesquelles il faut fonder son plan de campagne, et en diriger l'exécution.

L'ennemi a plus de troupes que nous, par conséquent il entrera en campagne avec supériorité. Mais cet avantage lui restera-t-il, si le prévenant à l'ouverture de la campagne nous l'attaquons, quand il est encore dispersé dans ses quartiers, occupé de l'établissement de ses magasins et de ses préparatifs offensifs? Ses magasins sont-ils bien couverts? Et est-il possible avec de l'activité et de la vigueur de les lui enlever? Voilà le premier soin, que doit avoir un Général, qui veut défendre d'une manière active la frontière, où il est posté. C'est en forçant l'ennemi à reculer le moment de l'ouverture de la campagne, que l'on gagnera le tems d'entreprendre offensivement avec sûreté contre lui.

L'ennemi est devant nous avec une armée de 40 ou 50000 hommes, il occupe sur une ou deux lignes un cordon de plusieurs milles de long; ses magasins sont placés dans les villes à portée; nous voulons le prévenir et l'attaquer. Nous formons trois colonnes *) de toute notre armée; une se dirige

*) Chaque colonne doit être composée de l'espèce de troupes la plus analogue au terrein où elle devra agir; l'artil-

rige sur le centre du cordon, les deux autres sur chacune des ailes; l'on traverse ainsi les cantonnemens de l'ennemi, qui partout sont plus faibles que les forces réunies, avec lesquelles on les attaque, l'ennemi ainsi séparé est obligé à se replier fort en arrière, pour réunir ses corps. Sans le poursuivre, on se contente de s'emparer de ses dépôts et de ses magasins, que l'on détruit; et l'on gagne ainsi tout le tems, qui est nécessaire à l'ennemi, pour en former de nouveaux. Un pareil contretems dérangeant tout le plan de campagne de votre adversaire, les avantages de sa supériorité se trouvent annullés, et il vous est permis de songer à l'offensive.

Mais où est-il le plus avantageux de porter ses efforts et de pénétrer? Là où l'on peut trouver la ligne d'opération la plus aventageuse, faire le plus de mal à l'ennemi, mettre le plus de désordre dans son armée, et avoir l'espoir de jeter quelquesuns de ses corps entre deux feux et de les ruiner entièrement. La qualité des chemins, qui

tillerie, les chariots de vivres et de munitions doivent être attelés de manière à ne pas retarder la marche des colonnes. Ce sont des occasions où l'on peut et doit même augmenter le nombre ordinaire des chevaux de chaque attelage.

*) Tel fut le but de l'expédition du Prince Henri au mois d'avrilt 1759. Je renvoie le lecteur aux détails, que j'en ai donné à l'article des détachemens.

qui conduisent à l'ennemi, la sûreté de la communication avec son propre pays, la facilité et et la possibilité pour le transport des vivres et des munitions, la situation des quartiers ennemis, l'enchaînement des postes et positions où il peut se replier, se rassembler, s'il était forcé, et le but, que l'expédition peut promettre si elle réussit, voilà toutes les circonstances, qui déterminent le point, que l'on doit attaquer, l'endroit où il faut pénétrer. Mais le plan doit être aussi prompt et aussi vif dans son exécution, que secret et impénétrable dans sa disposition. *) Les troupes en sortant de leurs quartiers, doivent de proche en proche former la colonne d'attaque, et les colonnes par une prompte réunion former l'armée entière, aussitôt que l'ennemi ne pourra plus être battu en détail.

Si les magasins de l'ennemi étaient dans des villes fermées à l'abri du coup de main: il faudrait, dans le calcul de son projet, faire entrer la supputation du tems, que l'on pourrait croire nécessaire pour forcer ces villes, enlever ou brûler les magasins, avant que l'ennemi pût assez se reconnaître pour troubler votre expédition.

La surprise de l'ennemi effectuée, l'armée ayant percé la ligne de ses quartiers et étant entrée

*) Une sage répartition des troupes, de la prévoyance et du secret, voilà la base de toute entreprise et l'assurance du succès.

trée dans son pays: voici les nouveaux aspects, sous lesquels il faut envisager et raisonner ses opérations ultérieures.

Où est le poste sur lequel l'ennemi s'est replié et a rassemblé ses troupes? Que peut-on faire et entreprendre contre ce poste? Est-il possible de pousser les avantages de son irruption assez loin, pour que l'ennemi soit forcé à se retirer plus en arrière, sans pouvoir profiter longtems de sa position? Est-il possible que les troupes légères s'emparent des magasins, qui pourraient assurer à l'ennemi le maintien de ce poste? Supposé que l'ennemi pût se maintenir dans ce poste, doit-on l'y attaquer, ou bien se contenter de ses premiers succès et ne point les exposer au hasard d'une affaire, qui pourrait rendre à l'ennemi sa supériorité? Les localités du poste, la contenance des troupes ennemies, et surtout le rapport de l'expédition au grand but et plan général de la campagne doivent seuls décider la question! Est-elle décidée, il faut prendre en considération les moyens que l'ennemi doit et peut se préparer pour vous faire reculer, et comme je l'ai déja dit, il faut être préparé non seulement à ce que l'expédition ne soit pas décisive, mais même à ce qu'elle manque entièrement.

L'ennemi a trois moyens pour contraindre à la retraite, et arrêter vos mouvemens.

1° un mouvement offensif sur votre ligne de communication.

2°. Une diversion; 3° enfin le succès d'une bataille. Ces trois moyens doivent être examinés dans les rapports de leur plus ou moins de vraisemblance. Leur examen approfondi déterminera les mouvemens ultérieurs de l'armée. Si un seul est praticable, le dessein ne peut être de vouloir se maintenir dans le pays ennemi; il doit suffire d'avoir fait éprouver de grandes pertes à l'ennemi, et de lui avoir enlevé les moyens, qui lui étaient nécessaires pour exécuter ses projets offensifs dès l'ouverture de la campagne. C'est du tems gagné, et c'est beaucoup.

Dans l'examen des ressources de l'ennemi il ne faut ni trop mépriser ni trop craindre; conséquemment ne point s'abstenir d'entreprises décisives par une prudence, qui tiendrait alors de la pusillanimité; mais n'en point entreprendre de téméraires. Entrons dans les détails de ces diverses circonstances. Vous avez pénétré dans le pays de l'ennemi jusqu'à tel ou tel poste, où il s'est rallié; il n'est pas praticable de vouloir enlever ce poste de vive force, mais il serait nécessaire que l'armée se maintint un certain tems devant ce poste pour rendre l'expédition plus décisive, en achevant d'enlever à l'ennemi tel ou tel magasin, telle ou telle ville, etc. Voici les raisons qui doivent déterminer. Vos communications sont-elles sûres? Que peut entreprendre l'ennemi pour les inquiéter? S'il détache, quand apprendrez-vous la marche de ce détachement? Pouvez-vous le surprendre et le battre avant qu'il arrive à son but? Si cela n'est pas, il faut se re-

replier; mais comment le faire? Quelles précautions prendre? Pendant la retraite que pouvez-vous entreprendre, soit contre les détachemens, soit contre l'armée ennemie qui vous suivront pied-à-pied.

Le second moyen qu'a l'ennemi de vous forcer à reculer est la diversion. Il faut de même en examiner les chances. Ou le mal qu'il peut faire est plus grand que les avantages que vous pourriez encore obtenir; ou ce mouvement le met à même de tomber sur vos derrières, d'attaquer à dos votre armée, si elle s'opiniâtrait à maintenir ses nouvelles acquisitions. Une telle situation serait trop dangereuse, il n'y a point de doute, qu'il ne fallut songer à se replier très-promptement, surtout si d'après le calcul du tems nécessaire à l'ennemi pour parvenir à ce but, l'on n'avait pas la certitude de lui porter un coup décisif, ou même de pouvoir empêcher sa diversion à tems. Quand le corps, destiné par l'ennemi à la diversion, se met en marche et est prêt d'atteindre à son but, par une marche rapide et bien combinée, il faut tâcher de tomber dessus, avant que le corps d'armée de l'ennemi puisse avoir le tems de le secourir; de cette manière on prévient les projets de l'ennemi, et l'on double ses avantages.

Enfin le troisième et dernier moyen est la bataille. L'ennemi y étant déterminé s'avance sur vous avec toutes ses forces réunies. On ne peut trop

trop être sur ses gardes pour étudier et calculer les mouvemens de l'ennemi et d'après ces reconnaissances se replier, éviter le combat et venir prendre une forte position à portée de ses frontières.

Il ne faut pas croire que la défensive-offensive exclue la recherche des bonnes positions. Cette attention est une des premières, que doit avoir tout Général, qui veut exécuter un pareil plan de campagne; car l'on peut avoir une telle disproportion de forces, que la défensive-offensive ne doive se borner qu'à se porter dans des positions redoutables et choisies sur les flancs et lignes d'opération de l'ennemi. Il est des postes, qui sont capables de changer tout le système de la guerre, qui couvrent tout un pays, toute une province et dont l'ennemi ne saurait s'approcher impunément. Aucun projet de guerre défensive n'est bon à moins d'avoir préalablement recherché s'il existe à sa portée de pareils postes. Le Général en chef doit les reconnaître avec une exactitude scrupuleuse pour bien connaître les marches, qu'il faut faire, les camps qu'il faut prendre pour inquiéter les communications de l'ennemi, le couper de son pays, de ses magasins; il faut calculer les moyens, qui lui restent d'empêcher vos manoeuvres, calculer jusqu'au parti que le désespoir pourrait lui inspirer, s'il en venait à un certain point de dangers, où qu'il tombât dans les pièges qu'on lui tend. Il ne faut pas répugner à abandonner à l'ennemi un pays ouvert, où il ne saurait s'établir soli-

solidement, et que l'on peut être à même de lui enlever facilement au commencement de la campagne suivante. Il ne faut jamais perdre de vue la conduite sublime de Turenne dans sa campagne d'Alsace contre le grand Electeur.

Quand on veut reprendre le pays, que l'on a été obligé ou que l'on a voulu céder à l'ennemi; voici les données d'après lesquels on doit diriger son expédition.

Combien de tems a-t-on besoin pour être à l'ennemi? Combien de tems a-t-il besoin pour se mettre en état de s'opposer à vous? Quel poste doit-il occuper? avec combien de troupes, et d'où les tirera-t-il? Comment rendre votre attaque aussi vive, aussi prompte que possible? Pouvez-vous partager et couper une partie des forces de l'ennemi, et jusqu'où pouvez vous pousser vos avantages? La surprise, ou la possibilité de prévenir l'ennemi n'étant point praticables, il faut combiner ses mouvemens de manière, à être toujours à portée de l'ennemi, en mesure de l'attaquer à l'improviste, à même de profiter de ses moindre fautes. L'on voit combien ce genre de guerre est compliqué, savant; il ne peut être que celui des grands hommes, car la moindre faute peut être irréparable, et entraîner des maux incalculables.

La première de toutes les règles de la défensive-offensive est d'être le premier en campagne.

Votre

Votre armée est rassemblée; l'ennemi est devant vous, mais divisé en corps, pour donner partout de l'inquiétude et couper, au premier mouvement, votre paralléle. Est-il possible de tomber sur un de ces corps, de l'écraser avec toutes ses forces, avant qu'il puisse être soutenu des autres, il ne faudrait pas négliger un si grand avantage. Mais si les dispositions de l'ennemi étaient telles, que l'on ne pût rien entreprendre contre lui; ce serait à deviner son plan d'opération, pour préparer les contre-mouvemens nécessaires à le déjouer, que le Général doit apporter toute son attention. Indiquons les points principaux de direction dans cet examen.

L'ennemi a réuni son armée dans tel ou tel camp, sans avoir commis la moindre faute dans le rassemblement de ses quartiers. Le camp, où il est rassemblé, est-il à l'abri d'un coup de main? Est-il à l'abri d'une attaque où le grand nombre ne déciderait rien? Ou bien n'est-il pas possible de tourner une de ses ailes et d'interrompre ainsi en partie les communications de l'ennemi avec ses forteresses ou ses magasins? Que fera l'ennemi? Où ira-t-il, si cette entreprise réussit? Quels avantages pourra offrir sa retraite? Si l'ennemi détache pour vous donner l'inquiétude d'une diversion, n'est-il pas possible avec ses forces réunies d'écraser un de ces corps avant qu'il ait reçu du secours? D'où l'ennemi prend-t-il des fourrages? Ne peut-on pas les resserrer, en faisant occuper par un corps de troupes légè-

légères tel camp, fortifier tel ou tel poste, et en donnant ordre aux officiers, qui y commandent, de se défendre jusqu'à l'extrémité? L'ennemi voyant tous les jours ses fourrages diminuer, ses subsistances resserrées, levera probablement son camp, et marchera. Mais sur quelle direction?

Suppose que l'ennemi voulut longer votre paralléle; où sont les postes et les camps, qui peuvent le mettre à l'abri d'une surprise, d'une attaque; assûrer ses communications avec ses derrières? Ici l'on trouvera que l'ennemi, par fois, est obligé de s'éloigner de votre paralléle parcequ'il court le danger, ou d'être attaqué dans un mauvais poste, ou d'exposer ses communications. On prévoit d'avance les marches, que l'ennemi peut faire; sur ces connaissances on s'arrange à le rencontrer en marche, à l'attaquer en front, en flanc, même à le surprendre où à le forcer à combattre dans un terrain, où il ne puisse déployer sa supériorité. En d'autres momens on tombe sur son avant-garde, son arrière-garde, ses bagages, sur les corps, qui couvrent les flancs. Quand bien même ces attaques n'auraient pas toujours les succès les plus brillans, l'ennemi ainsi harcelé perdra le courage et celui de vos troupes augmentera. Chaque faute de l'ennemi mettant à même de pouvoir lui nuire, le talent et les soins du Général doivent donc être de lui en faire naître des occasions si bien ménagées, que ne sachant les deviner, il en soit la dupe.

Une

Une partie des frontières est faible, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de les défendre contre l'ennemi. Cependant il faut qu'il y pénètre à telle époque, pour pouvoir amener sa campagne à un résultat brillant. Comment couvrir assez long-tems cette partie pour pouvoir l'en empêcher? Il faut être le premier en campagne, et par un mouvement en avant occuper un poste, qui force l'ennemi à vous suivre. Le poste doit avoir tous les avantages réquis, assurer vos derrières, vos vivres, vos fourrages, vos communications; et, de plus, être d'une assiette assez forte pour ne rien laisser à craindre des attaques d'un ennemi supérieur. Le tems favorable pour les entreprises de l'ennemi passé, on essaye une diversion vers le côté du pays ennemi, qui offre le plus d'avantage; et l'ennemi se trouve ainsi rédpit à la défensive. Dans d'autres circonstances il est suffisant de prévenir l'ennemi dans les endroits les plus faibles de ses frontières, d'y enlever tous les moyens de subsistances, de reculer assez pour prendre une position centrale, d'où vous puissiez facilement vous porter sur tous les rayons du pays abondonné. (Dumourier 1792.)

Supposé enfin que l'ennemi parvint à pénétrer vos frontières, et à traverser votre parallèle par tel ou tel mouvement: quelle position prendra-t-il? Cette position dans toutes les règles est-elle sûre et bonne? Si elle l'est, à quoi peut-elle conduire l'ennemi? Pour en tirer parti ne doit-il pas entreprendre quelques mouvemens? Ne doit-il pas, ou mar-

marcher pas le côté pour gagner un de vos flancs? Quels moyens emploie-t-il pour assurer ses mouvemens? Que pouvez-vous entreprendre contre; soit pour le déjouer, soit pour l'attaquer avec avantage? Par des recherches aussi détaillées, on trouvera qu'il n'y a pas le moindre danger pour telle ou telle partie de la parallèle, que l'ennemi ne pourrait couper dans ces endroits, sans s'exposer lui-même: alors on n'y laisse que de petits corps suffisans pour éclairer les mouvemens de l'ennemi, et on rassemble l'armée sur les endroits, qui ont le plus besoin de secours. On se prépare à attaquer l'armée ennemie à la première occasion favorable, et à marcher en force contre tous ses détachemens. Ces attaques brusques réussissent quelquefois mieux, qu'on ne le croirait.

Quoique l'ennemi, qui attaque, soit rarement également par-tout sur ses gardes, il n'en faut pas moins faire ses dispositions d'après les règles de la plus sévère prudence; et alors sans jamais rien aventurer, on sera à même de saisir toutes ses fautes et d'en tirer avantage. Deux exemples tirés des Mémoires de Feuquières feront encore mieux connaître l'application des principes, que nous venons de donner.

En l'année 1693, le plan de la campagne fut d'une puissante offensive en Flandre, et d'une exacte défensive en Allemagne et en Italie. On assembla donc deux grandes armées en Flandre.

Louis XIV se mit à la tête de celle, qui marcha jusqu'à Gemblours; et M. de Luxembourg fut choisi pour commander celle, qui était assemblée à Geury, près de Mons.

Le projet était d'aller avec les deux armées accabler M. le Prince d'Orange, et toutes les forces des alliés, dans le camp de Park, près de Louvain. Toutes les mesures pour rendre cette grande entreprise sûre dans son exécution, avaient précédemment été très-judicieusement concertées par M. de Luxembourg, chargé de la principale partie de l'entreprise. Elles étaient même sur le point d'être exécutées, lorsque tout à coup par des raisons, qui ne sont point du sujet que je traite, ce projet d'offensive en Flandre fut changé en celui d'une guerre défensive; et au contraire l'offensive fut résolue en Allemagne au lieu de la défensive. On ôta à M. de Luxembourg les meilleures troupes de son armée, auxquelles on substitua la plus mauvaise infanterie du Roi; et l'on forma, des troupes otées à M. de Luxembourg et de l'armée du Roi, une armée qui marcha en Allemagne sous le commandement de M. le Dauphin.

Ce changement imprévu, fit reprendre courage à M. le Prince d'Orange, qui s'était vû à la veille d'être accablé, et fit penser à ce Prince qu'il pourrait, après la séparation des deux armées agir vigoureusement contre M. de Luxembourg; qui sut pourtant le contenir dans son camp de Park, par celui

celui qu'il prit à Meldert. Ainsi M. de Luxembourg, malgré la diminution de son armée et son changement dans la qualité des troupes, ne laissa pas de paraître encore agir avec supériorité sur les ennemis, par les ressources que son génie lui fournit. La suite de la campagne le justifie encore mieux; mais avant que d'en faire le détail, je crois devoir faire un plan général de l'état des armées alliées en Flandre, lors de l'ouverture de la campagne.

Les Espagnols ne pouvaient plus s'approcher des frontières de la Champagne, que par Charleroi sur la Sambre. Les alliés étaient maîtres de Liège sur la Meuse, dont la conservation leur était importante. Ils en avaient raccommodé la citadelle, qu'ils avaient même couverte d'un camp retranché capable de contenir une armée. Les armées françaises, qui s'étaient comme jointes auprès de Gembloux, leur donnaient donc de justes sujets d'appréhension pour Charleroi, et Liège d'un côté; et pour leur armée, et Louvain de l'autre. S'ils avaient perdu Liège, ils perdaient la ville, d'où ils tiraient la plus grande partie de leurs armes; d'ailleurs les Français se trouvant après cela sur Mastricht, leurs communications avec l'Allemagne en étaient très-gênées, et ne pouvaient plus exister, que par le Bas-Rhin et la Basse-Meuse. S'ils avaient été battus dans leur camp de Park, Louvain, Malines, Anvers et Bruxelles n'auraient pû être soutenus, et la Flandre entière eût été la proie des Français.

Dans cet état M. le Prince d'Orange, qui voyait également la ruine de son parti dans l'une des deux pertes, (de Liège, ou de Louvain au commencement de la campagne) mais pourtant avec cette différence, que la perte de Liège ne se serait pas fait d'abord sentir avec autant d'éclat que celle de Louvain; et qui d'ailleurs par la jonction des deux armées à Gembloux, n'osait se commettre au sort d'une bataille, dont la perte aurait entraîné celle de toute la ligne; M. le Prince d'Orange, dis-je, prit donc le parti de séparer ses forces. Il se plaça, comme je l'ai dit, à Park, avec la plus grande partie de son armée, et mit dans le camp retranché de Liège un corps d'infanterie et de cavalerie, capable de résister assez de tems aux efforts des Français, (s'ils l'attaquaient) pour avoir celui de porter un nouveau secours aux troupes attaquées, en faisant marcher ce secours à couvert du Demer, et l'introduisant dans le camp retranché par l'autre côté de la Meuse.

Ce parti de soutenir Liège de cette manière, avait un grand inconvénient, comme je le ferai voir, lorsque je parlerai de la bataille de Neerwinde; pour faire marcher sûrement ce corps détaché, il fallait que le Prince d'Orange s'avançat lui-même avec toute son armée pour en protéger la marche; ainsi il s'éloignait de Louvain et de la Flandre, à quoi les Espagnols ne voulaient ni ne pouvaient consentir. Aussi ce Prince ne faisait-il entrevoir la possibilité de porter ce secours au camp

rétran-

rétranché de Liége, que pour faire sentir à M. de Luxembourg que toute entreprise contre ce point lui serait difficile à exécuter. Voilà quelle était la disposition des alliés; pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit de celle des Français, je remarquerai seulement que cette disposition devait bien plutôt favoriser l'exécution du projet de M. de Luxembourg, que le faire abandonner. Je m'arrêterai encore uniquement à mon sujet, qui est celui de la guerre défensive, et ferai voir que M. de Luxembourg par la seule supériorité de son génie sur M. le Prince d'Orange, sut demeurer maître de la campagne, pendant le cours de laquelle, il battit à Neerwinde l'armée des alliés, et prit Charleroi à la fin de la campagne; qu'ainsi, quoiqu'après le départ du Roi, il ne fut plus chargé que d'une guerre défensive, ce savant capitaine ne laissa pas de prendre sur son adversaire les tems heureux, qui lui procurerent ces avantages considérables.

Voici quels furent les mouvemens judicieux de M. de Luxembourg, pour parvenir à changer la constitution de la guerre.

Aussitôt après le départ de Louis XIV, il prit le camp de Meldert, séparé de celui des ennemis à Park, par les bois de Meerdal. Par cet emplacement, il avait l'armée de M. le Prince d'Orange en tête, et les troupes, qui étaient dans Liége, derrière lui. Ces troupes n'osaient pas quitter leur camp retranché, pour venir joindre M. le Prince d'Oran-

d'Orange, même en se couvrant du Demer dans leur marche, et cela par deux raisons, l'une, qu'elles ne pouvaient quitter Liège, sans laisser aux Français la possibilité de s'en emparer, avant que M. le Prince d'Orange pût s'y opposer; l'autre, que ces troupes pouvaient courir un grand risque dans leur marche derrière le Demer, dont M. de Luxembourg était fort *proche*; M. le Prince d'Orange lui-même n'osant quitter le camp de Park, pour favoriser cette jonction, parceque par ce mouvement il découvrait Louvain. Ainsi tant qu'il fut possible à M. de Luxembourg de subsister dans son camp de Meldert, il se trouva, par ce poste, supérieur et maître de la campagne, malgré que son armée fut très-inférieure aux forces de M. le Prince d'Orange, si celui-ci avait pû les rassembler.

Quoique M. de Luxembourg par cette seule situation fut parvenu à changer la constitution de la guerre, ce beau début ne le satisfaisait point encore, et voici ce qu'il fit pour parvenir à l'offensive, et pour combattre son ennemi avec tous les avantages nécessaires pour assûrer ses succès. Il ne jugea pas devoir entreprendre de combattre M. le Prince d'Orange, qu'il n'eut encore diminué ses forces déjà séparées. De la manière dont ce Prince était placé à Park, M. de Luxembourg ne pouvait pas entreprendre, ni sur ses convois, ni sur ses fourrages; il fallut donc, pour parvenir à ses fins, qu'il trouvât le moyen de se procurer sur l'ennemi

un

un avantage plus décisif, que celui de lui enlever un convoi, ou battre un grand fourrage. Pour cela, il jugea qu'il fallait donner des inquiétudes à M. le Prince d'Orange pour le camp retranché de Liège. Il fit rapprocher de Namur et de lui le Marquis d'Harcourt, qui avec un petit corps de cavalerie couvrait le pays de Luxembourg et la Basse-Meuse; il fit remuer dans Namur beaucoup de canons, de munitions de guerre, d'outils, et fit cuire beaucoup de pain dans cette place; après quoi il quitta le camp de Meldert, et vint avec toute son armée à portée de Liège, dont il alla reconnaître les retranchemens, et fit même faire une grande quantité de fascines, comme s'il avait voulu s'en servir à l'attaque des retranchemens.

M. le Prince d'Orange, à qui tous les mouvmens, qui se faisaient dans Namur, étaient connus, crut qu'effectivement M. de Luxembourg voulait attaquer le camp retranché de Liège. Il quitta son camp de Parck pour suivre M. de Luxembourg, et se mettre à portée de faire encore entrer des troupes dans le camp de Liège, en faisant marcher ce renfort à couvert du Demer. M. de Luxembourg informé de la marche de l'ennemi, pour s'approcher de lui et de son détachement pour Liège, régla ses mouvemens devant cette place, de manière à laisser M. le Prince d'Orange s'affaiblir de ce nouveau détachement, avant que de mettre son dessein de combattre à exécution.

M.

M. le Prince d'Orange, qui se sentait fort supérieur en troupes à M. de Luxembourg, content d'avoir fait entrer de nouvelles troupes dans le camp retranché de Liège, se tenait avec tout le reste de son armée, sa droite à la Gheete, sa gauche à Rumpsdorp, le long du ruisseau de Landen, le village de Neerwinden à sa tête. Il détacha même encore M. le Duc de Wirtemberg avec un corps de 10 ou 12000 hommes, pour aller forcer les lignes de Courtrai, parcequ'il ne croyait pas possible que M. de Luxembourg pût le venir attaquer dans le poste, qu'il s'était choisi.

M. de Luxembourg content des mouvemens, que M. le Prince d'Orange fier de sa supériorité venait de faire, ne songea qu'à le rassurer encore mieux dans son camp de Neerwinde, où il se croyait en sûreté, et où M. de Luxembourg avait pourtant résolu de l'aller combattre. Il feignit pour cet effet d'avoir conçu une inquiétude extrême pour les châtellenies de Flandre, et fit marcher à midi toute la seconde ligne de son armée, avec des ordres publics de faire toute la diligence possible pour secourir ces châtellenies, et des ordres secrets aux troupes détachées de faire halte en un lieu marqué; dès que la nuit fut venue, il marcha à l'ennemi avec tout le reste de l'armée. Il le trouva tranquille dans son camp, parcequ'il croyait M. de Luxembourg occupé, à son entreprise de Liège, et affaibli même d'une partie de son armée, qu'il avait vu marcher vers la Flandre. Un orage terri-

terrible survenu dans le moment que l'armée française se mettait en marche, l'appésantit si fort, qu'elle ne put arriver assez-tôt pour combattre ce même jour; il fallut attendre au lendemain, pour donner la bataille.

Ce récit n'a été détaillé avec toutes ses circonstances, que pour rendre sensible ce que j'ai avancé, que la conduite d'une guerre défensive résidait toute entière dans l'esprit et la capacité du Général, qui en était chargé, dont la supériorité de génie pouvait souvent faire changer la constitution de cette espèce de guerre, toujours dangereuse à soutenir. Si M. de Luxembourg avait été de ces génies ordinaires, et qu'il n'eut pas été plus habile, que M. le Prince d'Orange, la campagne de Flandre aurait été aussi désavantageuse pour les Français, que le fut celle d'Allemagne. Le gain de la bataille de Neerwinde fut si effectif, qu'il procura la supériorité entière à l'armée française pour le reste de la campagne: de manière qu'à la fin de Septembre elle forma le siège de Charleroi, dont elle s'empara; après elle pût encore empêcher M. le Prince d'Orange de s'emparer de Courtrai, et vécut enfin aux dépens des ennemis jusqu'au tems des quartiers d'hiver.

Voici quelles furent les fautes, qui firent perdre à M. le Prince d'Orange les avantages de sa supériorité. La première fut, après le départ de Louis XIV, et celui de M. le Dauphin avec son armée

armée pour l'Allemagne, de n'être pas sorti de son camp de Park, et de n'avoir pas empêché M. de Luxembourg de prendre celui de Meldert. Cette négligence fut cause, qu'il ne pût sortir de son camp de Park, tant que M. de Luxembourg fut à Meldert, et qu'il ne pût se faire joindre par les troupes, qui étaient à Liège, crainte que le Général Français ne s'emparât de cette ville, s'il la laissait sans une puissante protection. Ainsi il manqua l'occasion de se donner sur M. de Luxembourg la supériorité qu'il aurait eue, si ses forces eussent été ensemble. La seconde fut celle d'avoir pris toutes les démonstrations de M. de Luxembourg sur Liège pour un dessein certain, et de s'être déplacé avant que ce Général eut effectivement formé l'attaque de Liège. La troisième, d'avoir trop promptement détaché M. de Wirtemberg, pour aller en Flandre, dans la supposition qu'il aurait le tems d'exécuter cette entreprise, pendant que M. de Luxembourg serait occupé à Liège. La quatrième, qui mit M. de Luxembourg en état de profiter des trois premières, fut celle de s'être tenu à portée d'une action générale, après s'être affaibli par les détachemens pour Liège, et pour la Flandre. Enfin la cinquième, sans laquelle M. de Luxembourg n'aurait encore que faiblement réussi dans son dessein de changer la constitution de la guerre, et n'aurait pû parvenir tout au plus même qu'à faire une guerre égale, et sans avantage le reste de la campagne, fut celle de croire qu'ayant eu le tems de retrancher le front de son camp, dont les

ailes

ailes étaient couvertes par la Gheete et le ruisseau de Landen, M. de Luxembourg, dont l'infanterie n'avait pû arriver que la nuit, (quoiqu'il fut arrivé avec sa cavalerie à deux heures après minuit à vue du camp ennemi) se désisterait du désir de le combattre, lorsque le lendemain matin il verrait le front du camp retranché, comme il le fut pendant la nuit. Si même M. le Prince d'Orange, sans prendre trop de confiance dans la bonté apparente de son poste, eût voulu éviter une action décisive dans une conjoncture, où les détachemens, qu'il avait faits, la lui devaient prudemment faire éviter; et s'il se fut servi de la nuit pour faire passer la Gheete à son armée, et mettre cette rivière devant lui, il est certain que tous les mouvemens, que M. de Luxembourg avait faits pour combattre M. le Prince d'Orange avec avantage, ne lui auraient été d'aucune utilité, puisqu'il fallait gagner une bataille pour assûrer son offensive. En outre, M. le Prince d'Orange, en se couvrant de la Gheete et évitant de combattre, se procurait le moyen infaillible de rejoindre toutes ses forces, et de se conserver, par-là, la supériorité sur M. de Luxembourg. Exemple, qui prouve combien une première faute faite devant un Général expérimenté, conduit aisément à toutes les autres, et jusqu'à celle qui décide de la campagne.

Dans l'année 1692, M. le Maréchal de Lorges commandait en Allemagne. Il n'était chargé que de conserver l'Alsace et ses places, et de vivre autant

tant qu'il lui serait possible aux dépens des ennemis. Cette conduite était celle d'une guerre défensive; mais elle ne lui liait pas les mains pour se procurer une entière supériorité sur ses ennemis, sans se commettre à une action, dont l'événement pût être douteux. Cependant dans le cours de cette campagne, il laissa échapper trois occasions de changer en offensive la guerre défensive, dont il était chargé.

Voici quelles furent ces trois occasions, qui lui furent présentées, sans qu'il sut les saisir.

Après avoir ouvert la campagne auprès de Mayence, et avoir consommé les fourrages du voisinage de cette place, ce Général était revenu à Altzey dans le Palatinat. Les ennemis étaient séparés en deux corps. Celui, qui était commandé par M. le Landgrave de Hesse, était près de Mayence, et de l'autre côté du Rhin; le second etait du côté du Bas-Necker, aussi au de-là du Rhin.

Dès que M. le Maréchal de Lorges eut quitté le voisinage de Mayence, M. le Landgrave, dont le corps de troupes était de 11 à 12000 hommes, passa le Rhin à Mayence, et remontant ce fleuve, vint attaquer les tours de Worms, où il y avoit un poste de 200 hommes, qui soutinrent une canonade, de sorte que ce bruit ayant averti l'armée française elle marcha au secours des tours attaquées, et arriva de fort bonne heure, et toute entière, à portée

du

du camp de M. le Landgrave. Ce Prince s'était si mal posté, et son camp était si peu soutenable, que l'armée française pouvait se trouver en bataille sur une hauteur, qui le dominait précisément, et accabler ainsi cette armée campée entre la hauteur et le Rhin, sans pont sur ce fleuve pour sa retraite. Cependant M. le Ml. de Lorges, quoique fort brave homme de sa personne, mais d'un génie fort borné pour la guerre, ne voulut jamais que l'armée, encore hors de la portée de l'ennemi, passât sur 2 ou 3 colonnes un petit ruisseau, qu'il fallait traverser pour se placer avant l'ennemi sur la hauteur, qui plongeait son camp. Il voulut, que l'armée allât prendre la tête du ruisseau pour s'y mettre en bataille, et marcher à l'ennemi. Ce détour consomma le reste du jour; le lendemain ne fut pas mieux employé, et donna le tems à M. le Landgrave de reconnaître le danger qu'il avait courru, et de se mettre hors de la portée de l'armée francaise.

Si M. le Ml. de Lorges, quoique simplement chargé d'une guerre défensive en Allemagne, avait dans cette occasion détruit le corps commandé par M. le Landgrave, ce qu'il fut le maître de faire avec une supériorité qui ne pouvait pas le faire douter du succès; il est constant que sans périr pour les affaires, il aurait changé la constitution de la guerre, et même sans s'engager à entreprendre dans la suite, il aurait conservé le reste de la campagne sa supériorité.

La seconde occasion dans laquelle M. le Ml. de Lorges manqua de se donner encore une entière supériorité sur les ennemis, et à faire, sans se commettre, changer la constitution de la guerre, défensive, fut celle-ci.

Quelque tems après, les ennemis dans le dessein de faire un pont sur le Rhin à l'isle de Sandhoven, pour passer dans le Palatinat, porterent toute leur armée près de l'embouchure du Necker. M. le Ml. de Lorges avait détaché un petit corps de 9 bataillons et de quelques escadrons, qui campaient à Altrip, pour observer les mouvemens de l'ennemi; et sous le prétexte de la commodité des fourrages, il s'était avec le reste de son armée éloigné de 9 lieues de ce corps détaché. Ce corps, par sa faiblesse et son éloignement, ne pouvait empêcher que toute l'armée ennemie ne fit un pont, et ne passât ensuite cette rivière.

M. de Feuquiere commandait ce corps et avait continuellement donné avis au Ml. de Lorges de la construction de ce pont, de sa perfection, et du passage de l'armée ennemie. Cependant il ne reçut d'ordres de M. le Ml. de Lorges, que dans le tems que la tête de l'armée ennemie arrivait au Landwehr de Spire. Cet ordre portait, qu'il devait se retirer à à Philipsbourg; ce qui ne pouvait s'exécuter sans séparer l'armée du Roi en deux, et laisser l'ennemi maître d'entrer en Alsace. M. de Feuquiere se mit pourtant en devoir d'exécuter ponc-

tuelle-

tuellement cet ordre; mais la vivacité de l'ennemi à entrer dans le Landwehr de Spire, le força à se porter sur le bord d'une branche du Speyerbach, qu'il disputa assez de tems à l'ennemi pour pouvoir être soutenu avant que d'être forcé; toute l'armée française eut donc le tems d'arriver au Speyerbach, et de se former devant ce ruisseau. Toute celle des ennemis était entrée dans le Landwehr, d'où elle ne pouvait resortir que par deux issues. Tout le monde sait comme les Landwerhs sont faits. Pour combattre l'ennemi avec un succès indubitable, il ne fallait que de l'attention sur un mouvement qu'il ne pouvait dérober à la vue; et se préparer des passages sur le ruisseau, dont on était maître. Cependant quelques remontrances que l'on pût faire à M. le Ml. de Lorges, il laissa tranquillement resortir cette armée du Landwehr par la même issue, par où elle y était entrée. Ainsi dans cette seconde occasion, ce Général négligea encore de faire changer la constitution de la guerre, sans pourtant se commettre à une action douteuse; et il s'attacha scrupuleusement à une défensive trop restreinte, pour profiter des fautes de son ennemi.

Venons à la troisième occasion de cette campagne, dans laquelle M. le Ml. Lorges ne voulût pas se donner la supériorité sur les ennemis, et de bons quartiers d'hivàr à leurs dépens. Sur la fin de la campagne, l'armée française alla vivre dans la plaine d'Ettlingen, après avoir obligé l'armée ennemie à quitter Hagenbach, où elle avait

fait

Le pays que l'on veut défendre a-t-il des places fortes, on y jette de bonnes garnisons, et tout ce qui est nécessaire pour contribuer à une défense opiniâtre? Il ne faut point épargner le plat pays, mais en enlever tous les grains, toutes les subsistances, tous les bestiaux, les jeter dans les villes, ou les traîner à la suite de l'armée pour ôter à l'ennemi tous les moyens de subsistance. Les camps volans sont ici de la plus grande utilité; si l'on sait les employer avec intelligence, on interceptera les convois de l'ennemi, on inquiétera ses derrières, ses magasins, ses fourrages; on alarmera ses avantpostes, et l'on se procurera les moyens de marcher au secours de la place attaquée.

Si le pays est de chicane, montueux, ou traversé par de larges rivières, l'on cherche les moyens les plus efficaces de tenir tête à l'ennemi, de lui couper ses subsistances et ses communications. De tels pays sont très-avantageux, et quelque faible que l'on soit, il faut toujours y être sur l'offensive. Le premier soin est d'assûrer ses communications, et tout le long de la frontière se choisir des postes, où l'art et la nature réunis mettent à l'abri de toute insulte. Le choix de ses postes déterminé, on cherche à enlever à l'ennemi tout moyen de subsistances; on rassemble les fourrages, les vivres, les bestiaux dans les places, que l'on pense pouvoir conserver; et l'on détruit tout ce que l'on ne peut emporter. Dans les endroits de la frontière, qui offrent le plus de facilité à l'ennemi pour pénétrer, on occupe et fortifie des

postes

postes et des châteaux, que l'on met à l'abri du coup de main, et qui demandent au moins une espèce d'attaque en règle. Les officiers, qui y commandent, reçoivent ordre de s'y défendre jusqu'au dernier homme. On lie cette ligne de défense par des camps volans, qui doivent sans cesse observer et inquiéter l'ennemi. Mais si celui-ci voulait, masquant tous ses postes, s'avancer à travers pour se porter sur les flancs de votre position principale, il faudrait, comme nous l'avons déja dit (à l'article de la stricte défensive,) chercher à repousser l'ennemi par une action de vigueur: ou bien si la disproportion du nombre était trop forte se retirer sur une autre position reconnue d'avance, et dont le terrein environnant serait contraire à l'arme dans laquelle l'ennemi aurait la supériorité; ou tout-à-fait défavorable au développement de ses forces.

Si l'ennemi persiste à avancer, on le fatigue par des escarmouches continuelles, qui à la longue doivent se terminer à son désavantage. On defend vivement certains passages; on en laisse d'autres tres-dégarnis, surtout quand ils peuvent conduire l'ennemi dans des positions peu avantageuses. Souvent l'armée se partage en corps, comme si elle voulait défendre tous les débouchés; si l'ennemi se partage, on rassemble subitement plusieurs corps, et l'on attaque les siens en détail. Enfin la dernière ressource est d'armer les paysans et d'augmenter ainsi la somme de ses moyens défensifs. Cette méthode défensive est aussi active qu'inquiétante pour l'ennemi;

nemi; les armées les plus victorieuses trouvent par-là leur ruine au milieu même de leurs succès. Mais ce moyen peut être sujet à de grands inconvénients politiques, indépendament de la plus grande somme de maux, qu'il accumule sur les pays théatres de la guerre. Car l'ennemi n'a plus de ressources que le fer et le feu pour en imposer aux campagnes; les dévastations doivent assurer ses mouvemens à travers des pays, dont il est forcé de faire des déserts.

En étudiant, d'après ces principes, les mouvemens défensifs du général Dumourier en 1792, ceux de l'armée du nord en 1794; les belles campagnes de Maſſena dans la Suisse et le pays de Gênes, en 1799 et 1800; y ajoutant diverses manoeuvres brillantes de l'Archiduc Charles *); on aura le cours le plus complet des régles de la guerre défensive sous ses divers aspects.

Comme il arrive souvent, qu'un Prince a la guerre à soutenir de plus d'un côté de ses états, et qu'il ne se trouve pourtant pas partout réduit à la nécessité de la défensive; il me parait utile de dire

*) Avec quel empressement je saisis cette occasion de rendre hommage à la valeur et aux talents de S. A. R. l'archiduc Charles. Combien l'Autriche n'aura-t-elle pas à se repentir d'avoir entravé sa bonne volonté; si l'on eut secondé ses efforts, il est à présumer que les victoires des Français n'auroient été, ni si rapides, ni si fréquentes.

dire ici un mot de cette nature de guerre défensive, qui l'est par choix d'un côté, pendant que dans les autres pays, on agit offensivement.

Un plan aussi compliqué demande bien des attentions, et des calculs. Le côté de la défensive doit être caché à l'ennemi, autant qu'il est possible. Il ne faut pas le lui laisser pénétrer assez-tôt, pour qu'il ait le tems de s'y préparer à une guerre offensive, qu'il serait le maître de ne commencer que lorsqu'il le jugerait convenable, pour troubler le plan de la campagne du côté, que l'on aurait projetté l'offensive. Et cela, parcequ'il rendrait aisément la campagne désavantageuse par tout, par la nécessité où l'on se trouverait de se dégarnir de troupes dans le pays, où l'on aurait résolu d'être le plus en force; que le tems qu'il faudrait que les troupes employassent en marches, pour soutenir le pays fortement attaqué, étant pris sur celui de l'action, il se trouverait qu'on aurait perdu celui d'agir offensivement du côté, où l'on avait résolu de le faire; et que les troupes arriveraient trop tard, et fatiguées dans le pays, où l'on aurait résolu de rester sur la défensive.

„Ainsi donc je tiens que le projet de cette „espèce de guerre mérite autant de réflexions et „de capacité qu'aucune autre, par l'attention qu'il „faut avoir à bien examiner tout ce que l'ennemi „peut entreprendre, et de quelle conséquence pour „la suite de la guerre pouvent être ses entreprises,

avant

„avant que de se porter par choix à cette nature „de défensive, qui tout au moins peut troubler „tout le projet formé pour la campagne. Cette „espèce de guerre défensive par choix, ne se doit „jamais faire que du côté où l'on est sûr de ré„duire l'ennemi à passer une rivière difficile, ou „un pays serré et coupé de défilés, pour pouvoir „pénétrer dans le pays; et lorsque l'on a sur cette „rivière une place forte et bien munie, que l'on „saura être un objet indispensable, par l'attaque „de laquelle il faudra que l'ennemi commence, et „devant laquelle on pourra présumer qu'il perdra „un tems assez considérable, pour avoir celui de „la secourir ou de le combattre. Car quand le „pays ne sera pas ainsi constitué, qu'il sera dé„garni de places fortes et ouvert, et que l'ennemi „y pourra entrer par où il lui plaira, il est certain „que cette guerre défensive par choix, sera tou„jours fort périlleuse pour le Prince, et fort difficile „à soutenir au Général, qui en sera chargé avec „un corps inférieur à celui de l'ennemi" *).

Je crois ne pouvoir mieux terminer ce chapitre qu'en y ajoutant le plan raisonné de la défensive-offensive de la Prusse **) lors de cette guerre à jamais mémo-

*) Feuquiere, Tom. 2.

**) Tout ce morceau est tiré des pensées sur la tactique et la stratégique par M. le Marquis de Silva pag. 309, à 316; il m'a paru d'autant plus intéressant que S. A. R. Mr.

mémorable de l'année 1756; où peut-on puiser de meilleurs principes d'ensemble de dispositions défensives, que ceux posés par Fréderic second, son auguste frère le Prince Henri, et tous ces héros, qui ont combattu avec autant de gloire que de bonheur à la tête des légions Prussiennes.

Lorsque l'Europe vit cette formidable ligue de trois grands empires se former contre le Roi de Prusse, elle dût croire qu'il en serait d'abord accablé. En effet il me semble, que si ce monarque n'avait établi l'état de la guerre, que sur les principes d'une sagesse et d'une prévoyance commune, et si de plusieurs plans, qui se présentoient à sa vue, il n'eut pas choisi le seul, peut-être, qui convint à sa situation, il me semble dis-je, quelque beau que ce plan eut été d'ailleurs, qu'il aurait enfin nécessairement succombé. Il faudrait pouvoir l'entendre parler lui même, pour avoir une idée juste et complette de son projet. Mais au défaut de cela on peut, je pense, raisonner sur les faits, et déduire de l'exécution la mieux suivie et la plus constamment soutenue la grandeur et la singularité du dessein. C'est ainsi qu'on a jugé de ceux des plus habiles capitaines anciens et modernes, qui ne les ont pas dévoilés eux-mêmes. On n'imputera donc pas à témérité une semblable conduite dans un militaire, qui ne cherche qu'à s'instruire dans ces grands modèles.

Voici

Mr. le Prince Henri a souvent rendu justice au talent avec lequel l'auteur avait tracé cette esquisse.

Voici comment je présume que le Roi de Prusse a raisonné. Puisque je vois la plus grande partie de l'Europe conjurée contre moi, je dois m'attendre à être attaqué de tous les côtés par des forces considérables. Je sais bien qu'ordinairement ces grandes alliances ne font pas la guerre avec la même chaleur et la même unanimité qu'elles la déclarent; et je trouverai peut-être des ressources dans leur mésintelligence ou leur lenteur; mais il arrive aussi quelquefois que par esprit d'animosité, ou par d'autres motifs, on fait beaucoup plus que ce à quoi on s'est obligé, et dans ma situation j'ai autant lieu de craindre l'un, que d'espérer l'autre. Quoiqu'il en soit, il n'est pas douteux que je serai dès le commencemens investi de toutes parts, et sur des points fort éloignés, par mes ennemis. J'ai des états sur le Rhin, j'en ai sur le Pregel, et du Rhin au Pregel il y a plus de 300 lieues. Ces états d'ailleurs ne font pas corps avec mes autres états, qui ont aussi une assez grande étendue, et dont la situation n'est pas non plus fort avantageuse; car leur figure irrégulière, et la disproportion entre le gissement, le contour, et la distance de leurs frontières, donnent de grandes facilités à mes ennemis pour les entamer de plusieurs côtés différens. Si je veus donc tout garder, il me faudra une infinité de garnisons et de postes, et divisant ainsi mon armée elle sera bientôt réduite à rien. Mais c'est sur cette armée, la mieux disciplinée de l'Europe, que je dois fonder toutes mes espérances. Tant que j'aurai cette armée je serai presque sûr de battre mes ennemis partout où je les rencontre-

contrerai; et de me dédommager de la perte d'une partie de mes états par l'acquisition d'autres provinces beaucoup plus riches et plus considérables. Il ne faut donc affaiblir cette armée que le moins possible; et bien loin de vouloir défendre des pays si fort séparés, je ne puis pas même garder toutes les frontières de ceux, qui sont les plus proches, sans retomber dans le même inconvénient; c'est-à-dire, sans exposer mes forces ainsi divisées à être battues en détail. Il m'est donc, par conséquent une nécessité d'abandonner totalement certaines provinces; dans les autres je ne dois m'attacher qu'à occuper certains postes, à bien garnir certaines places, à être toujours maître de certaines rivières; et à faire usage de tous les moyens, qui peuvent assurer mes communications, et empêcher l'ennemi de s'établir et de subsister dans les cantons, où il aura pénetré. J'abandonnerai donc aux Français le Duché de Clèves, et je ne m'opiniâtrerai point à défendre contre les forces de la Russie mon royaume de Prusse. Les troupes, que j'y ai, se replieront, après une légère opposition, (faite seulement pour gagner du tems) sur la Poméranie, où elles me seront bien plus utiles, que si elles se laissoient accabler en Prusse par le nombre de leurs ennemis. Toute la lisière occidentale de la Poméranie depuis la mer jusqu'à la Warth, ce qui fait à peu près une étendue de 50 lieues, est un pays entièrement ouvert, et que l'ennemi pourra de même envahir très-facilement jusqu'à hauteur de Custrin, Stargard, et Colberg. Stargard même ne peut être un grand obstacle, et ne

saurait

saurait faire une longue résistance. D'ailleurs entre Stargard et Custrin, et entre Colberg et Stargard, il n'y a aucune place forte. On y trouve à la vérité des postes avantageux, mais il y faut une armée partagée en plusieurs corps pour les défendre, sans quoi on n'en pourra garder que quelques-uns, et l'ennemi pénétrera, et nous tournera par les autres. Il faut défendre Colberg, parceque c'est l'unique port que nous ayons sur cette côte de la Poméranie, et que sa réduction donnerait aux Russes de grandes facilités pour recevoir par mer des secours, mais il serait impossible de leur fermer entièrement le pays, qui est entre Colberg et Custrin. Il est donc évident que jusqu'à l'Oder on ne trouve point de ligne de frontière assurée pour couvrir l'Electorat, mais sur ce fleuve Stettin, Custrin et Francfort, me donnent les moyens de le défendre avec peu de troupes, si non des incursions, du moins des établissemens de l'ennemi; et ces places, avec celles de la Silésie, m'assurent tout le cours de ce fleuve, et par conséquent la communication entre la mer Baltique, la Poméranie, le Brandebourg, et la Silésie, tandis qu'elles empêchent celle des Russes avec les Suédois. Il est donc essentiel de les soutenir, et de rendre surtout le siége de Stettin difficile; mais il faut que de ce côté-là je me borne à cette défensive, afin de ne point affaiblir mon armée, et de pouvoir agir offensivement du côté de la Saxe et de la Bohême. Comme mon principe a toujours été, et doit être encore plus à-présent, de prévenir mes ennemis, de porter la guerre chez eux, et de les contraindre à en

payer

payer les frais, j'envahirai d'abord la Saxe avec cette puissante armée; et la Saxe me dédommagera amplement de la perte de la Prusse, et des autres pays, qu'on pourra m'enlever. Elle me fournira abondamment l'argent, les hommes, les vivres, les munitions, et toutes les ressources nécessaires pour la continuation de la guerre. Je m'en assûrerai la possession en occupant Wittenberg, place d'armes et dépôt principal sur la frontière, Torgau, Meissen, et Dresde. Le camp de Meissen sera, par sa situation avantageuse, comme le point central, qui dirigera et soutiendra tous les mouvemens et toutes les opérations, que j'exécuterai sur les rayons environnans. Je m'établirai si bien dans cette partie de la Saxe, qui s'etend depuis Freiberg jusqu'à Leipzig, (nommée le Erz-Gebirge), que de toute la guerre on ne pourra plus m'en déloger. Freiberg m'ouvrira ses mines, et Leipzig les trésors de son commerce. Par Wittenberg et Torgau j'aurai mes communications avec le Magdebourg, la Marche-Electorale, la Lusace, et la Silésie. La Thuringe, que j'aurai derrière, me fournira des recrues, des chevaux, et remplira mes magasins. Ayant une forte garnison dans Magdebourg, je serai toujours maître du cours de l'Elbe depuis la Bohême jusqu'à Hambourg; et je pourrai tirer parti de la Sprée, qui traverse l'Electorat et se jette dans ce fleuve. Mes communications seront libres et ouvertes avec le Holstein, le Meklembourg, et la mer Germanique. Les postes, que j'aurai sur la Saale, couvriront tout le pays, qui est entre l'Elbe et cette rivière, assureront mes magasin

sins et mes dépôts; et me donneront toutes les facilités d'étendre mes contributions. L'Oder me procurera en Silésie les mêmes avantages. Etant maître du cours de tous les fleuves et de toutes les rivières dans les pays, que j'ai intention de defendre, l'ennemi ne pourra jamais y faire aucun établissement solide, et il me sera facile au contraire de porter la guerre chez lui. Moyennant ces mesures, il me suffira d'avoir deux corps d'une certaine force en Poméranie, l'un contre les Russes, et l'autre contre les Suédois, pour couvrir les places, se porter partout où l'ennemi percera le long de la ligne de défense, éluder sa supériorité, et rendre ses entreprises inutiles, en lui coupant ses vivres, ses communications, et peut être sa retraite. Avec ma grande armée je tâcherai de faire la plus grande diligence pour pénétrer jusqu'au centre de la Bohème, avant que l'ennemi ait rassemblé assez de troupes pour s'y opposer. Je diviserai ses forces en lui donnant des jalousies par toutes les gorges, qui conduisent dans cette province. J'y déboucherai par la Saxe, la Lusace, et la Silésie à la fois, et je compasserai les mouvemens de ces différens corps de manière à couper les détachemens ennemis, enlever ou détruire leurs dépôts, surprendre leur armée, et la battre avant que ses Généraux ayent pû se reconnaître, et prendre de bons arrangemens défensifs. Si je réussis dans tout cela, et si je m'empare promptement de la Bohème, il ne me sera pas difficile de conquérir aussi la Moravie, qui reste comme enclavée entre ce royaume et la Silésie.

Mais

Mais cela dépend de la première campagne. Car si j'échoue, je ne m'opiniâtrai point à soutenir une guerre ruineuse en Bohème, qui est un pays de chicane, et aussi peu convenable à des troupes manoeuvrières comme les miennes, que propre à celles de l'ennemi, dont le système est de choisir toujours les camps les plus forts sur des hauteurs ou des montagnes, de n'engager aucune action dans la plaine, et de les réduire toutes à des affaires de poste. Je dois d'ailleurs m'attendre à être attaqué en Silésie, et attaqué peut être à la fois par les Autrichiens d'un côté, et par les Russes de l'autre. Je conviens qu'il est fâcheux d'avoir la guerre dans son propre pays, et cela est directement contraire à mes principes; mais chaque règle a ses exceptions, et dans ces circonstances j'aime encore mieux l'avoir en Silésie *), qu'en Saxe, parceque dans les plaines de Silésie, je suis presque sur

*) Voici ce que dit le Roi lui-même dans ses réflexions sur la guerre: „Tant que nous n'attirerons pas l'ennemi „dans les plaines, nous ne devons pas nous flatter de „remporter sur lui de grande avantages; mais dés que „nous pourrons le priver de ses montagnes, de ses fo„rêts, et des terreins coupés, dont il tire un si grand „parti, ses troupes ne pourront plus résister aux nô„tres. Mais ou trouverons ces plaines, me direz-vous? „sera-ce en Moravie, en Bohême, à Görlitz, à Zittau, „à Freyberg? Je vous répondrai que non; mais que ces „terreins se trouvent dans la basse-Silésie, et que l'ar„deur insatiable avec la quelle la cour de Vienne désire de

sur de battre les troupes peu manoeuvrières de mes ennemis, et que tant que je garderai la Saxe, on ne pourra m'enlever la Silésie, puisqu'on ne pourra jamais m'ôter les moyens de continuer la guerre. Je commencerai donc par établir d'abord la ligne de communication de cette province avec la Saxe par la Lusace, et avec l'Electorat par Francfort et Crossen: moyennant quoi je n'aurai pas besoin d'y avoir continuellement une armée trop nombreuse, car je serai à portée de la renforcer suivant l'exigeance des cas. Comme je connais d'ailleurs parfaitement, et beaucoup mieux que mes ennemis, toutes les positions avantageuses qu'on peut y prendre relativement aux circonstances, j'occuperai toujours celles, où je pourrai rompre par de petits mouvemens tous leurs projets, ou les forcer à combattre

„de conquérir le duché, l'engagera tôt ou tard à y envoyer „ses armées. C'est alors qu' obligés de quitter leurs pos„tes, la force de leur ordonnance et l'attirail important „de leur artillerie se réduiront à peu de chose. Ainsi „si au commencement d'une campagne les Autrichiens „entrent dans la plaine, leur témérité pourra entraîner „leur ruine; et dès-lors toutes les opérations des armées „Prussiennes, soit en Bohême, soit en Moravie, réus„siront sans peine. C'est un expédient facheux, me di„rez-vous, que d'attirer l'ennemi dans son propre pays, „J'en conviens; cependant c'est l'unique, parcequ'il n'a „pas plu à la nature de faire des plaines en Bohême et „en Moravie, mais de les charger de bois et de montag„nes. Il ne nous reste donc qu' à choisir le terrain „avantageux, sans nous embarrasser d'autre chose.

battre dans les lieux, qui me sont les plus favorables. Si par exemple, l'armée autrichienne est en Moravie, je n'ai qu'à occuper le camp de Neustadt, en mettant cette ville et la rivière en avant du front du camp. Supposé que l'ennemi veuille percer entre Ottomachau et Glatz, on n'a qu'à passer entre Neiss et Ziegenhals, et y prendre le camp avantageux, qu'on y trouve. Cette position le coupera de la Moravie. S'il marchait du côté de Cosel, on n'aurait qu'à se placer entre Troppau et Jaegerndorf, et on le couperait encore de ses convois. Supposé qu'il veuille pénétrer du côté de la Bohème, on a entre Liebau et Schoemberg un autre camp non moins avantageux, ni moins important, qui garantit toute la Basse-Silésie contre la Bohème. Il y en a aussi plusieurs de l'autre côté de l'Oder, dont on peut profiter contre les Russes, pour les empêcher d'entrer en Silésie; ou, s'ils y entrent, pour les couper de la Pologne d'où ils doivent nécessairement tirer toutes leurs subsistances. Mais de quelque côté que l'ennemi avance en Silésie, je tâcherai, pourvû que j'aie seulement un peu plus de la moitié du monde qu'il a, de l'attirer dans la plaine, parceque là je puis faire usage de mes manoeuvres, et que partout où je puis manoeuvrer, je suis sûr de le battre, malgré la supériorité du nombre. Je me servirai alors utilement de mon ordre oblique, moyennant lequel, si je suis repoussé, je ne puis jamais être totalement battu; et si je réussis, je peus également détruire mon ennemi. Les Autrichiens ont

coutu-

coutume de faire beaucoup de gros détachemens. Nos Généraux doivent se proposer de les ruiner l'un après l'autre, y marcher par conséquent en force, et les écraser. L'ennemi battu ainsi en détail sera réduit à la défensive; à force de circonspection il se tiendra rassemblé, et nous fournira les occasions d'entreprendre avec succès sur sa grande armée. Nous pourrons l'attaquer en marche, profiter de ses décampemens, l'engager des affaires d'arrière-garde, ou tomber sur une de ses ailes. Mais pour cela il faut l'attirer, je le répète, hors de ses postes avantageux, de ses pays coupés ou fourrés, de ses marécages, de ses forêts, de ses montagnes. Je sais, que les troupes autrichiennes se sont beaucoup perfectionnées depuis la dernière guerre; que leur artillerie est formidable; qu'elles seront presqu'invincibles dans les affaires de poste. Il faut donc tâcher de leur ôter, le plus qu'on peut, ces avantages de leur système, et que nos troupes n'ayent plus à combattre le terrain et l'artillerie, mais seulement d'autres troupes, qui, n'étant point rompues et stylées aux grands mouvemens, ne pourront jamais leur tenir tête toutes les fois qu'il s'agira de manoeuvrer.

On ne voudra certainement pas me contester, que le discours que je viens de faire tenir au Roi de Prusse, ne soit fondé sur les principes de ses dispositions et de sa tactique, et sur les faits de la guerre qu'il a soutenue contre cette grande ligue, qui semblait devoir l'accabler. On con-

vien-

viendra aussi sans peine que ses ennemis n'ont jamais bien connu son plan, et n'ont pas su former leurs projets de campagne en conséquence ni combiner leurs différentes opérations pour concourir à un but général, supposé qu'ils en ayent eû un. Quoiqu'il en soit, la cour de Vienne dût s'appercevoir que les plaines de Silésie lui étaient fatales, et qu'elle faisait de vains efforts pour reconquérir cette province, tant que le Roi était maître de la Saxe *).

*) La construction des trois places autrichiennes en Bohême, les lumières à-peu-près également répandues dans toutes les armées de l'Europe, nécessiteraient de tout autres calculs, en cas d'une nouvelle guerre. La Campagne de 1778 a prouvé combien les Généraux autrichiens avaient étudié leurs frontières. Outre des changemens indispensables dans le tracé du plan de campagne, il en faudrait relativement aux bagages et équipages de l'armée. Sans cela on serait exposé à voir les Autrichiens faire des mouvemens d'autant plus rapides, qu'ils ont mieux senti la nécessité de réduire les impédiments de leurs armées; et l'armée qui marchera le mieux et le plus vite, doit à la longue demeurer maîtresse de la campagne.

Conclusion.

Je termine ici mon introduction à l'étude de l'art de la guerre. J'ai examiné cette science dans toutes ses branches, et sous tous ses rapports. S'il y a quelques parties, que je n'ai pas approfondies, c'était crainte d'outre-passer les bornes, que je m'étais prescrites. D'ailleurs je veux que le travail, le tems, l'expérience, la critique, m'éclairent, et donnent plus d'autorité à mes opinions.

Quelle que soit la certitude des règles que nous nous sommes efforcé de poser dans tout le courant de ce volume; il faut bien se garder de croire qu'elles assurent toujours la réussite de toutes les opérations, qu'elles dirigeront. Il y a tant de hazards, et d'accidens imprévus qui arrivent à la guerre, que les meilleures combinaisons en sont souvent dérangées. Que de Généraux en ont été victimes, et ont été exposés à l'injustice des opinions des hommes, qui, jugeant assez généralement d'après l'événement, élévent des autels avec autant de précipitation, qu'ils les détruisent. Tel homme en commandant une armée, a été téméraire, il était heureux; il a réussi dans des opérations, où la nature de l'homme, les principes de la science n'a-

n'avaient point été consultés, on le déifie; sans examen, il est placé au rang des plus grands hommes de guerre. Tel autre, avec du talent, ayant tenté une opération, où il a tout calculé, tout prévu, tout préparé selon les règles, ne réussit pas, son courage, son honneur, trente, quarante ans de service, plusieurs années de victoires même sont effacées; on oublie tout, il a été battu, le public ne sait pas à quoi cela a pû tenir, n'importe, les gazettes annoncent sa défaite, il est condamné sans être entendu. Mais celui, qui a la conviction d'avoir fait son devoir, de n'avoir rien hasardé ou sacrifié à son ambition, qui a l'avantage de pouvoir avec sûreté, soit se retirer, soit passer à un autre mouvement, ou profiter d'une faute de l'ennemi, s'il n'a pas réussi, n'a rien exposé, le sentiment de sa conscience doit l'élever au-dessus de la vicissitude de l'opinion des hommes toujours injustes dans la plupart de leurs jugemens. Ecoutons le grand Frédéric, il ne peut qu'être intéressant de connaître ses idées sur un pareil sujet *).

„Ce serait un article bien long, si je voulais „traiter de tous les accidens, qui peuvent arriver à „un

*) Article XXIV, instruction militaire du Roi de Prusse.

„un Général dans la guerre. Je me retrancherai à „dire, qu'il y faut de l'adresse, et du bonheur. Les „Généraux sont plus à plaindre, qu'on ne pense. „Tout le monde les condamne, sans les entendre. „La gazette les expose au jugement du plus vil pu„blic. Entre plusieurs milliers de personnes, il n'y „en a peut-être pas une, qui sache conduire le moin„dre détachement. Je n'entreprendrai pas de parler „en faveur des Généraux, qui ont fait des fautes. „Je sacrifie même ma campagne de 1744, mais j'a„joute, qu'avec plusieurs fautes, j'ai fait quelques „bonnes expéditions, comme par exemple le siége „de Prague, la retraite et la défense de Kolin, et „encore la retraite en Silésie. Je ne les toucherai „plus. Je dirai seulement, qu'il y a des événemens „malheureux, contre lesquels ni la prévoyance hu„maine, ni des réflexions solides ne font rien."

„Comme je n'écris, que pour mes Généraux, „je n'alléguerai ici d'autres exemples, que ceux, qui „me sont arrivés. Lorsque nous fumes à Reichen„bach, j'avais formé le dessein de gagner la rivière „de la Neiss par une marche forcée, et de me met„tre entre la ville de ce nom, et l'armée du Géné„ral Neuperg, pour lui couper ses communications. „Toutes les dispositions furent faites pour cela, mais „il survint une grosse pluie, qui rendit les chemins „si impraticables, que notre avant-garde, menant „les pontons avec elle, ne put pas avancer. Pen„dant

„dant la marche de l'armée, il fit un brouillard si „épais, que les troupes, qui avaient été de garde „aux villages, s'égarerent, de sorte qu'elles ne pu„rent plus retrouver leurs régimens. Tout alla si „mal, qu'au lieu d'arriver le matin à quatre heures, „comme je l'avais projeté, on n'arriva qu'à midi. „Il ne fut plus alors question d'une marche forcée, „l'ennemi nous prévint, et détruisit mon projet."

„Si les maladies se mettent dans vos troupes „pendant vos opérations, elles vous meneront à la „défensive, comme il nous arriva en Bohême en „1741, à cause de la mauvaise nourriture, qu'on „avait fournie aux troupes."

„Si un Général vient de tomber malade, ou „qu'il soit tué à la tête d'un détachement d'impor„tance, plusieurs de vos mesures seront dérangées. „Car il faut de bonnes têtes et de bons Généraux, „qui ayent de la valeur, pour agir offensivement. „Le nombre en est petit, je n'en ai tout au plus que „3 ou 4 dans mon armée."

„Si malgré toutes vos précautions, l'ennemi „réussit à vous enlever quelque convoi, toutes vos „mesures seront encore dérangées, vos projets ren„versés ou suspendus."

„Si

„Si des raisons de guerre vous obligent de faire „avec l'armée des mouvemens en arrière, vos trou„pes en seront découragées. J'ai été assez heureux, „de n'en pas faire l'expérience avec toute mon ar„mée, mais j'ai remarqué à la bataille de Molwitz, „combien il faut de tems, pour rassurer un corps, „qui a été découragé. Ma cavalerie étoit alors telle„ment déchue qu'elle se croyoit menée à la boucherie; j'en fis de petits détachemens, pour l'aguerrir, „et la faire agir. Ce n'est que depuis la bataille de „Hohen-Friedberg, que commence l'époque, où „elle est devenue, ce qu'elle auroit du être, et ce „qu'elle est à présent."

„L'ennemi découvrant un espion d'importance, „que vous aurez dans son camp, vous perdrez la „boussole sur laquelle vous vous étiez orienté; et „vous n'apprendrez de ses mouvemens, que ceux „que vous verrez."

„La négligence des Officiers détachés pour re„connaître, peut vous mettre dans le dernier em„barras. Le Maréchal de Neuperg fut surpris de „cette manière, l'Officier des houssards, qu'on avoit „envoyé à la découverte, ayant négligé son devoir. „Nous fumes à lui sans qu'il en soupçonna la moin„dre chose. Un Officier du régiment de Ziethen fut „négligemment sa patrouille dans la nuit, où l'en„nemi

„nemi construisit ses ponts à Selmitz, nos équipa-
„ges furent surpris.“

„Vous apprendrez par ce que je viens de dire,
„qu'il ne faut jamais confier la sûreté de toute une
„armée à la vigilance d'un simple officier. Des af-
„faires d'une si grande conséquence ne doivent ja-
„mais dépendre d'un seul homme, ou d'un officier
„subalterne. Imprimez vous bien dans la mémoire,
„ce que j'ai dit à ce sujet dans l'article de la défense
„des rivières.“

„Les partis et les patrouilles détachés pour re-
„connaître, ne doivent être regardés que comme une
„précaution superflue; il ne faut jamais s'y fier,
„mais en prendre d'autres plus solides et plus
„sûres.“

„La trahison dans une armée est le plus grand
„malheur de tous. Le Prince Eugène fut l'année
„1733 trahi par le Général S..... que les Fran-
„çais avaient corrompu. Je perdis Cosel par la
„trahison d'un officier de la garnison, qui déserta
„chez l'ennemi, et l'y mena; il s'en suit enfin de
„tout ceci, qu'il ne faut jamais, même au milieu
„du bonheur, se fier à la fortune, ni devenir or-
„gueilleux dans les succès; mais songer toujours,
„que le peu que vous aurez d'esprit, et de prévo-

„yance

„yance n'est qu'un jeu du hasard et d'accidens im-
„prévus, par où il plait, à je ne sais quel dest-
„d'abaisser l'orgueil des hommes pleins de pré-
„somption."

Fin du quatrième et dernier Volume.

TABLE
DES MATIERES.

Le chiffre Romain désigne le Tome.
Le chiffre Arabe désigne la Page.

Abattis — retranchement. III. 852.
Abris fûrs contre les effets des armes. III. 351.
Action, ou la manière d'employer les règles pour combattre. IV. 293.
Aérostat, pour mettre le feu à un Magazin. III. 150.
Affaires de Postes. II. 245.
Aides, les signes par lesquelles le cheval est dirigé. II. 503.
Alignement de troupes. II. 365. 427.
— intérieur. II. 366.
— extérieur. *ibid.*
Allures de Cavalerie. II. 514.
Ame du Canon. II. 8. 18.
Angle de base. III. 18.
— de bastion. III. 16.
— du centre. III. 18.
— diminué. III. 19.
— de l'épaule. III. 16. 31.
— du flanc. *ibid.*
— flanquant. III. 18. 31.
— de gorge. III. 19.
— de mire. II. 27.
— du polygone. III. 18.
— de projection. II. 22.
— rentrant de la contre-escarpe. III. 16.
— saillant — — *ibid.*
Approvisionnement de balles à feu. III. 527.
— des canons et mortiers. III. 526.
— en Grenades et Cartouches à balles. *ibid.*
— de l'Infanterie. II. 215.
— des places. III. 507.

Ap-

Approvisionnement des poudres. III. 528.
— pour un siège. II. 217.
Appuyer les flancs. IV. 48.
Armées, mouvemens de deux armées, marchant l'une contre l'autre. IV. 153.
Armes à feu, leur invention. II. 2.
— — leur division. ibid.
— de jets. II. 347. not.
— de mains. ibid.
Armes offensives, leur emploi et direction. III. 3.
Arrêter le mouvement de l'ennemi. IV. 701.
Arrière-garde. IV. 90. 490.
Artillerie. II. 3. 894.
— son usage dans une campagne. II. 208.
— son approvisionnement pour un siège. II. 216.
— dans les camps retranchés. II. 238.
— son usage dans l'attaque de camps retranchés. II. 240.
— — — — de postes. II. 345.
— parc. II. 220.
— sa position la plus convenable. II. 220.
— son usage dans la guerre de campagne. II. 234.
— on la partage en quatre divisions. ibid.
— l'employer d'après l'investissement. II. 311.
— après la prise du chemin couvert. II. 322.
— son usage dans les sapes. II. 329.
— la disposition dans les ordres de marche. IV. 121.
— la division de réserve. IV. 122.
— — d'avant-garde. ibid.
Attaque des bourgs et villages. III. 1066.
— des camps retranchés. III. 1052.
— par le centre. IV. 207.
— d'un detachement d'Infanterie et Cavalerie. II. 670.
— — — dans un pays de plaine. II. 696.
— à la débandade de la cavalerie. II. 550.
— en échelon. II. 454. 468.
— — par le centre. II. 456.
— des deux ailes. IV. 208.
— de l'aile droite de l'armée française à Hoves. IV. 351.
— de la fortification de Campagne. III. 924.
— des fourageurs. II. 551.
— des fourrages. IV. 521.
— d'Infanterie des Postes. II. 660.
— en ligne. II. 453.
— des lignes de circonvallation. III. 1036.

Attaque des maisons. III. 1071.
— du mineur ennemi. III. 231.
— des places. II. 257.
— des petits retranchemens. III. 1053.
— des postes retranchés. III. 1060.
— générale des Quartiers d'une armée. IV. 322.
— des retranchemens. II. 237. III. 1021.
— souterraine. III. 360.
— des villes fermées. III. 1061.
Auteurs de l'art de la guerre. I. [illegible]
— anonymes. I. 80.
— des principaux systèmes pour fortifier les places. III. 263.
Avant-chemin-couvert. III. 90.
— — il n'est propre qu'à de grandes places. III. 93.
— — sa construction. III. 94.
— — son usage. ibid.
— fossé. III. 89.
— gardes. IV. 90. 482.
Axe du Canon. II. 22.
Axiomes de la fortification réunie à la Tactique. III. 1140.

Banquette. III. 21.
Barbettes. III. 33.
Bastion, capital de Coëhorn. III. 320.
— sa construction. III. 29.
— son flanc. ibid.
— ses faces. III. 30.
— son sommet. III. 32.
Bastion plat. III. 395.
— plein. III. 8.
— vide. III. 15.
Bataille. IV. 258. 763.
— dispositions préparatoires. IV. 265.
— — défensives. IV. 287.
— — offensives. IV. 281.
— entre deux armées ayant une rivière à dos. IV. 431.
— exemples de dispositions. IV. 433.
— pour l'éviter. IV. 262. 711.
— manière de la donner à l'ennemi. IV. 166.
— moyens d'obliger l'ennemi à combattre. IV. 263.
— ordres de bataille. IV. 158.

Bataille perdue. IV. 784.
— raisons déterminatives pour combattre. IV. 201.
— rangée. II. 234.
Bataillon directeur. II. 429.
— ses distances ou intervalles. II. 367.
— qui doit faire front au flanc. II. 375.
— la manière dont il peut former son ordre de bataille. II. 409.
— — — par quarts de conversion. II. 440.
— — — par déployement. II. 413.
— se met en colonne. II. 386.
Bâtardeaux. III. 40.
Batteries de brèche. II. 30. 291.
— leur construction. II. 92. 99. 104.
— de secondes batteries de Canon. II. 294.
— à barbette. II. 123.
— de Canons, leur position. II. 262.
— — — leur distance. II. 267.
— pour la défense des places. II. 306.
— leur construction. II. 307.
— des ouvrages collatéraux. II. 328.
Batterie de côtes. II. 127.
— directe. II. 102.
— d'écharpe. II. 103.
— d'enfilade. ibid.
— dans un terrain marécageux. II. 119.
— de mortiers. II. 125. 280.
— d'obusiers. II. 124. 280.
— dans les terrains pierreux. II. 118.
— à redans. II. 123.
— de revers. II. 103.
— sur un rocher nud. II. 117.
— des sapes. II. 131.
— de siège. II. 262.
— — sa construction. II. 279.
— — son emplacement. II. 268.
— — son nombre. II. 283.
— souterraine. III. 325.
Bâteaux. II. 144.
Bèches. II. 217.
Bélidor, Mr. II. 73.
Berme. III. 23.
Blindes. II. 97.
Blokhaus. III. 700. 709. 730.

Blocus d'une place. IV. 589.
Boëtes de fer-blanc. II. 44.
Bois et forêts. I. 118. III. 851.
Bombes pour les tirer avec des canons. II. 77.
— — — à ricochet. II. 75.
— pour les faire tomber sur un lieu donné. II. 64.
Bonnettes. III. 320.
Bonneville, Mr. de. III. 809.
Bouches à feu, des armes à grande portée. II. 3.
— — nécessaires dans une place. III. 524.
Boulets à globe de fer. II. 9.
— quand il reste en chemin. II. 25.
— de Bietry. II. 86.
— entouré de feutre. II. 51.
— les profondeurs, où il pénètre. II. 701. sq
— rouge. II. 36.
Bourgs, maniére de les retrancher. III. 910.
Bousmard. III. 86.
Brèches, leur defense par contremines. III. 245.
— pour résister à l'ouverture. III. 347.
Broglie, le Maréchal. IV. 234.
Bruyères. I. 119.
But en blanc. II. 21.

Caisse, sa grandeur. III. 252.
Caissons. II. 213.
Calibre. II. 10. 16.
Camouflet, le donner au mineur ennemi. III. 158.
Campagne, son matériel. IV. 622.
— projet de campagne où l'on trouve l'ennemi sur la défensive. IV. 658.
— des Français dans les Pays-bas. 1744. IV. 756.
— en l'année 1693. IV. 769.
— en l'année 1757. IV. 683.
— en l'année 1794. IV. 664.
Camps. I. 120.
Camp, ses qualités, dans une guerre défensive IV. 23
— — — — — offensive. IV. 34.
— son tracé. IV. 39.
— coupé par une grande rivière il ne faut le prendre. III. 8.
— étendue de terrain, qu'occupe une armée. IV. 7.
Campement, ses détails intérieurs. IV. 45.

Camper avec des rues. IV. 45.
— en ordre de bataille. ibid.
— sous la tente. IV. 7. sqq.
Canaux. I. 120.
Canon. II. 8.
— sa forme. II. 9. sq.
— sa charge. II. 11.
— de bataille. II. 31. 331.
— de parc. II. 210. 229.
— de régiment. II. 209.
— manières de le mettre hors de service. II.
Canonniers nécessaires dans une place. III. 317.
Cantonnemens. IV. 65.
— répartition des troupes dans les Cantons. IV. 73.
— dans un pays de montagnes. IV. 81.
Cantonnement en particulier. IV. 85.
Capitale. III. 17.
Caponnière. III. 319.
Carcasses. II. 78.
Cartes et plans de campagne. I. 155.
— — la manière de les lever. ibid.
Cartouches. II. 40.
— à grosses balles. II. 42.
— à petites balles. ibid.
— en carton. II. 46.
Casemattes. III. 86.
— petites. III. 137. 352.
Casernes, leur lavis. I. 153.
Cassel, la bataille de, IV. 287.
Castramétation, l'art de prendre les camps selon les terrains. IV. 7.
Cavalier. III. 34. 131.
— son défaut. III. 36.
Cavalerie. II. 503.
— sa formation en bataille. II. 538.
— — — à droite ou à gauche. II. 539.
— sa charge. II. 543.
— sa marche en bataille. II. 545.
— sa manière de combattre par la charge ou par le feu. II. 506.
— son passage du défilé en retraite. II. 536.
— sa vélocité des mouvemens. II. 507.
— s'avance pour le combat. II. 509.
— sa vitesse. II. 515.

Cavalerie et l'Infanterie rangées l'une à côté de l'autre. IV. 165.
Centre du polygone. III. 17.
Charles, l'Archiduc. IV. 788.
— XII. son passage de la Duna. IV. 393.
— Martel en bataille contre les Sarasins. IV. 176.
Charleroi. IV. 779.
Chambre de la mine. III. 165.
— du mortier. II. 57.
Changement de front. II. 435.
— leurs inconvéniens. II. 438.
— de position des grandes évolutions. II. 471.
— de front de Cavalerie. II. 556.
Charge de la cavalerie. II. 543.
— des fourneaux. III. 187. 190.
— du mortier. II. 58.
Chariots de munitions. IV. 128.
Chasse, un des exercices pour former le coup d'oeuil. I. 115.
Chasseurs, les armes. II. 489.
— leur service. II. 492.
— leur soutien de cavalerie. II. 494.
— — marche dans les bois. II. 497.
— — — avec de la cavalerie. II. 496.
— — — en plaine. II. 500.
— — — dans un village. II. 500.
— — — pour occuper une contrée montagneuse. II. 501.
— ils doivent arrêter les espions. II. 495.
Chassis des galleries des mines. III. 166. 176.
Châteaux, la manière de les fortifier. I. 121. III. 882.
Chaussées et digues, pour se retrancher. III. 864.
Chef de Sappe. II. 138.
Chemin. I. 121.
— couvert, son lavis. I. 152.
— — II. 311. III. 9. 43. 130.
— — sa largeur III. 45.
— des rondes. III. 21.
Chevalets. II. 176.
Cimetière, la manière de le retrancher. III. 875.
Cintre. III. 168.
Citadelles. III. 134.
— un retranchement intérieur. III. 139.
Climat. I. 122.
Clous vissés. II. 51.

Clovis contre Attila. IV. 176.
Cœhorn, son système de fortifier les places. III. 305.
Coffrage. III. 167. 173.
Coffres. III. 317.
Collin, la bataille. IV. 284.
Collines, la fortification passagére de celles. III. 856.
Colonne de l'Infanterie, sa formation. II. 386.
— ouverte. II. 391.
— serrée par la tête. II. 392.
— — par la queue. ibid.
— d'attaque, sa bonne proportion. II. 396.
— en avant et en arrière. II. 390.
— sur le centre. II. 389.
— sur la droite. ibid.
— sur le front. ibid.
— sur la gauche. ibid.
— pour manœuvrer à portée de l'ennemi. II. 399.
— de marche, quand elle rencontre des obstacles. II. 406.
— contre la cavalerie. II. 400.
— sa formation à l'armée française 1776. II. 402.
— son utilité. II. 403.
Colonnes, leurs directions. II. 367.
Cols et passages. I. 122.
Combattre, dispositions préparatoires. IV. 265.
— moyens d'obliger l'ennemi à combattre. IV. 263.
— raisons déterminatives pour combattre. IV. 261.
Commandement, la hauteur verticale d'un ouvrage. III. 10.
— d'enfilade. III. 11.
— de front. ibid.
— de revers. ibid.
— la distance des plans de défilement. III. 344.
Communications sures et durables pour les troupes et l'artillerie. III. 375.
Construction des batteries. II. 270.
— des ouvrages de campagne. III. 699.
Conti, son passage du Rhin 1745. IV. 427.
Contre-garde de Cœhorn. III. 310.
— monoeuvers. II. 404.
— marche. II. 434.
— — de tout le bataillon. II. 370.
— mines. III. 157.
— — employées à la défense des brèches. III. 2[illegible]
— — de doubles et triples étages de fourneaux. III. 160.

Courtes sarpe, III. 48. sq.
Contraindre à la retraite. IV. 761.
Contributions, moyens d'en préserver un pays. IV. 593.
— leur levée. IV. 595.
Conversion, la reformation de la ligne par quarts de conversion. II. 410.
— en arrière. II. 411.
— en avant. II. 412.
— pour faire front au flanc. II. 373.
— par hommes. ibid.
— par troupes. II. 374.
Conversions sur l'axe d'un corps rangé. II. 471.
Convois. IV. 523.
— leur attaque. IV. 530.
— leur enlèvement, sur les rivières. IV. 559.
Copier un plan. I. 155.
Cormontaigne, sa rectification du troisième système de Vauban. III. 217.
Corps de bataille. IV. 90.
— de la place. III. 7.
Côtes I. 123.
Couleurs, pour distinguer les parties. I. 146.
Coup d'oeuil, l'art de voir le pays militairement. I. 110.
— — moyens de se former au coup d'oeuil. III. 113.
Coupure du pont. II. 164.
Couronne de Landau. III. 105.
— d'Hinz à Thionville. ibid.
Courtine. III. 15.
Courte-faces. III. 76.
Creneaux. III. 67.
Crequi. IV. 93.
Cuirassiers. II. 565.
Culasse, la partie où se place la charge du Canon. II. 8.
Cunette ou cuvette, petit fossé. III. 50.

Daun, tourné dans son camp de Torgau. 1760. III. 17. IV. 330. 315.
Decagone. III. 530.
Défense de l'assiégé. III. 231.
— des contremines. III. 226.
— par des eaux et à sites variés. III. 486.
— d'une église. III. 686.
— de la fortification de campagne. III. 924.
— des frontières maritimes. III. 488.

Défense, des lignes, pour couvrir un pays. III. 924.
— — d'un camp retranché à ouvrages continens. III. 936.
— — à ouvrages détachés. III. 956.
— d'une maison, moulin, métairie. III. 979.
— des ouvrages. III. 365.
— chaque ouvrage se défendant lui-même. ibid.
— des pays plats. III. 467.
— des pays de hautes montagnes. III. 477.
— des pays couverts de bois. III. 480.
— des places. II. 303. III. 140. 155.
— des postes retranchés. III. 970.
— réciproque des ouvrages. III. 366.
— des redoutes. III. 968.
— des petits retranchemens. III. 962.
— successive des ouvrages. III. 369.
— des petites villes. III. 988.
— des villages et bourgs. III. 996.
Défilé, en retraite de cavalerie. II. 536.
Défilement. III. 343.
Défiles, manière de les défendre. I. 124. III. 871.
Démarcation physique des états. I. 94.
Demi-gorge. III. 17.
Demi-Lune. III. 8.
— son usage. III. 57. sqq.
— sa correction. III. 59. 69.
— simple. III. 70.
— composée. ibid.
— de Coëhorn. III. 309. 316.
Deployement de la colonne. II. 413. 445.
— en éventail. II. 414.
— à tiroir. II. 416.
— sa formation de pied ferme. II. 417.
— en marchant. II. 421.
— règle générale. II. 422.
Déserteurs. II. 558.
Dessin appartient à la topographie. I. 145.
Détachemens. II. 580.
— de Cavalerie. II. 594.
— pour harceler l'ennemi. IV. 495.
— des grands. IV. 480.
— d'Infanterie, dénués de Cavalerie. II. 646.
— leur prudence et conduite. ibid.
— quand ils entrent dans le pays ennemi. II. 646.

Dé-

Détachemens, pour attaquer les villes ou châteaux. II. 654.
— pour enlever des postes ennemis. II. 649.
— pour passer un fleuve. II. 655. 658.
— les précautions pour la retraite. II. 657.
— composites, leur conduite. II. 663.
— d'infanterie et de Dragons. II. 664.
— leur marche dans un pays de plaines coupé de rivières. II. 664.
— d'Infanterie et Cavalerie. II. 675.
— leur marche dans un pays de bois et de montagnes. II. 677.
— son attaque et sa retraite. II. 686.
— de Cavalerie et de Houssards, dans un pays de plaine. II. 690.
— sa marche. II. 691.
— son attaque. II. 696.
— sa retraite. II. 699.
— défensifs. II. 703.
— auprès d'un défilé. II. 715.
— dans ou devant un bois. II. 716.
— coupés du camps, où ils ont son corps. II. 717.
— de connaître et brûler les magasins de l'ennemi. IV. 495.
— en plaine. II. 710.
— auprès d'un pont. II. 715.
Digues, pour se retrancher. III. 864.
Directrice d'une embrasure. II. 100.
Disposition pour le combat. IV. 269.
— de méthode. IV. 160.
— de circonstance. IV. 161.
Dispositions parallèles défensives. IV. 182. 287.
— — offensives. IV. 180. 280.
Distance des batteries. II. 267.
— à laquelle on doit tirer à boulet, avec le canon de bataille. II. 31.
Diversions. IV. 704.
— leur emploi à la guerre défensive. IV. 709.
— — offensive. IV. 706.
— pour forcer à reculer. IV. 763.
Dodécagone et de polygone au dessus. III. 503.
Dragons. II. 567.
Drapeaux de bataillons. II. 430.
Dumouriez, ses mouvemens défensives 1792. IV. 788. IV. 768.
Durée des canons. II. 17.

Eaux, la défense des places par les eaux. III. 139.
Eblé, le Général. II. 41.
Echelle, pour déterminer la quantité de toises etc. I. 150.
Ecluses. III. 116.
— à double porte. III. 140.
Ecole de l'escadron. II. 516.
Ecrits sur l'art de la guerre. I. 47.
Effet des mines. III. 208.
Eglises, manière de les fortifier. III. 882.
Elasticité de la poudre. II. 14.
Elévation de l'âme de la pièce. II. 25.
Embrasures d'une batterie. II. 99. 107. 308.
Embuscades. II. 622.
Emplacement des batteries. II. 268.
— des forteresses. III. 409.
— des gros mortiers. II. 319.
— des ponts. II. 200.
Enclouer le canon. II. 49.
Endécagone. III. 530.
Enlèvement des convois. IV. 559.
— des couriers et des Généraux. II. 639.
— des fourageurs. II. 633.
— des postes ennemis. II. 628.
— de quartiers de cavalerie. II. 632.
— d'un trésor que l'on mène à l'ennemi. II. 636.
Ennéagone. III. 503.
Entonnoir de la mine. III. 165.
Entreprises de l'ennemi, *moyens* d'empêcher leur exécution. IV. 757.
— sur les forteresses. IV. 568.
— sur les magasins. II. 643.
— sur les ponts. II. 640.
Epaulement d'une batterie. II. 99.
Eptagone. III. 502.
Equipages, leur disposition dans la marche. IV. 128. 559.
— de ponts. II. 206.
Equitation. II. 512.
Escadron, son école. II. 516.
— sa formation. II. 517.
— sa marche. II. 518.
— — oblique. III. 523.
— sa marche en arrière. II. 525.
— son mouvement. II. 520.
— — par le flanc. II. 521.

Escarmouches. II. 617.
— pour fatiguer l'ennemi. IV. 788.
Escarpes. III. 23.
Escarpement, sa proportion contre l'escalade. III. 346.
Espions. II. 585.
Etangs. I. 124.
Etendue du front. III. 373.
Etrésillons. III. 168. 172.
Eugène, le Prince, sa retraite. IV. 329.
Events. III. 137.
Eviter une bataille. IV. 202.
Evolutions de l'Infanterie. II. 362.
— qu'un bataillon rangé en bataille peut faire sur la place. II. 370.
— de marche. II. 376.
— quand une ligne rencontre des obstacles. II. 378.
— dans une retraite. II. 379.
— les regles pour franchir les obstacles. II. 380.
— quand on trouve devant soi une forêt. II. 382.
— pour passer un défilé en retraite. II. 383.
— des formations. II. 409.
— pour faire passer les bataillons d'une ligne à travers. II. 465.
— — en avançant. ibid.
— — en arrière. II. 466.
— — grandes. II. 423. 471.
— de la Cavalerie. II. 527.
— grandes de la Cavalerie. II. 569.
Exagone. III. 501.
— royal du B. de Coëhorn. III. 307.
Fabius, consultant la nature du Terrain. I. 108.
Face basse. III. 316.
— de bastions. III. 15.
Fascines. II. 94.
Faciliter les operations des forces mobiles. III. 374.
Fatiguer l'ennemi par des escarmouches. IV. 787.
Fausse-braye. III. 25.
Fautes d'adversaire, un Général sait s'en prévaloir. IV. 786.
Faux-chassis. III. 167. 189.
Ferdinand, le Prince. IV. 233.
Feu de la courtine. III. 13.
— mettre le feu à une mine. III. 205.
Feux de batteries. II. 288.
— de l'Infanterie. II. 341.

Feux, leurs diverses espèces. II. 343.
— leurs differentes directions. ibid.
— de bataillon. II. 344.
— obliques et croisés. II. 348.
— de pelotons. II. 345.
— par rangs. II. 345.
— de sections. II. 344.
Feuquières. IV. 398.
Flachon de la Jaumarière. III. 150.
Flancs, la manière de les appuyer. III. 48.
— du bastion. III. 15.
Fossac, le General. III. 356.
Folard, le chevalier, ses dispositions pour passer une rivière. IV. 382.
Fontaines. I. 125.
Formation de la cavalerie en bataille. II. 538.
Forcer la ligne de défense de l'ennemi. IV. 691.
Forces mobiles. III. 374.
Forts et fortins. I. 125.
Forteresses, leur bon emplacement. III. 409.
Fortification l'ancienne. III. 4.
— naturelle et artificielle. III. 4.
— régulière. III. 5. 386.
— durable. III. 5.
— fichante. III. 10.
— passagère ou de campagne. III. 664.
— ses règles. III. 663.
— son tracé. III. 663. 687.
— sa construction. III. 681.
— son application au terrain. III. 338. 817.
— nombre nécessaire de matériaux. III. 685.
— provisionelle. III. 6.
— des petits retranchemens. III. 817.
— rasante. III. 10.
— composé. III. 83.
— moyens pour l'augmenter par la force des places. III. 83.
— moyens externes. III. 88.
— des pays couverts de bois et coupés par des eaux. III. 486.
— son emploi pour la défense.
— des frontières maritimes. III. 488.
— des pays de hautes montagnes. III. 477.
— des pays plats. III. 467.

Fortification, systèmes III. 257.
— division des systèmes. III. 259. 261.
— méthode Italienne, Espagnole, Hollandoise et Françoise. III. 260.
Fossé. I. 151. III. 8.
— sa largeur. III. 42.
— défense contre le passage du fossé. III. 350.
Fossés secs ou pleins d'eau. III. 39.
Fouet, tirer le canon à plein fouet. II. 32.
Fougasse, poudre pour la charger. III. 251.
Fourneau de la mine. III. 163.
Fourrages au vert. IV. 501.
— au sec. IV. 517.
— le calcul des rations de fourrage. IV. 505.
— attaque des fourrages. IV. 521.
Fourrageur, l'attaque de la Cavalerie en fourrageurs. II. 548.
Fours à reverbère. II. 39.
Fraction de l'escadron. II. 516.
Fraises du rempart. III. 23.
Français, leurs escadrons. II. 511.
— leurs manoeuvres. II. 482.
— leur nouvelle tactique. II. 477.
Frapper l'ennemi sans courir risque de l'être. III. 363.
Frédéric II. roi de prusse. IV. 164.
Freyberg, la bataille de. IV. 165.
Front, au flanc. II. 373.
— à la queue. II. 379.
— du camp, manière de le couvrir. IV. 53.
Frontière ancienne de la France. I. 99.
Frontières, leur force absolue et relative. I. 98.
Fusée, pour communiquer le feu à la poudre, dont la bombe est chargée. II. 61.

Gabions. II. 95. 118.
Galerie de contre-mines. II. 183. 216.
— de contrescarpe. III. 217.
— crenelée de contrescarpe. III. 138.
— de communication. III. 218.
— d'écoute. ibid.
— d'enveloppe. ibid.
— magistrale de contrescarpe. III. 130.
— meurtrière. III. 217.
— des mines. III. 165.
Galiote. II. 55.

Galop, l'allure d'action et de choc. II. 515.
Gargousse. II. 13.
Garnison nécessaire à la défense d'une place. III. 529.
Gazonnage en gazons, sa dimension. III. 682.
Générale, de l'artillerie. II. 2. 18.
Genouillere d'une batterie. II. 100.
Géographie, son étude. I. 87.
Géometrie. I. 115.
Gerbes d'eau. III. 151.
Gîtes. II. 112.
Glacis. I. 152. III. 10. 17.
Globes de compression. III. 161.
— — leur emploi. III. [illegible]
Gorges, la manière de les [illegible]. III. 871.
Grands ouvrages extérieurs dans la fortification. III. 101.
Grenades, charger le mortier avec de petites grenades. II. 78.
— de rempart. II. 86.
— à main. ibid.
Guerre défensive. IV. 725. 786.
— purement défensive. IV. 727.
— défensive-offensive. IV. 758. 765.
— defensive après une bataille perdue. IV. 786.
— — — la prise d'une place. IV. 788.
— — — que l'ennemi est entré dans votre pays. IV. 790.
— de montagne. II. 253.
— offensive. IV. 646.
— — plan de g. o. en supposant l'ennemi prévenu. IV. 647.
— — en manquant de la supériorité du nombre. IV. 755.
— petite. II. 578.
— souterraine. III. 159.
Gués. I. 125.
Guides. II. 590.
Gustave et Nassau les restaurateurs de l'art militaire en Europe. IV. 89.
Gustave Adolphe son passage du Lech. IV. 399.

Habileté du Général. IV. 753.
Hameaux. I. 127.
[illegible]. II. 19.
Haquets. II. 142.

Harceler l'ennemi. IV. 495.
Haubitz. II. 81.
Hausse. II. 26.
Hauteurs, pour les occuper. III. 856.
Hayes. I. 125.
Henri, le Prince. IV. 165. 207. 694.
— son passage de la Mulde. IV. 402.
— son expedition contre les dépôts Autrich. 1759. IV. 659.
— son plan du camp de Strehla. 1759. III. 831.
— son campement 1778. IV. 49.
— son expédition 1759. IV. 67.
Heurtoir. II. 101. 103.
Histoire, le livre de l'expérience. I. 91.
Hochkirchen. IV. 314.
Hochstadt. la bataille. IV. 286.
Hohen-Friedberg. IV. 309.
Houssards. II. 568.

Jambage, ou pié droit. III. 170.
Jardin, la manière de le retrancher. III. 875.
Inaccessibles, rendre les ouvrages à toute espèce d'attaque. III. 346.
Inclinaison du mortier, la manière de la chercher. II. 69.
Indices pour un Officier détaché. II. 581.
Indiscipline est dangereuse. II. 399.
Infanterie. II. 338.
— légère. II. 484.
— la manière de l'employer. II. 485.
— son action de feu et de choc. II. 338.
Ingénieur, dans la plus grande latitude. I. 110.
— réunion de l'art de l'Ingenieur et du Tacticien. III. 1075.
Inondations. I. 127. III. 141.
— dans la fortification de Campagne. III. 152.
Instruction militaire du Roi de Prusse. IV. 803.
Intelligences. IV. 585.
Inversion de la Cavalerie. II. 558.
Invasions et diversions. IV. 665.
Investissement de la place. II. 257. IV. 589.
Joues de l'embrasure. II. 100.

Kaiserslautern, l'affaire 1794. IV. 299.
Kesselsdorf, la bataille. IV. 285.
Keith, le Maréchal. II. 467.

Lain-

Lambourdes. III. 170.
Lanterne. II. 13. 230.
Lascy le Général, côtoyant l'armée, du R. d. P. 1760. IV. 498.
Léopold, le Prince. IV. 371.
Levée des contributions. IV. 595.
Leuthen, la bataille. IV. 164.
Lignes, avec lesquelles un plan est tracé. I. 148.
— une sorte de grands retranchemens. III. 749.
— à bastions. III. 760.
Ligne en bataille. II. 386.
— en colonne. II. 385.
— de circonvallation III. 750.
— de contrevallation. ibid.
— à cremaillère. III. 759.
— pour couvrir une armée qui refuse le combat. III. 827.
— de défense de l'ennemi, moyen de la forcer par des détachemens. IV. 691.
— déployée. II. 430.
— pour défendre un pays. III. 819.
— de la fortification de campagne. III. 749.
— à ouvrages continus. III. 750.
— à ouvrages détachés. III. 802.
— moyens de les rendre plus fortes. III. 780.
— à tenailles jointes. III. 758.
— magistrale. III. 15.
— d'une armée. II. 462.
— d'opération. IV. 610. sqq.
— de tir. II. 21.
Limites des nations. I. 93.
Linteaux. III. 50.
Lissa, la bataille. IV. 164.
Logemens de l'ennemi. III. 373.
Lloyd, le Général. II. 353.
Loix du tir. II. 342.
Lorges, le Maréchal, sa campagne 1692. IV. 781.
Lorraine, le Duc de. IV. 701.
Louis XIV., 1667. IV. 642.
Louvois 1672. IV. 646.
Lumière de la piece. II. 8.
Lunettes, espece de demi-lune. III. 95.
— leur communication avec le chemin-couvert. III. 96.
— sont d'une excellente défense. III. 97.

Lunettes, entourées d'eau. III. 99.
Luxembourg Mr. de, à la bataille de Fleurus. IV. 640.

Maçonnerie des galeries de mines. III. 183.
Madriers, pour garnir le ciel et l'intervalle entre deux chassis. III. 167. 181.
Magasins, leur construction. II. 116.
— — à poudre. II. 225.
— — manière de les reconnaître et brûler. IV. 495. 760.
Maisons, leur lavis. I. 152.
— la manière de les [illegible]er. III. 882.
Malborough. IV. 187.
Maniément des armes. II. 340.
Manoeuvres de guerre, pour prévenir l'ennemi ou le déjouer IV. 257.
— — avec toute l'armée. IV. 258.
— — par détachemens. IV. 259.
— sur deux lignes. II. 463.
— — — leur distance. II. 464.
Manoeuvres grandes de la cavalerie. II. 575.
— de mortiers. II. 58.
Marais. I. 124.
Marche de manoeuvres. II. 350.
— de route. II. 351. 358.
— en ligne. II. 429.
— — la manière de faire avancer la ligne. II. 430.
— en arrière de la Cavalerie. II. 525.
— d'un détachement d'Infanterie et de Dragons. II. 664. 677.
— — de Cavalerie et de Houssards. II. 691.
— au son de la musique. II. 355.
Marches d'armées, inconnues chez les romains. IV. 87.
— manoeuvrières. IV. 87. 97. 123.
— d'armées. IV. 86.
— — leurs règles générales. IV. 106.
— — leur disposition. IV. 124.
— manoeuvres de front. IV. 125.
— d'armées, leur disposition. IV. 114.
— — de front en pays de plaine. IV. 131.
— — — en pays de bois. IV. 133.
— — — en pays de montagnes. IV. 138.
— — de route. IV. 123.
— parallèles ou de flanc. IV. 147.

Marche souterraine de l'assiégeant, moyens de la connaître. III. 229.
Maréchal de Saxe. II. 350. 356.
Massena dans la Suisse 1799. IV. 788.
Matériel d'une Campagne. IV. 622.
Maubeuge, III. 849.
Maurice, Prince de Dessau. IV. 500.
Mauvillon, Mr. de. II. 433.
Mazeas. IV. 19.
Menin, ville. III. 449.
Mercy à Nordlingen. IV. 182.
Merlons. II. 100.
— demi-merlons. ibid.
Mesure pour former les plates. III. 200. suiv.
Meunier l'Ingenieur. II. 57.
Mirabeau, Comte de, sa table des conversions. II. 373.
Mines, leur construction. III. 170.
— chemin souterrain chez les anciens. III. 156.
— l'invention est due à un Ingenieur Genois. III. 157.
— volcan artificiel chez les modernes. III. 157.
— la manière de les charger. III. 183. 190.
— la manière de mettre le feu aux mines. III. 205.
— leur effet. III. 208.
— système. III. 210.
— Terminologie. III. 165.
— leur emploi dans la fortification de Campagne. III. 250.
— sans galeries ni rameaux. III. 247.
Mineurs ennemis, moyen d'arrêter et d'anéantir leurs travaux. III. 236.
Molwitz, la bataille. IV. 183. 277.
Montagnes. I. 128. III. 856.
Mortier, sa forme. II. 54.
— sa charge. II. 58.
— sa manoeuvre. II. 63.
Mouvemens de l'artillerie en Campagne. II. 227.
Mouvement du Canon en arrière. II. 15.
Mouvemens nécessaires des troupes. II. 362.
— sous le feu de l'ennemi. II. 363.
— moyens de les réduire à une précision géométrique. II. 364.
— des conversions. II. 373.
— de deux armées marchant l'une contre l'autre. IV. 183.
Mory, le Général. II. 276.

Moyens pour augmenter la force des places. III. 83.
Malde. IV. 462.
Musique militaire. II. 355.

Nager, utilité de le savoir. II. 361.
Navigation par des canaux. III. 140.
Nerwinde, la bataille. IV. 297. 779.

Obstacles, de les cumuler, pour accroître les moyens de défense. III. 365.
Obusier, sa forme. I. 81.
— sa charge. II. 83.
Octogone. III. 502.
Officiers, leur instruction élémentaire. II. 360.
Orage artificiel. III. 151.
Orange, le Prince. IV. 353.
Opérations d'un siège. IV. 617.
Ordre de bataille. IV. 158.
— — du front. IV. 166.
— — direct ou parallèle. IV. 173.
— — oblique. IV. 167. 180.
— — — de principe. IV. 192.
— — — de circonstance. IV. 203.
— — — par ligne. IV. 193.
— — — par échelon. IV. 194.
— — — la manière de prendre différentes dispositions obliques. IV. 195.
Organisation de l'infanterie française. II. 396. not.
Orillon de Coëhorn. III. 324.
Ouverture des breches, moyens de la ralentir. III. 347.
— des marches. IV. 98.
— de la tranchée. II. 257.
Ouvrages grands, extérieurs. III. 101.
— à corne. III. 103. 112.
— à couronne. III. 104. 112.
— leurs têtes. III. 105.
— à queue d'hironde. III. 106.
— à contre-queue d'hironde. ibid.
— à corne de la Motte. III. 115.
— de la double couronne de Ste. Croix à Metz. III. 113.
— leur défense. III. 365.

Pagan, son système de fortification. III. 264.
Palissades. III. 50.

Parallèles, de l'ennemi, moyen de les percer par des manoeuvres, marches et contre marches. IV. 656.
Parapet. I. 180. II. 105. III. 20. 25.
— sa pente plongée. III. 28.
Parc, l'endroit où l'on rassemble l'artillerie. II. 220.
— le grand. II. 220.
— — dans les camps. II. 224.
— — dans les sièges. II. 225.
— le petit. II. 222.
— — dans les sièges et les camps. III. 223.
— — son arrangement. ibid.
— sa différente distance. II. 220.
— de l'artillerie, ses divisions. II. 229.
— des chevaux. II. 226.
Partie teinte. I. 150.
Partis d'Infanterie dans la petite guerre. II. 645.
Pas de l'Infanterie. II. 350.
— ses espèces. II. 351.
— en arrière. II. 353.
— de course. II. 354.
— cadencé. II. 353.
— oblique. II. 353.
— — avec tout un bataillon. II. 433.
— ordinaire. II. 351.
— redoublé. ibid.
— de la Cavalerie. II. 514.
Passage des rivières. IV. 376.
— — à force ouverte. II. 249.
— sur des ponts. IV. 384.
— en bâteaux ou radeaux. IV. 393.
— de rivière en retraite. IV. 414.
— de la Mulde. IV. 402.
Patrouilles. II. 594.
— les grandes. II. 599.
— de la Cavalerie. II. 595.
Pattes. III. 167.
Pays montueux. I. 129.
— plats. I. 130.
— — emploi des fortifications pour leur défense. III. 423.
— de plaines et de montagnes. I. 109.
— que l'ennemi ne peut défendre que par ses manoeuvres. IV. 687.

Pays et frontières, qui ne sont qu'en partie couverts. IV. 673.
— défendus par une seule position. IV. 668.
— de bois et de montagnes. II. 677. 682. 686.
Pelles rondes ou escoupes. II. 217.
Pelotons d'une colonne. II. 367.
Pente plongée, sa proportion. III. 29.
Philipsbourg. 1676. IV. 701.
Philopomen, la methode dont il se servit. I. 112.
Pièces detachées. III. 114.
Pierriers. II. 79.
Pionnier. II. 217.
Piquets. II. 95.
Pirna, les Saxons dans le camp de Pirna. 1756. IV. [illegible]
Pistolet de la Cavalerie. II. 506.
Place contreminée. III. 216.
— d'armes. III. 16.
Places situées sur des hauteurs. III. 436.
— — dans des marais. III. 438.
— — dans des marais et sur des hauteurs. III. 459.
— — de marais, hauteurs et plaines. III. 460.
— — de plaines et de marais. III. 448.
— — partie plaine et partie hauteur. III. 457.
— — qui ont des ports de mer. III. 463.
— — en plaine. III. 423.
— — du site composé. III. 447.
Plaine. I. 130.
— coupée de rivières. II. 664. 670. 672.
— détachement en plaine. II. 710.
Plan de comparaison. III. 344.
— de défilement. III. 343.
— de site. III. 342. 344.
— tangent. III. 343.
— général. IV. 606.
Plans de Campagne. IV. 605.
— règles générales. IV. 607.
— leur exécution. IV. 665.
Plan de Campagne 1693. IV. 769.
— raisonné de la défensive-offensive de la Prusse. IV. 790.
Plateau. II. 89.
Platre, enveloppe pour les cartouches à balles. II. 44.
Plattes-formes. II. 101. III. 309.

Ployemens. II. 446.
Pointement de but en blanc. II. 23.
Polygone. III. 17.
Ponts. I. 131. II. 141.
— de bâteaux. II. 147.
— de caisses. II. 194.
— de chassis. II. 195.
— de chevalets. II. 173.
— de cordages. II. 180.
— de [illegible]. II. 187.
— de [illegible]. II. 160.
— roulans. II. 171.
— de tonneaux. II. 197.
— volans. II. [illegible]
— [illegible] arches rompues. II. 185.
Ponts, leur construction. II. 176.
— leur emplacement. II. 200.
— leurs équipages. II. 200.
— de pontons pour les replier. II. 166.
— soins qu'ils exigent. II. 167.
Portée du but en blanc. [illegible] 22.
— de la bombe. II. 70.
— du Canon tiré à cartouches. II. 47.
— des pièces. II. 20. 41.
Positions des Batteries. II. 262.
— des premières batteries de Canons. II. 262.
— des secondes batteries de Canons. II. 294.
— des Batteries de mortiers. II. 281.
— — d'obusier. II. 280.
Positions avantageuses, leur recherche. II. 480.
Position défensive et offensive. I. 131. 134.
— des troupes. II. 345.
Postes. II. 703.
— leurs affaires. II. 245.
— des grands. II. 720.
— retranchés. III. 574.
Poudre, en s'enflammant, son espace. II. 14.
Prairies marécageuses. I. 124.
Prise du parc d'équipages des Russes 1761. IV. 544.
— d'une place. IV. 784.
Prisonniers. II. 688.
Prolongement de la face. II. 265.
Projets. I. 136.

Pro-

Reglis, leurs lavis. I. 154.
Profil, ou la coupe verticale des ouvrages. III. 12.
— nécessaire à la construction de la fortification. III. 14.
— primitif. III. 342.

Quadres des Mines. III. 166.
Qualités d'un chef de détachement. II. 583.
Quarré, pour contenir une garnison. III. [illegible].
Quarrés, les colonnes contre la cavalerie [illegible].
— leur formation. II. 401.
Quart de conversion. II. 156. 165. 410.
Quartier, des précautions que doit prendre chaque Commandant dans le sien. IV. 2[illegible].
Quartiers d'hiver. I. 137. IV. 211.
— — en pays ennemi. IV. 2[illegible].
— — dans son propre pays. IV. 213.
— — règles générales. IV. [illegible].
— d'une armée, leur attaque générale. IV. 322.
— de l'armée de l'Infant, en 1746. IV. 369.
— d'hiver en l'année 1759. IV. 223.
— d'hiver de l'armée française en l'année 1761. IV. 234.
— pris en Silésie en l'année 1761. IV. 330.

Ranger les troupes pour aller à l'ennemi. IV. 165.
— — pour combattre sur un front étendu. IV. 166.
— pour combattre sur plus de profondeur que de front. IV. 166.
Rapports. II. 589.
Raucoux en 1746. IV. 283.
Ravelin. III. 8. 309.
Ravins. I. 137.
— la manière de les défendre. III. 871.
Rayon. III. 17.
Reconnaissance pour la défensive. I. 140.
— pour l'offensive. 139.
Reconnaissances. II. 603.
— des détachemens ennemis. II. 611.
— de la marche de l'armée ennemie. II. 610.
— d'une place ou forteresse. II. 615.
— de la position de l'armée ennemie. II. 607.
— d'un poste. II. 613.

Recul. II. 15.
Redoutes blindées. III. 730.
Reformation de la ligne de l'Infanterie par Quart de conversion. II. 410.
Relief. III. 340.
— la hauteur totale d'un ouvrage. III. 11.
Rempart. III. 7. 46.
— son hauteur. III. 20.
— [illegible]. III. 2.
— [illegible]. 23.
Répartition des troupes dans les Cantonnemens. IV. 73.
Replier des ponts de pontons. II. 166.
Resistance à l'attaque souterraine. III. 359.
Retranchemens, pour augmenter la défense des places. II. 130.
Retours [illegible] dans l'intérieur des ouvrages. III. 383.
Retraite de l'Infanterie en échiquier. II. 458.
— de la Cavalerie. II. 463.
— d'un détachement mêlé d'Infanterie et de Cavalerie. II. 672.
Retraites des sorties, moyens de les protéger. III. 384.
— d'une armée. IV. 462.
— leurs mouvemens intérieurs. IV. 470.
— moyens pour contraindre à la retraite. IV. 761.
— exécutées par S. M. roi de Prusse. IV. 466.
Retranchemens, leur attaque. II. 237. 240.
— grands de fortification de Campagne. III. 736.
— qu'exigent les terrains, suivant leur nature. III. 851.
— — bois. III. 851.
— — hauteurs, collines et montagnes. III. 856.
— — chaussées et digues. III. 864.
— — défilés, gorges, ravins. III. 871.
— intérieurs durables. III. 124. 129.
— de la fortification passagère. III. 671.
— — petits. III. 672.
— — à gorge ouverte. III. 673.
— — à gorge fermée. III. 675.
— — matériaux nécessaires pour les construire. III. 681.
Ricochet, de tirer le canon à ricochet. II. 32.
— la manière de le diriger. II. 34.

Ricochet, tirer à ricochet avec des boulets rouges contre les vaisseaux. II. 40.
— son effet. II. 35.
Rivières. I. 137.
— leur reconnaissance pour la défensive. I. 140.
— — — pour l'offensive. I. 139.
Rivière, passage, à force ouverte. II. 249.
— à dos de l'armée. IV. 431.
— sa défense. IV. 441.
Rohan, le Duc. IV. 90.
Ruisseaux. I. 141.

Sac, qui contient la charge de Poudre. II. 330.
Sacs à terre et à laine. II. 97.
Santa-Cruz, le Marquis de. III. 8.
Sape, sa figure et sa construction. II. 133.
— couverte. II. 137.
— demi-sape. II. 136.
— double. II. 135.
— pleine ou entière. II. 137.
— simple. 135.
— volante. ibid.
Sapeurs, moyens de produire sur leur travail un orage artificiel. III. 151.
Saucissons. II. 92. 105.
Semelle. III. 177.
Serbelloni, le Général. IV. 694.
Service du Canon. II. 19. sqq.
Seydlitz, le Général. IV. 563.
— il passe un défilé devant toute la Cavalerie française. II. 538.
Sièges, la guerre des siéges. III. 534.
— attaque des places. III. 534, 550, 567, 570, 572, 575. sqq.
— défense des places. III. 541, 555, 569, 571, 574. sqq.
Site d'une place. III. 423.
Sorties. II. 320.
— des troupes de différentes armes, moyens de les faciliter. II. 381.
Soubise, le Maréchal. IV. 223.
Sources. I. 125.
Staremberg, le Général. IV. 736.

Stein-

Steinkerque, la bataille. IV. 352.
Stratégique, la science des plans des campagné. IV. 2, 605.
Supériorité du feu. III. 363.
— de l'ennemi. IV. 753.
Surprendre les quartiers. IV. 784.
Surprises d'armée. IV. 334.
— des corps détachés. IV. 363.
— des quartiers de l'ennemi. IV. 769. IV. 366.
— des [illegible]. IV. 581.
— des [illegible]. I. 622.
Systèmes de fortification. III. 257. sqq.
Système de mines. III. 210.

Tactique, leur application à la fortification. III. 1136.
— la grande science des Généraux. IV. 1.
— — leurs principales divisions. IV. 3.
— — les Camps, les marches, les ordres de bataille, les quartiers d'hiver. IV. 4.
— moderne. IV. 163.
Talut. III. 13.
— intérieur du rempart. I. 150.
Tambour, assemblage de deux cintres. III. 169.
Tenaille, sa hauteur. III. 8. 54.
Tenaillon. III. 74.
Terminologie de fortification. III. 7.
— des mines. III. 165.
Terrain, sa connaissance. I. 107.
Terre-plein du rempart. I. 150. III. 21.
Terres. I. 142.
Têtes de pont, sorte de grands retranchemens. III. 740.
Tête de pont, que les Autrichiens avaient construit dans la guerre de 1778. à Leutmeritz sur l'Elbe. IV. 748. sv.
Tirailleurs des Bataillons. II. 457. 460.
Tirer des bombes à ricochet. II. 73.
— — avec des Canons. II. 77.
Topographie, science du local. I. 96.
— pratique ou d'exécution. I. 107.
Tracé. III. 339.
Tracé et construction des batteries. II. 104.

Tracé du Camp. IV. 39.
— de la fortification irrégulière. III. 389.
— — lorsque l'enceinte de la place n'est pas déterminée. III. 390.
— — — — est déterminée. III. 397.
Tracer des ouvrages de campagne. III. 687.
— un redan. III. 691.
— une redoute quarrée. III. 693.
Traditores. III. 357.
Travailleurs, leur arrangement dans la construction des batteries. II. 273.
Travaux de l'artillerie. II. 92. sq.
— souterrains de l'ennemi, moyen de les connaître. III. 229.
— — — moyen de les arrêter et anéantir. III. 236.
Traverses. III. 48.
Trepan, grosse tarière. III. 228.
Trèves, sa prise 1675. IV. 701.
Troupes françaises cantonnées 17[illegible]. IV. 624.
Trot, l'allure de la manœuvre. II. 514.
Turcs, leur retraite sur la Theisse. 1692. IV. 422.
Turenne, le Général. IV. 466.
— au combat de Molsheim. IV. 735.

Vauban, son premier système de fortification. III. 265.
— — deuxième système. III. 280.
— — troisième système. III. 288.
Valiere, Mr. de. II. 327.
Vedettes. II. 723.
Végèce, ses dispositions de batailles. IV. 166. sv.
Vendome, ses marches hardies. IV. 93.
— auprès de Luzzara 1702. IV. 483.
Vergers. I. 143.
Vignes. I. 143.
Villages. I. 143.
— la manière de les retrancher. III. 893.
Ville, chevalier de. II. 328.
Villeroi. III. 414.
— dans la bataille de Ramillies. IV. 187.
Villes fortifiées. I. 143.
— ouvertes. ibid.

Villes ouvortes, la manière de les fortifier. III. 917.
Vis de pointage. II. 27.
Viser au dessous. II. 22.
Vitesse, de la Cavalerie. II. 543.
Voir l'ennemi, sans se montrer. III. 363.
Voitures, le calcul de leur quantité. IV. 523.
Volée, tirer le canon à toute volée. II. 32.
Voussoir. III. 160.
Voûte en plein cintre. III. 170.
Voyageurs. III. 189.

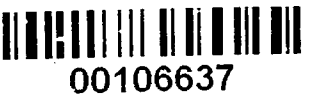
Ziethen. IV. 447.
Zorndorf. III. 16.

Fautes principales à corriger dans le IVe Volume de l'Art de la Guerre.

Pag. 3, ligne 5 lisez adapter — p. 6 l. 12 d'enbas l. sans être étourdi — p. 11 l. 6 d'enbas l. rigueur — p. 18 l. 7 l. se contentât — p. 30 note l. 2 l. partis — p. 43 l. 7 l. On parcourt — p. 45 l. 16 l. à de... — p. 52 l. 2 l. en oubliât — p. 63 l. 7 l. des diverses armes — p. 72 l. 20 l. moins en sûreté — p. 77 l. 2 l. de trop près — p. 77 l. 7 d'enbas l. Bibbeck — p. 78 l. 5 l. Ceestow — p. 81 l. 13 l. Cantonnemens — p. 90 l. 11 l. pour la soutenir — p. 97 l. 17 l. ses vues — p. 105 l. d'enbas l. de marches, il y a cependant — p. 119 l. 19 l. où les équipages — p. 121 l. dern. l. trainent aujourd'hui — p. 133 l. 3 l. Gross-Beeren — p. 134 l. d'enbas l. où elle — p. 140 l. 6 l. et qu'elle laissât — p. 141 l. 5 d'enbas l. Si le pays le permet, ce qui — p. 151 l. 19 l. ces bataillons seront à la queue — p. 156 l. 3 l. apperçoivent — p. 162 l. 14 l. se trouvait — p. 162 l. 23 l. incapables — p. 172 l. 20 l. Quant.... disposition — p. 186 l. 17 l. qu'avait prise — p. 201 l. 3 d'enbas l. pour l'autre, je me dispense — p. 203 l. 15 *effacez* pas — p. 205 l. 18 l. s'arrêteront — p. 218 l. 17 l. doivent se porter: avec de telles — p. 221 l. 1 l. le plus nécessaires — p. 243 l. 15 l. un général — p. 260 l. 9 d'enbas l. forcés — p. 273 l. 4 d'enbas l. de pied ferme — p. 275 l. 11 d'enbas l. extérieurs — p. 286 l. 15 l. soutenues — p. 295 l. 13 l. après avoir — p. 304 l. 14 l. ébranlées, je crois — p. 307 l. 1 l. enlever — p. 311 l. 10 et 11 l. battu. Si malgré — p. 321 l. 8 l. ne pourraient — p. 328 l. 4 d'enbas l. qu'on tirera, un de la droite, un de la gauche — p. 335 l. 6 l. on peut — p. 357 l. 7 d'enbas l. le bagage — p. 366 l. 7 l. pas moins rempli — p. 374 l. 2 l. rendre maître de ce poste, et du pont — p. 384 l. 5 d'enbas l. sorte de trouver — p. 387 l. 5 l. n'inquiétait pas — p. 399 l. 3 l. servirait — p. 404 l. 8 d'enbas l. Belling — p. 447 l. 8 d'enbas l. intelligentes — p. 468 l. 1 l. le corps — 475 l. 5 d'enbas l. 800 à 1000 pas — p. 501 l. 15 l. *fourrage au vert*, *fourrage au sec* — p. 506 l. 9 l. quarrée — p. 519 l. 13 l. par un officier — p. 523 l. 5 d'enbas l. ayent sans cesse — p. 528 l. 8 d'enbas l. afin d'être — p. 540 l. dern. l. On peut se servir — p. 567 l. 16 l. s'assembler — p. 568 l. 2 l. ont toutes leur côté faible — p. 583 l. 6 d'enbas l. et les rondes perpétuelles; à l'égard — p. 587 l. 9 d'enbas

l. des ennemis; si, dis-je — p. 590 l. 2 d'enbas l. on y joindroit — p. 610 l. 8 l. devant soi — p. 628 l. 13 Tyrconel — p. 635 l. 8 d'enbas l. St. Tron — p. 656 l. 7 l. doivent être employées — p. 682 l. 10 l. déjà posées — p. 703 l. 16 l. celui qu'il fallait — p. 705 l. 6 l. l'emporte — p. 707 l. 16 l. sont évidemment — p. 716 l. 2 d'enbas l. faible et dégarnie — p. 722 l. 2 l. que sur celle — p. 724 l. 11 l. ou de vos projets — p. 729 l. 13 l. le pays ou les frontières — p. 736 l. 8 d'enbas l. d'une vallée à l'autre — p. 740 l. 2 d'enbas l. Si deux armées marchent — p. 753 l. 7 d'enbas l. rejeterait... médiointé — p. 753 l. 2 d'enbas l. l'habileté — p. 756 l. 3 l. premier parti — p. 765 l. 8 l. d'après lesquelles — p. 768 l. dern. l. Ne doit-il pas ou reculer, ou marcher par le côté — p. 783 l. 5 d'enbas l. sans péril pour les affaires — p. 785 l. 2 d'enbas l. colonnes — p. 797 l. 2 l. je ne m'opiniâtrerai point — p. 807 l. 3 l. par ce que je viens de dire.

NB. Le lecteur est prié de corriger lui-même les fautes moins importantes, qui se sont glissées dans cet ouvrage, imprimé loin des yeux de l'auteur.



Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019